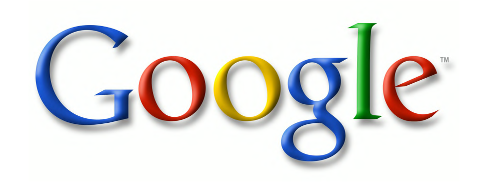
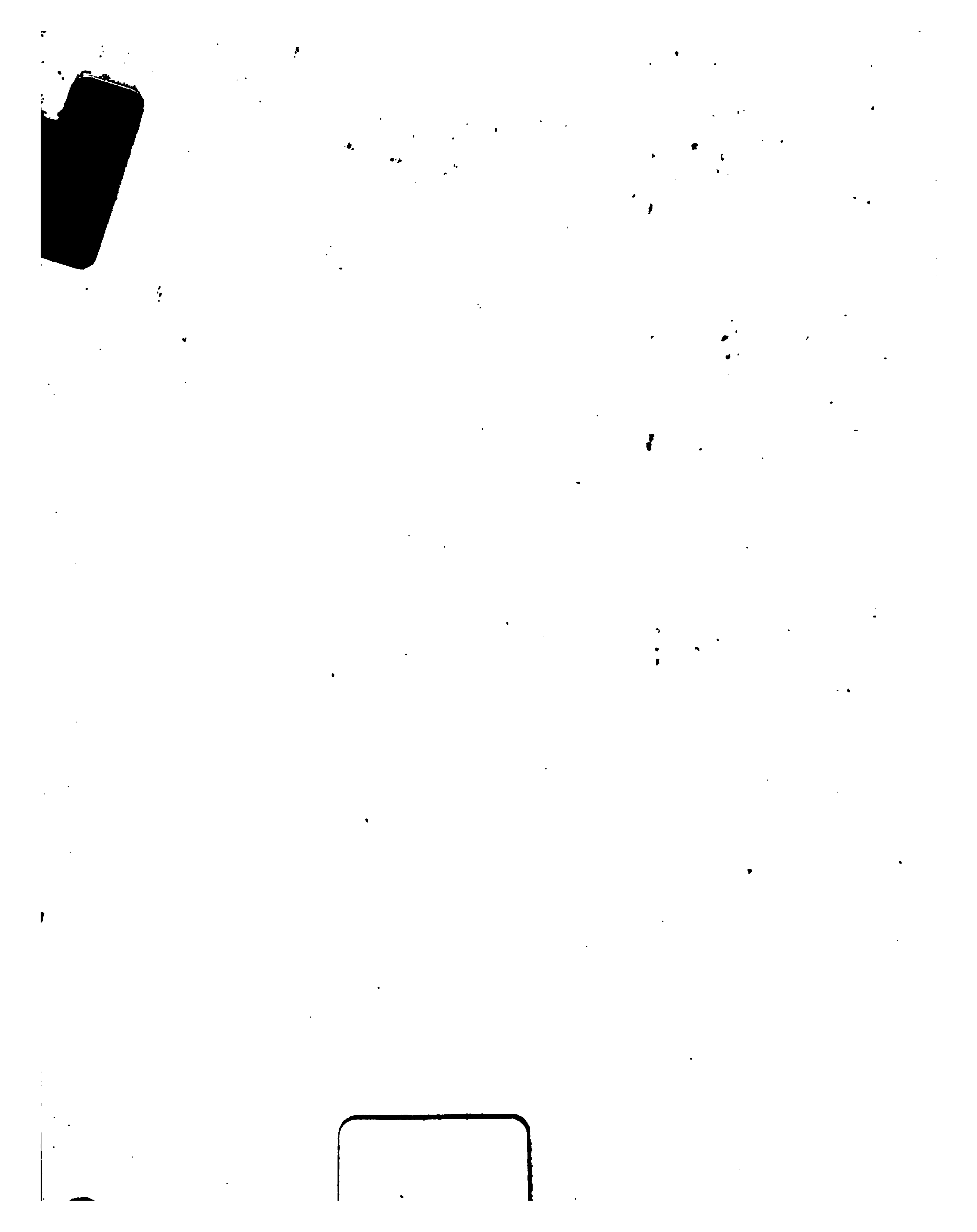




# L'HISTOIRE

## DES DERNIÈRES
## CAMPAGNES ET NÉGOCIATIONS
## DE
## *GUSTAVE-ADOLPHE*
## EN ALLEMAGNE.

---

Par le comte Galeazzo Gualdo Priorato : l'officier prussien est
Charles Guillaume Hennert, lieutenant à Reinsberg. (Vid. Mérat)

J. W.

Gualdo Priorato (Galeazzo)
Priorato (Galeazzo Gualdo)

# L'HISTOIRE
## DES DERNIÉRES CAMPAGNES ET NÉGOCIATIONS DE
# GUSTAVE-ADOLPHE
## EN ALLEMAGNE.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN.

AVEC des NOTES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES & une DISSERTATION où l'on détruit les soupçons jettés de nos jours sur la conduite de FERDINAND II. à la mort du Monarque Suédois.

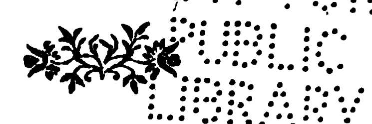
*Par M. l'Abbé* DE FRANCHEVILLE *Chanoine d'Oppeln, Lecteur & Bibliothécaire de S. A. R. Monseigneur le Prince Henri de Prusse, frére du Roi.*

AUGMENTÉ

I. D'UN TABLEAU MILITAIRE DES IMPÉRIAUX ET DES SUÉDOIS.
II. DE REMARQUES SUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS DE CETTE HISTOIRE.
III. D'UN DISCOURS SUR LES BATAILLES DE BREITENFELD ET DE LUTZEN.

*Avec les Plans levés sur le terrein*

*PAR UN OFFICIER PRUSSIEN.*

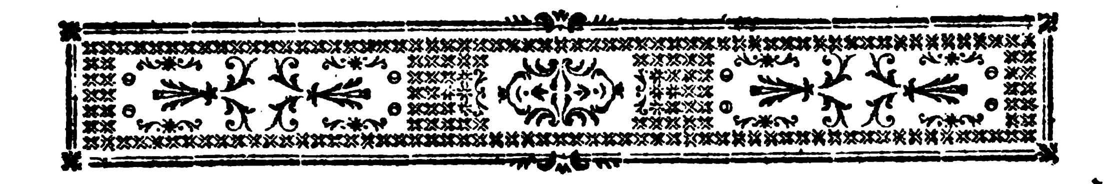




*A BERLIN,*
Chez GEORGE JACQUES DECKER, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXXII.

*AVEC APPROBATION ET PERMISSION DU ROI.*



# PRÉFACE
## DU TRADUCTEUR.

PRESQUE tous les ouvrages du comte GALEAZZO GUALDO PRIORATO sont traduits, mais je ne sache pas que son *Histoire Universelle* l'ait été. Je n'en vois pour raison que les trois volumes in quarto qu'il auroit fallu faire passer de l'italien dans une autre langue pour donner la traduction de cette histoire depuis 1630 jusqu'en 1645. Le travail eût été long: il devenoit même inutile en partie depuis qu'on a l'excellente *Histoire des Guerres & des Négociations de Westphalie par le P. Bougeant.* Mais rien n'empêchoit de détacher du grand ouvrage de GUALDO le morceau le plus intéressant qui est l'HISTOIRE DES DERNIÉRES CAMPAGNES ET NÉGOCIATIONS DE GUSTAVE-ADOLPHE EN ALLEMAGNE. Ce sont les trois années sans contredit les plus brillantes de la vie de ce Héros; & ce qui reléve encore le prix de cette histoire, c'est qu'elle est écrite par un

militaire contemporain de Gustave-Adolphe & qui a servi comme volontaire dans les deux armées impériale & suédoise, uniquement pour s'instruire. N'étant attaché à aucun parti, étranger d'ailleurs & écrivant à Venise dans un païs libre, son témoignage ne doit pas être suspect. Il a cherché à dire la vérité. S'il ne l'a pas toûjours connue, il a du moins le mérite de rendre avec intelligence quelques détails d'une guerre qui tient une place distinguée dans l'histoire militaire du siécle passé & qui intéresse encor le nôtre. C'est la raison pourquoi SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE a daigné recevoir avec bonté l'offre qui lui a été faite de ce morceau d'Histoire, & témoigner qu'ELLE en verroit la publication avec plaisir. Mais avant de parler de l'ouvrage, il convient de faire connoître l'auteur. Cependant pour qu'on ne m'accuse pas d'en faire un portrait trop flatteur, je me contenterai de donner ici par extrait la traduction de la préface qu'on trouve à la tête de l'édition de Venise de 1640. C'est le comte GUALDO qui parle, on voudra bien l'en croire sur sa parole.

„Dès que je fus, dit-il, en âge de porter les armes, „mon pére qui étoit le comte *Nicolas Gualdo Priorato* „mestre-de-camp au service de la République de Venise „voulut que je travaillasse à me rendre digne de lui succéder „un jour dans les emplois honorables qu'il avoit trouvés „dans sa famille. Je fus d'abord envoyé en Hollande à

„l'armée du grand Maurice prince d'Orange, & j'y servis „trois ans (*a*) sous *M. de Hauterive* colonel françois. De-là „je fus à l'armée du comte Ernest de Mansfeld (*b*) qui fai- „soit la guerre en Allemagne. Je m'arrêtai aussi quelque „tems en France pour y prendre une idée de la guerre des „Huguenots (*c*). De-là je passai en Angleterre comme on „y levoit des troupes destinées au rétablissement de l'élec- „teur Palatin. Les troubles survenus au Piémont & dans „la Walteline (*d*) me paroissant une meilleure école, j'y „courus, & je restai en Lombardie tant que dura la guerre de „Mantoue, qui ne fut pas longue (*e*). J'avois envie de revoir „l'Allemagne; ainsi je me rendis à l'armée de Walstein (*f*), „où je m'arrêtai longtems. Je ne quittai même que parce „que la mort de mon pére arrivée dans l'isle de Zante com- „me il revenoit de son gouvernement de Candie me rappel- „loit dans ma famille. Mais je ne tardai pas à revenir en „Allemagne: l'armée suédoise y étoit en trop grande esti- „me pour ne pas chercher à la connoître. Dans ce dessein „je m'attachai au maréchal Horn (*g*) & depuis au duc de „Weimar (*h*) auprès de qui je restai quelques années.

„J'ai passé ainsi près de quinze ans hors de chez moi „dans les armées & aux cours des princes, m'attachant aux „personnes dont il y avoit le plus à profiter du côté des „connoissances. J'ai cherché à étudier la politique & le „métier de la guerre dans leurs discours & dans leurs ac-

(*a*) Sans doute depuis 1622 jusqu'au mois d'avril 1625 que le prince mourut.

(*b*) Mort en 1626.

(*c*) Finie en 1628.

(*d*) En 1629.

(*e*) Terminée en 1631.

(*f*) En 1632.

(*g*) Mort en 1634.

(*h*) Mort en 1639.

„tions. J'éxaminois en toute occasion pourquoi une chose „se faisoit plutôt d'une maniére que d'une autre. Je met„tois tous mes soins à suivre l'homme d'Etat dans sa mar„che, à voir le manége du négociateur, à m'assurer des „articles d'un traité signé. J'étudiois la conduite des Chefs „& leur caractére. Le peuple, la noblesse, les grands ont „chacun leurs intérêts que je cherchois à démêler & à bien „connoître. A l'armée je voyois à quoi tient souvent la „réussite d'une entreprise: combien il est nécessaire de „connoître le local d'un païs, les mœurs de ses habitans, „l'assiette & la force des places, le cours des eaux, les pas„sages importans, les troupes dont on a le commandement, „le tems, le lieu, enfin tout ce qui concourt à l'éxécution „du projet le mieux concerté & qu'un rien peut déranger.

„J'écrivois mes observations à mesure, & j'en ai con„servé des mémoires aussi détaillés que mes lumiéres & la „briéveté du tems me l'ont permis. J'ai depuis rassemblé „ces matériaux & je les ai soumis au jugement de mes amis. „Tous m'ont persuadé de les faire imprimer, ou pour mieux „dire ils m'y ont forcé, m'assurant que quand je n'aurois „pas le suffrage de mon siécle, j'aurois toûjours quelque „droit à sa reconnoissance....

„J'ai dans mes papiers l'histoire des guerres survenues „de nos jours en Bohéme, en France & en Italie. Mais „si le morceau le plus curieux qui est le récit des derniéres

expé-

„ expéditions de Gustave - Adolphe en Allemagne,
„ ne plaiſoit pas; ce qui précéde plairoit encore moins, &
„ je ne me donnerai pas la peine de mettre l'ouvrage en état
„ de paroître pour ennuier le public.

„ Au reſte je ſuis ſûr de ce que j'ai vû; je ne réponds
„ pas également des mémoires qui m'ont été fournis. L'eſ-
„ prit de parti fait qu'on ne dit jamais les choſes comme
„ elles ſont, mais comme on voudroit qu'elle ſe ſoient paſ-
„ ſées. Il n'y a princes ni miniſtres qui tiennent, je n'ai
„ pas plus de foi à leurs relations qu'à celles des autres,
„ parce que je ſçai qu'on peut les tromper... J'ai eû du
„ moins la précaution de faire un choix dans les mémoires
„ qui m'ont été communiqués. Je n'ai employé que ceux
„ de perſonnes qui m'ont dit avoir été préſentes. Encore
„ ai-je bien fait la différence d'un rapport à un autre, parce
„ qu'il y a des gens qui voyent mal ou qui manquent de
„ mémoire, qui renverſent l'ordre des faits, confondent les
„ objets, parlent beaucoup & ſe trouvent n'avoir dit que
„ des riens...

„ Mon intention n'étant pas de faire un panégyrique
„ mais d'écrire une hiſtoire, on trouvera peut-être que je
„ me ſuis trop preſſé. A cela je réponds qu'on peut dire
„ la vérité ſans crainte quand on a comme moi le bonheur
„ de vivre dans un tems où les ſouverains ne font rien qui
„ ne puiſſe être lû....

„Ceux qui ne connoissent d'autre nation que la leur, „& qui pourtant se passionnent pour un parti étranger „contre l'autre, seront sans doute fâchés de trouver quel„quefois mes relations contraires à leurs vues. Qu'ils sa„chent que mon but n'est pas de chercher à plaire, mais „bien de dire ce que je crois être la vérité; & ce seroit „y manquer que de ne pas dire le mal comme le bien.... „Qui veut plaire à tout le monde à coup sûr ne plaît à per„sonne. Une noble hardiesse dans l'exposition des faits, de „la liberté dans les jugemens; mais une sage retenue dans „le stile & beaucoup de prudence dans l'emploi des maté„riaux: voilà les régles sûres dont l'historien ne doit „jamais s'écarter.

„Si on trouve qu'il entre toujours un peu de partialité „& de flatterie dans le récit des événemens dont les prin„cipaux acteurs vivent encore, & qu'on me soupçonne de „n'en être pas éxemt pour m'être trop pressé d'écrire; je „répondrai que plus il y a de témoins & mieux on „s'assure de la vérité: qu'un fait à mesure qu'il vieillit s'al„tére sous la plume des historiens; mais qu'en écrivant „pour les personnes qui ont eû quelque part aux événemens „que je rapporte, je puis espérer de trouver dans mes lec„teurs des censeurs judicieux & éclairés qui reléveront mes „fautes, & mettront l'auteur en état de faire une seconde „édition meilleure que la premiére. Qu'on se souvienne

„enfin que je n'ai pas vû tout ce que je rapporte, & qu'on „ne peut pas me faire un crime de ce que d'autres m'ont „trompé.

„J'ai pensé que ce seroit être utile à mes contemporains que de leur laisser de grands éxemples à suivre, en „leur donnant les portraits des hommes illustres morts dans „le cours de cette histoire. Si on trouvoit que ces portraits „sont plutôt des éloges, je dirois que ces éloges sont fondés sur des actions. C'est au sévére moraliste qui fouille „dans le cœur de l'homme à découvrir les motifs cachés; „l'historien rapporte les choses comme tout le monde les a „vues, il parle comme son siécle....

„Comme je n'ai point cherché à faire paroître de l'esprit „aux dépens de la vrai-semblance, on ne trouvera pas ici de „tableaux faits d'imagination; encore moins des généraux „d'armée qui fassent de longues harangues & qui disent de „belles choses aux troupes. Cette éloquence de collége est „toûjours ridicule dans la bouche d'un officier général. Bref „dans ses discours il promet aux soldats du profit, de la „gloire, & n'a pas besoin d'autre chose pour les animer à „bien faire.....

„Au reste c'est un militaire qui écrit & qui ne se pique „pas d'élégance. Peu m'importe le jugement qu'en porteront certaines gens qui ne cherchent que l'agrément du

„ſtile dans leurs compoſitions. Je leur laiſſe le mérite de „plaire, je ne veux qu'être utile."

„A Veniſe le 2. Juin 1640."

Il me reſte peu de choſes à dire pour achever de faire connoître le comte GUALDO. L'ouvrage qu'il annonçoit en 1640 & dont je donne aujourd'hui les quatre premiers livres traduits avec une partie du cinquiéme, n'étoit donc pas ſon coup d'eſſai. On voit qu'il avoit déja travaillé à une hiſtoire des guerres ſurvenues de ſon tems en Bohéme, en France & en Italie; mais qu'il n'avoit encore rien publié. LES DERNIÉRES CAMPAGNES ET NÉGOCIATIONS DE GUSTAVE-ADOLPHE EN ALLEMAGNE le firent connoître. Cinq éditions de cette hiſtoire faites depuis 1640 juſqu'en 1646 (ſans celles que je ne connois pas) prouvent qu'elle fut goûtée. Ce ſuccès dût flatter l'auteur qui pouvoit avoir alors trente-cinq ans. Il n'héſita plus à courir une carriére pour laquelle il ſe ſentoit du talent. Il paroit même qu'il n'avoit point eû d'autre objet dans ſes voyages; que né avec un génie obſervateur, il avoit quitté ſa patrie dans le deſſein d'y rapporter des mémoires qui lui ſerviroient un jour à compoſer l'hiſtoire de ſon tems. Auſſi tous ſes ouvrages ſont-ils hiſtoriques. Les différentes campagnes qu'il avoit faites, les païs qu'il avoit parcourus, les choſes qui s'étoient paſſées ſous ſes yeux ou dont il avoit eû connoiſſance, les

hommes en place dont il avoit étudié la conduite & le caractére lui fournirent les matériaux. Il ne restoit plus qu'à les mettre en œuvre, & ce fut sans doute un plaisir pour lui plustôt qu'un travail. Il écrivoit dans sa langue avec beaucoup de facilité. Il a une abondance d'idées & une richesse d'expressions qui prouvent qu'il ne lui en coûtoit guéres pour les trouver. *Tout ce qu'a fait cet auteur italien est écrit d'une maniére très-agréable*, dit le P. Le Long dans sa *Bibliothéque historique.*

Les guerres & négociations de la France lui étoient aussi connues que celles des Suédois & des Allemands. Son *Histoire du cardinal Mazarin* fut traduite dès qu'elle parut, on en fit deux éditions en françois. *La Vie de ce cardinal* eut encore plus de succès, elle fut traduite en françois, en anglois & même en allemand. Une *Relation de la paix des Pyrénées* qu'il publia en 1669 parut presqu'aussitôt en françois. Mais ce qui prouve le mérite solide de cet ouvrage, c'est qu'on le traduisit en latin. Il est placé dans le quatriéme tome du Droit Public de l'Empire. Le cas qu'on faisoit en Allemagne de cette Relation engagea l'auteur à retravailler l'histoire qu'il avoit composée des troubles de France depuis 1648 & qu'il continua jusqu'à la paix des Pyrénées. Elle parut en 1670 & fut aussitôt mise en françois. Le duc de Monmouth depuis engagea l'auteur à la traduire en anglois; mais la mort in-

terrompit ſon travail. Guillaume Brant fut chargé de l'achever.

Le comte GUALDO ne s'étoit bas borné à travailler pour la France. On a de lui une *Hiſtoire de l'empereur Ferdinand III*, un *Tableau des hommes illuſtres d'Italie*, une *Vie de Donna Olimpia Maldachini* qui eſt la cenſure du pontificat d'Innocent X. Son *Hiſtoire de la reine Chriſtine* n'eſt proprement que la relation du voyage que cette princeſſe fit en 1661 & 1662 à ſon retour de Stockholm à Rome. Le comte étoit de ce voyage. Il avoit eû l'honneur de voir la reine à Stockholm où la république de Veniſe alors en guerre avec le Turc l'avoit envoyé, ſans doute pour demander du ſecours à la Suéde. Chriſtine qui aimoit beaucoup les Italiens s'étoit ſervi de lui pour conférer avec ceux de la régence dans ſes propres affaires. Le comte eut le bonheur de s'en acquitter à la ſatisfaction de la reine; & Chriſtine pour le payer de ſes bons offices le nomma ſon Envoyé, en le chargeant de pleins-pouvoirs pour différentes puiſſances chrétiennes. L'objet de la négociation étoit de former une ligue contre le Turc pour le chaſſer de l'Europe. Le projet venoit de la reine & lui tenoit fort à cœur. On voit même qu'elle fit lever un régiment pour le ſervice des Vénitiens. Il paroit auſſi que le comte ne tarda pas à ſe montrer digne de la confiance que la reine lui témoignoit dans cette négociation.

Car il vint en France en 1663, & l'année suivante on vit des troupes françoises en Hongrie arriver fort à propos pour contribuer au gain de la bataille de St. Gotthard.

Le comte GUALDO se retira depuis à Vienne, fut historiographe de l'empereur & mourut en 1678. (*a*)

Je voudrois que l'honneur qu'il avoit eû de connoître particuliérement la reine Christine nous eût procuré de bons mémoires de la vie & des actions de Gustave-Adolphe. Mais on peut croire que la fille du grand Gustave n'en avoit pas elle-même. Passionnée pour tous les genres de gloire, où en pouvoit-elle trouver plus que dans sa famille? Et n'auroit-elle pas employé *ses loisirs* à composer une histoire du roi son pére, plustôt qu'à faire des *Réflexions diverses sur la vie & les actions du grand Alexandre*? (*b*)

Nous n'avons point encore de bonne histoire de Gustave-Adolphe. Les contemporains de ce prince, protestans & catholiques, ont pris la plume pour conserver la mémoire des grandes choses qu'ils voyoient faire à ce monarque. Mais ils n'avoient ni le sang froid ni les connoissances nécessaires pour rendre un fidéle compte de ses opérations militaires & politiques.

(*a*) Voyez le Moreri édition de 1740. Art. GUALDO.

(*b*) Voyez le Tome II. des *Mémoires concernant Christine* par M. d'Arckenholtz.

Les protestans étonnés de se voir libres & trop impatiens de publier leur reconnoissance n'ont fait au lieu d'histoires que des panégyriques du roi & la satire de ses ennemis. Des modernes les ont copiés & sont tombés dans le même défaut.

Les écrivains dévoués à la cour de Vienne n'étoient pas plus propres à nous donner l'histoire impartiale d'un prince *hérétique* devant qui les meilleures troupes de Ferdinand fuyoient, abandonnant les états catholiques à la la discrétion du Suédois. Le comte de *Khevenhuller* & d'autres reconnoissent les talens supérieurs que Gustave eut pour la guerre. Mais ses manœuvres savantes les frappoient moins que le tort qui revenoit de tant d'habileté au parti pour lequel ils écrivoient. *Quelqu'intérêt qu'on prenne*, dit Gualdo (*a*), *à la fortune d'un conquérant qu'on voit coucher sous la toile en premiére ligne, l'intérêt personnel parle & se fait toûjours entendre le dernier.* L'Allemagne devint le théatre d'une guerre de trente années. Des troupes étrangéres payées pour en défendre une partie & ruïner l'autre, successivement les avoient dévasté toutes deux. Il a fallu que le tems fît oublier les pertes particuliéres pour qu'on reconnût toute l'importance du service que Gustave-Adolphe étoit venu rendre à l'empire & aux puissances voisines. Les catholiques mieux ins-

(a) Gualdo p. 231.

instruits sont aujourd'hui les premiers à en convenir. Il en est même qui mesurent l'ambition de la maison d'Autriche à l'étendue des vastes domaines qu'elle possédoit alors dans les deux Mondes, & qui nous représentent la politique espagnole forgeant des fers à l'Europe, tandis que Gustave accouroit de Suéde pour les briser.

Ce Héros débarque en Poméranie ayant à peine douze ou quinze-mille hommes. Il mit les deux tiers de l'Allemagne sous sa puissance par une seule bataille; & s'il n'eût pas été tué dans la seconde, peut-être que Ferdinand perdoit sa couronne, & l'Empire sa liberté. Mais ceci n'est qu'une conjecture de mon auteur (*a*). Gustave a fait tout ce qu'il falloit pour rétablir l'équilibre en Allemagne, & n'en avoit pas fait assez pour être tenté d'usurper des droits qu'il étoit venu défendre. Quoiqu'il ait pu penser ou projetter, il n'en est pas moins le restaurateur des libertés germaniques. L'Europe éclairée s'accorde à le nommer le *Grand-Gustave;* & ce nom sûr de parvenir à la postérité la plus reculée rappellera l'idée d'un Prince qui fit tourner au profit de l'humanité deux talens dangereux, la Politique & l'Art de la guerre.

Mais ces deux talens qui se trouvent rarement ensemble font que l'histoire de Gustave-Adolphe sera dif-

(*a*) Gualdo p. 230.

ficilement l'ouvrage d'un ſeul. L'hiſtoire militaire du vulgaire des princes n'eſt que le journal des opérations de généraux ſubordonnés à des miniſtres qui font donner les batailles quand leur politique l'éxige. Mais quand un génie créateur maître d'éxécuter ce qu'il imagine, commande à des ſoldats qu'il a formés, ſes moindres mouvemens attirent l'attention des connoiſſeurs.

Guſtave-Adolphe dans ſon ſiécle fut ce génie créateur. Il déconcerta les deux plus habiles généraux de l'empereur, parce qu'il avoit une tactique à lui. On peut le regarder comme le maître & l'*inſtructeur* des grands hommes qui depuis ſe ſont immortaliſés dans une carriére où Guſtave ne devoit aux Alexandre, aux Céſar & aux Annibal que la noble ambition de les égaler. Ce ſont ſes termes (*a*), en parlant de la ſupériorité des anciens ſur les modernes.

Des mémoires militaires de ce prince écrits par lui-même ſeroient un monument précieux de ce que peut le génie aidé de l'expérience dans un art devenu néceſſaire. L'homme de guerre & celui qui ne l'eſt pas y verroient avec une égale ſurpriſe comment Guſtave toûjours actif ſçavoit profiter du tems, du lieu, de l'ardeur de ſes troupes & de lui-même. Car il ne s'épargnoit pas,

(*a*) Gualdo p. 231.

& *dédaignoit*, dit Gualdo, *de profiter des occasions où l'adresse auroit pu se passer du courage* (*a*). Par son exemple il entretenoit l'amour de la gloire dans le cœur de ses soldats, & ce que M. de Voltaire a dit de l'esprit,

»Que c'est un feu qu'il faut nourrir
»Et qui s'éteind s'il ne s'augmente,

Gustave le pensoit du courage.

Cette intrépidité qui lui coûta si chèr, cette étendue de génie *qui sembloit embrasser le présent & dispo-ser de l'avenir*, ce coup d'œuil sûr qui voyoit la ressource à côté du danger se modifioient en cent façons dans la même journée. Quelle école que la vie de ce Héros pour ceux qui marchent sur ses traces! Cependant qu'on ouvre les histoires de Gustave-Adolphe, je n'en excepte aucune, on n'y trouvera le plus souvent que des relations séches, obscures & qui comparées avec d'autres n'offrent que des contradictions; rarement on y retrouve la marche du génie.

Il y avoit un homme après Gustave-Adolphe qui auroit pû écrire cette histoire, c'étoit le grand-chancélier Oxenstierna. Général, Ministre & confident de son Maître, sachant jusqu'à ses moindres pensées, personne n'étoit plus en état de nous donner un tableau

(*a*) Gualdo p. 230.

fini, dont l'ouvrage du comte GUALDO n'eſt pas même l'eſquiſſe.

Je ne prétends pas dire par-là que ſon travail n'ait aucun mérite. Il en a un très-grand, c'eſt de nous avoir conſervé des détails précieux pour celui qui veut étudier la tactique de Guſtave-Adolphe & le ſuivre dans le tableau rapide de ſes conquêtes en Allemagne. Mais il eſt arrivé à l'auteur ce qui arrive à tous ceux qui écrivent des mémoires & qui reſpectent le public. Il ne détaille que ce qu'il a vû, & paſſe legérement ſur ce qu'il n'a qu'entendu dire. D'ailleurs ſa qualité d'étranger & de volontaire ne lui permettoit ni de tout voir ni de découvrir toûjours les raiſons de ce qu'il voyoit. Il a mieux aimé quelquefois ne rien dire que de donner ſes conjectures pour des vérités. Mais ſi cette retenue fait honneur à ſon caractére, elle répand ſur quelques faits une ſécheresſe peut-être reſpectable mais qui n'inſtruit pas. Pour remédier au défaut de connoiſſances il falloit des notes, j'en ai mis au bas des pages. L'Officier ingénieur qui a bien voulu revoir ma traduction y a ajouté des REMARQUES MILITAIRES écrites en allemand. Je les ai traduites ſous ſes yeux & miſes à la fin de l'ouvrage. Cet Officier qui rapporte toutes ſes lectures à l'étude de l'hiſtoire militaire ancienne & moderne, & que ſa modeſtie ne me permet pas de nommer, ſe trouvoit

avoir dans ſes papiers à-peu-près ce qui manquoit au comte GUALDO pour rendre la partie militaire de ſon hiſtoire plus inſtructive encore. Non ſeulement il m'en fit part, mais je le trouvai prêt à me donner tous les éclairciſſemens dont j'avois beſoin. Aucune des éditions qu'on a faites de cette hiſtoire ne ſe reſſemble. Ce que je remarque pour ceux qui voudroient ſe donner la peine de confronter la traduction avec l'original. Il falloit un œuil militaire pour comparer les variantes & diſtinguer l'eſſentiel d'avec ce qui n'étoit qu'un trait d'imagination, un tribut payé au goût national. La commodité qu'ont les italiens d'entaſſer des épithétes qui pouvoient être négligées faute d'en ſentir la force, faiſoit une autre difficulté. L'officier eût la complaiſance d'écouter mes doutes & de les lever. La géographie étoit fort négligée & les noms de villes défigurés, il prit la peine de corriger les fautes qui m'étoient échappées. Enfin le comte GUALDO parle de choſes connues de ſon tems qui ne le ſont plus que d'un petit nombre de militaires inſtruits: l'auteur avoit beſoin d'un commentaire pour être entendu. Voilà l'origine des Remarques de l'Officier Pruſſien.

Il comptoit d'y faire entrer tout le ſyſtéme militaire de Guſtave-Adolphe: il eſpéroit que chaque Remarque contiendroit une partie de ce ſyſtéme; & il vouloit laiſſer au lecteur le plaiſir de rapprocher ces parties, & d'en

faire un tout. Mais il s'apperçut bientôt que GUALDO ne lui fourniroit pas les occasions de placer tout ce qu'il avoit à dire, & il vit la nécessité de développer ce systéme dans un TABLEAU MILITAIRE DES IMPÉRIAUX ET DES SUÉDOIS. Le but de cet *Tableau* est de faire voir le point où les deux armées étoient alors parvenues dans la Formation des troupes, la Tactique, l'Artillerie & la Fortification. Je l'ai traduit de l'allemand & je l'ai placé devant les *Remarques Militaires*, parce qu'ou trouvera dans celles-ci l'application de quelques-uns des principes établis dans le Tableau.

Les descriptions des batailles de BREITENFELD & de LUTZEN méritoient la plus grande attention. L'Officier trouva que le récit de l'historien ne s'accordoit pas plus avec les anciens plans qu'on trouve de ces deux batailles dans *le Théatre de l'Europe*, que ces mêmes plans ne s'accordent avec les meilleures cartes qu'on a des environs de Leipsic. Il monte à cheval, & court des frontiéres du Mecklenbourg & de la Marche-Prégnitz jusqu'aux deux champs de bataille. Il léve le terrein & vient se remettre à son travail. La fatigue de quatre-vingt milles d'Allemagne n'est rien pour un militaire qui aime son métier & qui veut voir par ses yeux. Il avoit usé des plus grandes précautions pour n'être pas la dupe des changemens que le terrein devoit avoir éprouvés depuis cent-quarante ans.

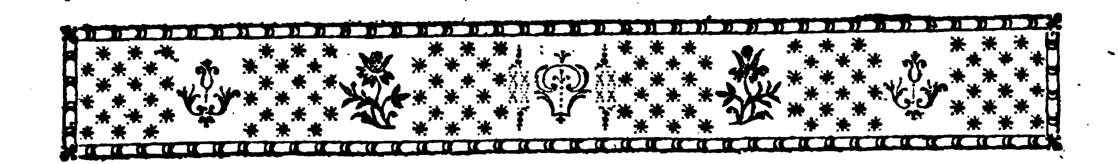
Il avoit levé les deux terreins avec le plus grand ſoin. Il ne reſtoit plus qu'à concilier la narration du comte GUALDO avec le local. Ne le pouvant pas, il jugea qu'il valloit mieux laiſſer l'auteur italien tel qu'il eſt, & faire le DISCOURS SUR LES DEUX BATAILLES qu'on trouvera traduit à la ſuite des Remarques. Il y a fait entrer ce que les mémoires du tems, & les hiſtoriens de Guſtave-Adolphe diſent de mieux là-deſſus. Il y a joint les traditions qu'il a recueillies ſur les lieux, lorſqu'elles ont pu ſervir à remplir les vuides qu'il trouvoit dans les relations, & que ces traditions n'avoient rien de contraire aux maximes militaires qu'on ſuivoit alors.

Enfin pour ne rien laiſſer à déſirer ſur ces deux célébres batailles, dont on n'avoit que des plans très-imparfaits, il s'eſt donné la peine d'en deſſiner deux nouveaux. Ce ſont certainement les premiers qu'on puiſſe dire qui éxiſtent tant pour la connoiſſance du local que pour l'intelligence des manœuvres. Ainſi je dois aux lumiéres de cet Officier & à ſon travail tout ce qui donne du relief au mien.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur les noms d'hommes, que j'ai trouvé ſi défigurés dans l'italien que je crains bien qu'on ne s'en apperçoive dans plus d'un endroit, malgré les peines que je me ſuis données pour les rétablir. J'en demande pardon à ceux dont les ancêtres ſe ſont immortaliſés dans cette guerre. S'ils ne reconnoiſ-

ſent pas leurs noms dans ma traduction, je les prie de ſe ſouvenir que le célébre *Heermann* des Germains ne ſe ſeroit pas reconnu dans l'*Arminius* de Tacite. C'eſt le ſort de toutes les hiſtoires écrites par des étrangers. On y eſtropie les noms faute de ſavoir ce qu'ils ſignifient, ou on les défigure par un faux goût pour plaire à l'oreille; car chacun croit qu'il n'y a de terminaiſons heureuſes que celles de la langue dans laquelle il écrit.





# LES DERNIERES CAMPAGNES ET NEGOCIATIONS DE *GUSTAVE-ADOLPHE* EN ALLEMAGNE.

## *LIVRE PREMIER.*

### SOMMAIRE.

*On trouve dans ce premier livre les motifs de la guerre que* GUSTAVE-ADOLPHE *fit à l'empereur* FERDINAND II: *l'état de l'empire: les liaisons du roi de Suéde & ses négociations secretes avec les princes étrangers avant la guerre: ses préparatifs militaires: ses arrangemens avant de passer en Allemagne: son débarquement dans l'isle de Rygen: son entrée en Poméranie: les inquiétudes des catholiques: les apprêts de l'Angleterre pour soutenir les Suédois: l'assemblée des protestans à Leipsic: l'alliance de la France avec la Suéde: la prise de Francfort sur l'Oder: la marche de Tilli pour arrêter les progrès du roi: le siége de Magdebourg, prise & désolation de cette ville.*

An. 1630.

Motifs de la guerre que le roi de Suéde fait à l'empereur.

LEs succès de GUSTAVE-ADOLPHE (*a*) en Pologne n'avoient fait qu'accroître en lui l'amour de la gloire & l'envie de s'aggrandir. Dans la guerre longue & difficile qu'il avoit eû à soutenir contre le roi Sigismond il s'étoit fait craindre des polonois: une trêve qu'il venoit de conclure entre les deux

(*a*) Gustave-Adolphe fils de Charles IX. n'avoit pas encore 17 ans accomplis, lorsqu'il monta sur le trône de Suéde en 1611. Il eut la guerre à soutenir à la fois contre le Dannemarc jusqu'en 1613, contre la Russie jusqu'en 1617. & contre la Pologne jusqu'en 1629. qu'il y eut une trève signée le 15. Septembre pour six ans entre les deux couronnes. C'est ce tems dont Gustave va profiter pour

An. 1630. couronnes lui assuroit un repos de six années, il en profita pour exécuter de plus grands desseins. Son ambition fut de délivrer l'Allemagne du joug de la maison d'Autriche. L'occasion le favorisoit: l'empire non seulement étoit divisé par les querelles de religion, mais révolté contre les nouveaux ministres de Ferdinand II. Depuis la paix de Lubec (*a*) s'ils avoient congédié dix-huit-mille hommes de l'armée de Walstein pour soulager en apparence les provinces épuisées par une guerre de plus de dix années, (*b*) ils entretenoient aux ordres du même Walstein des troupes de pillards, qui en se répandant partout favorisoient une tyrannie jusqu'alors inconnue en Allemagne. Si par crainte sujets & princes dissimuloient, tous en étoient d'autant plus animés à s'affranchir de l'avarice & de la dureté de ces ministres, il ne leur falloit qu'un chef, & les protestans tournoient leurs yeux vers la Suéde.

Mais plus ce projet étoit grand, plus il vouloit être pésé & approfondi. Le roi venoit d'attirer à lui ce qu'il y avoit de mieux dans les troupes licentiées de Walstein, & dans les allemands que le général Arnheim avoit commandés en Pologne, & que les Polonois ne payoient plus depuis la trève. Gustave pouvoit compter sur des troupes aguerries qui ne demandoient qu'à combattre. Il avoit aussi fait quelque-tems auparavant un voyage secret en Allemagne, & vu de ses yeux les forces de la maison d'Autriche & des états de l'empire; il avoit sondé les intentions des princes voisins & s'étoit ménagé d'utiles alliés. Il n'attendoit plus que le moment d'éclater, mais il ne vouloit rien précipiter. Les démarches indiscrètes & malheureuses de l'électeur Palatin, du roi de Dannemarc (*c*) & d'autres rendoient Gustave circonspect.

passer la mer, & porter la guerre en Allemagne contre l'empereur Ferdinand II, guerre dont Gustave ne vit que les trois premiéres années, & qui fut terminée par le célébre traité de Westphalie, en 1648.

(*a*) En 1629. entre Ferdinand II. & Christian IV. roi de Dannemarc.

(*b*) La guerre avoit commencé en 1618. par la révolte des protestans de Bohéme, qui élurent pour leur roi Frédéric V. électeur Palatin, prince foible & qui mourut de douleur, dit-on, en apprenant la mort de Gustave-Adolphe.

(*c*) Christian IV. roi de Dannemarc, dont il est ici question, étoit oncle maternel d'Élisabeth d'Angleterre, femme de Frédéric V. electeur Palatin. Jaques I. avoit épousé Anne, fille de Frederic II. pere de Christian IV, & ce monarque ne pouvoit

Ainſi malgré le feu de la gloire qui l'éblouiſſoit ſur les dangers, malgré les eſpérances flatteuſes auſquelles il auroit pû ſe laiſſer aller, ſa prudence ne l'abandonna pas: pour aſſurer ſes deſſeins il les tint cachés, & tacha de ſe faire oublier. Un feu qui couve ſous la cendre n'eſt pas ſuſpect, & en éclatant à propos il eſt naturel qu'il rallumât l'inconſtance des peuples laſſés du joug Autrichien. En effet les proteſtans d'Allemagne ſouffroient de ſe voir ſoumis aux catholiques, & ſouvent obligés d'obéir à des étrangers. Le ſouvenir de leur liberté éteinte leur rendoit cette dépendance plus odieuſe; en changeant de maître, ils ſe flattoient de ſortir d'eſclavage. An. 1630.

Le roi de Suéde avoit des conférences ſecretes avec les agents des princes proteſtans. Ces princes mêmes étoient ſes émiſſaires en Allemagne, par eux il ſavoit exactement toutes les démarches de l'empereur, & ils ne ceſſoient d'exhorter Guſtave à porter ſon coup (*a*). Il en coûtoit à ce monarque pour ſe contraindre, Guſtave aimoit la guerre, ce n'étoit qu'à regret qu'il vivoit en paix; mais ſes forces étoient encore trop inférieures à la puiſſance qu'il vouloit attaquer. Il devoit craindre d'entrer dans un royaume ſoumis aux armes victorieuſes de FERDINAND, tant que ce prince auroit ſur pié des armées nombreuſes, & pour général *Albert Walſtein*, qu'on pouvoit appeller l'amour du ſoldat & le fléau des princes. Mépriſer des forces ſi redoutables, c'eût été courir à ſa perte: il ſçut ſe ménager pour un tems plus convenable les bonnes intentions de ceux qui ſouffroient de ce retard; il attendit un événement qui put favoriſer ſes deſſeins, & ce fut l'Autriche qui d'elle-même y donna lieu.

Les princes proteſtans excitent le roi de Suéde à prendre les armes.

qu'être ſenſible aux malheurs de la maiſon Palatine, qui lui étoit alliée de ſi près. Peut-être auſſi que l'honneur d'être le chef des princes confédérés en Allemagne & de ſe voir préféré à Guſtave-Adolphe l'engagea dans cette guerre malheureuſe de 1626. qui dura juſqu'en 1629 où Chriſtian IV. fit ſa paix particuliére avec l'empereur.

(*a*) Dès 1614. les proteſtans avoient appellé Guſtave en Allemagne, Leur lettre eſt datée de Heilbrun le 25. Sept. 1614. Ils lui écrivirent pour le même ſujet en 1615, en 1620, en 1621. En appellant le roi de Suéde à leur ſecours ils avoient deux motifs; l'un d'intérêt, qui étoit de conſerver les biens eccléſiaſtiques que leur avoit aſſuré le traité de Paſſau de 1552, & qu'on vouloit leur ôter par *l'édit de reſtitution* de 1629. L'autre de religion, apprehendant fort qu'après cette reſtitution l'empereur ne leur ôtât juſqu'à la liberté de conſcience.

An. 1630. Les circonſtances, comme on ſait, font varier les ſentimens. A la fin l'exceſſive ambition du conſeil de Vienne fit ouvrir les yeux aux princes catholiques. Ils étoient révoltés de la hauteur inſultante de Walſtein qui à la tête d'une armée de plus de cent-mille hommes de troupes étrangéres, prétextant de faire reſpecter l'autorité impériale & d'aſſurer le repos de l'Allemagne, traitoit les princes de l'empire non en princes libres, mais en ſujets (*a*). Jamais les grands ne voyent de bon-œuil l'autorité ſouveraine dans les mains d'un particulier. D'ailleurs le voiſinage d'un prince trop puiſſant allarmoit les électeurs; ils cherchoient les moyens de faire rentrer l'autorité impériale dans ſes juſtes bornes. Ils vouloient éloigner Walſtein & tant de ſoldats qui au mépris de la paix & des traités les plus ſaints, fondoient la monarchie Autrichienne ſur la ruine des états de l'empire. Il fut réſolu qu'on forceroit l'empereur à déſarmer pour rendre Walſtein inutile, & on ne fit pas attention que c'étoit lui ôter un ſoutien qui auroit pu ſeul empêcher le roi de Suéde de paſſer la Poméranie. C'eſt du moins ce qu'on a prétendu depuis; & nous avons vû Walſtein dans ſon dépit groſſiſſant les dangers, dire hautement que l'empereur étoit trahi, qu'il avoit perdu le plus beau fleuron de ſa couronne en lui ôtant le commandement, que c'en étoit fait de la puiſſance de Ferdinand s'il ne prenoit ſur lui de brider l'autorité des électeurs, & ſi de l'empire électif juſqu'alors, il n'en faiſoit un état héréditaire dans ſa maiſon. De tels diſcours échappés au général dépoſé devoient nuire à la réputation d'une armée dont il avoit été l'ame par ſa valeur & ſon habileté: ce ne fut peut-être pas un des moindres coups portés à la fortune de Ferdinand.

Les Eſpagnols auteurs de la guerre de Mantoue.

Guſtave voyoit auſſi les miniſtres italiens & eſpagnols à Vienne affoiblir la maiſon d'Autriche en lui conſeillant de partager ſes forces. C'étoit ſurtout le duc Céſar de Guaſtalle, ambaſſadeur de S. M. Ca-

(*a*) Les princes catholiques ſe plaignoient un jour à Walſtein que les troupes impériales vivoient chez eux à diſcrétion comme parmi des vaincus. Il répondit que *l'empereur aimoit mieux des ſujets pauvres que rébelles.* Voyez *Amelot de la Houſſaie* dans ſon hiſtoire des traités des princes.

tholique auprès de Ferdinand. Il étoit aidé du régent Villani, homme adroit & entreprenant, que le miniſtére de Madrid avoit donné à Guaſtalle pour contrecarrer les deſſeins ambitieux de Walſtein, diminuer ſon pouvoir, & entrainer l'empereur dans la guerre de Mantoue (*a*). Un corps d'armée étoit déjà paſſé en Lombardie ſous les ordres de Collalto, gentilhomme italien. Celui-ci qui cherchoit à garder le commandement en Italie ſollicitoit vivement auprès de l'empereur, pour que Walſtein, que nous nommerons quelquefois le duc de Friedland, déjà nommé général dans cette guerre de Mantoue, fût inveſti du duché de Mecklenbourg. (*b*). A cette condition Walſtein lui avoit donné parole qu'il s'excuſeroit d'accepter le commandement & qu'il en feroit pourvoir Collalto. Walſtein avoit ſes raiſons pour ne pas quitter l'Allemagne: il ſentoit qu'en s'éloignant il laiſſeroit le champ libre à ſes ennemis qui ne manqueroient pas de profiter de ſon abſence pour ruiner ſon crédit & ſe mettre en ſa place. Ainſi par politique autant que par reconnoiſſance Walſtein ſervit l'ambition de Collalto, & l'empereur lui laiſſa le commandement. C'étoit autant par bonté pour tous les deux que pour complaire aux Eſpagnols, qui s'accommodoient mieux de la ſoupleſſe de Collalto, que des hauteurs du nouveau duc de Mecklenbourg. Ils trouvoient auſſi Collalto plus porté à ſeconder les vues ambitieuſes de la cour de Madrid, qui ne déſiroit cette guerre avec tant d'ardeur, que parce qu'elle voyoit bien que l'Italie ſeroit libre tant que les François y tiendroient la balance, toujours prêts à relever le côté foible ſur lequel les Eſpagnols cherchoient à mettre un pié. Ils ne le pouvoient pas auſſi longtems que les François auroient Cazal, place ſuffiſante pour allarmer le Milanois; & pour ôter Cazal aux François, il falloit dépouiller le duc An. 1630.

(*a*) Le duc de Nevèrs étoit alors duc de Mantoue. Les Eſpagnols machinoient ſa ruine parce qu'il étoit né en France, & que les terres qu'il y poſſédoit l'attachoient à des intérêts qui n'étoient pas ceux de la cour de Madrid.

(*b*) Adolphe Frédéric & Jean Albert ducs de Mecklenbourg, avoient pris le parti de l'électeur Palatin & du roi de Dannemarc contre la maiſon d'Autriche; l'empereur les avoit proſcrits & venoit de donner leurs états à Walſtein. Guſtave-Adolphe les rétablit le 25. Juin 1631.

An. 1630. de Mantoue. Alors Venise qui avoit été jusqu'ici l'arbître des différens, le soutien de la justice & l'appui des foibles eût perdu l'influence qu'elle conservoit en Italie. Et c'est ainsi qu'en prétextant de s'assurer la possession tranquile du Milanois, l'Espagne se flattoit de s'assujettir le reste de l'Italie (*a*): projet vaste, & que la politique de ses ministres avoit laborieusement enfanté.

Gustave n'ignoroit pas que les emplois conférés à des étrangers excitoient la jalousie des nationnaux; que les villes libres & plusieurs princes de l'empire ennemis du ministére & jaloux de la puissance de l'empereur, ne cherchoient qu'à diminuer ses forces; que Ferdinand lui-même y donneroit lieu pour obtenir les suffrages du collége électoral en faveur de son fils Ferdinand, roi de Hongrie, qu'il vouloit faire élire roi des romains; que pour ne pas éloigner les électeurs dont il dépendoit alors, il permettroit que les troupes surnuméraires fussent ou licentiées ou occupées hors de l'empire. (*b*)

Gustave savoit aussi que le pape & les princes Italiens dont l'empereur espéroit du secours contre l'Hérésie, ne s'aveugloient pas sur la trop grande puissance de l'Autriche, qu'ils étoient même déjà inquiets de voir tant de troupes allemandes en Italie venues plustôt pour piller la Lombardie que pour la protéger. (*c*)

Gustave comptoit sur les diversions (*d*) que la France feroit en sa faveur, pacifiée par les victoires de Louis XIII. Il espéroit aussi

(*a*) Le duc de Savoye avoit fait un traité avec Philippe IV. pour partager entr'eux le Montferrat. Les Espagnols avoient besoin de ce petit pays pour joindre ensemble les états qu'ils possédoient en Italie, & empêcher les François d'y entrer.

(*b*) L'empereur licentia son armée & congédia son général en pure perte. L'archiduc Ferdinand ne fut élu roi des romains qu'en 1636. six ans après. On peut voir dans la vie du P. *Joseph*, comment cet habile confident du cardinal de Richelieu, qui avoit ordre de faire manquer l'élection, trompa l'empereur. On prétend dans la même histoire, que ce prince dit plus d'une fois avec douleur, *qu'un pauvre capucin l'avoit désarmé avec son chapelet, & que tout étroit qu'étoit son capuchon, il avoit sçu y faire entrer six bonnets électoraux.*

(*c*) Le pape, dit M. de Voltaire dans son *histoire de Charles XII.* craignoit encore plus la puissance de l'empereur que celle de l'hérésie.

(*d*) Il paroit que c'étoit bien l'intention du cardinal de Richelieu, puisque ce même cardinal qui avoit envoyé ordre à M. de Léon & au P. Joseph de signer le traité de Ratisbonne *à quelque prix que ce fut*, relégua le capucin dans son couvent, & obligea Léon de faire réformer le premier article du traité, où il est dit, que *la France s'obligeroit de n'assister ni directement, ni indirectement ceux de ses alliés que l'empereur déclareroit être ses ennemis.* Le zèle

tirer parti du mécontentement du roi d'Angleterre dont les neveux avoient été dépouillés du Palatinat (*a*), & que Charles I. se serviroit de lui pour se venger de l'empereur. Il attendoit des secours de la Hollande, république qui dans ses commencemens étoit déja puissante sur mer & riche par son commerce. Enfin le moment paroissoit venu pour Gustave, & les malheurs arrivés à d'autres avant lui ne purent lui ôter la confiance qu'il avoit dans son courage, dans la justice de sa cause, & dans la valeur de ses troupes.

Nous avons dit que dès 1629. il avoit attiré en Suéde les meilleurs officiers licenciés de l'armée impériale & de ceux du corps d'Arnheim. C'étoit même une consolation pour Walstein, qui s'étoit toûjours opposé à cette réforme, & qui n'attendoit qu'un événement comme celui que le roi de Suéde préparoit, pour faire voir à l'empereur quelle faute il avoit faite de prêter l'oreille à ceux qui sous l'ombre d'une paix apparente, ouvroient la voye à une guerre ruïneuse. En attendant, Gustave tiroit de ces officiers des lumiéres & du service: il les chargea de faire des levées & de les discipliner. Pendant ce tems-là il assembloit les débris de l'armée de Livonie & les milices suédoises répandues dans la Gothie, la Finlande & le Smaland. En peu de mois Gustave se trouva à la tête de près de 12000 hommes vieilles troupes, & c'est avec ces braves soldats qu'il regardoit avec raison comme les instrumens de ses grands desseins, qu'il se prépara à passer en Poméranie.

Cette province bornée au nord par la mer Baltique, resserrée par la Pologne à l'est, & par le duché de Mecklenbourg au couchant, a sa plus grande largeur aux confins de l'électorat de Brandebourg. Là elle reçoit dans son sein l'Oder, un des plus grands fleuves de

de la France s'est depuis rallenti, on en dira les raisons plus bas. *Vittorio Siri*, Tom. VIII. p. 547.

(*a*) C'étoient les princes *Frédéric-Henri* qui se noya en 1629, *Charles-Louis* & *Rupert*, fils de Frédéric V. & d'Elisabeth Stuard, sœur de Charles I. Ce ne fut qu'à la paix de Westphalie en 1648. que *Charles-Louis* fut mis en possession du Palatinat inférieur. On lui conféra en même tems le huitiéme electorat, avec l'assurance qu'après l'extinction de la maison de Baviére, l'ancienne dignité électorale & le haut Palatinat rentreroient dans sa famille.

An. 1630. l'Allemagne qui prend ſa ſource dans les montagnes de Moravie aux frontiéres de la Siléſie, traverſe ce riche duché & tombe dans la baye dite le *Groſſe-Haff* au-deſſous de Stettin.

Le roi fait part aux Etats de Suéde de ſon deſſein, & leur montre la néceſſité de porter la guerre en Allemagne. Le 20. mai.

Au nord de la Poméranie de l'autre côté de la mer eſt Stockholm, réſidence des rois de Suéde. Guſtave y convoqua l'aſſemblée des Etats où ſes principaux officiers furent admis, & il leur fit part du deſſein qu'il avoit de porter la guerre en Allemagne. Car c'eſt une loi de la Suéde, que le roi ne peut ſortir du royaume s'il n'en a dit la raiſon aux Etats & ſi les Etats ne l'ont approuvée. Guſtave s'attacha à leur montrer la néceſſité où il étoit de faire la guerre autant pour aſſurer leur repos que pour défendre la religion qu'ils profeſſoient. En leur diſant à quel degré de puiſſance l'empereur étoit parvenu dans l'empire, il leur fit voir que déja Ferdinand avoit porté ſes vues ambitieuſes ſur la Suéde même, en donnant l'amirauté de la Baltique au duc de Friedland, ce qui étoit une uſurpation révoltante. Il leur rappella le refus qu'on lui avoit fait dans les diétes impériales du titre de Roi (*a*) qu'il portoit à juſte titre comme roi de Suéde; il dit qu'on inſultoit à ſa dignité royale par des écrits licencieux & des édits qu'il ne pouvoit regarder que comme une déclaration de guerre; qu'une inſulte faite à la Majeſté ne peut reſter impunie, que c'étoit le moment d'en tirer vengeance & de s'aggrandir. Il leur parla de l'honneur & de la religion qui devoit les animer, de la gloire & de l'immortalité qui les attendoient. „Enfin, dit-il, mes ſoldats ſont les mêmes qui „ont été ſi redoutables ailleurs. Avant nous on l'a dit, on eſt ſûr d'al„ler auſſi loin qu'Alexandre, Céſar & Attila, quand on a leur courage. „Laiſſerez-vous languir dans un repos honteux votre roi qui ne reſpire „que la grandeur de l'Etat & votre félicité? Vous oppoſerez-vous à ce „qu'un prince nourri dans les armes fuye un luxe qui énerve ſes talens."

Il

(*a*) L'empereur & le collége électoral dans leur réponſe aux plaintes de Guſtave ne lui avoient pas donné le titre de roi. C'étoit pour complaire à *Sigismond* roi de Pologne qui n'avoit point encore renoncé à ſes droits ſur la couronne de Suéde.

Il leur dit qu'il seroit sacrifié aux caprices de la fortune ou qu'ils le reverroient triomphant & digne en effet de porter le titre de Roi d'un peuple si courageux; (*a*) & à ce mot s'arrêtant, il captivoit d'un front serein l'affection de ceux qui l'entouroient & qui dans l'admiration de ce qu'ils venoient d'entendre étoient presqu'immobiles, & n'avoient pas la force de répondre aux paroles de ce grand prince. Il les invita tous à le suivre non comme roi, mais comme frére & compagnon d'armes. An. 1630.

Les États applaudirent à sa résolution d'une voix unanime, Gustave les remercia, congédia l'assemblée & emploia le tems qui lui restoit à préparer tout ce qui étoit nécessaire pour un si grand armement. Il attendoit la réponse des Provinces-Unies, & cette réponse fut telle que le roi la souhaitoit. Les hollandois l'encourageoient à passer la mer. Car c'étoit eux en grande partie qui faisoient mouvoir les ressors cachés de cette grande machine. Alors en guerre avec l'Espagne, il étoit de leur intérêt de soutenir le parti de la religion qui passoit pour le motif de tout ce grand armement. Les lettres que Gustave recevoit d'Angleterre & de France n'étoient pas moins pressantes; de tous côtés on lui donnoit les plus fortes espérances de le seconder.

Gustave quitte la Suéde.

C'est alors que donnant commission à Axel-Oxenstierna de lever un nouveau corps de 8000 hommes, Gustave mit ordre aux affaires du royaume qu'il laissa sous la protection de la reine, (*b*) & partit de la rade d'Elfsnaben le 13. Juin 1630. aux acclamations de sa noblesse & d'un peuple nombreux qui faisoit des vœux pour lui en l'admirant. L'embarquement se fit sur soixante vaisseaux de guerre & 200 bâtimens de transport. Avec cette flotte Gustave fit voile vèrs

(*a*) C'est pour faire allusion au titre de *Roi* qu'on lui avoit refusé dans la chancellerie de l'empereur & aux diettes impériales.

(*b*) Gustave établit un conseil de régence composé des senateurs du royaume qui furent nommés *senateurs régens*, & ne voulut pas que la reine y eût part quoiqu'il l'aimât tendrement. L'administration des finances fut confiée à Jean Casimir pére de Charles Gustave qui fut roi après Christine, & ce prince œconomisa si bien, disent *les registres du senat*, qu'en moins de deux ans il fournit au roi au-delà de quarante tonnes d'or.

An. 1630. la Poméranie où déja quelques suédois (*a*) de la garnison de Stralsund avoient pris poste à l'extrémité nord de la province & étoient entrés dans l'isle de Rugen.

Cette isle de la Baltique qui n'est qu'à une demi-lieue de la Poméranie, est située vis à vis de Stralsund, ville libre maritime & très-forte. Le roi l'avoit secourue l'année précédente contre les efforts de Walstein (*b*) qui ne put jamais s'en rendre maître, & depuis ce tems-là elle étoit sous la protection de la Suéde, & faisoit des vœux pour l'heureuse arrivée de Gustave. Il fut en mèr depuis le 13. Juin jusqu'au 24. & à peine étoit-il débarqué dans Stralsund qu'une partie de ses gens se jetta dans l'isle de Rugen & surprit les impériaux dans de petits forts (*c*) plutôt faits pour garder l'isle que pour la défendre. Après une foible résistance les suédois s'en rendirent maîtres, & en abandonnérent le pillage aux soldats, pour les encourager par ce commencement de fortune à pousser une entreprise qui leur promettoit de plus grands avantages. Les impériaux saisis de crainte à la vue des suédois qui les attaquoient de toutes parts, abandonnérent les autres postes pour se retirer sous le canon de Gripswalde.

Les suédois dans l'isle de Rugen.

Des commencemens si heureux annonçoient la facilité que Gustave alloit trouver dans ses conquêtes. Il laissa le colonel Lesly dans Rugen avec 500 fantassins & 2 vaisseaux pour garder cette isle. Il y établit un magasin pour l'armée, remonta sur sa flotte le 29, & passa dans l'isle d'Usedom. Cette isle est séparée de la Poméranie par deux bras d'un lac qu'on nomme *Frisch-Haff* (*d*) dans lequel l'Oder se décharge.

Isle d'Usedom prise le 29. Juin.

(*a*) Gustave-Adolphe qui avoit secouru la ville de Stralsund avec ses troupes & sa flotte y avoit laissé Lesly en qualité de commandant. Il étoit écossois & un des meilleurs officiers de Gustave. Ce prince lui envoya ordre de prendre poste dans l'isle de Rugen. Cette précaution lui assuroit un débarquement facile & une retraite pour la flotte.

(*b*) Il y perdit 10800 hommes d'infanterie & 1200 de cavalerie, plus d'un an de tems, & fut obligé de lever le siége.

(*c*) Les impériaux avoient trois forts dans l'isle, un près du lieu nommé l'*Alte Fehre*; le second près du village de Gustow, & le troisieme vis-à-vis de Brandeshagen, non loin d'un village appellé Useliтz. *Puffendorf* l. 2. §. 22.

(*d*) Le *Frische Haff* que les géographes modernes appellent *Grosse Haff* pour le distinguer du Frische Haff qui est dans la prusse. L'isle d'*Usedom* a la mer Baltique au nord, la Schwine à l'orient qui la sépare de l'isle de Wollin, au midi la Poméranie dont elle est coupée par le petit Haff portion du grand, & par la Péene au couchant.

Il n'y avoit dans Usedom aucune place capable d'arrêter des troupes fraiches & aussi agguerries que l'étoient celles du roi. Les impériaux abandonnérent l'isle, n'y laissant que deux-cent hommes qu'ils regardoient comme perdus, & se retirérent sous Wolgast, ville respectable par son assiette & sa force, à l'occident de la Poméranie, & qui est séparée de cette province par un canal que forme la Péene en se jettant dans la mèr au-dessous de la petite isle de Ruden. Si les impériaux se maintenoient dans Wolgast, il leur étoit aisé de chasser les suédois d'Usedom & des postes voisins, où l'art avoit fait aussi peu que la nature pour les défendre. Mais Gustave ne leur en donna pas le tems, & profitant des premiers momens de fraieur & d'étourdissement où il voyoit les impériaux plongés, trop effraiés pour oser tenir devant lui & sans espérance de secours, il se hata de les déloger de ce dernier retranchement. Il le pouvoit avec d'autant moins de peine, qu'on ne faisoit alors à Ratisbonne que peu d'attention aux mouvemens des suédois & qu'on n'en sentoit pas assez l'importance. Tout l'objet des électeurs étoit de porter l'empereur à désarmer. Ils ne pensoient qu'à rendre Walstein inutile, qui s'étoit attiré la haine des deux partis, & ils avoient enfin obtenu de Ferdinand qu'il seroit déposé. An. 1630.

Le comte de Werdenberg chancelier d'Autriche & le baron de Questenberg furent chargés de lui porter les ordres de l'empereur. Ce prince dans sa lettre lui disoit en propres termes qu'il savoit de bonne part qu'il se laissoit mener par ses soldats & pensoit de pouvoir le mener à son tour, mais qu'il lui feroit plaisir d'aller passer quelque tems sur ses terres. Walstein affecta de combler de politesses & de présens les deux envoyés. Il se démit du commandement; & dans sa réponse à l'empereur, sans s'écarter du respect qu'on doit à son maître, il lui dit à son tour, que pour preuve que sa majesté impériale ne se laissoit pas mener par son général, c'est qu'elle se laissoit tromper par ses ministres, & il l'avertissoit des malheurs dont elle étoit ménacée; malheurs que l'événement n'a que trop confirmés. Walstein se retira en Walstein déposé.

An. 1630.

Bohéme où il mena la vie d'un particulier opulent. Le roi de Suéde que nous avons laiſſé à la pourſuite des impériaux retirés dans Wolgaſt, ſentoit la néceſſité d'avoir une place de retraite. Ainſi prévenant la cour de Vienne qui n'avoit pas eû le tems de pourvoir à la ſureté de ces provinces éloignées, il fit avancer une partie de ſes troupes pour achever la conquête d'Uſedom & prit ſans coup férir tout le païs qui fut pillé du ſoldat; ce qui s'y trouva de troupes y fut maſſacré ſans pitié. Dans ces commencemens le roi crut devoir uſer de rigueur. Il connoiſſoit la force du chatiment ſur des ames dépourvues d'honneur, ſans ſecours, & que la douceur auroit enhardies à ſe défendre. Guſtave laiſſa mille hommes pour garder les endroits foibles de l'isle, & fit remonter le reſte de l'armée ſur les vaiſſeaux, entra dans la Péene, mit pied à terre & marcha droit à Wolgaſt qu'il attaqua de trois côtés. Les impériaux intimidés abandonnérent la ville qui étoit pleine de proteſtans & difficile à garder, & ſe jettérent dans la citadelle où ils tinrent encore ſix jours. Mais au ſeptiéme ne pouvant compter ſur un ſecours éloigné, ils ſe trouvérent trop heureux de ſortir avec armes & bagages. Ce traitement leur parut d'autant plus doux qu'ils ne s'y attendoient pas. Pluſieurs même charmés de l'humanité du monarque Suédois, & aimant mieux éprouver ſa clémence que de s'expoſer à de nouveaux coups, abandonnérent les banniéres de l'empereur, & ſe jettérent du côté de la fortune.

Priſe de Wolgaſt.

La priſe de Wolgaſt en ſix jours étonna les impériaux, ils ſe croyoient déjà vaincus, ils ſe trouvoient privés du néceſſaire, & ne purent cacher leur confuſion. Guſtave en profita pour s'emparer en ſix autres jours de Pennamunde & Divenau (*a*), ſitués vers l'extrémité nord de l'isle d'Uſedom. Les impériaux avoient évacué ces deux places pour ſe retirer à Camin ſitué ſur un autre canal à l'orient de Wollin; une grande partie des habitans les ſuivit dans Camin, croyant

(*a*) Grand & petit Divenau ſont deux forts vis-à-vis dans la Poméranie à une mille de Camin, *Grand Divenau* eſt dans l'isle de Wollin à l'orient à l'endroit où la Divenau ſe jette dans la mèr Baltique. *Petit Divenau* eſt ſur la riviére de même nom.

y être plus en sureté. C'est ainsi que Gustave voyoit tout trembler à son approche. Déjà ses soldats pleins d'une noble audace, murmurant du moindre délai, crioient qu'il falloit avancer & aller droit à Rome piller les trésors des prêtres. Un conquérant va loin avec des troupes qui pensent qu'il suffit d'avancer pour vaincre. Gustave poursuivant les impériaux parut devant Camin, & sa cavallerie eut ordre de dévaster les villages des environs. C'étoit pour punir les païsans de ce qu'ils se renfermoient dans des forteresses, & leur apprendre une autrefois à garder leurs maisons. Les Suédois investirent Camin. Gustave fit battre la place avec tant d'ardeur qu'en moins de huit jours la brêche fut faite, & les assiégeans logés au pié de la muraille alloient donner l'assault. Les impériaux auroient pu tenir encore quelque-tems: les vivres & les munitions ne leur manquoient pas; mais l'effet des succès inespérés est de jetter la confusion dans l'ame des vaincus. Ainsi l'idée d'un secours trop éloigné fit prendre aux impériaux le parti de capituler. Par-là du moins ils sauvoient 1500 hommes d'infanterie & 400 cavaliers, qui sortirent avec armes, bagage & deux piéces de canon.

An. 1630.

Camin se rend aux Suédois.

La cour de Vienne avoit trop méprisé l'invasion inopinée de Gustave en Poméranie. C'étoit peu de chose encore que ce qu'elle avoit perdu pour une puissance accoutumée à triompher de ses ennemis. Cependant elle sentit la faute qu'elle venoit de faire d'écouter ceux qui avoient trop ébranlé sa puissance en lui faisant congédier les bras qui en étoient l'appui. Elle craignit que cette faute n'entrainât la ruine de l'Allemagne; elle avoit à défendre des provinces attaquées, des places menacées à secourir, l'honneur des armes impériales à sauver. Elle devoit arrêter les progrès des Suédois pour ne pas leur donner le tems d'augmenter leurs forces, & ôter aux mécontens cette occasion de faire éclater un dépit, que la seule crainte du repentir faisoit encore dissimuler. Son premier soin fut d'ordonner à l'italien Torquato Conti, alors général de l'armée de Poméranie, de ramasser

Torquato Conti va au secours de la Poméranie.

An. 1630. ſes gens (*a*) répandus dans la province, pour tâcher du moins d'arrêter les Suédois, juſqu'à ce qu'une armée plus forte leur fit repaſſer la mer.

Jean Tzerclas comte de Tilli le plus ancien des généraux de Ferdinand avoit alors le commandement en chef ſur l'armée catholique, qu'on appelloit l'*armée de la Ligue*. Il l'avoit répandue dans la Baviére & dans le haut Palatinat. Il eut ordre de raſſembler ſes troupes & de s'approcher de la Miſnie, une des meilleures provinces au centre de l'Allemagne, entre la Sale & l'Elbe, ayant au midi la Bohéme pour frontiére & la haute Saxe au nord. Elle eſt arroſée par la Mulde, qui prend ſa ſource dans les montagnes de la Bohéme & tombe dans l'Elbe près de Deſſau; elle profite auſſi des eaux de l'Elſter & de la Pleiſs. Tilli dans cette poſition devoit veiller aux mouvemens des ſuédois, au beſoin prêter la main aux impériaux, & retenir dans le devoir les électeurs de Saxe & de Brandebourg. Ces princes jaloux de la puiſſance autrichienne n'attendoient peut-être que cette occaſion pour tourner le dos à l'empereur. Ils avoient trop bien ſervi la cour de Vienne & n'étoient pas à s'en repentir. En prenant les armes pour elle ils n'avoient fait qu'augmenter une puiſſance, dont tout le poids étoit retombé ſur eux. Mais en même tems que la cour de Vienne les faiſoit obſerver, elle les exhortoit par écrit à reſſerrer les nœuds d'amitié & d'union qui les attachoient à l'empereur, les ſollicitant à ſe joindre à S. M. Imp. pour chaſſer de l'empire ceux qu'elle appelloit *les perturbateurs du repos public*. La même choſe fut écrite à Bogislas (*b*).

Tilli s'approche de la Miſnie.

(*a*) Torquato Conti pouvoit avoir 16000 hommes, avec leſquels il avoit eu deſſein de ſe jetter dans Stettin; mais il fut prévenu par Guſtave-Adolphe qui s'empara de cette importante ville. A l'approche de Conti le roi fit tenir toutes les portes ouvertes, diſent les uns, pour montrer à ce général qu'il ne le craignoit pas; les autres, comme Kevenhuller, prétendent que c'étoit pour ſe retirer en cas d'attaque.

(*b*) C'étoit Bogislas XIV. dernier duc de Poméranie. Il étoit alors âgé d'un peu plus de 50 ans, & étoit parvenu au gouvernement en 1621. marié depuis longtems, mais ſans aucune eſpérance d'avoir des enfans, & mourut ſans poſtérité. Ses États ſeize ans après furent cédés à la Suéde lorſqu'il fut queſtion de finir cette longue guerre. Mais comme il y avoit un traité de fraternité entre les deux maiſons de Brandebourg & de Poméranie, la premiere après de longues diſcutions fut miſe en poſſeſſion de cette partie qu'on nomme Poméranie-ultérieure avec la ville de Stettin & ſes environs.

duc de Poméranie qu'on soupçonnoit de s'entendre avec le roi de Suéde. On savoit qu'opprimé par les garnisons impériales il cherchoit à rentrer en liberté, & qu'il ne seroit pas fâché d'avoir trouvé cette occasion de se vanger du ministére autrichien. Une raison de plus pour craindre tout de son ressentiment, c'est qu'on n'ignoroit pas que ce prince zélé luthérien avoit le nom de *catholique* en horreur, parce qu'on n'avoit pas toûjours cherché à le lui faire aimer. An. 1630.

Ferdinand écrivit aussi à Gustave: dans sa lettre il se plaignoit de l'invasion que le roi de Suéde venoit de faire en Allemagne sans raison, & sans voir qu'en se mêlant des affaires d'Allemagne il offensoit le chef supréme de l'empire. En cette qualité Ferdinand exhortoit le Suédois à se retirer de bonne grace, s'il n'aimoit mieux y être forcé par des armées nombreuses & accoutumées à rétablir la tranquilité en Allemagne. Celui qui remit cette lettre à Gustave étoit un gentilhomme bohémien. Le roi le caressa beaucoup, affecta d'être fort content de ce qu'il lui apportoit, & chargea le gentilhomme de remercier l'empereur de sa part de ce qu'il avoit bien voulu lui écrire. Il dit qu'*il y penseroit, & qu'il ne manqueroit pas de répondre dès que son bras qu'il portoit en écharpe seroit guéri du coup de patte qu'un aigle lui avoit donné en Livonie*, faisant allusion au secours que l'empereur avoit donné au roi de Pologne (*a*). Bogislas écrivit aussi à Gustave, & peu de jours après il lui envoya le prince de Courlande avec des députés pour le prier de ne pas avancer. Mais Gustave voyoit le but des impériaux qui étoit de l'amuser par des négociations jusqu'à ce que leur armée fût en état de l'attaquer; il marcha droit à Stettin.

L'empereur écrit au roi de Suéde.

Réponse du roi.

Cette ville au centre de la Poméranie & capitale de toute la province étoit fortifiée d'un bon mur à l'ancienne dont l'Oder baignoit le

(*a*) Ferdinand II. avoit envoyé 7000 hommes de troupes auxiliaires au Roi Sigismond, avec qui Gustave-Adolphe étoit alors en guerre. D'autres disent 15000. Ce corps étoit commandé par le général Arnheim. Lorsque le roi de Suéde se plaignit à Walstein que l'empereur contre qui il n'avoit rien fait, envoyât des troupes contre lui, ce général répondit froidement à l'envoyé: *l'empereur a trop de troupes, il faut bien qu'il en donne à ses amis.*

An. 1630. pié. Le roi fit commencer l'attaque par tout le feu de son artillerie. Le colonel Damitz qui en étoit gouverneur pour les impériaux auroit tenu quelque tems; mais le peu de fond qu'il pouvoit faire sur les bourgeois, protestans & mécontens d'ailleurs, lui fit prendre le parti d'aller trouver le roi, espérant de le détourner de son dessein. Ses représentations, comme on peut croire, furent inutiles. Le monarque dit qu'il vouloit parler au duc de Poméranie. Dès que ce prince fut arrivé au camp, Gustave le serrant dans ses bras l'assura que ses intentions en passant la mer n'étoient que de faire rendre à chacun ses biens & la liberté; que le but de son armement étoit de secourir les opprimés, d'abaisser le pouvoir sans bornes de la maison d'Autriche & de rendre à l'Allemagne la félicité & le repos dont elle jouissoit avant qu'elle connut la domination autrichienne. Gustave invita Bogislas à renouveller la bonne intelligence qui avoit toûjours régné entre la couronne de Suéde & les ducs de Poméranie, & à fournir pour la continuation de la guerre les secours qu'il pensoit que pût mériter un roi qui comme lui exposoit pour la liberté publique sa couronne, ses sujets & sa vie.

Le duc de Poméranie s'abouche avec le roi de Suéde.

Ce discours d'un roi qui parloit les armes à la main trouva sans peine accès dans un cœur qui n'avoit attendu que cet événement pour se déclarer. Le duc renouvella l'ancienne alliance avec la Suéde, s'engagea à entretenir 8000 hommes, céda Stettin & prêta cent-mille écus au Roi. Le traité fut conclu & exécuté sur le champ. Le colonel Damitz contraint de sortir avec sa garnison s'emporta contre le duc, & l'accusa de félonie. Le conseil de Vienne ne tarda pas à déclarer au nom de l'empereur tous les sujets du duc criminels de lézemajesté, & il fut enjoint à l'armée de ne faire quartier à aucun d'eux. Stettin n'en étoit pas moins perdu pour les impériaux.

Stettin ouvert aux suédois. Le 20. Juillet.

Le roi y entra au bruit des acclamations publiques. Il est bon de ne pas oublier qu'on lui avoit préparé un magnifique appartement ainsi qu'aux généraux de son armée. Mais Gustave leur défendit de cou-

coucher dans les maiſons, ils furent obligés de dormir ſur la terre tout armés, & lui-même pour l'éxemple coucha ſous ſa tente, comme à ſon ordinaire. Quelques ſoldats avoient profané le nom de Dieu: Guſtave ordonna qu'ils ſeroient liés à un poteau, & qu'ils y reſteroient attachés quelques heures durant, debout, les mains jointes & levées au ciel; peine qui s'accordoit mieux que la mort avec l'intérêt d'un conquérant qui avoit beſoin d'hommes. An. 1630.

Guſtave ayant pourvû à la défenſe de Stettin comme d'une place de la plus grande importance pour lui, étant au centre des villes qu'il vouloit attaquer, il prit avec lui une partie de l'armée & marcha droit à Stargard. Cette ville ſur l'Ihne qui tombe dans l'Oder près de Stettin, étoit fortifiée à l'ancienne & gardée par huit-cent hommes en partie gens de la campagne, à qui on avoit donné des armes. A l'approche des Suédois cette garniſon ſe retira dans le fort, mais s'y voyant reſſerrée, elle ſe rendit le 21. de Juillet, ſortit avec armes & bagages, & ſe retira à Gartz ſur l'Oder.

Stargard ſe rend aux Suédois.

La nouvelle de la reddition de Stettin fut un coup de foudre pour les habitans des villes voiſines. La crainte d'avoir bientôt la viſite des Suédois fit fuir les uns, & découragea les mieux intentionés. Le plus grand nombre parloit de s'accommoder avec le roi. La mauvaiſe volonté de ces peuples ennemis des catholiques inquiétoit les impériaux; ils réſolurent de les faire rentrer dans le devoir par la force, & ce fut le ſignal d'une déſolation générale. Les villes furent pillées, les campagnes ravagées. On enleva abſolument tout, ſous prétexte qu'il valloit mieux s'expoſer à manquer de ſubſiſtances, que d'en laiſſer à l'ennemi, comme ſi une ſage précaution pouvoit autoriſer les cruautés. Wolgaſt fut repris ſur les ſuédois, & les impériaux s'y fortifiérent comme dans une place qu'ils croyoient le rempart de la Poméranie & du Mecklenbourg.

Tilli avoit eû ordre de l'empereur & commiſſion expreſſe du duc de Baviére de ſe joindre à Conti. Guſtave ſavoit que s'il donnoit le

An. 1630. tems à l'armée de la Ligue de se joindre aux impériaux qui gardoient la Poméranie, il seroit attaqué avant qu'il eût pû s'affermir dans ses conquêtes, & qu'il ne pourroit alors que difficilement éxécuter son projet. D'autant plus que les électeurs de Saxe & de Brandebourg & d'autres princes qu'il cherchoit à détacher du parti autrichien, ne se déclareroient pas, tant que ce parti seroit assez fort pour les en faire repentir ou les suédois trop éloignés pour les protéger. Gustave qui vouloit avoir le tems de fortifier son armée cherchoit à faire une puissante diversion pour éloigner Tilli de la Poméranie, & forcer les électeurs de Brandebourg & de Saxe à se déclarer, en allumant la guerre à leurs portes. Le margrave Christian-Guillaume, ci-devant administrateur de Magdebourg & mis au ban de l'empire en 1626. pour être entré dans le parti du roi de Dannemarc contre l'empereur, étoit alors dans Stralsund. Le roi convint avec lui qu'il retourneroit dans sa ville, & qu'il exposeroit aux magistrats que les armés de la Suéde n'étoient dirigées qu'au soutien de la liberté commune & au maintien d'une religion opprimée par les catholiques, qui à la fin ne laisseroient plus aux protestans d'autre parti à prendre que celui de mourir martirs, ou de trahir leur conscience. L'administrateur avoit un grand crédit dans Magdebourg avec un grand fond de haine contre la cour de Vienne. Il accepta la commission avec plaisir, se fit couper les cheveux & la barbe pour n'être pas reconnu, & rentra dans sa capitale, où il n'eut pas de peine à porter les habitans à favoriser celui que tous les protestans regardoient comme le défenseur de leur religion, & de leur liberté.

Magdebourg se déclare pour le roi de Suéde.

Les Magdebourgeois promirent de prêter la main aux opérations des suédois & de refuser tout secours aux gens de l'empereur. Pour assurer leur alliance ils donnérent de quoi augmenter les fortifications de leur ville & lever des troupes, ils firent tout ce qu'il falloit pour soutenir leur nouvel allié. La joie même où ils étoient de la venue de leur ancien administrateur leur fit faire une sortie dans la campagne; ils donnérent la chasse aux garnisons impériales de Wolmerstæt,

Schœnebeck, Frose, Wettin & Calbe, & furent se présenter aux portes de Halle. Les hallois ouvrent & de concert avec ceux de Magdebourg, ils forcent les impériaux à se réfugier dans Mauritzbourg, où les gens de l'administrateur les eussent peut-être forcés, si le comte de Pappenheim ne fût venu à leur secours. Il reprit les places que les protestans occupoient, & investit Magdebourg. L'administrateur s'y étoit enfermé, résolu de s'y défendre jusqu'à l'extrémité. Magdebourg, enclavée dans la Saxe & le Brandebourg, est une place forte par son assiette sur l'Elbe un des grands fleuves d'Allemagne, qui prend sa source dans les montagnes de Bohéme appellées *Riesen-Gebürge* aux confins de la Silésie, & qui après s'être grossi des eaux de plusieurs riviéres se jette dans la mèr du nord. Magdebourg étoit alors des plus peuplées, pourvue de tout ce qu'il falloit pour la défendre, & les catholiques n'y étoient pas aimés. En ouvrant ses portes à Gustave, elle mettoit le monarque Suédois à même d'attirer dans ses intérêts les électeurs & princes du parti protestant.

An. 1630.

Le roi de Suéde étoit alors dans Stettin occupé des moyens de s'emparer des meilleures places de la Poméranie, avant que Conti pût recevoir les renforts qui lui venoient. Gustave sortit de Stettin avec ses troupes, & en confia une partie à Gustave Horn, qui venoit de lui amener une secours de Livonie. Ce général avoit ordre de s'emparer de Damm peu éloignée de Stettin, sur la rive gauche de la Plone & gardée par 500. impériaux qui à la simple vue du canon se rendirent. Le roi s'étoit porté à Neugarten, petite ville ceinte d'un mur au bord d'un lac produit par la riviére d'Hammerbeck. Neugarten avoit une garnison de quatre-cent hommes. En deux jours Gustave la réduisit; & marchant entre l'Hammerbeck & la Multau, il prit Greiffenberg sur la Rega & Treptow à l'extrémité de la Poméranie du côté de la mèr, Freyenwalde sur la Crampel, & Cœslin. Horn de son côté avoit repassé l'Oder & pris Anclam & Uckermunde, sur la rive gauche de l'Oder, villes assez mal fortifiées, plus mal défendues,

Damm se rend aux suédois.

An. 1630. & dont les garnisons s'enrolérent sous les drapeaux suédois. Il se rendit aussi maître de Passewalck, Barth & Grimme (*a*) qui servoient de retraite aux impériaux. Gustave cherchoit à leur ôter Greiffenhagen pour affoiblir les villes voisines. Il détacha un corps qui marcha de Stettin sur Kœnigsberg dans la Nouvelle Marche à l'extrémité de la Poméranie. Cette ville fortifiée à l'ancienne ayant 500 hommes de garnison fut prise en trois jours. Lippeene à la pointe d'un lac d'où le Miezel tire sa source, eut le même sort ainsi qu'Arenswalde située sur la rive gauche de l'Ihne, Bernstein sur la même eau & Beerwalde entre le Miezel & Kœnigsberg; toutes villes ceintes d'un simple mur & mal défendues.

Le duc François Charles de Saxe-Lauenbourg avoit levé quelques troupes du côté de Hambourg & de Lubec: il s'en servit à faire une diversion en faveur des suédois. Vers la fin du mois de septembre il attaqua & prit Boitzenbourg, Lauenbourg & Neuhaufs sur l'Elbe; mais trop foible pour se partager, il abandonna les deux premiéres, mit garnison dans Neuhaufs, & s'avança jusqu'à Ratzebourg qu'il surprit à la faveur de la nuit. Les impériaux réveillés à ce coup se rallient sous la conduite de Pappenheim, (*b*) mestre de camp général. Le colonel Reinbach ou Reinacher avec l'avant-garde eut ordre de s'emparer de Neuhaufs, tandis que Pappenheim avec sa petite armée investit Ratzebourg qui après une belle défense se rendit à des conditions honorables; le duc François fut fait prisonnier (*c*) & envoyé à Stade.

Les impériaux logés dans les villes de Gartz & de Greiffenhagen inquiétoient beaucoup la Poméranie. Ses habitans avoient prié le roi

(*a*) *Barth & Grimme* sont deux villes de la Poméranie suédoise à près de quatre milles de Stralsund. Quoique les impériaux eussent encore Gripswalde, les suédois pouvoient cependant tenter de s'emparer de ces deux places, parceque Stralsund étoit à eux.

(*b*) L'auteur auroit dû faire ressouvenir le lecteur qu'il avoit laissé Pappenheim donnant la chasse à l'administrateur & resserrant les magdebourgeois dans leur ville. On voit que les mouvemens du duc François en attirant ce même Pappenheim du côté de Hambourg donnérent un grand relâche à ceux de Magdebourg, & que ces diversions toutes malheureuses qu'elles furent, ne laissérent pas de faciliter les premiéres opérations de Gustave en Poméranie, puisqu'elles empéchérent les impériaux d'envoyer du secours dans cette province éloignée.

(*c*) Ce duc pendant la capitulation avoit voulu s'échapper dans un petit batteau, mais se voyant

de venir à leur secours, mais ses desseins l'en éloignoient encore. Il lui étoit plus avantageux de se porter dans le Mecklenbourg & de s'y établir. Par-là il se rapprochoit du Landgrave de Hesse, qui entretenoit 8000 hommes à la disposition du parti protestant. Il s'assuroit de Lubeć, de Hambourg & d'autres villes anséatiques, où il trouvoit de l'argent & des hommes. Il attiroit dans son parti les princes réfugiés dans ces places depuis que les impériaux avoient la clef des leurs & ravageoient leurs états. Il se mettoit à portée, en même tems qu'il gagnoit ceux-ci, de recevoir des secours de tous ceux qui pour le rétablissement de la liberté n'épargnoient ni leur vie ni leurs biens. Le Mecklenbourg qui confine à la Poméranie & au Brandebourg alloit servir de rempart à la Poméranie; & il étoit à croire que l'électeur de Brandebourg qui se verroit appuié des forces du roi de Suéde son parent, ne feroit plus difficulté de prendre parti pour lui. Un autre motif & qui n'étoit pas moins puissant pour le grand cœur de Gustave, c'étoit les liens du sang qui l'attachoient aux ducs de Mecklenbourg, à qui la maison d'Autriche avoit ôté leurs états pour les donner à Walstein, & qui n'avoit pû dépouiller des princes pour enrichir un petit particulier, sans révolter tout l'empire. Ayant donc embarqué de noûveau toutes ses troupes à Stettin, le 6. Septembre il arriva à Stralsund, où les habitans le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Après y avoir pris des arrangemens qui tendoient au maintien ou plustôt au rétablissement de la liberté publique, qu'il avoit si heureusement commencé, il quitta Stralsund & marcha à Damgarten sur le Rekenitz, qui prend sa source aux frontiéres du Mecklenbourg du côté de l'électorat de Brandebourg, & va se perdre dans la mèr près de Stralsund. Damgarten étoit entourée d'un mur garni de tours An. 1630.

prêt à périr sous le feu du canon des impériaux, il se rendit à condition que l'empereur ni le duc de Baviére ne le feroient pas mourir. On seroit étonné de voir un manque de parole puni de mort, si l'on ne savoit qu'il y a des vertus que l'intérêt fait seul respecter. En perdant *Ratzebourg*, les Suédois n'avoient plus de communication avec les villes de Hambourg & Lubec, & se voyoient coupés de Magdebourg. *Theat. Europ.* T. 2. p. 270.

An. 1630. à l'ancienne; mais les dehors étoient modernes. On avoit construit à la hâte un fort à l'embouchure de la riviére qui devoit en défendre l'approche, mais le parapet n'étoit pas achevé. Cependant les impériaux s'obstinant à garder ce mauvais poste refusérent toute capitulation. Le roi piqué de leur obstination fit investir la place. La sappe fut poussée avec chaleur, & le canon si bien servi qu'après six jours d'une défense opiniâtre, ils furent forcés d'abandonner les débris de leurs parapets à la valeur impétueuse des suédois. Ceux-ci qui montoient à l'assault en présence du roi, tombérent sur les fuyards, & tout fut passé au fil de l'épée. Dans le même tems Gustave avoit envoyé quelques compagnies de dragons pour escalader le fort de Ribnitz, construit sur la rive gauche du Rekenitz non loin de Damgarten. Le gouverneur qui étoit espagnol fut fait prisonnier, & les 500 hommes de garnison prirent parti dans l'armée suédoise. Ce passage important ouvrit à Gustave l'entrée du Mecklenbourg & lui facilita l'acquisition de Rostock, métropole de la province. C'étoit alors une ville assez forte sur le Warnow, qui prend sa source près d'un village de même nom & se jette dans la mer Baltique. Le roi en y entrant, exhorta les magistrats & le peuple à reconnoitre leur légitime souverain & à chasser les gens de Walstein. (a) Il confia la garde de la ville au magistrat & prit la route de Wismar, capitale du duché, forte & bien gardée, située à la pointe d'un golfe qui en faisoit un sûr asile pour les vaisseaux marchands.

Prise de Damgarten.

Prise de Rostock.

Les impériaux allarmés de l'entrée inopinée du roi dans le Mecklenbourg avoient pris avec eux les garnisons les moins nécessaires, & formé une petite armée aux environs de Gustrow, résolus d'aller combattre Gustave. Mais étant à Sterneberg, ville au bord d'un petit

(a) Les paroles du manifeste ont apparemment paru trop dures à l'auteur italien. Les voici telles qu'on les trouve dans *Kevenhuller*: c'est Gustave qui parle. „Nous vous exhortons à vous saisir de tous „ceux qui exercent quelque emploi ou prennent „quelque titre sous l'autorité du général Walstein, „ou qui soutiennent ses intérêts, à les poursuivre „partout comme ennemis, voleurs, incendiaires, „ennemis de Dieu, & de son Evangile: quoi faisant „vous pouvez être assurés de notre protection."

lac, ils apprirent que les suédois s'étoient éloignés de Rostock; & se flattant de reprendre aisément une place qui n'avoit que ses habitans pour la garder, ils detachérent quelques escadrons qui feignant d'aller à Doberan, bourg à deux lieues de Rostock du côté de la mer, prirent à droite & se jettérent sur la ville. Les habitans qui n'étoient pas encore bien assurés de la protection des suédois ouvrirent leurs portes, & voilà de quelle maniére les autrichiens y rentrérent. Alors abandonnant le reste du pays, ils ne pensérent qu'à se maintenir dans Rostock & Wismar. Mais afin de tenir les gens de la campagne dans leur dépendance ils coururent le pays, & tout ce qu'ils purent ramasser en grains & fourages ils l'apportérent dans ces deux villes, promettant de rendre tout dès que les suédois ne seroient plus à portée de s'en servir. Par ce moyen les deux places qu'ils vouloient conserver furent approvisionnées pour longtems.

An. 1630.

Rostock repris par les impériaux.

La reprise de Rostock & les progrès des impériaux dans le Mecklenbourg depuis les renforts qu'ils avoient reçus de Torquato Conti, firent changer les desseins du roi. Il n'y avoit rien à gagner pour Gustave à rester plus longtems dans ce duché, il retira ses troupes des places qu'elles gardoient, & s'en revint à Ribnitz. Ce fort ainsi que Damgarten, les deux clefs du pays, furent pourvus de garnison. Il en confia la garde au maréchal Bannier & lui laissa quatre-mille hommes & huit-cent chevaux. Dans le même tems il faisoit solliciter les villes de Lubec, Hambourg & Brème à lever des troupes qui pussent assurer les places voisines & qui fussent prêtes à secourir le Landgrave de Hesse, si Pappenheim venoit à l'attaquer. Ce qui étoit vraisemblable, puisqu'il faisoit défiler de ses gens du côté de Wolfenbuttel & de Brunswic. Gustave se rembarqua avec le reste de son armée, & revint à Stralsund. Il s'y arrêta six jours qu'il donna aux affaires politiques. Songeant qu'il étoit tems de répondre à la lettre de l'empereur & de justifier l'objet de son armement, il lui écrivit „qu'il avoit „gémi plus d'une fois de la conduite inconsidérée des ministres de

Gustave retourne en Poméranie, & répond à l'empereur.

An. 1630. „ Vienne vis-à-vis de lui, qui n'avoient jamais daigné ouvrir l'oreille „ à ſes inſtances, ni reconnoître ſes légitimes prétentions; que ſes let- „ tres écrites au prince de Tranſilvanie avoient été interceptées, mal „ déchifrées & encore plus mal interprétées; que ſes ſujets officiers & „ ſoldats avoient été jettés dans des priſons & dépouillés de tout, „ qu'on avoit interdit tout commerce avec la Suéde en Allemagne, „ éloigné ſa paix avec la Pologne en fourniſſant des ſecours à *Sigiſ- „ mond* contre lui; qu'on avoit refuſé paſſage à ſes ambaſſadeurs, „ qu'on les avoit chaſſés de Lubec (*a*) & de l'Allemagne, ſans daigner „ les entendre; qu'on avoit attenté aux priviléges de ſa couronne en „ uſurpant la ſouveraineté de la Baltique pour la conférer au duc de „ Friedland, en arrêtant & confiſcant les marchandiſes de pluſieurs „ Suédois retenus dans les ports de Poméranie; que tous les moyens „ d'accommodemens propoſés de ſa part avoient été rejettés, & qu'en „ coupant toute voie aux négociations, on l'avoit contraint de cher- „ cher la juſtice les armes à la main. Qu'au reſte il n'étoit point entré „ en Allemagne pour offenſer S. M. Imp; qu'il venoit ſecourir ſes amis „ & ſes alliés, que c'eſt autant le devoir que l'intérêt des princes d'ai-

Conditions de paix offertes à l'empereur.

„ der leurs voiſins; mais qu'il étoit prêt à s'accommoder, pourvû „ qu'avant tout on convint de rétablir les villes, états & princes léſés „ dans leurs juſtes droits, & qu'on rembourſât à la Suéde les frais „ qu'elle avoit faits pour cette guerre."

Plaintes du duc de Poméranie.

Le duc de Poméranie voyant que la cour de Vienne lui faiſoit un crime de s'être lié avec le roi de Suéde, écrivit de ſon côté une lettre

en

(*a*) On n'avoit garde de les y recevoir: c'étoit en 1629. dans le tems qu'on y traitoit de la paix particuliére du Dannemarc avec l'empereur. Le premier article du traité portoit que Chriſtian IV. abandonneroit les ducs de Mecklenbourg dont les états avoient été confiſqués & donnés à Walſtein. Le duc de Friedland qui préſidoit au congrès de Lubec moins comme miniſtre de ſon maitre que comme pacificateur des deux monarques, ne devoit pas permettre qu'on admit les ambaſſadeurs d'un prince qui demandoit le rétabliſſement de ceux dont lui Walſtein avoit envahi le patrimoine. Non ſeulement l'admiſſion fut refuſée aux ambaſſadeurs du roi, mais on aposta des officiers déguiſés pour les inſulter. Ces ambaſſadeurs étoient le baron de Sparr, un Oxenſtierna parent du chancelier, & Salvius qui négocia depuis la paix à Oſnabrug. On peut voir dans la nouvelle hiſtoire de Guſtave-Adolphe par M. de M. des détails fort curieux ſur cette démarche des ambaſſadeurs ſuédois.

en forme d'apologie. Il dit „qu'on ne connoissoit que trop les calamités & la misére de son duché foulé depuis trois ans par les gens de guerre qui s'y étoient logés; qu'il en avoit porté d'inutiles plaintes à Ratisbonne par ses envoyés qu'on avoit éconduits & traités comme les derniers des hommes. Qu'à l'arrivée du roi de Suéde, les officiers impériaux au lieu d'employer leurs armes contre l'ennemi les avoit tournées contre le païs; qu'ils avoient désarmé les poméraniens, saccagé les principales villes, attaqué & pris sans égard aux traités la ville & château d'Uckermunde; que les troupes de S. M. Imp. avoient pillé dans Wollin la maison de la duchesse douairiére sœur de l'électeur de Saxe, & y avoient mis le feu; qu'enfin le roi de Suéde s'étoit avancé avec tant de célérité qu'il n'avoit pas été possible de lui résister; qu'au reste malgré son attachement sincére & constant pour l'empereur, qui méritoit quelques égards, il n'avoit éprouvé que des duretés de la part du ministére autrichien; que ce ministére en imaginant un moyen cruel d'inonder l'Allemagne de troupes au mépris de ses priviléges, & de fouler les provinces par des contributions énormes, avoit causé seul les malheurs qui menaçoient l'empire; qu'il falloit les lui attribuer, & non pas les croire le résultat d'une conspiration faite avec les ennemis de S. M. Imp. Que le roi de Suéde n'étoit point ennemi de l'empereur; qu'en venant en Allemagne son but étoit de délivrer les princes ses amis, ses parens ou ses alliés de l'oppression des catholiques. Le duc finissoit par dire, que si S. M. Imp. vouloit bien péser ces raisons, il espéroit qu'elle ne trouveroit rien dans sa conduite qui ne fut innocent & conforme à la justice qu'un prince doit à ses sujets & qu'il se doit à lui-même." An. 1630.

L'électeur de Saxe prévoyant l'incendie qui alloit s'allumer crut que ses représentations auprès de Ferdinand pourroient arrêter le mal en faisant révoquer *l'Édit de restitution* qui révoltoit les protestans. Et cherchant à toucher ce prince par le tableau des maux que l'empire

Représentations de l'électeur de Saxe.

An. 1630. souffroit, il lui dit „que si le roi de Suéde étoit entré en Allemagne „il y avoit été appellé par les cris de ceux que les armées autrichiennes „écrasoient sans pitié; que l'Édit pour la *restitution des biens ecclé-„siastiques* avoit aliéné les princes protestans, que la révocation de „cet Édit pouvoit seule rendre à l'empire un repos qu'il n'auroit ja-„mais sans cela." Mais l'empereur encore fier de ses victoires passées, & accoutumé à voir les électeurs plier devant lui, ne fit aucune attention aux sages conseils du duc de Saxe. Il répondit d'un ton sec à ce prince, „qu'il eût à sçavoir qu'il avoit des forces plus que suffi-„santes pour repousser ses ennemis, & qu'en toute occasion il comp-„toit que lui & l'électeur de Brandebourg lui fourniroient l'argent, les „vivres & les munitions nécessaires pour soutenir ses armées; quant à „l'Édit, qu'il n'y pouvoit rien changer."

L'électeur de Saxe ne s'attendoit pas à une lettre si peu satisfaisante. Il écrivit de nouveau à Ferdinand & lui dit en termes clairs, „que depuis douze années l'empire étoit déchiré par une guerre in-„testine; que quelques provinces n'étoient plus que de vastes déserts, „que les constitutions de l'empire étoient violées, la liberté détruite, „l'autorité électorale anéantie, & que pour rétablir le bon ordre il „se voyoit forcé de penser à ses intérêts. Qu'il espéroit qu'on ne pré-„tendroit pas tirer de lui ni argent, ni vivres, ni munitions, encore „moins fouler ses sujets par le logement des gens de guerre, comme „choses qui étoient absolument contraires à ses traités avec l'empereur „& opposées aux constitutions de l'empire, sans parler de ses longs „services rendus à la maison d'Autriche, qui auroient dû seuls le „mettre à l'abri d'un tel traitement. Que c'étoit avec douleur qu'il „venoit d'apprendre que S. M. Imp. avoit résolu de ne rien changer à „l'Édit & fermoit l'oreille à ce seul moyen d'accommodement, puis-„que si l'Édit de restitution devoit jamais être révoqué, c'étoit dans „ces tems de troubles qu'il falloit l'abolir. Quant à lui, qu'il avoit „conservé à la maison d'Autriche une fidélité inviolable & lui voüoit

„un attachement sans bassesse, qui méritoit un retour d'amitié de sa „part; qu'il se conduiroit toûjours selon les commandemens de Dieu „à l'exemple de ses prédécesseurs, quelque tournure que les choses „prissent. Et si S. M. Imp. consentoit qu'il se tînt une assemblée de „protestans, que peut-être on trouveroit un moyen de terminer les „maux qui désoloient l'Allemagne. Qu'il étoit juste que, catholiques „ou protestans, tous pussent jouir d'une liberté établie par les loix „fondamentales de l'empire. Qu'il avoit crû devoir entrer dans ce „détail pour le repos de sa conscience, & afin que S. M. Imp. sçut que „quand on a mis tout en œuvre pour arrêter le mal, on n'est plus „responsable devant Dieu ni devant les hommes de ce qu'on est forcé „de faire pour le repousser." An. 1630.

Plaintes sans effets.

Mais parce que certains membres de l'église cherchoient à augmenter des revenus déja excessifs, & que les officiers & les ministres de l'empereur trouvoient leur intérêt à faire durer la guerre, ils alléguérent de si bonnes raisons en faveur de l'Édit, que la cour de Vienne ne fit aucune attention aux instances réiterées de l'électeur de Saxe. Dans la réponse qui lui fut faite on lui dit: „que c'étoit à tort qu'il „attribuoit les malheurs de l'Allemagne au parti catholique, puisque „les catholiques avoient été les premiers attaqués, & forcés pour se „défendre de recourir à des voies de fait; qu'on s'occupoit à Ratis„bonne à procurer la paix &, si elle étoit impossible, à pousser la „guerre avec chaleur; que l'argent, les vivres & les munitions n'a„voient été demandés que pour être employés à faire cesser les inno„vations que les Suédois s'efforçoient d'introduire dans l'empire; que „l'empereur n'y cherchoit point son intérêt particulier, que c'étoit „principalement pour sauver la Saxe de la ruine dont elle étoit mena„cée; que si S. M. Imp. devoit prendre les États des princes sous sa „protection, c'étoit à eux de leur côté à seconder de si généreuses in„tentions; qu'il seroit aisé d'arrêter les progrès des Suédois dans ces „commencemens, si l'empire se joignoit à l'empereur; que l'exactitude

An. 1630. „du duc de Saxe à payer sa quotepart de la contribution réglée dans „la diette de Ratisbonne ne suffisoit pas; qu'à l'instar des autres Mem„bres de l'empire, il devoit recevoir dans son pays les troupes qui ve„noient pour le défendre: puisque la Saxe une fois perdue, les Sué„dois pourroient pénétrer sans peine au cœur de l'empire."

Plaintes du duc de Wurtemberg.

Dans le même tems Louis-Frédéric administrateur du duché de Wurtemberg se plaignit amérement à la cour impériale de l'Édit de restitution, dont l'éxécution étoit appuyée par huit-mille hommes aux ordres de Tilli qui chassoit les ministres protestans de leurs églises pour les rendre aux catholiques. Ce fut alors qu'à Vienne on sentit le besoin de ménager le parti protestant. Les réponses furent plus modérées: quant à l'Édit de restitution on répondit à l'administrateur „que „l'intention de S. M. Imp. n'avoit jamais été de se refuser à des moyens „justes & honnêtes; qu'elle étoit prête à en conférer avec les élec„teurs, mais que cette négociation prendroit un meilleur tour si le duc „venoit à Ratisbonne pour y traiter en personne des moyens de pro„curer une paix durable; qu'elle se feroit à la diette mieux que dans „toute autre assemblée." Cependant le comte de Tilli eut ordre de rétablir les ministres qui avoient été dépouillés de leurs églises. Cette attention à contenter les protestans marquoit la crainte qu'on avoit à Vienne que le plus grand nombre ne se joignît aux Suédois, comme quelques uns l'avoient déja fait.

Le roi de Suéde demande du secours à ses alliés.

Gustave voyant les grands préparatifs de guerre que ses ennemis faisoient de tous côtés, se vit forcé de recourir à ses amis pour en tirer de nouveaux secours. Il envoya en France le comte de Lenove & le baron de Semur pour y lever des troupes. Il écrivit au roi d'Angleterre, pour qu'il fut permis au marquis d'Hamilton de soudoyer 6000 anglois. Camérarius, son ambassadeur en Hollande, eût ordre de faire des instances auprès des États généraux pour qu'ils renouvellassent le traité d'alliance & d'amitié qui avoit pour objet de rétablir & d'assurer la liberté de conscience en Allemagne. Le cavalier Rascio,

un des meilleurs ministres du roi fut nommé pour aller à Venise en qualité d'ambassadeur. Il devoit engager la république à s'unir avec la Suéde & à seconder le roi dans son entreprise; mais il n'en reçut que des politesses. Il devoit se tourner du côté des Suisses; cette négociation n'eut pas non plus tout le succès que Gustave en attendoit. An. 1630.

Ce prince ayant donné les ordres nécessaires aux gouverneurs des places & recommandé surtout la vigilance en cas d'attaque, partit de Stralsund, le 16. de Novembre. Il s'avança avec son armée du côté de Greiffenberg sur la Rega, qui sort d'un petit lac formé par la Trage, & porte ses eaux jusqu'à la mèr. En même tems le roi détacha un corps pour assiéger Colberg, port de mèr sur la Baltique. Comme cette place doit sa principale force à la nature & qu'elle avoit une bonne garnison, Gustave vit qu'il perdroit trop de monde & du tems s'il la forçoit. Ainsi laissant la conduite du siége au colonel Baudis, son meilleur ingénieur, il s'en retourna à Stettin avec le gros de l'armée. Dans cette ville il apprit les grands préparatifs que Tilli faisoit pour se rendre maître de Magdebourg, & les intelligences qu'il entretenoit dans la place avec les catholiques. Le roi étoit trop intéressé à conserver Magdebourg pour voir d'un oeuil tranquile les impériaux s'en rendre maîtres. Il fit venir le colonel baron de Falckenberg gentilhomme allemand aussi fait au maniement des armes qu'au manége de la politique; il le munit d'instructions nécessaires, & lui ordonna de se rendre à Magdebourg en toute diligence, d'aider l'administrateur de ses conseils, de l'avertir d'être mieux sur ses gardes, & de recommander surtout aux habitans de ne pas trop compter sur la force de leurs murs, ni de s'imaginer que le seul bruit des armes d'un allié qui avoit été heureux jusqu'ici pût rendre les tentatives des catholiques inutiles. Gustave écrivit en même tems au magistrat pour lui faire part du projet de Tilli & l'avertir des intelligences que l'ennemi avoit dans la ville, lui conseillant d'avoir l'oeuil sur les catholiques s'il vouloit conserver la liberté aux habitans.

Le baron de Falckenberg part pour Magdebourg

An. 1630.

Le roi vouloit pourvoir à la sureté de Stettin & des places voisines, où il y avoit garnisons suédoises. Il longea l'Oder pendant deux jours pour arrêter les courses des impériaux renforcés dans Greiffenhagen, & dans Gartz; (*a*) & qui ne cessoient de désoler les environs, surtout depuis que le comte de Schaumbourg avoit pris le commandement en Poméranie.

Le comte de Schaumbourg remplace Torquato Conti.

Ce général allemand étoit venu remplacer Torquato Conti que la foiblesse de sa santé avoit forcé de quitter l'armée. La saison étoit rude pour camper. Gustave fit croire qu'il alloit prendre ses quartiers de cantonnement; mais retournant brusquement à Stettin, il passa l'Oder avec 12000 hommes d'infanterie, 6000 chevaux & 70 bouches à feu, & la veille de noël, il se présenta devant Greiffenhagen.

Siége & prise de Greiffenhagen.

Cette place est située à l'extrémité de la Poméranie du côté du Brandebourg, sur la rive droite de l'Oder. Les approches faites de deux côtés, le feu des batteries eut bientôt percé les tours & détruit le terre plein d'une courtine. Alors faisant prendre des échelles aux soldats qu'il avoit armés d'outils pour la sappe, Gustave dit aux plus braves de monter les premiers. Les assiégés opposérent aux assaillans une valeur égale: pierriers, piques, mousquets, feux d'artifices, ils se firent des armes de tout ce qu'ils avoient sous la main. Mais les Suédois étoient animés par la présence de leur roi occupé à faire avancer des troupes fraiches pour soutenir les premiéres, & ce fut à qui se jetteroit dans le fossé pour monter au rempart. Après un combat d'environ deux heures, le parapet manquant aux défenseurs, ils tâchérent de soutenir le peu de palissades qui restoient en plaçant derriére elles des poutres en travers qu'ils chargérent de sacs à terre. Enfin tout ce qu'ils purent inventer pour se couvrir fut mis en usage; mais ce rempart étoit trop foible contre le feu nourri de vingt-six piéces de canon. Les impériaux obligés de reculer se jettérent derriére un bout de retranchement élevé à la hâte en dedans du mur,

(*a*) *Gartz* au couchant de l'Oder vis-à-vis de Greiffenhagen à trois milles au dessus de Stettin.

An. 1630.

& abandonnérent le parapet aux Suédois, qui sur le champ firent monter trois piéces de canon & foudroyérent ce dernier retranchement des assiégés. Cependant ils s'y maintinrent jusqu'à la nuit; & trop foibles pour repousser l'ennemi, ils ne songérent plus qu'à se retirer, mirent le feu à quelques maisons pour cacher leur retraite, & sortoient secrétement par la porte du secours vers les 5 heures du matin, lorsque les sentinelles suédoises les apperçurent. On battit l'allarme à petit bruit, & la cavallerie détachée à leur poursuite en sabra une partie & ramena l'autre. Ferdinand de Capoue qui avoit commandé dans la place fut du nombre des prisonniers. Il avoit été blessé dangereusement dans cette retraite en donnant des preuves de sa valeur & mourut peu après dans Stettin, emportant les regrets de tous les officiers & soldats blessés qu'on y avoit conduits. (a)

La prise de Greiffenhagen déconcerta les projets du nouveau général autrichien. Cette perte ôtoit l'entrée de la Poméranie aux impériaux, & sans cette ville il leur étoit difficile de conserver Gartz, place de peu de défense sur la rive gauche de l'Oder, du même côté que Stettin, & exposée aux courses continuelles de la garnison de cette ville. Schaumbourg assembla ses officiers & leur demanda ce qu'ils pensoient qu'on pût faire de mieux dans cette extrémité. La saison étoit rude, la terre couverte de neige, & des escadrons entiers désertoient ne s'accommodant point de cette campagne d'hyver. Ils étoient attirés d'ailleurs par les bons traitemens du roi, qui leur faisoit donner les logemens de ses Suédois plus accoutumés à supporter les grands froids du nord. (b) Dans cette facheuse extrémité il n'y avoit qu'à perdre. Gartz fut abandonné & la garnison en sortit à l'insçu de l'ennemi. Mais pour que les Suédois ne profitassent pas de la place elle fut rasée & on mit le feu aux villages voisins. Alors les troupes de Schaumbourg se retirérent dans Francfort sur l'Oder, ville grande,

(a) Voyez la *REMARQUE MILITAIRE* A. à la fin de l'ouvrage.

(b) Les Suédois passérent l'hyver sans tentes mais ils avoient de justaucorps de fourrure que Gustave leur avoit fait faire en Suéde. *De Prades.*

An. 1630.

forte & importante pour eux, faisant comme le centre de la Poméranie, de la Silésie, de la Saxe & du Brandebourg. Cette villle étoit ceinte de bons remparts, elle avoit de larges fossés; & quoique les ouvrages ne fussent pas dans toute leur bonté, ils étoient cependant en état de défense. C'est dans cette place que les impériaux se proposoient d'attendre l'arrivée du général comte de Tilli qui commandoit l'armée catholique. Ce vieux maréchal étoit alors devant Magdebourg, outré que les habitans eussent pris le parti du roi & bien résolu de les faire repentir de leur rebellion. Avec cette armée & les troupes que d'Ossa commissaire général payoit en Silésie & en Moravie, les impériaux paroissoient encore assez forts pour chasser les Suédois des places qu'ils occupoient.

An. 1631.

Alliance de l'Angleterre avec la Suéde.

En France & en Angleterre on avoit appris avec joie les prorgès de Gustave. Charles I. qui insistoit sur la restitution du Palatinat, fit hâter la levée de quatre-mille Anglois destinés à servir dans l'armée suédoise. Il donna en même tems une grande somme d'argent à Gustave-Adolphe & s'unit d'intérêt avec lui. Louis XIII. fit la même chose. La descente inopinée des Suédois en Allemagne, étoit une puissante diversion, qui mettoit la France en état de secourir le Montferrat & de borner la puissance des Espagnols en Italie.

Hercule de Charnassé fut envoyé de la part de S. M. T. Chrétienne auprès de Gustave, autant pour complimenter ce monarque sur son heureuse arrivée en Allemagne que pour effectuer les promesses qui lui avoient été faites avant l'embarquement (*a*). L'ambassadeur françois fut reçu avec les égards dûs au maître qu'il représentoit; après

(*a*) Cette négociation avoit été entamée l'année 1630, mais sans fruit parceque le roi de Suede ne vouloit pas s'engager aux François comme un homme qui serviroit uniquement pour des appointemens. La France offroit à ce monarque un subside de 400 mille écus, moyennant quoi la Suéde s'engageroit de faire la guerre pendant six ans à l'empereur, & d'entretenir pour cet effet trente-mille hommes, sans que la France de son côté perdit la faculté d'agir indépendamment du roi de Suéde, selon qu'elle le jugeroit à propos pour ses intérêts particuliers: deux conditions que Gustave rejetta absolument. Cette difficulté levée M. de Charnassé en fit naitre une autre. Il vouloit que Gustave laissât la main à Louis XIII. dans les deux instrumens de ratification. On prétend même qu'il échappa à l'ambassadeur de France

An. 1631.

après une courte négociation il fut arrêté entre les deux couronnes, par un traité signé au camp de Beerwalde le 13. Janvier 1631, que le roi de Suéde rétabliroit les états de l'empire dans leurs droits & libertés, & que S. M. T. Chrétienne, pour concourir aux frais d'une guerre si importante, payeroit chaque année à la Suéde quatre-cent-mille écus d'Allemagne.

Traité entre la France & la Suéde.

Les princes protestans qui n'avoient pas reçu à la diette la satisfaction qu'ils demandoient, résolurent au commencement de cette année 1631. de convoquer une assemblée pour chercher un moyen de mettre leurs états à couvert de l'oppression qu'ils disoient éprouver de la part des catholiques. Il leur falloit une permission expresse de l'empereur pour s'assembler; mais la confiance qu'ils avoient dans la fortune de Gustave & la crainte dont ils voyoient les impériaux saisis leur firent prendre cette permission sans l'attendre. En conséquence les électeurs de Saxe & de Brandebourg, comme chefs du corps évangélique, écrivirent aux états protestans d'Allemagne, & les invitérent à se rendre à Leipsic le 8. Fevrier. Les deux électeurs en personne y furent dès le 4. On vit arriver successivement vingt-quatre

de dire *qu'il y avoit de la pourpre à tout prix*, & que Gustave qui avoit autant de fierté que de grandeur dans l'ame répondit qu'*il ne connoissoit d'autre différence entre les rois que celle du mérite*. Le Clerc *Hist. du Card. de Richelieu*. Tom. II. pag. 32. La lettre que le roi de Suéde écrivit à ce sujet de Stralsund le 13. Septembre 1630. à Louis XIII. portoit „ que quoique cela fut une chose de peu de consé„ quence qui ne contribuoit nullement à la diminu„ tion ni augméntation de l'une ou de l'autre Ma„ jesté, toutes fois, dit Gustave, nous avons estimé „ être du devoir d'un roi de ne rien négliger de ce „ qui concerne sa dignité royale. *Plustôt eussions„ nous souffert la rupture de ce traité que de relacher „ aucune chose de cette dignité que nous avons reçue de „ Dieu & de nos ancêtres* &c." Gustave étoit d'une sensibilité extréme sur tout ce qui intéressoit sa dignité & sa gloire, dit M. de M. dans son *Histoire de Gustave-Adolphe. Tom. IV. pag* 19 & prétend *à la page 37. du Tome III.* que Gustave n'a pû ni dû faire à l'ambassadeur de France la réponse que je rapporte ici d'après *Vittorio Siri* historiographe de France. *Le Clerc* historien du cardinal & M. *d'Arckenkoltz* connu avantageusement par ses mémoires sur la reine Christine &c. „ Cette réponse, dit M. „ de M, conviendroit plus à un jeune prince petit „ maitre qu'à un roi tel que Gustave-Adolphe, dont „ la gravité, la décence & la modestie sont assez con„ nues. Ce seroit dire: *j'ai plus de mérite que le roi „ votre maître, donc* &c." Cela se peut, mais M. de M. ne fait pas attention qu'*à la page 13. du Tome IV.* de cette même histoire il fait parler ce monarque Suédois d'après *M. d'Arckenholtz*, & lui fait dire en présence du roi de Bohéme & de plusieurs princes du parti protestant „ qu'*il s'estime plus que l'empereur „ Ferdinand*, en ce qu'il gouverne suivant les loix, „ & que ses Suédois lui obéissent parce qu'ils l'aiment; „ au lieu que l'empereur par son ambition, sa cruau„ té & ses injustices s'étoit rendu l'exécration de ses „ sujets." Mais Gustave *gouvernant par lui-même suivant les loix de son païs* ne pouvoit-il pas également s'estimer plus que Louis surnommé *le juste*, à

An. 1631. princes: le margrave Christian-Guillaume administrateur de Magdebourg, Jean Philippe duc d'Altenbourg, les ducs Guillaume & Bernard de Weimar, Jean Casimir duc de Cobourg, Auguste comte palatin de Sultzbach, Guillaume landgrave de Hesse, Frédéric margrave de Bade, Auguste prince d'Anhalt, les envoyés des ducs de Brunswic & Lunebourg, ceux de l'abbesse de Quedlinbourg & des ducs de Mecklenbourg & de Wurtemberg, le comte Jean George de Mansfeld en personne, les représentans du margrave de Bade-Dourlach & ceux des états protestans de Souabe & de Franconie, les comtes Frédéric de Solms & Ernest Louis de Mansfeld, Philippe Reinhard comte de Solms, les représentans des comtes de Stollberg, de Reuss &c. Les villes impériales comme Lubec, Francfort, Brème, Muhlhausen, Nuremberg, Strasbourg, Rosheim, Northausen & d'autres envoyèrent aussi leurs députés à ce congrès de Leipsic.

Assemblée de Leipsic. Le 8. de Fevrier ou le 10. selon d'autres, s'étant tous rendus à l'église de St. Thomas, ils priérent Dieu d'éclairer leurs déliberations; & après un sermon que fit le docteur Hoë de Hœneg, premier chapelain de l'électeur de Saxe: *sur la nécessité de mettre fin aux malheurs de l'Allemagne*, (*a*) ils se renfermérent dans une salle de la maison de

qui un ministre implacable faisoit signer tous les jours les plus grandes injustices? Quand on est aussi *naturellement prompt* que Gustave l'étoit, comme le remarque très-bien M. de M. à la *même page* 63. on peut, ce me semble, sans être *petit maitre* faire sentir ce qu'on vaut à un ministre qui s'oublie, comme sans méchanceté on peut grossir les défauts d'un ennemi dont on a lieu de se plaindre. Au reste je ne décide pas: ce que je propose n'est qu'un doute, & si même ce doute étoit fondé, je me garderois bien d'en tirer vanité. Une page du livre de M. de M. vaut mieux que toutes mes remarques. J'ajouterai seulement que la négociation ayant été reprise entre le baron de Charnassé & les généraux Horn & Bannier, ces messieurs firent voir au ministre de France le traité où *Gustave-Vasa*, grand pére de Gustave-Adolphe avoit alterné avec *François I*. Ce traité leva la difficulté. L'auteur italien qui parle des avantages que la France faisoit au roi de Suéde auroit dû dire à quelles conditions, & ajouter que Gustave à compter du jour de la signature jusqu'au 1. Mars 1636. V. S. s'obligeoit d'entretenir à ses frais pendant cinq ans trente-mille hommes de pied & six-mille chevaux, pour le soutien du parti de la liberté en Allemagne. *Londorp* page 214. d'après M. de M.

(*a*) Sur ce texte: *ô Dieu, ne gardez point le silence, ne vous tenez point en repos, ô Dieu fort! car vos ennemis bruïent; ceux qui vous haïssent ont levé la tête.* Ps. 83. v. 1. & 2. A juger du sermon par ce texte assurément on ne doit pas être surpris que les catholiques ayent répondu à ce discours, & que leur réponse soit un libelle. On le trouve dans les historiens contemporains. *Theat. Europ.* Tom. 2. pag. 294. On trouve aussi dans *l'histoire de Gustave-Adolphe par M. de M.* Tom. 3. pag. 20, que ce docteur, quoiqu'il prêchât tous les jours contre les *papistes*, n'en étoit pas moins pensionnaire de l'empereur, & que pour mériter l'argent qu'il recevoit, c'étoit lui qui détournoit son maître de l'alliance de Gustave-Adolphe.

ville. Alors l'électeur de Saxe prit la parole & dit que „le but de „cette assemblée étoit de maintenir les loix & constitutions de l'empire, de recouvrer la liberté de l'Allemagne, de remedier à la misére „des peuples, de rétablir l'ancienne harmonie qui avoit régné entre „les catholiques & les protestans, & de hâter la conclusion d'une paix „qui ne pouvoit être qu'agréable à Dieu, puisqu'elle étoit si nécessaire „aux hommes." Ces propositions mûrement examinées, on conclut qu'il ne falloit pas s'exposer plus longtems aux miséres de la guerre & que toute contribution en hommes, argent & munitions demandée par l'empereur lui seroit refusée; que les protestans ne recevroient chez eux aucunes troupes étrangéres; qu'ils refuseroient tout passage sur leurs terres; qu'ils empêcheroient les levées d'hommes; qu'ils ne permettroient plus que leurs villes fussent changées en places de guerre, & qu'ils armeroient pour s'opposer à qui voudroit leur faire violence; qu'ils notifieroient à l'empereur & aux princes catholiques la nécessité où ils s'étoient vû de prendre une telle résolution, ne demandant qu'à vivre en paix; qu'ils exposeroient les violences qu'ils avoient éprouvées des troupes de la Ligue & qu'ils éprouvoient encore tous les jours; qu'ils diroient la misére de leurs sujets dépouillés par les gens de guerre, au mépris de la paix publique, de la paix de religion & des capitulations impériales; & qu'à quelque prix que ce fût, ils maintiendroient l'autorité, les honneurs & les privilèges des électeurs, princes & états de l'empire. C'est ce que portoit en substance le *conclusum* de cette assemblée dont *Gustave-Adolphe* étoit l'ame. (*a*) An. 1631.

(*a*) Il est vrai que jamais les protestans n'auroient osé s'assembler à Leipsic si Gustave n'étoit pas entré en Allemagne, mais le soutien de cette confédération n'en étoit pas l'objet. L'électeur de Saxe & tous les protestans ne vouloient que garder ce qu'ils avoient pris sur les catholiques; & si l'empereur eût renoncé alors à *l'Édit de restitution*, ils se fussent bien gardés de s'allier avec le roi de Suéde; aussi voit-on qu'ils ne se declarérent, surtout l'électeur de Saxe, qu'à la derniere extrémité. Gustave s'apperçut de la finesse des protestans; mais pour n'en être pas la dupe, il chercha sa sureté dans ses propres forces, & se fit donner les deux meilleures places des électeurs de Brandebourg & de Saxe &c. *Puffendorf* a très-bien développé toute cette conduite des confédérés de Leipsic dans son *histoire de Suéde* pag. 222.

An. 1631.

Ils écrivent à l'empereur & aux états catholiques.

L'électeur de Saxe au nom de tous écrivit à l'empereur & aux princes catholiques pour leur faire approuver une délibération où il ne voyoit rien de contraire aux constitutions impériales, exhortant chacun en particulier à travailler au rétablissement de la paix & à maintenir une liberté qui, sans distinction de religion, paroissoit devoir être à la fin détruite également pour tous, par la faction espagnole.

Réponse des princes catholiques.

Cependant les progrès des Suédois s'étendoient de jour en jour, & le ministére de Vienne savoit que les intentions pacifiques des protestans n'étoient qu'apparentes; que leur intérêt étoit de se liguer pour empêcher l'effet de *l'Édit de restitution*, & qu'ils ne cherchoient qu'à ôter à la maison d'Autriche tous les moyens de résister aux Suédois. Ce ministére tourna si habilement l'esprit des électeurs catholiques qu'ils ne répondirent aux protestans que pour se plaindre d'une résolution opposée, disoient-ils, aux constitutions de l'empire qui défendent toute assemblée faite sans le consentement de l'empereur. Ils finissoient par les prier de croire qu'on leur avoit donné de la conduite des ministres de S. M. Imp. des impressions toutes contraires aux principes d'honneur dont ils faisoient profession.

Réponse de l'empereur.

Ferdinand répondit aussi aux lettres de l'assemblée, mais pour se plaindre „que sans raison & contre les loix de l'empire, les états protestans se fussent réunis dans Leipsic, avec le dessein prémédité d'y „prendre des résolutions tendantes à la ruine de ses droits & au mépris de sa dignité. Il disoit que sans son ordre on n'avoit pu convoquer une telle assemblée; que ce n'étoit point qu'il fût contraire „aux moyens de procurer la tranquilité en Allemagne, qu'il l'avoit toûjours désirée; & que s'il s'étoit écarté de cet objet, il y avoit été „forcé pour maintenir son autorité & pourvoir aux maux pressans „qui attaquent l'empire." Cependant pour étouffer les plaintes des protestans qu'à Vienne on trouvoit éxagérées, Ferdinand fit publier des monitoires & des avocatoires en forme de lettres contre ceux du congrès de Leipsic. Dans ces lettres il étoit dit ex-

preſſément qu'on ne donneroit paſſage, aſile, ſecours ni places de défenſe aux troupes des électeurs, états & villes qui avoient eû part à l'aſſemblée de Leipſic; que perſonne ſur peine de la vie & de confiſcation de ſes biens ne devoit enrôler pour eux, ni les ſujets payer à leurs princes aucun tribut ſous quelque titre que ce fût, annulant par ces préſentes toutes les charges impoſées par eux ſur leurs vaſſaux. Ces remédes violens ne firent qu'irriter la playe au lieu de la fermer: les proteſtans qui perdoient toute eſpérance d'accommodement coururent aux armes, mirent ſur pié des troupes, & n'en furent que plustôt armés. An. 1631. Les proteſtans arment.

Le traité de Beerwalde leur donnoit cette fermeté; mais en même tems qu'il ſervoit à fortifier le parti de la liberté en Allemagne, il faiſoit un grand effet au dehors. C'étoit déja beaucoup pour Guſtave de retirer de ce traité le titre impoſant d'allié d'un roi, dont la puiſſance devoit intimider les princes allemands ou étrangers qui auroient voulu ſe déclarer pour l'empereur. Le monarque Suédois qui ſentoit tout le prix de cette alliance, voulut que la publication s'en fit avec les plus grandes démonſtrations de joye. Au camp & dans les villes conquiſes on alluma des feux pendant trois jours, on ne voyoit partout que tables dreſſées & ſervies avec moins de délicateſſe que d'abondance, & Guſtave fit tirer le canon trois nuits de ſuite.

Dans ces entrefaites, le roi d'Angleterre fit payer à ce prince une nouvelle ſomme de trois-cent-mille écus d'Allemagne, & deux-mille Anglois levés pour ſon ſervice furent embarqués au port de Douver ſous les ordres du marquis d'Hamilton. Ce ſeigneur d'une des premiéres maiſons d'Ecoſſe étoit chargé de conduire ce ſecours en Poméranie. D'un autre côté ſes officiers lui envoyoient des renforts tirés des provinces voiſines & formés aux dépends de l'armée ennemie, dont les ſoldats venoient en foule ſe rendre ſous les drapeaux Suédois. Le zéle des ſiens, la politique des autres, l'habileté du monarque, ſon bonheur même, tout concouroit à faciliter ſes conquêtes. Suites de l'alliance de l'Angleterre avec la Suéde.

An. 1631.

Gustave devant Landsberg.

Gustave passa son armée en revue en présence de l'ambassadeur de France près de Stettin. Il avoit alors vingt-mille hommes effectifs & bien équipés, avec lesquels il fut droit à Gartz. Trouvant la place abandonnée des impériaux, il en conclut que c'étoit de leur part crainte ou foiblesse, & sans s'arrêter il vint jusqu'à Landsberg. (*a*) Cette ville étoit la clef pour entrer en Silésie: de bons murs la défendoient, baignés par la Warthe, grande riviére qui prend sa source aux confins de la Pologne près d'un village appellé Cromolau, & qui se jette dans l'Oder entre Francfort & Custrin. Gustave avoit coûtume d'aller en personne reconnoître la place qu'il vouloit attaquer. S'étant donc avancé, n'ayant avec lui qu'un lieutenant-colonel italien nommé *Quinti del Ponte*, (*b*) ce malheureux abusa de la confiance & du besoin que son maître avoit de lui, pour le faire tomber dans une embuscade concertée avec les impériaux.

Il court risque d'être pris ou tué.

Le roi étoit pris sans un lieutenant-colonel Livonien qui avoit eû ordre de rester à quelque distance derriere le monarque, & qui au bruit de la mousqueterie accourut avec son régiment. Il trouva Gustave aux mains avec les impériaux, les chargea vivement, les mit en fuite & eut le bonheur de délivrer son maitre. Ce service signalé couvrit d'honneur ce brave officier & le roi lui en fit toûjours un mérite. On connut le traitre à sa fuite. Un capitaine de cavallerie, nommé Jean Baptiste, que ses liaisons avec *Quinti* rendoient suspect, fut arrêté & avoua que la personne du roi avoit été vendue au général des impériaux.

Siége de Landsberg.

Cependant la prise de Landsberg étoit plus difficile qu'on n'avoit crû d'abord: la place étoit bien gardée & pourvue abondamment de tout ce qu'il falloit pour sa défense. Le roi laissa le maréchal Todt (*c*) avec de l'infanterie & quelque cavallerie pour repousser les sorties de

(*a*) Pour entendre cette marche il faut savoir que Gustave avoit partagé son armée en deux corps, qui longeoient les deux rives de l'Oder. Le roi avec sa petite armée étoit à l'orient du côté de Greiffenhagen, & l'autre du côté de Gartz. *Soldat Suédois* pag. 22.

(*b*) Ce traitre fut tué quelque tems après au siége de Magdebourg, mort trop illustre pour cet infame assassin.

(*c*) C'est le maréchal Horn qui fut chargé de ce siége. Le roi lui avoit laissé 9000 hommes.

l'ennemi & marcha sur Francfort, toûjours occupé de son projet favori, qui étoit de mettre en sureté la Poméranie & la nouvelle marche, & de s'ouvrir un passage pour pénétrer également en Saxe, dans le Brandebourg, la Silésie & la Lusace, toutes provinces grandes, riches & en état de nourrir longtems son armée. Par-là il délivroit les provinces conquises du logement des gens de guerre, il rétablissoit le commerce, encourageoit la culture des terres, préparoit des ressources pour son armée, & se mettoit en état d'attaquer avec succès les états héréditaires de l'empereur & ceux de Walstein, où le peuple, par esprit de religion autant que par goût, ne demandoit qu'à prendre les armes pour le libérateur de l'Allemagne. Enfin son grand but étoit de s'approcher des états protestans pour être plus en état de les porter à se déclarer pour lui. Gustave savoit qu'ils n'étoient pas à se repentir d'avoir aidé l'empereur contre l'électeur Palatin & le roi de Dannemarc; qu'ils n'avoient fait par-là qu'augmenter une puissance qui déja ne regardoit plus comme une faveur mais comme un devoir ce qu'on faisoit pour elle, étant presque venue au point de faire des princes d'Allemagne autant d'esclaves. An. 1631.

Tilli de son côté savoit le mauvais état des siens. La plusspart désertoient à l'armée de Schaumbourg, faute de paye ou excédés de fatigues. Il craignit pour Francfort ou Landsberg, les deux meilleures places que l'empereur conservoit encore dans ces provinces. Ainsi retirant ses troupes de devant Magdebourg, il vint au secours de Francfort sur l'Oder, & y jetta un renfort de quatre régimens, trois d'infanterie & un de cavallerie. Il s'attacha à faire réparer le corps de la place; il ajouta quelques ouvrages au dehors, & fit entourer la ville d'un large fossé. Enfin il mit tous ses soins pour conserver la place. S'étant fait joindre alors du corps de Schaumbourg, il passa son armée en revue dans la plaine de Francfort. Tilli se voyoit à la tête de trente-quatre-mille hommes. Il donna deux payes à ses gens, & leur fit prendre la route de Landsberg pour dégager cette place si elle

Tilli marche au secours de Francfort.

An. 1631. n'étoit pas prise encore, ou pour en déloger les Suédois s'ils y étoient déja. Ceux-ci ne s'attendoient pas à voir l'ennemi si près. Dès qu'ils sçurent que Tilli approchoit ils levérent le siége & se repliérent sur l'armée du roi, qui suivoit des yeux les mouvemens des impériaux. Ce monarque étoit alors près de Custrin au centre de la nouvelle Marche. Cette place sur l'Oder, à peu de distance de la Warthe, domine les environs & peut empêcher également le passage des deux riviéres. Sur le refus du gouverneur qui n'avoit pas voulu ouvrir ses portes à l'armée suédoise, Gustave faisoit construire un fort tout près de-là qui devoit rendre le grand passage de la Warthe inutile aux catholiques; l'approche de l'ennemi n'empecha pas de continuer les travaux.

Tilli retourne dans l'évêché de Magdebourg

Le comte de Tilli venoit de renforcer la garnison de Landsberg, Francfort paroissoit assuré, & les troupes commençoient un peu à revenir de la terreur que les succès inopinés des Suédois avoient jettée dans l'armée de Poméranie. Tilli cependant voyoit bien qu'il ne devoit plus penser à reprendre des villes pourvues de bonnes garnisons, de plus épaulées par une armée, & dans un païs ruiné où l'impossibilité de subsister leur servoit de défense D'ailleurs l'armée catholique manquoit du nécessaire, elle n'étoit pas payée; il falloit risquer de s'en voir abandonner, ou la ramener dans ses anciens quartiers devant Magdebourg.

Le roi dans le Mecklenbourg.

Le roi également forcé de changer son projet depuis les secours jettés dans Francfort & Landsberg, ne voulut pas s'arrêter plus longtems aux environs de ces deux places. Il pensa à s'emparer du reste de la Poméranie, & ayant levé son camp de Locknitz (*a*) il marcha du côté du Mecklenbourg pour donner le change à Tilli. Cette marche avoit deux

(*a*) Le rôi avoit laissé Horn dans la nouvelle Marche, qui cantonnoit aux environs de Soldin à cinq milles de Landsberg sur la Warthe. Il fut se retirer du côté de Stargard pour éviter Tilli qui venoit renforcer la garnison de Landsberg, & dans ces entrefaites le roi repassa l'Oder & vint se poster à Locknitz ville de l'Uckermarck à 4 milles de Stettin. *Puffendorf* liv. 3. §. 8.

deux objets. Gustave vouloit détourner l'ennemi de son entreprise sur Magdebourg &, s'il ne remuoit pas, profiter de cette inaction pour se rendre maitre de quelques passages importans, par où il pût mettre la Poméranie en fureté & s'ouvrir l'entrée du Mecklenbourg. An. 1631.

Dans ce dessein il prit la route de Stettin & marcha à Neu-Brandebourg (*a*). Le gouverneur sommé de rendre sa place n'avoit pour la défendre que cinq compagnies d'infanterie & trois escadrons de croates. C'étoit trop peu pour oser tenir derriére de méchants murs contre une armée royale, il capitula. Loïtz sur la Péene (*b*) aux confins de la Poméranie & du Mecklenbourg suivit cet exemple, après avoir essuyé deux-cent coups de canon. Le roi y séjourna deux jours pour attendre des nouvelles de l'ennemi. Dans ces entrefaites Malchin (*c*) eut le sort de Loïtz. Cette petite place sur la Péene avec garnison impériale étoit fortifiée à l'ancienne; mais ses fossés & les dehors de terre qu'on y avoit faits auroient pû arrêter quelque tems l'ennemi, si le capitaine Melnich (*d*) ne s'en fût rendu maitre par stratagème. Il fit allumer quantité de feux autour de Malchin pour faire croire que toute l'armée étoit devant la place, quoiqu'il n'eût avec lui que trois-cent fantassins & trente-six cavaliers. Le gouverneur se trouvoit alors au camp de Schaumbourg. Le capitaine Suédois profita de la nuit qui cachoit son petit nombre, il menaça au nom du roi de faire tout passer au fil de l'épée si la garnison ne se rendoit sur le champ, & elle se rendit. Le roi sortit de Loïtz & se présenta devant Demmin le 12. Fevrier. La place étoit forte par elle-même & les impériaux n'avoient rien épargné pour s'y maintenir. Elle leur étoit nécessaire, comme étant un passage important sur la Péene entre

Prise de Neu-Brandebourg & de Loïtz.

Prise de Malchin.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* C. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) *Loïtz* à 8 lieues Nord de Neu-Brandebourg, dans la Poméranie suédoise.

(*c*) *Malchin* dans le Mecklenbourg à 4 milles de Demmin sur la Péene entre deux lacs, dont l'un s'appelle lac de Malchin, & l'autre de Cummero.

(*d*) Cet officier natif du Mecklenbourg s'appelloit *Jean Melcke*. Il n'avoit que 36 cavaliers avec lui & point d'infanterie; mais il se servit de paysans qu'il avoit trouvés sur la route, pour allumer & entretenir les feux dont il est ici question. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 344.

An. 1631. la Poméranie & le Mecklenbourg, & la clef de ces deux duchés. D'un côté elle étoit couverte par des forts de terre, & des deux autres par la riviére & un marais inacceſſible. Tilli faiſoit grand fond ſur cette ville: il ſe flattoit que les Suédois s'y amuſeroient, & qu'il arriveroit encore à tems pour les chaſſer ou pour les attirer à un combat déſavantageux, & qu'une ſeule victoire décideroit du tout. Mais le roi pour être plus ſûr d'emporter la place, chargea de la conduite du ſiége le maréchal Bannier, que les Suédois écrivent *Banner*: c'étoit ſon meilleur ingénieur. Dès qu'il eût fait attaquer les forts par trois batteries élevées ſur des hauteurs, & que la grande tour du château fut minée, cinq compagnies qui devoient la garder craignirent l'effet de la mine & ſe rendirent. Le duc de Savelli qui commandoit dans la place leur avoit promis du ſecours en cas de beſoin. Cette lacheté le déconcerta & gagna bientôt le reſte de la garniſon, qui, joignant ſes priéres aux cris des habitans étonnés de la ruine de leurs maiſons, força cet officier à capituler le 15. Fevrier, après trois jours de ſiége. (*a*).

Reddition de Demmin.

Tilli, comme on peut croire, fut très-ſenſible à la perte de Demmin. C'étoit un des magaſins de l'armée catholique. (*b*) Il ne pouvoit ſe modérer quand il penſoit que dix-ſept compagnies de vieilles troupes avoient rendu en trois jours une place réputée une des plus fortes de la province. Il s'en prit au duc de Savelli, l'accuſa ſeul d'inconduite, quoique les fautes de la garniſon & ſurtout des cinq compagnies qui avoient la garde de la tour puſſent en quelque façon l'excuſer; mais le général n'aimoit pas Savelli, & dans cette occaſion il fit trop connoître qu'il vouloit le perdre. Il lui ordonna *de quitter l'armée ſur le champ, & d'aller en cour chercher le châtiment qu'il méritoit.*

Alors avec plus de vingt-mille hommes qui lui reſtoient, prenant la route du Mecklenbourg, il fut à Neu-Brandebourg (*c*) qu'il reprit,

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* B. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Le roi y trouva 5000 facs de bled, 440 quintaux de poudre & 36 canons de fonte. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 344.

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* C. &c.

An. 1631.

& fit passer au fil de l'épée deux-mille Suédois qui s'y étoient enfermés. Il n'épargna pas même les habitans, pour les punir, disoit-il, de ce qu'ils s'étoient lâchement donnés à l'ennemi. Feldsberg, (*a*) petite ville aux frontiéres de la Marche près de Strélitz, ne fut pas mieux traitée, parce que la garnison composée de cinquante Suédois, n'écoutant ni ses menaces ni ses offres, avoit attendu l'assault. La plus grande partie fut poignardée: sévérité que Tilli n'a point éxercée depuis & qu'on a peine à concilier avec les principes de religion & d'humanité dont ce général faisoit profession. On ne cherchera point à l'excuser. Il étoit las de perdre, & crut devoir tirer cette vangeance de tout le mal que l'ennemi lui faisoit, sans penser que c'étoit donner lieu aux Suédois d'user de représailles, & qu'ils en avoient les moyens tous les jours.

Colberg se rend aux Suédois.

Ces coups de main qui consoloient le vieillard furent bientôt suivis de la nouvelle que Colberg s'étoit rendu faute de vivres; (*b*) ce fut pour lui un nouveau sujet d'inquiétude. Cette place de la Baltique importante par elle-même le devenoit encore plus pour les Suédois. Leur flotte qui croisoit dans ces parages pouvoit faire entrer dans Colberg tous les secours nécessaires; & de quelque succès dont Tilli pût se flatter, quand les Suédois n'auroient eû que ce port, il étoit toûjours très-difficile de les déloger de la Poméranie. Tilli commençoit même à craindre pour sa réputation. Il savoit les obstacles qu'il auroit à surmonter s'il avançoit pour reprendre des places bien gardées dans une province, où non seulement il auroit en tête des troupes victorieuses, mais où il lui faudroit assujettir un peuple obstiné à défendre sa liberté. C'est ce qui le détermina à faire le siége de Magdebourg.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* D. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) L'auteur du *Theatrum Europæum* pag. 346. Tom. II. rapporte une particularité qui si elle est vraie prouve combien Gustave étoit heureux dans ses entreprises. Après que Colberg se fut rendu quatre navires chargés de vivres vinrent aborder près de la ville. Avec ce secours les assiégés se seroient maintenus tout l'été. Voyez aussi la *Remarque Militaire* E. à la fin de l'ouvrage.

An. 1631.

L'entreprise avoit de grandes difficultés, elle en devoit être plus glorieuse si elle réussissoit, & c'étoit un coup terrible pour le parti protestant. Une fois maitre de cette ville, Tilli mettoit fin aux incursions des Magdebourgeois dans les places voisines qui tenoient pour l'empereur, il retenoit Gustave encore quelque tems de l'autre côté de l'Elbe, l'obligeoit de changer son plan, & arrêtoit la réputation d'une armée à qui rien n'avoit résisté jusqu'ici. Enfin il y gagnoit une place d'armes au centre des états qu'il devoit tenir en respect, & un passage nécessaire pour se porter du côté le plus avantageux au parti catholique. Il est certain que les électeurs protestans & surtout les villes libres qui nourrissoient en secret une prédilection pour le roi de Suéde n'auroient ni fomenté les progrès de ce prince ni osé refuser les biens des catholiques redemandés par *l'Édit de restitution*, si Magdebourg fut tombée plustôt au pouvoir des impériaux.

Siége de Magdebourg

Tilli quitta donc les environs de Demmin qu'il n'avoit pu conserver, & en peu de jours il reparut devant Magdebourg. Les habitans venoient de construire un petit fort près de l'Elbe à une lieue de la place (*a*) afin d'être plus à portée de recevoir des secours que la Saxe pour sa propre sureté auroit dû leur envoyer. Tilli logea quelques régimens entre ce premier poste & la ville pour couper la communication de l'un avec l'autre. Le commandant de ce fort qui apparemment n'avoit vû d'autre guerre que celle-ci se crut perdu & mit bas les armes. Aussitôt Tilli fit attaquer le fort *Prester* défendu par de bonne infanterie, mais que les Magdebourgeois voulurent qu'on abandonnât pour sauver la garnison qui passa dans le *Zoll-Schantz*, autre fort plus près de la ville, & on mit tout en œuvre pour se maintenir dans ce dernier poste. Tandis que les régimens de Mérode, Fugger & Balderon manœuvroient avec tant d'avantage d'un côté de l'Elbe, le comte Wolf de Mansfeld n'étoit pas moins heureux de l'autre. Il venoit d'emporter la redoute de *Bucow* qu'il avoit trouvé dépourvue

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* F. à la fin de l'ouvrage.

de munitions, de vivres & presque sans défense. (a) Alors la ville fut resserrée de plus près. Tilli profitant de sa supériorité fit pousser ses tranchées en avant, pour se loger entre le Zoll-Schantz & la ville. Les assiégés toûjours prompts à seconder sans le savoir l'habileté des assiégeans, abandonnérent d'eux-mêmes ce dernier fort; & c'est ainsi que faute d'hommes qui sçussent faire la guerre, les Magdebourgeois perdirent honteusement leurs ouvrages du dehors construits à grands frais, & qui bien défendus auroient occupé l'ennemi & donné le tems au roi de sauver la ville. An. 1631.

Siége & prise de Francfort sur l'Oder.

Ce monarque voyant à quel danger ces bonnes gens s'étoient exposés en se déclarant pour lui, songeoit à leur porter du secours. Mais pour avancer plus surement il falloit avant tout qu'il se rendit maitre des places que l'armée trouveroit dans sa marche. Ainsi vers la fin de mars il partit pour s'emparer de Francfort sur l'Oder, il prit en passant Zedenick où il y avoit garnison impériale, & s'approcha de Francfort. Quoiqu'il y eût dans la place un gros corps d'impériaux aux ordres du maréchal Rodolphe de Tieffenbach qui en apprenant l'approche du roi s'étoit préparé à une bonne défense, cela n'empêcha pas que le 2. d'avril Gustave ne fit investir & battre la ville de trois côtés par cinq batteries qui tiroient nuit & jour. Il poussa ses tranchées jusqu'au bord du fossé des ouvrages extérieurs, & dès ce moment Francfort fut comme à lui. La garnison perdit toute confiance, & au premier assault elle abandonna lâchement une tenaille gardée par 400 hommes, qui défendoit la porte de Guben. Cette perte entraina celle de la place. Car les Suédois voyant fuir les impériaux montérent sur le rempart, gagnérent le pont levis & poussérent jusqu'à la premiére porte. A cinq heures du matin deux petards qui eurent un plein effet, les rendirent maitres de cette porte. Mais il y en avoit une seconde & entre deux un large fossé défendu par des pierriers qui en rendoient l'entrée impossible de front. Le roi toûjours

(a) Il n'y avoit pour défendre cette redoute que 70 soldats qui manquoient de poudre.

An. 1631. actif & toûjours heureux vit un mur qui soutenoit en dedans de la porte le terre-plein du rempart, il le fit percer à coups de canon; & tandis que les impériaux étoient occupés à défendre cette seconde porte, un lieutenant & cinquante volontaires passérent par l'ouverture faite au mur & montérent au rempart, se logérent sur deux cavaliers à la gauche de la même porte & tournérent le canon contre la ville. (*a*) Les assiégés étonnés de cette intrépidité des Suédois, ne sachant plus de quel côté faire tête & ne songeant qu'à sauver leur vie, courent & se précipitent sur le pont de l'Oder qui conduit à Landsberg. Ils s'y portoient en foule & les Suédois les suivoient, chargeant rudement ces fuyards à l'entrée du pont. Malheureusement pour eux des chariots embarassoient le passage: il leur fut impossible de déboucher, une grande partie se jetta dans l'Oder & y périt. Ce qui ne fut pas noié tomba sous le fer du soldat dont il fut impossible d'arrêter la fureur: tout ce qui avoit l'apparence de soldat fut massacré, (*b*) les rues étoient couvertes de cadavres, on ne pouvoit faire un pas sans marcher sur des morts. Les impériaux perdirent plus de deux-mille soldats, grand nombre d'officiers, beaucoup d'habitans même y périrent. On comptoit du côté des Suédois trois-cent hommes tués, un sergent-major, trois capitaines & deux lieutenants. Les colonels Teuffel & Dargitz y furent blessés.

Prise de Francfort.

La prise de Francfort quoique défendu par six-mille hommes, mit l'allarme dans le parti catholique qui commença à désespérer de pouvoir jamais se relever de tant de pertes, (*c*) & ce fut le double

(*a*) Voyez à la fin de l'ouvrage la *Remarque Militaire* G. Pour récompenser ce brave officier à qui il étoit redevable en partie de la prise de Francfort, Gustave lui donna sur le champ une compagnie & mille écus. *Lottich* pag. 358.

(*b*) Les Suédois vangeoient la mort de leurs camarades égorgés à Neu-Brandebourg. De 6000 impériaux ou 8000 selon d'autres, il n'échappa que quelques centaines d'hommes qui se sauvérent du côté de Glogau. L'auteur du *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 350. dit que les impériaux battirent la chamade à deux reprises & demandoient quartier, mais que les soldats crioient *oui, oui, quartier comme à Neu-Brandebourg*.

(*c*) On lit dans les *mémoires* du tems que le comte de Tilli s'étoit mis en marche pour secourir Francfort, laissant la conduite du siége de Magdebourg au comte de Pappenheim; mais qu'ayant appris au Vieux-Brandebourg que Francfort étoit pris & que le roi marchoit à Landsberg, il retourna

avantage que Gustave retira de cette conquête. Il ne s'agissoit plus pour lui de compter les dangers, mais de profiter de l'ascendant marqué qu'il avoit gagné sur les impériaux. Il laissa bonne garnison dans Francfort & fut droit à Crossen. Cette ville située sur un coude que fait la Queiss en se jettant dans l'Oder (*a*) donne son nom à une petite contrée avec le titre de duché, qui s'étend depuis les confins du Brandebourg jusqu'au duché de Sagan, & fait partie de la Silésie. (*b*) Nombre d'habitans des villes voisines à l'approche des Suédois s'étoient retirés avec leurs meilleurs effets dans Crossen qui n'étoit alors gardée que par trois-cent impériaux. Gustave profita du trouble de la garnison, attaqua la ville, la prit, & tournant vèrs Landsberg fit ouvrir la tranchée devant cette place. Les assiégés dans une sortie ruinérent les travaux des Suédois; mais en perdant leur commandant, le jeune comte de Cratz qui fut tué à leur tête, cette sortie si glorieuse leur coûta la ville. Gustave les menaçant d'un assault général, cette garnison déconcertée par la mort d'un chef qui avoit toute sa confiance préféra d'accepter les offres honnorables dont le roi accompagnoit ses menaces: elle mit bas les armes le 16. avril,

An. 1631.

Siége & prise de Landsberg.

sur ses pas, dans le dessein de pousser le siége de Magdebourg avec ardeur. "C'étoit, dit l'auteur du *Theat. Europ.* afin d'attirer les Suédois au secours de cette ville, & sauver de leurs mains les païs héréditaires, „Tilli ne pouvant, dit le comte de *Pappenheim*, ni suivre Gustave en Silésie ou en Bohéme „sans abandonner l'empire, ni rester dans l'empire „sans exposer les états de l'empereur à une ruine „certaine." Toutes les forces de la maison d'Autriche & du parti catholique en Allemagne consistoient alors dans une seule armée, qui de l'aveu du comte de *Pappenheim* n'étoit pas suffisante pour assiéger Magdebourg & faire face aux troupes du roi. Ce général ne cessoit de dire qu'il falloit outre les garnisons nécessaires deux puissantes armées & qu'il falloit faire ces levées avant les autres. Mais l'argent manquoit, & il paroit que les états catholiques ligués à qui seuls on demandoit des troupes & de l'argent ne se pressoient pas d'en donner. *Voyez la lettre du comte de Pappenheim au duc de Bavière dans le Theat. Europ.* Tom. II. pag. 352.

(*a*) *Crossen* à 6 milles de Francfort est au confluent de l'Oder & du Bober. *Gualdo* se trompe quand il dit que la Queiss se jette dans l'Oder. La Queiss se jette dans le Bober entre Sagan & Sprottau. L'Oder coule au Nord de Crossen, ses bords sont fort élevés, & on le passe sur un pont. Le Bober coule au couchant & un bras de l'Oder au Midi, en sorte que cette ville est entourée d'eau.

(*b*) Ce duché ne faisoit plus partie de la Silésie en 1631. Henri II. dernier duc de Crossen l'avoit laissé en douaire à la princesse Barbe de Brandebourg sa femme s'il mouroit sans enfans, avec faculté à ses héritiers de le racheter dans un certain tems. Ce tems étant expiré sans qu'ils l'eussent fait, Jean II. électeur de Brandebourg réunit le duché de Crossen à son domaine. Ce fut le sujet d'une guerre que lui fit Jean de Sagan, mais il renonça depuis à ses pretensions, & l'empereur Ferdinand I. en confirma la possession à Joachim II. l'an 1588.

An. 1631. après deux jours de siége, & sortit au nombre de 1500. hommes avec armes, bagage & quatre piéces de canon. (*a*)

Landsberg pris, le Brandebourg étoit ouvert aux Suédois, & l'électeur ne pouvoit plus éviter de se déclarer. Il n'étoit pas à croire que ce prince qui voyoit son païs exposé aux courses des troupes de Gustave-Adolphe son allié par le sang (*b*) & d'une même religion, voulût préférer à son amitié celle de l'empereur, dont la puissance étoit un objet de jalousie pour les princes d'Allemagne & un sujet de crainte pour les protestans. Gustave fit jetter un pont de batteaux sur la Sprée, riviére qui prend sa source aux frontiéres de la Bohéme, traverse Berlin & se jette dans la Havel un peu au dessous de Spandau. Il envoya en même tems un trompette au commandant de Brandebourg, demandant à y entrer comme ami de l'électeur. Il y avoit pour garnison dans la place quelques compagnies de l'armée catholique. Le commandant pria le roi de lui donner douze jours de tems pour savoir les intentions du comte de Tilli à qui il alloit en écrire, & au jour marqué il sortit avec ses gens & fut joindre la grande armée devant Magdebourg. Le roi entra dans Brandebourg (*c*) au grand contentement des habitans. Il ne s'y arrêta pas, & marcha droit à Berlin, résidence de l'électeur, où ce prince étoit alors. Gustave prit son camp à Cœpenick, cherchant à gagner George-Guillaume par la douceur plustôt qu'à l'entrainer de force dans son parti. Il chargea le comte d'Orthenbourg d'aller à Berlin annoncer sa venue à l'électeur, & lui dire que c'étoit à titre d'ami & de parent qu'il étoit entré dans l'électorat; qu'il n'avoit d'autre objet que de rétablir la liberté publique & de maintenir la religion pour laquelle tout prince est obligé de verser son sang; qu'il venoit mettre des bornes à la

Brandebourg se rend aux Suédois.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* H. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Gustave-Adolphe étoit beaufrére de l'électeur George-Guillaume; il avoit épousé MARIE ÉLÉONORE fille de JEAN-SIGISMOND pére de *George-Guillaume*.

(*c*) Voyez sur cette marche la *Remarque Militaire* L. à la fin de l'ouvrage.

la puissance d'une maison trop ambitieuse, délivrer l'Allemagne & peut-être l'Europe entiére du joug de l'Autriche; mais qu'avant tout il devoit sauver la ville de Magdebourg, son alliée & digne à tous égards de sa protection; qu'il invitoit Son Altesse Électorale à concourir à un but si salutaire, les électeurs n'étant pas moins intéressés que les autres princes de l'empire à défendre leur liberté; & qu'il demandoit pour sa sureté les forteresses de Custrin & de Spandau, & des vivres & des munitions pour son armée. Mais Orthenbourg ayant échoué dans sa commission & le maréchal Horn après lui, le roi fit avancer une partie de l'armée. C'étoit tirer l'électeur d'embarras & laisser faire à la crainte d'un plus grand mal ce que l'amitié n'avoit osé prendre sur soi. An. 1631.

En effet George-Guillaume, apprenant la venue du roi & ne pouvant éviter sa visite, sçut profiter d'une violence qui l'excusoit auprès de l'empereur. Il sortit de Berlin, suivi de toute sa cour & fut au devant de Gustave. (a) Après quelques heures d'entretien l'électeur se déclara du parti du roi, le reçut magnifiquement dans sa capitale & lui consigna Custrin & Spandau (b) que le monarque demandoit. C'étoit assez de ces deux places pour assurer sa retraite, mais trop peu pour secourir Magdebourg. Le roi s'étoit d'ailleurs affoibli par les garnisons laissées derriére lui; & il venoit de détacher deux corps aux ordres des généraux Baudis & Horn pour observer les maréchaux de camp Schaumbourg & Tieffenbach (c) qui

L'électeur de Brandebourg se déclare pour les Suédois.

(a) L'entrevue se fit dans un petit bois. L'électeur trouva le roi escorté de mille fantassins & de quatre canons. Il demanda une demi-heure pour consulter ses ministres. Le monarque Suédois s'entretint en attendant avec les princesses & les dames de la cour. Les ministres de George-Guillaume en revenoient toûjours à ce refrein: *Que faire? Ils ont du canon!* Après avoir longtems délibéré & rien conclu, on pria le roi de Suéde de se rendre à Berlin. Le lendemain l'électeur qui n'étoit plus maître chez lui consentit à tout. &c. Voyez *les mémoires de Brandebourg*. An 1631.

(b) L'électeur ne consigna alors que sa forteresse de Spandau. Ce fut à son retour de Magdebourg que le monarque Suédois demanda les deux places & les obtint.

(c) Les débris de la garnison de Francfort faisoient le fond de cette nouvelle armée de six-mille hommes; elle étoit alors du côté du grand Glogau, & attendoit des renforts de Moravie, de Bohéme & de Hongrie.

An. 1631. en se fortifiant de jour en jour en Silésie paroissoient méditer quelque grand coup.

Gustave ayant tiré de George-Guillaume ce qu'il vouloit, quitta Berlin & vint à Potsdam sur la Havel entre Berlin & Brandebourg. De-là il écrivit à l'électeur de Saxe pour l'inviter à se joindre à lui, se bornant à la fin à demander le passage par Wittemberg, en lui représentant le besoin qu'il avoit de passer l'Elbe pour aller au secours de Magdebourg, (a) dont la perte ou le salut devoit influer sur le bonheur ou le malheur de toute l'Allemagne, & en particulier du corps évangélique. Mais Jean-George craignoit d'irriter Tilli & d'attirer la guerre en Saxe. Dans sa réponse au roi, en lui donnant les plus grandes assurances d'amitié, il dit qu'il avoit fait serment à l'empereur de ne prendre aucun engagement préjudiciable au chef de l'empire, & que la cour de Vienne ne lui avoit donné jusqu'ici aucune occasion de manquer à sa parole.

Le duc de Saxe refuse le passage aux Suédois.

Le roi de Suéde ne trouva pas cette excuse valable, puisqu'il suffisoit pour déterminer l'électeur à secourir Magdebourg, qu'il sçut que l'empereur attentoit à la liberté d'une ville sur laquelle il n'avoit aucun droit, & qu'on peut sans scrupule *manquer à sa parole pour empêcher une injustice.* Il fit répondre à l'électeur qu'il s'en repentiroit, quand il n'en seroit plus tems. Mais toutes ces raisons ne touchérent point Jean-George qui voyoit la grande armée impériale à la porte de son électorat, & qui ne sentoit pas le danger des Magdebourgeois aussi vivement que le sien propre. Son systéme étoit de tenir la balance entre le roi de Suéde & l'empereur, & de ne s'engager dans aucun parti pour être toûjours libre de se tourner du côté le plus avantageux.

(a) C'étoit le 6. de Mai. Magdebourg ne fut pris que le 10. Ainsi Gustave venoit encore à tems pour sauver la ville s'il pouvoit passer l'Elbe à Wittemberg. Il n'avoit que ce seul passage, parce que le pont de Dessau étoit gardé par les impériaux & qu'il auroit fallu trop de tems pour les déloger des retranchemens qu'ils y avoient élevés.

Cependant les ſuccès du roi inquiétoient Tilli d'autant plus que c'étoit preſque à la vue de ſon armée que les Suédois s'étoient rendus maitres des deux meilleures places du païs. Il étoit tems qu'il cherchât à relever la réputation des armes de l'empereur. Sa propre gloire y étoit intéreſſée depuis qu'il venoit de perdre d'importantes villes confiées à ſa garde. Il eſt vrai qu'il auroit pû rentrer dans quelques unes & faire tête au roi, s'il eût levé le ſiége de Magdebourg. Mais en abandonnant cette entrepriſe, il perdoit tout le fruit d'un projet qui lui avoit déjà tant coûté, il augmentoit le courage des proteſtans qui ne s'étoit que trop accru, & il expoſoit ſon maitre & l'empire aux plus grands malheurs. C'étoit ouvrir la porte à Guſtave pour entrer dans des provinces où il n'y avoit rien qui pût l'arrêter: c'étoit donner lieu au plus grand nombre de ſe jetter dans le parti de la Suéde pour éviter une ruine certaine: c'étoit enfin mettre les états de l'empereur à la merci du Suédois. Car en délivrant Magdebourg, avec une armée comme la ſienne Guſtave prenoit aiſément les villes voiſines, & entroit en Bohéme qui fourmilloit de luthériens & de ſujets mécontens du miniſtére, il forçoit la Saxe à ſe déclarer pour lui, il s'aſſuroit des villes libres, que Ferdinand regardoit comme ſes meilleurs alliés. Enfin le ſort de Magdebourg intéreſſoit également les deux partis, & la priſe de cette ville pouvoit dédommager Tilli de toutes ſes pertes. Auſſi fermant les yeux pour un tems aux mouvemens des Suédois, il s'occupa tout entier des moyens de s'emparer d'une place dans laquelle il avoit des partiſans, qui l'encourageoient à pouſſer cette grande entrepriſe. An. 1631.

Les impériaux formoient le ſiége dans cet ordre: Tilli avoit ſon quartier au Zoll-Schantz. Le comte de Pappenheim avoit pris poſte dans la ville-neuve, que les Magdebourgeois avoient crû devoir abandonner pour concentrer toutes leurs forces dans la vieille-ville. Le duc de Holſtein s'étendoit avec ſa diviſion juſqu'auprès du Cracau

Camp des impériaux devant Magdebourg.

An. 1631. qui n'étoit qu'une grande tour près du Zoll-Schantz. Le comte de Mansfeld formoit l'extrémité du camp depuis le bastion d'Heideck jusqu'à la traverse ou coupure que les Magdebourgeois avoient faite dans un terrain bas & marécageux hors de la ville, qu'on nommoit le *marsch*. (*a*). A la faveur des tranchées ouvertes de ces quatre côtés, on étoit arrivé jusqu'au bord de la contrescarpe. Mais le feu continuel du canon & de la mousquéterie des assiégés empêchoit la descente du fossé; de sorte que Tilli frappé des difficultés qu'il rencontroit & pressé par les Suédois qu'il savoit n'être pas éloignés, eut recours à un stratagème. De concert avec ceux de la ville qui étoient dans ses intérêts, il fit retirer l'artillerie qui battoit le fort de Sudenbourg. Les assiégés crurent que de nouveaux succès du roi forçoient l'armée catholique à lever le siége. Cette feinte de Tilli étoit appuyée par les amis secrets de Pappenheim qui témoignoient tous une joye folle pour rendre plus vraisemblable la nouvelle que les impériaux se retiroient. Les assiégés trompés, en croyant trop facilement ce qu'ils désiroient, pensérent plustôt à célébrer leur délivrance par des festins & des fêtes, qu'à se tenir sur leurs gardes. Tilli étoit averti de tout, mais pour ne négliger aucun avis & mettre en usage toutes les ressources du génie militaire, il tint le 9. de mai un conseil où le comte de Pappenheim & tous les généraux de l'armée assistérent. Il leur communiqua son dessein qui étoit de prendre Magdebourg d'as-

(*a*) L'auteur parle de l'attaque mais ne dit rien de la défense. La voici: les Magdebourgeois étant réduits au corps de la place, *Falckenberg* déja chargé du commandement général prit sur lui de défendre le terrein depuis le bastion d'Heideck jusqu'à la porte dite *Kracken-Thor*. Charles Huno d'*Ambsterrock* major général veilloit à la défense des ouvrages depuis cette porte jusqu'aux établissemens des pêcheurs le long de la ville-neuve. Les pêcheurs avec quelques bourgeois défendoient leurs habitations le long de l'Elbe. Le lieutenant-colonel *Trost* étoit dans la traverse faite dans le marsch, & protégeoit les ponts & la porte de l'Elbe. Enfin l'*administrateur* aidé du lieutenant-colonel *Longius* défendoit un nouvel ouvrage fait derriére le dôme. Toute la bourgeoisie avoit ordre d'être sur le rempart tant que la nuit duroit de peur de surprise, mais de jour il n'y avoit que la moitié des habitans sur pied. Voilà du moins comme les choses devoient se faire. Mais les riches prétendirent qu'il suffisoit d'envoyer des domestiques à leur place. Les bourgeois qui n'étoient pas tout à fait pauvres trouvérent que c'étoit un affront pour eux de se voir sous les armes avec des valets. A la fin il n'y eut plus que ceux qui n'avoient pas de quoi payer des représentans qui firent leur devoir en personne. La ville fut mal gardée, & encore plus mal défendue par des gens qui n'avoient rien à perdre. *Theat. Europ.* Tom. 2. p. 360.

fault. Dès qu'ils entendirent que la ville étoit mal gardée, & que les habitans se croyant imprenables dans leurs murs ne veilloient plus sur les sentinelles chargées de les garder, tous convinrent qu'il falloit donner un assault général & fixer l'heure. On choisit pour l'exécution les plus braves, qui furent pourvûs d'échelles, de ponts & de petards. Le 10. de grand matin (a) au signal donné qui étoit de trente coups de canons Pappenheim, Mansfeld, Tilli & le duc de Holstein promirent de donner en même tems & d'emporter la ville. Les soldats logés sur la contrescarpe devoient les favoriser par un feu continuel pour empêcher ceux qui étoient derriére les parapets de se montrer; en même tems les volontaires devoient appliquer leurs échelles au rempart pour y monter, & pénétrer de-là dans la place. Voilà le projet; quant à l'exécution elle souffrit des difficultés, parce qu'il n'y avoit point de brêche faite, & qu'il étoit difficile aux soldats de monter avec leurs échelles à des murailles fort élevées & sous le feu croisé des bastions. Déja même les impériaux pensoient à se retirer pour éviter une plus grande perte. Mais Pappenheim qui savoit par ses espions que le côté de la ville-neuve qu'il attaquoit étoit le plus foible & mal gardé, employa tour-à-tour les promesses & les menaces, & fit si bien que beaucoup de ses gens animés par l'espérance du butin se jettérent dans le fossé qui se trouvoit sans eau de ce côté-là. Il n'eurent pas plustôt appuyé leurs échelles au mur que d'autres suivirent cet exemple, & ce fut à qui monteroit le premier. Falckenberg qui venoit d'apprendre cette nouvelle attaque accouroit. Tout étoit perdu pour les impériaux s'ils se laissoient prévenir. Il gagnent avec intrépidité le haut du parapet, & Pappenheim y plante un drapeau surmonté d'un étendart

(a) L'assault ne se donna qu'à 7 heures du matin. Les gardes bourgeoises s'étoient retirées à leur ordinaire vers 5. heures, & ne pensoient pas que l'ennemi tenteroit un assault en plein jour. Les officiers & soldats qui n'étoient pas de garde dormoient dans la plus grande sécurité & Falckenberg pendant l'assault étoit à la maison de ville occupé à répondre à des lettres de Tilli. Les assiégés d'ailleurs manquoient de poudre. *Theat. Europ.* Tom. II. p. 338.

An. 1631.

qu'on y avoit attaché. Ce trait hardi valut la ville aux impériaux. Car les ſoldats entendant crier *victoire victoire!* montent par troupes armés de bêches & de pioches pour ſe retrancher ſur le terrein à meſure qu'ils avançoient. Ils retournent l'artillerie des remparts, enfilent les rues & pénétrent dans la ville malgré la réſiſtance opiniatre des aſſiégés. Falckenberg fut tué à l'entrée d'une rue où il faiſoit les plus grands efforts pour repouſſer l'ennemi. Comme les impériaux entroient en foule, la réſiſtance qui rend le ſoldat plus furieux, leur fit paſſer au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontrérent; ſoldats ou habitans, tout fut maſſacré ſans diſtinction de ſéxe ni d'âge, & la ville ſaccagée fut réduite en cendres.

Sac de Magdebourg.

Le feu y prit par un ſoldat qui pour monter avec une échelle à la chambre d'un marchand-droguiſte avoit jetté par mégarde ſon fuſil avec la mêche allumée contre un baril de ſouffre. Le feu malheureuſement tomba dans le baril, l'alluma & gagna d'autres matiéres combuſtibles, & comme toutes les maiſons de Magdebourg étoient de bois, elles furent en peu de tems conſumées. Près de trente-mille perſonnes y périrent par le fer ou par le feu, hommes, femmes, filles, ſoldats même. Il ne reſta que 140 baraques le long de l'Elbe habitées par des pêcheurs. Ce qui faiſoit dire aux bonnes gens que le ciel avoit permis cet embraſement tout exprès pour punir les troupes catholiques de leur avarice & de leur barbarie, en livrant aux flammes les riches dépouilles des Magdebourgeois. (*a*) L'égliſe cathédrale & celle de Ste. Marie furent les ſeules conſervées. On parle avec éloge

(*a*) Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Magdebourgeois avoient caché leurs meilleurs effets dans des ſouterreins, & que les impériaux qui trouvérent beaucoup de choſes ſous les ruines des maiſons n'en profitérent pas. Car ayant trainé dans leur camp de Fermersleben le peu d'habitans qui reſtoient de cette malheureuſe ville, au nombre de 400, le feu prit aux bagages, on ne ſçait comment, & tout ce que les impériaux avoient ſauvé du feu y retomba & fut conſumé. Les 400 priſonniers profitérent de la confuſion générale pour s'échapper. En ſorte que les impériaux furent même fruſtrés de la rançon à laquelle ces malheureux avoient été condannés, quoiqu'ils euſſent tout perdu. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 370.

d'une fille de qualité qui eut le courage de se jetter dans un puits, aimant mieux périr que de vivre déshonnorée. Nous avons rapporté la mort de Falckenberg, lieutenant-général de l'administrateur. Les autres officiers tués furent les colonels Lœmnies & Trost, les sergents-majors Creutz, Vodrich & Steinacher, & les capitaines Ulsteuf, Heidmann & Schmidt. Ceux qui purent se rendre prisonniers furent le major-général Ambsterroth allemand, le colonel Usslar Suédois, le lieutenant-colonel Boye & le major Schaffmann qui avec la cavallerie s'étoient retranchés au marché-neuf devant la maison de ville. (*a*)

An. 1631.

Officiers prisonniers ou morts.

L'administrateur fut tiré de chez lui, quoique blessé d'un coup de feu qu'il venoit de recevoir à la jambe. Pappenheim lui sauva la vie en l'arrachant des mains des soldats qui l'avoient déja dépouillé, & donna son carosse pour le conduire à Wolmerstædt. (*b*) Les ducs de Saxe-Lauenbourg & de Holstein l'y reprirent durement de ce qu'il avoit osé défendre Magdebourg contre les armées du chef suprème de l'empire. Mais le prince s'emportant leur prédit que le ciel tireroit vangeance du sang innocent qu'ils venoient de répandre. (*c*) Il est remarquable que les maisons des traitres furent saccagées les premiéres. Les enseignes aux armes de l'empereur déployées aux fenêtres & aux portes pour servir de sauve-garde à ces maisons furent au contraire ce qui y attira les soldats. Ils firent d'abord main basse sur tout ce qu'ils y trouvérent. Puis à ces marques respectables craignant d'être punis, ils finirent par massacrer les témoins & les victimes de leur scélératesse, pour arrêter les plaintes qui en auroient été faites aux officiers

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* K. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Il fut mené prisonnier à Vienne, y fit abjuration & fut pourvû de la charge de grandveneur, avec une pension de 12000 écus assignée sur l'archévéché de Magdebourg.

(*c*) Voyez l'*histoire de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. III. page 153.

An. 1631. généraux. En sorte qu'il ne se sauva des partisans de l'empereur que le petit nombre de ceux qui furent fait prisonniers, & relachés ensuite sans rançon. (a)

(a) Après ce triste événement du sac de Magdebourg, on trouve les démêlés du roi de Dannemarc avec la ville de Hambourg au sujet d'un nouveau droit exigé de tous les vaisseaux marchands qui seront tenus d'entrer dans le port de Gluckstadt pour y payer cette retribution. Le traducteur a cru devoir omettre l'histoire de ces différens qui auroient pû influer puissamment dans la guerre des Suédois, si les Hambourgeois s'étoient mis sous la protection de la Suéde comme ils en avoient envie. L'empereur sçut parer ce coup par un édit adressé aux deux partis qui suspendoit tout hostilité, remettant à un autre tems la décision de cette affaire. La ville de Hambourg fut depuis obligée de payer le nouveau droit.



LES

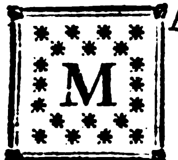


# LES DERNIERES CAMPAGNES ET NEGOCIATIONS DE *GUSTAVE-ADOLPHE* EN ALLEMAGNE.

## *LIVRE SECOND.*

### SOMMAIRE.

*Les protestans consternés de la prise de Magdebourg: le roi de Suéde secourt la Saxe: déclaration des électeurs protestans en faveur de Gustave-Adolphe: bataille de Leipsic: triste état des impériaux après leur défaite: le ministére Autrichien embarassé dans le choix d'un nouveau général: les Allemands & les Espagnols partagés à ce sujet: déclaration de l'empereur en conférant la charge de généralissime à Walstein: moyens que celui-ci employe pour rétablir l'armée: Charles duc de Lorraine se déclare pour l'Autriche: le duc d'Orléans recherché par la cour de Vienne: démarche des impériaux auprès du pape & de quelques autres princes pour en tirer des secours: traité entre l'Autriche & le duc d'Orléans, & dans quelle vue: progrès du roi de Suéde dans la Franconie & le Palatinat: prise de Mayence.*



An. 1631.

Suites de la prise de Magdebourg: précautions du roi.

AGDEBOURG pris & détruit au moment qu'on y pensoit le moins fut un coup qui manqua d'atterrer le parti du roi de Suéde. Les protestans y furent d'autant plus sensibles qu'en faisant un triste retour sur eux-mêmes, il n'y avoit point de place qui ne leur parût exposée tôt ou tard à éprouver le sort de cette malheureuse ville. Ils s'étoient promis les plus grands avan-

An. 1631. tages de l'assistance des Suédois. Mais les vastes desseins qu'ils avoient pû former se rétrecissoient à leurs yeux & se réduisoient à rien, quand ils pensoient que si les impériaux en peu de tems s'étoient rendu maîtres d'une ville comme Magdebourg, ils n'en trouveroient aucune qui n'aimât mieux ouvrir ses portes à ces cruels vainqueurs que d'exposer les habitans à périr par le fer & par le feu. Le roi en fut au désespoir. La perte de cette ville le touchoit plus que personne, elle venoit d'être prise presque sous ses yeux & réduite en cendres. Il jura qu'il en auroit raison. Mais pour empêcher que les états protestans qui auroient eû envie de prendre parti pour lui ne perdissent la confiance qu'ils avoient dans l'alliance des Suédois, (*a*) avant tout il crut nécessaire d'exposer dans un manifeste les vrayes causes de la prise de Magdebourg & les raisons qui l'avoient empêché de secourir cette ville. Il dit donc „que les Magdebourgeois en négligeant ses avis & en dédaignant de s'assurer des traitres qu'il leur avoit fait connoitre, étoient „les premiers auteurs de leur ruine; que pour lui, il pensoit avoir „rempli à leur égard les devoirs d'un bon allié; que pour avancer plus „sûrement il s'étoit rendu maître de Francfort, Landsberg & autres „places, qui auroient détruit son armée sans combattre s'il les eût „laissées derriére lui; qu'au reste il n'avoit rien épargné (*b*) pour „porter un promt secours à Magdebourg, & l'auroit fait sans les „électeurs de Brandebourg & de Saxe, qui l'avoient arrêté dans sa „marche."

Le comte de Tilli ne demeura que six jours dans l'enceinte de cette ville infortunée, & en partit, laissant le comte de Mansfeld dans la place comme gouverneur & commissaire chargé de faire répa-

(*a*) Dès que l'électeur de Brandebourg sçut que Magdebourg étoit pris, il redemanda sa forteresse de Spandau. L'historien *Lottich* dit que le roi ne douta pas que la perte de Magdebourg ne fut la raison qui portoit les princes protestans à se hâter si fort de séparer leur cause de la sienne. Cependant il rendit la forteresse à l'électeur comme il en étoit convenu, mais en même tems il fit dire à *George-Guillaume* qu'il seroit le lendemain aux portes de Berlin avec toute son armée. *Lottich, p. 886.*

(*b*) Il leur avoit même fait toucher de grosses sommes d'argent pour lever des troupes & se pourvoir de munitions. Il paroit bien qu'on n'en fit pas cet usage puisque la ville avoit à peine 2000 soldats, & manquoit de poudre quand elle fut prise. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 372.

rer les fortifications. Il ſavoit que le roi étoit du côté de Tangermunde ville (*a*) ſur l'Elbe, & qu'il s'étoit aſſuré des deux rives par de bons retranchemens; il s'approcha, fit jetter un pont ſur ce fleuve, & marcha droit à Guſtave pour lui préſenter la bataille. Le monarque Suédois étoit affoibli par le corps qu'il avoit laiſſé devant Gripſwalde aux ordres du maréchal Horn & trop habile pour ſe meſurer avec des troupes enivrées de leurs ſuccès. Il ne ſortit point de ſes retranchemens; ſeulement il fit voir dans de fréquentes ſorties qu'il ne les craignoit pas. Mais bientôt après, occupé des moyens de renforcer ſon armée par la priſe de Gripswalde, il quitte Tangermunde, (*b*) met de bonnes garniſons dans Francfort, Landsberg & les places voiſines, & revient à Stettin. C'étoit autant pour accélérer les opérations de Horn que pour donner audience à des miniſtres chargés de négociations qui exigeoient ſa préſence. (*c*) Cependant Tilli voyant reculer le roi, & attribuant ſa retraite à la crainte, s'avança, prit Tangermunde, & força quelques autres places peu importantes. Mais craignant à ſon tour de ſe conſumer par des ſiéges, tandis que le parti proteſtant groſſiſſoit de tout côté, il prit l'avis de ſes principaux officiers, & marcha contre le landgrave de Heſſe.

An. 1631.

Guſtave retourne à Stettin.

Tangermunde repris par les impériaux.

Ce prince en ſe déclarant pour la Suéde n'avoit pû lever des troupes, ſans inquiéter la cour de Vienne. Jeune, brave, aimant la guerre & maitre d'un aſſez grand état au centre des provinces attachées à l'empereur, il pouvoit avec le ſecours des Hollandois & de la

Démarche de Tilli contre la Heſſe.

(*a*) Au confluent de l'Elbe & de la Tanger qui en ſe perdant dans l'Elbe près de cette ville lui donne ſon nom, comme qui diroit *embouchure de la Tanger*.

(*b*) Guſtave ſe préſenta devant Berlin le 9. Juin comme il l'avoit promis, & fit mine de vouloir bombarder la ville. C'étoit pour ſe faire rendre avec avantage Spandau qu'il venoit de reſtituer. George-Guillaume lui remit cette fortereſſe, lui accorda libre paſſage dans *Cuſtrin* & promit ſous caution de lui payer trente-mille écus par mois, ſe réſervant les marches moyenne & uckeraine pour l'entretien de ſa cour. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 386.

(*c*) Les miniſtres dont il s'agit ici étoient les ambaſſadeurs du grand duc de Moſcovie qui venoient offrir de la part de leur prince un ſecours conſidérable au roi de Suéde. *Lottichius* page 915. Les mêmes offres avoient été faites à Guſtave en 1629. & le roi jugea à propos d'en profiter. Il y eut un traité ſecret entre les deux couronnes; le grand duc s'engageant à faire paſſer trente-mille hommes au ſecours de la Suéde, ſi cette couronne ſe trouvoit jamais dans le cas d'en avoir beſoin. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 413.

An. 1631. Suéde non seulement arrêter les progrès des impériaux, mais porter un grand préjudice aux princes catholiques ses voisins. La plupart des villes limitrophes appartenoient aux électeurs de Cologne & de Mayence, aux évêques de Munster, de Paderborn, à l'abbé de Fulde & à d'autres princes de l'empire, dont les forces réunies n'étoient pas capables de résister aux troupes du landgrave. Il falloit ou que l'empereur leur envoyât du secours, ce qu'il ne pouvoit faire sans s'affoiblir, ou qu'il s'attendît à voir le plus grand nombre de ces ecclésiastiques-princes se mettre à couvert par des traités qui ne pouvoient qu'être désavantageux pour l'Autriche. Tilli crut donc qu'il devoit commencer par prendre ses sûretés de ce côté-là, & qu'ensuite il lui seroit plus aisé de forcer l'électeur de Saxe à renoncer à une neutralité qui dérangeoit son plan. Cet appui ôté au parti protestant, Tilli se faisoit fort d'attaquer le roi de Suéde & de lui faire repasser la mer.

Le landgrave Guillaume (*a*) étoit alors au camp de Gripswalde où il s'abouchoit avec Gustave. Tilli profita de cette absence pour écrire aux sujets du landgrave. „Il leur représenta les torts de leur maitre, „qui ne suivant que les mouvemens d'une jeunesse ardente & oubliant „ce qu'il devoit à l'empereur, s'étoit joint à un prince étranger contre „le chef de l'empire; qu'une démarche si peu réfléchie alloit causer la „ruine de ses sujets, qu'ils devoient être plus prudens que ce jeune „prince, & refuser de le reconnoitre à son retour; que lui, comte „de Tilli, général en chef des armées impériale & catholique, s'en„gageoit à leur envoyer des secours suffisans pour assurer leur repos, „& affermir la liberté qu'il venoit leur offrir." Ces promesses ne firent aucune impression sur des peuples qui savoient trop bien qu'ils ne pouvoient se soustraire à l'autorité de leur légitime souverain, sans tomber au pouvoir d'un nouveau maitre. Ils reçurent les offres de Tilli & ses

(*a*) Guillaume *le Constant* fut le premier prince d'Allemagne qui renonçant à toute défiance embrassa le parti de la Suéde, & qui aussi bien que sa veuve observa exactement les articles de l'alliance.

menaces avec la même indifférence, & pour toute réponse ils se préparérent à une vigoureuse défense. An. 1631.

Le roi de Suéde arrivant au camp de Gripswalde trouva les assiégés affoiblis & découragés par la mort de Pérusi leur gouverneur. Les Suédois avoient déja poussé leurs galleries dans les fossés de la place. Tout étoit prêt pour un assault général. Le roi parut & la place se rendit. La garnison sortit avec armes & bagage, & deux piéces de canon. (*a*)

Prise de Gripswalde le 16. Juin.

Les ducs Adolphe-Frédéric & Jean-Albert de Mecklenbourg depuis la perte de leurs états vivoient retirés à Lubec, une des premiéres villes libres de l'empire sur la trave. Ils avoient trouvé moyen de mettre sur pié quelques troupes. Le roi l'apprit & se mit en marche pour rétablir ces princes dans leurs duchés. A son approche quelques villes & chateaux gardés par les impériaux ouvrirent leurs portes, d'autres furent pris de force. Gustave ne trouvoit rien qui l'arrêtât, parce que les impériaux a son approche, abandonnant le reste de la province difficile à garder, s'étoient attachés à conserver Rostock & Wismar. Sans ces deux places fortes, les seules du Mecklenbourg, il paroissoit impossible aux Suédois de se maintenir dans les autres villes du païs. Mais le roi qui pénétroit le dessein des impériaux, fit travailler à fortifier Anclam sur la Péene. Cette ville située avantageusement au centre de la Poméranie à peu de distance du *Gross-Haff* lui assuroit les environs, & devenoit à tout événement une retraite pour son armée. Le maréchal Bannier avec 6000 hommes eut ordre de faire les siéges de Wismar & de Rostock, & de se porter où il seroit nécessaire. Gustave avant de sortir du Mecklenbourg rétablit ses neveux dans leurs états & leur fit rendre hommage dans Gustrow, (*b*) qui étoit la résidence de Jean-Albert. Le roi

Les ducs de Mecklenbourg rétablis le 25. Juin.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* L. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Le duc *Adolphe-Frédéric* résidoit à Schwerin. Son fils *Frédéric* continua la branche de *Schwerin*, & un autre fils nommé *Adolphe-Frédéric* comme son pére commença celle de *Strelitz*. La branche de Gustrow a fini en 1695. Ceux qui prennent le faste pour de la grandeur, feront très-bien de lire

An. 1631. venoit de s'assurer du Mecklenbourg & songeoit à profiter de l'absence de Tilli pour s'approcher de la Saxe & forcer l'électeur à se déclarer. Incertain de l'avoir pour ami, il étoit sûr au moins par cette diversion de rappeller l'armée impériale, & de sauver la Hesse. Ainsi partant de Gustrow, il passa par Berlin, vint à Bourg & de Bourg à Brandebourg où il assit son camp. (*a*) Le colonel Rantzau dont le roi connoissoit l'adresse & l'intrépidité fut détaché avec quelques troupes, passa l'Elbe & attacha le petard à la porte de Tangermunde, qu'il fit sauter, & ouvrit à son maitre l'entrée de la Basse-Saxe & de l'archevêché de Magdebourg. Werben place sur l'Elbe très-forte par son assiette mais mal fortifiée & gardée par 1200 hommes tant soldats que païsans fut attaquée & prise. Le roi y laissa bonne garnison, ordonna qu'on travaillât aux fortifications, fit jetter un pont de batteaux sur l'Elbe, & vint se loger entre ce fleuve & la Havel. (*b*) Bannier eut ordre de quitter le Mecklenbourg, de s'approcher de l'Elbe, & d'investir Havelberg qu'il prit d'assault après neuf jours de siége: plus de trois-cent impériaux y furent passés au fil de l'épée, le reste prit parti dans l'armée Suédoise.

Prise de Werben & de Tangermunde par les Suédois.

Premier camp de Werben.

Prise de Havelberg.

Ces succès rapides, l'arrivée de la reine qui avoit débarqué à Wolgast le 20. Juillet avec 6000. hommes, & les grandes dispositions

la description que l'auteur du Théatre de l'Europe nous a conservée de ce qui s'est fait à Gustrow lors de l'installation des ducs de Mecklenbourg. M. de M. en donne un précis dans son histoire. Cette cérémonie qu'on peut appeller le premier triomphe de Gustave-Adolphe en Allemagne, est touchante par sa simplicité. Le roi de Suéde y parut vêtu d'un simple drap verd avec un plumet bleu & blanc à son chapeau. Il étoit précédé de Jean-Albert qu'il venoit rendre à ses sujets, il avoit à sa gauche le duc Adolphe-Fréderic frère de Jean-Albert, & à sa suite Bogislas duc de Poméranie maitre chez lui depuis que les impériaux en étoient dehors. Peut-être je me trompe, mais il me semble que le monarque Suédois couvert de son manteau royal, la couronne en tête & le sceptre à la main n'auroit paru dans ce moment-ci qu'un roi qui représente, au lieu que cet habit verd caractérise Gustave entouré des princes dont il étoit l'appui: on dit c'est un héros en habit de chasse qui rétablissoit les souverains dans leurs états comme un autre court le cerf. La médaille qui fut frappée à cette occasion présente d'un côté l'image des deux princes rétablis, sur l'autre on voit un pellican qui s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits: simbole de l'amour d'un prince pour ses sujets. Il se fit une distribution de vin & Gustave voulut que les méres ou les nourricés qui avoient des enfans à la mammelle vinssent donner de ce vin à leurs nourriçons, afin dit M. de M. que jusqu'aux plus petites créatures chacun prit part à une fête si interessante. *Theat. Europ.* Tom. II. p. 419. M. de M. Tom. III. p. 244-46.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* M. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* N. à la fin de l'ouvrage.

tions du roi allarmérent les impériaux. Gustave comptant sur sa fortune pensoit à reprendre Magdebourg pour se rapprocher de la Saxe, forcer l'électeur à devenir son allié & délivrer la Hesse. Mais pour cette fois Tilli prévint le monarque Suédois, il reprit la route d'Halberstadt, passa l'Elbe & vint camper à Wolmerstædt au-dessous de Magdebourg. Son infanterie étoit logée dans la ville & la cavalerie répandue dans les villages. Il se tenoit là pour observer les mouvemens du roi qui de son côté apprit qu'il y avoit deux régimens de cavallerie des impériaux Holck & Montecuculi en quartier dans les villages de Burgstall & d'Anger à quatre lieues de Tangermunde, qui n'étoient pas sur leurs gardes. Il projetta de les enlever & sortit secrétement d'Arnebourg petite ville sur l'Elbe entre Werben & Tangermunde. C'étoit le 16. Juillet à 2 heures du matin. Il avoit avec lui trois-mille cavaliers & cinq-cent dragons. A la vue du quartier des impériaux il détacha le major du régiment d'Orthenbourg avec cent chevaux qui faisoient l'avantgarde. Le roi suivoit avec toute la cavallerie. Les cuirassiers de Montecuculi n'eurent pas le tems de monter à cheval & furent presque tous tués ou pris. De Burgstall les Suédois volent à Anger où étoit le régiment de Holck. Ce ne fut pas tout à fait une surprise. Les impériaux repoussérent fiérement les attaques des Suédois; mais le désordre s'étant mis parmi eux, & la supériorité de l'ennemi ne leur donnant pas le tems de se former, ils prirent la fuite laissant au vainqueur trois étendars, trois-cent prisonniers & le bagage. Le reste trouva son salut dans des bruiéres. Ils perdirent à cette affaire le colonel Bernstein & quelques officiers subalternes. Le roi à peine y laissa vingt des siens, mais le rhingrave *Charles-Louis* y fut percé de trois balles, & mourut dans Werben le lendemain. Ce jeune seigneur fut regretté & méritoit de l'être. Le titre qu'il portoit de *rhingrave* ou comte du rhin étoit tout ce qui lui restoit des grands biens que ses ancêtres avoient possédés dans le cercle du rhin. Il s'étoit attaché à Gustave ainsi que le comte Philippe son

An. 1631.

Surprise des impériaux le 17. Juil.

An. 1631. frére, eſpérant que la fortune de ce roi conquérant pourroit améliorer la ſienne. (*a*)

Guſtave content de cet avantage fut aſſeoir ſon camp entre Belgen & Stendel, entre l'Elbe & la Bieſe, (*b*) pour être plus à portée d'obſerver les mouvemens de Tilli, qui piqué de la perte qu'il avoit faite, quitta Wolmerſtædt, reprit Tangermunde & s'approcha de Werben pour tâcher de s'en rendre maitre & pénétrer dans les Marches. Ce paſſage important étoit gardé par quelque régimens que Guſtave y avoit envoyés en toute diligence, dès qu'il s'étoit apperçu que la marche des impériaux avoit ce poſte pour objet. Tilli de ſon côté avoit les mêmes raiſons de chercher à l'enlever aux Suédois. Car ſans parler de la gloire qu'il auroit d'emporter cette place preſqu'à la vue du roi, il fermoit au monarque l'entrée des villes en deça de l'Ohra, riviére qui ſort du païs de Lunebourg & tombe dans l'Elbe un peu au-deſſus de Magdebourg; il obligeoit même ce prince de reculer, parce qu'il ſavoit bien que Guſtave avant de pénétrer de ce côté-là voudroit s'aſſurer d'une retraite, & Werben étoit le poſte qu'il falloit ôter à l'habilité du Suédois. Tilli forma ſes approches, mais ſes batteries furent d'abord démontées par le feu des aſſiégés & ſes travaux ruinés dans les fréquentes ſorties des Suédois, juſqu'à ce qu'enfin les aſſiégeans croiſſant d'ardeur & les aſſiégés ne pouvant tenir plus longtems ni le roi les ſecourir, ſans s'engager dans une affaire où il auroit eû trop de déſavantage, il fallut abandonner la place. Mais pour n'y rien laiſſer les Suédois donnérent la garde des poſtes à des femmes de réſolution, & par ce ſtratagème ils échappérent (*c*) à l'ennemi.

Tilli

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* N. à la fin de l'ouvrage.

Le rhingrave *Charles-Louis* dont il eſt ici parlé étoit fils de George-Guſtave de la branche de Lautereck, de la maiſon Palatine. C'eſt le même que la comte *Gualdo* & *M. de M.* appellent *Othon-Louis.* Il fut inhumé dans Stettin, & la reine Chriſtine à ſon paſſage par cette ville en 1654. lui fit faire de magnifiques funérailles.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* N. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* N. &c.

Tilli entra dans Werben & déploya son armée à la vue du camp du roi. Ses troupes legéres par leurs bravades devoient attirer les Suédois hors de leurs retranchemens. Mais le roi ne se sentoit pas assez fort pour en venir aux mains avec une armée nombreuse & qui ne demandoit qu'à combattre. Ainsi Gustave resta fort tranquile dans son camp où il étoit inattaquable; & Tilli ne trouvant aux environs du sien que des campagnes dépouillées où sa cavallerie ne pouvoit subsister, fut obligé d'aller reprendre ses anciens quartiers. Les Suédois que cette retraite avoit enhardis s'en prévalurent avec trop peu de circonspection; car voulant prendre à dos quelques régimens autrichiens, ils furent repoussés, & perdirent quelques drapeaux. Tilli qui avoit ramassé quelques chariots de grain ne tarda pas à reparoitre. Mais alors le roi s'étoit renforcé des corps de Horn & de Baudis, qui lui avoient amené huit mille hommes tirés de la Poméranie & du Brandebourg. Tilli au contraire voyoit fondre son armée qu'il ne pouvoit plus payer, & reprit tristement la route de Tangermunde. De-là il fut camper à Alsleben sur la route de Halle, pour y attendre l'arrivée du corps de Furstenberg. (a) An. 1631.

Ce général prêt à entrer dans la Hesse, venoit de quitter le païs de Fulde, avoit abandonné la Franconie & revenoit à grands pas. Tilli n'attendoit que ce renfort pour s'approcher de la Saxe & parler plus hardiment à l'électeur, qui à en juger par ses démarches paroissoit prêt à se déclarer pour la Suéde. Gustave étoit informé de tous les mouvemens de l'ennemi; mais trop foible pour porter un coup décisif, il ne vouloit point attaquer à la legére des troupes jusqu'alors invincibles, & étoit toûjours enterré dans son camp entre l'Elbe & la Havel, se bornant à tenir les impériaux en échec. Il prévoyoit que Tilli ne permettroit pas à l'électeur de Saxe de rester neutre, que de gré ou de force il le feroit déclarer; & c'étoit ce que le monarque attendoit, persuadé que l'électeur mécontent des autrichiens & sentant les Suédois à portée d'appuyer sa déclara-

(a) Ce corps étoit de quinze-mille hommes. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 429.

An. 1631. tion, saisiroit cette occasion de découvrir ses vrais sentimens. Le roi reprit Werben par surprise & assit son camp près de cette ville. Horn resta du côté de Brandebourg avec quelque cavallerie & de l'infanterie, & le maréchal Todt fut chargé de garder Rathenau sur la Havel, ville peu considérable mais nécessaire pour conserver la communication de Havelberg & Brandebourg. Dans cette position le Suédois ôtoit aux impériaux la Havel & l'entrée dans les villes conquises depuis cette riviére jusqu'à l'Oder. Il leur coupoit les subsistances dans un païs ruiné, & les forçoit ou de se retirer ou de vivre aux dépends de la Saxe. Pour lors Gustave se flattoit que l'électeur ne garderoit plus de mesures avec les ministres de Ferdinand, & qu'il romproit en faveur des Suédois une neutralité qui ne lui servoit de rien, puisque malgré ses ménagemens pour la cour impériale, cette cour le menaçoit de lui redemander les biens de l'église qui faisoient une bonne partie de ses revenus.

Second camp de Werben.

Tilli veut que la Saxe se déclare.

Cependant l'armée de Tilli s'étoit accrue du corps de Furstenberg & des troupes que Tieffenbach avoit retirées de la Lusace & de la Silésie. Le comte Aldringer ramenoit d'Italie environ huit-mille hommes, reste d'une armée qui avoit évacué Mantoue en vertu du traité de Chierasco du 6. avril 1631; & ces huit-mille hommes de vieilles troupes n'étoient plus qu'à quarante lieues. Avec des forces si considérables Tilli pouvoit se flatter d'obtenir la victoire, lui, qui en avoit remportées si souvent sur des armées fort supérieures aux siennes. Ainsi quittant les environs de Magdebourg il prit la route de Halle sur la Saale qui tombe dans l'Elbe près de Rosenbourg. Le *Généralissime* s'y arrêta pour passer l'armée en revue; & se voyant à la tête de trente-quatre-mille hommes, il voulut savoir l'avis de ses officiers. D'abord les sentimens étoient partagés. Enfin on se réunit à dire qu'il falloit demander à l'électeur de Saxe comme au chef du parti protestant qu'il se déclarât pour ou contre, parce que le terme de *neutralité* étoit d'autant plus suspect dans sa bouche, que JEAN-GEORGE sous prétexte de couvrir ses états avoit sur pié quatorze à seize-mille hommes

An. 1631.

effectifs qui pouvoient être d'un grand secours au parti pour lequel il se déclareroit. Tilli qui tenoit la Saxe comme bloquée crut pouvoir par la crainte entrainer l'électeur dans ses vues. Il lui envoya le baron de Schœnbourg (a) pour prier Son Altesse Électorale de joindre ses troupes à celles de l'empereur contre les Suédois. Cet officier devoit aussi demander des quartiers pour l'armée & de l'argent, car les troupes n'étoient pas payées & commençoient à murmurer.

On s'oublie aisément quand on parle au nom du plus fort. Schœnbourg, chambellan de l'empereur, général de l'artillerie de la Ligue & colonel d'un régiment de cuirassiers, parlant à l'électeur prit un ton haut & insultant jusqu'à dire au duc de Saxe „que comme électeur il „n'étoit qu'un des premiers sujets de Ferdinand, & qu'il le menaçoit „de toute l'indignation de son maître s'il contrevenoit aux devoirs & „à l'attachement dûs au chef suprème de l'empire." Une telle ambassade surprit l'électeur & le laissa dans un embarras, dont ses ministres le tirérent. Ils lui dirent que cette démarche de Tilli étoit un attentat à la liberté d'un Prince souverain & maître chez lui; que ce n'étoit pas le premier sujet de plainte que lui donnoit la maison d'Autriche, & qu'il devoit le lui faire sentir une bonne fois en refusant de servir une ambition qui ne connoissoit plus de bornes. L'électeur répondit en peu de mots à Schœnbourg „qu'il avoit toûjours été sincérement attaché à „l'empereur; mais qu'il ne pouvoit se déclarer contre un roi victorieux

L'électeur refuse d'armer contre les Suédois.

(a) Ce baron de Schœnbourg que d'autres nomment *Schœnberg* & que GUALDO fait parler *si haut* n'étoit que le second député. Il y en avoit deux: *Jean Rheinhardt de Metternich*, grand prévôt du chapitre de Mayence & administrateur de Halberstadt étoit le premier député. Si les choses s'étoient passées comme l'auteur italien le dit, il faudroit supposer que Jean de Metternich par une conduite toute opposée à celle de son collegue, auroit sçu faire oublier sur le champ l'impolitesse & la dureté des propos du baron, puisque l'électeur de Saxe, à ce que disent les mémoires du tems, leur fit toutes les honnêtetés possibles, & les retint à souper. On prétend même que comparant la Saxe au dessert où il y avoit beaucoup de fruits artificiels, il leur dit en riant: *Messieurs, je vous avertis que vous trouverez des noix de dure digestion, ne vous cassez pas les dents.* Dans le précis d'une très-longue lettre à l'électeur dont Tilli avoit chargé ces députés & dont M. de M. a donné la traduction dans son histoire de Gustave-Adolphe, Tom. III. pag. 365. on lit que *Tilli conseilloit au duc de Saxe, comme son ami & serviteur, de lui remettre ses troupes* &c. Ce ton familier est inconnu dans les chancelleries allemandes. L'original de la lettre porte que *Sa Majesté Imp. par bienveuillance autant que par amitié pour l'électeur lui demandoit & l'exhortoit de* &c. MIT FREUNDLICHEM GNAEDIGEN BEGEHREN UND ERMAHNEN. Theatr. Europ. Tom. II. pag. 429.

An. 1631.

„ qui campoit avec une armée formidable près de ses états, sans y attirer la guerre; que c'étoit ce qu'il vouloit éviter en se renfermant „ comme il l'avoit fait jusqu'ici dans les bornes d'une exacte neutralité; „ qu'il s'y tiendroit & croyoit le pouvoir faire, sans manquer à ce qu'il „ devoit au chef de l'empire." Tilli prit cette réponse pour un refus, & résolut d'inonder la Saxe de troupes legéres. Il quitta son camp de Halle le 1. septembre & entra dans le cercle de la Saale qui fut ravagé. La cavallerie prit les devants & porta la désolation jusqu'aux portes de Leipsic. Tilli à la tête de son infanterie fit le siége de Mersebourg, (*a*) mauvaise place à peu de distance de Leipsic, qu'il réduisit en deux jours. Il prit Weissenfels, Zeitz, Pégau, Naumbourg, & les chateaux voisins, où ses soldats commirent des éxactions & des cruautés inouies. (*b*) Poursuivant ses avantages il se présenta devant Leipsic, & fit sommer la ville de fournir de l'argent, des vivres & des quartiers pour l'armée.

Tilli entre en Saxe.

La nouvelle de cette invasion fut portée à l'électeur. Le prince & son conseil également embarassés ne trouvoient d'autre expédient pour arrêter le mal que de se soumettre aux impériaux ou de se jetter dans les bras du roi de Suéde. Après de longues discussions il fut résolu qu'on se défendroit, plustôt que de céder honteusement aux menaces de Tilli.

Ce n'est pas que quelques ministres de Jean-George qui voyoient les choses d'un autre œuil, ne soutinssent „ qu'il valoit encore mieux „ accorder ce que Tilli demandoit que de s'attirer l'indignation de „ l'empereur. Ils se fondoient sur l'éxemple encore récent des tristes „ récompenses que venoient de s'attirer ceux qui étoient entrés dans le „ parti de l'électeur palatin, du roi de Dannemarc & d'autres. Ils „ disoient que le roi de Suéde étoit un prince étranger; que l'argent, „ le nerf de la guerre, lui manquoit; que l'espérance le soutenoit;

(*a*) C'est dans cette ville que l'électeur de Saxe avoit reçu les deputés du général Tilli. L'auteur italien avant de rapporter la prise de cette place devoit dire que le duc s'étoit retiré à Torgau.

(*b*) On compta plus de deux-cent villages brulés par les ordres de Tilli entre Mersebourg, Zeitz, Naumbourg & Leipsic. *M. de M.* Tom. III. pag. 286.

„mais qu'une bataille perdue suffisoit pour le faire repasser en Suéde; An. 1631.
„qu'au contraire la réputation des armes de l'empereur étoit établie „sur une longue suite de prospérités & fondée sur une puissance iné„branlable; qu'il falloit éviter la guerre quand elle ne pouvoit être „que préjudiciable; qu'il s'en falloit beaucoup que l'électeur fût en état „de tenir tête seul à l'armée de Tilli, qu'il faudroit recourir aux Sué„dois & leur accorder ce qu'on refusoit à l'empereur; qu'il étoit toû„jours dangereux d'attirer chez soi un ami puissant, & qu'il seroit „très-difficile de retirer de ses mains les forteresses qu'on lui auroit „données pour sureté." A cela d'autres répondoient „que la puissan„ce de l'empereur étoit plus à craindre que l'abus que jamais Gustave „pourroit faire de la sienne; que les autrichiens étoient les ennemis „déclarés & reconnus de la religion protestante, & de l'état par con„séquent où cette religion avoit pris naissance; qu'en entrant en Saxe „avec la pieuse intention de rétablir le catholicisme, ils employeroient „pour y prêcher la charité les mêmes armes dont ils s'étoient servi „ailleurs pour la pratiquer; que les catholiques ne pouvoient s'aggran„dir sans que les protestans n'y perdissent; qu'ainsi il falloit s'aban„donner à la fortune du généreux Gustave; qu'on n'avoit que trop „éprouvé par le passé ce qu'il en coûte à rejetter l'occasion d'abaisser „ceux qu'on craint; que dans la guerre de Bohéme si les électeurs „eussent maintenu le Palatin sur le trône, ils auroient travaillé pour „eux-mêmes, & rétabli l'équilibre en Allemagne; que les vues de la „maison d'Autriche étoient connues, que c'étoit le tems où jamais „d'arrêter ses desseins ambitieux; qu'enfin il falloit se déclarer pour le „plus foible, l'aider de toutes les forces de la Saxe, & secouer le „joug tandis qu'on avoit une main pour le briser."

L'électeur de Saxe se donne au roi de Suéde.

Arnheim, que d'autres nomment *Arnimb*, général des troupes de l'électeur eut ordre d'aller trouver le roi au Vieux-Brandebourg, (a)

(a) Le roi de Suéde prévoyant ce qui alloit arriver, avoit quitté son camp de Werben pour se rapprocher de la Saxe, & étoit venu s'établir avec son armée près de Brandebourg.

An. 1631. où il attendoit l'issue des démarches violentes de Tilli. Gustave reçut le Saxon avec cette politesse affectueuse qui gagne les cœurs & qui étoit naturelle à ce prince. Aussi disoit-il souvent que ce n'est jamais avec un sourcil altier qu'on fait des sujets fidéles ni de bons soldats. Arnheim fit au roi le détail des entreprises de la maison d'Autriche contre la Saxe, & au nom de l'électeur il supplia Gustave de voler au secours de Leipsic, dont la perte alloit entrainer celle de l'électorat & peut-être de tout le parti protestant. Le roi n'étoit pas fâché que l'électeur sentit le tort qu'il avoit eû de l'empêcher de secourir Magdebourg qui auroit servi de rempart à la Saxe. Il répondit froidement au général Saxon „que l'électeur s'étoit attiré lui-même les malheurs „dont il se plaignoit pour n'avoir pas secondé des vues salutaires, & „pour avoir trop écouté des ministres vendus à l'Espagne; qu'au reste „on n'avoit pas besoin de lui dire quelles étoient les vues de la maison „d'Autriche, qu'il savoit mieux que personne qu'elle ne cherchoit à „assujettir les villes & états de l'empire que pour donner plus libre„ment des loix au reste de l'Europe; qu'il plaignoit le duc de tout son „cœur, mais qu'il ne pouvoit l'aider de ses forces qu'il avoit résolu „de porter d'un autre côté."

Arnheim connoissoit Gustave: il savoit qu'en le piquant de générosité il le désarmeroit, & que le monarque n'attendoit que le moment de se faire honneur d'un secours qu'il étoit de son intérêt de ne pas refuser. Arnheim dit au roi „qu'un cœur comme le sien, que le „défenseur & le propagateur de la liberté germanique devoit pardon„ner au duc de Saxe une malheureuse démarche que la crainte & de „mauvais conseils lui avoient suggérée, sans que la méfiance en l'amitié „de Sa Majesté Suédoise y eût eû quelque part." Puis déplorant le sort des princes qui pensent faire le bien des sujets en suivant aveuglément leurs ministres „c'est vous, Sire! dit-il, qui pouvez seul répa„rer nos fautes, c'est de vous seul que la Saxe attend son salut, & le „danger public doit vous faire pardonner des fautes personnelles: il est

„d'un grand homme de ne pas se souvenir des mécontentemens, de „prendre même plaisir à les oublier." An. 1631.

Gustave ne pouvoit espérer une occasion plus belle d'attirer à lui l'électeur & ne se refusoit qu'en apparence aux supplications d'Arnheim. Enfin il dit „qu'il iroit au secours de Leipsic, mais qu'il lui falloit des „sûretés, qu'il vouloit la forteresse de Wittemberg sur l'Elbe, (a) „deux montres payées d'avance à son armée, & le fils ainé de l'élec„teur qu'il garderoit auprès de lui comme ôtage.

La Saxe se déclare du parti du roi.

Le général Saxon porta en diligence ces propositions à l'électeur qui dans l'embarras où il étoit répondit au roi, que *non seulement il lui offroit Wittemberg mais toute la Saxe, que les deux païs seroient données & que lui-même avec son fils viendroit servir sous lui.* Les conditions signées des deux parts (b) on convint du jour où les deux princes auroient une entrevue avec l'électeur de Brandebourg & quelques autres membres de la confédération de Leipsic. En attendant Jean-George qui s'étoit retiré à Torgau sur l'Elbe entre Wittemberg & Dresde y avoit assemblé ses troupes & se trouvoit à la tête de seize-mille hommes & de 28 pieces de canon. Avec cette armée en partie formée de miliciens levés à la hâte l'électeur prit aussitôt la route de Wittemberg, où le roi devoit se trouver le 3. de septembre.

Leipsic pris par Tilli.

Cependant Leipsic fut investi le 4. La bourgeoisie toute occupée de son commerce, & peu faite à la guerre, se laissa intimider par les apprêts d'un siége. (c) Elle ne crut pas que la ville pût resister à des batteries qui lui présageoient le sort de Magdebourg, & elle se rendit

(a) *Wittemberg* respectable par son assiette & fortifiée à la moderne étoit la clef de la Saxe entre la Lusace & l'évêché de Halle. *Gal. Gualdo* édition de 1642.

(b) Voyez le traité dans *Londorp* pag. 206. & dans l'*histoire de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. III. pag. 276. & suivantes.

(c) Il se peut que la bourgeoisie se fût laissé intimider. Mais la garnison Saxonne fit son devoir. Les mémoires du tems disent que sur le champ elle mit le feu aux trois fauxbourgs, & empêcha les impériaux de l'éteindre en les éloignant à coups de canon. Elle essuya un bombardement, & obligea Tilli de faire un siége dans toutes les formes. Il est vrai que ce siége ne dura que deux jours, parce que les Saxons n'étant que quatre compagnies & desesperant de pouvoir repousser l'assault, aimérent mieux se rendre que d'exposer la vie des citoyens. C'est le commandant du *Pleissenbourg* qui ne se défendit pas comme il auroit dû, & à qui on fit le procès dans la suite. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 431. *M. de M.* Tom. III. pag. 284.

An. 1631. aux conditions que les habitans conserveroient la liberté de conscience, & que la garnison Saxonne sortiroit avec armes & bagage. La ville en fut quitte pour deux-cent-mille écus de contribution, & Tilli y entra le 6. septembre avec la pompe d'un vainqueur, aux acclamations de toute l'armée catholique. Leipsic est dans une plaine entre l'Elbe & la Saale, & arrosée par l'Elster & la Pleiss qui perd son nom en se jettant dans l'Elster au pié des murs. Cette ville aux confins de la haute Saxe & de la Misnie, au cœur de l'Allemagne, fait un très-grand commerce par le concours des marchands qui y viennent en tems de foire. Mais comme place de guerre elle étoit très-mauvaise: toute sa force consistoit dans un méchant mur & quelques vieux ouvrages, encore étoient-ils mal entretenus. (*a*)

Gustave s'étoit joint à l'électeur & se trouvoit assez fort pour terminer ses différens en bataille rangée. Il avoit quitté Wittemberg le 4. & marchoit à grands pas vers Leipsic. Mais en chemin il apprit que les impériaux avoient intercepté la lettre de l'électeur au magistrat dans laquelle il lui faisoit esperer du secours depuis l'alliance avec le roi, & que la ville étoit rendue. A cette nouvelle il fit halte entre Bitterfeld & Duben, entre l'Elbe & la Tune, (*b*) pour attendre le renfort qui lui venoit & s'informer plus éxactement de la situation de l'ennemi.

Tilli averti des mouvemens de l'armée combinée, outré du procedé de l'électeur & n'écoutant que sa confiance dans la valeur de ses troupes, crut pouvoir se passer du corps d'Aldringer. Il sortit de Leigsic, mit son armée en bataille entre les villages de Lindenthal & Wiederizsch, fit monter du canon sur les hauteurs, fortifia les passages, enfin montra qu'il ne craignoit point le roi quoique renforcé des trou-

(*a*) Ce que l'auteur italien dit de la ville ne convient pas au fort dit *Pleissenbourg* qui auroit pû faire quelque résistance.

(*b*) Il n'y a point de *Tune* en Saxe. C'est une faute d'impression. L'auteur a voulu dire entre l'Elbe & la Mulde qui prend sa source dans le Vogtland & se jette dans l'Elbe non loin de Dessau.

troupes de l'électeur, & qu'il n'attendoit que le moment d'en venir aux mains avec les deux armées. An. 1631.

Le roi de son côté pouvant disposer de près de quarante-mille hommes qui ne demandoient qu'à combattre & voulant prévenir l'arrivée d'Aldringer, (*a*) quitta la plaine de Duben le 5. septembre, & marcha aux impériaux dans l'ordre qui suit.

Ordre de bataille des Saxons.

Les Saxons avoient la gauche à l'orient entre les villages de Duben & Lindenhein (*b*) & formoient l'avant-garde au nombre de seize-mille hommes. Ils étoient partagés en huit corps, quatre d'infanterie & quatre de cavallerie, ayant à leur tête l'électeur en personne, qui marchoit accompagné de plus de cent gentilhommes volontaires de la premiére noblesse du païs.

Derriére l'électeur étoit le maréchal Arnheim conduisant l'aile gauche, suivi de deux-mille cavalliers bien montés & bien armés, sous la conduite des colonels Bindtauf & Courville.

L'infanterie au corps de bataille entre les deux ailes de l'électeur & d'Arnheim, étoit menée par les colonels Hofkirch, Damminger, Marschal, Helmendorf, & Spiegel, lesquels étoient subordonnés au duc de Saxe-Altenbourg cousin de l'électeur & général de toute l'infanterie Saxonne. De forts chevaux traînoient seize piéces de gros canon & vingt-six de moindre calibre chargées à cartouche, destinées à couvrir le front de l'infanterie. A la queue suivoit le bagage des deux armées. (*c*)

Ordre de bataille des Suédois.

Les Suédois avoient la droite allignée au village de Delitsch. Leur aile droite que Gustave commandoit en personne étoit de quatre-mille

(*a*) Qui étoit déjà près d'*Erfort*, à seize milles du camp de Tilli.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* O. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Je rapporterai ici la disposition qui se trouve dans le *Theat. Europ.* Tom. pag. 435. Elle fera plaisir à ceux qui aiment les détails. Il y est dit „ que l'électeur commandoit la gauche, le maréchal „ Arnheim & Bindtauf l'aile droite, que le centre „ étoit sous les ordres du duc d'Altenbourg & que „ Schwalbach grand-maitre de l'artillerie plaçoit le „ canon.

„ Deux-mille cuirassiers de Steinau & de Bindtauf, quelques escadrons de l'arriére-ban & le régiment du maréchal Arnheim cavallerie formoient „ l'aile droite.

„ Le corps de bataille étoit composé des régimens d'Arnheim infanterie, de Schwalbach & Lœ-

An. 1631.

chevaux en quatre gros escadrons, deux d'allemands & deux de Finlandois. Le roi étoit à leur tête & n'avoit rien dans son habillement qu'une extrême simplicité qui le distinguoit de ses officiers généraux, tous armés & vêtus superbement. Il avoit un buffle par dessus son habit qui étoit d'un drap mélangé, & sur la tête un chapeau gris avec un petit plumet verd. Derriére lui marchoient les colonels Wunsch, Todt, Soop & Steinbock qui conduisoient cette cavallerie. Entre chaque escadron il y avoit un intervalle de cent pieds ou environ rempli par deux-cent mousquetaires d'élite pour faire feu sur la cavallerie ennemie avant qu'elle fut à la portée du pistolet. C'étoit les mousquetaires de Bannier & de Hall.

Le roi commande l'aile droite.

Bannier à la tête de toute l'infanterie.

Bannier, (a) maréchal de camp, commandoit l'infanterie de la premiére ligne faisant neuf-mille hommes distribués en six bataillons de quize-cent hommes chacun, des régimens d'Axel-Lillen, Oxenstierna, Hasever, Teuffel, Erichhausen, Hall, Hohendorf & Winckel. Chaque bataillon étoit précédé de cinq piéces de canon de cuir bouilli de nouvelle invention, chargées à cartouche & faciles à transporter. (b) Ces corps vêtus de casaques bleues & jaunes marchoient sous soixante & douze enseignes de couleurs différentes aux armes de la Suéde avec cette inscription en lettres d'or: GUSTAVUS ADOLPHUS REX FIDEI EVANGELICÆ DEFENSOR.

Gustave Horn commande l'aile gauche.

Gustave Horn maréchal de camp des armées de Gustave commandoit l'aile gauche, & marchoit à la tête de quatre-mille cuirassiers, formant comme ceux de l'aile droite quatre gros escadrons des régimens de Horn, Callenbach, Baudis & Usslar. Dans leurs étendars au nombre de cinquante-deux verds & orangés on voyoit un bras qui tenoit une épée avec ce mot: SI DEUS PRO NOBIS, QUIS CON-

„ser, des gardes à pied de l'électeur & des régimens „de Klitzing & de Starschædel.

„Quelques escadrons de l'arriere-ban, duc „d'Altenbourg cavallerie & les gardes du corps for„moient l'aile gauche." &c.

(a) Ce n'est point *Bannier* mais TEUFFEL qui commandoit cette premiere ligne d'infanterie comme HEPBURN commandoit celle de la seconde ligne, dont BANNIER commandoit la cavallerie de la droite & le colonel HALL celle de la gauche.

(b) Voyez le TABLEAU MILITAIRE Art. *Artillerie*.

TRA NOS: *Si Dieu eſt pour nous, qui ſera contre?* Sur d'autres où il y avoit une épée & un ſceptre en ſautoir on liſoit ces mots: ENSEM GRADIVUS, SCEPTRUM THEMIS IPSA GUBERNAT. *Mars gouverne l'épée & Thémis tient le ſceptre.* An. 1631.

Le reſte de l'infanterie (*a*) faiſant également ſix bataillons étoit ſous la conduite des colonels Vitzthum, Ruttwen & Hepburn trois des meilleurs officiers de Guſtave. C'étoit preſque tous régimens étrangers: Wallenſtein, comte de Thurn ou *la Tour*, Damitz ou *la Brigade blanche*, Dargitz, Hepburn, Mitſchefall, Vitzthum & Ruttwen. Ces ſix bataillons étoient précédés & couverts de trente piéces de campagne, comme ceux de la premiére ligne, & marchoient ſous leurs enſeignes déployées au nombre de quatre-vingt-ſept de couleurs différentes, où entr'autres emblèmes on voyoit un ſoleil derriére un nuage, avec ces mots: SERÒ SED SERIÒ, *tard mais tout de bon!*

Dans cet ordre les armées ſuédoiſe & ſaxonne s'avancérent juſqu'à deux lieues de Leipſic le 6. ſeptembre. Tilli informé de l'approche de Guſtave détacha ſur le champ quelques eſcadrons de croates pour reconnoitre la poſition des alliés. La cavallerie des deux armées en vint aux mains, les deux partis s'échauffèrent, & la bataille ſe ſeroit donnée le même ſoir, ſi la nuit n'étoit venû ſéparer les combattans. LE ROI fit tenir ſon armée ſous les armes toute la nuit, il couroit partout, exhortoit officiers & ſoldats à faire leur devoir, diſoit à chacun comment il le devoit faire, (*b*) & faiſoit paſſer dans tous les cœurs la confiance dont il étoit animé. S'adreſſant aux officiers généraux il leur dit „que l'occaſion qu'il avoit tant déſirée étoit venue de „donner des preuves de la valeur de ſes troupes; que toutes les vic-

Eſcarmouche la veille de la bataille.

Ce que le roi dit à ſes officiers avant la bataille.

(*a*) Cette ſeconde ligne avoit ſes deux ailes de cavallerie dont l'auteur italien ne fait aucune mention, ſept gros eſcadrons à l'aile droite, Rhingrave, Livoniens, Courlandois, Damitz & Sperreuter qui étoient aux ordres de Bannier, & trois gros eſcadrons de Hall & Courville à l'aile gauche aux ordres du colonel Hall, avec une réſerve de 10 compagnies de dragons de Schaffmann & Cochritzky. *Theat. Europ.* Tom. II pag. 435.

(*b*) Guſtave, au rapport de Puffendorf, dit aux cavalliers: *Tuez le cheval ſi vous ne pouvez percer l'homme.* Et à ſon infanterie: *Enfans, ne tirez qu'à bout portant.*

An. 1631. „toires & la plus belle réputation perdent de leur éclat quand elles ne „ſont pas ſoutenues; que la crainte étouffoit le courage des impériaux, „qu'un ennemi qui s'étoit laiſſé forcer dans ſes meilleures places ne „feroit pas grande réſiſtance en pleine campagne, & qu'une armée qui „tremble à la vue de ſon vainqueur dont elle connoit l'intrépidité, eſt „une armée détruite; que l'effroi eſt le premier pas vèrs la mort, qu'au „contraire la hardieſſe eſt toûjours fille de la fortune, la mére de la „gloire & la diſpenſatrice des honneurs & de la puiſſance." Après cette exhortation générale, il parla en particulier à chacun de ſes officiers généraux & leur donna ſes ordres. „Il leur recommanda de „porter les troupes à bien faire, en leur mettant ſous les yeux les „grands avantages qu'il attendoit de la victoire, & de leur dire ſurtout „que leur religion, leur fortune, leur gloire & leur ſureté dependoient „du ſuccès de cette journée. Puis cherchant à borner la trop haute „idée qu'il ſavoit que quelques-uns ſe faiſoient des vieilles bandes de „Tilli: aſſurez, dit-il, ſur ma parole que Tilli n'a que peu de monde „& que c'eſt tous ſoldats mécontens, qui manquent même de ce qu'il „faut dans une bataille réglée, & qu'il n'eſt pas de néceſſité que Tilli „pour avoir été heureux le ſoit toûjours. Dites leur que la fortune eſt „paſſagére, qu'enfin plus l'ennemi a de réputation & plus il y a de „gloire à le vaincre. Et adreſſant la parole aux généraux allemands: „Meſſieurs, dites aux ſoldats de votre nation que je vivois en ſureté „dans mon palais, & que je pouvois y jouir d'un repos qui étoit mon „ouvrage; mais que j'y ai renoncé, que j'ai expoſé ma perſonne à de „nouveaux dangers & que j'y cours volontiers pour briſer le joug hon„teux que la maiſon d'Autriche impoſe à l'Allemagne. Dites-leur „que je trouve votre nation d'autant plus digne qu'on vienne à ſon „ſecours, qu'après une longue ſervitude qui pouvoit abattre ſon cou„rage, elle eſt encore cette même nation qui fait tête aux plus bra„ves. Je ſuis aſſuré, dit-il en finiſſant, que le ſoldat fera ſon devoir, „& je compte ſur la valeur & l'expérience des officiers; j'attends tout

„de l'honneur, je m'oblige à en montrer le chemin, & je suis prêt „à périr pour le salut de tous." Dès la pointe du jour la cavallerie s'avança contre quelques escadrons de l'armée catholique, & l'infanterie prit les armes au bruit de toute l'artillerie, qui fût le signal de la bataille. An. 1631.

Discours de Tilli à ses officiers.

Tilli de son côté animé d'une confiance que lui donnoient ses victoires passées, se flattoit que la défaite de Gustave alloit mettre le comble à sa gloire. Ayant assemblé ses généraux il leur dit „que le „moment étoit venu pour lui de recueillir le fruit de ses peines, & „qu'après cette victoire il alloit mettre un terme à ses travaux militai„res. Il dit que le roi de Suéde ne pouvoit lui opposer que des trou„pes nouvellement levées & faciles à intimider, qu'il rendoit grace à „Dieu de ce qu'il avoit enfin l'occasion de faire triompher l'église de „ses ennemis, que c'étoit à la fois servir le monde & gagner le ciel; „que sa cause étoit juste & qu'il avoit les braves troupes de Ferdinand „pour la défendre; que les Suédois n'étoient pas plus forts que les „nations qu'il avoit si souvent défaites, & qu'on pouvoit dire de tous „ce qu'ils avoient fait jusqu'ici que le hazard & la trahison y avoient „eû plus de part que la valeur du soldat ou l'expérience de l'officier."

D'autres n'étoient pas de ce sentiment, il leur paroissoit que les entreprises de Gustave avoient été menées avec une prudence admirable; & connoissant le désavantage qu'il y auroit d'engager le combat sans attendre les troupes qu'Aldringer amenoit & qui n'étoient plus qu'à six journées de-là, ils crurent devoir en avertir le *généralissime* & lui représenter que cette précaution pouvoit assurer la victoire. Mais Tilli avoit trop de confiance dans la valeur de ses vieilles bandes, & se croyoit invincible. Il méprisa ces avis, & comme s'il eût dédaigné de vaincre avec trop d'avantage, il dit „que la réputation des „armes impériales étoit trop engagée pour reculer, qu'il ne pouvoit „la sauver que par un coup de hardiesse; que différer c'étoit marquer „de la crainte & donner du courage à l'ennemi; que s'il attendoit le

An. 1631.

„renfort d'Aldringer, il perdoit du tems; & que posé même qu'il „reçût ce puissant renfort, il donnoit aussi le loisir au roi de Suéde de „se fortifier des troupes qui lui venoient du Brandebourg, de la Saxe, „du Mecklenbourg & des provinces voisines, où on ne cessoit de re„cruter pour l'armée de Gustave." A ces mots résolu de ne pas même attendre que le roi vint l'attaquer, il quitte le camp avantageux qu'il avoit sous le canon de Leipsic, (a) & s'avance du côté de Breitenfeld. Sa bataille qui pouvoit être de trente-quatre à trente-cinq-mille hommes fut disposée dans cet ordre.

L'avant-garde de l'aile droite de Tilli étoit formée de cinq régimens de croates, conduits par Jean Isolani leur colonel. Derriére eux étoient six gros escadrons de cuirassiers des régimens du duc Rodolphe-Maximilien de Saxe, de Baumgarten, des comtes Octave Piccolomini & Jaques Strozzi & du marquis Rangoni, leurs colonels à leur tête, marchant sous soixante étendars. Entr'autres devises on y voyoit une aigle à deux têtes qui dans ses serres tenoit à droite une thiare & à gauche le sceptre impérial avec ce mot: PRO ECCLESIA ET PRO IMPERIO, *pour l'église & pour l'empire.*

Venoient ensuite huit-mille hommes d'infanterie de l'avant-garde, partagés en quatre gros bataillons. C'étoient les régimens du duc de Holstein, des comtes de Furstenberg, Balderon & Dietrichstein, de Galas dont le colonel étoit alors absent, de Coronini & du jeune Tilli.

Le baron de Schaumbourg méne l'avant-garde.

Ces quatre bataillons commandés par Schaumbourg major-général de bataille étoient couverts à leur front de vingt piéces de campagne & flanqués de seize grosses piéces qui devoient enfiler de plus loin & culebutter la cavallerie suédoise.

(a) Ce premier camp étoit défendu par un bon retranchement, & l'artillerie disposée de façon qu'elle pouvoit fort incommoder l'ennemi; mais Tilli méprisoit les Suédois qu'il croyoit fatigués & les Saxons qui n'étoient qu'un ramas de nouvelles levées; il quitta cette position avantageuse ou *Angern* comme porte l'italien pour s'avancer jusqu'à Breitenfeld. Tilli y trouva une chaine de collines qui forment un long rideau depuis Lindenthal jusqu'à la Pleisse & près du village de Wahren qui n'est qu'à trois quarts de mille de Leipsic. Il distribua son artillerie tout le long & sur le sommet de cette chaine de collines & au bas il mit son armée en bataille. Voyez *la nouvelle histoire de Gustave-Adolphe* par

L'aile gauche de cette infanterie de l'avant-garde étoit de cinq-mille chevaux en cinq escadrons, des régimens d'Erwitt, Blanckart, Pappenheim, Grotta, Wangler, Bernstein, Schœnbourg, Haraucour, Wingerski & Colloredo, aux ordres du comte de Pappenheim mestre de camp général.

An. 1631.

Pappenheim commande l'aile gauche.

Le corps de bataille étoit formé des tiers (*terzi*) du duc Savelli, des comtes de Mérode, Bertaut Walstein, Furstenberg, Sparr, Deffurt, Annibal Gonzague, Contrées & Reichenberg, commandés par le comte de Furstenberg, (a) officier d'un mérite distingué. Ce corps de bataille de dix-mille hommes en six bataillons étoit soûtenu de quatre-mille chevaux des régimens du prince Aldobrandin, Adam Tersica, Mancini, Bombaillon, Fiston & d'autres, deux-mille à l'aile droite & autant à la gauche. Haraucour conduisoit la droite & Cronenberg la gauche, comme sergents-généraux de bataille.

Le comte de Furstenberg le corps de bataille.

Derriére eux sur une éminence étoit l'arriére-garde de 6000 fantassins des régimens de Geysa, Holck, Officutz, Montecuculi & Deffurt commandés par Officutz, sergent-général de bataille. Cette infanterie & le bagage qui marchoit à la queue de l'armée étoient escortés entr'autres par les régimens de Montreci & de Michna sous les ordres des comtes de Mansfeld & de Fugger, deux généraux allemands d'un grand mérite. Tilli, comme l'ame de ce grand corps, étoit au centre, ayant autour de lui une foule de gentilshommes volontaires, entre lesquels étoient le marquis Camille de Monte-Fiorentino, & Don Mario Caraffe, napolitain.

Officutz l'arriére-garde.

L'armée catholique resta dans cette position, ayant derriére elle une hauteur sur laquelle étoit rangée la grosse artillerie. Les Impériaux attendoient les mouvemens du roi, lorsque la cavallerie saxonne

Bataille de Leipsic.

M. de M. Tom. III. pag. 289. & suivantes, & le DISCOURS SUR LA BATAILLE DE BREITENFELD à la fin de l'ouvrage.

(a) L'auteur du *Theat. Europ.* dit que le comte de Furstenberg commandoit l'aile droite, Tilli le centre & Pappenheim l'aile gauche. Cela est conforme au plan qui fut presenté à Gustave par un de ses ingénieurs nommé *Oluf Hanson*, & qu'on trouve dans presque toutes les chroniques de ce tems-là.

An. 1631. s'avança contre les croates & les cuirassiers de l'aile droite (*a*). Les croates qui étoient soûtenus d'un gros corps de cavallerie se jettérent hardiment sur l'aile gauche des Suédois que commandoit le maréchal Horn, pour l'empêcher de secourir les Saxons dont il étoit le plus près. La mêlée fut vive & commença vers les neuf heures du matin (*b*). Les cavaliers saxons ne s'attendoient ni au feu ni au choc réitéré de cette cavallerie de l'avant-garde menée par Schaumbourg & Cronenberg, qui tous deux l'épée à la main chargeoient en furieux à la tête des escadrons. Attaqués de front & pris en flanc les Saxons se repliérent avec précipitation sur les escadrons de l'électeur qui dans cette confusion s'ouvrirent. Les Impériaux en profitérent pour entrer dans cette cavallerie le sabre à la main.

Gustave voyoit les Saxons tomber sous le fer des Impériaux. Il donne ordre à Bannier qui étoit derriére lui à l'aile droite d'aller avec sa cavallerie attaquer la gauche des Impériaux que commandoit le comte de Pappenheim (*c*). En même tems deux gros escadrons & quelques compagnies de mousquetaires aux ordres d'Hepburn furent détachés contre les croates de l'aile droite pour dégager les Saxons. Les croates s'apperçurent du dessein d'Hepburn & s'avancérent comptant faire essuyer une décharge de leurs carabines à la cavallerie suédoise. Mais à la voix d'Hepburn sa troupe s'ouvrit, & il en sortit une grêle de bales tant des mousquets que des petites piéces de campagne chargées à cartouche, qui tua beaucoup de monde aux croates. Cette manœuvre les étonna, mais ne les découragea point. Ils tournent bride & se jettent sur la cavallerie saxonne qui avoit déja contre elle la grosse artillerie, les cuirassiers de l'empereur, & les vieilles bandes

Manœuvre des Suédois avec leurs petites piéces de campagne.

(*a*) De *l'aile gauche* dit l'auteur italien. C'est une méprise. Les Saxons ayant l'aile gauche de l'armée ne pouvoient attaquer que la droite des Impériaux. Cette faute se trouve répétée dans toutes les éditions.

(*b*) Le comte Gualdo dit environ trois heures après le lever du soleil.

(*c*) Il y a dans l'italien *Furstenberg* au lieu de Pappenheim : c'est une faute, puisque l'auteur vient de dire que le comte de Pappenheim commandoit l'aile gauche & Furstenberg le corps de bataille.

bandes de Tilli que ce général menoit en personne. C'en étoit beaucoup trop contre des troupes nouvellement levées. Tout fut renversé, mis en fuite (*a*) & poursuivi l'épée dans les reins. An. 1631.

Le roi voyant la déroute des Saxons que l'électeur ne pouvoit retenir ni par menaces ni par priéres, s'avance à la tête des Finlandois tirés de la réserve & marche au poste où étoit l'artillerie des impériaux qu'il trouve foiblement gardée. Le plus grand nombre étoit à la poursuite des Saxons ou s'étoit jetté sur le bagage, croyant la bataille gagnée. Gustave s'empara sans peine de cette artillerie & la fit tourner contre le flanc de Tilli pour dégager les régimens d'infanterie de Steinach (*b*), Hall & Hepburn, qui envoyés au secours des Saxons & inébranlables au milieu des ennemis présentoient à leurs attaques un front hérissé de piques & de mousquets. Cependant quelques bataillons sortis de l'arriére garde des impériaux accouroient pour reprendre le poste de l'artillerie, sans être soutenus. Le roi ordonna à sa cavallerie & aux mousquetaires de les entourer. C'étoit tous vieux soldats de Tilli & qui blessés se battoient encore avec une bravoure & une constance dignes d'éloge. Le combat dura près d'une heure, jusqu'à ce qu'enfin cédant à l'effort & à la supériorité du nombre ils furent enfoncés, leurs piques brisées & eux foulés aux pieds des chevaux. Pappenheim venoit à leur secours avec la cavallerie & quatre bataillons du centre: Gustave laisse au maréchal Horn une partie de sa cavallerie & quelques bataillons pour maintenir le poste de l'artillerie contre les attaques de Pappenheim; avec le reste il tombe sur ceux des impériaux qui croyant la bataille gagnée pour eux s'étoient jettés sur le bagage & pilloient. Le roi avoit avec lui quatre-mille mousquetaires & huit-cent dragons; & leur criant de ne rien crain-

Déroute des Saxons.

Les impériaux sont tournés.

(*a*) Il n'y eut que les gardes de l'électeur qui ne prirent point la fuite & qui eurent l'honneur de partager la victoire avec les Suédois. Il paroit que les gardes auroient dû suivre leur prince, à moins qu'on ne veuille dire, que l'électeur étoit assés bien escorté, puisque son armée fuyoit avec lui. Il piqua des deux jusqu'à Eulenbourg, dit *l'Historien de Gustave-Adolphe*, M. de M. Tom. III. pag. 311.

(*b*) Il n'y avoit point de régiment d'infanterie de ce nom dans l'armée suédoise.

An. 1631.

Intrépidité du roi de Suéde.

dre il se met à leur tête & pousse à ces fuiards, les charge, se mêle avec eux & en tue plusieurs de sa main. Les officiers faisoient bien tout ce qu'ils pouvoient pour les rallier; mais l'impétuosité des Suédois ne leur en donnoit pas le tems: en moins d'une heure il n'y eut plus rien de ce côté-là qui pût disputer la victoire aux troupes du roi.

Tilli furieux de la défaite des siens qu'il voyoit fuir pour la premiére fois, court à eux. A la voix du généralissime ses *vieilles bandes* (*a*) se rallient. Pappenheim tout blessé qu'il étoit arrive avec les escadrons de la réserve, suivi de deux généraux Suédois, Horn & Bannier, dont il venoit d'éprouver l'habileté & la valeur. Ici le gros des deux armées accourt, le combat recommence avec un nouvel acharnement. On se battoit des deux côtés avec la même fureur, on s'attaquoit en flanc, de front, en queue; les plus braves tomboient morts ou blessés. Gustave, dans la mêlée comme le simple officier chargeoit & culebuttoit les impériaux à la tête de ses Finlandois. Rien n'approcha de leur intrépidité. On les voyoit s'encourager l'un l'autre, donner dans les escadrons ennemis, revenir à la charge, les enfoncer, les traverser & y mettre un si grand désordre que les cuirassiers de l'empereur ne firent pas même de retraite. Lassés d'un courage qui tenoit du désespoir & aveuglés de la poussiére & de la fumée que le vent leur poussoit aux yeux, ils voulurent se replier sur l'infanterie, la culebutérent, & tout prit de nouveau la fuite.

Le vent en partie cause de la défaite des impériaux.

(*a*) C'étoient les régimens de *Balderon*, *Dietrichstein*, *Geisa*, *Blancart* & *Chiesa* qui gagnérent la bordure du bois de Linckel, d'où le roi s'approchoit en personne. Ils voulurent réparer l'honneur de leurs compagnons. M. de M. dans son *histoire de Gustave-Adolphe* Tom. III. pag. 316. dit qu'on vit des soldats qui avoient eû les jambes *rompues* ou emportées combattre à genoux. Si cette bravoure n'étoit que l'effet du désespoir d'un malheureux qui se sent mourir, elle ne méritoit pas d'être citée: c'est l'action d'un enragé qui trouve plaisir avant d'expirer à voir le sang de son ennemi se mêler avec le sien. Il faut donc croire qu'il s'agit ici de soldats courageux dont le devoir est de mourir pour leur maitre, & qui pour le servir jusqu'au dernier moment tuent le plus d'ennemis qu'ils peuvent. Le celebre KLEIST si connu par son *Printems* & d'autres poëmes qui font honneur à l'Allemagne, méritoit d'être plus connu encore par sa mort vraiment héroïque. On dit qu'à la bataille de Cunnersdorf ayant les deux jambes fracassées d'un boulet de canon, il tomba sur ses genoux, & resta quelques minutes dans cette attitude, conjurant son bataillon de mourir plustôt sur la place que de reculer. On ajoute que quelques soldats vouloient l'emporter: *Non, non*, dit-il, *le tems presse, faites votre devoir, enfans, j'attendrai.* Ce trait, s'il est vrai, méritoit de trouver place dans la vie qu'on a mise à la tête de ses œuvres.

Au milieu de cette déroute Tilli demande un cheval frais, résolu de mourir plustôt que de survivre à sa réputation. Il fit des efforts incroyables pour arrêter les fuiards, jusqu'à en tuer quelques-uns pour servir d'exemple aux autres. Le brave Pappenheim le secondoit, il étoit partout: son courage lui faisoit oublier qu'il perdoit ses forces avec son sang. Mais ses exhortations, son exemple, les coups même furent inutiles: le soldat épouvanté lachoit pié par tout. Tilli étoit blessé au bras d'un coup de feu, il avoit plusieurs contusions à la tête des coups de crosse de pistolet qu'un Suédois lui avoit donnés dans la mêlée, où ce vieux général s'étoit battu comme un jeune homme. Il n'y avoit plus moyen de disputer la victoire aux Suédois. Ainsi pour ne pas faire massacrer mal à propos le peu de braves gens (*a*) qui tenoient encore, Tilli prit avec eux la route de Fulde, accompagné du duc de Saxe-Lauenbourg (*b*) & des comtes de Furstenberg & de Cronenberg. Pappenheim percé de coups fut dépouillé sur le champ de bataille & laissé comme mort. (*c*) Le lendemain matin un païsan le reconnut & le porta à Halle, & de-là il fut conduit à Fulde qui étoit le rendez-vous général.

An. 1631.

Tilli obligé de fuir.

Cette journée coûta aux impériaux près de dix-mille hommes (*d*) tués sur la place ou prisonniers, sans compter le grand nombre de ceux qui furent assommés par les païsans. Leurs officiers morts furent entr'autres un duc de Holstein, le baron de Schœnbourg grand-maître de l'artillerie, les colonels Blancart, Erwitt & Baumgarten,

Nombre des morts.

(*a*) Il ne put rassembler dans sa fuite que quinze drapeaux faisant à peine 600 hommes. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 434.

(*b*) Celui-ci est le duc *Rodolphe-Maximilien*, qui dans cette bataille sauva la vie à Tilli, en tuant le capitaine dit le *Lange Fritz* qui avoit si mal mené la tête du généralissime. Ce duc étoit frére de *François-Charles* que nous avons vû en 1630. défendre Ratzebourg contre les troupes de Pappenheim, & qu'il ne faut pas confondre avec le duc *François-Albert* de Saxe-Lauenbourg, frére des précédens, qui combattit pour le roi de Suéde & fut soupçonné de l'avoir tué.

(*c*) Il se peut que Pappenheim ait été blessé, mais l'auteur se trompe quand il dit que ce général fut trouvé parmi les morts. Les historiens contemporains disent qu'il joignit le comte de Tilli à Halberstadt avec quarante cornettes de cavallerie faisant à peine 1400 hommes. C'est après la célébre bataille de Prague en 1620. que Pappenheim fut comme retiré des bras de la mort par les soins de ses amis.

(*d*) L'auteur du *Theat. Europ.* ne fait monter la perte générale qu'à 9000 hommes. Il dit que les Suédois perdirent à peu près 700 hommes, les Saxons 2000, & met le reste des morts sur le compte des impériaux.

An. 1631. le baron de Grotta, dix autres lieutenants-colonels & cent-vingt capitaines. Les impériaux laissérent sur le champ de bataille vingt-huit piéces de canon, plus de cent drapeaux ou étendars & tout le bagage.

Du côté des Suédois on comptoit environ mille morts & quatre-mille du côté des Saxons. Du nombre des derniers étoient le général-major Bindhauf, les colonels Starschædel, Spiegel, Carlovitz, Lamminger, Marschal, un comte de Mansfeld & d'autres. Les Suédois y perdirent Courville (*a*) colonel de la cavallerie Finlandoise, les colonels Teuffel, Hall & Calenbach, les lieutenants-colonels Adercass & Damitz (*b*) sans parler des subalternes, dont les noms seroient également conservés & transmis à la postérité, si la valeur n'eût pas été une vertu commune à tous les officiers de l'armée du roi.

Ayant fait rappeller les corps qui étoient à la poursuite des impériaux & chacun étant retourné à son drapeau, Gustave montant un très beau cheval & ayant avec lui l'électeur de Saxe, plusieurs princes & les généraux des deux armées, passa le long des lignes, témoignant à chacun sa satisfaction, & remerciant le simple soldat (*c*) comme l'officier. Toute l'armée l'ayant proclamé vainqueur au bruit de la mousqueterie & du canon, le héros modeste & religieux voulut qu'on rapportat la gloire de ce grand jour à Dieu seul. Ensuite les troupes furent prendre quelques heures de repos dans leurs quartiers, & Gustave se retira dans le sien avec le duc de Weimar & d'autres, où après une

(*c*) L'auteur italien le nomme *Corwilisch*. M. de M. l'appelle *Gourville* & l'auteur du Theat. Europ. *Corvilla*. Au reste il ne fut pas tué mais fait prisonnier, & entrainé dans la déroute des impériaux.

(*d*) On lit dit l'*histoire de Gustave* par M. de M. Tom. III. pag. 320 que ce *Damitz* étoit le même qui avoit commandé dans Stettin pour le duc de Poméranie, & qu'il commandoit ce même regiment poméranien qui faisoit la garnison de Stettin lorsque ce monarque entra dans cette ville. Si cela est, l'auteur italien a eû grand tort de faire de ce *Damitz* un colonel des impériaux, & de mettre une garnison impériale dans Stettin où Torquato Conti ne put jamais persuader au duc Bogislas d'en recevoir une. Voyez *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 236. C'est une faute que j'aurois dû relever à la page 16. ligne 2.

(*a*) Cette reconnoissance affectueuse passa jusques dans les lettres qu'il écrivit aux rois ses alliés & aux États-généraux pour leur notifier cette grande victoire. Il y étoit dit qu'après Dieu ses généraux & ses soldats avoient tout fait: *Nos troupes, nos généraux ont fait telle & telle chose* &c. Puffendorf E. c. §. 31. d'après M. de M.

rapide énumération des grands avantages que le parti protestant alloit retirer de cette journée, il se mit à table, avouant qu'il ne croyoit pas qu'il y eût de plus grande satisfaction au monde, que celle que ressent un général après une bataille gagnée. An. 1631.

Suites de la bataille.

Cette victoire jetta les impériaux dans la consternation par les suites qu'elle pouvoit avoir. (*a*) Les ministres de l'empereur savoient bien que Tilli étoit encore en état de tenir la campagne, en rappellant à lui les garnisons les moins nécessaires & en se renforçant du corps de Fugger répandu dans la Baviére & en Souabe, & de celui d'Aldringer revenu d'Italie. Mais la perte de la bataille pouvoit détacher l'électeur de Baviére (*b*) & dissoudre la *Ligue* dont Maximilien étoit le chef & l'appui. Cette crainte leur étoit plus sensible que la défaite de Tilli. Il leur paroissoit déja que ce prince faisoit plus d'attention aux offres du roi de Suéde qu'au secours que la cour de Vienne lui promettoit, & qu'il n'étoit pas éloigné de s'accommoder avec Gustave par la médiation de la France. On disoit même qu'elle avoit ménagé à ce dessein une tréve de quelques jours entre le roi de Suéde & le Bavarois. (*c*) Le ministére de Vienne craignit que l'électeur ne suivît le parti qui pa-

(*a*) *Puffendorf* dit que les Polonois avoient formé le dessein de rompre la trève & d'attaquer la Prusse d'abord que Gustave auroit du dessous, & que la victoire des Suédois à Breitenfeld fit manquer ce projet. *Hist. de Suéde* pag. 234.

(*b*) Le traité de neutralité entre Gustave & les états catholiques d'Allemagne dans lequel l'électeur de Baviére devoit être compris, ne fut signé à Mayance que le 29. Janvier 1632. plus de 3 mois après la bataille de Breitenfeld.

(*c*) En conséquence du traité secret signé à Fontainebleau le 30. mai 1631. pour huit années. Par ce traité le roi de France s'obligeoit à fournir 9000 hommes & 2000 chevaux pour la défense de l'électeur & de ses provinces héréditaires & acquises, en cas qu'on y entrât hostilement, & réciproquement l'électeur s'engageoit à fournir 3000 hommes & 1000 chevaux pour la défense du roi très-chrétien & de ses provinces héréditaires & acquises. Mais comme dans ce traité la France promettoit de ne point donner assistance d'hommes ou d'argent ni directement ni indirectement à quiconque voudroit molester le dit électeur ou ses provinces, ni de permettre qu'il fut fait aucune levée dans le royaume contre le dit électeur; que d'un autre côté le roi de Suéde faisant la conquête du Palatinat pour y rétablir son parent, auroit fait valoir le traité de Beerwalde signé le 13. Janvier de la même année, par lequel la France s'étoit obligée d'assister la Suéde, Richelieu proposa la neutralité, connoissant l'attachement de l'électeur au parti de Ferdinand, & prévoyant qu'il ne voudroit pas se détacher de la *Ligue* dont Maximilien se faisoit gloire d'être l'appui; que Louis par-là se trouveroit quitte envers cet allié, parce qu'il étoit dit que la France se joindroit au roi de Suéde contre celui qui violeroit le traité. Voyez ce qui est dit de cette NEUTRALITÉ dans la note au commencement de 1632, où il faut rapporter ce que l'auteur italien dit ici de la médiation de la France & de la trève accordée par Gustave.

An. 1631. roissoit le plus avantageux à son païs & le plus sûr. Aldringer eut ordre de se séparer des Bavarois sous prétexte de faire hyverner ses troupes dans la Moravie & la Bohéme, afin d'empêcher l'ennemi d'y pénétrer. La marche précipitée des impériaux avoit plustôt l'air d'une fuite, que d'une retraite, & ne servit qu'à décourager les troupes, en leur donnant à connoitre le danger qui les faisoit courir. D'un autre côté comme il est plus naturel à la peur de consulter que de décider, on tenoit à Vienne des conseils fréquens, mais où les passions & les différens intérêts des ministres rendoient ces assemblées tumultueuses & inutiles.

Politique de la cour Imp. après la defaite de Leipsic.

Plus il y a de têtes dans un conseil plus il y a d'opinions, la différence des nations en met aussi dans les intérêts particuliers: chaque païs, chaque état a ses vues. Les Espagnols vouloient que l'empereur envoyât son fils Ferdinand roi de Bohéme commander l'armée. Un tel éxemple, disoient-ils, tirera de l'oisiveté la jeune noblesse qui ne fait rien depuis la paix, & va l'exciter à lever à ses dépends les troupes dont on a grand besoin. Ils élevoient ce conseil jusqu'aux nues & l'appuyoient encore de ces raisons: ils disoient que la présence du prince reléveroit le courage du soldat, que les résolutions sont plus promtes quand le général a carte blanche, qu'un débris d'armée faisoit la seule ressource qui restât à la monarchie autrichienne, qu'on devoit craindre d'en confier le sort à un particulier qui pouvoit se vendre à l'ennemi ou se laisser aveugler par l'ambition de commander jusqu'à donner la loi à son maitre.

Les allemands craignoient que cette proposition ne fut un artifice des Espagnols pour s'insinuer dans le conseil du jeune roi Ferdinand comme ils l'avoient déja fait à sa cour, où ils s'étoient introduits sous prétexte d'y servir la reine. (*a*) Pour renverser les projets des Espagnols, ils ne pouvoient mieux faire que de représenter les dépenses qui seroient indispensables & ruineuses pour faire subsister le roi d'une

(*a*) Marie-Anne d'Autriche, sœur de Philippe IV. roi d'Espagne, mariée en 1631. à Ferdinand III. & morte en 1646.

An. 1631.

maniére convenable à la tête d'une armée royale. Ils dirent qu'il n'y avoit point d'argent, que les coffres de S. M. étoient épuisés, (a) sans parler du danger qu'il y auroit à exposer l'ancienne réputation des armes d'un roi du sang autrichien, & à la voir échouer contre l'heureuse témérité d'un ennemi à peine connu; qu'au moindre échec les peuples se croiroient perdus.

Quoi que fissent les Espagnols pour détruire ces oppositions, jusqu'à offrir de grosses sommes d'argent pour remettre les finances de l'empereur, les allemands qui ne vouloient point être subordonnés à ces étrangers, l'emportérent. Ils proposérent de rappeller Walstein; soutenant que pour écarter les maux qui ménaçoient l'état, on ne pouvoit donner à l'armée un chef plus habile, & que ce ne seroit pas la premiére fois qu'il auroit servi utilement.

La vérité est que les sommes que Walstein avoit amassées dans les guerres précédentes & l'estime que le soldat faisoit de lui, le rendoient plus propre à lever des troupes & à racommoder les affaires de Ferdinand. Les Espagnols cédérent à la néceffité en gens adroits qui

(b) Les secours que l'empereur tira de ses amis & de ses sujets donnent une idée de la puissance de Ferdinand, & font voir les ressources qu'il mit en usage pour continuer la guerre. Il leva des taxes extraordinaires dans ses états. Il réforma sa cour, renvoya les officiers dont il pouvoit se passer, & demanda de l'argent à l'Espagne, au Pape, aux grandes familles de son païs, à ses officiers, aux seigneurs de sa suite, aux états assemblés, à son peuple. Son fils roi de Hongrie promit de donner 300 mille écus & le roi d'Espagne 300 mille ducats, le Pape & le grand duc de Florence promirent des sommes considérables, le cardinal de Diedrichstein donna 50 mille ducats, l'évêque de Vienne 80 mille écus, le prince d'Eggenberg 300 mille écus, le comte de Michna 100 mille & d'autres grandes maisons à proportion. Toutes les professions payérent des impôts dont le détail se trouve dans le *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 501. & 502. Je ne dois pas oublier qu'on vit un ordre religieux présenter à l'empereur cinq régimeas qu'il venoit de lever à ses depends. On convient que le zéle de ces péres n'étoit pas tout à fait désintéressé, & qu'ils contribuoient à dissiper le parti des protestans dans l'espérance de retirer de leurs mains les biens ecclésiastiques. *Kevenhuller* L. c. pag. 1953. Qu'importe? Il n'en est pas moins vrai qu'ils sentoient combien il est juste d'aider le souverain de son argent quand on ne peut le servir de sa personne. Ce fait est d'autant plus remarquable que dans le même tems où quelques ecclésiastiques d'Allemagne pensoient en citoyens, d'autres en Espagne aimoient mieux se faire trainer en prison que d'accorder de bonne grace les contributions en argent & en hommes que Philippe IV. demandoit à son clergé de l'avis de ses théologiens, qui l'assuroient, dit *Gal. Gualdo*, qu'il pouvoit éxiger ce secours sans pécher. Voyez l'édition de 1645. de *l'histoire universelle du comte Galeazzo Gualdo Priorato* liv. II. à l'article Espagne. Cet article n'a pas été imprimé dans cette traduction où j'ai dû omettre tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec les campagnes et négociations du roi de Suéde en Allemagne.

An. 1631. avoient besoin de complaisance pour affermir leur crédit. Ils applaudirent à la proposition de rappeller Walstein, & on ne pensa plus qu'à éxécuter ce conseil.

Walstein fait Généralissime des armées Imp.

Walstein étoit à Znaïm en Moravie. Depuis l'entrée des Saxons en Bohéme il s'étoit retiré dans cette ville à dix lieues de Vienne, où il vivoit dans une espèce d'éxil volontaire qu'il préféroit à l'honneur humiliant pour lui de paroître à la cour comme simple particulier. Il prétendoit qu'en sa qualité de duc de Mecklenbourg, dont il ne se croyoit pas dépouillé, on ne pouvoit sans injustice lui refuser le titre d'*Altesse*; & comme on ne le lui donnoit point à Vienne, il vivoit à Znaïm en souverain, entouré de ses courtisans qui lui donnoient de l'Altesse tant qu'il vouloit. Le comte de Verdenberg fut d'abord seul chargé de la commission: on lui associa ensuite le baron de Questenberg & le prince d'Eggenberg, tous trois ministres de l'empereur & amis du général. Ils lui notifiérent avec joie le choix qui avoit été fait de lui pour commander en chef les armées de S. M. Impériale. (*a*) D'abord Walstein refusa de reprendre un commandement qu'on lui avoit ôté quelque tems auparavant. Les envoyés eurent beaucoup de peine à le flechir. Ils combattirent adroitement sa feinte résistance: enfin il céda, mais à certaines conditions. La premiére fut qu'il ne se chargeoit de l'emploi de *Généralissime* que pour quatre mois, quelques raisons que pussent employer les envoyés pour l'engager à prendre le commandement à demeure. C'étoit, disoit-il, pour ne point aventurer sa réputation contre un roi favorisé de la fortune & ne pas s'obliger à vaincre des difficultés qui lui paroissoient insurmontables. Pur artifice! Walstein étoit, comme tous les gens parvenus, vain, ambitieux, & visoit à augmenter les honneurs & l'autorité attachés à la charge qu'on lui offroit. Il vouloit être à la fois *Généralissime* des troupes de l'empereur & de celles du roi d'Espagne en Allemagne, & donner des loix à tous les deux.

En

(*a*) Avec une pension de 120000 écus d'Allemagne. *De Prades.*

An. 1631. En prenant le commandement il fit venir tous les colonels tant ceux en place que les congédiés; & parce que l'affabilité ajoute au crédit, on vit le fier Valstein avoir avec eux de ces maniéres polies & engageantes que savent prendre les grands vis-à-vis de ceux dont ils ont besoin. Il donna des commandemens effectifs à ceux qui n'avoient que des Brévets. Il exhorta ceux qui étoient riches à prêter à leur souverain une partie de ce qu'ils avoient gagné dans les précédentes guerres, & leur fit en son particulier les plus belles promesses. Il aida de sa bourse (*a*) ceux qui n'avoient pas de quoi recruter, & les gagna tous par les honneurs & l'appas des récompenses qu'il leur promit. Il releva les services qu'ils avoient rendus, exagéra les torts de ceux qui avoient travaillé à la ruine de l'empire, & en rejetta la faute sur les ministres espagnols. Mais il leur dit que les malheurs présens ne devoient point émousser leur valeur, qu'ils ne s'étoient pas laissés abattre dans d'autres rencontres, & que ce n'étoit pas le premier revers que l'empire eût essuié & dont il n'eut à la fin triomphé. Il leur rappella les victoires précédentes, & leur en promit de nouvelles.

Politique de Walstein pour rétablir l'armée.

Aux colonels & autres officiers qu'il trouva en place il ordonna de rétablir leurs compagnies; & parce qu'il savoit que les officiers qui servent sont plus considérés, il leur donna des commissions pour lever de nouvelles troupes, chacun selon ses moyens. Il n'ordonnoit pas; le Généralissime prioit, conjuroit les officiers de faire dans ce moment-ci tout ce qu'ils pouvoient pour donner à l'empereur cette marque de leur zéle & de leur habileté. Il leur offrit des avances, leur promit des bons quartiers d'hyver, où les capitaines trouveroient moyen de s'enrichir. (*b*) Il leur parla à tous dans des termes pleins de confiance &

(*a*) Il fit alors tout ce qu'on pouvoit attendre du meilleur citoyen. Il dépensa plus de deux-cent-mille *écus* de son argent, pour faciliter les grands armemens que l'on avoit résolus. *Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 152.

(*b*) C'est que les contributions journaliéres que *les Communes* étoient obligées de payer pour le soldat passoient dans les mains de l'officier, qui en gardoit une bonne partie & ne s'embarassoit pas que le soldat cherchât à s'indemniser aux dépends du malheureux païsan: souvent même le soldat cédoit sa part de la contribution pour avoir le privilége de piller. *Gualdo*, édition de 1642. pag. 111.

An. 1631. d'amitié. Tant d'affabilité de la part d'un chef aussi despotique eût prété une force persuasive aux raisons les plus foibles. Les paroles de Walstein firent tant d'impression sur l'esprit des officiers, que ceux qui avoient des biens dans l'Empire ou en Bohéme acquis dans la derniére rébellion s'éxécutérent volontiers pour conserver ce qu'ils possédoient, regardant ce sacrifice fait à la patrie comme un moyen de devenir plus riches & d'obtenir de nouveaux honneurs. Ainsi chacun ne pensa qu'à mettre en exécution ce qu'il avoit promis, & tous se félicitoient de se retrouver sous leur ancien Généralissime, dont la faveur étoit toûjours accompagnée de distinctions flatteuses & de libéralités. Beaucoup de ceux qui venoient de s'enrichir des dépouilles de la Lombardie donnérent aussi pour les levées une bonne partie de leur gain, comptant peut-être par le pillage doubler leur argent.

Le comte de Mérode passa en Flandre. Il devoit engager les Espagnols à lever un corps d'armée pour l'opposer à Baudis qui avoit joint ses Suédois aux troupes du landgrave de Hesse & ravageoit la Franconie. Isolani fut en Croatie & dans la Hongrie lever de la cavallerie, & pour ce service il fut fait à son retour général de toutes les troupes legéres. Les capitaines chargés de recruter se partagérent: les uns furent en Moravie, d'autres en Silésie, dans l'Autriche, la Stirie, la Carinthie, enfin par tout où ils comptoient de trouver des hommes désœuvrés & enclins au métier des armes. Ensorte que de quelque côté qu'on portât ses pas, on n'entendoit que tambours & trompettes, on ne voyoit que gens de bonne volonté courir en foule s'enrôler sous les drapeaux de l'empereur. La pluspart venoient tout équipés se rendre aux enrôleurs, perçant la foule du petit peuple qui les entouroit & dont les cris de joye passoient alors pour le présage assuré de la ruine des Suédois. Une grande partie de la cavallerie étoit sans cuirasses & les avoit perdues dans les déroutes passées, & sur tout à la journée meurtriére de Leipsic. Walstein en tira quantité de Lombardie. Les marquis Jules-Rangoni & Corneille-Bentivoglio & quelques autres

seigneurs italiens qui avoient du crédit en ce païs-là furent chargés de la commission. Des colonels envoyérent même pour leur compte des gens en Italie faire emplette d'armes, ne regardant point à la dépense, pourvû qu'ils eussent rempli les vues du général. Le plan de Walstein étoit d'entrer en campagne muni d'un grand nom & pourvû de tout ce qui est nécessaire dans une armée. Aucun objet n'échappoit à son attention. Il traita avec Sigismond pour un corps de troupes polonoises. Tersica ou Terzky, beaufrére du général (a) & un des plus riches seigneurs de la Bohéme, fut chargé de la négociation. Il n'eut pas de peine à trouver de l'argent, & rassembla trois-mille chevaux & quatre-mille recruës de différentes nations. An. 1632.

Walstein fit généraux de l'artillerie impériale les comtes de Galas, Mansfeld, Aldringer & Montecuculi, & en leur conférant cet emploi honnorable, il leur recommanda fortement de rétablir leurs vieux régiments & de les augmenter de quelques compagnies.

Messieurs de Schaumbourg, Holck, Officutz, Haraucour, Merode, Cronenberg, Dessurt & Sparr furent faits sergents-majors de bataille, titre qui donne le droit en Allemagne de commander aux colonels & dont la fonction est de ranger l'armée dans un jour d'action. Ils reçurent tous des commissions de Walstein qui les autorisoient à faire autant de recrues qu'ils pourroient. Cherchant tous à se conserver les bonnes graces du général, aucun d'eux ne regarda à la difficulté de trouver des hommes propres à porter les armes, dans des païs dépeuplés & où il en coûtoit souvent plus de vingt-cinq écus d'Allemagne pour l'engagement d'un simple fantassin.

Walstein donna des patentes d'enrôleur à qui en voulut, fit même de riches avances aux officiers, & nomma les villes qui devoient servir d'entrepôt. „Un prince, disoit-il, qui veut faire des conquêtes, „avoir des alliés sûrs & ne rien craindre de ses ennemis, doit pouvoir

(a) Valstein & Terzky avoient épousé les deux filles de Charles comte de Harrach, premier ministre de l'empereur. *Gualdo* p. 113.

An. 1631. „faire en quelques mois ce qui demanderoit des années, & pour cela „il faut de grandes armées." Il ne regardoit pas à la taille de ceux qui venoient s'offrir. Son but étoit d'amasser des hommes. S'il ne trouvoit pas assez d'officiers intelligents pour commander ces nouvelles troupes, les vieux capitaines devoient prendre les surnuméraires sous leurs enseignes, & avant d'ouvrir la campagne il comptoit renvoyer tout ce qui ne seroit pas propre au service. Son sentiment avoit toûjours été „que si l'empereur ne levoit que trente-mille hommes, l'électeur de „Saxe ou un autre prince avec l'assistance de ses amis en leveroit au„tant, & qu'aussi longtems qu'on batailleroit à forces égales ce seroit „vouloir toûjours dépendre de la fortune; que si on ne cherchoit „pas à s'assurer de la victoire par la force, le tems s'écouleroit sans „fruit, les villes seroient ruinées & les peuples épuisés; que si l'empe„reur étoit forcé à faire la guerre dans son païs, on précipiteroit les „négociations, la paix se feroit, & tout le fruit qui en reviendroit à „l'empereur seroit d'avoir ruiné ses sujets. Au lieu qu'avec une grande „armée on se rend maitre de la campagne, on envoye des partis où „l'on veut qui rassemblent des fourages & étendent les contributions, „& l'on vit aux dépends de l'ennemi. Que si l'expérience montre que „de grandes armées ont été défaites par de petites, c'est que sans doute „il ne suffit pas d'avoir beaucoup de troupes, mais qu'il les faut bonnes, „& on les trouve dès que le chef a la réputation d'être bon général, „& qu'il est généreux envèrs le soldat. Cent-mille hommes, disoit-il, „suffisent à peine à l'empereur s'il veut assurer la couronne sur sa tête. „L'empire est un corps composé de plusieurs membres divisés par la „religion; les uns combattent pour la liberté de quelques villes, d'au„tres pour étendre la puissance des électeurs, d'autres pour d'autres „intérêts. Par-là l'empereur privé de leur appui voit déja languir son „autorité, & bientôt le chef de l'empire ne sera plus que l'esclave de „ses vassaux, s'il n'a de bonnes & de nombreuses troupes qui défen„dent ses droits."

Walstein dépêcha en hâte quelqu'un au duc de Lorraine autant pour l'entretenir dans ses bonnes dispositions que pour porter ce prince à lever des troupes pour la cause commune & permettre aux impériaux de recruter dans ses états. C'étoit prendre ce prince par son foible. Charles eut toûjours des vues au-dessus de ses forces: son ambition le portoit à faire la guerre, & il l'aimoit. Non seulement il consentit à la demande de Walstein; mais au risque de perdre ses états & sa vie qu'il exposoit sans nécessité, il arma & fit tout ce qu'auroit pû faire le chef de *la Ligue*, sur l'espérance d'en devenir le général. Il ne fit par-là qu'exciter la jalousie des François & s'attirer l'inimitié du roi de Suéde. (*a*) An. 1631. Le duc de Lorraine se déclare.

Le duc d'Orléans avoit connoissance de tout ce qui se tramoit dans les cabinets de Vienne & de Madrid. On avoit vû un des gentilshommes de ce Prince à Znaïm, qui après quelques entretiens secrets avec Walstein étoit reparti fort content de sa négociation. On ne put pénétrer alors quel en étoit l'objet, mais on s'en doutoit. La cour de Vienne comptoit beaucoup sur les troubles qu'elle exciteroit en France. L'alliance de cette couronne avec la Suéde ne génoit pas peu l'Autriche, & celle-ci devoit chercher à mettre mal Louis XIII. avec le duc d'Orléans son frére & son sujet. C'étoit donner matiére à l'inquiétude naturelle des François d'allumer une nouvelle guerre civile dans le royaume, & de miner insensiblement les forces d'une puissance que la maison d'Autriche regardoit comme sa rivale. Dans ce dessein on envoya des gens de confiance à *Monsieur* (*b*) qui avoient ordre de traiter Le duc d'Orléans recherché par la cour de Vienne.

(*a*) Temoin la lettre que ce monarque écrivit au duc. Voyez *l'Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 28. & le *mercure françois* de l'année 1631. pag. 151. Il y est dit qu'on voyoit dans quelques cornettes suédoises fraichement levées un homme fendu en deux à coups de hache, & des soldats qui portoient des flambeaux à la main contre ce mot *Lotharingia*. Le duc n'attendit pas l'effet de ces menaces. Il écrivit au roi de Suede, pour l'appaiser, & la France l'obligea peu après de congédier ses troupes.

(*b*) L'auteur italien entre dans un grand détail sur ce qui a donné lieu à ces négociations secretes. Il traite des brouilleries de la reine mére de Louis XIII, de la jalousie de cette princesse contre le cardinal qui avoit alors toute la faveur de son maitre. Il rapporte les petites intrigues des partisans de *Monsieur* pour éloigner le ministre, les plaintes des grands, la retraite de Gaston, la détention de la reine-mére & sa fuite à Bruxelles, où elle se jette dans les bras des Espagnols, &c. Pour moi, qui n'ai dû m'attacher qu'à ce qui regarde la guerre d'Alle-

An. 1631.

avec lui & de ne rien négliger pour précipiter la nation dans de nouveaux malheurs, parce que le mal qu'on cherchoit à faire à la France devoit tourner à l'avantage de l'Autriche, qui avoit alors tant à craindre de cette couronne. Le but de la cour de Vienne étoit de faire une diversion contre la France en France même, de se servir pour cela des ennemis du cardinal qui étoient en grand nombre, & de donner tant d'occupations aux François chez eux qu'il leur fût impossible d'agir au dehors, comme on avoit raison de l'appréhender dans les cabinets de Vienne & de Madrid. En effet si dans ce moment critique pour l'Autriche, Louis XIII. eût agi de concert avec le roi de Suéde, il n'est pas douteux que leurs forces réunies n'eussent dérangé & même réduit à rien les grands préparatifs de Walstein. Mais Dieu qui veille sur les rois confond les projets de l'ennemi puissant. Tant de princes & de peuples jaloux de la domination autrichienne & ligués pour l'anéantir, au lieu de se saisir du moment, incertains du parti qu'ils devoient prendre, n'en prirent aucun. La France, avec des forces égales à celles de la maison d'Autriche & la premiére à dire qu'il falloit borner la puissance de Ferdinand, n'avoit qu'à seconder les Suédois, comme elle le fit depuis (*a*), elle forçoit l'empereur à faire la paix ou ruinoit la maison d'Autriche. Il y a toute apparence que le ministre de Louis XIII. ne voulut pas suivre en aveugle la fortune de Gustave, & qu'il craignit de rendre le Suédois trop puissant. Mais en voulant servir l'un sans écraser l'autre, il donna le tems à l'empereur de reprendre de nouvelles forces, il fit durer la guerre, & rendit la paix plus difficile.

Secours demandés aux princes d'Italie.

Cette inaction de la France & les intrigues de l'Espagne ne rassuroient pas la maison d'Autriche qui croyoit toucher au moment de sa

magne j'ai crû que je pouvois omettre tout ce morceau, & qu'il suffisoit que l'auteur dit en général que le but de la maison d'Autriche-Espagnole avoit été d'exciter une nouvelle guerre civile en France, sans entrer dans des détails étrangers à mon sujet. D'ailleurs ils ne se trouvent que dans l'édition de 1645, qui est proprement l'histoire universelle de ces tems-là plustôt que l'histoire des campagnes & négociations de Gustave-Adolphe en Allemagne.

(*a*) Dès que Gustave fut mort, & que les succès des Suédois, compensés par la perte de ce grand homme, ne portérent plus d'ombrage à la France.

mine. Obligée de lutter seule contre l'heureux génie de Gustave-Adolphe secondé d'amis puissans, elle pouvoit sans timidité se défier de ses forces : sa politique lui fit chercher du soutien. Le cardinal de Harrach (a), proche parent de Walstein, fut chargé d'aller solliciter des secours auprès du Pape. Le duc de Savelli, qui s'étoit lavé des imputations (b) dont Tilli l'avoit chargé, prit aussi la route de Rome pour se joindre au cardinal. Tous les deux avoient ordre de demander avec instance, & de rapporter le plus d'argent qu'ils pourroient. On comptoit que Sa Sainteté défendroit les états catholiques comme les siens propres. L'effet cependant ne répondit pas à l'attente. Urbain VIII. de la maison Barberin tenoit alors le siége de Rome. Le pontife s'excusa de ne pouvoir trouver d'argent, sur ce que „la guerre „en Lombardie avoit non seulement fort diminué sa recette, mais „qu'elle avoit même obligé le saint siége à se jetter dans des dépenses „extraordinaires pour la sureté du patrimoine de S. Pierre. Ainsi les envoyés ne rapportérent de Rome que des indulgences pour l'armée. Sur quoi les mécontens dirent que le Pape n'étoit pas faché des succès des Suédois, & qu'il se soucioit fort peu des états de l'empereur, qu'il aimoit beaucoup mieux enrichir ses neveux des trésors de Saint Pierre que de les employer au soutien de l'église. Mais d'autres mieux instruits savoient qu'Urbain VIII. n'étoit point indifférent au sort des états catholiques & qu'il fit même peu de tems après passer d'assez grosses sommes d'argent à Vienne (c). Les mouvemens qu'il

An. 1631.

(a) Les auteurs contemporains disent que ce fut le cardinal *Pazmani* archevéque de Strigonie qu'on chargea de cette commission; & dans le *Moreri* art. HARRACH on lit que le cardinal de ce nom ne fut envoyé à Rome qu'en 1637.

(b) Voyez la *Remarque Militaire* Q. à la fin de l'ouvrage.

(c) Le pape envoya cent-mille écus à l'empereur pour contribuer aux frais de la guerre. Pour joindre à cette assistance temporelle un secours spirituel, il fit publier un jubilé universel, mais c'est de quoi les deputés de l'empereur ne se payérent pas... *Hist. du ministère de Richelieu.* Tom. IV. pag. 88. La querelle fut poussée si loin que les ministres de l'empereur & du roi d'Espagne conjurérent plusieurs cardinaux de leur faction d'assembler un concile dans lequel on dégraderoit le pape comme fauteur d'hérétiques. Ce différent mit le Pape sur le bord du précipice, car on délibera dans le conseil du roi catholique d'ôter au saint siege la collation des bénéfices du royaume & d'y ériger une datterie. Enfin un confesseur du duc d'Olivarès écrivit contre la puissance du Pape, le voulant borner à l'enceinte de Rome, & soutenant qu'il n'y a point d'evêque qui n'ait autant de pouvoir dans son diocése que le pape en son évê-

An. 1631. s'étoit donnés pour terminer la guerre de Mantoue prouvent assez qu'il prenoit sincérement à cœur les intérêts de la religion. Mais cette même guerre lui avoit appris qu'il est dangereux d'aider des princes trop puissans, & il n'étoit pas à s'en repentir, lors qu'heureusement pour l'Italie les diversions de la France & de la Suéde forcérent les impériaux d'évacuer la Lombardie, que toutes les exhortations & les priéres du chef de l'église n'avoient pu sauver. D'ailleurs il savoit que les armes de Gustave-Adolphe étoient dirigées contre la maison d'Autriche, dont la trop grande puissance pouvoit être bornée sans que la religion catholique en souffrît le moins du monde. Comme les Espagnols passoient pour les auteurs de la guerre qui avoit causé tant d'inquiétudes au Pontife, il se pouvoit aussi que le ressentiment qu'il en eut, entrât pour quelque chose dans la réponse peu satisfaisante qu'il fit aux envoyés de l'empereur. Mais les Espagnols prétendirent ramener ce Pape aux maximes de ses prédécesseurs. Ils en vinrent même jusqu'à menacer, comme fit le cardinal Borgia en plein consistoire. Sa qualité de protecteur l'autorisoit à parler en faveur de la nation espagnole; mais il le fit avec tant de partialité & si peu de ménagement pour le saint pére, qu'Urbain fut obligé de lui imposer silence. (*a*)

L'empereur avoit envoyé auprès des autres princes d'Italie le comte Rabata alors gouverneur de Gradisca, aussi habile négociateur que bon soldat: on l'accueillit, on le flatta & ce fut tout. (*b*). Heureusement pour la cour de Vienne que tandis que le ministére s'occupoit de ces négociations infructueuses, Walstein en Moravie travailloit à rétablir l'armée par des moyens nouveaux, voulant ouvrir la campagne de bonne heure & étonner l'ennemi.

Gustave

ché de St. Jean de Latran &c. *Hist. des papes.* Tom. V. pag. 230.

(*a*) En plein consistoire & en présence d'Urbain le cardinal Borgia fit une protestation au nom du roi d'Espagne contre Sa Sainteté qu'il prétendit devoir être seule accusée de tous les dommages que la religion catholique souffroit en Allemagne. *Hist. des traités de paix* Tom. II. pag. 601.

(*b*) J'ai omis comme étranger à mon sujet tout ce que l'auteur dit des succès des Hollandois en Flandre; en quoi j'ai préféré l'édition de 1641 à celle de 1645, dévant me borner à la guerre d'Allemagne.

An. 1631.

Gustave que sa victoire & de nouveaux succès rendoient plus confiant, fit part de ses avantages aux princes, états & villes de son parti. Il exhorta les villes libres & les princes de l'empire à refuser desormais tout secours aux impériaux. (*a*) Il fit aussi courir un imprimé dans lequel il déclaroit qu'il prenoit sous sa protection les catholiques comme les protestans. Il avoit donné au prince Louis d'Anhalt & au colonel Schneidevin le gouvernement de Halle & des autres villes conquises depuis la bataille dans les évêchés de Magdebourg & d'Halberstadt. Les douceurs qui accompagnent la victoire ne pouvoient l'arrêter; il résolut de profiter de sa fortune pour entrer en Franconie.

Le roi prend les catholiques sous sa protection.

Cette province a pour frontiére au couchant la Hesse & le Basrhin, elle a la Souabe & le Palatinat au midi, la Bohéme & la Mis-

Idée de la Franconie.

(*a*) L'auteur italien suppose son lecteur instruit de ce qui se passoit à Francfort sur le Mein. L'empereur y avoit convoqué dès le 3. d'août les états de l'empire catholiques & protestans pour tâcher de faire exécuter *l'Édit de restitution* dans toute son étendue ou en partie. Ferdinand vouloit contenter les protestans afin de leur ôter tout prétexte de se joindre au roi de Suéde contre lui. Dans la première session qui s'étoit tenue le 5. septembre, les commissaires de Ferdinand avoient demandé que *l'Édit fût éxécuté*. Les protestans ne répondirent à cette demande que le 14. sept jours après la victoire de Leipsic. Gustave n'avoit pas manqué de leur en faire part. On devoit bien s'attendre que dans leur réponse ils insisteroient sur la révocation de l'Édit. On parla, on écrivit beaucoup de part & d'autre. Les sessions durérent jusqu'au 4. octobre que les députés catholiques se retirérent, apprenant que le roi approchoit de Francfort. Comme les protestans n'avoient pas les mêmes raisons de craindre les Suédois ils restérent & protestérent contre la retraite des catholiques, les accusant d'avoir fait manquer le but de cette assemblée qui devoit être de rétablir la paix en Allemagne. Comme ce n'étoit pas eux qui avoient rompu la négociation, ils écrivirent à l'empereur pour le supplier de retirer les troupes qui vivoient à discrétion chez eux. L'empereur refusant de les delivrer de ces hôtes incommodes ils priérent le roi de Suéde de le faire, & se déclarérent naturellement pour celui qui devenoit le défenseur de leurs biens & de leur liberté. C'étoit donc pour appuyer cette déclaration que le roi prit la résolution d'entrer en Franconie. Quelques historiens trouvent que ce prince auroit mieux fait de ne point penser à la conquête de la Basse-Allemagne & de suivre le projet du chancelier Oxenstierna. Ce projet étoit d'attaquer Ferdinand dans ses états héréditaires, & de le forcer à la paix. „Mais ce conseil du „chancelier ne s'accordoit pas, dit *Puffendorf*, avec „les vues ambitieuses que le duc Bernard de Weimar „avoit fait concevoir à Gustave de parvenir à l'em„pire. Ce fut lui qui attira ce monarque en Fran„conie, & qui lui fit parcourir l'Allemagne jusqu'au „Rhin & au Danube, obligeant toutes les villes qu'il „prenoit à prêter serment à la couronne de Suéde." Ceux qui désaprouvent le plan de Gustave supposent que le roi auroit eû les mêmes avantages contre les impériaux dans les états de l'empereur, qu'il eut en Saxe & dans la Basse-Allemagne. Ils ne font pas attention que son armée pouvant être battue, n'auroit pas trouvé dans un païs ennemi les secours que le roi étoit sûr de trouver au centre du protestantisme, où les hommes, les vivres & l'argent ne pouvoient lui manquer. Enfin ce n'étoit pas l'empereur mais le parti de *la Ligue* qui étoit le plus à craindre, & ce parti s'étendoit éxactement depuis les bords du Rhin jusqu'au Danube & au-delà. C'étoit plusieurs villes libres très-puissantes, c'étoit les électeurs ec-

An. 1631. nie à l'orient, & la Thuringe au nord; en sorte qu'elle peut passer pour le centre de l'Allemagne. C'est un païs de plaine entrecoupé de collines agréables & dont le terrein est fertile quoique sabloneux dans quelques endroits. Les eaux qui l'arrosent sont le Mein, l'Aisch, la Rednitz, la Bintz, le Stray, le Tauber, sans parler de beaucoup d'autres, qui sont toutes d'une grande commodité pour les habitans. (*a*)

Plan d'opérations des armées suédoise & saxonne.

Le roi avant de quitter l'électeur concerta avec lui ses opérations. Le Saxon promit d'entrer en Bohéme. Les maréchaux de camp Bannier & Todt & d'autres officiers suédois devoient chasser les impériaux des places frontiéres de la Poméranie, & reprendre Magdebourg & quelques villes de la Basse-Saxe qui tenoient encore pour l'empereur. Gustave sortit de Halle le 17. septembre & prit la route d'Erfurt capitale de la Thuringe.

Idée de la Thuringe.

Cette partie de la Haute-Saxe entre la Saale & le Weser, (*b*) a la Franconie au midi & la Hesse au couchant, la forêt de Thuringe au nord & la Misnie à l'orient.

Progrès des Suédois en Thuringe.

Erfurt appartenoit à l'électeur de Mayence. Les habitans n'osérent attendre dans leurs murs une armée forte & victorieuse. Dès qu'ils eurent avis de la marche du roi, ils envoyérent une dépu-

cléfiastiques, c'étoit des prélats très-riches & fort intéressés à voir les Suédois repasser la mer, c'étoit le duc de Baviére chef de cette Ligue &c. qu'il falloit entrainer dans son parti ou forcer à la neutralité. Voilà donc pourquoi *Gualdo* dit que Gustave déclara qu'*il prenoit sous sa protection catholiques & protestans*. Il suppose le reste trop connu pour en parler.

(*a*) Pour se retrouver dans ce grand nombre de riviéres, il en faut remarquer deux principales le Mein & la Rednitz. Le Mein prend sa source sur la frontiére de la Franconie vèrs l'orient, il la traverse en serpentant de l'orient au couchant, & sort de cette province près de Wertheim frontiére de l'électorat de Mayence. La Rednitz prend sa source au midi de la Franconie & se jette dans le Mein près de Bamberg.

Le Mein reçoit dans son cours de l'orient au couchant le Steinach, le Weisse-Mein, le Rodach, l'Utz, le Paunach, le Weeren, la Saale, le Schut & le Sinn qui se réunissent à Reineck, le Tauber, l'Erf &c.

La Rednitz reçoit du sud au nord le haut & bas Retzat, le Roth, l'Aura, la Prumbach, le Finsterbach, le Hebenbach, le Schwartzbach, la Bieber, le Pegnitz, le Farrenbach, le Zenn, l'Aurach, le Siebach, le Viesend, l'Aisch, le Reiche & le Rauhe-Ebrach.

Le Stray dont l'auteur parle tombe dans la Saale près de Neustadt en Franconie. L'Altmuhle prend sa source au midi près de Rotenbourg & tombe dans le Danube en Baviére près de Kelheim.

(*b*) La Thuringe n'est pas entre la Saale & le Weser, mais entre la Werra & la Saale. La Werra vient du païs d'Henneberg. Le Weser ne prend ce nom qu'à Munden au confluent de la Fulde & de la Werra. L'auteur italien voulant décrire la situation de la Thuringe devoit ajouter que cette province confine aux montagnes du *Hartz* vèrs le nord, & qu'au sud-ouest elle est séparée des païs de Smalcalde & d'Henneberg par la forêt de Thuringe.

tation à ce monarque, le suppliant de se désister d'une entreprise qui ne pouvoit s'accorder avec le serment qui les lioit à leur prince. Ils exposérent les malheurs qui seroient la suite de leur defection, & promettoient d'observer une exacte neutralité. Mais la neutralité n'entroit point dans le plan de Gustave qui avoit besoin d'Erfurt, & il y fit son entrée le 26. septembre. Les habitans étoient frappés de l'idée qu'on leur avoit donnée des Suédois comme de gens sans pitié pour les catholiques, & ne savoient que penser de ces vainqueurs qui leur paroissoient trop humains. Ils craignoient que cette humanité ne fût un piége; mais ils reconnurent bientôt qu'en perdant leur souverain, ils avoient trouvé dans Gustave un pére & un ami (*a*) plustôt qu'un maitre. An. 1631.

Le roi entré dans Erfurt étoit à peine descendu de cheval qu'il ordonna à Ruthwein colonel écossais de prendre avec lui vingt compagnies de cavallerie & trois régimens d'infanterie, & d'aller droit à Gotha sur la Nesse. (*b*) Gotha n'avoit pour se défendre ni bons murs ni garnison; il fut en même tems attaqué & pris. Le lendemain matin le roi quitta Erfurt où il laissoit bonne garnison, & se porta sur Ilmenau (*c*) aux confins de la Franconie, qui capitula sur le champ; puis traversant la forêt de Thuringe qui sépare ces deux provinces, après

(*a*) Le roi avant de quitter Erfurt signa une capitulation dont voici les principaux points:

1. Les habitans seront maintenus dans tous leurs droits, priviléges, libertés & possessions.

2. Ils peuvent compter sur la protection de Sa Majesté.

3. Les troupes suédoises n'y resteront qu'autant qu'elles seront nécessaires à la sureté de la ville & des environs.

4. Les officiers feront observer la plus exacte discipline.

5. La garnison, Dieu aidant, défendra la ville contre toute entreprise de l'ennemi.

6. Sa Majesté s'engage à dedommager les habitans de ce qu'ils auront à souffrir dans cette guerre, & de les faire comprendre eux & leurs alliés dans le traité.

En reconnoissance de quoi le magistrat s'obligea par écrit au nom des habitans à rester fidéle & soumis au roi, à sa couronne & à ses hauts alliés, tant & aussi longtems que dureroit cette guerre de religion. La ville s'engagea de plus à payer la garnison, qui fut de 625 chevaux & de 2600 fantassins, & de faire un état honnéte au comte George Louis de Lœvenstein que le roi fit commandant d'Erfurt. Jacob de Steinberg y resta en qualité d'ambassadeur de Sa Majesté, & le duc Guillaume de Saxe-Weimar fut nommé Gouverneur de la ville & chargé de prendre soin des fortifications & de faire des levées de cavallerie & d'infanterie pour le service du roi. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 462. & 63.

(*b*) Gotha à 4 milles d'Erfurt est sur la Leine qui tombe dans la Nesse au-dessus de Gotha; la Ness tombe dans l'Unstrut près de Tonna, & l'Unstrut dans la Saale près de Naumbourg, &c.

(*c*) Ilmenau entre les comtés de Schwartzbourg & d'Henneberg à 5 milles d'Erfurt.

An. 1631. deux jours de marche il arriva ſous les murs de Maſsfeld, (*a*) qu'il fit ſaluer d'une décharge de toute ſon artillerie. La garniſon après deux aſſauts ſe voyant hors d'état de tenir plus longtems & ne comptant plus ſur un ſecours éloigné qui ne pouvoit percer quand même il arriveroit, demanda à ſortir avec les honneurs de la guerre, & Guſtave les lui accorda ſans peine. Ce roi politique autant que brave traitoit les vaincus avec douceur, uſoit de paroles obligeantes avec eux, les gagnoit & faiſoit des ſujets affectionnés de tous ceux que les armes lui ſoumettoient.

Conquête du païs d'Henneberg.

La priſe de Maſsfeld lui valut toute la comté d'Henneberg, païs riche, couvert de villes & de bourgs bien peuplés, entre la Franconie & la Thuringe. Cette conquête entraina la reddition de Kœnigshofen ſur la Saale quoique fortifiée à la moderne (*b*) & munie de bons remparts. Les Suédois furent à peine devant cette place qu'ils la foudroyérent de trois côtés, & le roi mélant les menaces aux promeſſes fit dire à la garniſon de le recevoir comme ami ou qu'il alloit mettre la ville à feu & à ſang. La garniſon & les habitans intimidés & ſéduits tout à la fois, partagés entre la crainte & l'eſpérance, s'abandonnérent à l'humanité du vainqueur. La priſe de Kœnigshofen mit la conſternation dans toute la Franconie: ceux qui en avoient les moyens s'enfuirent avec leurs meilleurs effets.

Progrès des Suédois en Franconie.

L'éxemple plustôt que la force entraina Carlſtadt, Schweinfurt, Kiſſing, (*c*) Haſsfurt & Gemunden, villes ſur le Mein au cœur de la Franconie. Quelques unes furent forcées, la pluſpart ouvrirent leurs portes. Preſque toutes étoient ſans défenſeurs, parce que Tilli prévoyant la perte de ces places difficiles à garder & ne cherchant qu'à ſe

(*a*) C'eſt à préſent un baillage du duché de Meinungen à 4 milles d'Ilmenau. Il y a deux Maſsfeld qui ne ſont pas fort loin l'un de l'autre; le haut Maſsfeld qui eſt à côté d'Ilmenau, & le petit de l'autre côté de la Werra qui eſt le chateau que le roi de Suéde fit ſommer. Le commandant étoit à la chaſſe & fut pris. *Puffendorf* liv. III. §. 33. Une partie des richeſſes de la Franconie y étoient renfermées, ſurtout beaucoup d'or & d'argenterie appartenans aux égliſes de la province. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 464.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Q. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Kiſſing eſt ſur la Saale à 2 milles de Schweinfurt. L'auteur a voulu parler de Kitzing, ville ſur le Mein à 2 milles de Wurtzbourg.

remettre en forces, avoit appellé à lui toutes les garnisons de ces villes. La plupart n'étoient plus gardées que par des gens de la campagne & quelques bourgeois, plus propres à s'enivrer qu'à défendre leurs murs. Celles qui auroient pû faire quelque résistance craignant le sort des premiéres qui avoient été prises de force, n'opposérent que de vaines menaces & se rendirent. An. 1631.

Si Carlstadt & Schweinfurt, où se trouvoient quelques compagnies des troupes de Mayence, firent mine de se défendre, ce fut plustôt pour sauver l'honneur de la garnison que pour conserver ces places. Wurtzbourg capitale de la province n'étoit pas encore aux Suédois. Gustave sentoit de quelle importance il étoit pour lui de s'en rendre maitre. Située sur le Mein au pié d'une colline, elle renfermoit presque tout l'argent du païs, qu'on y avoit apporté avec les meilleurs effets de la province & des villes voisines; en sorte que Wurtzbourg pouvoit passer alors pour le trésor de la Franconie, & Gustave y alloit trouver d'excellents quartiers pour son armée.

Prise de Wurtzbourg le 8 d'octob.

L'avantgarde forte de huit-mille hommes se mit en marche au commencement d'octobre & fut bientôt à la vue de cette ville qui ne pouvoit opposer à l'artillerie suédoise que de foibles remparts à l'ancienne, (a) & une garnison trop peu agguerrie pour arrêter des Suédois à la brêche. Les troupes de la Ligue qui composoient la garnison se retirérent dans le chateau de Marienbourg, & la ville ouvrit ses portes. Dès que les suédois en furent maitres, ils investirent le chateau. C'étoit un fort construit sur un rocher & que l'art secondant la nature rendoit presque imprenable; mais tout devenoit possible aux Suédois sous les yeux du héros qui les animoit par son exemple. Les Suédois par l'ordre de Gustave grimpérent sur la croupe de la montagne où le chateau est assis, & y ayant dressé une batterie & fait brêche raisonnable, ils l'emportérent au second assaut, y entrérent pêle-mêle avec les assiegés, & en tuérent sept-cent. Le siége avoit

(a) Voyez la *Remarque Militaire* R. à la fin de l'ouvrage.

An. 1631. duré quatre jours. (*a*) Les Suédois y trouvérent un si grand amas de munitions, d'argent & d'effets précieux, que de tous ceux qui entrérent dans ce fort, il n'en ressortit presque aucun qui n'eût changé son habit contre un meilleur & qui n'eût fait fortune. (*b*)

Tilli arrive trop tard.

Tandis que Gustave continuoit à recueillir les fruits de sa victoire, Tilli averti que le roi n'avoit laissé que peu de monde en Saxe & dans les évêchés de Magdebourg & d'Halberstadt, se persuada qu'il pourroit opérer de ce côté-là une diversion assez forte pour tirer les Suédois de la Franconie & les éloigner de Wurtzbourg. (*c*) Il étoit déja en marche lorsqu'on vint lui dire que les Suédois avoient pris la ville, & que le chateau étoit aux abois. Tilli connoissoit l'importance de cette place, il avoit toûjours compté qu'elle lui serviroit de retraite au besoin & qu'il y trouveroit un magazin fourni de ce qu'il falloit pour l'entretien d'une armée. Il revint sur ses pas, se flattant qu'il arriveroit encore à tems pour sauver le chateau & porter plus aisément du secours aux électeurs de Mayence & de Trèves. Mais quelque diligence qu'il fit, il vint trop tard; & ne voyant plus de moyen de détourner les Suédois de leur entreprise sur la Franconie, il se borna à fortifier les places frontiéres, à occuper les passages les plus importans, cherchant de toute maniére à rallentir la rapidité des succès de Gustave. Mayence, (*d*) Aschaffenbourg, Diebourg, Steinheim, Heidelberg, Worms & Hanau comme les meilleures places des cercles du Rhin & du Mein furent pourvues de bonnes garnisons. Tilli passa

(*a*) Les Suédois avouérent qu'ils n'avoient jamais vû un si grand feu. Le roi y reçut un coup de mousquet dans son gand qu'il tenoit à la main. *De Prades.*

(*b*) Ils y trouvérent une grande somme d'argent que l'électeur de Baviére avoit envoyée à Tilli après sa défaite pour rétablir son armée. Le roi eut pour sa part du butin tout le canon, des armes toutes neuves de quoi armer 7000 hommes, la vaisselle d'argent de l'évêque, ses chevaux & la bibliotheque des Jésuites. *De Prades.* Gustave fit enlever cette bibliothéque en represaille de ce que Tilli avoit fait de celle d'Heydelberg; mais les manuscripts furent détournés dans le tems & ont été retrouvés de nos jours sous une voute où ils avoient été cachés. *Gœtting. Anzeige.*

(*c*) Tilli étoit alors du côté de Fulde où il avoit donné la chasse aux Hessois. Il avoit avec lui 18000 hommes de pié & 8000 chevaux. Charles duc de Lorraine le joignit avec un corps de 12000 hommes, dans sa marche près d'Aschaffenbourg, comme il alloit au secours de chateau de Wurtzbourg.

(*d*) Mayence sur le Rhin au confluent du Mein & du Rhin. Aschaffenbourg, Steinheim & Hanau sur le Mein, Worms sur le Rhin, Heidelberg sur le Necker qui tombe dans le Rhin à Manheim.

An. 1631.

le Mein à Seeligenstadt vèrs la fin d'octobre, entre Francfort & Aschaffenbourg, & s'arrêta dans la Bergstrasse, petit païs entre le Rhin & le Mein, (a) frontiére du Bas-Palatinat, pour veiller sur les Suédois & s'opposer à leurs progrès sans risque. Il laissa quelques compagnies d'infanterie & cent cavaliers dans Bobenhausen (b) près de Francfort, qui étoit mal gardé, & prétendit qu'une petite garnison derrière d'assez bons murs devoit tenir au moins quelques jours, & retarder la marche de l'ennemi.

Il se retire dans la Bergstrasse.

Tandis que Gustave-Adolphe faisoit en personne la conquête de la Franconie & que Tilli travailloit à se refaire de ses pertes, Gœtz & Tieffenbach sortirent de la Silésie avec huit-mille impériaux, dans le dessein de ravager la Lusace.

La Lusace ravagée.

La Silésie à l'extrémité de l'Allemagne vèrs l'orient y confine à la Pologne, elle à la Moravie au midi, la Lusace & la Bohéme au couchant & la nouvelle-marche au nord. Cette belle province appartenoit ci-devant aux polonois, mais au tems où j'écris (en 1640.) elle fait partie du royaume de Bohéme. Elle est riche, fertile, bien peuplée & compte parmi ses habitans des ducs & des princes; l'Oder passe au milieu & l'arrose dans toute sa longueur.

Idée de la Silésie.

La Lusace entre l'Elbe & l'Oder touche à la Bohéme & est encore réputée province de ce royaume. Elle est arrosée par la Sprée & la Neiss. Les impériaux la ravageoient dans l'absence de l'électeur qui depuis la victoire de Breitenfeld avoit repris Leipsic & étoit alors du côté de Torgau. Gœtz ayant pris par Guben avoit attaqué & pris cette place ainsi que Damme, Geissen & Spremberg, (c) toutes villes

Idée de la Lusace.

(a) Et le Necker, entre Darmstadt & Mayence. Tilli avoit alors une armée de 40000 hommes, c'est à dire presque du double plus forte que celle du roi; mais l'électeur de Baviére chef de la *Ligue* avoit écrit à ce général de ne point risquer de bataille à moins qu'il ne fut moralement sûr du succès, de peur qu'une seconde défaite n'entrainât la perte de la Baviére, de la Souabe & des électorats du Rhin. Cette politique lioit les mains au comte de Tilli, car quel est le général tant habile qu'il soit, qui puisse être *moralement sûr* de l'événement? Aussi dit-on, que Tilli en recevant cet ordre ne put retenir ses larmes. *Kevenhuller* pag. 1384.

(b) A trois milles de Francfort & deux d'Aschaffenbourg sur un petit ruisseau nommé le Gernsprintz, qui se perd dans le Mein près d'Aschaffenbourg.

(c) Spremberg dans la seigneurie de même nom sur la Sprée. Geissen est apparemment Gassen sur la Luppe à un mille de Sommerfeld dans la Basse-Saxe.

An. 1631. peu confidérables. Tieffenbach pour ne fe pas montrer moins actif entra dans la Haute-Lufаce & mit à contribution Bautzen fur la Sprée, & logea fes troupes dans Gœrlitz fur la Neifs, qui ne fut pas épargnée.

Cependant la cour de Vienne penfoit toûjours à détacher Jean-George de l'alliance du roi de Suéde dont il faifoit la principale force. Le moyen de ramener ce prince n'étoit pas de piller fes états, & furtout la Lufаce que Ferdinand venoit de lui donner en reconnoiffance des fommes prétées & des fervices rendus à la maifon d'Autriche dans les derniéres guerres contre la Bohéme & le Dannemarc. Auffi les deux généraux eurent ordre d'évacuer les villes prifes, & peu après vèrs la mi-novembre le colonel Paradis agent de Cadretta ambaffadeur d'Efpagne à Vienne fut envoyé à Dresde avec des propofitions de paix & des offres capables de gagner l'électeur, s'il avoit pû l'être. Mais les obligations que ce prince avoit à Guftave étoient encore trop récentes, & d'ailleurs il fe voyoit entouré des Suédois: il ne pouvoit en confcience ni en fureté entendre à la paix, fi fes alliés n'y étoient compris. Ainfi la négociation fut rompue; & même l'électeur fe prétant aux vues du monarque fuédois, tourna fes armes contre la Bohéme, afin de faciliter par cette diverfion les progrès que les Suédois faifoient dans l'empire.

Tentative pour détacher l'électeur du parti du roi.

Arnheim, général commandant les troupes faxonnes, eut ordre de fon maitre de conduire l'armée en Bohéme & d'y prendre fes quartiers d'hyver. Pour affurer fa marche il détacha en avant le comte de Thurn (que les François dans leurs hiftoires appellent le vieux comte *de la Tour*) ayant fous lui le colonel Laurent de Hoffkirch, deux Bohémiens du nombre des bannis qui avoient tout perdu dans la derniére révolte. Ils avoient ordre d'aller jufqu'à Schlukenau (*a*) fur la frontiére de Bohéme entre l'Elbe & la Neifs. La terreur étoit fi grande qu'au

Entrée des Saxons en Bohéme.

(a) Sur la Sprée dans le cercle de Leutmeritz à 3 milles de Bautzen.

An. 1631.

qu'au seul bruit de la marche des Saxons, tout ce qui pouvoit prendre la fuite, la prit. Les uns se jettérent dans Budweis, (*a*) Tabor & quelques autres places de la frontiére, d'autres furent jusqu'en Autriche. Les Saxons trouvérent par conséquent peu de résistance depuis Leutmeritz jusqu'à Prague, que les impériaux avoient abandonnés à l'approche des protestans. Ils ne pouvoient seuls garder ces places ni les défendre, & ils avoient affaire à des bourgeois intimidés qui trembloient au seul nom d'une armée qui avoit fait tourner le dos aux vieilles bandes de Tilli. Ainsi Prague & les autres villes de la Bohéme tombérent au pouvoir des protestans. Ils y entrérent, & ces luthériens qu'on disoit si cruels étonnérent les catholiques par leur humanité. Ils furent même scandalisés de voir que des religieux qui font vœu de mourir pour la religion avoient abandonné les premiers leurs églises & les ames confiées à leurs soins, & s'étoient sauvés avec les troupes.

Prise de Prague.

Egra se rend aux Saxons.

Egra, frontiére de la Bohéme & du Palatinat & la clef d'un passage important sur l'Eger ouvrit ses portes au vainqueur, sans faire la moindre résistance. Les autres villes situées le long de la Moldau & du Danube sans doute auroient suivi cet exemple si l'armée saxonne n'eût mis d'elle-même un terme à ses progrès. Elle resta dans Prague & dans les environs. Ce fut-là le *non plus ultra* des opérations d'Arnheim, quelques sollicitations que le roi de Suéde fit auprès de l'électeur, pour qu'il ne donnât pas le tems à Walstein de rétablir ses affaires. Car suivant le plan du roi les Saxons devoient entrer en Moravie, & pousser jusqu'au Danube, afin de dissiper les nouvelles levées qui comme j'ai dit se faisoient dans les états de l'empereur avec une ardeur incroyable. Mais que pouvoient les instances de Gustave contre les délices de Prague? (*b*) Les Saxons s'y plongérent & donnérent le

(*a*) Tabor & Budweis dans le cercle de Bechin, frontiére de l'Autriche.

(*b*) Dès que les Saxons furent maitres de Prague, ils rappellérent les éxilés du parti de Frédéric V. qui furent remis en possession des biens fonds qu'ils avoient possedés dans cette grande ville & aux environs. Beaucoup de gens rentrérent dans leurs maisons, & se trouvérent plus riches qu'ils n'étoient avant d'en sortir.

Ainsi le comte de Thurn reprit sa maison que l'empereur avoit donnée au comte de Michna & que ce seigneur avoit fort embellie, & richement meublée. C'étoit un dedommagement pour l'ancien possesseur, qui rentroit dans son bien. Mais cette

An. 1631.

tems aux impériaux de ſe remettre en forces, & à Galas d'arriver avec une bonne armée à Pilſen, place de la Bohéme importante par ſon aſſiette & qui mettoit la frontiére en ſureté. (*a*) Le roi ſe plaignit à l'électeur & dans ſa lettre le taxa de négligence. C'étoit peut-être moins *négligence* que politique. En effet l'électeur devoit craindre de trop aggrandir un allié qui pouvoit à la fin lui faire la loi dans ſon propre païs, enfermé comme il l'étoit par les armées de Guſtave. Par cette inaction il donnoit le tems aux Autrichiens de contrebalancer la puiſſance des Suédois, & il reſtoit en état de pouvoir à de bonnes conditions accepter l'amitié de l'empereur. Au reſte cette politique étoit le fruit de l'habileté des miniſtres de la cour de Vienne, qui malgré la guerre, conſervoient des relations cachées avec les princes voiſins. Ces miniſtres jettoient dans les conſeils & dans les armées ennemies des ſemences de diviſion dont ils retiroient des fruits couteux mais utiles. Dans ces circonſtances ils ne pouvoient trop acheter l'amitié de la Saxe pour retirer l'électeur de l'alliance des Suédois, & pour ôter aux proteſtans un appui reſpectable.

Politique des Saxons & des Autrichiens.

Progrès des Suédois dans le Mecklenbourg.

Mais tandis que Guſtave pouſſoit ſes conquêtes dans l'empire, Jean-Albert duc de Mecklenbourg-Guſtraw & le maréchal Todt qui depuis cinq mois avoient tenu Roſtock bloqué venoient de l'affamer (*b*) & d'accorder libre ſortie à 3000 hommes d'infanterie &

jouiſſance ne fut pas de durée, puiſque les Saxons reperdirent Prague avec la même facilité qu'ils l'avoient conquis. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 485.

(*a*) Pilſen dans le cercle du même nom eſt à onze milles de Prague & autant d'Egra, au confluent de la Ralbuza & de la Beraune, à huit milles de la frontiere du Palatinat.

(*b*) Ce n'eſt point la faim, mais la crainte d'une mine & l'impoſſibilité d'être ſecouru qui portérent le commandant de Roſtock à ſe rendre. Le général Firmond qui commandoit dans la place tenoit bon parce qu'il eſperoit que le comte de Tilli viendroit à ſon ſecours. Mais Todt lui fit dire qu'il étoit impoſſible au comte & à qui que ce fut de le dégager, attendu que les impériaux venoient d'être battus près de Leipſic. Firmond demanda la permiſſion d'écrire à la plus prochaine garniſon pour ſavoir ſi le fait étoit vrai, & au retour du courier il capitula le 16. d'octobre 1631. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 486. L'auteur italien devoit ajouter que les troupes qui avoient fait le ſiége de Roſtock furent ſur le champ inveſtir Wismar. Cette ville étoit le Magazin de l'amirauté des impériaux. Walſtein y avoit fait de grands amas de poudre, de plomb, d'artillerie & de bois pour y conſtruire & armer une flotte capable de faire reſpecter le titre d'amiral de la mèr baltique, que l'empereur lui avoit donné. Cette place fut évacuée le 10. janvier 1632. Les Suédois s'en mirent en poſſeſſion pour empêcher les Eſpagnols de pénétrer dans la baltique. Demitz autre ville du Mecklenbourg où les impériaux ſe maintenoient encore s'étoit rendue le 13. decembre 1631. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 497. Par la priſe de ces trois places, tout le païs rentra ſous la puiſſance de ſes ducs. Les troupes qui n'étoient plus néceſſaires où il n'y avoit plus d'ennemis, eurent ordre de paſſer

300 cavaliers qui composoient la garnison de cette place. Bannier avec 8000 hommes nouvellement levés en Poméranie avoit quitté le Mecklenbourg & investi Wansleben (*a*) avec tant de vitesse & d'habileté, que les impériaux enfermés dans la place, se voyant pris au dépourvû & hors d'état d'échapper, avoient accepté les conditions du vainqueur, qui furent que les soldats prendroient parti dans l'armée du roi, & qu'on fourniroit aux officiers les moyens de regagner le camp des catholiques. Bannier occupé du projet important de reprendre Magdebourg & les villes voisines, marcha droit à cette place. Benninghausen s'approcha avec cinq-mille impériaux pour contrecarrer les desseins du suédois, & engagea une affaire de cavallerie où il eut même quelqu'avantage. Mais ni une garnison renforcée de quatorze compagnies ni de fréquentes sorties, qui ne laissoient pas que d'incommoder beaucoup les Suédois dans leurs quartiers, n'empêchérent point l'intrépide Bannier de former le siége de Magdebourg. An. 1631.

Bannier assiége Magdebourg.

Axel-Oxenstierna grand chancélier de Suéde avoit fait lever du monde dans ce royaume & en Prusse pour renforcer l'armée de son maitre en Allemagne. Il parut au camp du roi à la tête de six-mille hommes d'infanterie & de huit-cent chevaux. Gustave maitre de plusieurs provinces depuis sa victoire, & voyant son armée accrue de ce renfort, conçut des desseins plus élevés & proportionnés à ses forces. Comme son génie travailloit toûjours d'avance, ses résolutions en étoient plus promtes & les choses les plus difficiles lui devenoient aisées. On eût dit que sa prévoyance embrassoit le présent & disposoit de l'avenir.

Secours qu'Oxenstierna améne au roi.

Il savoit que l'électeur de Baviére faisoit de grands efforts pour se remettre de ses pertes & que Tilli par son ordre voloit au secours du Haut-Palatinat. Gustave pensoit à déranger ces projets; mais avant tout il falloit s'assurer des états de Franconie qui auroient bien voulu ne pas se déclarer. Il s'adressa aux Nurembergeois & leur notifia le motif de son armement, leur demandant qu'ils eussent à se décider

Gustave ne veut entendre à aucune neutralité.

l'Elbe & de seconder les opérations du duc de Lunebourg dans la Basse-Saxe. Le maréchal Todt avoit huit à six-mille hommes. Voyez l'*histoire de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. III. pag. 394.

(*a*) Ou Wantleben & Wantzleben a deux milles de Magdebourg du côté du païs d'Halberstadt.

An. 1631. promptement pour ou contre, en les avertissant que s'ils différoient de répondre ou qu'ils cherchassent à colorer ce retard par de vaines raisons, il prendroit ce délai pour une déclaration de guerre; qu'il ne vouloit absolument entendre à aucune neutralité, & ne leur laissoit que deux partis à prendre, le sien ou le parti contraire. Gustave parloit en vainqueur à des gens qui avoient souscrit aux résolutions de l'assemblée de Leipsic & qui sur l'approche des troupes impériales y avoient ensuite renoncé. La pluspart des bourgeois de Nuremberg étoient protestans & occupés de l'aggrandissement de leur religion, ils craignoienr pour leurs priviléges, si la maison d'Autriche devenoit toute puissante en Allemagne. Le senat de Nuremberg s'assembla, & après différentes contestations on trouva que le plus sûr étoit de se déclarer pour le roi. Sur le champ la ville députa à Tilli pour lui alleguer la loi du plus fort qui ne laisse point de choix à faire. Mais cette excuse ne l'appaisa point. Il perdoit l'appui d'une ville importante, & dans sa fureur il ne pensa qu'à tirer de Nuremberg la vangeance la plus complette. (a) S'étant porté aussitôt sur Rotenbourg & Ochsenfurt, (b) places au cœur de la Franconie, il emporta d'emblée d'autres villes qui ne pouvoient être défendues ni secourues à tems, & se présenta devant Wertheim, place forte sur le Mein à l'embouchure de la Tauber, qu'il crut de surprendre de même. Mais le roi avoit fait dire au gouverneur d'être sur ses gardes, & quand Tilli approcha ce gouverneur fit une vigoureuse sortie. En même tems des Suédois qui étoient cachés dans une forêt voisine lui tombérent à dos, il fut repoussé & laissa deux-mille des siens sur la place. (c) Il tourne bride & marche à Nuremberg, résolu de punir le magistrat de son man-

Nuremberg se déclare pour les Suédois.

(a) Tilli étoit dans la Bergstrasse, entre Darmstadt & Mayence.

(b) Ochsenfurt n'est qu'à deux milles de Wurtzbourg sur le Mein. Il est étonnant que les Suédois, qui avoient garnison dans Wurtzbourg n'ayent pas soutenu cet endroit. Rotenbourg est sur la Tauber à six milles de Wurtzbourg.

(c) C'est à peu près le même stratagème qui avoit coûté six-mille hommes à Tilli devant Werben. Voyez la *Remarque Militaire* N. à la fin de l'ouvrage. Cela ne doit pas surprendre. Les Grès se sont laissés tourner trois fois au même passage des Thermopyles, par les Perses, les Gaulois & les Romains. *Militaires au-delà du gange*, par M. de Lo-Looz, Tom. II. pag. 194.

An. 1631.

que de soi. Mais il y échoue comme devant Wertheim. Les habitans s'étoient munis de ce qu'il falloit pour leur défense, & les impériaux manquant de tout avoient encore les Suédois en flanc qui les harceloient. Tilli devant Nuremberg, ne pouvant faire que des plaintes, en fit de très-améres au magistrat, l'exhortant à ne pas s'écarter plus longtems de la soumission due au chef de l'empire; mais bientôt lassé de ces pourparlers inutiles, il prit la route du Haut-Palatinat. Il avoit confié la garde de deux villes de la seigneurie de Nuremberg, Lauff (*a*) & Hersprück, à mille fantassins & à cent cavaliers qui devoient lui en répondre, il répandit le reste de son armée dans le margraviat d'Anspach, (*b*) le Haut-Palatinat & la Souabe.

Tilli fait de vains efforts pour s'y opposer, & se retire dans le Palatinat.

Le roi crut nécessaire de se rendre maitre des villes du Rhin avant de se porter du côté du Danube, & résolut d'en faire la conquête en personne. Il commença par s'assurer des passages. C'étoit autant pour n'avoir pas à craindre l'armée combinée des Espagnols, du duc de Lorraine & des princes ecclésiastiques, que pour se conserver un chemin ouvert aux secours considérables que la France lui promettoit, & qu'elle lui offroit même. Une partie des troupes suédoises resta en Franconie aux ordres du maréchal Horn. Gustave avec le reste de son armée descendit le long du Mein, marcha à Steinheim, & prenant avec lui huit regimens de cavallerie, il vint jusqu'à Hannau. Cette forteresse avoit été livrée par trahison (*c*) au colonel Tubal ou Haubald le 10. de novembre. Le capitaine Brandeis qui y commandoit & le comte de Hannau qui s'y faisoit traiter de ses blessures reçues à la journée de Leipsic y avoient été pris & y étoient encore comme prisonniers de guerre.

Surprise de Hannau.

Le roi fut reconnoitre les environs & prenant sur la gauche, avec huit compagnies de dragons il s'empara d'Offenbach à deux petites lieues de Francfort sur le Mein. Jugeant qu'il ne lui seroit pas plus

Prise d'Offenbach.

(*a*) Ce sont deux passages sur la Pegnitz qui tombe dans la Rednitz ou Regnitz près de Nuremberg. Lauff est à un mille & demi & Hersprück à trois milles de Nuremberg.

(*b*) En haine de ce que Christian margrave d'Anspach s'étoit donné au roi de Suéde.

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* S. à la fin de l'ouvrage.

An. 1631. difficile de réduire Francfort, ville grande, & plus connue par ses foires que par sa force, il marcha droit à cette place & fit requérir les habitans de s'allier avec lui. Il lui étoit alors important de s'assurer de cette ville & de la fidélité des habitans. Mais eux qui n'avoient point envie de se départir d'une neutralité toûjours utile au commerce, envoyérent deux députés au roi pour lui représenter le serment qu'ils avoient fait à l'empereur & le préjudice que la guerre alloit apporter à leur négoce. (*a*) Ils employérent ces raisons & d'autres encore qui auroient été trouvées bonnes dans tout autre tems, mais qui furent alors sans effet. Le roi savoit que Francfort qui tenoit un rang distingué parmi les villes libres, n'en étoit pas pour cela plus libre. Le parti catholique y prévaloit, par conséquent l'empereur y étoit le plus fort, & quoique dans une ville neutre ce parti n'auroit pas manqué de nuire aux Suédois, s'il l'avoit pû. Ainsi leur projet de neutralité dut s'évanouir à l'approche de Gustave, d'autant plus que pendant qu'ils verbalisoient l'armée suédoise avançoit, & la magistrature de Francfort n'avoit pas achevé ses délibérations & ses représentations que déja la cavallerie étoit aux portes, & l'infanterie prête à user de force pour y entrer. Les députés accoururent à Offenbach où étoit Gustave & se soumirent à la loi du vainqueur. Les portes de Francfort furent ouvertes le 17. novembre. Les bourgeois consignérent aux Suédois le fort de Saxenhausen bâti pour servir de tête de pont de l'autre côté du Mein. Ce fut le gage de leur fidélité. (*b*) Gustave y laissa le colonel Vitzthum avec six-cent (*c*) hommes, & sans s'ar-

Francfort ouvre ses portes.

(*a*) Gustave leur ôta ce sujet de crainte, en favorisant leur commerce. Car sur les représentations que le magistrat lui fit quelque tems après, que les chemins n'étoient plus sûrs, & que les étrangers craignoient de se mettre en route, Gustave fit publier un Édit le 29. decmebre de cette année par lequel il ordonne aux officires de favoriser les marchands qui voudroient aller aux foires de Francfort, & leur enjoint de punir de mort le soldat qui aura dérobé quelque chose ausdits marchands ou recélé l'effet volé. *Theat. Europ*. Tom. II. pag. 493.

(*b*) Gustave disposa le magistrat & les bourgeois de Francfort à lui preter serment de fidelité & à se conformer aux résolutions de l'assemblée de Leipsic, promettant de ne point donner de secours à ses ennemis. Le succès de cette affaire parut si important à ce prince, qu'il ordonna des jeûnes & des priéres publiques dans toute son armée pour remercier Dieu de ce que la ville de Francfort s'étoit accommodée sans effusion de sang. *Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 18.

(*c*) 74 compagnies d'infanterie & 45 cornettes de cavallerie qui furent encore quelque tems à la solde du roi. *Theat. Europ*. Tom. II. pag. 490.

rêter il traversa la ville avec l'armée & poussa la même nuit jusqu'à Hœchst, (*a*) petite place sur le Mein, appartenante à l'électeur de Mayence. La garnison, qui étoit de trois-cent hommes, parut vouloir tenir quelques jours & arrêter le roi, elle osa même tirer sur l'armée royale; mais pensant qu'elle alloit s'attirer une capitulation honteuse & peut-être exposer la ville au pillage, elle se rendit, & presque tous les soldats voyant la fortune abandonner leur maitre prirent parti dans l'armée du roi.

An. 1631.

Prise de Hœchst le 20. nov.

La fortune favorisoit Gustave, rien ne devoit l'arrêter. Cette place prise, le roi fit attaquer Kœnigstein, (*b*) passage important qui domine tout le païs aux environs. Il détacha un autre corps vers Kostheim & Fliersheim (*c*) le long du Mein, avec ordre de jetter un pont de ce côté-là pour que rien ne l'arrêtat dans ses opérations. Gustave étendoit ses soins à tout, il fut voir dresser les batteries qui devoient réduire Fliersheim. La possession de cette place étoit essentielle. Située sur le Mein & voisine de Mayence où le Mein tombe dans le Rhin, elle mettoit les Suédois à couvert des courses de la garnison de Mayence, elle leur assuroit toute la campagne en-deçà du Rhin, & Gustave ayant ses derriéres gardés pouvoit sans rien craindre pousser de ce côté ses conquêtes aussi loin qu'il le voudroit. Le pont de batteaux étoit achevé pour passer l'armée & les provisions nécessaires. Gustave retourna à Francfort y partageant son tems entre les princes du parti avec lesquels il s'entretenoit des moyens de terminer glorieusement les entreprises de cette campagne; entre les ministres étrangers qui attendoient audience, & les malheureux qui venoient implorer sa clémence. Il donna une attention remarquable aux priéres de quelques moines des environs qui demandoient des sauvegardes pour leurs couvents. Il ne voulut jamais permettre qu'ils lui parlassent à genoux, &

Progrès du roi dans le cercle du Rhin.

Bonté du roi de Suéde.

(*a*) A cinq quarts de mille de Francfort à l'embouchure de la Nidda, qui prend sa source à Laubach dans le païs de Darmstadt. La ville est dans un fond & commandée. Quand on vient de Francfort il faut passer ce ruisseau avant d'entrer dans Hœchst.

(*b*) A deux milles de Francfort sur deux hauteurs.

(*c*) Kostheim vis-à-vis de Mayence dans l'angle que fait le Mein en se jettant dans le Rhin étoit nécessaire au roi pour assiéger Mayence. Fliersheim sur le Mein à un mille de Kostheim.

An. 1631.

ne se couvrit que quand ces bons péres eurent mis leurs capuchons. (*a*) Ce qu'ils vouloient leur fut accordé, & Gustave ajouta de magnifiques aumônes aux graces qu'ils avoient demandées. Il fut défendu aux soldats sous les peines les plus rigoureuses de faire la moidre peine à ces Péres.

Les Espagnols envoyent des troupes dans le Bas-Palatinat & dans les villes du Rhin.

Le roi ne s'arrêta dans Francfort que six jours. Il venoit de recevoir avis que divers corps d'Espagnols & de Flamands levés dans le Luxembourg s'approchoient à grands pas du Palatinat pour secourir les garnisons de Mayence, Worms, Franckenthal, Heidelberg & d'autres villes voisines où les impériaux se maintenoient encore. Gustave laissa son ministre Oxenstierna négocier avec les ambassadeurs & courut rejoindre son armée. Fliersheim venoit de se rendre après un siége de huit jours. Le roi prit avec lui les troupes les plus lestes, marcha le long du Rhin, & profitant d'un chemin peu fréquenté que son guide lui avoit fait connoitre, il entra dans le Rhingau, païs connu par ses excellens vins, & surprit (*b*) à Walf un corps d'Espagnols & de Comtois, qui furent presque tous passés au fil de l'épée. L'allarme en fut portée dans Rodesheim & Ehrenfeldt, deux places (*c*) un peu au-dessous de Mayence. Les garnisons déja terrassées par la peur ouvrirent leurs portes aux Suédois.

Espagnols surpris dans le Rhingau.

Gustave sortit du Rhingau & se présenra devant Mayence dont il étoit séparé par le Rhin. Il fit tirer quelques coups en passant plustôt pour saluer la ville que pour l'attaquer; car le Rhin dans cet endroit étoit trop large & trop rapide pour le passer. Gustave repassa le Mein & s'arrêta dans la Bergstrass, petit païs entre trois grandes eaux, le Rhin, le Mein & le Necker. Le Rhin n'en est qu'à quatre lieues, Gustave cherchoit à le passer, mais les Espagnols prévoyant son dessein avoient brulé ou coulé à fond tous les batteaux. Le roi étoit prêt à renoncer à son projet, quand un soldat allemand de ses troupes, qui avoit lié amitié avec un

(*a*) Tout cela se faisoit par considération pour le P. Joseph Capucin que Gustave savoit être le conseil du cardinal de Richelieu, & chargé de toutes les affaires du Nord. On rapporte qu'à la prise de Wurtzbourg voyant un Capucin qu'on avoit tué, il en témoigna sa colére & jura que s'il connoissoit l'auteur de ce meurtre il lui passeroit son épée au travers du corps.

(*b*) Voy. la *Remarque Militaire* T. à fin de l'ouv.

(*c*) Rodesheim & Ehrenfeldt à deux milles de Walff sont deux petits chateaux en face de Bingen sur le Rhin.

un pêcheur de Gernsheim nommé *Jean Warter*, fût trouver cet ami, & lui fit de grandes offres pour le déterminer à retirer une des barques coulées à fond. Le pêcheur se laissa gagner, & se joignit à un batelier du lieu; ils en retirérent plusieurs avec lesquelles Gustave fit passer deux-mille fantassins à l'autre bord. Le roi fit assurer la descente dans cet endroit par un bon retranchement palissadé d'une façon nouvelle & renforcé de gros arbres couchés en croix. (*a*) Une partie de l'armée passa de la même maniére & Gustave se présenta devant Oppenheim, (*b*) ville assise sur une hauteur & fortifiée à l'ancienne, ayant un mur garni de tours. La garnison avoit le Rhin pour fossé & ne se doutoit jamais que les Suédois le passeroient si aisément. Elle se croyoit donc bien sure, lorsqu'elle se vit attaquée avec un courage que l'espoir du butin changeoit en fureur. Les soldats suédois qui entendoient parler des richesses renfermées dans la place, impatiens d'en jouir, s'élançoient dans les fossés & montoient à la brêche, bravant la mort sur les cadavres entassés de leurs camarades. Les assiégés comptant d'être secourus par la garnison de Mayence, faisoient de leur côté tout ce qu'on peut attendre de braves gens bien commandés. Don-Philippe de Silva, espagnol (*c*) commandoit dans la place & exhortoit la garnison à tenir bon. C'étoit un homme de génie & fait au metier de la guerre, mais il ne croyoit pas le roi en forces & comptoit sur un secours qui ne pouvoit lui manquer. Cependant après deux jours les assaillans avoient détruit & renversé les foibles défenses des assiégés: & se jettant dans la ville l'épée à la main, ils firent main basse sur tout ce qu'ils rencontrérent. Oppenheim abandonné à l'insolence & à la barbarie du soldat pour comble de malheur fut réduit en cendres: une femme yvre y mit le feu. On y avoit trou-

An. 1631.

Gustave passe le Rhin.

Prise d'Oppenheim le 8. decemb.

(*a*) On voit encore le monument élevé en mémoire de ce glorieux passage à un quart de lieue de la ville d'Oppenheim. C'est un lion en marbre posé sur une colonne, ayant la tête couverte d'un casque & tenant en sa patte droite une épée nue. *Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 23.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* V. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Cet officier ne commandoit point dans Oppenheim, il étoit gouverneur de Mayence. Les historiens disent même qu'il s'étoit vanté qu'il arrêteroit le roi de Suéde & qu'il seroit l'écueil où ce prince seroit naufrage. *M. de M.* Tom. IV. pag. 21.

An. 1631. vé des barques & toutes les choses nécessaires pour un pont qui fut construit d'abord. L'infanterie, la cavallerie, le canon passérent, & Gustave reparut devant Mayence. La ville étoit pourvue de ce qu'il falloit pour soûtenir un siége en forme, & sa garnison exercée de longue main à se défendre derriére de vieux murs munis de foibles retranchemens. Les quatre premiers jours elle soutint avec fermeté les attaques des Suédois, & dans ces quatre jours le roi avoit déja perdu six capitaines, nombre de braves soldats & le colonel Axel-Lill avoit eû la jambe emportée d'un boulet de canon. Mais les Suédois avoient déja gagné le pié des tours. Les assiégés demandérent une suspension d'armes qui leur fut accordée, & apprenant que Gustave avoit près de vingt-six-mille hommes & plus de vingt piéces de canon avec lui, ils jugérent qu'il ne falloit plus penser qu'à traiter aux meilleures conditions, & les obtinrent meilleures même qu'on ne peut les attendre de l'humanité d'un vainqueur. Ils sortirent le 13. décembre, avec armes & bagage au nombre de passé deux-mille, dont la plus grande partie prit service dans l'armée du roi. (a) Ce prince dont la maxime étoit de traiter l'ennemi avec douceur, en retiroit cet avantage si précieux pour un conquérant, que les vaincus gagnés par ses bontés faisoient d'eux-mêmes & de bonne grace ce que la violence n'auroit peut-être pas obtenu d'eux. Aussi faisoit-il gloire de dire que *l'humanité dans les princes est la garde la plus fidéle qui veille à leur sureté;* parce qu'il n'est pas naturel de haïr ceux qui nous font du bien.

Mayence se rend au roi.

(b) Il est vrai que la capitulation portoit que la garnison ne serviroit plus contre le roi de Suéde. Mais comme c'étoient tous Espagnols ils auroient pû servir contre les hollandais. Ainsi ce que l'auteur ajoute n'est point une flatterie. Le roi trouva à Mayence 80. piéces de canon, 120 quintaux de poudre, des vivres & des munitions en très-grande quantité &c. Voyez la *Remarque Militaire* X. à la fin de l'ouvrage.



LES



# LES DERNIERES CAMPAGNES ET NEGOCIATIONS DE *GUSTAVE-ADOLPHE* EN ALLEMAGNE.

## *LIVRE TROISIÉME.*

### SOMMAIRE.

*Suite des progrès du roi de Suéde dans le cercle du Rhin, & dans la Franconie: prise de Donawert: entrée des Suédois dans la Baviére: passage du Lech: mort de Tilli: portrait de ce vieux général: conditions ausquelles Walstein se charge du commandement: surprise de Ratisbonne: l'harmonie rétablie entre les Bavarois & les Impériaux: Walstein entre en campagne: portrait de cet homme singulier: la Bohéme reprise sur les Saxons: progrès du duc de Weimar en Souabe: la ville de Nuremberg envoye des députés à Walstein: conduite du général à leur égard: camp des deux armées devant Nuremberg: attaque du camp de Walstein.*

LA prise de Mayence déconcerta les Impériaux & fut un coup de foudre pour les Espagnols campés aux environs, qui ne trouvoient plus de digue assez forte pour l'opposer à des succès si rapides. (*a*) Les princes ecclésiastiques se voyoient sans appui: la confusion régnoit dans les conseils de Vienne An. 1632.

(*a*) Les Espagnols après la perte d'Oppenheim & de Mayence avoient encore Creutznach sur la Nahe à six milles de Mayence, tout le Hundsruck qui est le païs entre le Rhin, la Nahe & la Moselle, Trèves & Coblentz deux postes importans sur la Moselle pour entretenir la communication des Païs-Bas dans le Bas-Palatinat, & la Wetteravie païs entre la Hesse & la Westphalie.

An. 1632.

& de Madrid: les forces des catholiques en se partageant s'affoiblissoient; & *la Ligue* autrefois si redoutable aux protestans n'étoit plus qu'un colosse épuisé dont les bras languissans se refusoient aux besoins du corps. Les Suédois profitérent de l'étourdissement où ils voyoient leur ennemi plongé. Mayence pris, il leur fut aisé d'emporter Baccharac & les villes voisines, qui se rendirent à la seule vue des coureurs de l'armée suédoise. Ces villes servirent d'éxemple à Wisbaden, (a) Hoff, & Kœnigstein une des meilleures places de l'électeur de Mayence; toutes ouvrirent leurs portes au vainqueur.

Prise de Baccharac.

Bernard de Saxe-Weimar, descendânt de ce Jean-Fréderic à qui Charles-quint avoit ôté ses états, venoit de passer au service du roi avec quatre-mille hommes & le titre de mestre de camp-général. Il étoit aussi heureux que brave, en voici une preuve. On étoit au commencement de janvier. Weimar envoya cinq-cent cavaliers aux portes de Manheim, qui se dirent des impériaux poursuivis par les Suédois, & demandoient à entrer. Chemin faisant ils avoient appris de quelques déserteurs l'état de la place, ensorte qu'il ne leur fut pas difficile de tromper & sentinelles & officiers, d'en imposer même au Gouverneur en prenant des noms connus & en donnant des indices vraisemblables. Mais ils ne furent pas plustôt reçus dans la place qu'ils firent main basse sur ceux qui gardoient les portes, & courant le sabre à la main sur tout ce qui se montroit, ils donnérent le tems à l'infanterie qui les suivoit de s'assurer de la place. Il y eut près de trois-cent espagnols de tués. Le gouverneur & les officiers furent prisonniers de guerre (b).

Surprise de Manheim.

La France n'avoit pû voir sans inquiétude les Suédois en moins de deux années s'étendre des bords de la Baltique jusqu'aux rives de Rhin. La crainte qu'ils ne pénétrassent plus avant avoit porté le ministre de Louis XIII. à faire entrer une armée dans l'évêché de

(a) Visbaden à 1½ mille de Mayence de l'autre côté du Rhin.

(b) Voyez la *Remarque Militaire* Y. à la fin de l'ouvrage.

Metz. (*a*) Mais en même tems que Richelieu assuroit la frontiére An. 1632. contre les entreprises de Gustave-Adolphe, le marquis de Brézé, maréchal de France & beau-frére du cardinal, revêtu du caractére d'ambassadeur extraordinaire eut ordre d'aller complimenter le monarque suédois sur le progrès de ses armes. L'objet de sa négociation étoit de resserrer les nœuds d'amitié entre les deux couronnes & d'obtenir de Gustave la neutralité pour la Lorraine & le païs de Trèves. (*b*) Il n'étoit pas de la prudence des françois d'attirer sur la frontiére ce roi victorieux, ni de voir tranquilement ses conquêtes s'accroitre aux dépends de quelques princes qui pouvoient acheter la protection de la France. Louis XIII. offroit de protéger la Lorraine à condition que le duc lui remettroit Moyenvic & Marsal, (*c*) places situées dans les marais de la Seille. Une autre condition fut que le duc d'Orléans ni aucun des rébelles n'auroient plus d'asile en Lorraine, & que le duc Charles vivroit toûjours en bon allié de la France. L'électeur de Trèves achetoit l'appui des François aux dépends de sa forteresse d'Ehrenbreitstein (*d*) située à la rive droite du Rhin vis-à-vis de Coblentz

(*a*) Louis XIII, pour éloigner les Suédois de la frontiére fit proposer à Gustave de faire entrer l'armée françoise en Allemagne, se chargeant d'attaquer l'Alsace & d'obliger le duc de Lorraine à desarmer. Mais Gustave qui ne vouloit point abandonner l'Alsace à la France, répondit en riant que *difficilement les armées de deux rois s'accorderoient bien en Allemagne*, & que Louis feroit beaucoup mieux d'attaquer les espagnols en Catalogne ou ailleurs, que pour les autres ennemis de la France en Allmagne il en faisoit son affaire. *Histoire de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. .0 & 42.

(*b*) Le traité de neutralité entre le roi de Suéde & l'électeur de Trèves fait par l'entremise de la France ne fut signé à Munich que le 20. mai 1632. La cause de ce retard fut que l'électeur en se mettant sous la protection des François se croyoit dispensé d'accorder des logemens & des vivres aux Suédois qui passeroient par ses terres. Cet article fut reglé à la satisfaction du roi de Suéde qui avoit besoin de traverser l'électorat de Trèves pour entrer dans celui de Cologne, dont l'électeur de la maison de Baviére étoit un des principaux archoutans de la Ligue. *Idem* pag. 71 & 75.

(*c*) En conséquence du traité de Vic signé le 2. Janvier 1632. par lequel le duc de Lorraine s'engageoit de plus à renoncer à toute Ligue contraire au traité fait entre les deux rois pour le rétablissement de la liberté en Allemagne.

Moyenvic & Marsal sont deux places peu distantes l'une de l'autre & toutes deux sur la Seille qui tombe dans la Moselle près de Metz, à 80½ lieues de Paris & 11 de Sarlouis.

(*d*) L'auteur devoit dire *de tout l'électorat & de Philisbourg*, que l'électeur comme évêque de Spire consigna à la France par le même traité du 9. Avril 1632. En reconnoissance de quoi Louis XIII. s'obligeoit d'assister l'électeur contre tous ceux qui le voudroient opprimer, & de faire sortir les Espagnols de ses états. Cette démarche irrita l'empereur & les Espagnols, & fut cause du malheur qui arriva depuis à ce prince: car les Espagnols le firent enlever dans Mayence en 1635, & il resta prisonnier dix années de suite.

An. 1632.

à l'embouchure de la Moselle. Louis XIII. retourna à Paris à la fin de janvier; laissant le commandement de l'armée au maréchal de la Force qui avoit sous lui le marquis de la Force son fils & Saint Chaumont, tous deux maréchaux de camp.

Le roi de Suéde s'arrête quelques jours à Mayence.

Le roi de Suéde ne s'étoit arrété que peu de jours à Mayence pour y mettre ordre aux affaires les plus pressées. Dans un conseil qu'il tint avec ses ministres & ses généraux d'armée, le duc de Weimar, qui ne cherchoit qu'à se distinguer, étoit ainsi que plusieurs autres de l'opinion „ qu'il falloit tomber dans les quartiers des impériaux qui „ étoient alors dispersés; qu'il seroit aisé de les détruire en détail dans „ un païs ouvert comme l'est l'Allemagne, & que les villes catholiques „ une fois sans défense ouvriroient leurs portes au roi dans la seule „ crainte de s'attirer son indignation par une résistance mal entendue; „ que ce n'étoit pas l'intérêt de S. M. d'employer les troupes à prendre „ quelques miserables bicoques, si par-là on donnoit le tems à Tilli „ de se mettre en forces; que le meilleur allié des autrichiens est le „ tems: qu'ils s'étoient toûjours remis de leurs défaites, parce qu'ils „ avoient toûjours sçu par ruse ou autrement se mettre à l'abri des premiéres poursuites; que l'empereur tout épuisé qu'il étoit d'argent & „ d'hommes trouveroit de quoi rétablir ses affaires avec l'or de l'Espagne & le secours des Italiens, nation d'un zéle à toute épreuve & „ dont la maison d'Autriche n'avoit que trop bien sçu profiter; que „ l'électeur de Baviére attaché par intérêt aux Autrichiens, (a) ne manqueroit jamais d'argent ni d'hommes, que son païs lui fourniroit de „ quoi réparer ses pertes; qu'enfin le commandement de l'armée venoit d'être conféré à Walstein; que cet homme s'étoit prodigieusement enrichi dans les précédentes guerres, qu'avec cela avide de „ gloire & impatient de jouer un grand rôle, il n'épargneroit rien

Ehrenbreitstein est sur un rocher: pour y arriver il n'y a qu'un sentier qui va en serpentant & que l'on a bordé d'un mur crénelé. Charles Gaspard Van der Ley successeur de cet électeur si malheureux mort en 1652, a beaucoup augmenté les fortifications de cette place.

(a) Puisque Ferdinand l'avoit mis en possession du Palatinat qu'il devoit s'attendre à reperdre si l'empereur n'étoit plus en état de tenir tête aux Suédois.

„pour faire honneur à sa charge, & profiteroit du tems qu'il en étoit „revêtu; que le roi avoit la France pour amie & que les François en „se portant sur la frontiére avoient déja tellement allarmé les troupes „catholiques, qu'elles n'avoient rien entrepris depuis & n'entrepren„droient rien contre les Suédois; que c'étoit le moment d'attaquer „& qu'il ne falloit pas donner le tems aux impériaux de se recon„noitre." An. 1632.

Ces raisons étoient plausibles, c'étoit l'avis du grand nombre. Cependant le roi ne s'y rendit pas, & dit entr'autres choses „qu'il „restoit à Ferdinand deux grands soutiens la puissance de sa propre „maison & les forces des états catholiques jointes à celles des ecclé„siastiques; qu'il falloit commencer par abattre un de ces deux sou„tiens si l'on vouloit que l'édifice de la puissance autrichienne s'écrou„lât. Il convint que l'Espagne, la Baviére & Walstein avoient beau„coup d'argent; mais il prétendit qu'il falloit faire encore plus d'at„tention aux secours qui pouvoient venir de la Flandre & des élec„teurs catholiques, des princes ecclésiastiques & du Duc de Lorrai„ne; que ce prince aimoit la guerre & qu'il ne trouveroit jamais une „plus belle occasion d'armer; que les troupes de la Ligue n'étoient „encore qu'un ramas de nouvelles levées, mais que le courage de „leurs maitres joint à l'espérance d'un succès heureux les feroit mar„cher. Surtout, dit-il, si ces milices voyent que nous nous éloignons, „elles prendront notre retraite pour une fuite. Mon avis est qu'il ne „faut pas porter le feu de la guerre ailleurs avant qu'il ne soit bien „étouffé ici, de peur qu'il ne se rallume derriére nous: il nous en „coûteroit trop alors pour l'éteindre. Il dit que la Basse-Allemagne „où le peuple nait avec le goût des armes fourniroit plus de soldats que „n'en pouvoit donner l'Italie, dont les provinces étoient dépeuplées, „sans parler que des Italiens la moitié périroit avant d'avoir passé les „montagnes; que ce peuple accoûtumé à un climat chaud & pouvant „jouir de la paix dans le plus beau païs, ne se presseroit pas de le

An. 1632. „quitter pour venir camper en plein hyver au milieu des neiges de „l'Allemagne; au lieu qu'avec de l'argent l'empereur trouveroit dans „les Païs-Bas autant de soldats qu'il en voudroit. Il dit qu'il con-„noissoit les forces & la richesse de l'électeur de Baviére, mais qu'il „savoit aussi que ce prince ne prodiguoit pas ses trésors & qu'il n'avoit „que de mauvaises troupes; que Walstein pouvoit avoir beaucoup „d'argent, mais que c'étoit aussi son seul mérite; qu'il ne voyoit en „lui qu'un homme singulier, un héros de comédie, un fou, haï des „Bavarois & méprisé de l'Espagne. Quant aux François, il ajouta „qu'on auroit pû s'en promettre beaucoup d'assistance, si la France „n'étoit toute aussi portée que d'autres à reculer ses limites; que „les François n'étoient pas gens à venir désarmer les Lorrains unique-„ment pour faire plaisir aux Suédois; que sous le beau prétexte d'as-„surer la frontiére, ils entroient dans les états des uns & des autres „tantôt comme protecteurs tantôt comme arbitres, & qu'ils pensoient „beaucoup plus à profiter des divisions qui s'étoient élevées dans l'em-„pire qu'à les faire tourner à l'avantage du parti protestant; que com-„me les grands ne sont amis qu'autant qu'ils trouvent leur intérêt à „l'être, la France se servoit des Suédois pour affoiblir la maison „d'Autriche, & qu'il étoit à craindre qu'elle ne se tournât contre ces „mêmes Suédois dès qu'elle les verroit trop puissans; (a) qu'il suffisoit de

(a) La France attentive à ses intérêts trouvoit un grand avantage à se servir de Gustave-Adolphe pour affoiblir la maison d'Autriche. Cependant pour contre-balancer les progrès de la Suéde sans contrevenir au traité de Beerwald, elle prit sous sa protection les états catholiques de l'empire, qui voulurent embrasser la neutralité. Cette politique s'est toûjours soutenue dans la guerre de trente ans, au grand regret des Suédois, comme le prouve l'instruction de la cour de France à ses ministres à Munster en 1646. „La seule considération, dit le comte „de Brienne dans cette instruction, qui a porté la „France à joindre ses armes à celles de Suéde a été „la nécessité absolue qu'elle avoit de modérer la „puissance de la maison d'Autriche qui alloit s'aug-„mentant chaque jour aux dépends des autres prin-„ces, & qui visoit aussi à s'accroitre aux nôtres, & „à se reudre à la fin maitresse de tout si elle eût pû. „Mais aujourd'hui, (en 1646.), dans l'état où sont „les affaires il y a raison de craindre dans l'Allema-„gne la trop grande puissance du parti protestant, „soutenu comme il l'est de la couronne de Suéde... „de façon que si l'ambition démesurée de la maison „d'Autriche nous a obligés de nous servir de tous „moyens pour lui former des obstacles, nous ne „devons pas nous endormir lorsque nous reconnois-„sons que l'application & la passion avec lesquelles „les protestans tâchent de se rendre redoutables ne „sont pas moins à craindre &c." *Mémoires & Négoc. secret.* Tom. I. pag. 63-65.

„de Todt & de Tubal (Haubald) (*a*) pour tenir en échec Tieffen-„bach & Gœtz en Siléfie; que l'électeur de Saxe entré en Bohéme „n'auroit pas de peine à renverfer les projets de Walftein; que Ban-„nier obferveroit les mouvemens des Bavarois, & qu'il ne s'agiffoit plus „que d'avoir fes derriéres gardés du côté du Palatinat pour être fûr „d'une victoire aifée de tout autre côté."

An. 1632.

Les Suédois jettent les fondemens de Guftavebourg.

Chacun fe rendit à l'opinion du roi. Mais avant tout il falloit s'affurer d'une retraite & couvrir le flanc de la Franconie. Guftave chercha lui-même un terrein convenable & n'en trouva pas dont l'affiette fût plus heureufe que l'angle formé par le Rhin & le Mein vis-à-vis de Mayence du côté du Palatinat. Il fit tracer en fa préfence le plan d'une fortereffe à fept baftions. Cette place eût été d'autant plus importante pour les Suédois, qu'affife au centre de l'électorat de Mayence & du Palatinat, fur les rives du Rhin & du Mein, elle devenoit la clef de ces deux grandes eaux & auroit tenu en refpect les peuples du Haut & du Bas-Rhin. Peut-être même qu'en affurant fes conquêtes de ce côté-là, Guftave cherchoit à fe ménager un chemin toûjours ouvert pour les conquêtes éloignées qu'on croit qu'il méditoit. Il voulut que cette place portât fon nom; elle fut appellée *Guftavebourg* comme qui diroit *le fort de Guftave.* (*b*) Mais fes foldats qui fe moquoient des catholiques l'appelloient *le fléau des prêtres*, (*c*) parce qu'étant, comme j'ai dit, en face de Mayence &

(*a*) C'eft ainfi que M. de M. appelle cet officier dont le nom eft finguliérement défiguré dans les hiftoriens. Le comte *Gualdo, de Prades* & le *Soldat Suédois* appellent indifféremment TUBAL l'officier qui détruifit le magazin de Freyftadt la nuit du 29. au 30. juillet & celui qui arriva le 18. août du côté de Steinau en Siléfie avec un petit corps de Suédois. L'auteur du *Theat. Europ.* nomme le premier TUPATEL & TUBATEL, l'autre TUBALD. Le docteur *Hart* appelle l'un DUVAL & l'autre DEWBATEL, enfin M. de M. dans fon *hiftoire de Guftave-Adolphe* nomme DEWBATEL celui qui étoit au camp de Nuremberg au mois de juillet & qui défendit la citadelle de Cobourg le 3. octobre, pour le diftinguer de celui qui étoit en Siléfie au mois d'août qu'il nomme HAUBALD. J'aurois bien voulu pouvoir rétablir auffi fûrement d'autres noms fuédois ou allemands que l'auteur italien a rendu méconnoiffables. J'y ai donné tous mes foins, mais quand on eft obligé de deviner fans ceffe, on ne fe flatte pas d'avoir toûjours rencontré jufte.

(*b*) Cette fortereffe fut achevée en 1633. & dans la fuite démolie, enforte qu'à peine on en voit aujourd'hui quelques ruines. *Maty* Dict. géogr.

(*c*) Les foldats de Guftave appelloient cette fortereffe PFAFFENTRAUB ou PFAFFENZWANG *entraves des prêtres*; ce qui rend mieux la penfée de l'auteur que le *Caftigo de' Preti*, fléau ou chatiment des prêtres. *Theat. Europ* Tom. II. pag. 604.

An. 1632.

au centre de l'électorat, ce fort pouvoit retenir dans l'obéissance tous les prélats voisins. Le roi avoit pourvû à ce qu'il falloit pour la construction de cette place, il avoit aussi laissé dans Mayence une garnison suffisante. On étoit au mois de janvier; mais sans que la rigueur de la saison pût l'arrêter, il se mit en marche comme un autre auroit fait au printems, & arriva devant Spire. Il fit sommer la ville. Le magistrat fit bien tout ce qu'il put pour garder la neutralité, mais Gustave vouloit la place & les portes lui en furent ouvertes. Worms, Landau, & Weissenbourg au-delà du Rhin dans le Bas-Palatinat eurent le même sort. Les Suédois y mirent garnison & se contentérent de modiques contributions. Franckendahl & Heydelberg gardées par des Espagnols avoient de quoi se défendre, & arrêtérent les Suédois, quoiqu'attaquées avec vigueur. Gustave qui perdoit l'espérance de les forcer ne voulut pas négliger devant ces places un tems qu'il pouvoit employer à parcourir des provinces qui lui étoient ouvertes, où il falloit empêcher les levées qui se faisoient pour l'armée de Walstein. Franckendahl est au milieu d'une belle plaine entre Spire & Worms. (*a*) Cette place fortifiée à la moderne est la meilleure qu'ait eû l'électeur Palatin. Les Espagnols en étoient maitres depuis la perte que ce prince avoit faite du royaume de Bohéme. Heidelberg est entre deux montagnes à la rive droite du Necker. Le palais électoral est sur l'une & la citadelle sur l'autre. L'infortuné Frédéric V. y faisoit sa résidence avant son expulsion.

Progrès des Suédois dans le Bas-Palatinat.

Gustave venoit d'apprendre la venue de la reine, il reprit la route de Francfort & fut jusqu'à Hanau, au devant d'elle. Il reçut cette princesse de la maniére la plus tendre, & s'arrêta quelques jours à Francfort auprès d'elle. (*b*) De retour à Mayence il y trouva l'envoyé

La reine de Suéde arrive à Francfort.

(*a*) A un mille de Worms. Un petit ruisseau traverse la ville qui se perd près de Worms dans le Giessengraben. Elle a au midi une plaine, & des hauteurs au couchant. Ce n'est plus une place de défense.

(*b*) On voit dans le cours de cette histoire que la reine *Marie-Éléonore* cherchoit toutes les occasions de voir Gustave-Adolphe qu'elle aimoit tendrement. Après la levée du siége de Nuremberg elle revint avec lui à Erfurt où le roi l'embrassa avec un si grand serrement de cœur qu'il ne put lui dire que ces mots: *Dieu vous benisse*, & il partit pour

de Wolfgang-Guillaume duc de Neubourg. Ce prince craignant le voisinage des Suédois pour son païs de Clèves avoit envoyé auprès du roi M. d'Udensheim gouverneur de Dusseldorf, & le docteur Dissel. Ils devoient profiter de l'assurance que Camérarius ambassadeur de Gustave en Hollande avoit donnée des intentions pacifiques de Sa Majesté Suédoise, offrir la médiation du duc de Neubourg à ce monarque, & le prier de laisser jouir leur maitre du privilége qu'à tout homme libre de rester neutre dans une querelle où il ne veut pas entrer, suppliant Sa Majesté de ne rien entreprendre contre un état où les ennemis de la Suéde ne trouveroient jamais ni asile ni secours. On vit arriver aussi les députés de quelques autres princes voisins qui venoient pour le même sujet. Gustave pour toute réponse leur dit „qu'ils s'étoient engagés à ne point assister l'empereur, que le tems „feroit voir s'ils savoient tenir parole." Il ne voulut signer de neutralité qu'avec ceux qui s'étoient détachés du parti de l'Autriche pour se mettre sous la protection de la France. An. 1632.

Tandis que les Suédois portoient la guerre & leur fortune le long du Rhin & dans la Franconie, le comte de Pappenheim avoit rassemblé les garnisons tirées de quelques villes du Weser & du duché de Brunswic que ni leurs murs ni leur assiette ne pouvoient défendre, & s'étoit fait un corps d'à peu près dix-mille hommes. Il avoit repris Barleben, (*a*) & s'étoit approché de Magdebourg dont Bannier avoit levé le siége, au moment d'entrer dans la place. (*b*) Le Suédois qui Mouvemens des Impériaux dans la Basse-Saxe.

Lutzen où il fut tué. L'Allemagne qu'elle avoit traversée en triomphe la vit alors arroser de ses larmes le corps froid & sanglant de son auguste époux qu'elle reconduisit en Suéde, où sa douleur ingénieuse immortalisa ses regrets. Elle mourut en 1655.

(*a*) Barleben à quatre milles de Magdebourg, & non *Garleben* comme disent l'auteur du *Theat. Europ.* & d'autres.

(*b*) Le comte de Mansfeld enfermé dans Magdebourg avec environ 2000 hommes avoit offert d'évacuer la place sur la fin de 1631, & de se retirer en Silésie par la Saxe. Le maréchal Bannier avoit fait demander un passeport à l'électeur. Mais dans ces entrefaites le comte de Pappenheim s'approchant de Magdebourg avec 5000 fantassins & 18 escadrons, Mansfeld fit dire à Bannier que l'accord fait n'avoit plus lieu. Peu après deux soldats de Bannier ayant enlevé un pain à un païsan & voulant se le partager, y trouvérent une lettre qu'ils portérent au général. Elle étoit du comte de Pappenheim qui avertissoit Mansfeld qu'il seroit devant Magdebourg le 4. janvier & qu'il devoit se préparer à faire une sortie avec ses deux-mille hommes afin de mettre les Suédois entre deux feux. Ce projet détermina Bannier à lever le siége. Il logea d'abord son infanterie allemande à Schœnebeck, il envoya les

An. 1632.

Bannier léve le siége de Magdebourg.

qui croyoit Pappenheim beaucoup plus fort que lui s'étoit retiré en bon ordre à Calbe (*a*) du côté de l'Elbe, où il avoit pris une position avantageuse pour éviter tout engagement avec un corps qu'il pensoit être fort supérieur au sien, & pour ne pas contrevenir aux ordres de son maitre. Car ce prince ne souffroit pas que ses généraux détachés acceptassent le combat, s'ils n'étoient sûrs de la victoire. De cette maniére il obligeoit les Impériaux à partager leurs forces, il facilitoit ses conquêtes, & étoit plus en état de battre en détail une armée qu'il ne trouvoit jamais rassemblée. (*b*) Pappenheim après avoir délivré Magdebourg & fait quelques tentatives infructueuses sur le camp des Suédois à Calbe, rentra dans la ville & poussa son avantgarde jusqu'à Gommern. Ce lieu dépendant de l'archevêché aux confins de la Saxe fut mis à feu & à sang par le colonel Kleiner qui ne traita pas avec plus d'humanité Muhlingen, Schœnebeck, Saltza & les villages des environs. Il auroit étendu ses cruautés plus loin si le duc George de Lunebourg que sa religion & les succès de Gustave-Adolphe venoient d'attacher au parti de la Suéde, (*c*) ne se fut jetté sur Wolfenbuttel. Le danger où étoit cette place importante obligea Pappenheim de revenir sur ses pas. Wolfenbuttel au centre des états de Brunswic,

Anglois & les Suédois à Saltza, la cavalerie & les dragons cantonnérent dans Welsleben. Ensuite il se retira avec sa petite armée dans le camp de Calbe. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 512. M. de M. rapporte le même fait avec cette différence que selon lui le Suédois logea son armée dans les trois endroits ci-dessus avant la découverte du projet de Pappenheim. Il ne fait pas attention que ce projet n'étoit que pour délivrer Magdebourg & qu'il devient inutile sitôt qu'il suppose le siége levé, & les Suédois retirés.

(*a*) Calbe ou Kalbe à trois-milles de Magdebourg est sur la Saale, que Bannier passa & qui couvroit le front de son camp.

(*b*) L'historien *de Prades* prête à Gustave une idée de plus: il dit que c'etoit afin qu'une défaite particuliére ne le détournât pas de poursuivre ses opérations contre le gros de l'armée impériale.

(*c*) De la maniére dont l'auteur s'exprime on croiroit que le duc de Lunebourg commandoit des troupes à lui appartenantes: c'étoit celles du cercle de la Basse-Saxe dont les états lui avoient confié le commandement. La victoire de Leipsic fit tant d'impression sur les états du cercle de la Basse-Saxe qu'ils résolurent dès ce tems-là de suivre le parti de la Suéde. Il se tint à cet effet une assemblée à Hambourg, où l'on convint d'accorder au roi une grosse somme d'argent à condition qu'il prendroit la Basse-Saxe sous sa protection. Mais le roi de Dannemarc s'y opposa sous prétexte qu'il étoit mal-séant de se rendre tributaire d'un prince étranger. Les états auroient pû répondre qu'il étoit aussi mal-séant au roi de Suéde de se mettre à leurs gages. Le roi Christian qui aimoit la guerre conseilla de lever des troupes, espérant d'en avoir le commandement. On leva en effet six-mille hommes de pied & cinq-cent chevaux pour la défense commune du cercle, & George de Lunebourg-Zell, frére du duc régnant, fut chargé de les commander.

situé avantageusement sur la riviére d'Ocker, (*a*) étoit d'une nécessité indispensable pour les troupes de Pappenheim. C'étoit leur place d'armes, ils tiroient de-là leurs subsistances; & si cette ville par intelligence ou autrement passoit au pouvoir des Suédois, c'étoit pour les protestans un avantage dont les suites ne pouvoient qu'être funestes aux catholiques. An. 1632.

Pappenheim se renforça de la garnison de Magdebourg. Cette malheureuse ville lui auroit trop coûté à défendre, il la fit piller & démanteler, prit son chemin par Séehausen & arriva à Wolfenbuttel à la fin de janvier 1632. Magdebourg étoit une place trop nécessaire au parti du roi pour l'abandonner. Bannier y entra aussitôt, donna ses soins au rétablissement des fortifications, & se mit à la poursuite de Pappenheim. Il courut s'emparer de Steinbruck (*b*) dans l'évêché d'Hildesheim, pour ôter aux Impériaux ce passage important sur l'Ocker. Les Suédois les y attendoient & comptoient les attaquer avec avantage. Mais Pappenheim quoiqu'entouré d'ennemis (*c*) avoit pris de si sages mesures dans sa marche qu'il atteignit Beterloo sur la Glien entre le comté de Hoya & l'évêché d'Hildesheim. Il mit à contribution les villes des riches duchés de Brunswic & de Lunebourg entre le Weser & l'Elbe, & comme il avoit besoin d'une place & d'un fleuve pour assurer sa retraite, il entra dans Hamelen (*d*) qui le rendoit maitre du Weser & lui servoit à conserver les villes encore attachées à l'empereur. Il se défendit, se maintint partout & eut la gloire d'arrêter avec sa petite armée un ennemi supérieur, mais qui le craignoit connoissant les ressources que son esprit & son courage lui suggéroient au besoin.

Pappenheim abandonne Magdebourg

(*a*) Wolfenbuttel à 2 milles de Brunswic sur l'Ocker qui prend sa source dans le païs de Wernigerode & se jette dans l'Aller près de Giffort.

(*b*) Steinbruck entre Hildesheim & Brunswic à 4 milles de la derniére: elle est comme une isle entourée de la Fuse qui se jette dans l'Elbe près de Zell.

(*c*) Le duc Guillaume de Weimar s'étoit joint au maréchal Bannier près d'Osterwick avec un corps de dix-mille hommes qu'il venoit de lever dans la Thuringe, ensorte que le comte de Pappenheim avoit seize ou dix-sept-mille hommes contre lui.

(*d*) Hamelen dans le comté de Schaumbourg sur le Weser.

An. 1632.

Siége de Creutznach.

Gustave maitre d'une grande partie du Bas-Palatinat cherchoit une place qui lui assurât la possession des villes du Rhin, & qui lui facilitât la conquête de celles de la Moselle dans l'électorat de Trèves, après qu'il auroit éloigné les Espagnols en leur ôtant la meilleure place qui leur restoit de ce côté-là. Creutznach sur la Nahe lui parut réunir tous ces avantages; il résolut de s'en ouvrir l'entrée. La Nahe est une riviére qui sort d'un petit lac dit le *Scheidemberger-Wagh* dans le duché de Deux-Ponts, & qui tombe dans le Rhin à Binghen. L'état de la place & la force de la garnison rendoient l'entreprise difficile. Mais rien ne pouvoit arrêter Gustave dans l'éxécution d'un projet dès qu'il en voyoit la nécessité. Il quitte Mayence le 2. de janvier, fait élever trois grandes batteries contre la ville & la foudroye de trois côtés. Les assiégés pour la pluspart Espagnols (nation fiére, courageuse & d'une habileté singuliére dans les siéges) se piquérent de répondre au canon des Suédois par un feu non moin soutenu. Don-Philippe de Silva s'étoit renfermé dans la place pour la défendre avec ce courage & cette intelligence qui l'avoient toûjours tiré des mains de l'ennemi. Gustave courut risque de la vie devant Creutznach, car en s'avançant pour animer le soldat, un page fut tué à ses côtés d'un coup de mousquet comme il présentoit une lettre au roi. Sur quoi M. de Pauch ambassadeur de Hollande, témoin de cet accident, conjura le monarque de vouloir bien ne pas tant s'exposer, le suppliant de penser que le maintien de la liberté publique tenoit à sa conservation. Le roi répondit en riant: *Monsieur l'ambassadeur, on ne prend pas les villes sur son fauteuil. Vous savez que les écoliers ferment leurs livres dès que le régent a le dos tourné, & sans moi mes soldats auroient les mains dans leurs poches.* Puis prenant un ton serieux: *mon heure n'est-elle pas écrite dans le ciel, pouvons-nous changer quelque chose aux décrets de la providence?* Le peu de soin que ce monarque prenoit de sa vie, venoit comme on voit d'une erreur qui avoit trouvé place dans la tête de ce sage roi, il croyoit une prédesti-

Raisons pourquoi le roi s'expose comme le simple soldat.

nation absolue. Dans le moment un colonel qui s'étoit absenté pour se faire raser s'approcha du monarque & lui demanda ses ordres : *Ah, le brave Damoiseau*, s'écria Gustave en le voyant, *qui met plus de tems à se faire le poil, que je n'en mets à prendre une ville!* En même tems il s'avance & ordonne de resserrer la place qui le fut aussitôt; nouvelle preuve de ce que le roi venoit de dire. En effet quelle ne doit pas être l'ardeur qu'inspire la présence d'un roi qu'on voit être le premier qui affronte les dangers? Gustave fit donner trois assaults furieux après lesquels la ville écrasée par plus de dix-sept-cent bombes depuis quatorze jours que le siége duroit, fut trop heureuse de se rendre aux conditions honorables qui avoient été accordées à la garnison de Mayence. Ainsi fut pris Creutznach au grand étonnement de ceux qui connoissoient sa force (*a*) & qui ne pensoient pas que ce fut une ville à prendre *sans quitter la botte*. Gustave alors chargea le maréchal Horn & Guillaume de Weimar ainé du duc Bernard d'entrer dans l'évêché de Bamberg partie de la Franconie, entre le Mein & la Bohéme, (*b*) où l'évêque est souverain. Ils avoient ordre de prendre la ville & d'arrêter les levées d'hommes & les autres préparatifs que Tilli & Aldringer faisoient dans cet évêché. Bamberg fut pris, mais les Suédois n'en furent pas longtems maitres (*c*) : Tilli les força bientôt à repasser le Mein & à se réfugier dans Schweinfurt. (*d*)

An. 1632.

Les Suédois en Franconie.

Le roi étoit dans Francfort lorsqu'il apprit la nouvelle de cet échec. Sur le champ il pourvut à la sureté des villes du Rhin, (*e*) & prenant avec lui un grand train d'artillerie & tout ce qui étoit nécessaire pour la marche du corps qu'il commandoit en personne, il s'a-

(*a*) La ville n'est pas forte, elle est dominée par le Gautzenberg & fut prise à la premiére attaque. Mais la garnison s'etoit retirée dans le fort, où une partie sauta en l'air par l'effet d'une mine des Suédois, le reste se rendit.

(*b*) L'auteur devoit dire entre le Mein & le margraviat de Bareuth qui confine à la Bohéme.

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire Z.* à la fin de l'ouvrage.

(*d*) Cet échec des Suédois coûta cher au duc de Baviére qui avoit fourni des troupes à Tilli pour déloger celles du roi de l'évêché de Bamberg. Voyez plus bas la note sur *Donawert & Ingolstadt.*

(*e*) En partant pour la Franconie, Gustave avoit laissé son grand chancelier Axel-Oxenstierna pour commander sur le Rhin avec des troupes suffisantes. Il avoit établi son quartier-général a Mayence.

An. 1632. vança le long du Mein, prit par Steinheim & Aſchaffenbourg, il arriva à Schweinfurt & joignit le maréchal Horn à Geltersheim, (*a*) bien résolu d'aller au devant de l'armée catholique & de livrer bataille à Tilli. Prenant à droite, il descendit vèrs Kitzing, entre Wurtzbourg & Bamberg, dont Tilli avoit fait ſa place d'armes. Ce général venoit de l'abandonner à l'approche de troupes ſupérieures aux ſiennes en nombre & en courage, & s'étoit retiré dans le Haut-Palatinat. Il comptoit que les renforts qu'il avoit jettés dans Cronach (*b*) & Forcheim, deux bonnes places de la Franconie, ſuffiroient pour arrêter l'armée ſuédoiſe juſqu'à ce qu'il eût reçu les ſecours qu'il attendoit des états de l'empereur. Avec ces ſecours il ſe croyoit en état de reparoitre en campagne & de règagner ce qu'il avoit perdu à la journée de Leipſic. Mais Tilli paroiſſoit fuir & qui fuit communément a peur. Le roi en eut plus d'ardeur à le pourſuivre, & conçut le deſſein de lui faire paſſer le Danube & de l'attaquer en raſe campagne. En conſéquence Guſtave Horn eut ordre de marcher du côté de Winsheim entre Nuremberg & Wurtzbourg & de pouſſer juſqu'à Habersdorf (*c*) & Schwobach (*d*) en Franconie. Tilli avoit fait rompre les ponts dans ſa retraite, ruïné les chemins & brulé toutes les ſubſiſtances pour donner le tems aux ſecours qu'il attendoit de Walſtein & du duc de Baviére d'arriver. Mais Guſtave que rien ne pouvoit arrêter étoit déja dans la plaine de Nuremberg le 25. fevrier, ſans que les Impériaux s'en doutaſſent.

Tilli ſe retire dans le Haut-Palatinat.

Guſtave paſſe ſon armée en revue à Nuremberg.

Le roi fit la revue de ſon armée qui étoit alors de cent-trente eſcadrons & de quatre-vingt-ſix compagnies ſoutenues de 28. piéces de gros canon. Il continua ſa marche en bataille & prit la route de Donawert que ſon pont ſur le Danube rendoit un poſte important, & la

(*a*) C'eſt un village à un demi-mille de Schweinfurt ſur un petit ruiſſeau qu'on nomme Weren.

(*b*) Cronach ſur la riviére de même nom dans l'évêché de Bamberg à 4 milles de Bareuth.

(*c*) Habersdorf ſur la Bieber entre Schwobach & Windsheim.

(*d*) Schwobach à 2 milles de Nuremberg ſur le Schwobach.

An. 1632.

la clef de la Baviére. Cet électorat, un des plus beaux de l'Allemagne mais découvert, n'avoit absolument que la seule ville d'Ingolstadt qui pût passer pour une bonne place. Gustave arriva devant Wildsbourg (*a*) dans le marquisat d'Anspach, & fit dire au gouverneur de lui ouvrir s'il n'aimoit mieux exposer la garnison à être passée au fil de l'épée. Comme cette place est sur une hauteur de difficile accès, les menaces du roi ne firent aucun effet sur cet officier qui étoit le jeune comte de Pappenheim. Il répondit qu'il s'y feroit enterrer, & le roi passa outre. Il ne vouloit pas donner le tems aux catholiques de pourvoir à la défense du Danube, comme Tilli l'auroit bien souhaité, & arriva devant Donawert au commencement de mars. (*b*) Un fort que les Impériaux venoient de construire sur une hauteur qui dominoit la ville n'étoit pas tout à fait achevé. Il fut attaqué & pris. La ville exposée alors à tout le feu du canon & aux assauts des Suédois, n'avoit que de foibles remparts à opposer à une artillerie qui perçoit & tours & retranchemens. Dans cette extrémité le gouverneur (c'étoit le duc Rodolphe-Maximilien de Saxe-Lawenbourg) n'espérant pas de secours, crut en avoir assez fait avec huit compagnies d'infanterie & quelques escadrons, & prit ses mesures pour échapper avec sa garnison. La brêche étoit faite & les Suédois prêts à donner l'assaut. Le duc sortit sous le feu des assiégeans, fit rompre le pont & prit la route d'Ingolstadt, au grand regrêt de Tilli qui voyoit la fortune lui tourner le dos partout. Les Suédois entrérent dans la ville & rétablirent le pont; la cavallerie sous la conduite d'Hepburn passa le Danube & désola le plat païs. (*c*) Ce

Prise de Donawert.

(*a*) Sur une hauteur près de Weissembourg aux confins de l'évêché d'Eichstædt. Le roi marchoit avec l'armée sur la droite, & le corps de Horn sur la gauche. Le roi étoit à la source de la Retzate qui tombe dans la Rednitz, & le maréchal étoit à six milles plus bas près de la Rednitz.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Aa. à la fin de l'ouvrage.

(*c*) Pour se vanger de l'électeur de Baviére qui venoit de joindre ses Bavarois à l'armée de Tilli pour chasser les Suédois de Bamberg; ce que Gustave regardoit comme une infraction de la neutralité que ce monarque avoit proposée à Maximilien par l'entremise de la France. Voyez les conditions du traité dans *l'histoire de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 58. & suivantes. Ce qu'il y eut de malheureux pour ce prince, c'est que le ministére de Vienne qui avoit eû connoissance de ce projet de neutralité, apprenant que le roi de Suéde alloit entrer en Baviére, ne fit pas tout ce qu'il auroit pû faire pour l'empêcher, ni Walstein pour obliger les Suédois d'en sortir.

An. 1632. coup fut d'autant plus terrible pour les Bavarois qu'ils n'étoient point accoûtumés à souffrir de la guerre, & que la différence de religion devoit rendre la situation de ces malheureux habitans encore plus dure.

Cependant sur les nouvelles que le roi reçut de l'armée ennemie, il laissa le colonel Ruthwin dans Donawert pour y commander, & fut jusqu'à Druisse. Il logea son armée le long de la petite riviére de Schmutter qui se perd dans le Danube près de Donawert, & resta là pour observer les mouvemens de Tilli qui venoit de se renforcer d'un gros corps de Bavarois, & qui se tenoit à Rain de l'autre côté du Lech, ayant mis entre les deux armées cette grande riviére qui prend sa source dans le Tirol, sépare la Bavière de la Souabe, & se jette dans le Danube à Donawert. Gustave assembla ses officiers. Il leur dit „le dessein qu'il avoit de s'emparer de la Baviére, & leur fit voir „l'avantage qu'il pouvoit se promettre de la possession de cet électorat; „soit en gagnant l'amitié de l'électeur à des conditions honnêtes, soit „en ruinant son païs pour rendre l'alliance du Bavarois inutile à l'em„pereur: ajoûtant qu'alors il lui seroit aisé de pénétrer en Autriche & „d'attaquer Ferdinand au cœur de ses provinces." Mais la difficulté étoit de passer le Lech en présence de l'armée catholique qui défendoit l'autre rive. Le roi dans ce moment n'écoutant que son courage dit à ses officiers, que *cette entreprise hardie alloit étonner l'ennemi, & qu'il falloit l'exécuter.* (a) A quoi le maréchal Horn qui ne donnoit rien au hazard, répliqua „que ce seroit trop pour les Suédois d'avoir à la „fois contre eux un ennemi retranché, le désavantage du terrein, une „eau rapide & rien pour la passer; qu'une telle entreprise lui paroissoit „hazardée, sujette à de grandes difficultés & qu'il supplioit Sa Majesté „de vouloir bien y penser; que si cette expédition venoit à manquer, „c'en seroit assez pour relever le courage abattu des catholiques à qui „il ne manquoit que de sentir leurs forces pour résister aux plus grands

Conseil que le roi tient avant de passer le Lech.

(a) Vous verrez, leur dit-il, que la chose réussira, suivant la maxime „qu'il est possible d'exécuter plusieurs desseins difficiles, justement par la „raison, que la pluralité des hommes les supposent „impraticables." *Hist. de Gustave-Adolphe par M. de M. Tom. IV. pag. 485.*

„efforts du parti proteſtant; qu'on étoit en païs ennemi, qu'il ne „voyoit point de place de retraite; que Walſtein, qui s'étoit fortifié „aux dépends de la Bohéme & du Haut-Palatinat, viendroit acculer „l'armée ſuédoiſe dans quelque coin où il ne lui reſteroit d'autre parti „que d'accepter un combat périlleux ou de ſe laiſſer détruire en détail; „qu'il lui paroiſſoit plus convenable de remettre ce paſſage à une autre „occaſion; qu'il falloit entrer en Moravie, & ſe jetter ſur l'armée „que Walſtein formoit dans cette province; qu'en la détruiſant on „abattoit la tête de ce grand corps, & que les autres membres ſe-„roient bientôt ſans action." An. 1632.

Le roi s'emporta avec ſa vivacité ordinaire qui ne lui permettoit jamais de voir le danger. Il dit „qu'il ne falloit pas tant de diſcours „pour paſſer une riviére; que les impériaux étoient encore étourdis de „leur défaite; que ces renforts dont on parloit tant n'étoient compo-„ſés que de gens de la campagne plus accoûtumés à mener la charrue „qu'à manier les armes; que la fortune eſt du côté des plus hardis, „& tourne le dos aux timides; que Donawert bien gardé étoit une „retraite ſuffiſante, & qu'il ne falloit pas donner le tems de ſe refaire „à une armée qui ſous un vieux chef plein de ruſes pouvoit reprendre „ſon ancienne force & rétablir ſa gloire; que Walſtein étoit encore „loin & n'avoit raſſemblé juſqu'ici que peu de troupes, formées à la „hâte, qu'il n'y avoit donc rien à craindre de ce côté-là." Et parlant des avantages & des richeſſes que ſon armée alloit trouver dans la Baviére & en Souabe, ſon opinion fut bientôt celle du plus grand nombre.

Mais avant tout il étoit de ſon intérêt de s'aſſurer des villes ſituées entre le Lech & l'Iler. (*a*) Il donna quelques uns des meilleurs régimens à Horn qui fut juſqu'à Ulm ſur le Danube, ville libre, bien fortifiée & une des plus riches de la Souabe. (*b*) Les bourgeois preſque tous proteſtans n'attendoient pour ſe déclarer que le moment où la ſu- Ulm ſe rend aux Suédois.

(*a*) L'Iler deſcend des montagnes du Tirol & ſe jette dans le Danube à Ulm; ſon cours eſt parallele à celui du Lech, ces deux riviéres ne coulent qu'à huit milles l'une de l'autre.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* Bb. à la fin de l'ouvrage.

An. 1632. périorité des armes de la Suéde les y forceroit. Le général suédois avoit ordre de traiter avec le magistrat & de s'assurer des villes voisines, ce qui ne lui fut pas difficile. Il rangea sous l'obéissance du roi toutes les places le long du Danube depuis Ulm jusqu'à Donawert, (*a*) toutes ne pouvant opposer aux attaques d'une armée victorieuse que de vieux murs & point de garnisons. Elles envoyoient leurs clefs & de bonnes contributions au devant du vainqueur; mais les commissaires Suédois avoient ordre de traiter avec douceur les habitans des villes. Ainsi, pour gagner leur affection, ces officiers leur demandoient toûjours moins qu'ils n'avoient donné aux impériaux. Par ce procédé généreux ils effacérent habilement les fausses impressions que des fanatiques laissoient par tout de la conduite des Suédois, & ce désintéressement marqué leur gagna tous les cœurs. (*b*)

Tilli jette du secours dans Augsbourg.

Des progrès si rapides donnérent de l'inquiétude au magistrat d'Augsbourg qui étoit catholique. Quoique la bourgeoisie fut nombreuse, & qu'avec les soldats que la ville entretenoit elle eût pû se défendre en cas d'attaque, cependant l'électeur de Baviére craignit que les protestans, qui faisoient le plus grand nombre, ne se tournassent du côté des Suédois. Le seul moyen de s'assurer des habitans étoit de mettre une bonne garnison bavaroise dans la ville. Maximilien négocia secrétement avec le magistrat, & fit si bien qu'il entra peu après dans Augsbourg deux compagnies de cavallerie & deux-mille fantassins, qui désarmérent les protestans, & prirent possession des portes, des places publiques & des magasins.

Passage du Lech.

Cependant Gustave avoit résolu de passer le Lech malgré Tilli & toute l'armée catholique qui étoit à l'autre bord. Il fut longtems à examiner les rives de cette riviére, il la fit sonder pour découvrir si

(*a*) C'étoit donc Hochstædt, Dillingen, Lauingen, Gunstbourg, Liebheim &c.

(*b*) Gustave ne pouvoit souffrir que ses officiers ni ses soldats éxigeassent la moindre chose des habitans. Il disoit que *l'art de la guerre étoit un art libéral* & qu'il faisoit une grande différence entre un guerrier & un marodeur, entre un héros & un croate. *Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 485.

elle étoit guéable & s'assurer de sa profondeur. Enfin trouvant le lieu convenable, il y fit faire un retranchement, & mit en batterie soixante & dix piéces de canon qui foudroyérent le camp ennemi sur la rive opposée. Les Impériaux opposoient le feu de leurs retranchemens au feu des Suédois, & le passage disputé avec opiniâtreté coûtoit déja bien du sang. On n'en étoit pas plus avancé du côté des Suédois, lorsque le duc Bernard de Weimar, toûjours heureux & digne d'associer son bonheur à celui de Gustave, vint dire au roi que plus bas vers Obendorf la riviére étoit guéable de l'autre côté d'une petite isle. Le roi lui ordonna de s'emparer de l'isle. Il falloit des barques pour y arriver. On les mit sur des chariots pour aller plus vite; & tandis que Gustave tentoit de son côté le passage, Weimar fit passer ses volontaires dans l'isle avec ordre au colonel Wrangel qui les commandoit de s'y retrancher en cas de besoin & de s'y maintenir jusqu'à ce que le pont de batteaux fut achevé. Le canon & l'infanterie étoient disposés de façon à prendre l'ennemi en flanc. Tilli s'apperçut de ce dessein & fit les plus grands efforts pour s'y opposer. Mais les Suédois restérent maitres du poste & le pont fut achevé, malgré le feu des Impériaux qui ne pouvoit rien faire aux travailleurs couverts par une demi-lune que les Suédois avoient eû le tems d'élever à la pointe de l'isle. An. 1632.

Tilli qui sentoit toute l'importance de ce passage & qui ne pouvoit l'empêcher autrement, s'avance à la tête des Bavarois, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, il attaque les Suédois dans la riviére & engage un combat sanglant. Gustave arrive. Sa présence ranime l'ardeur de ses soldats, ils se jettent tête baissée sur le pont, traversent l'isle, passent le gué & se précipitent à l'autre bord. Cette affaire coûta aux troupes de la *Ligue* près de deux-mille hommes. Elles y perdirent nombre de braves officiers, & Tilli son général en chef y eut la cuisse droite fracassée d'une bale de fauconneau. On le porta à Ingolstadt où il mourut trois jours après. Le comte Aldringer en fut quitte pour une blessure à la tête dont il guérit. Le combat fut rude, &

Combat au passage du Lech.

Mort du comte de Tilli.

An. 1632. dura ſix heures. Des officiers qui s'étoient trouvés à des affaires très-vives aſſurérent que celle-ci pouvoit être miſe au nombre des plus meurtriéres. (*a*)

La nouvelle du paſſage du Lech fut un double ſujet de douleur pour Maximilien duc de Baviére: il voyoit ſon païs ouvert & ſon défenſeur mort dans ce général dont perſonne ne connoiſſoit mieux le mérite. Tilli fut regretté de l'empereur & généralement de tous ceux qui avoient admiré dans le cours d'une longue vie la prudence, la fermeté, la vigilence & l'heureux génie de ce vieux capitaine.

Portrait de ce général.

Jean Tzerclas comte de Tilli ſortoit d'une famille peu ancienne établie dans la Flandre autrichienne. Il étoit entré fort jeune dans le ſervice où ſon exactitude, ſa patience & ſon courage l'avoient élevé par dégrés de l'état de ſimple ſoldat à l'emploi de généraliſſime de l'armée catholique: emploi qu'il remplit avec honneur, au contentement de ſes maitres, & à l'avantage de la religion pour laquelle il combattoit. Il a montré tant de ſageſſe, remporté tant de victoires, (*b*) triomphé de tant de peuples differens, qu'on peut ſans flatterie le mettre au rang des grands hommes de nos jours. (*c*) Il étoit de moyenne taille, robuſte, né pour la guerre, & conſervoit encore toute la vigueur du bon âge dans la vieilleſſe la plus avancée. Il fut fidéle à ſes maitres, & ſi ſaintement attaché à ſa religion qu'il diſoit ſouvent qu'il perdroit pluſtôt la vie qu'une occaſion de faire une bonne œuvre. Sa dévotion étoit éxemplaire: il n'entreprenoit rien que proſterné en terre, il ne ſe fût réſigné à la volonté de Dieu. On dit qu'un ſoldat dans le tumulte des armes peut remplir les devoirs de ſa religion, & il en donnoit l'éxemple. Tout ce que ce général entreprenoit avoit l'ap-

(*a*) Après le paſſage, le roi dit à ſes généraux qu'il préféroit l'ouvrage de ce jour à la journée de Leipſic. Voyez la *Remarque Militaire* Cc. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Il avoit commandé dans 32 batailles, avant la deſcente des Suédois en Allemagne, & avoit toûjours été heureux.

(*c*) Guſtave-Adolphe ne penſoit pas de même; car ſi on en croit le docteur HART, ce monarque parlant des trois généraux de l'empereur diſoit que *Tilli n'étoit qu'un vieux caporal, Walſtein un roi de théatre, & le ſeul Pappenheim un ſoldat, & qu'il ne craignoit que ce balafré.* Tilli n'étoit pas ſans mérite, voyez le TABLEAU MILITAIRE.

probation du militaire, les peuples l'admiroient, & ses ennemis même en parloient avec éloge. Le seul reproche qu'on lui fera toûjours, c'est d'avoir ordonné (*a*) de sang froid le massacre des habitans de Magdebourg. Les cruautés qu'il autorisa en cette occasion & à la prise de Neu-Brandebourg sont une tache à sa mémoire que toutes ses vertus n'ont point effacée. Les catholiques ne purent apprendre ces barbaries, sans frémir des malheurs que tant de sang injustement répandu alloit attirer sur le parti, & ils imputérent à ce jour de sang les défaites qui le suivirent. Il lui étoit sans doute trop dur de survivre à des disgraces continuelles. Ainsi consacrant à Dieu tout ce qu'il avoit fait de grand dans un métier où il s'étoit élevé au premier grade, il paroit qu'il ne chercha plus qu'à mourir avec gloire; laissant à sa postérité les princes de la maison de Baviére pour protecteurs, & sa mort pour éxemple. An. 1632.

A la cour de Walstein on étoit plus gai que triste de cette mort. Les courtisans de ce général, mesurant leurs sentimens sur les passions de leur maitre, savoient que Walstein étoit jaloux des grandes qualités de Tilli & du nombre de ses victoires. L'ambitieux Walstein voyoit avec dépit ce vieux général contrebalancer une gloire qu'il auroit voulu sans partage. Il faisoit même retomber sur Tilli la haïne qu'il portoit à l'électeur de Baviére, soupçonnant ce prince d'avoir conseillé à l'empereur de lui ôter le commandement pour le donner à son rival. (*b*)

L'électeur de Baviére quitte Munich.

L'électeur étoit instruit des ressentimens de Walstein. Aussi après le passage du Lech & la mort de Tilli, ne se croyant plus en sureté

(*a*) On le prioit de faire cesser le massacre des habitans de Magdebourg. *Encore quelques heures*, dit-il, *la saignée n'est pas assez grande pour affoiblir la fureur de ce peuple mutin.*

(*b*) L'électeur de Baviére fit plus, car il écrivit à l'empereur „qu'il apprenoit que celui qui avoit été „déposé de son généralat en 1630. aux instances du „collége électoral alloit être rétabli; qu'il esperoit „qu'il ne le feroit que du consentement du même „collége; que le contraire arrivant, il se prêteroit „aux circonstances malheureuses qui exigeoient de „lui un si grand sacrifice; mais qu'il demandoit en „grace que le nouveau général épargnât la Baviére „dans les marches & les quartiers d'hyver." On verra plus bas que les craintes de Maximilien n'étoient que trop fondées; mais qu'en perdant le mérite de céder à propos dans une affaire où l'empereur croyoit n'avoir pas besoin de son avis, il fut cause que Walstein lui fit depuis tout le mal possible. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 502.

An. 1632. dans Munich ceint d'un ſimple mur à l'ancienne, il fit tranſporter à Saltzbourg (*a*) ce qu'il avoit de plus précieux, & marcha à Ratisbonne avec les débris de ſon armée. (*b*) Son deſſein étoit de s'aſſurer de cette ville, ne pouvant ſans riſque laiſſer prendre une place au centre de ſes états. Mais comme Ratisbonne eſt une ville libre & que la plus grande partie de la garniſon étoit compoſée de luthériens, l'électeur s'attendoit que le magiſtrat refuſeroit d'ouvrir ſes portes aux Bavarois. D'ailleurs on n'eſt pas trop porté à aimer un voiſin puiſſant, & il y auroit eu plus que de l'imprudence aux habitans de recevoir dans leurs murs un ennemi de la Suéde. Le magiſtrat voulut cependant adoucir le refus & promit de reſter neutre. Mais le duc de Baviére ſavoit que ſi une fois les Suédois entroient dans Ratisbonne, ce qui leur étoit aiſé, ils empêcheroient la jonction de ſon armée avec celle de Walſtein dans le Haut-Palatinat; qu'ayant cette ville & le reſte de la Baviére leur étant ouvert, Ingolſtadt coureroit un grand riſque au milieu de tant d'ennemis. Voyant donc que ni bonnes raiſons ni promeſſes ne pouvoient lui ouvrir les portes de Ratisbonne, il eut recours à une ruſe de guerre. Il mit dans ſes intérêts un nommé d'Erbois, lieutenant-colonel Lorrain, & ſe ſervit de cet officier pour gagner l'évêque, quelques bourgeois catholiques & les habitans des environs qui s'étoient réfugiés dans la ville. Comme ces étrangers avoient ſouvent la garde des portes, on convint de profiter du tems que les bourgeois ſeroient à l'égliſe pour faire entrer les troupes de l'électeur. Le comte de Cratz, luxembourgeois, commandoit alors l'armée bavaroiſe. Il envoya dans le mois de mai cinq-cent cavaliers & deux-mille hommes d'infanterie aux portes de Ratisbonne qui furent

Surpriſe de Ratisbonne.

(*a*) Saltzbourg appartient à ſon archevêque un des plus riches prélats d'Allemagne. Cette ville eſt dans une belle plaine, arroſée par la Saltza, fortifiée à la moderne, mais dominée des deux côtés de la riviére par des rochers fort élevés. *Gualdo.*

(*b*) La retraite de l'électeur de Baviére avec ſon armée & la ſurpriſe de Ratisbonne ſont rapportées trop tôt, & doivent être placées au 22. Avril, tems où Guſtave étoit devant Ingolſtadt. On verra même que la commodité que les Bavarois avoient de faire entrer tous les jours des troupes fraiches dans la place fut ce qui obligea le roi de lever le ſiége.

rent introduits dans la ville & forcérent le magiſtrat à recevoir la loi de l'électeur. (a) Les bourgeois en portérent d'inutiles plaintes à la cour de Vienne, on ſent bien qu'ils ne devoient pas être écoutés. An. 1632.

L'entrée des Suédois en Baviére avoit allarmé les provinces voiſines. Le duc de Neubourg craignoit le reſſentiment du roi pour avoir donné du ſecours aux catholiques, il fit alors de nouvelles inſtances pour reſter neutre & ne fut point écouté. Le roi piqué d'avoir été ſa duppe lui fit dire qu'il vouloit ſa ville de Neubourg (b) ſans délai. Spiering qui en étoit gouverneur fut obligé d'en ſortir avec ſes troupes, & les bourgeois reçurent dans leurs murs cinq-cent cavaliers Suédois aux ordres du lieutenant-colonel Landsberg. Le peuple fut déſarmé, & les armes, l'artillerie, les munitions furent délivrées aux Suédois qui les ſortirent de la ville.

Gustave s'empare de Neubourg.

Tel étoit l'état de la guerre & les mouvemens des deux partis, le roi ne penſant qu'à pourſuivre ſes avantages & les Autrichiens qu'à réparer leurs pertes, lorſque les quatre mois que Walſtein avoit demandés pour rétablir l'armée & achever les préparatifs de la campagne, expirérent. La cour de Vienne étoit trop contente des opérations de ſon général pour lui permettre de ſe retirer; mais on ſavoit d'avance qu'il vouloit être prié, & qu'il vendroit cher ſes ſervices. Soit par pure vanité, ſoit qu'il voulût donner du relief à ſa charge, ſoit enfin par humeur, Walſtein avoit dit qu'*il ne vouloit point du commandement, & qu'il ne l'accepteroit pas, ſe trouvant aſſez honoré du titre de bon & fidéle ſujet de Sa Majeſté Impériale.*

Il fut réſolu dans le conſeil de Vienne que le prince d'Eggenberg & l'évêque de Vienne (c) iroient de nouveau trouver Walſtein pour l'engager à garder le commandement. Les Eſpagnols joignirent à cette ambaſſade un capucin nommé Chiroga, homme d'eſprit & fin politique,

Walſtein revêtu d'une autorité ſans bornes.

(a) Voyez la *Remarque Militaire* Dd. à la fin de l'ouvrage.

(b) A quatre milles de Donawert ſur le Danube.

(c) Vienne ne fut érigé en Archevêché qu'en 1721. par le Pape Clement XI, & confirmé dans cette dignité en 1722. par ſon ſucceſſeur Innocent XIII.

An. 1632. qui eut ordre d'offrir au nouveau général cinquante-mille écus par mois pour l'entretien de l'armée. C'étoit comme un équivalent des troupes que la couronne d'Espagne avoit promis de faire venir des Païs-Bas, & qu'elle étoit forcée d'y laisser pour arrêter les desseins que les Hollandois formoient alors sur Mastricht. Ces offres de l'Espagne (a) & les priéres des ministres de l'empereur déterminérent l'ambitieux Walstein à accepter; mais il fit ses conditions. Ce qui auroit dû être la récompense de la bravoure & des fatigues du soldat avoit été jusqu'ici distribué par faveur à ceux qui ne servoient plus. Walstein qui protegeoit le soldat pour s'en faire aimer, prétendit *avec le titre de Généralissime perpétuel de l'empereur & du roi d'Espagne en Allemagne, avoir une autorité absolue dans l'armée, & le droit de disposer à son gré des contributions en faveur des plus dignes, & qu'on ne pourroit faire la paix sans lui.* Il demanda que ces articles & d'autres encore (b) lui fussent envoyés signés par l'empereur.

Méconten-tement des Autrichiens & Espagnols

Le besoin qu'on avoit à Vienne d'un bon général joint aux conseils des amis de Walstein, qui apparemment fondoient leur fortune sur la sienne, fit qu'on en passa par tout ce qu'il voulut. Cet excès de complaisance dans le chef de l'empire pour un petit particulier comme étoit Walstein, déplut aux Autrichiens & fit beaucoup de peine aux Espagnols, nation fiére & qui ne peut souffrir que ses maitres s'avilissent. Ils faisoient semblant d'approuver une conduite où ils ne pouvoient rien changer, mais dans le fond du cœur ils se moquoient de cette aveugle confiance pour un homme dont peu de tems avant on

(a) Qui furent accompagnées du cordon de l'ordre la Toison d'or, *de Prades.*

(b) Ces autres articles étoient que l'empereur ni le roi son fils ne se trouveroient jamais dans l'armée, qu'il seroit récompensé dans les païs héréditaires & fait seigneur suzerain des païs recouvrés dans l'empire; que toutes les terres confisquées lui appartiendroient, qu'il donneroit les sauf-conduits & lettres de graces, & que celles de l'empereur auroient besoin de son attache pour être valables; qu'on ne feroit pas la paix sans y comprendre ses droits sur le duché de Mecklenbourg, qu'on lui fourniroit les provisions & l'argent nécessaires pour l'entretien de l'armée, & que les païs de l'empereur lui seroient ouverts en cas de retraite. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 597 & 98. On lit dans le Moreri *Art.* WALSTEIN que Tilli avoit été trop dependant du conseil de Vienne pour faire de grands coups, & que l'indépendance où Walstein s'étoit mis fut ce qui le perdit. &c.

avoit soupçonné la fidélité, & souffroient de voir l'empereur soumis aux caprices de son sujet. *Il faut*, disoient-ils, *que l'Allemagne ait grande disette d'hommes, si elle n'a que lui pour mener l'armée.* Surtout ils ne pouvoient lui pardonner d'avoir affecté de mépriser le commandement pour se faire prier de le garder, & de ce qu'il avoit traité avec arrogance ceux à qui il devoit le plus de respect. Ils en inféroient qu'à la fin l'empereur seroit forcé de recevoir la loi de son général. Nous avons dit que les Espagnols n'aimoient pas Walstein, ces griefs ne firent qu'augmenter leur animosité contre lui. Dès qu'on sçut en Allemagne que le commandement général avoit été rendu au duc de Friedland, cette nouvelle releva le courage abattu du peuple, qui, toûjours mal instruit, se repaît des espérances qui flattent le plus ses préventions. Comme Walstein étoit singulier en tout, on ne manqua pas de lui faire un mérite de ses caprices, parce qu'en guerre la singularité a quelquefois de l'avantage sur le vrai génie. Mais les plus contens étoient sans contredit ceux des ministres de l'empereur aux gages de Walstein, qui en faisant continuer le commandement dans sa personne, s'ouvroient une route sure aux honneurs & au crédit qui devoient être le prix de leur conseil. On doit convenir que Walstein avoit un bonheur dont peut-être on eût trouvé peu d'éxemples dans ces tems orageux. Si avec les qualités qui font le grand capitaine, avec un génie inventif, de la sagacité dans le choix des ressources & de la promptitude dans l'éxécution, il eût possédé les vertus qui sont aujourd'hui l'appanage d'un petit nombre d'hommes célébres; s'il s'étoit connu lui-même, s'il eût été maitre de ses passions, s'il eût mis de sages bornes à ses desseins & réprimé son orgueil, j'ose dire que la haute fortune dont Walstein jouissoit eût été le plus bel ouvrage de Ferdinand, & que les ennemis de ce général, qui ne pouvoient lui refuser des talens, auroient applaudi à son élévation.

An. 1632.

Triomphe des partisans de Walstein.

Où la force est sans effet la ruse est une vertu, & souvent le génie sert mieux que la puissance. Walstein ne se sentoit pas assez fort pour

Walstein cherche à gagner l'électeur de Saxe.

An. 1632. tenir tête à une armée victorieuse, il chercha à l'affoiblir & voulut enlever à Gustave son meilleur allié. Pendant la guerre avec le Dannemarc il y avoit eû entre le duc de Saxe & Walstein une correspondance d'amitié. L'électeur venoit de faire voir dans Prague qu'il n'avoit pas oublié les bons offices du général, en défendant qu'on touchât au magnifique palais de Walstein ni à tout ce qui étoit à lui. Cette complaisance avoit même été poussée si loin qu'elle parut un coup de politique plustôt qu'un trait d'amitié; on disoit hautement que ce prince cherchoit à rendre Walstein suspect à la cour de Vienne. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Arnheim qui commandoit l'armée Saxonne avoit appris le métier de la guerre sous ce général, dont le génie sembloit régner encore sur cette armée. Il paroissoit aussi que le Saxon étoit mal avec le roi depuis certaine lettre où ce monarque l'avoit taxé de *négligence* pour s'être borné à faire la conquête de la Bohéme, lorsqu'il pouvoit pénétrer en Moravie, pousser jusqu'au Danube, & dissiper les levées impériales qui se faisoient dans ces provinces. Walstein se flattoit, s'il réussissoit à détacher l'électeur de Saxe du parti de la Suéde, que l'éxemple de ce prince entraineroit les villes libres & la plus grande partie des princes protestans; que ce seroit un renfort prodigieux qui lui viendroit d'un coup de plume; tandis que Gustave hors d'état de tenir la campagne contre tant de forces réunies, prendroit le parti de s'en retourner en Suéde. Walstein se préparoit à jouer le plus beau rôle que particulier puisse ambitionner; il devenoit le libérateur & peut-être le souverain d'une partie de l'Allemagne, il voyoit à ses pieds des ennemis puissans, & déja ses libéralités lui avoient assuré l'affection d'une armée avec laquelle il pouvoit tout entreprendre.

Comme le moment paroissoit favorable pour regagner le Saxon, Walstein mit tout en usage pour en profiter. Pouvant reprendre Prague, il n'en fit rien; mais laissant l'électeur à ses plaisirs, il chargea son beau-frére, le comte Adam Tersica, d'aller faire des propo-

fitions (*a*) au maréchal Arnheim avec pouvoir de les appuyer des plus grandes promesses. Soit que l'électeur de Saxe voulut donner le tems à Gustave d'achever la conquête de la Baviére & de la Souabe, soit qu'il ne fut pas encore en état de vendre assez cher son amitié à l'empereur, soit enfin que la crainte du ressentiment des Suédois le retînt dans l'alliance, quelles qu'ayent été les vues de Jean-George, son conseil fit trainer l'affaire en longueur & demanda ce qu'il savoit bien qu'on ne lui accorderoit pas. Walstein ne se rebuta pas: il se fondoit sur la crainte que les Saxons avoient d'un allié trop puissant. Comme ils avoient suspendu l'éxécution des entreprises les plus aisées, il présuma qu'ils n'étoient pas éloignés de rompre avec la Suéde, & donna toute son attention à cette affaire, n'épargnant rien pour gagner Arnheim & le conseil de l'électeur. An. 1632.

Cette négociation de Walstein n'empêchoit pas qu'à Vienne on ne fit toûjours de grands préparatifs pour la guerre. L'empereur cherchoit même à prendre quelques corps étrangers à sa solde. Il auroit fort souhaité de faire rompre la trêve des Polonois (*b*) avec la Suéde. Carlstein son ambassadeur à Varsovie eût ordre d'exposer le danger où étoit l'empire de tomber sous le joug des Suédois, il devoit profiter de la jalousie qu'excitoit la puissance de Gustave, faire valoir le risque que la Pologne couroit en laissant écraser la maison d'Autriche liée d'intérêt & d'amitié avec celle de Sigismond, employer d'autres considérations encore, mais qui furent toutes inutiles. La réponse que le ministre reçut se sentoit de la foiblesse d'un roi mourant & de l'impression que la fortune de Gustave avoit laissée en Pologne. (*c*) Bien-

(*a*) Ces propositions furent que les protestans jouiroient des biens ecclésiastiques; que les princes & les villes de l'empire seroient maintenus en leurs libertés, & qu'ils rendroient les places & les païs qu'ils avoient occupés. *De Prades.*

(*b*) J'ai dit plus haut haut que sans la victoire de Breitenfeld qui retint les Polonois, cette trêve auroit été rompue dès ce tems-là.

(*c*) Il y avoit une autre raison que l'auteur ne touche pas, & qui est la véritable. C'est que la Russie étoit alors en bonne intelligence avec la Suéde, & très en état de faire une puissante diversion en faveur de Gustave. On voit même que lorsqu'Uladislas roi de Pologne voulut profiter de la mort de Gustave-Adolphe pour conquérir la Suéde sur laquelle il avoit des droits comme issu de la famille de Wasa & de Jagellon, il en fut empêché par le grand duc de Moscovie, qui lui déclara la guerre. *Mémoires de Christine.* Tom. I. pag. 23.

An. 1632.

tôt la mort de Sigismond ôta même toute espérance aux Impériaux d'entrainer les Polonois dans la guerre d'Allemagne.

Portrait de Sigismond & de son successeur.

Sigismond mourut à Varsovie le 29. avril 1632. après un régne de quarante-cinq ans, emportant au tombeau l'amour de ses sujets, la vénération des étrangers & les regrets des plus grands hommes. Bon chrétien, religieux observateur de sa parole, juste, pieux & magnanime, il laissa pour successeur son fils Uladislas, qui, en montant sur le trône, trouva contre lui le parti de Casimir qu'il n'eut pas de peine à dissiper. Il avoit la protection de presque tous les princes de l'Europe & joignoit à cet avantage le bonheur d'avoir été élevé par le roi son pére, qui en lui laissant d'habiles ministres lui avoit appris à s'en servir. Uladislas étoit déja un prince fait lorsqu'il fut appellé au trône, où par ses vertus, magnanime, affable, généreux, juste, il mérita de monter. Né pour la guerre il en avoit les talens: il étoit versé dans l'histoire, bon géographe, bon ingénieur. Il avoit commandé avec succès en Russie & dans la Valachie, réuni à la couronne de Pologne les duchés de Severin & de Smolensko, & gagné l'affection des cosaques. Enfin la nation & l'armée souhaitoient de l'avoir pour roi. Au mois de novembre il fut proclamé d'une voix unanime, on en remercia Dieu dans l'église de St. Étienne, & ce beau jour d'Uladislas en fut un de réjouissance & d'acclamations pour toute la Pologne. (a)

Ménagemens de Walstein pour les Saxons.

Cependant Walstein mettoit tout en usage pour réussir dans sa négociation avec la Saxe; il resta en Moravie pour ne pas donner d'ombrage aux troupes de l'éléeteur cantonnées en Bohéme & qui dans de bons quartiers d'hyver vivoient comme en pleine paix. On disoit même que les Saxons restoient dans cette inaction pour donner le tems à Walstein de mettre les états héréditaires de l'empereur à couvert des armes de la Suéde, qui alloit devenir trop formidable si jamais la négociation entamée avec le duc de Baviére & traversée jus-

(a) Ce qui est dit ici de la négociation avec les Polonois, de la mort de Sigismond, & de l'élection d'Uladislas est tiré de l'édition de 1646. & ne se trouve point dans celle de 1642.

qu'ici par la cour de Vienne, avoit lieu. En effet Maximilien paroissoit ébranlé dans son alliance avec l'Autriche; mais ce n'étoit pas les grandes offres de la France qui le portoient à s'accommoder avec la Suéde, c'étoit la crainte des ressentimens de Walstein & le chagrin de lui voir confier le commandement de l'armée catholique avec un pouvoir illimité, contre toute raison, puisqu'on ne doit jamais s'abandonner à la bonne foi de celui qu'on a pu soupçonner d'en manquer. Cependant malgré ses craintes Maximilien rentra dans la ligue catholique, s'unit étroitement avec l'empereur, & demanda un promt secours à Walstein. Aussitôt le corps d'Aldringer eut ordre de se rejoindre aux Bavarois, & Walstein y ajouta quatre régimens, trois de cuirassiers (Aldobrandin, Colloredo le jeune & Maracini) avec un régiment de croates d'Isolani. Mais ce puissant secours avoit ordre de ne pas se presser d'arriver; soit que le général se plut à voir la ruïne de la Baviére, ou qu'il craignît que les Bavarois avec ce renfort ne prétendissent avoir leur part d'une gloire qu'il vouloit se reserver toute entiere; soit qu'enfin il ne se souciât pas de voir ses troupes se consumer pour d'autres, ne pensant qu'à soi & s'embarassant peu de ce qui pourroit en coûter à d'autres pourvû que sa vanité fut satisfaite.

An. 1632.

Le duc de Baviére renouvelle son alliance avec l'empereur.

L'électeur de Baviére étoit toûjours à Ratisbonne avec sa petite armée, impatient de ne pas voir arriver le secours que Walstein lui envoyoit: il dépêchoit couriers sur couriers pour hater sa marche. Walstein donnoit pour raison de ce retard les bonnes nouvelles qu'il attendoit de la négociation avec la Saxe, & repaissoit le Bavarois de belles espérances qui ne le consoloient pas de la ruïne de son païs. A la fin il reconnut qu'Arnheim le jouoit & que toutes ses promesses n'aboutissoient qu'à lui faire perdre du tems, tandis que le roi s'avançoit dans la Baviére. La conquête de cette province achevée, Gustave avec une armée nombreuse pouvoit aisément pénétrer dans l'Autriche, où il auroit trouvé nombre de mécontens du côté de Lintz qui n'attendoient que l'appui des Suédois pour faire éclater leur révolte. Trois

An. 1632.

choses les y portoient: le gouvernement Autrichien qu'ils trouvoient trop dur, le voisinage des villes libres dont ils étoient jaloux, & la liberté de conscience qu'ils n'avoient pas & après laquelle ils soupiroient. On peut dire que la maison d'Autriche avoit alors deux grands ennemis chez elle, l'esprit de révolte & l'héréfie, qui lui ont fait plus de mal que les Suédois. Walstein ne pouvoit plus se dispenser de marcher: il falloit mettre fin aux plaintes qu'on faisoit de sa lenteur, entrer en Bohéme pour forcer les Saxons à la paix puisqu'il n'avoit pû les gagner, & reprendre Prague pour paroitre favoriser les Espagnols qui avoient dessein d'en faire la résidence du roi de Hongrie. Ils ne vouloient plus être sous les yeux des Allemands jaloux de ce que les Espagnols attachés à la cour de la reine s'emparoient des meilleurs emplois. La noblesse allemande soutenoit que de tout tems le roi n'avoit eû que des nationnaux auprès de sa personne, & que cet ancien usage devoit passer pour une loi inviolable. Walstein partit donc de Znaïm (*a*) au mois d'Avril, & arriva à Pilsen en Bohéme au quartier du comte de Galas, italien de nation, qui venoit d'être fait mestre de camp-général. Tous les corps répandus dans l'Autriche, la Moravie, la Silésie, & ailleurs, eurent ordre de joindre au plustôt la grande armée, & en moins de vingt jours Walstein se trouva à la tête de plus de trente-mille hommes.

Walstein entre en Bohéme.

Augsbourg se rend au roi de Suéde.

Gustave qui connoissoit le prix du moment avoit conduit ses Suédois sous les murs d'Augsbourg au commencement d'avril, & refait au village de Lechhausen (*b*) le pont que les Bavarois avoient brulé. Il étoit déja maitre de la place le 10. L'électeur de Baviére avoit eu plus de peine à y faire entrer deux-mille-deux-cent hommes de l'armée de la ligue. Tout ce qu'il y avoit de protestans, & la plusspart l'étoient, avoient refusé de prendre les armes contre le défenseur de leur religion. C'étoit trop pour la garnison catholique d'avoir tout à la fois

(*a*) Znaïm en Moravie sur la frontiére d'Autriche. (*b*) De l'autre côté du Lech près d'Augsbourg.

fois à défendre la place & à contenir les habitans: elle demanda à capituler dès qu'elle vit approcher l'ennemi, & obtint une sortie honnorable. An. 1632.

Augsbourg en Souabe est une ville libre batie au milieu d'une plaine qu'arrose le Sinckel, ayant le Lech à l'est & la Vertach au couchant, entre le Danube, la Baviére & le Tirol. C'est une des plus belles villes & des plus riches de l'Allemagne, grande, peuplée, commerçante, mais peu propre à soutenir un siége, n'ayant que de mauvaises fortifications à l'ancienne. Cependant son assiette & le grand nombre de ses habitans en feront toûjours une ville considérable. Gustave y fit son entrée le 14. (a) accompagné de l'infortuné roi de Bohéme de la maison Palatine, du duc de Holstein, du jeune margrave de Bade, de divers autres princes & ambassadeurs & d'une noblesse nombreuse qui formoient sa cour. Il prit le serment de fidélité des habitans (b) & demeura quelques jours dans leur ville, qu'il employa à donner des fêtes, de grands repas, & à jouer au ballon. On s'imaginoit qu'il alloit s'oublier dans les plaisirs, on comparoit déja *les délices d'Augsbourg* aux délices de Capouë. Mais on changea bientôt de langage quand on sçut que ce repos avoit servi à ménager des desseins secrets qu'il étoit trop difficile à Gustave d'éxécuter à forces ouvertes. Dans cette inaction apparente il avoit des intelligences cachées avec un certain Fornespech (c) colonel dans l'armée catholique. Cet officier avoit servi sous le roi de Suéde en Prusse dans la guerre contre les Polonois, & il étoit convenu de livrer (d) une des portes d'Ingolstadt

(a) Quatre jours se passérent entre la retraite de la garnison & l'entrée du roi qui étoit resté à Lechhausen, & dans ces quatre jours la ville fit une capitulation particuliere. En conséquence les catholiques furent dépossédés de leurs emplois, & les protestans mis dans toutes les charges civiles & ecclésiastiques. Augsbourg reçut garnison suédoise & fit hommage au roi & à la couronne de Suéde, sans pourtant perdre aucun de ses priviléges que Gustave lui confirma dans la meilleure forme.

(b) Cette conduite donna beaucoup d'ombrage à toute l'Allemagne & fit appréhender qu'elle n'eût de dangereuses suites. Elle confirma le soupçon où l'on étoit que Gustave ambitionnoit la couronne impériale, & feroit peut-être plus de tort aux libertés germaniques que la puissante maison contre qui l'empire & la France avoient armé le roi de Suéde.

(c) J'ai lû ailleurs que cet officier s'appelloit *Farenbach*.

(d) Voyez la *Remarque Militaire* Ee. à la fin de l'ouvrage.

An. 1632.

Gustave veut s'emparer d'Ingolstadt par intelligence.

Les Suédois repoussés avec perte.

Le roi court risque d'être tué.

où son régiment étoit en garnison. Le roi impatient de se voir maitre d'une place dont il connoissoit l'importance, partit d'Augsbourg le 20. d'Avril avec une armée de quatorze-mille hommes. Il prit la route de Donawert; & feignant de passer le Danube pour entrer en Franconie, il tourna à droite & se présenta devant Ingolstadt. Mais le jeune Tilli, qui en étoit gouverneur, avoit sur de violens soupçons fait relever les soldats de Fornespech; il l'avoit mis lui & ses officiers sous bonne garde, & attendoit tranquillement les Suédois. Gustave s'approcha du fossé, commanda à quelques régimens d'y descendre, & fit dresser les échelles aux endroits où il comptoit de trouver les gens de Fornespech. C'étoit où le gouverneur attendoit les Suédois qui tombérent dans un feu horrible de canon & de mousqueterie. On leur tua beaucoup de braves soldats. Il y périt aussi nombre d'officiers volontaires qui s'étoient des premiers jettés dans le fossé pour avoir part à la prise de cette importante place. Le margrave Christophle de Bade-Dourlach, jeune prince aimé de toute l'armée, y fut tué d'un coup de canon comme il alloit d'un autre côté reconnoitre un fort dont il vouloit former l'attaque. (a) Peu s'en fallut que le roi n'y périt. Il exhortoit ses soldats à tenter un nouvel assault, quand son cheval fut coupé en deux sous lui d'un boulet de 28 livres de bale. (b) Le coup sans blesser le roi le couvrit de sang. (c) Le mépris de la vie que Gustave montroit en toute occasion fit que les siens le conjurérent de se ménager d'avantage. Le roi sans s'émouvoir regardant un ministre qui joignoit ses priéres à celles des troupes, lui dit „qu'un roi au milieu des armes „ne devoit plus penser aux douceurs & à la sureté dont il jouït au fond

(a) Le roi qui aimoit à parler en public & qui parloit bien fit un très beau discours à l'occasion de cette mort. Il se trouve dans le *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 640, & M. de M. en a donné la traduction dans son *histoire de Gustave-Adolphe* T. IV. pag. 227-229.

(b) Gualdo dit qu'on conserve encore la peau de ce cheval dans la cathédrale d'Ingolstadt en mémoire de cet événement. D'autres disent qu'elle fut rembourée & placée *non dans la cathédrale* mais dans l'arsenal d'Ingolstadt où elle est encore. *Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 227.

(c) Le boulet passa près du mollet du roi & emporta la croupe du cheval. *De Prades.* Gustave dit froidement à ceux qui l'aidoient à se relever: *Apparement que la poire n'est pas encore mure.* M. de M Tom. IV. pag. 226,

„de son palais. *Qui vit pour l'honneur*, ajouta-t-il, *doit savoir mourir* An. 1632.
„*pour le bien public.* Il faut que le général soit présent s'il veut que ses „ordres s'éxécutent. Que ceci, en attendant, vous apprenne que le „boulet ne touche que celui dont le tems est-là."

Progrès des Suédois en Baviére.

Gustave ne s'arrêta que quelques jours devant Ingolstadt dont le siége l'auroit trop arrêté. (*a*) Il laissa quelques régiments devant la place pour en faire le blocus, & détacha le colonel Schlamersdorf pour s'emparer de Landsberg (*b*) & des villes voisines. Gustave avec le reste de l'armée tira vers Landshout sur l'Iser, qui n'étant point en état de défense se rendit aux prémiers coups de canon. Après Landshout il prit Mosbourg au confluent de l'Amber & de l'Iser dans l'évêché de Freysingen, & parut devant Munich, capitale de l'électorat & la résidence de Maximilien. Cette ville est grande & belle, mais n'étoit pas assez forte pour soutenir un siége. Le magistrat envoya au-devant du roi douze des principaux de la bourgeoisie, comme députés chargés d'implorer la clémence du monarque Suédois & de lui demander une

Reddition de Munich le 7. mai.

(*a*) Gustave étoit encore devant Ingolstadt, lorsqu'on vit arriver des ambassadeurs du roi de Dannemarc qui offroient la médiation de leur maitre pour terminer les différends entre la maison d'Autriche & la couronne de Suéde. Cette démarche se faisoit à la sollicitation de l'empereur qui n'avoit pu porter Christian à déclarer la guerre à la Suéde. Le roi leur répondit „que pour obtenir une paix durable „il étoit nécessaire que les protestans agissent de concert & unissent leurs forces ensemble, afin d'avoir „quelque chose de plus efficace que du papier & des „sceaux." Les ambassadeurs s'en retournérent avec cette réponse, & il n'en fut plus parlé.

St. Etienne résident de France à Munich vint aussi trouver le roi & lui fit de nouvelles propositions de neutralité au nom de l'électeur de Baviére qui craignoit pour Ingolstadt & pour son païs. Le ministre françois faisant l'office de médiateur assura que *l'électeur n'avoit pas de plus forte inclination que de vivre en paix avec la Suéde.* Le monarque qui se souvenoit des quinze jours que cette négociation lui avoit déja fait perdre, & de la lettre interceptée du duc de Baviére au comte de Pappenheim dans laquelle on trouva pour cent-mille écus de lettres de change destinées aux besoins de l'armée de la Ligue, & qui avoit enfin sur le cœur le petit avantage que Tilli aidé des Bavarois venoit de remporter sur le maréchal Horn à Bamberg, répondit qu'il ne se fioit plus au duc. „Il porte, dit-il, un pourpoint double, „bleu & rouge, qu'il tourne comme il veut avec la „croix de Bourgogne dessus rouge & blanche, & „mêle ainsi les couleurs comme il lui plait; mais je „ne serai plus sa dupe, je le connois en dedans & „en dehors." Cependant comme St. Etienne insistoit sur des conditions & prioit le roi d'en faire. *Eh bien*, dit Gustave, *que l'électeur casse ses troupes sans leur permettre de servir contre moi, qu'il restitue à mes alliés ce qui leur appartient, & qu'il m'accorde le passage par Ingolstadt. A ces conditions je suis son ami; mais si demain 21. d'avril il ne les a pas acceptées & signées, je suis son ennemi, & son païs est ruiné.* Le résident de France fut porter ces conditions au duc de Baviére qui étoit alors du côté de Munich, & ce prince aussitôt longeant le Danube, fut se mettre sous le canon de Ratisbonne pour être à portée de se joindre à l'armée de Walstein &c. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 641. *M. de M.* Tom. IV. pag. 233-242.

(*b*) Landsberg sur le Lech à cinq milles d'Augsbourg.

An. 1632. ſuſpenſion d'armes. Mais Guſtave refuſa de les entendre, & dit qu'il vouloit la ville à diſcrétion: qu'il dèvoit cette ſatisfaction aux Magdebourgeois, & venoit vanger les cruautés que les Bavarois commandés par Tilli avoient exercées dans Magdebourg, ſes habitans égorgés & leurs maiſons réduites en cendre. Les Bavarois étoient accuſés d'y avoir eû le plus de part, & le roi, diſoit-on, vouloit pour expier ces horreurs qu'on mît le feu à Munich. Mais il ne menaçoit que pour pardonner & faire aimer ſa clémence & ſon humanité. Il cherchoit à adoucir la ſituation de ces pauvres gens, en leur rendant plus ſupportables les malheurs de la guerre auſquels le ſort des armes venoit de les aſſujettir: parce qu'il eſt ſûr qu'un moindre mal conſole quand il ſauve d'un plus grand qui paroiſſoit inévitable. Cependant les bourgeois qui entendent crier qu'on va mettre le feu à leur ville ſortent en foule, ſe jettent aux pieds du monarque, & demandent grace, comme innocens des excès que les ſoldats peuvent avoir commis, proteſtant qu'ils ne s'étoient point mêlés de la guerre & que leur commerce les occupoit tout entiers. Guſtave pour qui la guerre étoit un nouveau moyen de faire éclater ſa juſtice & ſa bienfaiſance, ne tint pas longtems contre les pleurs & les cris de tant de malheureux: il leur dit qu'ils n'avoient rien à craindre, & révoqua l'ordre. Auſſitôt l'armée entra dans la ville & fut bien traitée. Les douze-mille livres peſant d'argent que Munich paya de contribution furent ſur le champ portées à la monnoie & converties en eſpéces.

Quantité de moines vinrent ſe jetter aux pieds du monarque, & lui demander aſile contre les fureurs des hérétiques dont ils craignoient le reſſentiment, comme s'étant le plus élevés contre eux. (*a*) Guſtave les reçut avec une bonté qu'ils n'attendoient pas. Les capucins ſur-

(*a*) M. d'Arckenholtz dans ſes *mémoires concernant la reine Chriſtine* dit dans une note Tom. I. pag. 4 qu'en Baviére on faiſoit des imprécations horribles contre Guſtave-Adolphe, juſqu'à dire dans les priéres publiques: *Defende nos, ô Deus, ab hoſte hæreditario Diabolo Suedo.* Il ajoute qu'on faiſoit paſſer ce héros pour l'Ante-Chriſt, & qu'on diſoit qu'il avoit une épée enchantée, dont l'auteur a eû la complaiſance de faire graver la figure dans ſon ouvrage page 211. Cela eſt bien différent de ce que le Pape Urbain VIII, au rapport de *Vittorio Siri*, dit en apprenant la mort de Guſtave que *c'étoit*

tout furent bien contens de leur miſſion. Le roi leur fit diſtribuer de riches aumones & donna de grands éloges à leur ordre & à la ſainteté de leurs mœurs. Un de ces péres ayant oſé dire au roi qu'il le voyoit dans l'erreur, & qu'il le conjuroit de rentrer ſous l'obéiſſance de Rome que ſes prédéceſſeurs avoient tous reconnue pour leur mére ſpirituelle, le roi loin de s'en offenſer parut touché de l'exhortation, & y applaudit. Mais ayant jetté la vue ſur d'autres religieux qui étoient dans la ſalle, il ne put s'empécher de dire à ce capucin, „mon pére, „ſi l'abus que Rome a fait de la religion ne ſcandaliſoit le monde chré„tien, & ſi je ne ſavois pas que beaucoup de ceux qui s'enferment „dans les cloîtres le font, non pour le bien de leur ame, mais pour „pécher avec plus de tranquilité, j'approuverois fort ce genre de vie. „Mais vous avez tant de moines, je ne parle pas des bons, qui au lieu „de vaquer à leurs offices s'inſinuent par tout à la faveur d'un habit „reſpecté qui leur ouvre l'entrée aux honneurs & au crédit. On les „voit ſe promener dans les places publiques pour ſavoir tout ce qui ſe „paſſe. Ils ne penſent qu'à enrichir leurs couvents, & ſous prétexte „d'honnorer la religion, ils courent ſans ſcrupule dépouiller la veuve „& ruïner l'orphelin. Ceux qui gouvernent un prince foible n'en pro„fitent pas pour faire le bien de l'état, mais pour aggrandir l'enceinte „des cloîtres & donner plus d'entrée à leurs égliſes. Les campagnes ſe „dépeuplent & les princes perdent de bons ſujets. Vos cloitres ſont „l'aſile des poltrons qui ſe mettent ſous la ſauve-garde de la cloche du „couvent pour ne pas aller à la guerre. Ils renferment auſſi des hom„mes qui feroient de bons ſoldats, mais qui ſe voyant affublés d'un „froc qu'ils ne peuvent plus quitter, donnent tout leur tems aux let„tres. C'eſt un grand tort que vous faites à vos princes qui ſeront

An. 1632.

*le héros le plus accompli & le plus grand roi.* Sur quoi un des cardinaux ayant répondu „que l'égliſe „catholique avoit pourtant été perſécutée par lui en „Allemagne, & qu'on n'ignoroit pas que Rome „avoit été priſe & ſaccagée par les Goths il y „avoit mille ans." *Il eſt vrai*, répliqua le S. Pére, *mais il n'y a guéres plus de cent ans que les Eſpagnols ont traité Rome plus en barbares que les Goths ne l'avoient fait.*

An. 1632. „bientôt réduits à faire endosser la cuirasse au prélats pour avoir des „généraux dans leurs armées." (*a*)

Gustave apprit l'arrivée de Walstein à Pilsen à la tête d'une armée de plus de trente-mille hommes, pourvue de bons officiers & fournie du nécessaire. Il en fut étonné: le parti protestant n'avoit pas crû les Autrichiens en état de mettre tant de troupes sur pié en si peu de tems. Les magistrats de Nuremberg en furent le plus allarmés: ils s'étoient attiré la colére de l'empereur en se déclarant pour les Suédois, & les Nurembergeois étoient trop riches pour que les soldats de l'armée catholique ne cherchassent pas à leur faire payer chèr cette infidelité. Mais ils crurent détourner l'orage qui les menaçoit, en faisant des soumissions à Walstein. Ils l'envoyérent complimenter sur ce qu'il avoit repris le commandement; & en le reconnoissant pour généralissime des armées impériale & royale, les députés devoient lui exposer les raisons qui avoient porté la ville à se donner aux Suédois.

Nuremberg envoye des députés à Walstein.

Les quatre députés choisis pour cette ambassade arrivérent à Pilsen au commencement de mai. Ils furent reçus comme ils devoient l'être d'un homme singulier en tout. Walstein voulut qu'on leur fit autant d'honneur qu'aux ambassadeurs des premiéres puissances de l'Allemagne. Ils furent défraiés aux dépends de la ville, & traités avec toutes les distinctions qu'on accorde aux ministres publics. Après six jours d'attente, ils furent admis à présenter leur lettre de créance & à exposer le sujet de leur mission. Walstein s'étant avancé au devant de la lettre, affectant la plus grande politesse, la prit des mains des députés, & sans achever de la lire il dit qu'il étoit suffisamment instruit de l'objet de leur ambassade, que s'il l'avoit pû il seroit venu porter lui-même sa réponse à messieurs de Nuremberg, pour voir s'ils agissent aussi bien qu'ils écrivent; & là-dessus congédiant les députés, il leur

(*a*) J'ai suivi l'édition de Venise de 1640. qui est l'originale. Ce que je remarque pour ceux qui n'auroient que l'édition de 1642, où ce morceau ne se trouve point, quoique le titre porte: appresso la Copia stampata in Venetia, *conforme à La copie imprimée à Venise;* ce qui prouve que cette omission & plusieurs autres ont été faites à l'insçû de l'auteur.

dit qu'ils pouvoient partir. Ceux-ci étonnés d'un congé si promt le furent bien plus à leur retour de voir les attentions redoubler. Le bruit de cette réception se répandit dans l'armée & vint jusqu'à Vienne, où on s'en amusa beaucoup. An. 1632.

Cependant Walstein ne renonçoit pas encore à l'espérance de regagner l'électeur de Saxe. Le colonel Sparr, ami intime d'Arnheim, alla trouver ce général avec ordre de lui compter cinquante-mille écus & même plus, s'il levoit les difficultés qui arrêtoient la négociation & s'il vouloit donner les mains à la paix proposée. Walstein ne pouvoit trop offrir pour un accommodement qui l'eût laissé maitre d'opposer aux Suédois tout ce que l'empereur avoit de troupes en Allemagne. Mais la négociation trainoit toûjours. Enfin lassé d'attendre une conclusion qui n'arrivoit pas, Walstein résolut de marcher à Prague. Son armée qu'il passa en revue à Raconitz (*a*), entre Pilsen & Prague, se trouvoit forte de deux-cent-quatorze escadrons & de cent-vingt compagnies avec quarante-quatre piéces de canon & deux-mille chariots. Walstein marche à Prague.

Comme Walstein étoit un homme difficile & singulier il déclara de quelle maniére il vouloit être obéi, & prescrivit à un chacun ses devoirs. Entr'autres ordonnances il régla que l'armée d'orenavant porteroit des écharpes rouges, & défendit toute autre couleur sous peine de la vie; car chez lui les plus legéres omissions étoient des crimes capitaux. A cette occasion je ne dois pas oublier qu'un capitaine d'artillerie avoit une très-belle écharpe en broderie d'or, & pour montrer sa soumission aux ordres du général il se l'arracha & la foula aux pieds. Walstein en fut instruit, il en témoigna sa satisfaction à l'officier, & peu après il l'éleva au grade de colonel & le distingua toûjours dans la suite. Comme il avoit pour principe de mettre l'obéissance du soldat & de l'officier à l'épreuve par les ordres les plus extraordinaires, il défendit, sous peine d'encourir sa disgrace, à la ca-

(*a*) Raconitz à six milles de Prague dans le cercle de Raconitz.

An. 1632. vallerie depuis le soldat jusqu'au colonel d'être jamais sans bottes ni éperons, aux officiers d'infanterie d'en porter, à chacun de parler haut chez lui & aux environs, ne voulant pas entendre plus de bruit qu'à l'église dans le tems que le peuple y est dans un profond recueillement. Ce commandement fut si bien gardé de toute l'armée que même les principaux officiers avoient les molettes de leurs éperons attachées avec de petits rubans, pour faire leur cour au général. Walstein donnoit de tels ordres, disoit-on, pour augmenter la crainte qu'il vouloit qu'on lui portât; car son ambition ne se bornoit pas comme celle de nos princes à se faire respecter, il vouloit une obéissance aveugle.

Walstein entre dans Prague.

Walstein n'eut pas plustôt donné ses ordres aux troupes qu'il se mit en marche. Il arriva devant Prague le 4. mai, & la même nuit la cavallerie investit la ville. Le comte de Galas eut ordre de battre la place du côté du mont St. Laurent, tandis que le marquis de Grana, de la maison de Gonzague, feroit son attaque du côté des capucins. A la pointe du jour Galas fit jouer huit piéces de canon contre la muraille, elle étoit foible, la brêche fut faite en peu d'heures. On pensoit déja à fixer le tems de l'assault, quand des soldats du régiment du comte Bertaut-Walstein, neveu du général, sans attendre l'ordre & impatiens de montrer leur courage & d'obtenir le prix de la valeur, montérent d'eux-mêmes à la brêche. Ils s'étoient armés de résolution, comptant avoir plus d'obstacles à vaincre qu'ils n'en trouvérent en effet. Leur perte fut peu considérable, parceque les Saxons, ne pouvant tenir ferme derriére de méchans murs, s'étoient jettés dans ce qu'on appelle à Prague le *Chateau Royal* (a) qui commande le petit-côté de la ville. Le marquis de Grana ne fut pas moins heureux dans son attaque; en sorte que les Saxons perdant tout espoir de défense demandérent à capituler. (b)

Le

(a) Sur le Ratschin *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 651.

(b) Voyez la *Remarque Militaire* Ff. à la fin de l'ouvrage.

Le marquis de Grana chargé de dresser les articles de la capitulation avoit réduit les Saxons à se contenter de sortir la vie sauve; mais soit que Walstein voulût piquer l'électeur de générosité, espérant par-là le porter à s'accommoder avec l'empereur; soit qu'il ne cherchât simplement qu'à reconnoître l'attention que le duc de Saxe avoit eû de mettre son palais à l'abri du pillage, il fit rendre aux soldats les armes & y ajouta le bagage ou pour mieux dire le butin qu'ils avoient fait dans Prague & qui pouvoit bien monter à cent-mille écus. Les Saxons au nombre de quatre-mille furent escortés jusqu'à Leutmeritz où étoit le gros de leur armée. Les Impériaux entrérent dans Prague comme des furieux, & saccagérent tout le petit-côté, quoiqu'il n'y eût que des catholiques. La ville-neuve & la vieille-ville peuplées de luthériens & de juifs, mais séparées du petit-côté par la Moldau, eurent le tems de capituler, & se rachetérent du pillage par une bonne somme d'argent. An. 1632. Générosité de Walstein.

Prague capitale de la Bohéme est une grande & belle ville qui se partage en trois quartiers, dont deux sont de l'autre côté de la Moldau, le vieux Prague & la ville-neuve; la partie en deçà qui est le petit-côté, est adossée au mont St. Laurent. Prague avant la guerre étoit fort peuplé & abondoit en étrangers qui s'y étoient établis dans le tems que quelques empereurs en faisoient leur résidence. Cette place au reste ne peut se défendre contre une armée qu'autant qu'il y en a une sous ses murs qui la couvre. Walstein s'y arrêta quelques jours qu'il employa à projetter les opérations dont le tems de l'éxécution approchoit: il y reprit aussi la négociation avec la Saxe. Description de Prague.

La prise de Prague & de quelques autres villes de la Bohéme enlevées aux Saxons donnoit de la joye à la cour de Vienne & à tous les bons Autrichiens, mais sans comparaison beaucoup moins qu'à Walstein qui regardoit cet avantage comme un acheminement au traité qu'il brûloit de conclure avec l'électeur.

Arnheim étoit toûjours à Leutmeritz, ville de Bohéme sur l'Elbe aux frontiéres de la Saxe, & observoit les mouvemens des Impériaux. Les Saxons à Leutmeritz.

An. 1632.

Walſtein le fit exhorter à donner enfin les mains à l'accord tant de fois propoſé, & il accompagna ces ſollicitations de nouvelles offres, qui toutes perſuaſives qu'elles étoient ne produiſirent aucun effet. Le traité au lieu d'avancer parut même s'éloigner du but deſiré. Ce fut alors que Walſtein ſe repentit mais trop tard des ménagemens qu'il avoit eû pour les Saxons. Pour regagner le tems perdu il réſolut d'uſer tout à la fois de force & de ſurpriſe contre eux. Ils avoient encore Egra

Priſe d'Egra & d'Elnbogen.

ſur l'Eger, & Elnbogen à l'extrémité de la Bohéme (*a*). Holck, ſergent-major-général de bataille, y fut envoyé vers la mi-mai avec quelques troupes. Les deux places étoient ſans munitions & ſans défenſe, il s'en empara aiſément. Walſtein avec le gros de l'armée marche droit à Leutmeritz, comptant d'y ſurprendre les troupes ſaxonnes; il trouve le poſte abandonné, (*b*) paſſe l'Elbe & s'arrête près de Melnick (*c*) ſur la même eau, ville ceinte d'un bon mur. Il ſe fit là quelques eſcarmouches entre les croates & la cavallerie d'Arnheim, au déſavantage de celle-ci.

Nouvelles propoſitions faites à la Saxe.

C'en fut aſſez pour porter Walſtein à faire de nouvelles propoſitions au duc de Saxe & à tenter un accommodement d'où dépendoit la ruine du parti du roi; parce qu'une fois ſûr de la Saxe, il rappelloit les troupes qui gardoient la Bohéme, & joignant ſon armée à celle de l'électeur, il pouvoit être aſſez fort pour chaſſer les Suédois de l'Allemagne. Il voyoit déja le moment que les princes de l'empire alliés de Guſtave, & qui n'avoient manqué de parole à l'empereur que par rai-

(*a*) Elnbogen ſur l'Eger dans le cercle de Satz à quatre milles d'Egra.

(*b*) L'auteur ne s'étend pas aſſez ſur cette ſurpriſe manquée. Voici le projet: Walſtein avoit deſſein d'enlever l'armée Saxonne campée à Leutmeritz, & ſous pretexte de renouveller les propoſitions d'accommodement avec Arnheim qui commandoit l'armée, il la fit reconnoître par quelques-uns de ſes principaux officiers déguiſés en trompettes. Mais Arnheim averti que quelques régimens des Impériaux s'avançoient vers Brix & vers Auſſig, il jugea que Walſtein cherchoit à le couper de la Saxe. Loin de lui témoigner de la défiance il lui écrivit qu'il avoit ordre & pouvoir de traiter, lui fit de nouvelles demandes & lui envoya divers couriers pour en convenir. En attendant il fit paſſer les montagnes à ſon bagage, paſſa lui-même de nuit avec ſon canon ſur le pont de Leutmeritz qu'il rompit auſſitôt, & ſe retira à Pirna où il fit faire un pont de batteaux ſur l'Elbe, & attendit l'électeur de Saxe & Bannier qui le devoient joindre avec 10000 hommes. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 651 & 52.

(*c*) A quatre milles & demie de Leutmeritz au confluent de l'Elbe & de la Moldau.

An. 1632.

son d'intérêt, feroient valoir la même raison en abandonnant la Suéde pour rentrer dans le parti le plus sûr. Il étoit donc de la plus grande importance pour Walstein que cette négociation avec la Saxe réussît à quelque prix que ce fût. Le colonel comte de Sparr eut ordre de retourner auprès du maréchal Arnheim & de faire tout au monde pour le gagner. Ses propositions pleines d'artifice & appuiées de très riches présens auroient peut-être ébloui le Saxon dans tout autre tems. Mais le roi de Suéde avoit appris les progrès de Walstein en Bohéme & savoit qu'il ne visoit pas moins qu'à s'emparer de toute la Saxe, dont il disoit qu'il alloit abandonner le pillage à ses soldats. Gustave craignoit que si Jean-George avoit toute l'armée autrichienne sur les bras, ce ne lui fût un prétexte pour faire sa paix avec l'empereur; & sortant au plus vîte de la Baviére, il prit la route de Nuremberg, (a) bien résolu de prendre les Impériaux en flanc & à dos quand il les verroit occupés dans la Misnie & en Saxe.

Le roi prend la route de Nuremberg.

Le roi passa à Donawert le 8. de Juin avec huit-mille hommes de cavallerie & quatorze-mille fantassins, soixante piéces de canon & un bagage fourni abondamment du nécessaire. Le corps aux ordres de Bannier qui avoit repris & quitté Magdebourg, étoit venu se rejoindre à l'armée du roi. Gustave le laissa en Souabe pour observer les mouvemens des Bavarois sur la frontiére & les empêcher de se joindre aux nouvelles levées qui se faisoient dans le Tirol. Le duc de Weimar fut envoyé du côté de Lindau pour surprendre cette place importante. Elle est située sur le lac de Constance, aux confins de la Suisse & du Tirol, & bâtie dans une presqu'isle qui ne tient au continent que par une langue de terre assez étroite. Cette place est entourée d'eau, & fortifiée à la moderne; elle pouvoit passer alors pour une des plus

Bannier reste en Souabe.

Le duc de Weimar marche à Lindau.

(a) C'étoit aussi pour être à portée d'empêcher la jonction des Bavarois avec l'armée de Walstein & pour couvrir Nuremberg dont ce général avoit aussi promis le pillage à son armée. Par cet exemple de sévérité il vouloit jetter la terreur dans les villes du parti protestant & s'en ouvrir les portes. La conséquence naturelle, c'est qu'on abandonneroit le roi quand on verroit qu'il y avoit si peu de sureté à se mettre sous sa protection.

An. 1632. fortes places de l'Allemagne, sans parler qu'étant à l'extrémité de la Souabe, aux confins du Tirol, de la Suisse & des Grisons, & dominant le lac, elle servoit de rempart à la frontiére & de clef au passage par où les Allemands & les Italiens s'entre-secouroient dans le Milanès & en Allemagne. La prise de Lindau étoit possible si le projet en fût resté caché. Déja deux-mille hommes d'infanterie suédoise, ayant des grapins aux pieds, montoient avec peine une montagne très escarpée & comptoient de surprendre la place, mais les Impériaux qui les attendoient les reçurent à bout portant. Les Suédois furent repoussés, un grand nombre y périt, & la retraite ne fut pas moins coûteuse. Il fallut passer sur le ventre à la garnison de Bregentz, ainsi qu'à quantité de gens de la Souabe qui réfugiés dans cette ville s'étoient mis en devoir de couper le passage aux Suédois. (a) Le duc de Weimar au désespoir d'avoir manqué son coup à Lindau fut s'en dédommager sur Memmingen, une des bonnes villes de la Souabe arrosée par un bras de l'Iser. (b) Dès que la garnison vit les Suédois élever des batteries contre la place, elle capitula, obtint libre sortie avec armes & bagage, & les habitans furent maintenus dans le libre exercice de la religion catholique. La prise de cette place peu importante par elle-même étoit alors d'un grand avantage aux Suédois. Ils ôtoient aux Impériaux un païs propre à refaire leur armée, & ce tort qu'ils faisoient à leur ennemi étoit déja un gain pour eux. Mais en se maintenant en Souabe, ils coupoient ces mêmes Impériaux du païs de Wurtemberg, dont le duc ne demandoit que leur éloignement pour prendre le parti de la Suéde; ce qui facilitoit beaucoup l'entreprise que Gustave méditoit sur l'Alsace, frontiére de ce duché.

Fausse tentative sur Lindau.

Prise de Memmingen.

Walstein apprenant la marche du roi n'osa pas s'enfoncer dans la Saxe, de peur de n'en pouvoir sortir sans faire une retraite qui auroit eû l'air d'une fuite, ou d'y voir son armée détruite par la faim & par

Walstein se porte du côté du Palatinat.

(a) Voyez la *Remarque Militaire* Gg. à la fin de l'ouvrage.

(b) Ce bras de l'Iser sur lequel est Memmingen est l'Ach qui traverse la ville.

un combat dont tout le désavantage eût été de son côté. Il repassa l'Elbe ayant l'Eger à sa droite, & prit le chemin d'Egra pour se joindre au duc de Bavière. Il vouloit de concert avec les Bavarois protéger le Haut-Palatinat, couvrir la Bohéme & fondre sur le roi avec des forces réunies, tandis que les Suédois étoient alors dispersés dans toute l'Allemagne, & que Don Balthasar de Marradas resté à Leutmeritz avec huit-mille hommes tenoit les Saxons en échec. An. 1632.

Progrès de Pappenheim dans la Basse-Saxe.

Pendant que ces mouvemens se faisoient dans la Haute-Allemagne le landgrave de Hesse voulut s'opposer aux progrès de Pappenheim dans la Basse-Saxe. Mais ce général le rencontra non loin de Wolfenbuttel, tomba sur son armée, & l'obligea à prendre sa retraite sous le canon de Gœttingen sur la Leine. Pappenheim que rien n'arrêtoit fit des courses jusqu'à Northeim (*a*) dans le comté de Hohenstein. Il se rendit maitre de la citadelle & tailla la garnison en piéces. Goslar (*b*) & les villes des environs, craignant le même sort, demandérent aux Suédois des garnisons qui les missent à couvert de ce dangereux ennemi. Pappenheim n'écoutoit que la gloire des armes & l'intérêt de son maitre; avec une petite armée il tenoit toute la campagne entre l'Elbe & le Weser, dans un tems où ce païs étoit de la plus grande importance aux deux partis. Ce païs appartenoit en partie à des princes ecclésiastiques qui ne pouvant se soutenir d'eux-mêmes & venant à manquer d'appui du côté des catholiques, seroient tombés tous ensemble au pouvoir des protestans. Ainsi Pappenheim en les protégeant ne conservoit pas seulement de riches alliés à son maitre, mais il lui assuroit un païs d'où l'ennemi auroit tiré de nouvelles forces, & retenoit dans l'obéissance de l'empereur les états protestans voisins que la seule crainte empêchoit de se jetter dans le parti du roi. Il empêchoit surtout le landgrave de pénétrer dans ces belles provinces, d'y recruter son armée, & de subjuguer les puissances ecclésiastiques de cette par-

(*a*) A quatre milles de Gœttingen sur le Rauhm qui se jette dans la Leine près de Northeim. On nomme cette contrée la principauté d'Oberwald.

(*b*) Sur un ruisseau qu'on nomme Athugt qui tombe dans l'Ocker près de Goslar.

An. 1632.

tie de l'Allemagne ou de les forcer de souscrire à des conditions ruineuses pour le parti catholique. Enfin Pappenheim sauvoit les états de l'empereur & ceux de ses alliés, où le landgrave homme de tête & bon soldat n'attendoit pour porter ses armes qu'une victoire qui lui soumît toute la Westphalie.

*Prise de Buxtehude.*

Le maréchal Todt qui avoit levé (*a*) dans ces environs un corps d'armée pour le service du roi l'employoit à faire le siége de Buxtehude. Cette ville est sur l'Este près de Hambourg aux confins des duchés de Bremen & de Lunebourg. Elle essuia douze jours durant (*b*) le feu de deux batteries, enfin la garnison qui étoit impériale demanda les honneurs de la guerre & les obtint; mais la meilleure partie de ces troupes, se rangeant du côté de la fortune, prit service dans l'armée du maréchal.

*Les Bavarois se joignent aux Impériaux.*

Dans ces entrefaites on apprit la nouvelle au camp d'Aldringer que le roi de Suéde s'approchoit du Haut-Palatinat & qu'il marchoit à Nuremberg. Aldringer eut ordre de quitter Ratisbonne & de se rendre à la grande armée avec les Bavarois qu'il commandoit. Il couroit trop de risque, à rester plus longtems dans ces quartiers. Les Suédois entrant dans le Palatinat pouvoient couper les Bavarois de l'armée de Walstein, & maitres alors de la campagne, ils mettoient Nuremberg à couvert de l'entreprise que les catholiques méditoient sur cette ville. Gustave pouvoit même ruïner toute l'armée impériale, tandis que les Bavarois seroient chez eux de l'autre côté du Danube, faute de trouver à vivre de ce côté-ci. Il étoit même à craindre que les Suédois ne se fussent déja emparés des passages. Aldringer hâta sa marche, & prit par Neustadt, Amberg & Vaidem (*c*) toutes villes du Haut-Palatinat au dessous de Ratisbonne.

(*a*) Ce corps étoit de neuf à dix-mille hommes, & venoit du Mecklenbourg, où il n'étoit plus nécessaire depuis que les Imperiaux avoient perdu Rostock, Wismar & Dœmitz, les trois seules places du duché où ils s'étoient maintenus jusqu'à la fin de l'année 1631.

(*b*) Buxtehude ne tint que deux jours du 2 au 4 mars. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 627.

(*c*) Ou *Veida* sur la Nab à six milles d'Egra. Voyez la *Remarque Militaire* Hh. à la fin de l'ouvrage.

An. 1632.

Le roi arrive à Nuremberg & y apprend qu'Aldringer est à Vaidem, & que Walstein marche pour favoriser la jonction des deux armées. Il étoit de l'intérêt de Gustave de l'empêcher pour retenir les Impériaux en Bohéme & laisser les Bavarois se morfondre de l'autre côté du Danube. Comme il étoit maitre des passages jusqu'à Nuremberg, il pouvoit en tirer tous les secours nécessaires; avantage que n'avoient ni Walstein ni l'électeur de Baviére, qui étoient obligés l'un d'épuiser la Bohéme, l'autre d'achever de ruïner son païs pour faire subsister les troupes. Gustave auroit pris le poste qu'il vouloit pour être à la fois à portée de faire échouer les desseins des Impériaux, & de prêter la main aux opérations de ses généraux répandus dans les provinces voisines. Dans ce dessein le monarque Suédois se mit à la tête de sa cavallerie & s'avança jusqu'à Sultzbach qui appartient à un comte palatin de ce nom. De là il détache quelques régimens qui poussent jusqu'à Vaidem. Mais Aldringer avoit eu vent de cette marche des Suédois, & pliant bagage la même nuit il avoit pris la route d'Egra, & trouvé en chemin la cavallerie que Walstein envoyoit à son secours, averti des desseins du roi. Ce fut même ce renfort qui fit manquer l'entreprise en retardant la marche des Suédois, obligés d'avancer avec beaucoup de circonspection pour ne pas tomber dans quelque embuscade de cette cavallerie des Impériaux. Elle pouvoit toûjours se replier sur l'armée, au lieu que le roi risquoit beaucoup s'il étoit repoussé. Il y eut cependant quelques escadrons suédois qui firent le coup de sabre avec les croates, mais au désavantage des premiers, & Gustave s'en retourna à Nuremberg. (*a*)

Tentatives du roi pour empêcher cette jonction.

Le 18. de juin à la pointe du jour Walstein sortit d'Egra & se rendit à Luditz (*b*) pour y recevoir l'électeur de Baviére qui venoit de Ratisbonne. L'entrevue fut assez amicale du moins en apparence. Il

Entrevue de l'électeur de Baviére avec Walstein.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Ii. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) A huit milles d'Egra dans le cercle de Satz sur le ruisseau dit Schalatka qui se jette dans la Beraun.

An. 1632. dut en coûter beaucoup au fier Walstein pour dissimuler la haine qu'il portoit au Bavarois dont il avoit juré la ruïne.

Gustave sous le canon de Nuremberg.

Gustave après d'inutiles tentatives pour empêcher la jonction du corps d'Aldringer avec l'armée impériale s'étoit retiré, comme j'ai dit, sous le canon de Nuremberg, ville libre, très-riche & qui pouvoit fournir au roi les vivres & les munitions dont son armée avoit besoin.

Description de cette ville.

Elle est au centre de l'Allemagne entre la Franconie, le Palatinat & la Souabe, coupée en deux par la Pegnitz qui passe sous un grand nombre de ponts, & assise dans un terrein fertile où comme au sein de l'abondance elle a tout ce qu'il faut pour les besoins de la vie. Les choses de luxe même & de pur agrement s'y trouvent poussées à un point d'élégance & de perfection qu'on ne voit dans aucune autre ville d'Allemagne. Elle est très-peuplée & son pourtour est de huit milles d'Italie. Son enceinte est formée d'un double mur avec des fossés à l'ancienne. Le gouvernement y est aristocratique, & le sénat composé de vingt-six patriciens tirés des meilleures familles.

Vues du roi en se retirant sous Nuremberg.

Le roi avoit choisi cette place de retraite pour éviter d'en venir aux mains avec des troupes fraîches & nombreuses. Les habitans y trouvoient aussi leur avantage: Gustave couvroit leur ville, & les mettoit à l'abri des cruautés des Impériaux. Peut-être vouloient-ils donner dans Nuremberg un nouvel exemple du sac de Magdebourg afin d'effraïer les autres villes du parti, trop heureuses alors d'aller au devant du joug pour rendre leur soumission agréable, & qui seroient devenues ennemis jurés des Suédois. Car les amitiés entre les princes, entre les républiques surtout, sont intéressées & ne subsistent qu'autant que dure le besoin qui les rend nécessaires. Peut-être aussi que l'intention du roi étoit de laisser cette belle armée de Walstein se consumer dans un païs ruïné & de plus dépeuplé par un mal contagieux qu'on appelloit *la maladie hongroise*, qui commençoit déja à se faire sentir dans l'armée impériale; tandis que les Suédois tirant sans peine leurs subsistances & tout leur nécessaire de Nuremberg seroient encore à portée

portée de seconder le duc de Weimar dans son entreprise sur la Souabe & le Tirol, pouvoient soutenir Gustave-Horn en Alsace & prêter la main à d'autres corps occupés ailleurs, qui tous devoient obliger Walstein, pour s'opposer à leurs progrès, ou de détacher de la grande armée & de s'affoiblir par conséquent, ou de s'éloigner de Nuremberg, s'il ne vouloit pas laisser ses provinces de l'empereur exposées aux courses des Suédois. An. 1632.

Le roi avoit choisi lui-même l'assiette de son camp, & l'armée travailloit aux retranchemens avec ardeur. Il étoit à penser que Gustave garderoit longtems une position où il trouvoit réunis tous les avantages qu'on cherche à la guerre, la sureté, les subsistances & la commodité. On vit bientôt après que ce qu'il en avoit fait n'étoit qu'une sage précaution, pour ne pas s'exposer à perdre en un jour les conquêtes de plusieurs mois. D'autant plus qu'il n'avoit pû se persuader tout ce qu'on lui disoit des immenses préparatifs de Walstein, & qu'il rioit quand on lui parloit de quarante-mille hommes que ce général vouloit avoir au printems. A présent qu'il les voyoit assemblés contre lui, il avouoit qu'il n'y avoit que la maison d'Autriche & Walstein qui pussent lui faire voir ce qu'il n'auroit jamais crû possible.

Gustave retranché devant Nuremberg.

Walstein & le Bavarois qui avoient joint leurs forces pensoient aux moyens d'attirer Gustave à un combat désavantageux, lorsqu'ils apprirent que le monarque étoit devant Nuremberg retranché & comme enterré dans son camp. Ils prirent cette précaution pour un aveu de sa foiblesse, & se flattérent qu'avec une armée nombreuse comme la leur ils pourroient aisément entourer les Suédois, leur couper les secours qui leur venoient de la Franconie, de la Souabe & de la Saxe, affamer le roi dans son camp, & en fourageant le plat païs ruiner la cavallerie qui faisoit la principale force de Gustave. En conséquence de ce projet ils marchent droit à Nuremberg. L'armée combinée

L'armée combinée marche à Nuremberg.

An. 1632.

des Impériaux & des Bavarois étoit forte de trois-cent-quatorze escadrons & de deux-cent-dix compagnies, (a) avec quatre-vingt piéces de canon & quatre-mille chariots. Le duc de Baviére & Aldringer menoient l'avantgarde, Galas avoit le corps de bataille, & Walstein conduisoit l'arriére-garde. Les croates & les dragons avoient ordre de dévaster les campagnes dans la marche. Dès que les alliés furent à la portée de l'artillerie de Gustave, il les salua de six-cent coups de canon, & ses braves Suédois firent plusieurs sorties mais toûjours à leur désavantage. La cavallerie impériale en cette occasion fit si bien qu'à la fin les Suédois n'osoient presque plus sortir de leurs retranchemens, & les alliés eurent tout le tems de se préparer à leur tour un camp sûr & commode pour la cavallerie & l'infanterie.

Coup tiré sur Walstein.

Je ne dois pas omettre que comme l'armée marchoit de Neumarck à Freystadt, Walstein étant dans son carosse à l'arriére-garde & traversant le bois qui est entre ces deux villes, on dit qu'on tira sur lui un coup de fusil & que la bale traversa sa voiture sans le blesser. On est surpris, si le fait est vrai, qu'on n'ait fait alors aucune perquisition pour en découvrir l'auteur. Tout ce qu'on en sçait vient du comte Tersica qui avoit eû part au danger, & de ceux qui suivoient le carosse du général. Ils prétendirent que le coup partoit de gens qui en vouloient à ce grand homme dont la vie, selon eux, étoit un écueil funeste aux projets des ambitieux. D'autres moins aveuglés du mérite de ce général pensoient que le coup pouvoit être venu des propres

(a) Le roi n'avoit que 16000 hommes contre cette armée combinée qui étoit de plus de 60000 combattans. Mais les Nurembergeois touchés des peines que le roi se donnoit & du danger auquel il s'exposoit pour eux, firent un dénombrement de tout ce qui pouvoit porter les armes, & trouvérent dans leur ville trente-mille hommes en état de servir. On en tira vingt-quatre compagnies d'élite, ayant chacune sur son drapeau une lettre de l'alphabet, & tous les jours huit compagnies montoient la garde dans la ville ou faisoient service avec les Suédois. Nuremberg ouvrit ses magasins, le pain ne manqua point à l'armée du roi tant que le blocus dura, & les chevaux mangérent de l'herbe au défaut d'avoine & de paille. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 655.

An. 1632.

gens de Walſtein qui feignoient de s'attaquer pour s'amuſer dans la marche, & l'on citoit l'exemple de quelques ſoldats qui avoient été tués de cette maniére. Voilà ſans doute le vrai de cette hiſtoire. Mais Walſtein n'étoit pas faché qu'on crut à Vienne qu'on avoit attenté à ſa vie, voulant ſe rendre par-là plus recommandable & réhauſſer le mérite de ſes ſervices auprès de Ferdinand. D'autres diſoient que c'étoit Walſtein qui avoit fait courir ce bruit pour découvrir ce qu'on penſoit de lui dans l'armée; car il vouloit ſavoir ſi les troupes lui étoient attachées, & des bruits de cette nature entroient dans ſa politique.

Les croates ſaccagent les environs de Nuremberg.

Tandis que la cavallerie ſuédoiſe faiſoit de fréquentes ſorties pour reconnoitre les travaux des Impériaux, & que ceux-ci ſe retranchoient, leur cavallerie & ſurtout les Hongrois portoient le brigandage & la déſolation dans les villages voiſins, où ils ne trouvoient plus perſonne. Au bruit de l'approche des Impériaux tous les païſans avoient pris la fuite. Allersberg bourg qui eſt près de Freyſtadt, Hillpolſtein, Roſtal, Carlsberg, enfin les environs de Nuremberg furent abimés par ces pillars, mais le roi en fit promte juſtice. Deux-mille cavaliers Suédois ſe mirent à leur pourſuite, en ſabrérent plus de deux-cent, & tout ce qui fut amené au camp fut pendu ſans pitié comme voleurs de grand chemin. Des deux parts on uſoit de repréſailles, on ſe dreſſoit des embuches, on ſurprenoit les quartiers avancés. Les croates faiſoient merveille dans la petite guerre: Walſtein s'en ſervoit à toute heure pour allarmer le camp du roi & haraſſer ſa cavallerie. Guſtave ne trouva qu'un moyen de ſe débaraſſer de ces viſites incommodes, ce fut de renforcer les gardes avancées & d'y envoyer de bons piquets de cavallerie entremélés de dragons & de mouſquetaires. Ceux-ci avoient ordre de ſe tenir cachés & d'attendre les croates juſqu'à la portée de leurs mouſquets qui, tirant plus loin que les carabines, perçoient ces coureurs legérement vêtus, ſans qu'ils puſſent ſe défen-

An. 1632.

dre: en même tems la cavallerie qui s'étoit ouverte pour donner paſſage au feu de la mouſqueterie, devoit les envelopper (*a*). Le roi n'eut pas fait cette manœuvre deux fois que le camp fut tranquile.

Origine des dragons.

Ces dragons ou mouſquetaires à cheval étoient tous gens choiſis, robuſtes & d'une valeur reconnue. Leur fonction étoit de ſoutenir la cavallerie, & quand l'occaſion s'en préſentoit, ils mettoient pied à terre dans un poſte avantageux, & faiſoient feu ſur l'ennemi. S'ils n'étoient pas les plus forts, ils remontoient à cheval & regagnoient l'armée. Ils ſervoient d'eſcorte aux convois, formoient une embuſcade à la hâte, battoient l'eſtrade, montoient à l'aſſaut, enfin il n'y a point à la guerre de ſervices que cette troupe ne rendit. Ces dragons étoient armés de mouſquets ordinaires, dont la mêche étoit tournée ſur un petit bois qu'ils fichoient à la têtiére de leurs chevaux. Leur épée étoit courte, & à l'arçon de la ſelle pendoit une petite hache qui ſervoit à couper le bois, à abattre des paliſſades, &c. Ces troupes ſont de nouvelle création, elles ont été levées dans les derniéres guerres de Bohéme & d'Allemagne où la guerre ſe fait ordinairement en plaine. D'autres prétendent que celui qui forma les premiers dragons fut le comte Erneſt mis au ban de l'empire pour avoir porté les armes contre l'empereur: obligé de vivre comme un homme qui n'a ni feu ni lieu, errant de côté & d'autre avec ſa petite armée, il avoit mis, dit-on, ſon infanterie à cheval pour courir plus vîte.

Magaſin de Freyſtadt détruit par les Suédois.

Cependant les Impériaux continuoient leurs courſes dans le plat païs autour de Nuremberg & avoient des dépôts de vivres dans toutes les villes voiſines. Guſtave ordonna à Tubal (Dewbatel) (*b*) de s'emparer

(*a*) C'eſt la même manœuvre que le roi avoit employée avec ſuccès à la journée de Leipſic contre les croates à cheval plus connus actuellement ſous le nom de Huſſards.

(*b*) On a vu plus haut dans une note comment le nom de cet officier eſt defiguré dans la pluspart des hiſtoriens.

de Freyftadt où étoit le grand magafin de Walftein; & la nuit du An. 1632.
29. au 30. juillet la ville fut prife par le moyen des petards & des échelles. Mais comme le Suédois ne pouvoit ni garder cette place ni emporter le magafin, il y mit le feu. Walftein n'avoit pas crû ce coup poffible. Sur le champ le fergent de bataille Sparr fut détaché avec quelques régimens de cuiraffiers, de dragons & de croates pour couper la retraite aux Suédois & leur reprendre le butin qu'ils avoient fait. Le projet pouvoit réuffir. Sparr avoit déja mis en fuite les coureurs de Dewbatel & en tenoit une partie, quand le roi apprit des fuyards ce qui fe paffoit. Il fe met à la tête d'une partie de fa cavalerie & marche en diligence du côté de Burgthan. Guftave dégagea fes braves Suédois, & chargea les troupes de Sparr avec tant d'avantage qu'elles furent entiérement défaites. Le comte Sparr, un lieutenant-colonel du régiment de Terfica, quatre capitaines & plus de cent foldats furent pris. Le roi de Suéde ne perdit que foixante hommes. Mais le colonel Riefs y fut tué ainfi que M. de Boye gentilhomme de la chambre & le page Cratzenftein qui reçut le coup à deux pas de la perfonne du roi (*a*).

Ifolani, qui avoit fi fouvent donné l'allarme au camp du roi avec fes Hongrois, les avoit mis en fi grande réputation qu'on les appelloit *le fléau des Suédois*. Lui pour fa perfonne s'étoit fait une affez belle fortune des préfens magnifiques dont Walftein avoit payé fon heureufe témérité; car le général étoit pluftôt prodigue que généreux quand il falloit reconnoître une belle action. Mais depuis que Guftave eût imaginé de recevoir les croates à la portée du moufquet, Ifolani ne faifoit plus rien. Défefpéré de la défaite de fes Hongrois à Allersberg & dans l'affaire de Sparr, il monte à cheval & court à la tête de mille croates attaquer quelques efcadrons Suédois, taille en piéces trois-cent des ennemis & apporte à Walftein deux étendars. Le foldat qu'on récom-

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* XX. à la fin de l'ouvrage.

An. 1632.

Générosité de Walstein envers Isolani.

pense en fait mieux, & l'officier, s'il est distingué, en est plus attaché à ses devoirs. Or il est d'usage chez les Allemands que l'officier qui a fait une belle action se présente devant le général qui le retient à diner. C'étoit le comte de Michna commissaire général de l'armée qui tenoit table pour Walstein. Isolani y vint, & après le diner s'étant mis à jouer, il avoit perdu les quatre-mille écus & un beau cheval que son général venoit de lui donner, lorsqu'il trouva devant lui deux-mille ducats. Se doutant bien que c'étoit une nouvelle libéralité du général qui vouloit lui faire oublier sa perte, il courut à l'appartement de Walstein pour le remercier. Walstein parla à dessein d'un convoi ennemi qui venoit de Wurtzbourg. Isolani, sans rien dire, sort, monte à cheval avec ses croates, atteint le convoi & après un combat très-vif où l'avantage resta de son côté, ayant sabré près de deux-cent Suédois, blessé & pris un plus grand nombre, il reparut au camp avec trois étendars de l'ennemi, & suivi du convoi qui fit grand plaisir, parceque la disette commençoit à se faire sentir dans le camp (a).

Je reléve cette action généreuse de Walstein pour que si les princes lisoient jamais mon ouvrage ils apprissent par cet éxemple d'Isolani ce que peut la libéralité sur le cœur du soldat, & afin qu'en général on sache que cet homme, taxé de folie par des gens qui prennent l'extraordinaire pour un égarement d'esprit, avoit des qualités qui approchent de l'héroïsme.

Portrait de Walstein.

Jamais personne n'a peut-être mieux connu le cœur humain. Je vais rapporter ici quelques traits de sa vie, car je ne fais pas son histoire. Il punissoit avec rigueur & récompensoit avec pro-

(a) Les vivres devinrent si rarés dans le camp de Walstein, qu'il fallut diminuer la ration de pain, & le reste à proportion, ensorte que celui qui se vantoit d'affamer le roi de Suéde courut risque de l'être lui-même. Pour suppléer à cette disette il fit fourager à six ou sept milles à la ronde; ce qui donna lieu à une infinité d'escarmouches, & ce fut à quoi se passa tout le tems que Gustave fut autour de Nuremberg jusqu'à l'arrivée de ses renforts. *Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. p. 310.

fusion : les présens qu'il donnoit passoient toujours mille écus, & rarement il infligeoit des peines, mais elles alloient à la mort. Il dédaignoit d'exciter à bien faire par de petites récompenses, & disoit que *les services du soldat sont toujours proportionnés au prix qu'il en retire ; que c'est la mesure de l'estime qu'on fait de lui ; qu'à la guerre qui pense avoir des services à bon marché est servi comme il paye.* Comme chez lui la récompense étoit magnifique, chacun s'efforçoit d'en mériter. Il mesuroit toujours ses bienfaits à sa qualité & jamais à la condition de ceux qui les recevoient ; témoin sa générosité envers un astrologue. Walstein avoit un grand foible pour l'astrologie judiciaire & ne faisoit rien sans consulter les planetes ; n'hésitant jamais de s'engager dans une affaire si les aspects lui étoient favorables, & n'entreprenant rien quand la figure lui paroissoit contraire à ses vues. Cette superstition alloit même si loin qu'il n'employoit que ceux qui étoient nés sous une heureuse constellation. On lui dit qu'à Vienne il y avoit un Génois nommé *Jean Baptiste Seni* qui enseignoit l'astrologie, & que cet homme étoit renommé par des prédictions que l'événement avoit justifiées. Il ordonna aussitôt à Jean Péroni son confident d'aller trouver le mathématicien & de l'attirer à son service. Péroni fit la commission, & accorda à vingt-cinq écus par mois. Walstein en fit de grands reproches à son confident, se croyant déshonoré qu'un homme qui s'étoit fait un nom fût à lui à si bas prix : *Gardez*, lui dit-il, *votre lézine italienne pour quand vous serez dans votre païs avec vos égaux ; elle peut-être bonne dans la maison d'un Péroni, elle ne convient pas chez moi.* Et ajoutant qu'il ne pouvoit voir les talents mal récompensés : *j'aurois honte*, dit-il, *d'avoir à mes gages un homme qui pût penser qu'il est payé au-dessous de sa valeur.* Il vouloit être extraordinaire en tout. Seni reçut quatre-cent écus pour son voyage qui n'étoit que de dix-milles d'Allemagne, il eut deux-mille écus par an payés d'avance, un carosse à six chevaux & des An. 1634.

An. 1632. domestiques entretenus. (a) Walstein se plaisoit à enrichir le mérite. De simples soldats pour une belle action étoient faits capitaines avec un revenu convenable à leur nouveau rang. Walstein s'attachoit ceux qui lui devoient leur élévation, & cette fortune de quelques-uns étoit un encouragement qui portoit toute l'armée à la mériter; en sorte qu'un chacun à l'envi cherchoit à gagner les bonnes graces du général par une sage conduite & par de la valeur, jamais par de lâches flatteries. Ces moyens honteux qui tentent & subjuguent le plus grand nombre étoient inconnus à sa cour. En récompensant le mérite où il le trouvoit, sans égard aux conditions, il humilioit ceux qui n'étoient grands que par leur naissance, & s'assuroit l'affection du roturier. Parcequ'en faisant tomber les graces sur les nobles uniquement on décourage ceux qui ne le sont pas, il tenoit ses plus proches-parens ou alliés dans la même dépendance; & à cette occasion il disoit que *la vertu militaire n'est ni dans une barbe bien faite & dans les cheveux bien arrangés, ni dans les titres & les distinctions qu'on accorde à la naissance; que les seuls titres d'un bon soldat sont le courage & la main promte, parceque les bales ne respectent pas la noblesse ni un habit chamarré.* Il détestoit cette politesse convulsive si fort en usage dans les cours; & quand il voyoit des gens

lui

(a) Sa dépense étoit incroyable. Il faisoit servir sur sa table 100 plats à chaque repas, & n'y paroissoit jamais. Il avoit 50 gardes toûjours dans son antichambre, 12 autres qui faisoient continuellement la ronde autour du lieu où il étoit, afin d'empêcher le bruit qu'il ne pouvoit souffrir, un grand nombre d'estafiers, 60 pages nobles qui apprenoient leurs éxércices chez lui, quantité de gentilshommes servans, quatre maitres de sa chambre qui admettoient à l'audience ceux qui lui vouloient parler, six chevaliers & six barons près de sa personne pour recevoir ses commandemens, un seigneur de marque pour son prémier maitre d'hotél, 50 carosses attelés chacun de 6 chevaux, 50 fourgons quand il marchoit par la campagne, 50 hommes qui menoient chacun un cheval de prix en main, un palais à Prague bâti avec une magnificence royale sur la place de cent maisons qu'il avoit fait abattre, un autre dans la ville de Gidzin qu'il avoit aggrandie & où il avoit fondé une chartreuse & un collége de Jésuites, un superbe chateau à Sagan, un autre à Znaïm. Et pour faire face à tant de dépense il avoit 500000 écus d'Allemagne de rentes, outre 120000 écus de pension comme *généralissime*, & trois millions à la banque de Venise. *De Pradee.* Walstein étoit fils d'un pauvre gentilhomme de Bohéme & avoit commencé par être page du marquis de Burgow, fils de l'archiduc Ferdinand d'Inspruck. Cet homme qui avoit prodigué des sommes immenses pour se faire des amis, périt de la main de deux écossois dont il avoit fait la fortune; & fut assassiné dans Egra le 15. de fevrier 1634.

lui faire de profondes révérences & s'incliner jusqu'à terre: *voilà* An. 1632.
disoit-il, *des messieurs qu'il faut envoyer à Rome, où l'on reste une demi-heure à la porte d'un monsignor, le chapeau à la main, & où l'on s'enrhume pour savoir à qui passera le dernier.* Il ne pouvoit souffrir que des officiers nouveau-venus vinssent l'ennuïer des assurances de leur zéle. A la fin il ne les admettoit plus à l'audience, & leur faisoit dire que *le courage & la fidélité dont il attendoit d'eux des marques étoient le plus beau compliment qu'ils pussent lui faire; qu'ils eussent à servir & à donner des preuves de leur mérite, qu'alors leur visite lui seroit agréable.* Il y avoit cependant des officiers chargés de faire les honneurs aux étrangers de distinction; Walstein n'avoit pris qu'un soin sur lui, c'étoit de récompenser. Il se communiquoit rarement; il savoit combien la familiarité nuit au respect. Elle étoit surtout à craindre chez lui dans la foule de ceux qui ambitionnoient de tenir à sa personne pour avoir quelque part à son affection. Il étoit persuadé que comme un maitre perd toûjours aux yeux de son domestique de l'éclat que lui donne une charge éminente & de l'obéissance qu'elle éxige, de même le général qu'on voit journellement, on s'accoûtume à le regarder comme un ami qui conseille & non comme un chef qui ordonne. Comme il punissoit la moindre faute & qu'il étoit inéxorable, on l'appelloit *le cruel.* Il étoit le premier à en rire & disoit *qu'il avoit trouvé le moyen de ne faire de mal à personne, parceque celui qui voit punir sévérement la moindre faute craint un plus rude chatiment pour une grande & ne la fait pas.* Il fit pendre un de ses valets de chambre pour l'avoir réveillé contre son ordre: un cavalier fut chassé de l'armée avec ignominie pour avoir paru sans bottes: d'autres pour s'être laissé prendre furent punis & renvoyés comme des lâches. En un mot chez lui la peine passoit de beaucoup la faute. Mais cette sévérité qui passera dans l'esprit de bien des gens pour une tirannie, n'en étoit

An. 1632. pas une. Il y a plus d'art qu'on ne pense à savoir par l'exemple qu'on fait d'un mauvais sujet avertir les autres de quitter l'armée, & forcer les poltrons d'être braves. Alors c'est l'horreur du supplice qui fait affronter la mort; une crainte bannit l'autre. Enfin si Walstein étoit dur, tant de rigueur fut tempérée par les bienfaits qu'il répandoit à pleines mains, aussi promt à récompenser qu'à punir (a).

(a) L'historien *de Prades*, dit que Walstein étoit grand, vigoureux, maigre, ayant l'oeuil vif & plus petit que grand, le visage rond, le tein olivatre, les cheveux roux & fort courts, qu'il parloit peu & fort rudement, & ne rioit presque jamais.



LES

# LES DERNIERES CAMPAGNES ET NEGOCIATIONS DE *GUSTAVE-ADOLPHE* EN ALLEMAGNE.

## *LIVRE QUATRIÉME.*

### SOMMAIRE.

*Le duc de Weimar quitte la Souabe & pénétre dans le Tirol: il est rappellé & rejoind la grande armée devant Nuremberg: le duc de Lorraine entouré des François promet de désarmer: il se lie secrétement avec l'Espagne & soûtient le duc d'Orléans contre le roi son frére: défaite du corps de Montécuculi envoyé pour couvrir l'Alsace: le duc de Wurtemberg se déclare pour la Suéde: entrée du maréchal Horn en Alsace: Impériaux dans la Lusace: retraite du duc d'Orléans: les François prennent possession de Tréves: Pappenheim ne peut empêcher les Hollandois de prendre Mastricht: succès du duc George de Lunebourg dans les états de Brunswick: les Suédois & les Impériaux sont toûjours campés à la vuë de Nuremberg: attaque des retranchemens de Walstein: le roi de Suéde s'éloigne: Walstein se met en marche: le maréchal Horn entre en Baviére: l'électeur court défendre son païs: révolte des païsans dans la Haute-Autriche: arrivée du roi à Erfurt: il est résolu d'attaquer Walstein qui ne s'y refuse pas: bataille de Lutzen & mort de Gustave-Adolphe: portrait du comte de Pappenheim: Walstein rentre en Bohéme: portrait du roi de Suéde.*

LEs deux armées étoient toûjours dans leurs camps devant Nuremberg, cherchant à se faire tout le mal possible pour forcer l'une ou l'autre à s'éloigner. Walstein patientoit, parce qu'il espéroit rétablir son armée aux dépens de cette ville opulente; & Gustave comptoit que l'armée catho- An. 1632.

An. 1632. lique décamperoit la premiére faute de vivres. Tandis que des deux côtés on se battoit pour un convoi ou pour un fourage (a), le duc Bernard de Weimar étoit en Souabe. Après avoir échoué devant Lindau, il avoit poussé ses courses jusqu'aux portes d'Uberlingen & de Cell, deux villes situées à l'occident du lac de Constance. S'il avoit pû s'emparer de Lindau, cette place lui auroit assuré la possession du lac & l'entrée dans la Rhétie. De-là, s'il vouloit, il entroit en Italie parce que les Grisons, protestans pour la pluspart & qui n'étoient pas amis de l'Autriche, auroient vu avec plaisir une expédition qui leur faisoit espérer de recouvrer la Walteline. Mais ce projet n'ayant pas réussi, Weimar en conçut un plus hardi encore, qui fut de se rendre maitre du Tirol. Il pouvoit s'en flatter parce que c'est toûjours les choses ausquelles on ne s'attend pas qui réussissent. Les difficultés étoient grandes mais elles n'étoient pas insurmontables, & si Weimar parvenoit à son but il se trouvoit tout d'un coup aux bords de l'Italie, où il eût pénétré sans peine avec une armée de Suédois à qui il sembloit que rien ne devoit résister. Car à la guerre c'est moins la force que la réputation qui soumet les provinces. Le duc Bernard maitre du Tirol descendoit l'Inn qui sort des montagnes de la Rhétie & qui

(a) Dans le tems que Walstein tenoit Gustave comme bloqué autour de Nuremberg, les partisans de la maison d'Autriche publioient par tout que le roi de Suéde n'avoit plus d'autre parti à prendre que de mettre bas les armes, s'il ne vouloit mourir de faim. Le roi pour aller au devant de tous ces faux bruits, écrivit à Louis XIII. „qu'il n'étoit pas „si mal à son aise que l'ennemi s'efforçoit de le faire „accroires qu'au contraire il avoit suffisamment de „troupes à lui opposer, & que le courage de ses „gens ne les abandonneroit qu'avec la vie. Nous „nous évertuons tous les jours dans le champ de „Mars, & nous faisons asses comprendre à Walstein „ce que des gens vaillans & capables peuvent faire, „surtout lorsqu'ils se battent pour une cause aussi „belle que la liberté publique, & qu'ils défendent „des princes & des nations qui gémissent sous la ty„rannie & la persécution."

Dans le même tems il écrivoit au chancelier Oxenstierna de le venir joindre „vous ne devez pas, „lui disoit-il, considérer votre maitre dans une „situation qui vous fasse supposer que vous courez „grand risque à venir ici ou que mes affaires sont „désespérées. Approchez tranquilement, n'appré„hendez rien, je puis regarder l'ennemi en face en„core bien du tems."

Il mandoit aux autres chefs des corps dispersés de ses troupes „de se rendre aussi près de Nurem„berg pour le seconder; & de tenir les différentes „routes qu'il leur indiquoit. Mais, ajoutoit-il, „messieurs, votre roi & maitre, absent comme il „est, ne peut diriger ses disciples militaires qu'en „termes généraux: il arrive souvent des accidens „que toute prévoyance humaine ne peut déterminer: „saisissez ces moments, profitez des occasions favo„rables qui se présentent & s'échappent en un mo„ment. Je vous donne carte blanche, & plein pou„voir d'agir avec cette discrétion qui est digne de „moi & de vous-mêmes." *Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 486-88.

porte batteaux depuis Insprück jusqu'à Passaw où elle tombe dans le Danube. Il entroit dans l'archevêché de Saltzbourg, païs riche & fertile, ayant l'Autriche à l'orient, la Baviére & le Tirol à l'occident, l'Inn au nord & la Stirie au midi. Les fortifications de Saltzbourg n'étoient que commencées. Weimar s'en fût rendu maitre aisément & seroit venu jusqu'à Passaw, qui par son assiette étoit un poste important. Le chemin de la Haute-Autriche lui étoit ouvert jusqu'à Lintz sur le Danube. Il y auroit trouvé nombre de mécontens qui se seroient joints à lui. L'Autriche n'ayant point souffert de la guerre, les troupes de Weimar y auroient fait un butin immense, & porté le fer & le feu jusqu'aux portes de Vienne. Enfin si Weimar eut pû éxécuter son entreprise, telle que cet habile général l'avoit conçue, l'armée catholique campée devant Nuremberg eût été coupée des subsistances & munitions qu'elle tiroit de l'Autriche & de la Baviére. An. 1632.

En conséquence de ce projet Bernard de Weimar avec les huit-mille hommes qui lui restoient, marche à Memmingen, la prend, force Kempten & vole à Fuessen qu'il vouloit surprendre. Cette place fortifiée à l'ancienne avec de simples tours & un mauvais fossé, est sur le Lech à l'extrémité de la Souabe & du Tirol, au débouché des montagnes qui séparent ces deux provinces. Elle étoit nécessaire au dessein du duc Bernard, qui se préparoit à l'attaquer. Mais la garnison n'attendit pas que les Suédois fussent à la portée du canon. Au premier bruit de leur approche les soldats profitant de l'occasion, qui est la seule ressource de l'opprimé, se soulevérent contre le gouverneur, se jettérent sur lui, le garottérent & l'amenérent en cet état devant le duc, en lui rendant la ville; poussés à bout, disoient-ils, par l'avarice & la dureté de cet officier qui ne l'étant que de nom, s'approprioit une bonne partie de la paie des soldats, & faisoit punir ceux qui osoient s'en plaindre.

Le duc de Weimar s'approche du Tirol.

Weimar alloit entrer dans le Tirol lorsque des ordres réitérés l'obligérent de renoncer à ce projet pour se rendre en toute diligence au camp de Nuremberg avec le corps qu'il commandoit. L'officier doit

Le duc de Weimar est rappellé.

An. 1632. obéir au chef, sans éxaminer s'il seroit quelquefois plus utile de ne le pas faire. Weimar fut rappellé dans un moment où tout sembloit concourir à l'éxécution de son plan. Il suffisoit de tenter l'entreprise pour qu'elle réussît: les gorges des montagnes n'étoient gardées que par des païsans faciles à intimider. Tout étoit dans la consternation, & déja Leopold archiduc d'Inspruck, frappé de la perte de Fuessen rendue par trahison, ne voyoit plus autour de lui que des poltrons & des traitres. Il étoit prêt à s'embarquer sur l'Inn avec ses meilleurs effets pour se retirer en Autriche ou dans l'archevêché de Saltzbourg. Mais le rappel du duc délivra le Tirol d'un fléau que ses habitans n'auroient sans doute évité que par la fuite. Weimar prit par Fuessen & Kempten, & rejoignit la grande armée du côté de Nuremberg. (*a*)

Le duc de Lorraine assemble son conseil.

Tandis que Gustave rassembloit ses forces pour attaquer Walstein, Charles duc de Lorraine étoit entouré des François qui vouloient qu'il licentiât son armée, afin d'ôter un allié à l'empereur & d'empêcher le duc de rien entreprendre contre la France. Pour ce prince qui aimoit la guerre c'étoit un grand chagrin de se voir les mains liées, & il craignoit que son conseil ne fût porté à la paix. Cependant le cas étoit embarassant, il assembla ses ministres, & voulut savoir leur avis. „Les uns, comme il l'avoit prévu, lui firent sentir qu'il se perdroit „s'il attendoit son salut des alliés, & lui conseillérent d'éviter la guerre; „les espérances fondées sur les secours des grandes puissances étant peu „solides & souvent funestes. Ils lui firent voir le peu de troupes (*b*) „& de forteresses qu'il pouvoit opposer à une armée royale; que „Nancy & la Motte étoient les seules, qui ne se défendroient même „qu'avec les secours de l'Autriche, & que ces secours ne pouvoient „venir que de la Flandre, de la Franche-Comté ou de l'Allemagne; „que les Allemands étoient actuellement occupés à défendre leurs pro„pres états; que l'armée de Flandre faisoit tête aux Hollandois & gar—

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Oo. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) A peu près vingt-mille hommes, dit le comte *Gualdo*, & tous païsans plus accoûtumés à manger leur souppe au coin du feu & à mener la charue qu'à manier des armes.

„doit la frontiére du côté de la France; que la Franche-Comté qui „n'est qu'un petit état avoit besoin pour donner du secours à la Lor„raine, d'en recevoir elle-même d'Italie, d'Allemagne ou des Suisses; „que d'ailleurs en ouvrant la porte aux Autrichiens c'étoit attirer la „guerre en Lorraine & se donner des chaînes; qu'il ne falloit ni rom„pre avec la France qui pouvoit écraser les Lorrains, ni s'abandonner „aux promesses d'une autre puissance qui ne demeureroit amie qu'autant „qu'elle y trouveroit son intérêt; qu'un duc de Lorraine ne devoit „connoître d'autre ennemi que celui qui voudroit s'emparer de son „païs, & craindre tous ceux qui lui mettroient les armes à la main; „que les plus forts ont mille moyens de s'arrondir aux dépens du foi„ble, & dépouillent l'ami comme l'ennemi; qu'ils conseilloient à Son „Altesse de fermer l'oreille aux conseils des Espagnols, qu'ils la con„juroient de rester chez elle tranquille, & de ne pas risquer de perdre „par la guerre ce que la guerre ne pouvoit que difficilement lui con„server." — An. 1632.

Ce conseil étoit sage, le duc auroit dû le suivre; mais la plus grande partie de ses ministres étoit vendue à l'Espagne. Ils soutinrent „que tout ce que la France en faisoit étoit pour intimider les Lorrains „& leur ôter l'appui de l'Autriche, qu'il ne falloit pas donner dans ce „piége." Ils firent beaucoup valoir le traité secret fait entre l'Espagne, le duc d'Orléans & quelques seigneurs françois. Ils voyoient déja le tems où la France plongée dans de nouveaux troubles civils, ne pourroit plus empêcher la Lorraine de s'aggrandir aux dépens de cette puissante monarchie. „Si la paix est utile quand il est dangereux de „faire la guerre, la paix, disoient-ils, est tout aussi nuisible quand „l'inaction attire la ruïne de l'état. Il s'agit de s'assurer la possession „tranquile de la Lorraine, & cela ne se pourra pas tant qu'on permet„tra aux voisins de s'aggrandir: un prince doit s'attendre à être bien„tôt traité en vassal, s'il n'est même dépouillé, dès qu'il se laisse en„dormir dans les bras du plus fort. Ils soutinrent que la France déja

Conseillers du duc vendus à l'Espagne.

On est bien sûr d'être écouté quand on est de l'avis du maître.

An. 1632. „ si puissante n'en étoit pas moins attentive à s'accroître, & qu'elle „ n'oublioit pas ses prétentions sur la Lorraine; qu'elle regardoit ce „ riche état comme un fleuron qui manquoit à sa couronne; que c'étoit „ le moment d'affoiblir un ennemi dangereux, & qu'il valoit mieux „ tenter une guerre hazardée que de rester dans une inaction ruineuse; „ qu'on ne pouvoit autrement défendre la Lorraine des entreprises des „ François qu'en se jettant dans les bras des Espagnols, & qu'on de- „ voit s'estimer heureux d'avoir encore cet abri contre les insultes du „ plus fort; qu'enfermée entre les armées suédoise & françoise la Lor- „ raine étoit perdue sans l'Espagne, qu'il étoit donc de l'intérêt de cet „ état que l'Alsace fût conservée & la Franche-Comté tranquille, la „ Flandre en force & la France en divisions; que Louis XIII. étoit „ peu aimé de ses sujets, & que n'ayant point d'enfans le duc son frére „ & l'héritier de sa couronne avoit un grand parti dans le royaume, „ qu'il falloit favoriser les entreprises de ce jeune prince, & qu'il valoit „ beaucoup mieux embrasser les intérêts de l'Autriche que de trembler „ à la vue des François & leur ceder lâchement ce qu'on pouvoit con- „ server par un refus courageux."

Le duc de Lorraine fait semblant de désarmer.

Ces raisonnemens étoient bien du goût de Charles porté d'affection pour l'empereur qu'il avoit même servi comme volontaire dans la guerre contre le Palatin, du vivant du duc Antoine son oncle. Mais il craignoit de voir ses états à la merci des François, s'il leur donnoit le prétexte d'y entrer. On eut recours à la ruse; on amusa Louis par de vaines soumissions. Le duc lui fit de grandes promesses & n'oublia rien pour arrêter l'effet des menaces du monarque, se promettant bien de faire éclater ses desseins contre la France dès qu'il en auroit l'occasion.

Guerre civile en France.

Quelques François dévoués à l'Espagne mettoient tout en œuvre pour susciter des troubles dans le royaume & servoient bien la maison d'Autriche.

Caractére du François.

Le François est vif, entreprenant, inquiet. La paix lui paroît un état trop tranquile, il veut être occupé, & tout ce qui est nouveau plait à sa legéreté. Que le projet soit sensé ou chimérique il

s'y

s'y livre avec la même ardeur, parce que la prudence n'est pas toûjours son guide. Ceux qui avoient porté la reine-mére à quitter la cour & à se donner aux Espagnols, n'étoient pas sans inquiétude. Ils sentoient qu'après avoir joué un rôle hors du royaume, ils alloient rentrer dans la classe des êtres inutiles, si *Monsieur* faisoit sa paix avec le roi. Dans cette crainte ils ne cessoient d'aigrir ce jeune prince contre le Cardinal, dont l'autorité si utile à la France ne paroissoit qu'une usurpation aux yeux des partisans de la reine. Sous prétexte que cette autorité sans bornes confiée à un sujet eût mieux convenu dans les mains d'un frére du roi, ils flattoient l'ambition du prince & le retenoient en Lorraine. An. 1632.

Mais ces lâches corrupteurs de la jeunesse de Gaston n'étoient que les instrumens de la politique des Espagnols. Ceux-ci excitoient des troubles en France pour détruire une union qui faisoit sa force & dont ils étoient jaloux. Ils vouloient par une guerre civile obliger Louis à rappeller les troupes qu'il avoit sur la frontiére d'Allemagne, & comptoient renverser les projets de Richelieu. Il leur paroissoit que ce ministre n'avoit appellé les Suédois si près de la frontiére que pour allarmer les catholiques, & les obliger d'acheter la protection de la France contre les insultes des protestans. Ils prévoyoient que les François sans tirer l'épée alloient trouver le moyen de s'emparer d'importantes places, & auroient encore le mérite de travailler pour la religion en protégeant les princes ecclésiastiques. Les Espagnols étoient trop affoiblis pour prendre ces mêmes états sous leur protection, & le conseil de Vienne, si attentif à rompre des desseins qui tendoient visiblement à l'aggrandissement de la France, n'avoit alors que des paroles à donner. Les promesses ne lui coûtoient rien; il en fit qui rassurérent les timides, augmentérent l'animosité des mécontens, & ébranlérent l'affection des plus fidéles sujets du roi. Les ducs de Montmorency, d'Elbeuf & de Rouannès, les évêques d'Usez, de Bésiers & de Nimes, & d'autres grands seigneurs du royaume se laissérent gagner.

Politique de l'Espagne.

An. 1631.

A en juger par ces commencemens, l'entreprise pouvoit réussir; mais pour donner de la consistance à la révolte, il falloit l'appuyer d'une armée. Or le parti Autrichien ne pouvoit seconder ouvertement les rebelles, & devoit craindre de se faire un nouvel ennemi dans un tems où ses forces suffisoient à peine pour faire tête aux Suédois en Allemagne, & pour arrêter les progrès des Hollandois dans les Païs-Bas. D'un autre côté si les Espagnols par la crainte d'un ennemi puissant manquoient cette occasion de l'affoiblir, il y avoit autant de risque pour eux à le laisser sur la frontiére. Le cas étoit embarassant, on laissa faire quelque chose au tems & à la fortune: les Espagnols s'étoient toûjours bien trouvés de cette politique. De vieux ministres qui joignoient à la prudence espagnole tout le raffinement de la subtilité italienne, pesérent mûrement les avantages & les inconvéniens; ils dirent qu'il falloit favoriser indirectement le parti du duc d'Orléans, pour détourner l'orage qui menaçoit la frontiére, & pour gagner du tems sans s'engager à rien.

Le duc d'Orléans se met à la tête des mécontens.

Le duc d'Orléans n'avoit que peu de troupes, (*a*) on ne pouvoit s'en promettre de grands avantages. Mais les espérances d'un prince héritier de la couronne suffisoient pour que les ennemis du cardinal fissent cause commune avec lui. Ce prince s'étoit refroidi pour une entreprise qui ne portoit encore que sur des promesses. Ses confidens se servirent du pouvoir que l'éxemple a sur l'esprit des grands; ils l'assurérent que le feû des guerres civiles n'étoit point éteint & qu'il se rallumeroit avec plus de force quand les mécontens verroient à leur tête le frére unique du roi. Déja le duc de Montmorency promettoit de le recevoir & de le servir dans son gouvernement de Languedoc. Ces promesses jointes aux secours qu'il attendoit des Espagnols le déterminérent à se mettre en marche; il le fit même trop-tôt, tant il étoit flatté de faire la guerre au cardinal. Il prit avec lui le comte de Moret, les ducs de Rouannès & d'Elbeuf, & Puilaurent son favori;

(*a*) 2000 hommes de cavallerie de toutes nations.

il quitta Nancy, traversa la Bourgogne & arriva en Languedoc où il trouva Montmorency occupé à lui former une armée. *Monsieur* s'étoit fait suivre de deux-mille cavaliers, qui étoient un ramas de toutes nations levés & armés à ses dépens. (a) Mais ce peu de monde & les mécontens qui devoient, disoit-on, venir en foule s'enrôler sous les drapeaux du prince, suffisoient pour donner de l'inquiétude à Louis & l'obliger de porter ses forces du côté où la révolte éclateroit. C'étoit positivement ce que les Espagnols demandoient pour n'être pas contraints de sortir de Philisbourg que l'électeur de Trèves venoit de consigner à la France avec d'autres places. Déja même l'armée royale étoit du côté de Deux-Ponts sous les ordres du maréchal de La Force, prête à entrer dans Philisbourg, & il n'y avoit que des troubles dans le royaume qui pussent forcer cette armée d'abandonner la frontiére pour courir s'opposer aux entreprises des rebelles. Les Impériaux y trouvoient aussi leur avantage, qui étoit d'éloigner des troupes qu'ils voyoient trop près de l'Alsace. Mais l'événement ne répondit pas tout à fait à l'attente des ennemis de la France. An. 1632.

Louis averti de la marche de son frére alla droit en Lorraine, força le duc à désarmer, (b) mit des garnisons dans ses meilleures places & envoya les maréchaux de Schomberg & de La Force en Languedoc. Les sages mesures que le cardinal avoit prises & qui furent suivies, la division qui se mit dans le parti de *Monsieur*, & la haine que Schomberg portoit au duc de Montmorency sauvérent la France. Schomberg poursuivit les rebelles, les atteignit à Castelnaudarri & les défit. Le comte de Moret fut tué, (c) le parti dissipé, & Montmo- Le duc de Lorraine obligé de désarmer.

(a) La dot de la princesse Marguerite, qui étoit de cent-mille pistoles de Lorraine, avoit été employée à lever des troupes. *Mémoires du duc d'Orléans*.

(b) En vertu du traité fait à Liverdun le 26. Juin 1632, par lequel les villes & châteaux de Jametz & Stenay devoient rester en dépôt entre les mains des François pour quatre ans & le comté de Clermont en Argonne être cedé au roi en pleine propriété de souveraineté. Le cardinal de Lorraine resta en ôtage jusqu'à l'éxécution du traité.

(c) Le comte de Moret étoit fils de Henri IV. Il ne fut pas tué comme le dit l'auteur, mais se retira de la bataille & se fit capucin sous le nom de frére *Jean-Baptiste*. Il vecut 59 ans dans une retraite que toutes les offres de Louis XIII. ne purent lui faire quitter, & mourut dans un hermitage près de l'abbaye d'Aniéres en 1691. à l'âge de plus de 80 ans. *Vie du Pere Joseph.*

An. 1632. son roi. Il auroit dû savoir que la conduite du souverain n'est pas toûjours la même, & que l'expérience & les lumiéres du ministre portent quelquefois le maître à changer de maximes. (a)

Réflexions sur cette mort.

La mort d'un homme qui avoit hérité de ses ancêtres le courage, les premiéres charges du royaume & de grands biens, & qui jouissoit de tous ces avantages à la fleur de l'âge, est une preuve effraïante des revers de la fortune. Elle montre combien le chemin des grandeurs est glissant & l'ambition chimérique. Cet exemple intimida les plus remuans. Quelqu'envie qu'ils eussent de s'élever, ils sentirent qu'il en coûtoit trop à se révolter. Ce coup d'autorité épouvanta la nation, le peuple fut détrompé & la noblesse plus retenue. Chacun pensa à obéir au souverain, & on ne s'attacha plus à la fortune des particuliers.

Montecuculi envoyé au secours de l'Alsace.

Je reviens aux affaires d'Allemagne. Le comte Ernest de Montecuculi fait général de l'artillerie impériale eut ordre de rassembler les troupes qu'il avoit aux environs de Lindau & de Constance, & de se porter au secours de l'Alsace pour veiller à la garde de cette province & sauver Brisac. Cette place à la rive droite du Rhin entre Basle & Strasbourg est bâtie sur une éminence au milieu d'une plaine avec un pont fortifié à la moderne. Sa force la rendoit presque imprenable; elle protégeoit les environs, & étoit le dépôt des levées qui se faisoient alors en Franche-Comté & en Lorraine par les soins du marquis Bentivoglio & des colonels Merci, Fiston, Haraucour, Bombaillon & autres officiers Lorrains & Francomtois, que Wallstein avoit chargés de cette commission. Comme il importoit en particulier à l'archiduc Leopold que l'Alsace fût conservée, cette province lui appartenant, il ne se contenta pas de confier le soin des fortifications de Brisac au colonel Ascagne Albertini qui en étoit gouverneur; il demanda divers

(a) Le duc de Montmorency avoit toûjours pris le parti du cardinal contre la reine-mére & demandoit pour récompense la citadelle de Montpellier, qui lui fut refusée. D'un autre côté la duchesse sa femme le sollicitoit à prendre le parti de la reine, l'assurant qu'il ne lui arriveroit pas plus de mal qu'au duc d'Épernon qui avoit tiré cette princesse du château de Blois, où les Luines la tenoient captive, & qui l'avoit ramenée en triomphe à Versailles. *Mémoires du duc d'Orléans.*

officiers, le comte GUALDO (a) entr'autres, qui furent chargés d'examiner toutes les places, de pourvoir à leurs besoins, & de prêter la main aux opérations de Montecuculi, qui étoit alors à Colmar, où ces officiers partis du camp de Nuremberg furent le trouver en toute diligence. An. 1632.

L'électeur de Trèves avoit mis son païs sous la protection de la France en dépit du chapitre qui prétendoit rester attaché au chef de l'empire. Les François en conséquence étoient entrés dans Ehrenbreitstein sous la conduite du marquis d'Effiat. L'électeur qui cherchoit à les mettre en possession de cette place, avoit pris le tems que la garnison espagnole étoit allée occuper certains passages qui devoient arrêter les Suédois. Le maréchal Horn avoit aussi remis aux François Coblentz sur la rive gauche du Rhin à l'embouchure de la Moselle, Trærbach sur la Moselle même & autres places de l'électorat; ce qui obligea les Espagnols logés aux environs de se retirer dans le Luxembourg.

L'électeur de Trèves se met sous la protection de la France.

Depuis que l'armée françoise s'étoit éloignée, il n'y avoit plus sur la frontiére d'Alsace que cinq-cent cavaliers suédois & huit-cent fantassins. Les autres étoient allés joindre l'armée du roi devant Nuremberg. On vint en avertir Montecuculi & Ossa commissaire impérial pour la province d'Alsace. L'argent manquoit, & les troupes commençoient à se débander, parce qu'on ne pouvoit ni les païer ni leur permettre de se païer aux dépens du païs, comme elles étoient accoûtumées de faire chez l'ennemi. D'ailleurs on savoit que le duc de Wurtemberg penchoit pour le parti de la Suéde, mais qu'avec deux régimens d'infanterie, qu'il ne soudoioit, dit-on, que pour les donner au roi, il n'étoit pas en état de lever le masque ni d'empêcher les Impériaux de s'assurer des places de son duché. Pour Montecuculi & Ossa c'étoit le moment de tenter quelque chose du côté de la Souabe &

Invasion des Impériaux dans le duché de Wurtemberg.

(a) Ce comte *Gualdo* est l'auteur des *Mémoires* que je traduis. Il servoit alors dans l'armée de Walstein comme volontaire & s'attacha depuis au duc Bernard de Weimar. *Voyez la Préface.*

An. 1632. de ramasser dequoi païer leurs gens. Ainsi tirant les meilleures troupes des garnisons de Colmar & de Brisac, ils convinrent d'entrer d'abord dans le païs de Dourlach, pour ramener à l'obéissance de l'empereur le margrave de ce nom, qui comme protestant s'étoit attaché au parti du roi. Montecuculi & Ossa se voyoient à la tête de quinze-cent fantassins tous gens choisis, ils avoient treize-cent cavaliers, deux compagnies de dragons, deux piéces de canon, & d'excellens officiers, entr'autres Guillaume margrave de Bade gouverneur de la province & les colonels Haraucour, Montreçi, Fiston & Bombaillon. L'armée se mit en marche. Comme on approchoit de Dourlach qui n'étoit pas une ville de défense, on vit arriver les députés de la bourgeoisie, qui suppliérent le comte de Montecuculi de ne pas faire entrer ses troupes dans la ville, promettant de faire donner à l'armée tout ce qui lui seroit nécessaire; ajoutant que pour lui il pouvoit y venir suivi de ses domestiques, que les habitans le verroient avec plaisir. Mais le comte répondit qu'il y coucheroit avec l'armée, & il y entra sans qu'il fut fait le moindre tort aux habitans. Dé-là il fut à Brettheim, (a) ville entourée d'un simple mur & gardée par quatre-cent soldats qu'il prit à discrétion.

Le duc de Wurtemberg rassemble ses troupes.

Montecuculi alloit continuer sa marche lorsqu'on vint lui dire que le duc de Wurtemberg s'avançoit avec six-mille fantassins & huit-cent chevaux. Le comte GUALDO eut ordre d'aller reconnoître & trouva que c'étoit tous miliciens dont on auroit bon marché. Cependant le général mit son monde en bataille, & s'avança dans la plaine; résolu de les attendre. Les Wurtembergeois avoient plus d'infanterie, mais peu de cavallerie, & tous gens hors d'état de tenir devant de vieilles troupes disciplinées & agueries. C'étoit tous païsans, qui avoient pris les armes par obéissance & non par goût; des malheureux arra-

chés

(a) Brettheim ou Bretten, comme *Gualdo* & le Soldat *Suédois* l'appellent pag. 388, est à deux milles de Philisbourg sur un ruisseau dit Saltza qui tombe dans le Rhin près de Philisbourg frontiére du païs de Dourlach.

chés à leurs familles font toûjours de mauvais soldats. (a) Aussi filérent-ils le long du bois, & furent assez sages pour ne le pas quitter. An. 1632.

Montecuculi vouloit poursuivre ses avantages. Il y étoit excité par les lettres qu'il recevoit & par les rapports des espions qui l'assuroient qu'il pouvoit avancer en toute sureté, & qu'il ne trouveroit dans le païs que les miliciens dont j'ai parlé. Il se mit donc en marche le lendemain matin avec la cavallerie & les dragons, & se présenta devant Knitlingen ville frontiére appartenante au duc de Wurtemberg, foible d'assiette & mal fortifiée. Le général la fit sommer, mais ses sots habitans qui se croyoient bien forts dans leurs murs contre de la cavallerie qui n'avoit avec elle ni infanterie ni canons, ou qui comptoient peut-être sur un secours peu éloigné, répondirent fiérement que *les Impériaux étoient les maitres d'entrer dans la ville s'ils le pouvoient.* Aussitôt la cavallerie legére & les dragons mirent pied à terre. Au premier assaut les bourgeois tinrent mal ce qu'ils avoient promis; ils abandonnérent leurs postes, & le firent même avec tant de confusion qu'ils oubliérent de fermer la poterne. Quatre soldats s'y jettent aussitôt qui abaissent le pont-levis, & la cavallerie entre. Dans ce premier moment tout ce qui tomba sous la main du soldat fut massacré. Ensuite pour se vanger de ce qu'ils ne trouvoient rien à piller, parce que les habitans avoient envoyé leurs meilleurs effets à Heilbrun, ils mirent le feu aux quatre coins de la ville. Les maisons n'étoient que de bois, comme dans la plufpart des villes d'Allemagne, & en moins de six heures tout fut réduit en cendre: exemple terrible mais nécessaire contre des bourgeois insolents qui ne sachant ce que c'est que de faire la guerre, osent insulter de braves gens & les défier d'entrer dans leurs murs, lorsqu'ils n'ont ni l'adresse ni le courage de s'y défendre. C'est s'exposer de gaité de cœur à perdre tout à la fois la patrie, l'honneur, le bien & la vie.

Prise & sac de Knitlingen.

(a) Gustave-Adolphe préféroit les soldats étrangers à ceux qu'on forçoit dans le païs, par la raison que l'étranger s'enrôloit de bonne volonté, & *que le chien mené de force à la chasse ne chasse pas bien.* M. de M. Tom. IV. pág. 479.

An. 1632.

Le rhingrave surprend Montecuculi près de Wiseloch.

L'état-major se tenoit éloigné pour ne pas entendre les cris de ces malheureux, lorsque les coureurs de l'armée rapportérent que le colonel de Metternich gouverneur d'Heydelberg, le comte de Bronchorst & le colonel Bollinger avec huit-cent fantassins marchant sur Wiseloch pour s'en emparer, s'étoient laissé envelopper dans un bois par le rhingrave qui pouvoit avoir cinq-cent chevaux. Ils faisoient dire qu'ils alloient se rendre s'ils n'étoient promtement secourus, mais qu'il étoit aisé de les dégager, & qu'on trouveroit renfermés dans Wiseloch les meilleurs effets de toute la contrée. Montecuculi n'étoit point d'avis qu'on s'engageât si avant, mais Ossa dit qu'il n'y avoit rien à craindre. Comme c'étoit un vieux militaire & qui connoissoit le païs, son sentiment prévalut. L'appât du gain peut faire oublier les difficultés, mais ne les léve pas. Cependant pour plus de sureté, Montecuculi marchant à Wiseloch ne prit avec lui que de la cavallerie qui pouvoit faire retraite plus aisément, & le colonel de Bombaillon conduisit l'avantgarde, tandis que l'infanterie & le canon devoient filer du côté de Philisbourg. Le rhingrave averti de l'approche de la cavallerie ennemie aussitôt quitte le bois & dresse une embuscade aux Impériaux sur le chemin de Wiseloch. Pour mieux les attirer dans le piége, il fait prendre les devans à deux compagnies de cavallerie qui avoient ordre de fuir devant l'ennemi jusqu'à-ce qu'elles l'eussent attiré dans l'endroit où le rhingrave les vouloit avoir. C'étoit une grande plaine bordée de bois & qui n'avoit d'entrée qu'une gorge assez étroite. Dès que Bombaillon vit les deux compagnies qui escortoient à dessein quelques chariots de bagage, il crut que c'étoit les cinq-cent hommes dont on lui avoit parlé, & les fit charger le sabre à la main. Mais comme ils fuyoient & qu'il les poursuivoit, il tomba dans l'embuscade (*a*) où son ardeur lui coûta la vie. Il y périt avec le chevalier de Treilli colonel Lorrain & nombre des siens. Le reste prit la fuite, & tout ce qu'on put atteindre fut massacré. Il ne se

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* LI. à la fin de l'ouvrage.

ſauva que ceux qui reſtérent cachés dans le bois, & qui gagnérent Philisbourg à la faveur de la nuit. Montecuculi affligé de la défaite de ſa cavallerie fit repaſſer le Rhin au reſte de ſa troupe & s'en retourna dans ſes anciens quartiers à Colmar & à Briſac pour tâcher de conſerver les forteresſes d'une province qui paroiſſoit déja comme perdue. An. 1632.

Le duc de Wurtemberg ſe déclare pour la Suéde.

Cependant le bruit de l'invaſion de Montecuculi tira le duc de Wurtemberg de ſon aſſoupiſſement ou plustôt de l'état d'indéciſion où il avoit été juſqu'alors. Ce prince qui avoit toûjours paru ſourd aux propoſitions de Guſtave réſolut de mettre une armée ſur pié, & prit pour raiſon de cet armement les hoſtilités faites chez lui, ſes villes brûlées & la vangeance qu'il en devoit tirer. Mais une guerre ne doit pas être entrepriſe à la legére. Quoique le duc y fût excité par ceux de ſes miniſtres partiſans de Guſtave, & que lui-même brûlant de ſe déclarer s'aveuglât ſur les ſuites dangereuſes d'une pareille démarche; cependant comme il falloit avoir quelqu'un ſur qui pût retomber la faute d'une entrepriſe mal concertée, il manda ſes miniſtres, & leur expoſa l'inſulte qu'il venoit d'eſſuïer de la part des miniſtres de l'empereur. Il ſe plaignit amérement de ces miniſtres „dont la politique paroiſſoit „être de s'emparer du bien d'autrui & d'oublier les ſervices rendus." Il dit „qu'ils ne penſoient qu'à leurs intérêts & ſe faiſoient un mérite de„vant Dieu d'opprimer les proteſtans; qu'abuſant d'une malheureuſe „maxime rejettée des catholiques même, *qu'il n'y a point de parole „donnée aux hérétiques qu'on ne puiſſe éluder pour le bien de la reli„gion*, ſous ce prétexte l'ami n'étoit pas plus en ſureté que l'ennemi „avec des gens dont le but caché étoit de tout envahir; que le clergé „romain étoit trop flatté de la conſidération dont il joüiſſoit dans les „états catholiques, pour n'être pas ennemi irréconciliable de quiconque „oſoit ne pas avoir pour lui les mêmes égards; que l'intérêt avoit „toûjours rendu les gens d'égliſe dangereux; qu'on n'en voyoit que „trop la preuve dans *l'édit* que l'empereur avoit publié depuis quelques „années en faveur des eccléſiaſtiques, prétendant qu'on leur *reſtituât*

An. 1632. „des biens dont les princes protestans étoient en possession depuis plus „de cent années, & qui formoient actuellement une bonne partie de „leurs revenus; que le but de cette démarche étoit d'écraser les „protestans & d'abolir la religion évangélique dans l'empire." Il dit „qu'il étoit tems de s'assurer de l'amitié de ceux dont le res- „sentiment pour lui étoit également à craindre, qu'il valoit mieux „suivre hardiment la fortune de Gustave les armes à la main, que „de souffrir que des amis prétendus l'affrontassent au sein d'une paix „mal-assurée."

Le duc avoit déja pris son parti; mais il n'étoit pas fâché d'entendre ses ministres sur une affaire si importante. Ceux qui avoient encore la mémoire récente des malheurs arrivés aux ennemis de l'Autriche dans la précédente guerre „prioient le duc de pardonner à l'erreur „d'une troupe de gens de guerre mal instruits du droit public, & lui „représentoient que pour quelques excès commis par des pillards il „seroit triste de commencer une guerre qui coûteroit beaucoup au païs „& pouvoit entrainer sa ruine; qu'il étoit toûjours avantageux de „dissimuler une injure quand la vangeance peut en attirer de nouvel- „les; que le duché de Wurtemberg se trouvoit enclavé entre l'Alsace „& la Souabe; que ces deux provinces fourmilloient d'Impériaux; „qu'il n'y avoit dans tout le duché que douze-mille hommes en état „de porter les armes, tous gens qui n'étoient ni éxercés ni aguerris, „& dont les bras nourrissoient le païs: que les meilleures places qu'on „pouvoit opposer aux troupes catholiques, comme Schorndorf, (*a*) „Heilbrun (*b*) & le château d'Hohentweil, étoient de peu de résistan- „ce; & que le duc feroit beaucoup mieux de rester attaché à l'empe- „reur, en suivant l'éxemple de celui de ses prédécesseurs qui s'étoit ac- „quis le glorieux titre de *Protecteur de l'empire*, (*c*) plustôt que de „s'engager dans une nouvelle alliance qui pouvoit le faire accu-

(*a*) Schorndorf sur le Rems.

(*b*) Heilbrun sur le Necker.

(*c*) C'est le duc *Eberhard III.* surnommé *Barbe-grise* qui reçut le titre de *Landvogt* ou gouverneur des 24 villes libres de Souabe par une concession de l'empereur Charles IV.

„ser de rébellion." Le duc ne se rendit point à ces raisons. Il fit porter ce qu'il avoit de plus précieux dans son château d'Hohentweil (*a*) & se déclara pour la Suéde. An. 1632.

Horn entre en Alsace.

Le maréchal Horn étoit du côté de Francfort sur le Mein lorsqu'il apprit la démarche hardie que le jeune duc de Wurtemberg venoit de faire. Il rassembla à la hâte dix-mille hommes tirés des garnisons du Bas-Palatinat & de la Franconie, & trainant avec lui dix piéces de canon il s'avança en Alsace. C'étoit autant pour profiter d'une conquête qui devenoit aisée, que pour être à portée de prêter la main au duc & d'appuïer une déclaration qui facilitoit beaucoup les opérations des Suédois; car ils ne pouvoient se maintenir longtems en Alsace s'ils ne tiroient du païs de Wurtemberg des hommes, des munitions & les vivres.

Strasbourg ouvre ses portes aux Suédois.

L'approche du corps de Horn donna occasion à la ville de Strasbourg de se déclarer. Les habitans avoient gardé la neutralité, mais l'esprit de protestantisme & la crainte de passer avec le reste de l'empire sous le joug autrichien, leur faisoient prendre un vif intérêt aux succès de Gustave en Souabe. Ils couvrirent cette affection du prétexte „qu'étant entourés & enfermés par les Suédois, ce seroit une témérité „de ne pas donner de bonne grace ce qui ne se pouvoit conserver que „difficilement; que les armées de Sa Majesté Impériale étoient trop „éloignées, & que sans leur secours ils ne pouvoient resister à plus „forts qu'eux; qu'enfin ils étoient libres, & que la liberté consiste à „se donner à ceux qu'on craint; protestant d'un autre côté que les „troupes impériales trouveroient un sûr asile chez eux dès qu'elles se„roient les plus près de leur ville." Strasbourg ouvrit ses portes aux Suédois & prêta la main aux entreprises du général Horn. D'Allhausen que le roi de Suéde avoit envoyé pour négocier cette alliance s'en retourna très content de sa mission.

(*a*) Hohentveil à 4 milles de Constance est un château sur un rocher presque inaccessible au milieu d'une plaine, ayant le lac de Cell à l'orient qui fait partie du lac de Constance, le Rhin & la Suisse au midi & le duché de Wurtemberg au couchant & au nord.

An. 1632.

Description de Strasbourg.

Strasbourg (*a*) capitale de l'Alsace au cœur de la province est bâtie dans une belle plaine spacieuse & fertile, à peu de distance du Rhin. Son pont bien fortifié est le seul qui soit sur le Rhin depuis Strasbourg jusqu'au bord de l'océan où ce fleuve se perd. L'assiette de cette place & la force de ses ouvrages en font une des meilleures forteresses de l'Allemagne, & le commerce de cette ville libre fait la richesse de ses nombreux habitans.

Les Impériaux étoient campés de l'autre côté du Rhin. (*b*) Horn en profita pour se rendre maitre de toutes les villes que les catholiques avoient abandonnées. Il s'approcha d'abord d'Offenbourg, ville fortifiée à l'ancienne à quatre lieues de Strasbourg, frontiére du Wurtemberg. Elle soutint trois assauts des Suédois, c'étoit beaucoup pour une chétive place; la garnison se rendit à discrétion.

Progrès des Autrichiens en Lusace.

Tandis que les Impériaux avoient du dessous en Alsace, le comte de Schaumbourg en Silésie & Don Balthasar de Marradas en Bohéme reçurent ordre de Walstein d'entrer dans la Lusace. (*c*) Ils devoient profiter du tems qu'il tenoit le roi de Suéde en échec devant Nuremberg, & gagner du terrein sur l'électeur de Saxe. En conséquence Zittau & Guben sur la Neisse & quelques autres places sans défense furent attaquées & enlevées sans peine. Mais au bruit de cette invasion l'électeur rassembla son armée, marcha au secours de son païs & regagna bientôt ce qu'il avoit perdu. Les Impériaux après quelques jours de résistance quittérent Guben, rendirent Zittau, & se retirérent. Les Saxons poussant leurs avantages enlevérent aux Impériaux Freyberg sur la Polsnitz, (*d*) Sagan près du Bober & Glogau sur l'Oder,

(*a*) Strasbourg près du Rhin est arrosé par l'Ill, qui tombe dans le Rhin à un demi-mille de cette ville & prend sa source dans le Sundgau. Ses ouvrages sont fort augmentés depuis 1681. que cette place a passé sous la domination françoise. La partie qui est de l'autre côté du Rhin & qui s'appelle le fort de Kehl du nom d'un village qui n'est pas loin de-là, retourna à l'empire par le traité de Rastadt en 1714.

(*b*) C'est à dire la rive droite du Rhin, qu'ils avoient passée sur le pont de Philisbourg, d'où ils s'étoient retirés en diligence vers la Haute-Alsace du côté de Colmar & de Brisac, abandonnant la rive gauche du fleuve aux Suédois, où est Offenbourg à 2 milles du fort de Kehl sur le Kintzig.

(*c*) Cette province est entre l'Oder & l'Elbe & a pour bornes au nord le Brandebourg & la Bohéme au midi.

(*d*) Il faut que ce soit Freybourg dans la seigneurie de Schweidnitz à un mille & demi de cette ville.

trois des premiéres villes de Siléfie, dont les garnifons fe jettérent dans le fort de Steinau entre Glogau & Breslau. Arnheim les pourfuivit, & les affiégea dans Steinau. La valeur des affiégés fuppléa quelque tems à la foibleffe des remparts, mais Arnheim les preffant ils fe rendirent. Dans le même tems Lignitz au confluent de la Katzbach & du Schwartz-Waffer ouvroit fes portes à Kalckftein colonel Saxon. An. 1632.

Dans ces entrefaites Marradas s'étant fait joindre par Schaumbourg, Mansfeld & Schafgotfch, & par le peu de troupes qui étoient reftées en Bohéme il fe voyoit à la tête de quatorze-mille hommes qui trainoient avec eux 12 piéces de canon. Il crût ces forces fuffifantes pour arrêter les progrès des Saxons, (a) & reprit le chemin de Steinau. Les douze piéces de canon furent pointées contre ce fort avec menace de faire paffer les affiégés au fil de l'épée s'ils ne fe rendoient, & la garnifon intimidée fe rendit au trentiéme coup de canon. Ce fuccès enhardit les Impériaux; ils crurent avoir auffi bon marché de Glogau, fans parler qu'en reprenant cette ville ils rétabliffoient leur réputation altérée par tant d'échecs & qu'ils faifoient leur cour à Walftein à qui cette place appartenoit comme duc de Glogau. Mais leur projet fut dérangé par l'arrivée de Tubal (Haubald) colonel fuédois qui courut fe retrancher devant la place avec un corps de Suédois & de Brandebourgeois. Il y eut des deux côtés de vives efcarmouches. Les Impériaux contents d'avoir jetté un fecours dans le fort, (b) laifférent

Steinau repris par les Impériaux.

(a) L'armée faxonne n'étoit alors que de douze-mille hommes, en quoi M. de M. fe trompe dans fon *hiftoire de Guftave-Adolphe* quand il dit T. IV. p. 331. „que l'électeur attendit le colonel fuédois „Haubald avec fon régiment, quelque infanterie „fuédoife & quelques troupes brandebourgeoifes; „& que ce renfort étant arrivé Arnimb fe mit en „marche vers la Siléfie." GUALDO dit pofitivement que les Saxons s'étoient avancés jufqu'à Lignitz avant l'arrivée du renfort. Ce qui eft conforme au journal qu'on trouve dans le *Theat. Europ.* T. II. pag. 669. On y lit que le général Arnheim fut jufqu'à Goldberg, mais qu'apprenant que les Impériaux étoient à Lemberg & fentant fa foibleffe il fe retira du côté de Glogau pour y attendre les Suédois & les Brandebourgeois qui étoient en marche. Il ajoute que ce fecours fut de onze compagnies de cavallerie, & douze de dragons & de quatre régimens d'infanterie. L'hiftorien *de Prades* fait monter le nombre des Brandebourgeois à 6000 hommes commandés par le général de Borgsdorf.

(b) Il eft à croire que ce fort étoit de l'autre côté de l'Oder, parce que les Suédois & les Saxons étoient de ce côté-ci de Glogau. La plufpart des hiftoriens ne difent rien de cette feconde expédition des Impériaux contre Glogau, mais elle fe trouve rapportée dans le *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 669. avec cette différence qu'il y eft dit que les Impériaux abandonnérent le fort avec perte de 450 hommes.

An. 1632.

Glogau aux ennemis & se retirérent du côté de Breslau capitale de la Silésie, ville libre & riche par le grand commerce qu'elle fait avec la Pologne. Mais songeant que le magistrat & la plus grande partie des bourgeois étoient protestans, & craignant quelque surprise de la part de Haubald qui faisoit éclairer leur marche par ses Suédois, ils tournérent leurs pas du côté de Neiss, place munie de bons murs & dont les nouveaux ouvrages quoiqu'imparfaits suffisoient pour attendre la diversion que Walstein leur avoit promise.

Les Impériaux dans le Voigtland & dans la Saxe.

En effet Holck sergent-major-général à la tête de sept-mille hommes entra dans le Voigtland & dans la Saxe avec ordre de les ravager. Walstein par ces moyens violens comptoit forcer l'électeur de Saxe à demander la paix ou plustôt à l'accepter à de moindres conditions que celles qui lui avoient été offertes si souvent, & que Jean-George avoit toûjours dédaignées. (*a*) Holck prit Annaberg, Adorf, Oelsnitz, Oedran, Plauen. (*b*) Tout y fut livré au pillage, & les habitans abandonnés aux cruautés des troupes hongroises. Les croates avoient imaginé un nouveau genre de torture pour tirer jusqu'au dernier soû des malheureux Saxons. Ils dépouilloient hommes & femmes sans distinction, & dans cet état ils les faisoient déchirer par des chiens affamés qu'ils trainoient avec eux pour cet infame usage. Ces brigands désolérent de la même façon Tschoppa, Chemnitz, Gotha, & auroient étendu plus loin leurs barbaries, si l'électeur, venant de recevoir un renfort de quelques régimens suédois & se trouvant maitre encore de toutes ses forteresses, n'eût forcé ces cruels ennemis à fuir devant lui

&

(*a*) Ce ne fut que trois ans après qu'enfin l'électeur de Saxe se détacha de l'alliance des Suédois par le traité qu'il fit à Prague avec l'empereur le 10. mai 1635. Aux conditions que l'éxercice de la religion protestante seroit libre dans l'empire, excepté dans les païs héréditaires de la maison d'Autriche; que le différend au sujet de la religion seroit réglé par les voïes de la justice, qu'il disposeroit de trois places dans l'archevêché de Magdebourg; qu'un prince de Saxe en seroit administrateur; que l'empire contribueroit les sommes nécessaires pour satisfaire les Suédois s'ils vouloient accepter la paix; que l'empereur seroit seul obligé de contraindre ceux qui refuseroient d'y entrer, & que les princes catholiques & protestans seroient rétablis dans leurs biens. *De Prades.*

(*b*) Adorf, Oelsnitz & Plauen sur l'Elster dans le Voigtland: Annaberg & Oedran dans l'Ertzgeburge ainsi que Tschoppa & Chemnitz. Gotha est dans la Thuringe.

& à se réfugier en Bohéme. Il avoit d'autant moins de peine à les chasser, que Walstein étoit sur le point de quitter son camp de Nuremberg, & que prévoyant la bataille il rassembloit déja toutes ses forces; & Holck avoit ordre de le venir joindre avec ses troupes. (a) An. 1632.

Le duc d'Orléans sort de France.

La mort du duc de Montmorency, le châtiment des rebelles, & la réconciliation des deux fréres avoient renversé les projets de fortune & d'aggrandissement que la politique espagnole élevoit sur les ruïnes de la France. L'union qui fait la force d'un état avoit remis les armes à la main des François pour rétablir la liberté en Allemagne, & déja la cour de Vienne craignoit le ressentiment de Louis. Mais celle d'Espagne dont la politique est inépuisable crut avoir trouvé un nouveau moyen de reporter la guerre civile en France, & de rendre l'alliance de cette couronne inutile au dessein de Gustave-Adolphe. Il faut savoir que pendant le séjour que *Monsieur* avoit fait en Lorraine, Puilaurent, favori de ce prince, étoit devenu éperdument amoureux de la princesse de Pfaltzbourg sœur du duc Charles. Il y avoit eû même entre la princesse & lui une correspondance secrete, qui continuoit toûjours & le confirmoit de plus en plus dans l'idée que cette princesse approuvoit le dessein qu'il avoit conçu de mériter sa main. Mais la mort du duc de Montmorency avoit renversé toutes les espérances de Puilaurent. Observé comme il l'étoit par les émissaires du cardinal & haï de Louis XIII, il voyoit bien qu'il ne joueroit jamais en France un rôle assez distingué pour oser aspirer à l'honneur d'épouser la belle-sœur de son maitre. Pour être quelque chose il falloit être hors du royaume. Son amour & l'intérêt de l'Espagne l'y appelloient, l'inquiétude naturelle de *Monsieur* favorisa ses desseins. Abusant de la confiance aveugle que ce maitre trop facile avoit en lui, il fit voir au duc d'Orléans „ que le cardinal l'avoit trompé, que si la réconciliation eût été sincére „ de la part du roi, il seroit à la cour & non pas à Orléans; mais qu'il

(a) Ce récit de l'expédition de Holck en Saxe ne se trouve point dans l'édition de 1642. & a été traduit sur celle faite à Venise en 1645.

An. 1632. „ dépendoit de lui de faire à l'avenir de meilleures conditions." Comme *Monsieur* paroissoit troublé de la mort du duc de Montmorency, Puilaurent lui dit *que le prince le plus clément ne pardonne jamais à quiconque a pris les armes contre lui.* Le prince applaudit au zéle du favori, le prit avec lui & passa en Lorraine.

Puilaurent espéroit y rendre de si grands services au duc Charles, qu'il ne lui refuseroit pas sa sœur. En conséquence il négocia & termina l'affaire du mariage de *Monsieur* avec la princesse Marguerite. Les Espagnols y donnérent les mains, comme on pense, avec joye. C'étoit un lien sacré qui alloit fixer l'inconstance du duc d'Orléans, rendre l'intérêt des deux maisons commun, brouiller les deux fréres pour jamais, & obliger le Lorrain de se donner aux Espagnols, qui comptoient alors disposer des places frontiéres pour pénétrer en France & faire servir la Lorraine de rempart à l'Alsace & au Palatinat.

Louis XIII. n'avoit point d'enfans & peu d'espérance d'en avoir. *Monsieur* étoit l'héritier présomptif de la couronne, & le conseil d'Espagne visoit à s'assurer de sa personne. Il espéroit par là retirer plus aisément de ses mains les acquisitions que Louis XIII. pourroit faire. Les Espagnols se flattoient même qu'en mettant ce prince à la tête d'une armée, le François qui a tant de respect & d'attachement pour le sang de ses rois, n'oseroit jamais prendre les armes contre un duc d'Orléans qui pouvoit s'en vanger. Il fut donc résolu qu'on ne laisseroit point *Monsieur* en Lorraine où il étoit trop près de la France & à portée de faire sa paix avec le roi qui n'oublioit rien pour l'attirer dans le royaume. Le duc de Lorraine entra aisément dans les vues de l'Espagne. Il suffisoit de lui faire peur de Louis XIII, & on lui dit „ que tant que *Monsieur* resteroit en Lorraine, ce seroit un prétexte „ pour Louis d'entrer dans son duché, & d'y mettre tout à feu & à „ sang; que seul il étoit trop foible pour faire tête aux François & que „ les armées de l'empereur étoient occupées ailleurs; qu'il falloit voir „ ce que Walstein feroit, qu'en attendant le plus sûr étoit que le duc

„d'Orléans se retirât en Flandre." *Monsieur* fut aussi de cet avis parce que c'étoit celui de ses conseillers & qu'il ne voyoit pas le piége qu'on lui tendoit. Il se laissa conduire à Bruxelles où il fut comme un ôtage dans les mains des Espagnols qui avoient résolu de l'envoyer dans le Languedoc, où s'il ne réussissoit pas, il étoit décidé qu'on le retiendroit en Espagne pour lui ôter tout moyen de rentrer en France. (*a*) An. 1632.

Les François prennent possession de Trèves.

Malgré toutes ces menées de l'Espagne l'armée françoise prit possession de la ville de Trèves. Le comte de la Suze eût ordre de forcer le chapitre à reconnoître l'électeur pour son souverain. En conséquence il passa la Moselle & se présenta devant la place. La garnison fit d'abord quelque résistance; mais se voyant coupée du comte d'Isembourg mestre de camp de l'armée espagnole, elle demanda libre sortie & l'obtint. Les Impériaux auroient pu soutenir cette garnison; mais il n'étoit pas de leur intérêt alors de rompre ouvertement avec la France, ainsi Trèves ouvrit ses portes aux François. Cette ville est sur la Moselle entre le Barrois qui fait partie du duché de Lorraine, le duché de Luxembourg & le Haut-Palatinat. Ce n'est pas une ville forte, car elle n'a qu'un simple mur pour enceinte. Elle n'est pas belle non plus, étant trop étroite & mal bâtie; mais elle est ancienne, fort connue dans l'histoire & a donné son nom à l'électorat.

Siége de Mastricht.

Un autre sujet d'inquiétude plus grand encore pour les Espagnols étoit Mastricht assiégé par les Hollandois, le prince d'Orange à leur tête. Cette place traversée par la Meuse (*b*) & très-forte, entre le païs de Liége & le duché de Limbourg, servoit aux Allemands de clef pour entrer dans les provinces de la république. Mastricht étoit aux abois, & les Espagnols trop foibles pour forcer seuls les retran-

(*a*) *Monsieur* ne revint en France qu'en 1634, & laissa la princesse sa femme à Bruxelles. Quoique le mariage eût été déclaré valide par l'archévêque de Malines & la faculté de Louvain, & confirmé par le Pape; malgré toutes ces formalités le cardinal soutint qu'il étoit nul. Il fut fait défense au duc d'Orléans de continuer la pension qu'il faisoit à la princesse pour sa subsistance, & elle fut obligée d'en demander une à l'Espagne. Ce ne fut que la veille de sa mort que le roi consentit au mariage de son frére. *Vie du P. Joseph & Mémoires du duc d'Orléans.*

(*b*) La Meuse prend sa source à l'extrémité de la Lorraine du côté de la France & par un cours assez long se perd dans le lac de Dordrecht capitale de la Hollande. *Gualdo.*

An. 1632. chemens dont les Hollandois avoient entouré la place. Ils pensérent au comte de Pappenheim qui étoit alors en Westphalie avec un corps considérable, & crurent qu'ils seroient assez forts pour faire lever le siége si ce corps d'Impériaux se joignoit à eux. Pour l'avoir ils s'adressérent à l'empereur & à Walstein qui disposoit de toute l'armée. Ils s'engagérent à seconder les Allemands, & le roi d'Espagne pour encourager Pappenheim lui promit la toison d'or & cent-mille écus, s'il délivroit la ville.

Marche de Pappenheim pour délivrer Mastricht.

Pappenheim prit le chemin le plus court par Dortmundt dans la comté de la Marck & touchoit déja à l'électorat de Cologne. Le prince d'Orange averti de l'approche d'un nouvel ennemi, faisoit travailler jour & nuit à fortifier l'enveloppe du camp, par des redoutes, un double retranchement & tout ce qu'on put imaginer de plus fort, ne pensant qu'à rendre la valeur & l'adresse de Pappenheim inutiles. Les états généraux de leur côté requéroient l'électeur de Cologne d'observer la neutralité qu'il avoit jurée, & de n'accorder aux Impériaux ni passage ni assistance. Mais ces représentations furent inutiles. L'électeur répondit qu'il n'étoit pas le plus fort, & Pappenheim passa le Rhin. Il fit rafraichir ses troupes dans l'électorat, prit sa route par le païs de Juliers, & arrivé à Urmont entre Maseick & Mastricht il fit jetter un pont sur la Meuse pour communiquer avec les Espagnols qui campoient à l'autre bord. Le prince d'Orange étoit résolu d'emporter la place à tout prix. Il avoit rappellé à lui les huit-mille hommes du comte Guillaume & pourvû son camp de tout en abondance, il ne négligea rien pour faire échouer cette entreprise de Pappenheim.

Attaques des quartiers des assiégeans.

L'attaque commença le 17. d'août par une sortie sur le quartier des Anglois. Les assiégés forcérent les gardes. Il y eut nombre de soldats & d'officiers de tués. Un comte d'Oxfort & un Villiams y périrent avec le marquis de Castres officier françois & d'autres. Mais les Anglois furent secourus & les Espagnols repoussés. Pappenheim & ses Allemands ne furent pas plus heureux contre le quartier du comte de

Stirum défendu par de larges fossés soutenus de redoutes dont le canon plongeoit sur le cimetiére du village d'Amby. On s'y battit pendant trois heures avec un succès égal. Les Hollandois remportérent la victoire, & la dûrent au prince d'Orange qui accourut avec les ducs de Bouillon & de Candale, les marquis de Gévres & de St. Luc, & avec quantité d'officiers & de volontaires. (*a*) Pappenheim se retira au désespoir de sa défaite, s'en prenant moins à la fortune qu'aux Espagnols qu'il accusoit de ne l'avoir pas secondé, comme ils en étoient convenus. Les Impériaux perdirent douze-cent hommes de leurs meilleures troupes & plusieurs officiers de marque, entr'autres Lindlau lieutenant-colonel de Pappenheim. Les colonels Comargo & Palandt furent du nombre des blessés. An. 1632.

Ce dernier coup ébranla la constance des assiégés qui hors d'état d'être secourus & manquant de tout se rendirent par capitulation le 22. d'août. Les Espagnols & en général le parti catholique en perdant Mastricht se trouva privé d'une place dont la situation avantageuse rendoit la perte plus sensible. Mastricht se rend aux Hollandois.

Pour venir au secours de cette ville Pappenheim avoit dégarni la Westphalie. Ainsi le duc George de Lunebourg, Baudis & Lœhausen, généraux suédois, eurent le tems de parcourir cette province & de prendre Duderstadt & Eimbecke, (*b*) places importantes dans le duché de Brunswic. Pappenheim qui venoit de fortifier Duderstadt y avoit laissé douze-cent fantassins & quatre-cent cavaliers pour la défendre. La tranchée fut ouverte le 9. de juillet & le siége dura jusqu'au 24. que la garnison prête à se révolter força le gouverneur à se rendre. Les Suédois n'auroient pas eû la place sitôt, sans une sortie malheureuse où les assiégés perdirent leurs meilleures troupes. Le colonel Holtz qui commandoit dans Eimbecke voyant ses plus braves sol- Progrès des Suédois en Westphalie.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Mm. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Eimbecke sur l'Ilme qui se perd dans la Leine près de cette ville. La seigneurie s'appelle Grubenhagen & est une dépendance du païs d'Hanovre.

Duderstadt dans la Thuringe sur la Raume à 3 milles de Gœttingen.

An. 1632. dats tués suivit l'exemple du gouverneur de Duderstadt & capitula. Des conquêtes qui coûtoient si peu aux Suédois les encouragérent à attaquer Wolfenbuttel sur l'Ocker dans le duché de Brunswic, place forte & pourvue de tout ce qu'il falloit pour sa défense. Ils prirent le camp avantageux de Runingen & postérent de gros détachemens aux environs pour éloigner les Impériaux afin de pousser le siége avec plus de fureté. (a) Mais ces projets furent bientôt renversés par le retour de Pappenheim. Le duc de Lunebourg fut obligé d'abandonner toutes ses conquêtes & perdit même en partie deux de ses régimens qui furent surpris dans leurs quartiers.

Baudis s'étoit séparé de l'armée du duc George avec à peu près quatre-mille fantassins & dix-huit-cent chevaux pour empêcher le comte de Gronsfeld de secourir Wolfenbuttel. Il s'étoit jetté sur Paderborn que le colonel Westphal défendoit à la tête d'une garnison de quinze-cent hommes & deux-cent cavaliers. Baudis comptoit surprendre cette place, mais il ne fut pas plus heureux que le duc George: le retour de Pappenheim l'obligea de lever le siége de Paderborn.

Suite de l'histoire du camp de Nuremberg.

Cependant Gustave & Walstein étoient toûjours en face l'un de l'autre devant Nuremberg sans pouvoir se porter de coup important. La disette des subsistances pour hommes & chevaux devenoit plus grande de jour en jour, & chacun de son côté sentant sa foiblesse craignoit de quitter son camp le premier. Tous deux s'étoient renforcés aux dépens de quelques places peu importantes dont ils avoient rappellé les garnisons, lorsque les deux Weimar, Oxenstierna & Bannier amenérent au roi douze-mille hommes tirés de la Souabe, de la Franconie & d'autres provinces de l'Allemagne. (a) Walstein avoit aussi donné ordre à Montecuculi de se rendre au camp avec le corps qu'il commandoit en Alsace. Il ne savoit rien encore ni de la perte faite à Wise-

(a) Voyez la *Remarque Militaire* Nn. à la fin de l'ouvrage.

(b) Ce renfort étoit de 50000 hommes *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 658; & le roi voulant attaquer Walstein dans ses retranchemens étoit à la tête de 70000 hommes. *Idem* pag. 659. La marche de ces différents corps est rapportée dans la *Remarque Militaire* Oo à la fin de l'ouvrage.

An. 1632.

bach, ni de la déclaration du duc de Wurtemberg, ni de l'arrivée du maréchal Horn, il ne s'y étoit pas même attendu. Montecuculi pour obéir se mit en marche, mais il dépêcha plusieurs couriers au généralissime pour lui apprendre que le corps qu'il lui avoit confié se trouvoit réduit à deux-mille hommes d'infanterie & quinze-cent chevaux, & qu'il lui paroissoit dangereux de s'éloigner d'une province où l'armée ennemie grossissoit de jour en jour. Il eut même l'attention de ne pas précipiter sa marche, & la réponse du généralissime fut qu'il ne devoit point quitter Brisach.

Attaque infructueuse du camp de Walstein.

Gustave avec un renfort de douze-mille hommes se crut en état de forcer Walstein dans ses retranchemens, & marcha à lui en ordre de bataille. (*a*) Il comptoit beaucoup sur deux soldats qu'il avoit envoyés dans l'armée impériale, l'un se disoit sellier, l'autre vivandier. Au moment de l'attaque ils devoient mettre le feu aux poudres & allumer le quartier de Walstein. Mais le vivandier s'avisa de prendre un gobelet d'argent dans la sommellerie du général Cronenberg. Il fut arrêté, & la peur lui fit déclarer ce qu'on ne lui demandoit pas. Il raconta tout le projet, & nomma son complice. Walstein averti se tint sur ses gardes. Gustave se porta d'abord aux retranchemens d'Aldringer, ensuite il attaqua les Bavarois; & se voyant repoussé par tout il fit planter son canon sur une hauteur voisine d'un petit bois. Son but étoit d'obliger les Impériaux de sortir de leurs retranchemens, pour les combattre avec plus d'avantage. En moins de six heures il envoya aux ennemis plus de 600 volées de canon. (*b*) Mais Walstein se contenta de faire retirer les troupes derriére les retranchemens & fit mettre les femmes & les enfans dans un fond, entre les quartiers d'Aldringer & de Galas, où ils étoient à l'abri des boulets qui passoient au-dessus & ne faisoient aucun mal. Gustave vit un endroit plus élevé qui dominoit le camp des ennemis, il y courut avec ses officiers; mais Galas

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Pp. à la fin de l'ouvrage.

(*b*) Cela seroit peu de chose pour des canoniers qui tiroient plus vite que l'infanterie, & pour une armée qui pouvoit avoir quatre-vingt bouches à feu. Voyez le *Tableau Militaire* à l'article ARTILLERIE.

An. 1632. l'avoit déja fait occuper par deux régimens d'infanterie qui s'y étoient retranchés. Après quelques tentatives inutiles pour les forcer, le monarque Suédois reprit l'attaque près du petit bois. Les Impériaux que la présence de Walstein animoit firent tête aux Suédois partout. L'action fut vive & coûta chèr aux deux partis. On se battit trois jours depuis le vendredi 4. de septembre jusqu'au dimanche, & la nuit comme le jour. Ensorte qu'à voir dans l'obscurité le feu du canon & de la mousquéterie des deux armées se réunir dans la mélée, on eût dit un volcan qui vomissoit des torrens de flammes & de fumée. La perte fut grande de part & d'autre, mais plus forte du côté des Suédois qui laissérent sur la place près de mille soldats & d'excellens officiers, entr'autres le colonel Bœtius & les lieutenants-colonels Scepter & Mackin. Le maréchal Bannier, les comtes d'Erbach, de Castel, d'Eberstein & le jeune comte de Thurn furent blessés. Torstenson général de l'artillerie & plusieurs autres officiers de marque furent prisonniers. Un domestique fut emporté d'un boulet à quelques pas du roi & le duc de Weimar eût un cheval tué sous lui. Les Autrichiens ne perdirent guéres que 400 soldats, mais beaucoup d'officiers, entr'autres les colonels Mario Caraffa & le jeune comte de Fugger. (a) Après l'action, Walstein toûjours généreux & magnifique renvoya sans rançon les officiers suédois & chargea Reischel, qu'il savoit que Gustave aimoit beaucoup, de dire de sa part au roi: *qu'il le reconnoissoit pour le plus grand capitaine, & que désespérant de le vaincre,* *il*

(a) Ce qui suit est tiré de l'édition de 1645. & ne se trouve point dans l'édition de 1642. Au reste ce même fait est rapporté dans le *Theat. Europ.* Tom. II: pag. 656. dont l'auteur n'étoit rien moins qu'admirateur du mérite de Walstein. Seulement il place ce fait peu de jours avant la surprise du magasin de Freystadt, & dit que Walstein renvoya d'abord sans rançon le colonel Tubatel & les officiers suédois qui avoient été pris à Freystadt, & fit la même chose depuis pour un capitaine de cavallerie que le généralissime fit diner avec lui, il le gratifia d'un très-beau cheval & le renvoya à Gustave sans rançon. Peut-être que ce capitaine qui n'est pas nommé s'appelloit Reischel, qu'il ne faut pas confondre avec le colonel Riess qui fut tué à l'affaire de Freystadt. Walstein fit chaque fois des propositions de paix au roi, mais comme elles ne tendoient pas au bien général, dit le *Theat. Europ.*, le monarque eut la générosité de n'y pas répondre, & peu de jours après le même Tubatel ou Dewbatel détruisit le grand magasin de Walstein à Freystadt.

*il seroit content s'il pouvoit avoir la gloire de le réconcilier avec l'empereur.* An. 1632.

Gustave résolu de quitter les environs de Nuremberg.

Le roi, après ce projet échoué, manquant de tout, ne pouvoit plus se soutenir dans son camp. On tint conseil le 15 septembre. La seule chose qui l'arrêtoit encore, c'étoit la crainte qu'en s'éloignant de Nuremberg il ne laissât les habitans exposés au ressentiment de Walstein & des catholiques en général. Mais le danger n'étoit pas moins grand d'épuiser le peu de vivres qui restoient dans la ville; c'étoit mettre ses nombreux habitans dans la dure nécessité de se donner à Walstein, qui de son côté n'oublioit rien pour se faire un parti dans Nuremberg. Gustave entre dans la ville, fait assembler les magistrats & leur dit qu'*il est obligé de les quitter, mais qu'il leur laissera de bonnes troupes pour les garder; & qu'il vient les remercier & prendre congé des habitans.* Le sénat touché jusqu'aux larmes de n'avoir plus de quoi fournir aux besoins de ses braves défenseurs, (a) assura Gustave d'une fidélité inviolable, & Nuremberg retentit des vœux que les habitans formoient pour le bonheur de ses armes. Le roi laissa dans la ville deux-mille fantassins (b) pour renforcer la garnison; il se trouvoit encore à la tête de vingt-six-mille hommes, & les mena du côté de Bamberg pour s'y refaire de leurs fatigues. (c)

Walstein quitte aussi son camp.

Walstein n'étoit guéres mieux en vivres & en fourages. S'il s'amusoit à vouloir prendre Nuremberg, il risquoit de ruïner son armée déja fatiguée, & donnoit le tems à Gustave de faire des con-

(a) Comme les environs de Nuremberg étoient ruïnés par les troupes à plus de cinq milles à la ronde, & que les païsans s'étoient tous refugiés sous les murs de la ville, il en périt un grand nombre de misere. Cette disette affreuse gagna les habitans, & y causa une maladie contagieuse qui se communiqua aux hôpitaux. Le roi y perdit 19060 hommes; somme totale il périt dans Nuremberg & sous ses murs 29406 personnes, sans les malheureux & les soldats tués dont la ville n'eut pas de connoissance. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 736.

(b) *Et trois-cent chevaux*, dit le *Theat. Europ.* pag. 735 qui ajoute que le colonel de Kniphausen resta pour commander les troupes du roi, & Schlammersdorf pour commander celles de la ville. Le chancelier Oxenstierna y resta aussi avec la chancellerie de guerre.

(c) Gustave sortit de son camp de Furth, passa la Rednitz à la vue des postes avancés des Impériaux qui se repliérent sur le camp, & le roi alla ce même jour jusqu'à Neustadt sur l'Aisch, à quatre milles de Nuremberg.

An. 1632. le dessein que Walstein avoit de s'emparer de Cobourg pour être plus à portée de prêter la main à Holck qui étoit déja dans la Misnie, & à Galas qui sans doute y étoit aussi. Gustave vit la nécessité de sauver la Saxe pour se conserver un allié qui pouvoit lui échapper. Il donna des troupes au duc de Weimar qui forma un camp d'observation du côté de Sendelbach près de Nuremberg, avec ordre de ne pas perdre de vuë Walstein, & d'avertir le roi de l'approche de Pappenheim qui revenoit à grandes journées pour tomber aussi sur les malheureux Saxons. Gustave laissa cinq-mille hommes d'infanterie & deux-mille chevaux au duc Christian Palatin de Birckenfeld pour garder la frontiére de Souabe du côté de la Baviére. Avec le reste de son armée qui étoit de sept-mille chevaux & de dix-mille fantassins le monarque retourna devant Nuremberg & vangea cette ville de l'insolence de la garnison de Lauf qu'il remit à la discrétion des Nurembergeois. Il vouloit traiter de

il s'ensuivroit que Gustave ne quitta point la Franconie, & ce seroit laisser ignorer un des beaux traits de l'histoire de Gustave-Adolphe que de passer sous silence son expédition en Baviére. Ce qui a trompé l'auteur c'est que le roi fut deux fois à Nuremberg. Il y alla d'abord après le départ de Walstein & repassa par cette ville après la reprise de Rain. Le roi étoit à Windsheim près de Neustadt sur l'Aisch le 18. septembre, lorsqu'il apprit que Walstein & les Bavarois avoient pris leur camp entre Nuremberg & Forchheim, & qu'une partie des Bavarois s'approchoit du Danube. Le roi fit de gros détachemens, comme l'auteur italien le dit, & avec le reste de l'armée il s'approcha de Nuremberg. Il parcourut le terrain où Walstein avoit campé, vit le champ de bataille, & prit la route d'Anspach d'où il fut à Dunckelspiel où il resta jusqu'au 24. septembre. Là il apprit que les Bavarois faisoient mine de vouloir lui enlever Rain qui étoit un poste important sur le Lech pour conserver la communication entre Nuremberg & Augsbourg. Il marcha à Nordlingen, passa le Danube à Donawert, & logea son armée du côté d'Augsbourg. Dans ces entrefaites les Bavarois étoient entrés dans Rain par la lâcheté du colonel Mitschefal à qui Gustave fit ensuite couper la tête, parce qu'il avoit sçu que le roi étoit en marche pour le dégager. Bref le roi rentra dans Rain le 1. d'octobre après un siége de six jours. De-là il se porta devant Ingolstadt & avoit déja fait amener tout ce qui étoit nécessaire pour assiéger cette place. Mais il n'en eut pas le tems, & quitta la Baviére pour vôler au secours de la Saxe. Le 8. il revint à Rain & pourvut à la sureté de Donawert & d'Augsbourg. Le 11. il partit de Nordlingen & reparut pour la seconde fois sous les murs de Nuremberg. Ce fut alors que le roi avec les Suédois qu'il avoit laissés dans cette ville sous les ordres du colonel de Kniphausen, prit Lauf & fit différens coups de main aux dépens des Bavarois, en attendant que les régimens qui l'avoient suivi en Baviére fussent arrivés à Dunckelspiel. L'armée prit par Dunckelspiel, Rotenbourg, Kitzingen & Schweinfurt où le roi rejoignit ses troupes, & s'approcha de la forêt de Thuringe où se fit la jonction avec le corps d'observation du duc Bernard de Weimar. L'armée marchant nuit & jour arriva à Arnstadt le 24. octobre. Elle y séjourna deux jours & entra dans Erfurt le 27, n'ayant pû empêcher le comte de Pappenheim d'atteindre, Buttstadt & Freybourg en Saxe, de passer la Saale à Mersebourg, & d'être à Leipsic le 26. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 738 à 746.

même Lichtenau, (a) place voisine de Nuremberg & de Förchheim, mais son assiette avantageuse & le peu de tems qui restoit au roi ne lui permirent pas de la prendre en personne. Il chargea de ce soin le colonel Sperreuter à qui il laissa trois-mille hommes. Il s'affoiblissoit, mais il falloit faire ce sacrifice pour imposer silence au parti que les Impériaux avoient dans Nuremberg, & rassurer ceux des bourgeois qui étoient attachés à la Suéde. An. 1632.

Sans perte de tems Gustave prit la route d'Erfurt pour entrer dans cette capitale de la Thuringe avant Pappenheim qui vouloit avoir part à la bataille. Elle étoit inévitable vû la quantité de troupes qui se trouvoient entassées dans un païs sans vivres & sans fourages. Le comte de Gronsfeld resta dans l'évêché d'Hildesheim avec sept-mille hommes pour faire le siége de *Neubourg*, (b) forte place sur l'Aller, & Pappenheim courut à Erfurt. On ne peut assez louer l'activité de ce général (c) mais s'il couroit les Suédois voloient, sentant de quelle importance il étoit pour eux d'arriver les premiers. Ils firent une diligence incroyable & des marches tout extraordinaires. Gustave pour ménager ses troupes les avoit partagées en deux

Gustave prend la route d'Erfurt.

Pappenheim y court.

(a) Quoique dans le païs d'Anspach, elle appartient à la seigneurie de Nuremberg. Elle est bâtie dans une isle formée par la Retzat qui en rend l'accès difficile.

(b) Je ne trouve point de ville de ce nom sur l'Aller. L'auteur a peut-être voulu parler de *Nienbrugge* sur l'Ocker qui se jette dans l'Aller au-dessous de Brunswic.

(c) Voici la marche de ce général telle qu'elle se trouve rapportée dans les mémoires du temps. N'ayant pû délivrer Mastricht il passa le Rhin & s'arrêta d'abord à Soest en Westphalie, d'où il marcha à Paderborn. Baudis se retirant à Hoexter sur le Weser parce qu'il n'avoit que 5000 hommes, les entoura de bons retranchemens. Le comte de Gronsfeld qui commandoit une division de l'armée de Pappenheim voulut s'emparer de Brackel, mais Baudis l'obligea de se retirer avec perte. Pappenheim rappella à lui Gronsfeld & Merode, & se voyant à la tête de 12000 hommes il résolut d'enlever les 5000 hommes de Baudis à Hoexter. Il marcha de Paderborn, & Gronsfeld eut ordre de passer le Weser à Polle pour tourner le camp des Suédois. Mais Baudis en eut vent & se retira sous le canon de Munden. Le 24. septembre Gronsfeld fût envoyé pour dégager la garnison de Wolfenbuttel assiégée par le duc de Lunebourg, qui fut obligé de se retirer sous le canon de Brunswic. Pappenheim continuant sa marche se présenta devant Hildesheim le 26. & prit la ville en trois jours. Il envoya des partis jusqu'à Hombourg, mit de bonnes garnisons dans les villes du Weser, chargea Gronsfeld de veiller à la conservation de ces places, prit par le païs d'Eichsfeld, Muhlhausen, Langensaltza, poussa sa cavallerie jusqu'à Arnstadt & envoya son infanterie à Sachsenbourg & Heldrungen sur la route de Naumbourg. Passant devant Erfurt il taxa la ville à une forte contribution, mais qu'il ne jugea pas à propos d'attendre quand il sçut que le roi approchoit. Sans perte de tems il traversa la *Kupfer-Strasse* près de Budstædt, passa la Saale à Mersebourg & fit sa jonction avec le duc de Friedland. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 741-43.

An. 1632.

corps, l'un avoit pris les devans & se reposoit quand l'autre étoit en marche.

Gustave arrive à Erfurt & assemble un conseil de guerre.

Le roi étoit dans Erfurt où l'armée se reposa deux jours, lorsqu'il apprit que Walstein assiégeant Cobourg avoit déja la ville & bombardoit la citadelle, (*a*) Cobourg, comme je l'ai dit, devoit assurer les mouvemens de Walstein & ceux de Pappenheim qui marchoit pour rejoindre la grande armée, tandis que Holck & Galas s'enfonçoient dans la Saxe & la pilloient tout à leur aise. Le corps sous les ordres du duc Bernard arriva. Gustave fit assembler les généraux & voulut que chacun dît librement sa pensée sur le parti qu'il y avoit à prendre. Les uns prétendirent „qu'il falloit rester maitres d'éviter un combat „désavantageux, que les Impériaux étoient en forces (*b*) & ne cherchoient qu'à mériter les riches distinctions dont Walstein se piquoit „d'honorer la valeur; que l'ennemi étoit en possession des meilleurs „postes & assuré d'une retraite, tandis que les Suédois dans un païs „dévasté par l'ennemi étoient à tous momens menacés de mourir de „faim, & ne pourroient jamais ramasser assez de vivres pour se soutenir dans un camp opposé à celui de Walstein qui tireroit de la „Bohéme & d'ailleurs tout ce qui lui seroit nécessaire; qu'en guerre le „meilleur parti est toûjours de s'assurer de ce qu'on tient & de maintenir ses forces; que le grand art n'est pas d'acquérir mais de savoir „conserver ce qu'on a gagné; que des démarches dont on n'a pas pu „prévoir toutes les conséquences passent ensuite pour hazardées, qu'enfin on ne doit jamais risquer le tout pour la partie, & qu'une seule „bataille perdue, c'en étoit fait de la gloire & de toutes les conquêtes

(*a*) Gustave n'arrivant à Erfurt que le 27. octobre devoit savoir depuis longtems que Walstein avoit pris la ville de Cobourg le 27. septembre, & qu'ayant échoué devant la citadelle le 3. octobre par la valeur & l'intelligence du colonel Dewbatel qui rendit l'assaut inutile, le généralissime avoit levé le siége & pris le parti d'entrer en Saxe; que son avantgarde avoit atteint Plawen le 10, qu'il avoit assiégé Leipsic le 18, pris la ville le 22. & le Pleissenbourg le 23, & que la jonction de Pappenheim s'étoit faite avec le duc de Friedland entre Leipsic & Mersebourg. *Idem.*

(*b*) Walstein depuis sa jonction avec Pappenheim, Holck & Galas, avoit 40000 hommes, & le roi 20000 en sortant d'Erfurt. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 748. Mais le comte de Gualdo donne 27000 hommes au Suédois & rapporte une disposition faite en conséquence

„des Suédois & de la sureté des alliés: que peuples conquis, alliés, An. 1632.
„soldat même, tout seroit perdu; qu'il falloit bien plustôt laisser l'en-
„nemi se consumer par le froid & la disette, lui couper les vivres, le
„harceler, le fatiguer sans cesse, & laisser faire au tems ce qu'il n'étoit
„pas à propos d'attendre de la seule valeur des troupes; qu'il suffisoit
„du terrain qu'on avoit enlevé aux Impériaux pour les mettre dans la
„nécessité de tirer leurs subsistances des païs héréditaires; qu'à la fin
„ils seroient forcés de s'y retirer, d'y entraîner la guerre, de s'y
„consumer; qu'il ne falloit attaquer que quand on seroit sûr de
„vaincre.

Réponse du roi à ceux qui sont pour la défensive.

Le Roi sentoit toute la force de ce raisonnement; mais tant de prudence pouvoit aussi passer pour un aveu de sa foiblesse, & Gustave fit voir „qu'il ne pouvoit marquer de la crainte sans déchoir aux yeux
„des Impériaux de la réputation qui soutenoit ses armes, que s'il n'a-
„voit pas l'avantage du nombre, il avoit la valeur du soldat & le mérite
„de l'officier pour lui." Il ajouta „que les provinces conquises étoient
„épuisées, qu'il étoit tems de chercher des contrées plus riches, &
„que le soldat en feroit la conquête avec joye; que les armes seules
„pouvoient assurer ce qu'il avoit acquis par les armes, qu'il falloit s'en
„servir & tenter une entreprise hardie que la fortune favoriseroit. Eh
„pourquoi, dit-il, par de vains fantômes effaroucher de braves sol-
„dats que leur courage a soutenus jusqu'ici? Malgré les succès des Im-
„périaux, l'avantage n'est-il pas encore de notre côté, & convient-il
„au vainqueur de fuir devant des troupes qu'il a défaites? Je conviens,
„dit Gustave, qu'on ne doit jamais risquer le tout pour la partie; mais
„cette raison n'est bonne que pour ceux qui touchent au moment de
„leur ruïne, à qui il ne reste pour toute ressource qu'une armée rétablie
„à grand' peine, & dont la perte entraîneroit celle de l'état; & c'est
„justement pourquoi l'on doit présenter la bataille à ceux qu'une seule
„défaite met hors d'état de se relever, & risquer le combat quand on
„n'a qu'une victoire à craindre." Il ajouta „qu'il ne pouvoit sans dan-

An. 1632.

„ger ni sans honte abandonner un allié qui s'étoit engagé dans la guerre „sur l'assurance d'être secouru; que rien ne nuiroit tant à ses affaires „qu'un manque de parole dans un moment où toute l'Allemagne avoit „les yeux sur lui; que l'électeur de Saxe étoit un ami très-bon à con- „server; que tarder à le secourir c'étoit le perdre, & qu'on n'auroit „rien à reprocher à ce prince, si trompé par son allié il se jettoit entre „les bras de l'ennemi pour sauver ses états; qu'il falloit donc avancer, „observer les mouvemens de Walstein, & ne pas refuser la bataille „s'il en falloit une pour conserver la Saxe, ou sauver la Misnie en faisant „une diversion en Bohéme."

Le roi quitte Erfurt & marche en ordre de bataille.

Ce sentiment fut applaudi & le roi sortit d'Erfurt. Comme les habitans couroient en foule pour le voir & que par respect ils se jettoient à genoux devant lui, cette espece de culte qu'ils rendoient à sa grande réputation lui fit de la peine. Il ne put s'empêcher de dire: *qu'il appréhendoit que Dieu pour le punir d'avoir rendu ce peuple idolâtre, ne fît trop voir qu'il étoit mortel.* (a) Ces belles paroles dans la bouche de ce prince luthérien font l'éloge de son esprit & de son cœur. Il passa son armée en revuë qui se trouva forte de vingt-sept-mille hommes, (b) seize-mille fantassins & onze-mille chevaux. L'avant-garde aux ordres du duc Bernard de Weimar étoit de quatre-mille cavaliers Allemands & Finlandois, de mille dragons & de six-mille fantassins, distribués en six gros bataillons. Le corps de bataille que commandoit le maréchal de Kniphausen étoit également de 6000 hommes d'infanterie en trois corps & de quatre-mille chevaux en huit gros escadrons. Le roi menoit l'arriéregarde composée de mille cuirassiers d'élite, de mille dragons & de quatre-mille fantassins partagés en gros bataillons & escadrons comme ceux de l'avantgarde du corps de bataille

(a) Landshut en Baviére s'étant rendu à discrétion, les habitans vinrent lui présenter leurs clefs à genoux. *Levez-vous*, leur dit le roi, *votre devoir est d'adorer Dieu & non pas un homme mortel comme je suis. Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 486.

(b) J'ai dit ailleurs d'après le *Theat. Europ.* que Gustave n'avoit que vingt-mille hommes effectifs.

bataille, & les escadrons de la réserve ayant chacun cinq piéces de campagne qui couvroient leur front. An. 1632.

Position de Walstein en Saxe.

Walstein avoit levé le siége du château de Cobourg, pris Leipsic, & occupé tout le terrein depuis cette ville jusqu'à Mersebourg & Weissenfels sur la Saale. Gustave courut s'emparer de Naumbourg sur la même riviére un peu au-dessus de Weissenfels & plus près d'Erfurt. Naumbourg le rapprochoit des Saxons qui étoient alors aux environs de Torgau sur l'Elbe avec douze-mille fantassins & quatre-mille chevaux, occupés à s'opposer aux desseins de Walstein. Celui-ci venoit d'être renforcé des neuf-mille hommes de Pappenheim, & la jonction de ces deux généraux maitres des meilleurs postes empêchoit les Saxons de se joindre à l'armée du roi.

Raisons qu'a le roi d'attaquer.

Le monarque suédois attendoit le moment d'attaquer avec avantage, lorsqu'on vint lui dire que Walstein avoit abandonné Weissenfels, & resserroit ses quartiers autour de Lutzen à deux lieues de Leipsic, & que Pappenheim prenoit le chemin de Halle sur la Saale afin de couper le passage au duc de Lunebourg qui marchoit à grandes journées pour se joindre aux Saxons & venir renforcer la grande armée. Gustave ne voulut point attendre ce secours qui étoit encore éloigné, & résolut de profiter de l'absence de Pappenheim & des meilleures troupes pour tomber sur le camp de Walstein. Il se mit en marche & fit prendre les devants à ses braves Finlandois.

Bonne précaution de Walstein.

Walstein qui pénétroit les vuës du roi vit qu'il alloit être attaqué. Mais son astrologue qu'il ne manquoit jamais de consulter quand il avoit quelque doute, le rassûra en lui faisant voir que dans tout ce mois le roi de Suéde avoit les signes contre lui. Walstein en fut frappé; car imitant les Romains du moins dans leurs superstitions, il croyoit aux présages, & régloit ses actions sur les aspects qu'il étudioit avec une complaisance ridicule. Pour voir si les astres accusoient vrai, il convint secrétement avec Pappenheim de ne point attaquer & de laisser le roi courir à son malheur; mais il fut dit que celui sur qui il avanceroit

An. 1632. le premier en donneroit avis à l'autre par trois coups de canon. Pour plus de sureté ils devoient s'envoyer des couriers & se communiquer les mouvemens de l'ennemi; en sorte que si le roi se portoit sur Lutzen pour attaquer Walstein, Pappenheim viendroit à son secours, tandis qu'on amuseroit les Suédois pour donner le tems au soutien d'arriver.

Le roi, qui ne savoit rien de cette convention, hâta sa marche & se trouva bientôt à la vue du camp des Impériaux dans la plaine de Lutzen. Walstein donne aussitôt son signal d'avertissement & dépêche des gens de confiance vers Pappenheim pour le rappeller. Mais craignant que le roi ne commençât l'attaque dès le lendemain matin avant que Pappenheim pût arriver, il profita d'un fossé qui traversoit la campagne, & employa toute la nuit à le faire déblayer & à l'élargir. Ce fossé qui couvroit le front du camp fut garni de mousqueterie & de canons. Walstein en étoit plus fort, mais les Suédois le voyant retranché en furent plus hardis à l'attaquer. Il y eut à cette occasion divers chocs de cavallerie. La perte fut assez égale; mais les Suédois restérent maitres du terrain, parce que Walstein ne voulut pas quitter son fossé que Pappenheim ne fût arrivé.

Autre précaution de Walstein.

Le roi passe la nuit au bivouac.

Le roi passa la nuit au bivouac, exposé comme le simple soldat à la rigueur de la saison, (a) quoique ses officiers le priassent de prendre quelque repos. Il vouloit que le chef donnât l'exemple afin que les fatigues parussent moins grandes au soldat, & parce que c'est prendre soin des troupes & témoigner qu'on les aime que de veiller avec elles. Il dit qu'*il dédaignoit d'avoir ses aises quand il en voyoit tant d'autres souffrir*. Il étoit persuadé que les conquêtes doivent s'acheter aux dépens du sommeil, que la vigilance est mére des succès. Ayant fait approcher ses principaux officiers d'un petit feu qui tempéroit un peu le froid de la nuit, il leur parla d'un ton de confiance capable de leur en inspirer, & leur annonça qu'il alloit attaquer Walstein.

(a) C'étoit la nuit du 5 au 6 de novembre.

An. 1632.

Il tient conseil avec ses généraux.

Quelques-uns crurent devoir avertir le roi „ qu'il feroit à propos „ d'attendre l'arrivée de l'électeur de Saxe, du duc de Lunebourg & „ des autres généraux détachés. Ils disent qu'ils ne pouvoient être loin „ & que ce renfort considérable mettroit en état d'agir avec plus de „ liberté. Ils repréſentérent que les Suédois n'avoient pour eux ni „ l'avantage du nombre ni celui du terrein, & que c'étoit trop riſquer „ que de s'expôſer à perdre en un jour tout le fruit d'une campagne „ glorieuſe; que Walſtein commandoit des troupes animées du ſouve- „ nir de leurs anciennes victoires & qui preſſées par la néceſſité ou ef- „ frayées du châtiment feroient les derniers efforts pour s'en tirer avec „ gloire; que la fortune eſt inconſtante & preſque toûjours favorable „ aux coups déſeſpérés; que d'ailleurs Pappenheim n'étoit pas ſi éloigné „ qu'il ne pût arriver à tems; que ſi ce n'étoit pas au commencement „ de la bataille, ce ſeroit ſur la fin de la melée où ſes troupes fraiches „ tomberoient ſur les Suédois fatigués du combat; que c'étoient tous „ vieux ſoldats braves & qui avoient conſervé toute l'ardeur de la jeu- „ neſſe; que Sa Majeſté devoit penſer mûrement à ce qu'elle alloit „ faire, qu'attaquer ſans les Saxons c'étoit combattre avec des forces „ trop inégales." Ces raiſons pouvoient être fondées, mais le roi vou- loit profiter du moment où Pappenheim étoit abſent & Walſtein, privé de ſes meilleures troupes. Les plus ſages quelquefois préſument trop d'eux-mêmes, l'eſpérance les aveugle. Guſtave ſoutint „ que „ Pappenheim étoit trop éloigné pour joindre à tems, & que Walſtein „ ne pouvoit avoir que trente-mille hommes; que l'ennemi avoit laiſſé „ échapper l'occaſion, qu'il falloit s'en ſaiſir & attaquer les Impériaux „ avant que le nombre les rendît plus entreprenans; que Walſtein battu, „ il ſeroit aiſé de mettre Pappenheim hors de combat; qu'attendre les „ Saxons & les troupes du duc de Lunebourg, c'étoit perdre du tems, „ & découvrir ſa foibleſſe; que d'ailleurs on ne pouvoit ſe renfor- „ cer de ces puiſſans alliés ſans donner auſſi le loiſir à Pappenheim & „ à d'autres corps de joindre la grande armée, & que la propor-

An. 1632. „tion seroit toujours la même; qu'en guerre le moment fait tout, „que l'ennemi n'est jamais plus foible que quand on peut l'étonner, „qu'il paroissoit bien que Walstein l'étoit à le voir se retrancher si „puissamment; que lui-même ouvriroit le chemin à ceux qui en „craindroient le danger, qu'on ne doit pas différer quand le retardement est nuisible, que le soldat ne demandoit qu'à combattre, & „qu'il ne seroit plus tems d'attaquer quand les Impériaux se seroient „rassurés."

Ce discours étoit celui d'un roi qui avoit eû raison si souvent qu'aucun de ses généraux n'osa répliquer. Tous applaudirent à sa résolution ou par la complaisance que les sujets ont d'ordinaire pour leur roi, ou par la honte qu'on eut de dissuader une entreprise périlleuse, & personne ne se crut plus prudent que son maitre. Chaque officier général fut retrouver ses enseignes, ranger les bataillons & inspirer aux troupes la confiance dont Gustave étoit animé. Le monarque déploya son armée dans la plaine de Lutzen.

Description du terrein.

Cette plaine du midi au nord peut avoir une lieue de long. Elle a son côté nord-ouest bordé de quelques bouquets de bois & Chursitz au nord. Ce village situé entre de rians côteaux est un séjour agréable plustôt qu'un lieu de défense. Entre ces côteaux au nord-est le terrein s'abaisse sous une pente douce & paroit faire limite entre Chursitz & Lutzen. Lutzen borne la plaine à l'orient. De-là jusqu'au midi le terrein s'éléve insensiblement & forme comme un rempart à ce côté sud-est. Il redescend du sud au couchant d'où l'on voit la plaine dans toute son étendue. A une lieue en face de Lutzen est un ruisseau qui borde le sentier depuis les côteaux jusqu'à Chursitz. De ce même point le plus occidental si l'on se tourne vers l'orient & qu'on jette les yeux sur le terrein, on voit un fossé presque comblé qui traverse la plaine dans sa largeur, & qui aboutit à une maison isolée, à quelque distance de quatre moulins à vent placés sur la hauteur.

An. 1632.

Ordre de bataille des Suédois.

Le roi n'ayant que quelques domestiques à sa suite & pour toute armure un simple buffle, (a) montoit un cheval gris pommelé & conduisoit l'aile droite de l'avantgarde qui étoit de trois-mille cavaliers Goths & Finlandois. Ils étoient partagés en six escadrons & commandés par les colonels Wansleben, Ruthwin & Vitzthum. Cinq pelottons (*maniche*) de mousquetaires étoient distribués entre ces escadrons pour tirer sur la cavallerie ennemie avant qu'elle fût à la portée du pistolet. Ces cuirassiers étoient tous aguerris, bien montés & armés de pistolets & de larges sabres dont les lames courbées en forme de faulx brilloient dans leurs mains. Ce n'est point une fiction quand je dis que le soleil donnant sur ces corps tout-couverts d'acier en rendoit l'aspect éblouissant & formidable. Venoient ensuite quatre gros bataillons d'infanterie allemande & suédoise, assez espacés entre eux pour que ceux qui étoient derriére pussent y trouver place sans confusion. C'étoient les deux brigades noire & jaune, ainsi nommées de la couleur de leurs casaques, qui marchoient sous vingt-huit enseignes aux armes de Suéde; ausquelles le roi avoit joint les brigades bleue & verte formées de dix-huit compagnies des régimens de Winckel & Relingen & de celui de Bernard de Weimar mené par son lieutenant Wildenstein. A la tête de cette infanterie étoit le comte Nicolas Brahe de Wisingsbourg (b) qui marchoit quatre pas en avant la pique à la main sous vingt-six enseignes de différentes couleurs & chargées de devises singuliéres.

Aux corps de bataille étoient quatre autres bataillons étendus sur un large front & disposés derriére les premiers de façon à pouvoir sans confusion remplir l'intervalle d'un flanc à l'autre. C'étoient trente-quatre compapnies d'infanterie des régimens de Stechnitz, Brandtstein,

(a) Ne pouvant supporter une cuirasse à cause d'une bale qui lui étoit restée dans l'épaule & qui lui causoit de grandes douleurs quand il étoit armé. *Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. Tom. IV. pag. 409.

(b) Qui étoit colonel de la *brigade jaune*. Il y a dans l'italien *le comte de Weissenbourg officier allemand*. C'est une faute dans laquelle d'autres sont tombés. *Voyez* CHEMNITZ *histoire des guerres des Suédois en Allemagne* pag. 464.

An. 1632. Lœwenſtein, Steinbach & Anhalt, les colonels à leur tête marchant la pique à la main & vêtus tous de maniére à être reconnus du ſoldat dans la mêlée.

A l'aile gauche étoient trois-mille hommes de cavallerie allemande diviſés en ſix eſcadrons comme ceux de la droite. Ils avoient des cuiraſſes, des piſtolets, de bonnes épées & des maſſues de fer qui d'un côté avoient un marteau & de l'autre un crochet pour tirer à bas le cavalier ennemi par ſes habits ou par les boucles de ſon armure. Ces trois-mille cavaliers étoient commandés par le duc Bernard de Weimar qui marchoit à leur tête, ſuivi d'une foule de gentilshommes volontaires empreſſés à apprendre le métier de la guerre ſous ce grand capitaine. Cinq pelottons de mouſquetaires flanquoient ces eſcadrons, & y étoient mêlés à même intention qu'à l'aile droite. C'eſt là qu'étoient les vingt-deux eſcadrons de la garde royale, & les régimens de Karberg, Churlander, (a) Wrangel, Wishauſen (Dieſenhauſen) & Courville.

L'artillerie étoit diſtribuée ſur le front de la premiére ligne: vingt-ſix piéces de gros canon devant l'infanterie, & vingt piéces de campagne devant chaque aile chargées à cartouche.

L'arriére-garde commandée par le maréchal de Kniphauſen étoit de cinquante-deux compagnies d'infanterie partagées en huit gros bataillons, quatre de forme quarrée & quatre étendus ſur un large front, compoſés des régimens étrangers de Mitzlaff, Geisdorf, Thurn ou la Tour, Heſſe, Kniphauſen, Hoffkirch & Guillaume de Weimar. Ces huit bataillons étoient ſoutenus de dix eſcadrons de cavallerie. Les cinq du flanc droit conduits par les colonels Oemers, Booſſe ou Booſen, Iſeler & Agafelt ou Degenfelt, commandés par le lieutenant-général baron de Hoffkirch, étoient entremêlés de mouſquetaires. Les régimens de Beckermann, Bulacher, Goldſtein, Platen

(a) Churlander & Wrangel dont l'auteur fait deux régimens, ſont les Courlandois de Wraugel ou *Wrangels-Churlænder*. La même faute ſe trouve répétée dans le récit de la bataille.

& du lieutenant de Guillaume de Weimar formoient les cinq escadrons du flanc gauche, précédés de leurs colonels qui marchoient accompagnés de gentilshommes volontaires tous bien montés & bien armés. An. 1632.

L'armée rangée, Gustave appella ses généraux, leur donna encore quelques ordres, & fit chanter un cantique par toute l'armée pour attirer la bénédiction de Dieu sur ses armes. (*a*) Il se fit amener un cheval blanc, monta dessus, & fit deux fois le tour de l'armée repassant dans les rangs pour voir ses soldats & en être vû. Il les regardoit tous avec bonté; de la voix & du geste il les animoit à bien faire, & leur rappelloit „qu'ils s'étoient toûjours conduits en braves gens, „qu'ils surmonteroient aisément un ennemi qui trembloit à leur appro- „che puisqu'il se retranchoit, qu'ils alloient s'enrichir de ses dépouilles „& se couvrir de gloire." *Encore une victoire*, leur disoit-il, *& tout est gagné!* A ces paroles il s'éleva un cri d'applaudissement dans toute l'armée. Cependant comme si l'on se fût douté du malheur qui alloit arriver, il y en eut qui criérent: *Sire! ne pensez qu'à vous conserver, & laissez-nous faire.* Le roi écartant toute idée triste leur dit en riant: *mes amis, nous avons déja eû quelques bons plats, voici le meilleur, tombez dessus*, (*b*) Aussitôt Gustave ordonna que le bagage fut mis en sureté, & fit retirer les femmes & les enfans qui étoient encore entre les lignes. Alors il descendit de son cheval blanc pour en prendre un noir, & dans le même instant l'armée se mit en mouvement; marchant à l'ennemi au bruit d'une musique guerriére, dont les sons per-

(*a*) Ce cantique que le roi avoit composé lui-même en allemand commençoit ainsi: *Verzage nicht du Häuflein klein, ob schon die Feinde willens seyn dich gäntzlich zu zerstæhren.* C'est à dire: *Chere petite troupe, ne crains point, quoique tes nombreux ennemis ayent juré ta ruïne* &c. M. de M. Tom. IV. pag. 407.

(*b*) Gustave peut avoir tenu ce propos qui est dans le génie du soldat, mais *Chemnitz* ministre de ce prince, & le comte de *Khevenhuller* conseiller privé de l'empereur qui s'étoit trouvé à la bataille de Lutzen le font parler en héros chrétien, & disent qu'ayant donné le mot de ralliement qui fut comme à la bataille de Leipsic, GOTT MIT UNS, *Dieu avec nous*, il cria à ses soldats: *Nun wollen wir daran, das walt der liebe Gott.... Jesu, Jesu, Jesu! hilf mir heut streiten, zu deines heiligen Namens Ehre.* Ce que M. de M. a rendu ainsi: *Charge, charge à la garde de Dieu. Jesus, Jesus, Jesus aide-moi aujourd'hui à combattre pour la gloire de ton saint nom.* Hist. de Gustave-Adolphe Tom. IV. pag. 410.

An. 1632. çans mêlés aux acclamations des soldats portoient la confiance & l'allegresse dans tous les cœurs.

Dès que Walstein sçut que le roi avançoit sur lui il ne douta pas que ce ne fût pour l'attaquer. Mais le généralissime qui ne manquoit pas d'activité, avoit pris ses précautions de bonne heure. Pappenheim averti revenoit à grands pas. Walstein avoit supputé le tems qu'il falloit pour sa marche & trouvé qu'il viendroit à propos pour le seconder. Cependant il étoit encore indécis s'il engageroit une action avec les Suédois ou s'il n'auroit pas plus d'avantage à se mettre sous le canon de Leipsic & à laisser l'ennemi se consumer par la faim. Mais le plus grand nombre fit la réflexion qu'en se retirant l'armée auroit l'ennemi à ses trousses dès la pointe du jour, & cet avis l'emporta. L'armée étoit déjà en bataille, lorsque l'avant-garde des Suédois s'avança avec l'artillerie de campagne à la hauteur du premier poste des Impériaux qui étoit au-dessus de Lutzen vers le Sud près des moulins dont j'ai parlé en décrivant le terrein.

Ordre de bataille des Impériaux.

Isolani à l'aile gauche commandoit un gros de vingt-huit escadrons de croates & de hongrois, tous montés sur de petits chevaux très-vites à la course. Derriere ceux-ci étoient trois escadrons de cuirassiers de Cronenberg, Gœtz, Deffurt, Tersica & Bredau.

Le corps de bataille étoit sur trois lignes. La premiére formée d'un gros bataillon de vingt-cinq compagnies d'infanterie des régimens de Bertaut-Walstein, Chiesa, Colloredo & duc Savelli, ayant sept piéces de gros canon en front. La seconde ligne étoit de trente-deux compagnies d'infanterie partagées en deux bataillons des régimens de Galas, Grana, Holck, Gueis ou Geysa, Contées, Prainer ou Breuner & d'autres. A leur droite étoient vingt-quatre escadrons de cuirassiers du comte Octave Piccolomini, du marquis Gonzague, de Strozzi & Coronino, les colonels à leur tête. Ils avoient entre eux plusieurs pelottons (*maniche*) de mousquetaires. Près de ceux-ci deux autres gros escadrons de Geronimo Colloredo, Reichen-

chemberg, Sparr, Schaumbourg & Officutz barroient le chemin de Lutzen au-dessus des moulins. A leur droite étoit un gros bataillon de seize compagnies des nouvelles levées de Dohna, Montecuculi & Tersica, que soutenoient quinze escadrons de croates & de dragons de Forgatz. An. 1632.

L'arriére-garde ou troisiéme ligne ayant également la forme d'un gros bataillon étoit de vingt-deux compagnies d'infanterie des régimens de Maximilien Walstein neveu du général, Contrés, Fugger & Henri-Saxe-de Lauenbourg. A sa gauche étoient trente escadrons de cuirassiers conduits par les colonels Maracini & Haraucour, flanqués de dix escadrons de croates & de hongrois.

L'artillerie soutenue par de bonne infanterie défendoit le fossé, & dix-sept piéces étoient plantées sur la hauteur près des moulins.

Galas menoit l'avant-garde de la droite, dont Cronenberg & Deffiurs sergents-majors généraux conduisoient la gauche. Officutz étoit à la tête de toute l'infanterie, & Walstein au centre accompagné des princes de Toscane, fréres du grand-duc, de Renaud & Borso d'Este, du comte de Michna commissaire général de l'armée, & de tous les gentilshommes & officiers de sa suite. Schaumbourg commandoit l'aile gauche du corps de bataille, & Rinoch, Haraucour & Deodati quartier-maitre général menoient l'arriére-garde.

Dès que l'armée fut rangée, Walstein fit approcher de son carosse les généraux à qui il donna ses derniers ordres. Il voulut qu'on dît la messe dans le camp avant d'attaquer. Le généralissime se fit ensuite mener le long des lignes, parlant aux troupes avec dignité & exhortant le soldat au mépris de la mort par l'espoir des récompenses, des honneurs & des emplois. Aussitôt que l'ennemi parut, il monta à cheval & attendit fiérement l'attaque des Suédois.

Au point du jour la cavallerie des deux armées se harceloit déja, & de part & d'autre le canon foudroyoit les escadrons de l'avant-garde. Le feu de l'artillerie de Walstein portoit sur le flanc des Suédois, mais Bataille de Lutzen.

An. 1632. la cavallerie impériale étant sur la hauteur & plus exposée à la violence des boulets perdoit des rangs entiers. L'affaire devint bientôt générale. L'infanterie suédoise étoit déja au bord du fossé. Le roi ordonna aux régimens des gardes de le franchir, & se mit en devoir de les soutenir avec quatre escadrons de l'aile droite. Les bataillons suédois s'ouvrent aussitôt pour donner passage au feu des piéces chargées à cartouche qu'ils avoient avec eux, & suivent le coup pour s'élancer à l'autre bord. Mais Walstein leur avoit opposé quatre bataillons soutenus de cavallerie que toute l'impétuosité suédoise ne put ébranler. Le combat avoit déja duré une demi-heure. L'acharnement étoit égal des deux côtés. Les Suédois avoient contre eux la grosse artillerie qui les coupoit en deux, la mousqueterie qui les tuoit à bout portant, les piques qui les culbutoient sur le revers du fossé. Ils se rebutérent & commençoient à lâcher le pied. Gustave étoit derriére avec sa cavallerie, prêt à foncer sur l'ennemi dès que son infanterie auroit passé le fossé. Tout étoit perdu si cette infanterie se débandoit. Il court aux régimens d'Anhalt & de Thurn, saute de cheval & arrachant la pique à un fantassin: *soldats*, dit-il, en leur montrant le chemin, & en se mettant à leur tête, *qu'avez-vous donc fait de votre valeur? quoi, vous qui avez passé des riviéres, escaladé tant de murailles, triomphé de tant d'obstacles, un malheureux fossé de terre vous arrête?* A ce reproche si sensible tous lui crient de se retirer & de les laisser faire, ils retournent sur leurs pas & se précipitent à l'autre bord. Mais les Impériaux animés par la présence de leur général furent aussi ardens à repousser les Suédois dans le fossé, que ceux-ci l'étoient à enfoncer les rangs ennemis; en sorte qu'à la fin croisant les piques & luttant les uns contre les autres, les piques se brisérent; ils tirérent leurs épées, & le carnage devint horrible. On n'entendoit plus que les cris des blessés & de ceux qui s'animoient à vanger la mort de leurs compagnons étendus à leurs pieds. Déja les morts entassés séparoient les combattans. Enfin les régimens de Winckel & de Stechnitz prennent pied

à l'autre bord, les derniers rangs se jettent dans les vuides des premiers, les Suédois poussent un cri de victoire, & le retranchement est à eux. Mais ce fut plustôt un malheur qu'un avantage pour cette brave infanterie qui avoit devant elle toute l'armée de Walstein. La cavallerie suédoise n'ayant pû franchir le fossé, celle des Impériaux revint à la charge & entoura ces fantassins qui formérent un bataillon quarré, présentant à l'ennemi quatre murs hérissés de piques & de mousquets. Il fallut toute la supériorité du nombre pour les entamer. A la fin ne pouvant plus résister au choc des cuirassiers qui les chargeoient en tout sens, leurs rangs furent enfoncés, les blessés foulés aux pieds des chevaux & ceux qui se défendoient encore taillés en piéces. Il est vrai que cette défaite fut un nouveau sujet de gloire pour eux. On voyoit des soldats mourants plonger encore leurs épées dans le ventre des chevaux dont ils étoient foulés; action qui prouve que le courage ne meurt qu'avec l'homme, & que ce qu'on nous dit des frayeurs de la mort n'est point connu du soldat. La cavallerie suédoise passa, mais trop tard pour ces malheureux bataillons. Le roi recommença le combat avec de nouvelle infanterie. Les Impériaux accoururent avec la même furie: ce ne fut plus un combat mais une boucherie. Les soldats étoient trop près pour se servir du mousquet, ils se renversoient à grands coups de piques & d'épées. An. 1632.

Tandis qu'on se battoit avec cette fureur du côté du roi, le combat s'étoit engagé à l'aile gauche où commandoit le duc Bernard de Weimar. Les régimens de Lœwenstein, Steinbach & Brandstein étoient aux mains avec ceux de Fugger, Holck, Grana & Prainer, Galas à leur tête. On s'y battoit avec le même acharnement qu'à l'aile droite. L'infanterie suédoise vouloit emporter la maison du meunier, & culbuter l'infanterie qui défendoit le fossé sous le canon des moulins. Il est vrai que ce canon ne faisoit pas autant d'effet que celui des Suédois placé vis à vis sur la hauteur & qui plongeoit sur les Impériaux. Mais en revanche la mousqueterie ne perdoit pas un coup, & avoit l'avan-

An. 1632. tage du retranchement contre des troupes découvertes. Le duc de Weimar voyant l'impossibilité d'attaquer ce poste de front laissa les régiments de Karberg, Churlander & Diesenhausen pour soutenir l'infanterie, & se mettant à la tête des cuirassiers de Courville & de Wrangel & du régiment de Wildenstein infanterie, il passa entre les moulins & Lutzen, & tomba sur le flanc des Impériaux.

Aux deux ailes la victoire commençoit à pencher pour les Suédois, lorsqu'on vint dire au roi que les troupes de Pappenheim étoient aux mains avec les piquets de la gauche de l'arriére-garde. Gustave étonné de cette marche qu'il n'avoit pas cru possible & fâché qu'on eut perdu tant de tems pour emporter un misérable fossé, vole à l'arriére-garde. Il connoissoit déja la maniére d'attaquer de Pappenheim; mais impatient d'aller voir ses dispositions, quoique put lui dire le lieutenant-général Baron d'Hoffkirch pour l'exhorter à ne pas s'exposer, offrant d'aller reconnoître, Gustave ne voulut s'en fier qu'à lui-même. Il laissa même son régiment des gardes à cheval à quelque distance derriére lui, & s'avança selon sa coûtume n'ayant avec lui que quelques domestiques. Wallstein venoit de détacher un corps de cavallerie pour opérer la jonction avec Pappenheim, & un escadron des cuirassiers de Picolomini battoit l'estrade. Malheureusement le roi tomba dans cet escadron que commandoit un italien nommé *Martellini.* D'un premier coup de pistolet Gustave fut blessé au bras, & d'une autre bale qu'il reçut dans le dos au dessous de l'épaule droite, il fut renversé de son cheval & tomba mort.

Le roi est tué.

Telle fut la fin de ce grand roi. On ne peut rien dire de plus sur cette mort; on ne sauroit pas même ces circonstances, si on ne les tenoit d'un jeune page qui suivoit le monarque & qui eut le bonheur d'échapper. Car pour les deux écuyers qu'il avoit avec lui, on les trouva morts à ses côtés. On peut ajouter que la cavallerie que le roi avoit laissée loin derriére lui pour n'être pas vû, ne put s'appercevoir du danger où il étoit, ni le secourir.

On vint dire au duc de Weimar que le roi étoit tué. Le bruit de cette mort auroit pu décourager les troupes. Le duc eut la fermeté de dissimuler cette accablante nouvelle, & pour la détruire il permit que le corps du roi restât sur le champ de bataille. Il dit aux soldats que leur cher maitre vivoit, mais qu'il étoit si fort engagé avec l'ennemi qu'il falloit un grand combat pour le délivrer. A ces paroles les troupes s'enflammérent d'une nouvelle ardeur & les officiers se précipitant à la tête de leurs corps vouloient mourir les premiers pour sauver leur roi. Le duc laissa à Ruthwin & au comte de Brahe l'attaque du poste des moulins; & prenant avec lui les gardes bleues, il courut faire tête à Pappenheim. Les autres généraux se portérent contre les troupes de Walstein avec la même ardeur attaquant en désespérés, & si la valeur fut égale, la perte ne le fut pas du côté des Impériaux. An. 1632.

Déja Pappenheim à la tête de son avantgarde étoit aux mains avec l'infanterie de l'arriére-garde commandée par le maréchal de Kniphausen; mais aux premiéres décharges d'artillerie il eut la hanche fracassée d'une bale de fauconneau. On le porta dans sa voiture où il mourut peu d'heures après comme on le menoit à Halle. Cette mort fut aussi funeste aux Impériaux que celle du roi auroit pû l'être aux Suédois: par événement elle fut cause qu'ils perdirent la bataille, comme on va le voir. Walstein avoit envoyé un capitaine piémontois à Rinoch pour lui annoncer que Gustave étoit tué, & qu'il devoit donner avec la cavallerie de la réserve & profiter de la consternation où la mort du roi venoit de jetter les Suédois, car cette mort n'avoit pû rester cachée. Questionné sur l'état de la bataille, l'officier dit ingénuement au major-général que Pappenheim étoit blessé à mort & la bataille perdue. Ce mot quoique dit à Rinoch passa de rang en rang. Le soldat se sentit découragé. Rinoch même hésita s'il donneroit pour ne pas exposer de braves gens sans nécessité, & ce tems qu'il perdit sauva les Suédois. L'armée catholique découragée par cette inaction

Mort de Pappenheim.

An. 1632. de Rinoch s'ébranla & laissa gagner du terrein sur elle à la cavallerie suédoise, qui revint si souvent heurter les gros escadrons ennemis qu'enfin elle les fit plier, les renversa & les mit en fuite.

Walstein voyant que ses gens se sauvoient du côté de Lutzen y fit mettre le feu pour arrêter ces lâches & empêcher l'ennemi de le tourner. Il fit tout ce qu'il put pour ramener ces fuïards, & se mit à leur tête. Mais ni ses menaces ni ses grandes promesses ne purent dissiper la consternation où les avoit jettés ce cri général: *Pappenheim est tué, la bataille est perdue.* Le jeune Piccolomini avoit déja lassé quatre chevaux & couvroit le cinquiéme de son sang. On lui conseilloit de se retirer, il répondit que *son sang tomboit sur ses premiers lauriers, & qu'il devoit faire ses preuves.* Par cette fermeté il contint sa troupe, & rallia quelques soldats débandés, enfin il montra dans ce moment de eonfusion tant d'habileté & de sang froid, qu'on pouvoit dire de lui que c'est alors que tout paroît désespéré qu'on reconnoît celui qui est né pour commander. En s'exposant au choc des escadrons ennemis, en soutenant ce choc sans plier, il donna le tems à Walstein & à Galas de rassembler quelques escadrons dispersés & de faire tête aux Suédois qui vangeoient en désespérés la mort de leur roi. Il y auroit encore eû bien du sang répandu sans un brouillard qui sépara les combattans. Les Suédois craignirent s'ils avançoient, de tomber dans quelque embuscade. Walstein de son côté avoit perdu ses meilleurs officiers, tués, blessés ou entraînés dans la déroute; Pappenheim que l'armée adoroit n'étoit plus là pour animer les troupes, & Walstein qui n'étoit que craint eût exposé son autorité sans fruit. Ainsi chacun garda le poste qu'il occupoit, & les deux partis reprirent ensuite leurs anciens quartiers.

Telle fut la fin de cette célébre journée du $\frac{6}{16}$. novembre sans qu'on put dire de quel côté étoit l'avantage. Les Suédois restérent le jour suivant sur le champ de bataille, mais ils avoient perdu leur roi & Walstein regardoit la mort de ce héros comme une très-grande vic-

toire. C'en étoit une en effet pour le parti autrichien: Gustave emporta au tombeau la fortune des Suédois. Dès qu'il fut mort, on vit les soldats moins obéissans & le désordre s'ensuivre: les chefs désunis disputer entre eux pour le rang: chacun avoir son opinion & vouloir qu'elle prévalut: la mésintelligence se glisser dans les conseils; & si la nécessité ramenoit les esprits à un projet, l'envie en affoiblissoit l'éxécution: (a) Enfin les princes protestans pensérent à leurs intérêts & abandonnérent ceux du parti. An. 1632.

Morts & blessés des deux partis.

On estime que cette bataille coûta la vie à près de dix-mille hommes. On n'a jamais bien sçu au juste quel parti a fait la plus grande perte. Tout ce qu'on peut assurer c'est qu'il périt dans cette journée quantité d'officiers de mérite, & beaucoup moururent de leurs blessures. Les Autrichiens regretérent entr'autres Bertaut-Walstein parent du général & Chiesa deux colonels de grande espérance, mais ils regretérent surtout le brave comte de Pappenheim dont la perte étoit irréparable. On doit aussi compter l'abbé de Fulde (b) parmi les personnes de marque à qui cette sanglante journée coûta la vie.

Les Suédois comptoient au nombre de leurs morts le sergent-général de bataille Usslar, le comte de Lœwenstein & les colonels Winckel & Brandstein; & parmi les blessés le duc Bernard de Weimar, un prince d'Anhalt, un comte de Nilis & beaucoup d'autres.

Je dois dire à la gloire de la nation italienne, que de tous les officiers Impériaux les Italiens & quelques Allemands furent ceux qui montrérent le plus de valeur & d'habileté. On rendit surtout justice à l'intrépidité des princes de Toscane dont l'aîné eut un cheval tué sous

(a) C'est trop dire. Rien ne tomba dans la confusion tant que le grand chancelier Oxenstierna eut la direction des affaires: la gloire des armes suédoises acquit un nouvel éclat sous Bernard de Weimar, Bannier, Torstenson & Kœnigsmarck, tous choisis & formés par ce grand roi qui possédoit supérieurement l'art de connoître les hommes. *Hist. de Gustave-Adolphe* par M. de M. T. IV. p. 424. Voyez aussi le *Discours sur la bataille de Lutzen*, que LA MOTHE LE VAYER écrivit en 1633.

(b) Ce prélat qui se nommoit *Jean Bernard Schenck de Schweinsberg*, se trouvoit à l'armée impériale parce que les protestans l'avoient chassé de son abbaye, & fut tué en courant à cheval ayant un crucifix à la main qu'il montroit aux Impériaux. *M. de M.* Tom. IV. pag. 495.

An. 1632. lui. Les princes d'Eſte ne furent pas moins expoſés, ſe couvrirent de gloire & n'eurent aucun mal.

La bataille commença avec le jour & ne finit qu'une heure avant le coucher du ſoleil. (*a*) Le plus fort de l'action fut à midi. Les Impériaux laiſſérent quelques piéces de gros canon ſur la place faute de chevaux pour les enlever. Les deux armées conſervérent leur bagage, mais celui des Impériaux fut fort endommagé par le feu qui prit aux poudres. (Mais cet accident qui cauſa la mort à bien du monde, fut moins funeſte aux Impériaux que le boulet qui frappa le comte de Pappenheim). (*b*) Sa mort fut ſurtout ſenſible aux princes eccléſiaſtiques du cercle de Weſtphalie dont il avoit protégé les états avec tant de ſuccès.

Portrait du comte de Pappenheim

GODEFROI-HENRI comte de PAPPENHEIM étoit d'une famille noble de la Souabe. Il reçut l'éducation qu'on donne à la jeune nobleſſe qui ſe deſtine aux armes, & monta par degré à la charge de colonel-général des armées de l'empereur. Il avoit donné les premiéres preuves de ſa valeur en défendant contre les François le fort de la Riva dans la Valteline, & s'y étoit fait une réputation qui ne s'eſt jamais démentie. Après avoir longtems ſervi en Allemagne avec diſtinction, il ſe montra digne de commander & fut pourvû de la charge de lieutenant-général de l'armée catholique. Dans ce poſte il répondit parfaitement à l'eſpérance qu'on avoit conçue de ſes grands talens & de ſes vertus. Il fut courageux dans les occaſions les plus périlleuſes, ferme dans les revèrs, politique dans ſes deſſeins, hardi dans ſes réſolutions, ſage au conſeil & modeſte dans la victoire; ſevére dans le commandement & aimable dans la vie privée. Son viſage couvert de cica-

(*a*) Le 16. de novembre le ſoleil ſe leve à 7 h. 46 m. & ſe couche à 4 h. 14 m. & la longueur du jour eſt de 8 h. 28 m. Mais on ne doit pas juger de la durée de cette bataille par la longueur du jour, puiſque le brouillard ne ſe diſſipa qu'entre 11 heures & midi, & ſépara les combattans avant la nuit.

(*b*) Ce qui eſt en parenthéſe a été ajouté pour amener le portrait du comte de Pappenheim que l'auteur italien a mis après celui du roi de Suéde dans le cours de l'hiſtoire, mais qui auroit été déplacé à la fin d'un ouvrage, où les derniers regards du lecteur doivent ſe fixer ſur le héros qui en eſt l'objet.

cicatrices & défiguré même n'en étoit que plus respectable. Le soldat le vénéroit & l'aimoit, preuve qu'il fut brave, généreux & humain. Il jouissoit de l'estime de ses ennemis, ce qui fait l'éloge de ses grandes qualités. An. 1632.

En effet l'Allemagne n'a peut-être point eu d'officier qui eût dans le génie autant de ressource pour tendre des piéges à l'ennemi, autant de finesse pour l'y attirer, autant de patience pour l'y attendre & autant de courage pour l'y combattre. Il n'entreprenoit rien qu'il n'eût pesé toutes les conséquences. Aussi ne trouvoit-il jamais de difficulté qui l'arrêtât, le remède étoit toujours à côté du danger. Avec tant de zéle pour la cause qu'il servoit & tant de mérite, personne n'a moins pensé que lui à sa fortune. Avide de se faire un grand nom, il auroit cru ne pas l'acheter trop cher en le payant de tout son bien. Aussi quand on lui conseilloit d'être moins libéral de l'argent qui lui revenoit des contributions, il répondoit que *le titre d'avoir bien mérité de son prince n'étoit pas dans sa bourse*. „Les soldats, disoit-il, ne sont „point attachés à un général intéressé, parce qu'ils perdroient trop à „le conserver. Le plus beau titre d'un homme en place, ajoûtoit-il, „seroit d'être mort insolvable." Enfin il n'a manqué à sa grande ame que d'animer le corps d'un Gustave-Adolphe, & l'on eût vû briller dans tout leur jour la prudence, la valeur & l'humanité qui sont les vertus d'un grand roi.

Weimar prend le commandement de l'armée suédoise.

Après la bataille les généraux suédois accablés de la mort de Gustave & voyant que l'armée avoit besoin de repos, vouloient se retirer à Weissenfels. Dans le premier moment tous ne pensoient qu'à donner des larmes à la mort de leur roi. Le seul duc de Weimar prenant une résolution plus digne d'un général du grand Gustave, proposa de poursuivre Walstein, en profitant de la consternation où le jettoient la mort & la déroute des siens. Il dit „qu'il falloit harceler les Impériaux avant qu'ils pussent recevoir les secours qu'ils attendoient pour „reparoître en campagne. L'occasion est favorable, les soldats sont

An. 1632. „furieux de la mort du roi, ils n'attendent que l'ordre de poursuivre „l'ennemi pour en tirer vangeance. La victoire coûte la vie à Gustave, „ne négligeons pas du moins d'en tirer un avantage que nous devons „au bien public, à l'armée, à nous-mêmes: qui a aimé le roi vivant „ne peut l'abandonner mort. Que tardez-vous, dit-il aux autres gé-„néraux, n'entendez-vous pas les soldats autour de cette tente qui „vous demandent à grands cris à voir le corps de leur roi?" Cet empressement du soldat détermina les généraux à poursuivre les Impériaux, avec d'autant plus de raison qu'on apprit que le duc de Lunebourg venoit d'arriver à Hasendorf d'où il n'avoit plus que quatre heures de marche pour être à Lutzen.

Le duc Bernard de Weimar d'une voix unanime fut proclamé général en chef des armées de Gustave: il en étoit digne par l'amour que le soldat lui portoit, par son courage & par sa naissance. La même nuit le baron d'Hoffkirch fut détaché avec une partie de la cavallerie pour chercher le corps du roi. L'armée pendant ce temslà se refaisoit de ses fatigues avec les vivres & le vin qui s'étoient trouvés en abondance dans Weissenfels, & le matin les Suédois reparurent rangés en bataille dans la même plaine où le corps du roi s'étoit retrouvé à la pointe du jour. On avoit eû beaucoup de peine à le reconnoître dans la foule des morts. Il étoit nud, meurtri par les pieds des chevaux & couvert de sang. Il passa dans un carosse fermé au milieu des cris & des gémissements de l'armée; & fut conduit par Naumbourg, Wittemberg & Wolgast à Stockholm. Les Suédois trouvérent les canons que les Impériaux avoient abandonnés faute de chevaux pour les traîner, encore leur fallut-il avant de s'en rendre maîtres repousser les croates qui venoient les rechercher. Hoffkirch avec Taube, Lœser & Pfort, colonels saxons qui s'étoient joints aux Suédois près de Grimma, s'avancérent du côté de Leipsic. Walstein étoit dans cette ville où il avoit donné ordre à Holck de rassembler les fuïards, & de le venir joindre avec les régimens qui n'avoient pas été de

Le corps du roi trouvé parmi les morts.

la bataille. Apprenant l'approche d'Hoffkirch, il assembla son conseil, incertain s'il maintiendroit le poste qu'il occupoit ou s'il prendroit le parti de la retraite; mais fuir devant des gens qu'on disoit avoir battus, c'étoit se donner un démenti. Ceux qui prétendirent sauver l'honneur des armes impériales soutinrent que Leipsic étoit une retraite sure, en cas que l'armée ne pût garder la plaine. Ils dirent qu'il falloit y attendre Holck & les troupes dispersées dans les environs; que ce renfort les mettroit en parité avec les Suédois & en état de décider la victoire. Walstein approuva fort cette résolution, mais quand on vint à examiner ce que Leipsic pouvoit fournir de vivres, il se trouva qu'il n'y avoit pas seulement de quoi nourrir l'armée deux jours. Sans parler que la bourgeoisie étoit du parti contraire. D'ailleurs l'armée saxonne pouvoit fermer les passages de la Bohéme; & les Suédois au désespoir de la mort de leur roi, ne cherchoient qu'à s'en vanger sur les débris de l'armée impériale. Il y auroit eû de la témérité à attaquer des furieux, il étoit plus sage d'attendre les suites de cette mort. Les troupes d'ailleurs étoient fatiguées & manquoient de tout, avec cela découragées par quelques officiers qui donnoient l'éxemple d'une lâcheté dont ils ne tardérent pas à recevoir la punition dans Prague. Toutes ces considérations déterminérent Walstein à se retirer en Bohéme. Il fit d'abord la revue de son armée, la mit en ordre de bataille, & prit la route de Borna sur la Pleiss. Il marchoit à l'arriére-garde conduite par de simples colonels, faute d'officiers généraux qui étoient ou blessés ou tués. Les escadrons qui ne s'étoient point trouvés à la bataille vinrent le joindre à Borna. Walstein exhorta les habitans à rester fidéles à l'empereur, & passa en Bohéme pour y prendre ses quartiers d'hiver, & se refaire de ses pertes qui n'étoient que trop compensées par la mort de Gustave-Adolphe. An. 1632.

La nouvelle de sa mort fut reçue bien différemment. Ceux qui ne savoient pas qu'un roi peut être tué dans un jour de bataille traitoient ce bruit de chimére. D'autres accoûtumés à voir ce héros Portrait de Gustave-Adolphe.

An. 1632. commander à la fortune, ne pouvoient se faire une idée du grand Gustave trouvé confondu parmi les morts. D'autres enfin prétendoient que ce bruit avoit été semé à dessein pour exercer les politiques; que le roi étoit passé secrétement en Suéde, & que ne le voyant plus on le disoit mort. Les alliés de Gustave qui savoient mieux ce qui en étoit ne pouvoient assez le pleurer. Je ne trouve point d'expression qui peigne l'abbattement, la consternation & les regrets des protestans; Princes & sujets, tous fondoient en larmes. A la campagne & dans les villes, soldats, bourgeois, païsans, s'attroupoient pour déplorer leur commune perte, & n'en avoient pas la force. On les voyoit courir de côté & d'autre comme des brebis égarées, ou plustôt comme des insensés redemandant au ciel à grands cris leur prince & leur libérateur. Car leur affliction venoit de ce qu'ils regardoient Gustave comme le soutien de leur liberté. Aussi quand on vint apporter cette triste nouvelle en Saxe, l'électeur JEAN-GEORGE en parut plus touché qu'aucun autre prince d'Allemagne, & s'écria les larmes aux yeux: *C'en est donc fait de notre chére liberté, son vaillant défenseur n'est plus!* En France, en Angleterre, en Hollande, on le pleura comme on auroit fait le pére de l'état. On fit pour lui des priéres publiques. Les catholiques même qui pouvoient se réjouir de cette mort, marchoient les yeux baissés & respectoient une si juste douleur; tant les vertus de ce grand prince & son affabilité lui avoient gagné l'affection des siens, des étrangers & de ses ennemis même. Jamais roi ne fut plus estimé, plus aimé, ni plus regretté. Toute l'Europe fut curieuse d'avoir son portrait. En Allemagne il n'y avoit point de maison où l'on ne le trouvât; on le montroit avec vénération, & les étrangers en achetoient des copies à tout prix qu'ils s'empressoient de porter dans leur païs. Gustave avoit la taille haute, droite & bien proportionnée, de l'embonpoint sans être lourd, quelque chose de si majestueux dans son port & de si doux dans ses yeux, qu'on ne pouvoit le regarder sans se sentir pénétré de respect, d'admira-

tion & d'amour. Il avoit le front élevé, le teint blanc & vermeil, les traits réguliers, la barbe & les cheveux d'un blond doré (*a*), l'œil grand & la vue courte. Il n'avoit pas encore trente-huit ans accomplis, & s'étoit endurci au travail par l'exercice continuel de la guerre où dès sa premiére jeunesse il avoit servi sous le roi son pére (*b*). Dès son enfance il aima les armes & l'on s'apperçut de bonne heure qu'il cherchoit la gloire, & feroit parler de lui. Il étoit prudent dans ses actions, éloquent dans ses discours, séduisant même par son affabilité; grand dans ses projets, fertile en ressources, fermé dans les difficultés, vaillant dans les combats, intrépide dans le péril, vigilant quand il falloit l'être. Enfin Gustave étoit tout, faisoit tout & le faisoit bien. Jamais général d'armée ne s'est vû servir avec plus de zéle & plus d'amour. Aussi qui le servoit bien n'étoit jamais oublié: les belles actions étoient écrites chez lui en caractéres ineffaçables. Il étoit gai dans ses propos, familier, de facile accès, & se faisoit un plaisir d'aller au-devant de ceux qui avoient à lui parler, demandant à un chacun avec bonté qui il étoit, & ce qu'il vouloit. Les gentilshommes de sa cour entroient librement dans sa chambre. Tout officier sans distinction de rang étoit admis à sa table: Gustave disoit que *la bonne chere est le tourment des indiscrets & le filet où se prennent les bons cœurs*, pour dire que c'est à table où l'on apprend le mieux à démêler les caractéres & où se font les meilleures amitiés. Il étoit ennemi des cérémonies & trop grand pour avoir besoin de flatteurs; tout ce qui sentoit l'apprêt lui déplaisoit. Quand quelqu'un ne connoissant pas encore l'humeur du roi l'abordoit avec de grandes révérences: *Mon ami*, lui disoit Gustave, *garde tout cela pour les femmes de la reine. Je suis ici pour commander & pour*

(*a*) C'est pourquoi, dit l'auteur italien, on l'appelloit le roi jaune, *il Re giallo*.

(*b*) Charles IX. élu roi de Suéde en 1604 & qui mourut en 1611. Ce prince étoit le seul fils qui restoit du roi Gustave I. plus connu sous le nom de *Gustave-Vasa*. Comme il avoit rendu de grands services à la Suéde par sa valeur & par sa prudence, les états du royaume confirmérent la couronne à ses héritiers sans en excepter les femmes, à l'exclusion d'Uladislas fils de Sigismond roi de Pologne & petit fils de Jean III. frére aîné de Charles.

An. 1632. *combattre, je n'y ſuis pas pour faire le maître de danſe.* Il étoit ſévére aux ſoldats licencieux, attentif aux beſoins des peuples ſoumis. On lui conſeilloit à la priſe d'une ville catholique de charger les habitans d'impôts & d'ôter d'anciens priviléges. *La ville eſt à moi,* répondit-il, *elle n'eſt plus à mes ennemis. Je ſuis venu pour détacher les fers de la liberté opprimée, dois-je donc lui donner de nouvelles chaînes? Que ces gens vivent à leur fantaiſie, il n'y a rien à changer aux loix d'un peuple qui obſerve ce que ſa religion lui preſcrit: toute innovation eſt odieuſe* (*a*). Il étoit auſſi favorable aux catholiques qu'aux proteſtans. *Comme enfans du même Dieu,* diſoit-il, *ils doivent être également protégés, & qui eſt fidéle à ſon prince a la bonne religion. Ce n'eſt pas aux grands de la terre à faire les convertiſſeurs, c'eſt l'affaire des miſſionnaires.* En ſorte que les catholiques des provinces conquiſes ne faiſoient que changer de maître, & les proteſtans lui devant leur liberté, les uns & les autres chériſſoient le moment où ils étoient tombés en ſa puiſſance. Conquérant philoſophe il avoit accoûtumé ſes troupes à braver les dangers, en ne les employant jamais qu'à des conquêtes périlleuſes. Il ne trouvoit qu'une entrepriſe hardie qui fût digne d'occuper ſon courage; & le prier de prendre ſoin de ſa vie, c'étoit lui déplaire. Il lui paroiſſoit contradictoire qu'un prince qui fait la guerre en perſonne craignît la mort. *Les précautions qu'on prend contre elle ſont les conſeils d'une ame timide, & heureux qui meurt en faiſant ſon devoir:* c'étoit ſa réponſe ordinaire. Il comparoit la mort à ces volontaires qui à la fin ſe mettent aux gages du parti dont ils ſe ſont fait le plus craindre. Ses vues en prenant les armes étoient grandes, & s'accrurent encore depuis la journée de Leipſic. Il ne ſe ſeroit peut-être pas borné à l'empire d'Allemagne qu'il ambitionnoit. Je ſai pour certain que les Turcs (*b*) commençoient à redouter ſa fortune & ſa

(*a*) L'italien dit: *Stringono troppo il piede ſovente le ſcarpe nuove,* c'eſt à dire: *Il y a peu de ſouliers neufs qui ne bleſſent.*

(*b*) Le comte Gualdo dit que Paul Straſbourg, ambaſſadeur de Guſtave à la Porte, logea chez lui à ſon retour de Conſtantinople, & qu'il lui dit

valeur. Lui seul trouvoit ses succès trop bornés. Admirateur des anciens *il ne concevoit pas*, disoit-il, *comment ils avoient pû faire de si grandes choses en comparaison de ce qu'il lui en coûtoit pour faire si peu.* Quand on lui objectoit que les armes & la façon de faire la guerre avoient changé avec la nouvelle maniére de fortifier les places. *Ah! ce n'est pas tant les armes qui ont changé*, disoit-il, *que les hommes.* Il prétendoit que tout ce qu'Alexandre, Annibal & César ont fait, on le feroit encore, si l'on avoit le courage d'Alexandre, l'habileté d'Annibal & la hardiesse de César. An. 1632.

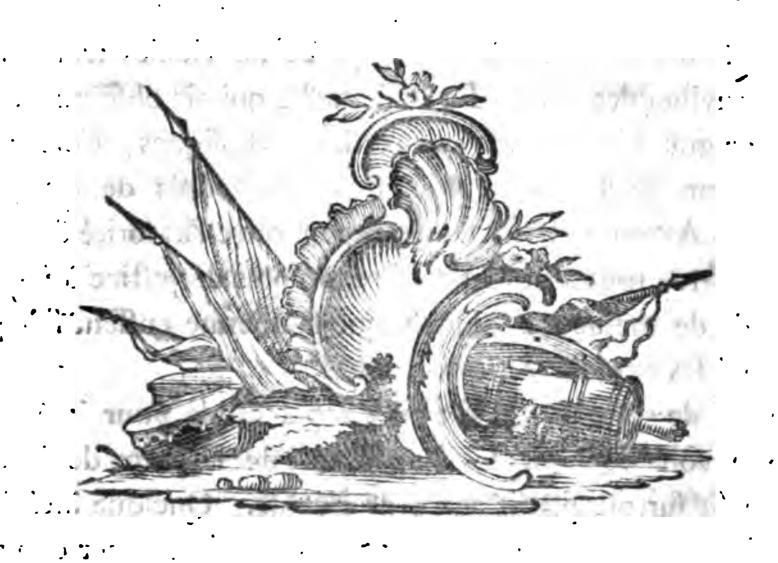
En deux ans il prit sur les Impériaux deux-cent-quatre-vingt-seize places fortes & autres. Il remporta sur eux de grands avantages; mais la victoire de Breitenfeld mit le comble à la gloire du héros suédois. Il y triompha du plus brave, du plus heureux capitaine de son tems, & d'une armée toute composée de vieilles troupes qui se croyoient invincibles. (a) La seule tache qui ait obscurci l'éclat des vertus de ce grand homme aux yeux des catholiques, c'est qu'il soit mort sectateur de Luther. Car si, à l'exemple de ses ancêtres, Gustave-Adolphe eût voulu reconnoître l'autorité du St. Siége & s'y soumettre, tous auroient aussi rendu plus de justice à ses grandes qualités, & de meilleures plumes que la mienne eussent fait passer à l'immortalité ses exploits & ses vertus.

La mort de ce héros qui fut un coup sensible pour le parti protestant, pouvoit consoler les Impériaux de la perte de la bataille. Cette mort fit surtout plaisir aux gens d'église. Quelque intérêt qu'on prenne à la fortune d'un conquérant qu'on voit camper en premiére ligne, exposé comme le simple soldat, l'intérêt personnel parle toujours le dernier, surtout chez des gens allarmés des succès étonnans de ce monarque qu'ils n'admiroient qu'avec inquiétude. Ils commen-

que les Turcs n'avoient pas vû sans inquiétude les progrès rapides des Suédois. D'où l'auteur conclud qu'après la conquête de l'Allemagne, Gustave-Adolphe auroit subjugué l'Italie, soumis d'autres états & peut-être fini par chasser le Turc de l'Europe. *Page 302. édition de 1642.*

(a) Ce qui suit jusqu'à l'*à linea* est tiré de l'édition de 1646.

An. 1632. croient à craindre pour leur repos, & trembloient de voir leurs riches maisons exposées au pillage & changées en déserts. Enfin quand ils n'auroient eû que la certitude de contribuer chérement au soutien de la maison d'Autriche, c'en étoit assez pour effacer en eux l'idée des vertus du grand Gustave, & pour exciter la joie indécente qu'ils firent éclater à sa mort. On ne voyoit partout que feux de joie, que festins & concerts. Quelques protestans indignés de cette joie barbare s'en plaignirent. D'autres plus sensés appréciant ces vaines réjouissances dirent que c'étoit un hommage rendu à la terreur des armes du suédois, & un dernier triomphe que GUSTAVE-ADOLPHE remportoit sur ses ennemis.



DIS-



# DISSERTATION
## OU LE TRADUCTEUR EXAMINE CERTAINES PREUVES D'OU L'ON A PRÉTENDU CONCLURE QUE *GUSTAVE-ADOLPHE* EST MORT ASSASSINÉ.

Comme on a déja disserté & qu'on n'a rien prouvé sur la maniére dont Gustave-Adolphe perdit la vie, je ne pousserai pas plus loin les conjectures qui ont été faites sur ce triste événement. Les sentimens sont partagés. Le baron de *Puffendorf* qui avoit le titre d'historiographe de Suéde, doit être mis à la tête de ceux qui prétendent qu'il y eut un complot formé contre la vie du roi de Suéde, & qu'il est mort assassiné. Cet auteur est même le seul de son tems qui ait soutenu que le prince François-Albert de Saxe-Lauenbourg fut celui qui tua Gustave-Adolphe. D'autres avoient seulement soupçonné que ce prince pouvoit bien être le meurtrier. M. de M. (auteur d'une histoire de Gustave-Adolphe qui a paru en 1764.) a mis à la fin de l'ouvrage une Dissertation dans laquelle il rassemble tous les indices qu'il a pu trouver. Ces indices le portent enfin à conclure que le prince de Saxe-Lauenbourg fut celui qui tua ou fit tuer le roi de Suéde, *pour faire sa cour à l'em-*

*pereur ou par complaisance pour Walstein, trop persuadé*, dit M. de M. Tom. IV. pag. 477 & 78. *qu'il ne vaincroit jamais le roi de Suéde, pour ne pas être bien-aise de se défaire d'un si redoutable ennemi.* Quoiqu'il n'y ait rien qui fasse soupçonner un complot ni dans la lettre que le grand-chancelier Oxenstiern écrivit au sénat de Suéde le 14. novembre, huit jours après la bataille de Lutzen, ni dans celle qu'Adler-Salvius chancelier de la cour & ministre de Suéde en Basse-Saxe écrivit de Hambourg au même sénat le 25. novembre V. S. cependant toute la Suéde croit qu'on attenta aux jours de Gustave-Adolphe. Ceux qui sont de l'opinion contraire & qui disent que le monarque Suédois fut tué accidentellement (ainsi que l'assurent le comte *Gualdo*, *l'auteur du Théatre de l'Europe*, l'historien *de Prades* & d'autres) prétendent que Gustave fut tué parce qu'il s'étoit mis souvent dans le cas de l'être, & qu'il n'en faut pas chercher d'autre raison. On convient de part & d'autre qu'il est impossible de décider cette question: je ne devrois donc pas m'y arrêter. Mais puisque l'opinion que le roi de Suéde est mort assassiné, est celle qui a prévalu, je me propose d'examiner quelques-unes des preuves qui ont fait juger à un historien de nos jours qu'il y eut un complot formé contre la vie de ce grand roi, & que ce fut l'empereur Ferdinand qui le fit assassiner.

Si l'examen que j'entreprends ne méne pas à découvrir la vérité qu'on cherche, il servira du moins à détruire des imputations odieuses qu'on a voulu donner pour des preuves. Il fera voir que ce n'est pas sur des suppositions qu'un écrivain du dix-huitiéme siécle devoit se permettre de voir l'auteur de la mort de Gustave-Adolphe dans un souverain; que ce souverain pouvoit être en guerre avec la Suéde sans être un assassin; & que sur des conjectures qui ne sont pas des preuves, il est de la derniére indécence d'en accuser la religion qu'il professoit.

La premiére question que j'ai à faire est celle-ci: Est-il bien vrai qu'*à la nouvelle de la mort de Gustave-Adolphe, l'empereur, l'électeur*

*de Baviére & le roi d'Espagne firent chanter le Te Deum à Vienne, à Ratisbonne, à Bruxelles & à Madrid?* Je commence par dire que si même ce *Te Deum* avoit été chanté, il ne prouveroit pas que le souverain qui auroit remercié Dieu publiquement de la mort de son ennemi, seroit celui qui l'auroit fait assassiner. Je croirois même qu'il est plus naturel de ne pas montrer sa joie après le coup pour en mieux cacher l'auteur. Mais ce *Te Deum* prouveroit que Gustave étoit craint ou haï des princes catholiques. Or on n'a malheureusement que trop éprouvé dans les guerres de religion que tous les excès du fanatisme prennent bientôt la place de l'esprit de charité, que cette même religion inspire & qu'on ne sent plus dès qu'on a la fureur de s'exterminer pour elle. Le fanatisme peut enfin tout entreprendre aussitôt que le souverain a le malheur d'en être infecté lui-même, & qu'il ne rougit pas d'en donner l'exemple au pied des autels. C'est sans doute par cette raison que M. de M. a compté ce *Te Deum* chanté à Vienne & le canon qu'on y tira au nombre des indices qu'il rassemble pour en conclure „ que le canon qu'on tira à la nouvelle de la mort du roi de Suéde & „ toutes les réjouïssances qu'on fit à Madrid, à Vienne & à Bruxelles, „ prouvent qu'on regardoit la mort de ce prince comme un très-grand „ avantage; que Walstein n'étoit pas fort scrupuleux; que Ferdinand II. „ ne l'étoit pas plus que Ferdinand I. qui fit tuer un cardinal, & que „ faire périr un roi hérétique est un bien moindre cas de conscience, &c." (*Idem* pag. 475 & 476.) En conséquence, M. de M. s'efforce de montrer que ce ne pouvoit pas être pour le gain de la bataille que ce *Te Deum* fut chanté, *puisqu'il y auroit* (dit-il page 437.) *de l'extravagance à le disputer aux Suédois.* Je ne reléve pas la foiblesse de ce raisonnement, elle saute aux yeux. Mais M. de M. veut qu'on ait tiré le canon à Vienne en réjouïssance de la mort de Gustave-Adolphe. C'est son but, comme le mien est de prouver à M. de M. qu'il s'est trompé. Des suppositions sont ses preuves; les miennes se fondent sur des autorités.

Le chevalier de Folard dit dans son *traité de la Colonne* „que les „Impériaux *voulant faire croire qu'ils avoient gagné la bataille*, quoi„qu'ils portassent les marques d'avoir été bien battus, *firent chanter le* „*Te Deum* à Vienne, à Bruxelles & à Madrid."

Le comte GUALDO qui reproche aux catholiques *la joie indécente* qu'ils firent éclater à la mort du roi de Suéde, fait parler les officiers de l'armée de Walstein comme des gens qui prétendoient bien avoir gagné la bataille; preuve qu'on avoit tiré le canon & qu'on disoit la bataille gagnée à l'armée de Montecuculi où le comte étoit alors. Il ajoûte qu'un brouillard épais sépara les combattans, que les deux armées restérent sous les armes toute la nuit, & que les Impériaux avant leur retraite envoyérent le lendemain matin des croates pour ramener quelques piéces de canon qui étoient restées sur le champ de bataille.

Enfin l'auteur de l'histoire de l'Empire (an. 1632.) assure que *les Impériaux sauvérent les trophées gagnés pendant la bataille, & qu'ils eurent soixante enseignes des Suédois.* Je demande si ce n'étoit pas assez de ces trophées pour en imposer aux catholiques & pour chanter un *Te Deum*, qui faisoit croire la bataille gagnée pour eux? Est-ce donc la premiere fois que deux armées se sont attribué la victoire? & pourquoi substituer l'atrocité du plus noir fanatisme à une supercherie toute politique, qui ne faisoit de mal à personne, qui consoloit le pauvre peuple & qui l'encourageoit à contribuer avec joie aux fraix d'une guerre devenue nécessaire? N'étoit-il pas plus naturel de penser que les protestans, qui avoient aussi leur dose de fanatisme, entendant les acclamations de cette feinte réjouïssance, prirent de là occasion de dire que les catholiques remercioient Dieu de la mort de Gustave-Adolphe? On pardonne ces calomnies à des gens que la douleur rend injustes. Mais que doit-on penser de quelqu'un qui de sang froid & de gaité de cœur vient après cent-trente années & plus accréditer des reproches si peu fondés?

Je conviens avec le comte GUALDO, avec M. de M. & avec qui on voudra, que la multitude par haine ou par crainte fit éclater *une joie indécente* à la nouvelle de la mort de Gustave-Adolphe. Mais cette joie dont GUALDO donne de très-bonnes raisons, prouve positivement contre l'opinion de M. de M. Elle prouve que ce *Te Deum* fut chanté pour une bataille qu'on croyoit gagnée, & que cette grande nouvelle jointe à celle de la mort d'un roi que des fanatiques faisoient passer pour le plus terrible ennemi de la religion catholique, devoit rendre le peuple comme furieux, & c'est ce qui arriva. Mais qu'est-ce que cela prouve contre Walstein, contre Ferdinand II. & contre la religion catholique? car c'est là où M. de M. en veut venir. Le peuple ne seroit pas peuple s'il se conduisoit comme les honnêtes gens. Par tout il est le même. Les Parisiens, qui surement ne sont pas méchants, allumérent de grands feux & brulérent le prince d'Orange en effigie, sur un bruit qui s'étoit répandu que ce prince venoit d'être tué au combat de la Boyne. Les Jacobites crioient sans doute que c'étoit en punition de ce qu'il avoit détrôné son beau-pére. En falloit-il davantage pour transporter de joie une populace qui aimoit le roi Jacques parce qu'elle le voyoit aller à la messe, & qui haïssoit le prince d'Orange qui n'y alloit pas. Voilà comme le petit peuple pense & agit. Mais vit-on Louis XIV. approuver cette démence, y prendre part ou l'ordonner? Cependant on poussa l'extravagance jusqu'à tirer le canon de la bastille. Qu'un Hollandois eût traversé Paris dans ce moment-là, n'auroit-il pas cru pouvoir certifier au prince d'Orange que le roi de France venoit de faire tirer le canon en réjouïssance de sa mort? Cependant ce Hollandois auroit dit une fausseté, comme les protestans en dirent une quand ils accusérent l'empereur & le roi d'Espagne de faire tirer le canon en réjouïssance de la mort de Gustave-Adolphe. Si ce Hollandois eût fait arrêter sa voiture & qu'il eût demandé ce que c'étoit, des gens sensés lui auroient dit qu'on tiroit le canon pour la mort du prince d'Orange, *non par ordre du roi*, *mais*

*par le zéle inconsidéré d'un commandant subalterne.* C'est M. de Voltaire qui rend cette justice au roi de France dans son *siécle de Louis XIV.* (Tom. I. pag. 268. édit. de Berlin) & c'est ainsi que doit écrire tout historien qui ne se passionne que pour la vérité. S'il voit la multitude s'abandonner à une joie insolente & barbare, il n'aigrit pas ses lecteurs contre le peuple toûjours extrême dans ses goûts, ni contre la religion qu'il professe. En homme équitable il se fait un devoir de marquer la différence qu'on doit toûjours faire de la joie effrénée d'une populace qui croit voir son salut dans la mort de son ennemi, aux réjoüissances que les souverains autorisent. Il se garde bien sur-tout de confondre les objets, parce que la vérité doit toûjours être le flambeau qui guide l'historien, & que dès qu'il s'en écarte, ce n'est plus une histoire ou une dissertation qu'il écrit, mais une satire. S'il trouve dans ceux qui ont écrit avant lui qu'on chanta le *Te Deum* à Vienne après la bataille de Lutzen, il éxamine si les Impériaux n'avoient pas de fortes raisons de chercher à faire croire la bataille gagnée pour eux. Il n'en trouve que trop; d'où il conclut que ce fut une fraude pieuse pour tirer de nouveaux secours du parti catholique, parce que c'étoit lui en grande partie qui fournissoit l'argent & les hommes dont l'empereur avoit besoin contre les Suédois. Il ne supposera pas que la haine fit chanter ce *Te Deum;* & bien moins ira-t-il inférer de cette supposition, „que Gustave-Adolphe est mort assassiné, & que „le coup est parti des cabinets de Vienne & de Madrid, *parce qu'il y a eu des conjurations pareilles formées à Madrid, à Vienne & à Bruxelles.* (*Idem* pag. 476.) On ne conçoit pas comment sur des conjectures qui ne sont pas même des indices, & encore moins des preuves, M. de M. peut former ses conclusions, trancher le mot, & dire que *Ferdinand II. n'étoit pas plus scrupuleux que Ferdinand I. qui fit assassiner un cardinal de la sainte église, tuteur d'un jeune roi, dont cet empereur vouloit envahir le royaume; & que faire périr un roi au milieu d'une bataille, & un roi hérétique, est un bien moindre cas de*

*conſcience.* (*Idem* pag. 476.) Je voudrois que M. de M., qui tout d'un coup d'hiſtorien s'érige en caſuiſte, nous eût dit dans quelle école de théologie on oſe enſeigner de pareilles maximes. Ce ſeroit rendre un ſervice à l'humanité & à la religion, que de mettre les profeſſeurs de cette école aux petites-maiſons. Il faut qu'apparemment M. de M. ait pris les dangereuſes maximes de quelque cerveau brûlé pour la régle de conduite des catholiques. Peut-être auſſi qu'il a lû l'hiſtoire eccléſiaſtique où il aura trouvé quelque choſe d'approchant. Mais il devoit rendre à ſes lecteurs aſſez de juſtice pour croire qu'il s'en trouveroit qui ont auſſi lû l'hiſtoire eccléſiaſtique, & qui ſavent très-bien que ce qui n'eſt ſouvent que le tableau des égaremens de l'eſprit humain n'eſt pas ce qui fait loi chez les catholiques. Mais ce qui doit encore plus étonner, c'eſt de voir M. de M. tirer ces conſéquences hardies, après l'aveu qu'il a fait trois pages plus haut, qu'ayant examiné le rapport des deux ſeules perſonnes qui diſent l'un avoir vû comment le roi de Suéde fut tué & l'autre le ſavoir du ſcélérat qui fit le coup, il eſt obligé de convenir que *ces deux rapports ſont abſolument oppoſés.* (pag. 471.) Il en conclut qu'*il eſt impoſſible de décider ſur un rapport uniforme de deux témoins, ſi Guſtave-Adolphe a péri fatalement ou par un bras apoſté. D'où il ſuit naturellement qu'on ne ſauroit établir par qui il a été tué.* (*Idem* pag. 473.) Une ſi ſage concluſion devoit faire tomber la plume des mains de M. de M. Il eſt vrai qu'alors il n'eût dit que ce que tant de gens ſenſés avoient dit ou penſé avant lui; & qu'on auroit pu lui reprocher que ſa diſſertation ne prouvant rien ne paroiſſoit miſe au bout du livre que pour faire quelques feuilles de plus. C'eſt donc par prudence que M. de M. a continué d'écrire. Or il eſt difficile de trouver une bonne raiſon de parler encore quand il n'y a plus rien à dire. Cependant il falloit entrer en matiére. Ainſi M. de M. ſuppoſe qu'*il y aura des gens qui voudront à quelque prix que ce ſoit juger ſur des indices.* Voilà une tranſition malheureuſe, car ce début feroit ſuppoſer que M. de M., ſe perſuadant qu'*il faut juger à*

*quelque prix que ce soit*, jugera sans preuves. Mais qu'importe qu'on proméne ses lecteurs de suppositions en conjectures, de fausses inductions en sarcasmes, il suffit qu'on paroisse avoir jugé; qu'importe qu'il soit indigne d'un galant homme de prêter les principes d'une politique sanguinaire à une religion qu'on affecte de ne pas connoître, pour déprimer avec plus d'assurance ceux qu'on s'étoit proposé de ne jamais louer; qu'importe enfin que ce même Ferdinand que M. de M. accuse d'avoir remercié Dieu publiquement de la mort de Gustave-Adolphe, l'ait pleuré; qu'importe, dis-je, que ce fait admis par l'historien démente les prétendues démonstrations de joie que le même dans sa dissertation compte parmi *les indices très-forts* sur lesquels il juge: il avoit besoin de ces *démonstrations de joie* pour faire croire qu'un prince catholique se joue de la vie d'un roi qui ne pense pas comme lui, le fait assassiner, & pousse le fanatisme au point de chanter le *Te Deum* après le coup. Mais il est inutile de faire voir l'odieux de ces imputations, elles sont fondées sur un fait dont j'ai démontré la fausseté.

Je passe à l'éxamen d'un autre point d'histoire dont M. de M. prétend tirer un nouvel indice que c'est Ferdinand qui fut l'auteur de la mort du roi de Suéde. Comme ce second fait est lié au premier, ayant détruit l'un, il me sera plus aisé d'apprécier l'autre, & de montrer que la décision de M. de M. est hazardée, pour ne rien dire de plus.

Jusqu'ici nous avons vû l'auteur tant de fois cité faire un crime à l'empereur d'avoir chanté le *Te Deum* & fait tirer le canon à la mort de Gustave-Adolphe. Nous allons voir à présent le même auteur faire un crime au même Ferdinand d'avoir pleuré la mort de ce grand roi. Qu'on ne croye pas du moins que je juge le travail de M. de M. comme il juge l'empereur Ferdinand, *sur des indices!* Non, mes conclusions sont fondées en preuves, & c'est lui qui me les fournit.

A la

A la page 422. du Tome IV. il admet dans le cours de l'histoire que *l'empereur Ferdinand dont Gustave avoit ébranlé le trône*... *observa plus de gravité & de décence* (que la cour de Madrid) *& qu'il versa des larmes en apprenant la mort d'un ennemi si digne de l'estime de tous les siécles*. Comme c'est le comte de Khevenhuller ministre de Ferdinand qui rapporte ce fait dans ses *Annales*, il n'étoit pas possible à M. de M. de le passer sous silence ni de le révoquer en doute. Mais que fait-il? Il rapproche sur le champ deux faits dont les circonstances sont toutes différentes, & décide que *ces larmes n'ont rien qui étonne quand on sçait que cet empereur pleura la mort tragique de Walstein, quoiqu'il s'en reconnût l'auteur dans le manifeste qu'il publia sur cet horrible assassinat*. (Idem pag. 422. dans la note.) Eh quoi, parcequ'on persuade à Ferdinand que son généralissime le trahit & est prêt à faire révolter l'armée; que ce prince qui sent combien on est malheureux de se voir abandonné d'un homme en qui on avoit mis toute sa confiance & qu'on a comblé de biens, signe en pleurant l'ordre de faire assassiner ce sujet ingrat, dont il croit ne pouvoir pas se défaire autrement, il en faudra conclure que ce même prince est coupable d'un régicide, parce qu'il verse des larmes en apprenant la mort d'un ennemi qu'il estimoit, & qu'il avoit toûjours compté de désarmer par les offres de paix avantageuses qu'il ne cessoit de lui faire? Sur ce pied-là les anciens doivent paroître de bien bonnes gens à M. de M. de trouver que le moment où Alexandre pleura la fin malheureuse de Darius fut le plus beau moment de la vie du Macédonien, ou plustôt Alexandre doit lui paroître bien heureux qu'il ne se soit pas trouvé de son tems un homme *voulant juger à quelque prix que ce soit*, qui ait avancé qu'Alexandre fut celui qui arma la main du traitre Bessus, parce que s'il pleura Darius assassiné il pleura aussi Clytus qu'il venoit de tuer. Mais pour rendre la comparaison plus sensible entre Alexandre & Ferdinand, plaçons pour un moment le roi de Macédoine dans la situation où se trouvoit l'empereur après la mort de Gustave-Adolphe.

Supposons que celui qui pleura Darius vaincu l'eût également pleuré s'il fût mort vainqueur des Macédoniens. Quel est donc le lecteur impartial qui trouvant ce trait sublime de sensibilité dans la vie d'Alexandre, ne diroit pas que ces larmes le rendent beaucoup plus grand dans l'histoire du cœur humain que le gain d'une bataille qui tient souvent à peu de chose? Pourquoi donc ne pas rendre la même justice à Ferdinand, & nous faire penser que les pleurs de cet empereur pouvoient bien être l'expression d'une ame foible qui gémit en secret d'un assassinat commis par son ordre? Les anciens n'ont jamais souillé leurs écrits de pareilles imputations; pourquoi donc les modernes se permettent-ils ces indécences? La raison en est simple. Les anciens ne connoissoient ni ces haines de secte ni ces petites vuës d'intérêt qui font qu'on insulte au chef d'un parti pour vendre plus cher à l'autre son encre & sa colére. Un moderne croit pouvoir se fonder sur le rapport qu'il imagine entre deux hommes, Gustave-Adolphe & Walstein, qui ne se ressembloient qu'en ce qu'ils sont morts tous deux & que tous deux ont été pleurés. Là-dessus le moderne décide: que *ces larmes n'ont rien qui étonne* &c. Un ancien auroit conclu tout différemment. Ayant à nous représenter Alexandre pleurant Darius mort sur les corps entassés des Macédoniens vaincus, il nous eût dit: ces larmes sont d'un ennemi généreux qui détourne la vue des avantages qu'une mort inattendue lui procure: il nous eût dit qu'Alexandre dans ce beau moment oublioit son trône ébranlé par la valeur de son plus redoutable ennemi, pour ne sentir que la perte d'un grand homme. Il n'auroit surement pas voulu s'autoriser d'une maxime de droit, qui dit: que *celui-là doit être présumé auteur d'un crime, qui en a tiré le fruit*, pour faire croire qu'Alexandre pouvoit avoir ordonné la mort de celui qu'il pleuroit. Pourquoi donc M. de M. ose-t-il (pag. 475.) s'autoriser de cette maxime de droit, & *présumer* „que Ferdinand fut l'auteur de l'assassinat de Gustave-Adol„phe, lorsque personne ne peut dire s'il fut assassiné. (pag. 473.)

Pour tâcher même de tourner cette *présomption* en certitude pourquoi nous dit-il que Ferdinand pleura Walstein? (*Idem* pag. 422.) Aucun ancien n'a dit, en parlant de l'assassinat de Darius, qu'Alexandre pleura depuis Clytus après l'avoir poignardé. Pourquoi ne l'a-t-il pas dit? C'est que le paralléle lui paroissant trop peu réfléchi il auroit craint de l'alléguer en preuve, de peur qu'on ne crût qu'il cherchoit à faire un crime d'une vertu, & qu'on ne prît l'historien d'un héros pour un faiseur de libelle. Quinte-Curce ou Arrien aimoit mieux s'attacher uniquement au rôle d'historien qui est d'instruire les hommes en leur présentant des modéles à suivre. A cet égard M. de M. étoit mieux partagé que Quinte-Curce & Arrien. Il avoit à nous tracer le tableau des vertus militaires & civiles d'un héros qui eut toutes les grandes qualités d'Alexandre & qui n'eut aucun de ses défauts. *Cette ame héroïque douée de tant de vertus morales & chrétiennes* (dit M. de M. pag. 423.) ne pouvoit rien perdre de sa supériorité. Ainsi loin d'empoisonner les larmes d'un souverain assez grand, assez généreux pour regretter son vainqueur, M. de M. devoit recueillir ces précieuses larmes. Il devoit en faire honneur à l'humanité comme un moyen de la faire aimer aux hommes, & les consoler par l'idée que ceux qui gouvernent sont aussi ceux qui nous donnent souvent l'exemple des plus grandes vertus.

Au reste je déclare que je ne connois point le *M. de M. Professeur* &c. qui a composé l'histoire de Gustave-Adolphe sur les mémoires du savant M. d'Arckenholtz &c; que mon intention n'est point de l'offenser personnellement; que j'ai même lû son livre avec fruit, & que j'en ai profité dans les notes qu'on trouve au bas des pages de ma traduction; que je ne confonds pas l'HISTOIRE où il y a des choses bien vues & bien dites, avec la DISSERTATION; que je plains de tout mon cœur M. de M. de s'être mis en tête *de juger à quelque prix que ce soit*, parce que cela l'a mis dans la nécessité de *juger sur des indices*, & de donner des suppositions pour des *indices*, dont il a tiré des con-

séquences qui déshonorent son ouvrage. C'est l'amour de la vérité seul qui m'a fait prendre la plume pour montrer l'esprit de partialité qui régne dans les jugemens de l'auteur. Ainsi pour éviter qu'on ne me fasse le même reproche, je me suis abstenu de répondre à des sarcasmes qu'on n'auroit pas dû trouver dans un ouvrage historique. Enfin M. de M. pouvoit m'épargner la peine d'écrire & à mes lecteurs celle de lire une dissertation. Il devoit, avant d'entreprendre de nous donner une histoire de Gustave-Adolphe, faire passer dans son cœur l'esprit de tolérance dont ce grand-homme ne s'est jamais départi. Voulant se servir de l'exemple de Gustave pour corriger quelques-uns de ses lecteurs d'un défaut qu'il leur reproche & que Gustave-Adolphe n'eut jamais, il ne falloit pas commencer par leur prêter des crimes, pour faire briller d'avantage les heureuses qualités du modéle qu'il avoit à leur proposer. En un mot voulant corriger ceux à qui il reproche l'intolérance & le fanatisme, il devoit leur donner l'exemple du contraire, suivant ce beau précepte d'Horace:

Pleure donc le premier si tu veux que je pleure.

- - - - *Si vis me flere, dolendum est*
*Primum ipsi tibi.*



TA-

# TABLEAU MILITAIRE

## DES IMPÉRIAUX ET DES SUÉDOIS

### DANS LES DERNIÉRES CAMPAGNES

DE

## *GUSTAVE-ADOLPHE*

### EN ALLEMAGNE.

*PAR UN OFFICIER PRUSSIEN.*

---

Traduit de l'Allemand.



# TABLEAU MILITAIRE
## DES IMPÉRIAUX ET DES SUÉDOIS.

### *INTRODUCTION.*

Introduction.

Le docteur Hart, auteur d'une histoire de Gustave-Adolphe en Anglois, a vû la nécessité de donner des éclaircissemens sur la partie militaire de l'ouvrage qu'il avoit entrepris. Dans cette vue il a composé la dissertation qui se trouve à la tête du second volume de son histoire. Elle peut servir à donner quelque teinture de la maniere de faire la guerre des Impériaux & des Suédois au tems de Gustave-Adolphe. Peut-être même qu'un lecteur qui n'est pas du métier seroit fâché que l'auteur fût entré dans de plus grands détails. Mais un militaire qui lit la vie de Gustave-Adolphe, sait que c'est l'histoire d'un roi créateur d'une discipline & d'une tactique dont les modernes ont tiré tant d'avantage. Il est avide de prendre des leçons d'un si grand maitre. Il veut savoir exactement quels étoient ses principes dans les différentes parties de l'art militaire. Il s'attend à les trouver rassemblés & approfondis dans la dissertation d'un auteur qui paroît avoir suivi son héros pas à pas; & quelle est sa surprise de ne trouver dans l'ouvrage du docteur anglois que des détails superficiels! détails même qui le jettent dans des doutes, & qui arrêtent sa lecture sans la rendre plus instructive. Je suis sûr, par exemple, que plusieurs de nos militaires à qui le docteur *Hart* n'expli-

que pas comment les mousquetaires impériaux éxerçoient, ne concevront pas que ces mousquetaires ayent pû faire feu sur dix de hauteur, comme il le dit. Cela seul prouve qu'il est nécessaire d'entrer dans les détails & qu'on ne doit rien omettre dans l'exposition d'une théorie où une chose tient à l'autre; il faut tout dire ou le fil des idées est rompu.

Au reste ce n'est pas seulement l'homme du métier, qui doit savoir en quoi Gustave-Adolphe fut supérieur aux généraux de Ferdinand, & pourquoi ses troupes étoient meilleures que celles des Impériaux. La connoissance du militaire, tel qu'il étoit alors dans les deux armées, est également nécessaire au politique pour bien juger des événemens. Il sera plus en état de les apprécier s'il en connoit mieux les causes; & ces causes, il les trouvera ou dans les moyens qui étoient en usage alors ou dans la maniére de s'en servir. Je crois donc que c'est rendre service en général à tout lecteur qui veut s'instruire, de tracer un Tableau Militaire des Impériaux & des Suédois, & de montrer ce qu'ils étoient dans les trois derniéres campagnes que Gustave-Adolphe fit en Allemagne.

Je conviens d'abord qu'il est impossible de dire ce que le militaire étoit au moment de la venuë de Gustave en Allemagne. Je ne ferois là-dessus que des conjectures; je jetterois mon lecteur dans une infinité de doutes dont je ne pourrois le tirer qu'en faisant des suppositions qui ne le satisferoient pas. La raison de cette incertitude vient de ce que les Impériaux & les Suédois faisoient la guerre depuis dix ans, & qu'il n'y a point d'année où le militaire dans les deux armées n'ait éprouvé des changemens que les historiens ont négligé de rapporter. Je ne fixerai donc pas l'époque du systême que j'entreprends d'écrire. Je ne ferai pas même un systême aussi étendu qu'il pourroit l'être. Ce ne sera si l'on veut qu'une ébauche, mais où les principaux traits seront cependant assez marqués pour que les militaires qui veulent connoître cette partie de l'histoire de Gustave-Adolphe, y trouvent l'instruction qu'ils cherchent.

Les

Les sources où j'ai puisé sont les historiens de GUSTAVE-ADOLPHE, les tacticiens contemporains & les mémoires que des officiers suédois ont bien voulu me communiquer. Quant à l'éxécution, j'ai suivi l'ordre systématique comme celui où le développement des principes est plus marqué. Je laisse le politique & le moraliste raisonner sur les événemens, je ne touche qu'à la partie militaire & je parle à l'homme du métier. Mon but est de faire voir le point où l'on étoit parvenu des deux côtés au tems de GUSTAVE-ADOLPHE dans la Formation des troupes, la Tactique, la Fortification & l'Artillerie.

§. I. *De la manière de lever les troupes chez les Impériaux.*

Levées des troupes impériales.

Quoique les armées de Ferdinand eussent beaucoup perdu par une guerre de dix années, il s'y trouvoit encore plus d'indigénes que dans l'armée suédoise. Les Impériaux avoient la Silésie, l'Autriche, la Moravie, la Stirie & la Carinthie d'où ils tiroient des hommes. Une partie de leur cavallerie venoit de la Hongrie & de la Croatie (*a*). Ils avoient aussi levé huit-mille Wallons (*b*) dont quatre régimens éxistoient encore dans l'armée de Tilli au passage du Lech. Les riches contribuérent volontairement aux frais des levées; les autres furent forcés d'y concourir par des taxes dont aucune profession ne fut éxemte (*c*). On donnoit à un fantassin jusqu'à vingt-cinq écus d'Allemagne d'engagement (*d*). Walstein fit même des avances aux officiers pour hâter les levées & les rendre plus nombreuses. *Schildknecht* qui avoit servi d'ingénieur à Gustave-Adolphe rapporte dans son *traité de la Fortification* un moyen nouveau que les enrôleurs de Walstein avoient imaginé pour faire des soldats. „Ils entroient, dit-il, chez les „particuliers & mettoient sur une table de l'argent & une corde: on „n'avoit que le choix ou de prendre parti ou de se faire pendre.” (*e*) Le but de Walstein étoit d'amasser des hommes, & avant d'ouvrir la campagne il comptoit renvoyer tout ce qui ne seroit pas en état de servir (*f*). Ainsi il mit en usage tous les moyens qu'il trouva propres à faciliter les

(*a*) Gualdo p. 90.
(*b*) M. de M. T. II. p. 83. Hart dans sa dissertation p. 27. & dans l'histoire. T. II. p. 268. trad. allem. du Prof. Boehm.
(*c*) Puffendorf l. 3. §. 52. Gualdo p. 87.
(*d*) Id. p. 91.
(*e*) Schildknechts Festungs-Bau l. 3. p. 197.
(*f*) Gualdo p. 92.

levées qu'il projettoit. Il choisit Znaïm pour rendez-vous général: il fit publier une amnistie en faveur des déserteurs qui retourneroient à leur drapeau dans un tems marqué: il rappella les officiers retirés du service, & n'épargna rien pour les engager à reprendre leurs emplois, parce qu'il les trouvoit plus propres à former les recrues. (*a*) Il n'est donc pas surprenant que Walstein en peu de tems ait pu mettre sur pied une grande armée. Mais cette multitude d'hommes pris de force & levés sans choix lui eut été de peu d'avantage sans la discipline très-sévére qu'il établit en même tems dans son armée. (*b*)

(*a*) Gualdo p. 89.

(*b*) Gualdo p. 151, 167 & 170.

## §. II. *Maniére de lever les troupes chez les Suédois.*

Levées des troupes suédoises.

Gustave-Adolphe eut à soutenir des guerres continuelles depuis 1611 qu'il monta sur le trône jusqu'en 1629, que la tréve de six ans fut signée entre les deux couronnes de Suéde & de Pologne. La plus grande partie des troupes que le roi avoit opposées au Dannemarc, à la Russie & finalement aux Polonois avoient été levées en Suéde, de sorte que le royaume se trouvoit épuisé d'hommes. À la fin Gustave fut réduit à se servir d'étrangers. Quand il entra en Allemagne l'année 1630, il n'avoit avec lui que deux régimens de Westgoths & Smalandois qui faisoient toute la cavallerie nationnale, & quatre régimens d'infanterie suédoise. (*c*) Ces régimens étoient l'élite de son armée & furent le modéle d'après lequel il forma les étrangers qui vinrent se ranger sous ses drapeaux. Après la tréve signée avec les Polonois, Gustave ne renvoya point les étrangers qui l'avoient suivi dans la guerre de Pologne. Il prit même à sa solde les troupes que la république de Pologne, le roi de Dannemarc, l'électeur de Brandebourg & la ville de Dantzig licencioient alors, & il en fit des régimens. (*d*) Il fit aussi lever trois régimens en Hollande, cinq en Angleterre & d'autres dans quelques villes anséatiques d'Allemagne. (*e*)

(*c*) Puffendorf l. 2. §. 27.

(*d*) Gualdo p. 7.

(*e*) Puffendorf l. 2. §. 17.

L'armée du roi fut à peine débarquée qu'elle eut quelques petits succès. Dès ce moment Gustave eut des soldats tant qu'il voulut.

Ceux de l'ennemi venoient en foule se ranger du parti de la fortune; car les désertions étoient fréquentes chez les Impériaux, par la raison qu'il y avoit alors peu de discipline dans leurs armées. Nous voyons aussi que beaucoup de garnisons après la capitulation prirent parti dans l'armée suédoise, comme à Hanau (*a*) &c. Les prisonniers de guerre firent la même chose fort souvent. De cette façon le roi ne manquoit jamais de troupes. La reine même s'occupa du soin de lever des soldats, on la vit venir à Hanau en 1632 & amener six-mille hommes à Gustave. (*b*) Le monarque suédois pouvoit se promettre les plus grands avantages des troupes dont ses armées étoient composées. La bonne discipline & la fortune qui favorisa constamment toutes ses entreprises, étoient un lien qui lui assujettit par la suite ceux qui n'étoient venu se donner à lui que par intérêt. D'ailleurs aucun de ses soldats n'avoit été pris de force. C'étoient la pluspart gens libres qui devoient se trouver très-heureux de servir un roi qui les païoit bien. Aussi prirent-ils insensiblement l'esprit des corps suédois qui leur dondoient l'éxemple de la bravoure & du zéle. Ils se formérent d'après eux, & de mercénaires qu'ils étoient d'abord ils devinrent soldats affectionnés qui combattoient en citoyens.

(*a*) Remarque Militaire S.

(*b*) Gualdo p. 62 & 122.

## §. III. *Alliés dans les deux armées.*

Alliés dans les deux armées.

On chercha des deux côtés à se fortifier par des Alliances qui pussent procurer des secours d'hommes & d'argent. C'est ainsi que Ferdinand II. eut pour alliés l'Espagne, l'électeur de Baviére, le duc de Lorraine & quelques princes & villes de l'Empire. Le Lorrain envoya dix-sept-mille hommes à l'armée de Tilli (*c*). Mais il retira ses troupes peu après. L'électeur de Baviére avoit sur pied vingt-cinq-mille hommes. Avant la bataille de Leipsic (qu'on doit plustôt nommer bataille de Breitenfeld) Aldringer eut ordre de se joindre à l'armée de Tilli avec huit-mille Bavarois, mais il arriva trop tard (*d*). Le même se joignit à l'armée de Walstein près d'Egra avec

(*c*) Hart. T. II. p. 5.

(*d*) Sold. Suédois p. 79 & 96.

cent-trente-quatre escadrons & cinquante-huit compagnies d'infanterie (a).

(a) Sold. Suédois p. 345.

Les Suédois avoient pour alliés la France, l'Angleterre, la Hollande, la Saxe, le Brandebourg & la Hesse. A la fin les principaux états de l'empire se rangérent du parti de Gustave-Adolphe & lui fournirent des troupes & de l'argent. Avant la bataille de Breitenfeld l'électeur de Saxe se joignit à l'armée du roi & l'augmenta de seize-mille hommes (b). Le landgrave de Hesse envoya quelques régimens au grand camp de Nuremberg (c). Le général des Impériaux pouvoit disposer de plus de troupes auxiliaires que le roi de Suéde, parce que les Saxons d'abord après la victoire de Breitenfeld entrérent en Bohéme, & furent contraints dans la suite de défendre l'entrée de leur propre païs aux Impériaux ou de les en chasser. On peut même ajoûter que la nécessité de ne pas perdre de vue la Saxe dérangea souvent les projets de Gustave, & qu'en général les Saxons ne lui firent pas autant de bien comme alliés qu'ils auroient pû lui faire de mal si l'électeur se fût déclaré contre les Suédois.

(b) Gualdo. p. 71

(c) M. de M. T. IV. p. 349.

## §. IV. *Force des deux armées.*

Force des deux armées.

*Puffendorf* dit qu'en 1630 les Impériaux avoient soixante-mille hommes sur pied dans le tems que Gustave-Adolphe fit sa descente en Poméranie (d) avec quinze-mille soldats. Peu après le Suédois reçut un renfort de cinq-mille hommes; ensorte que Gustave avoit vingt-mille hommes effectifs en déclarant la guerre à Ferdinand (e). Si l'on veut savoir à présent de combien son armée s'est accrue dans la suite & le tems de sa plus grande force, il faut prendre l'époque du grand camp de Nuremberg, où tout ce qu'il y avoit de Suédois répandus en Allemagne eurent ordre de joindre la grande armée. Gustave se vit alors à la tête de soixante & dix-mille combattans (f). Veut-on savoir la plus grande force des Impériaux? D'abord la grande armée de Walstein jointe aux Bavarois faisoit soixante-mille hom-

(d) Puffendorf l. 1. §. 56.

(e) Sold. Suédois p. 10.

(f) M. de M. T. IV. p. 352.

mes (*a*). Le comte de Fugger eut ordre de joindre avec son corps qui étoit de six à sept-mille hommes (*b*). Celui du comte de Pappenheim avec lequel il entreprit de faire lever le siége de Mastricht étoit de douze-mille fantassins & de trois-mille chevaux (*c*). Si on ajoûte cinq-mille hommes de chaque côté pour les garnisons, on aura pour total de l'armée suédoise au mois d'août 1632 soixante & quinze-mille combattans, & quatre-vingt-onze-mille hommes si on y comprend les Saxons. Le total des Impériaux sera de soixante & douze-mille hommes y compris les Bavarois, & de quatre-vingt-sept-mille en comptant le corps de Pappenheim. Notez que ces grandes armées vivoient aux dépens de l'Allemagne.

(*a*) Gualdo p. 162.

(*b*) M de M. p. 353.

(*c*) Hart T. II. p. 429.

D'après ce calcul on voit que l'armée suédoise qui ne faisoit au mois de juillet 1630 qu'un tiers de celle des Impériaux, fut en deux années de tems presque d'un tiers plus forte, & quatre fois plus qu'elle n'avoit été en entrant en Allemagne. Au lieu que dans tout ce tems-là les armées de Ferdinand s'accrurent à peine d'un tiers au delà de ce qu'elles étoient au commencement de la guerre.

## §. V. *Des troupes qui composoient les deux armées.*

Troupes dans les deux armées.

Comme on avoit depuis peu aboli l'usage des lances (*d*), la cavallerie impériale consistoit alors en cuirassiers, carabiniers, dragons & croates. Ces trois derniers étoient compris sous le nom de *chevaux-legers* (*e*) & les cuirassiers formoient la *cavallerie pesante* ou cavallerie proprement dite.

Les Suédois n'avoient que des cuirassiers & des dragons. Leurs cuirassiers n'étoient pas même aussi pesamment armés que ceux de l'empereur. Communément les dragons Impériaux servoient à pied Ce n'étoit qu'une infanterie qu'on mettoit à cheval pour suivre plus aisément la cavallerie. De là vient qu'on trouve dans le même tems des piquiers à cheval (*f*). Chez les Suédois au contraire les dragons combattoient le plus souvent à cheval, quoiqu'ils missent pied à terre

(*d*) P. Daniel Milice françoise Tom. II. Wallenhausen Krieges-Kunst zu Pferde p. 5. Mémoires. de Montecuculi p. 209. Amst. 1756.

(*e*) Montecuculi p. 17.

(*f*) Wallenhausen K. K. zu Pferde p. 21

au befoin. Ils compofoient la cavallerie legére de Guftave-Adolphe. Quand le docteur *Hart* attribue à ce monarque la formation des dragons (*a*), il ne faut entendre par ce mot de *formation* que le nouvel emploi qu'il en fçut faire, & les changemens qu'il introduifit dans cette troupe. Car les Italiens s'en fervoient depuis longtems fous le nom d'arquebufiers à cheval (*b*). Les François les prirent des Piémontois dans la guerre d'Italie en 1611, & ce furent eux qui leur donnérent le nom de *Dragons* pour les diftinguer des chevaux-legers (*c*).

(*a*) Hart dans fa differt. p. 9.

(*b*) George Bafta traité de la cavallerie 1614.

(*c*) P. Daniel Milice françoife T. II.

La multitude de croates qui fe trouvoient dans l'armée des Impériaux donnoit à ceux-ci une fupériorité marquée dans tous les cas où il falloit de la célérité. Ils battoient l'eftrade, attaquoient & fatiguoient les poftes avancés de l'ennemi. Dans un jour de bataille c'étoient eux qui commençoient l'attaque; ils cherchoient à entourer la cavallerie pour la charger en tout fens. Le roi jugea digne de fon attention d'imaginer une manœuvre propre à repouffer les infultes de ces troupes legéres (*d*).

(*d*) Gualdo p. 163. Hart T. II. p. 363.

L'infanterie des deux armées étoit compofée de piquiers & de moufquetaires: ceux-ci avoient un moufquet pour armes, & les premiers étoient cuiraffés & armés de piques.

Etat-major.

## §. VI. *Des officiers généraux & de ce qui compofoit l'état-major dans les deux armées.*

Il y avoit plus de grades dans l'armée impériale que dans celle du roi. Le généraliffime avoit fon lieutenant-général qu'il prenoit parmi les généraux. Il y avoit des grands-maîtres de l'artillerie, des généraux d'infanterie, des généraux de cavallerie, des quartiers-maîtres généraux & des fergents-majors de bataille. Ces derniers commandoient les colonels & avoient le rang qu'a un général-major de nos jours (*e*). Pour gagner l'affection des principaux officiers de l'armée, Walftein en reprenant le commandement créa d'abord quatre grands-maîtres de l'artillerie & huit fergents-majors de bataille (*f*).

(*e*) Gualdo p. 91. Hart differtation p. 20.

(*f*) Gualdo p. 91. Hart T. II. p. 62.

Il n'y avoit pas un si grand nombre d'officiers généraux dans l'armée suédoise. Le généralissime avoit son lieutenant-général. Après lui venoient le maréchal de camp & le général de l'artillerie, enfin le colonel qui commandoit ou un régiment ou une brigade ou un corps détaché.

Outre ces officiers de marque il y avoit dans les deux armées des personnes de marque qui faisoient également partie de l'état-major, mais qui ne paroissoient pas dans un jour de bataille. La caisse militaire, les vivres & la justice étoient de leur département. Ces officiers avoient leurs subordonnés dans chaque régiment. Ainsi chez les Impériaux il y avoit des conseillers de guerre, des inspecteurs (*Muster-Herren*) qui tenoient liste des troupes; des commissaires, des trésoriers (*Pfennig-Meister*), un grand-prevôt qui administroit la justice, un intendant-général des vivres; des héraults chargés de publier les ordonnances & autres volontés du généralissime, des secretaires, des quartiers-maîtres, des *Brand-Meister* ou commissaires chargés de lever les contributions, de les encaisser & d'en tenir compte; enfin des médecins & des chirurgiens (*a*).

(*a*) Fronsberger Kayserliches Kriegs Recht. An 1571. l. 1.

Quoiqu'on ne trouve pas un si grand nombre d'employés dans l'armée suédoise, cependant beaucoup de charges que je viens de rapporter y étoient connues sous d'autres noms. Le roi avoit de plus dans son armée un consistoire ecclésiastique, dont son grand-aumônier étoit le chef qui avoit l'inspection sur tous les ministres de régimens (*b*) lesquels lui étoient subordonnés.

(*b*) Hart dissertation p. 5.

## § VII. *De la force des régimens, compagnies & escadrons avec le nombre de leurs officiers chez les Impériaux.*

Force des régimens, compagnies & escadrons chez les Impériaux.

Les historiens qui ont écrit la vie de Gustave-Adolphe n'ont rien dit de positif de la force des régimens dans les deux armées, sans doute parce que les compagnies ainsi que les escadrons éprouvoient des augmentations & diminutions journaliéres. On ne peut

donc juger de leur force que par estimation & en prenant le pied commun.

L'ordonnance de l'empereur Charles V. porte qu'un régiment de cavallerie sera toûjours de cinq escadrons, & chaque escadron de deux-cent-quarante chevaux; sçavoir: soixante lances, cent-vingt cavaliers avec demi-cuirasses & soixante carabiniers legérement armés (a). *Fronsberger* qui écrivoit au tems de Maximilien dit qu'un régiment de cavallerie n'étoit que de quatre escadrons de deux-cent-cinquante maîtres, le régiment faisant mille chevaux (b). Au tems de *Wallenhausen*, qui est le tems où Gustave vint en Allemagne, les différentes espéces de cavallerie furent séparées & distribuées par compagnies. Une compagnie de cuirassiers fut de cent maitres: celle de carabiniers de soixante à soixante-quatre hommes, & les compagnies de dragons devinrent aussi fortes que celles d'infanterie (c).

Si on veut actuellement juger de la force des régimens de cavallerie des Impériaux sur ce que les historiens contemporains en ont dit, il faut d'abord remarquer qu'en 1631 Tilli avoit près de Leipsic dix-sept régimens de cavallerie. Or en évaluant la force de ces régimens d'après *Gualdo*, qui dit que le comte avoit treize-mille chevaux, on trouveroit sept-cent-cinquante à huit-cent chevaux par régiment (d). Et en supposant que ces régimens fussent partagés en cinq escadrons conformément à l'ordonnance de Charles V, on auroit cent-cinquante chevaux par escadron; ce qui est conforme à ce que *Montecuculi* nous dit de la force des régimens impériaux de son tems (e). J'ai donc cru devoir suivre ce pied dans la distribution de la cavallerie impériale pour l'ordre de bataille de Breitenfeld.

Walstein publia une liste des troupes qu'il avoit dans son camp de Nuremberg. Les escadrons n'y sont portés qu'à cent hommes (f); ce qui approche du nombre que *Wallenhausen* assigne à chaque escadron de cuirassiers. Peut-être que Walstein voulut en cela imiter le roi de Suéde qui ne combattoit qu'avec de petits escadrons. Sa cavallerie,

(a) Montecuculi p. 12 & 30.

(b) Fronsberger Krieges-Recht l. 1.

(c) Wallenhausen Krieges-Kunst zu Pferde p. 50.

(d) Gualdo p. 78 & 79. Puffendorf l. 3 §. 29.

(e) Montecuculi p. 31.

(f) Hart T. II. p. 344.

lerie, suivant *Gualdo* (*a*), étoit nombreuse. Il avoit à Lutzen cent-soixante & dix escadrons, chacun de cent chevaux, faisant dix-sept-mille chevaux, & c'est ce pied que j'ai suivi dans l'ordre de bataille de Lutzen.

(*a*) Gualdo p. 217.

Le chef d'un régiment de cavallerie chez les Impériaux étoit ou général ou colonel, qui avoit sous lui un lieutenant-colonel. Dans chaque escadron il y avoit trois officiers & quatre bas-officiers, savoir: un capitaine, un lieutenant, & le cornette qui portoit l'étendart dans l'action, un sergent qui posoit les gardes d'après l'ordre du colonel, un fourrier & deux caporaux (*b*).

(*b*) Fronsberger K. R. l. 1.

L'infanterie étoit partagée en compagnies qui avoient chacune leur drapeau. L'ordonnance de Charles V. porte que chaque compagnie d'infanterie sera de quatre-cent hommes sous une seule enseigne: c'est à dire, cent piques, cinquante tant espadons qu'halebardes que les Allemands appelloient *kurtze Wehren*, deux-cent arquebuses à croc & cinquante surnuméraires pour remplir les vuides. L'arquebuse à croc étoit plus courte & d'un plus grand calibre que le mousquet (*c*). Suivant l'ancienne ordonnance il devoit y avoir plus de piques que d'arquebuses. On voit même que dans les guerres contre le Turc le nombre des piques fut porté aux deux tiers de la compagnie, n'y laissant qu'un tiers d'arquebuses (*d*). Mais ce pied changea sous les empereurs Maximilien II. & Rodolphe II. où une compagnie fut de trois-cent hommes, moitié piquiers, & moitié mousquetaires (*e*). Je trouve même que dans la liste publiée par Walstein au camp devant Nuremberg les compagnies d'infanterie sont portées à trois-cent hommes (*f*). Ainsi rien ne m'empêche d'admettre ce pied depuis 1630 jusqu'en 1632.

(*c*) *Id.* l. 1. p. 43. Montecuculi p. 12.

(*d*) Schildknechts Festungs-Bau l. 3. p. 208.

(*e*) Wallenhausen K. K. zu Fuss p. 27 & 569. An. 1630.

(*f*) Hart T. II. p. 344.

Les officiers de ces compagnies étoient le capitaine, le lieutenant & l'enseigne; les bas-officiers étoient le premier sergent, un guide ou guidon (Fuhrer), un maréchal des logis & un capitaine des armes. Il y avoit autant de chefs de file que de files dans une compagnie (*g*). Le son étoit composé de deux tambours & de deux fifres.

(*g*) Wallenhausen K. K. zu Fuss p. 27.

Chaque compagnie avoit auſſi ſon chapelain & ſon chirurgien (*a*).

(*a*) Fronsberger K. R. l. 1.

Le docteur *Hart* prétend dans ſa diſſertation que les Impériaux n'avoient point de chirurgiens alors & qu'il n'en avoient pas même encore dans leurs armées l'année 1718. (*b*) Mais *Fronsberger* qui vivoit avant la guerre de trente ans, & *Wallenhauſen* contemporain de Guſtave-Adolphe diſent que non ſeulement chaque compagnie avoit ſon chirurgien, mais qu'il y avoit dans l'armée un chirurgien général auquel les chirurgiens de compagnie étoient ſubordonnés (*c*). Ce qui a pu tromper le docteur anglois, c'eſt qu'il a vu le comte de Tilli après la perte de la bataille de Breitenfeld obligé de ſe faire panſer à Halle par un chirurgien de la ville. La raiſon en eſt que les chirurgiens de l'armée étoient au bagage, & ne paroiſſoient point dans la bataille (*d*).

(*b*) Diſſertation de Hart p. 8.

(*c*) Fronsberger l. 1. p. 135. l. 3. p. 67.

(*d*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 27.

Un régiment d'infanterie des Impériaux étoit de dix compagnies ou drapeaux, & le pied complet étoit de trois-mille hommes. Il y avoit outre les officiers ci-deſſus nommés un colonel & un lieutenant-colonel, un ſecretaire, un aumônier, un prevôt & ſes ſatellites.

Les hiſtoriens qui ont écrit de la guerre tricennale, comme *Chemnitz*, *Gualdo*, *M. de M.* & d'autres, conviennent que du tems de Guſtave-Adolphe les régimens impériaux ne furent jamais ſur le pied complet. A la bataille de Breitenfeld ils étoient à peine de quinze-cent hommes. Ceux de Walſtein qui avoient beaucoup ſouffert ne pouvoient guéres être plus forts (*e*). Mais ce qui prouve qu'ils n'étoient pas ſi conſidérablement affoiblis ou que le pied en étoit plus fort, c'eſt qu'en les comptant ſur le pied des premiers, on trouve que les quatre-vingt-ſix compagnies de Walſtein devoient être au moins de deux-cent hommes chacune. En voici la preuve: Walſtein avoit quarante-mille hommes. Il en faut retrancher ſeize-mille-neuf-cent pour la cavallerie, reſtent vingt-trois-mille hommes pour l'infanterie, dont il faut encore retrancher les mouſquetaires détachés. Ainſi par tout ce que je viens de dire je me ſuis cru autoriſé à compter les com-

(*e*) Hart T. II. p. 525.

pagnies d'infanterie des Impériaux à la bataille de Breitenfeld ſur le pied de cent-cinquante hommes & à les porter à deux-cent hommes à Lutzen. On pourroit croire que l'expérience apprit aux Impériaux à réduire les régimens dans la ſuite. Car du tems de Montecuculi (*a*) ceux d'infanterie n'étoient plus que de quinze-cent hommes. Les régimens flamands qui ſervoient dans l'armée du prince d'Orange ne faiſoient que mille combattans, & pluſieurs ſouverains ne tardérent pas à faire la même réduction.

(a) Pag. 30.

§. VIII. *De la force des régimens, compagnies & eſcadrons avec le nombre de leurs officiers chez les Suédois.*

Force des régimens &c. chez les Suédois.

Les régimens Suédois étoient moins forts que ceux des Impériaux, & il y avoit auſſi moins d'hommes par compagnie. Un eſcadron étoit compoſé de deux diviſions, chacune de trente-trois cavaliers (*b*). En voici la preuve. A la bataille près de Leipſic le roi avoit cent-trente-eſcadrons, leſquels, en y comprenant quatre-cent cavaliers détachés, faiſoient neuf-mille chevaux. Or le pied commun indique ſoixante-ſix chevaux par eſcadron; ce qui s'accorde avec ce que je viens de dire (*c*). Les eſcadrons Saxons peuvent être comptés ſur le pied de quatre-vingt-quatre cavaliers, ſi on veut admettre avec *Gualdo* que l'électeur avoit dans ſon armée quatre-mille hommes de cavallerie (*d*).

Dans les ordres de bataille rapportés par *Chemnitz*, *Hart*, *M. de M.* & d'autres le nombre des eſcadrons eſt porté depuis quatre juſqu'à douze. Il paroit qu'à Lutzen les régimens ſuédois étoient moins forts qu'à Breitenfeld. Les hiſtoriens ne diſent pas combien le roi avoit d'eſcadrons à Lutzen. On ne pourroit fixer leur nombre que d'après la proportion ſuivante. On ſçait qu'à Breitenfeld Guſtave a eû *quinze* (*e*) ou dix-ſept (*f*) régimens de cavallerie. Ces régimens faiſoient neuf-mille chevaux. Mais à la bataille de Lutzen il avoit vingt-quatre régimens de cavallerie faiſant onze-mille chevaux. D'où il réſulte que les régimens & eſcadrons ſuédois doivent avoir été moins

(b) M. de M. T. II. p. 310.

(c) Id. T. III. p. 299. Puffendorf l. 3. §. 27.

(d) Gualdo p. 73. M. de M. T. III. p. 299.

(e) Chemnitz p. 210.

(f) Th. Eur. T. II. p. 433.

forts à Lutzen qu'à Breitenfeld. Or ſuivant cette proportion chaque eſcadron pouvoit être de cinquante-huit chevaux ou environ.

Chaque régiment de cavallerie avoit ſon colonel & un lieutenant-colonel pour commander dans ſon abſence. Chaque eſcadron avoit ſon capitaine, un lieutenant & un cornette. Les bas-officiers étoient le ſergent & quelques caporaux. Le ſon étoit compoſé de deux ou trois trompettes.

Les compagnies d'infanterie ſuédoiſe étoient dans la même proportion, toûjours plus foibles que celles des Impériaux. En ſuppoſant le pied complet une compagnie étoit de cent-quarante-quatre hommes, y compris dix-huit chefs de file & ſix caporaux qui étoient tirés des ſoldats & qui rangeoient avec eux (*a*). Chaque compagnie avoit trois tambours. Le capitaine étoit obligé de tenir ſa compagnie ſur le pied complet & de remplacer les déſerteurs ou ceux qui mouroient de maladie. Le roi en dédommageoit le capitaine par les paſſe-volants. C'eſt à dire, que le capitaine recevoit la paye pour onze hommes, & n'en avoit réellement que dix, ou cent-quarante-quatre hommes lorſque le roi lui en payoit cent-cinquante-huit (*b*). La fonction du lieutenant étoit d'exercer la compagnie, de monter la garde & de châtier les ſoldats. L'enſeigne portoit le drapeau, & pour inſpirer aux ſoldats plus d'attachement au drapeau & à celui qui le portoit, jamais l'enſeigne n'étoit chargé de punir la troupe. Il avoit au-contraire le droit d'interceder pour le coupable. Le ſergent qui étoit le premier bas-officier aidoit le lieutenant à exercer la compagnie, il montoit la garde, faiſoit la ronde & la patrouille. Le maréchal des logis & le capitaine des armes avoient les emplois qu'ils ont encore. Le cinquiéme ſergent étoit le guide ou guidon (*Fuhrer*), ainſi appellé parce qu'il portoit le drapeau dans les marches. Hors de là il avoit le ſoin des malades de la compagnie.

Suivant *Schildknecht* un régiment d'infanterie complet étoit de huit compagnies, chacune de cent-quarante-quatre hommes, fai-

(*a*) Schildknecht l. 3. c. 13.

(*b*) Id. l. 3. c. 14.

ſant en tout onze-cent-cinquante-deux hommes (*a*). On trouve auſſi dans le plan du lord *Rea* qu'un régiment de mille-huit hommes eſt partagé en huit compagnies (*b*). On peut donc compter huit compagnies par régiment. Mais il paroît que dans les régimens étrangers on paſſoit ce nombre, puiſqu'on trouve à la bataille de Breitenfeld des régimens de douze compagnies (*c*). Le nombre de ces compagnies changea même lorſque le roi diviſa ſon armée en brigades.

(*a*) Schildknecht l. 3. c. 13.

(*b*) M. de M. T. II. p. 377.

(*c*) *Id.* T. III. p. 296.

Le lord *Rea* & l'ingénieur *Schildknecht* aſſignent à l'infanterie ſuédoiſe celui-ci deux tiers de mouſquetaires & un tiers de piques, le premier trois ſeptiémes de piques & quatre ſeptiémes de mouſquetaires. La différence eſt peu conſidérable.

En conſultant les hiſtoriens ſur la force des régimens d'infanterie, on trouve qu'au mois de décembre 1630 Guſtave-Adolphe avoit douze régimens devant Greiffenhagen, qui ſelon M. de M. faiſoient douze-mille hommes (*d*) de pied.

A la bataille près de Leipſic le roi avoit treize-mille hommes d'infanterie, ſon ordre de bataille étoit de quatre-vingt-quatre compagnies (*e*), & il y avoit deux-mille-neuf-cent-ſoixante & dix mouſquetaires détachés. D'où il s'enſuit que les régimens ſuédois étoient encore ſur le même pied qu'ils avoient été devant Greiffenhagen. Mais *Gualdo* dit que le roi avoit à Lutzen cent-trente-deux compagnies au corps de bataille & au moins dix-huit compagnies de mouſquetaires diſtribuées entre les eſcadrons, & que toute ſon infanterie faiſoit alors ſeize-mille hommes. Ceci prouveroit que les régimens étoient fort diminués de ce qu'ils avoient été à Breitenfeld & devant Greiffenhagen. Car en prenant le pied commun une compagnie qui étoit de cent-vingt hommes à Breitenfeld ſe trouve réduite à cent-neuf hommes à Lutzen.

(*d*) *Id.* T. II. p. 425. Puffendorf l. 2. §. 38. De Prades p. 52.

(*e*) Th. Eur. Lottich, Puffendorf l. 3 §. 27.

Un régiment d'infanterie ſuédoiſe avoit ſon colonel, un lieutenant-colonel, un ſergent-major, un quartier-maître qui rangeoit

entre le major & le capitaine, cinq capitaines, deux capitaines-lieutenants, six lieutenants, huit enseignes & quarante bas-officiers. Dans l'état, que les Allemands appellent *Unterstab*, étoient compris le secretaire & ses quatre écrivains qui faisoient les listes du régiment, deux aumôniers & quatre chirurgiens (*a*), un tambour-major, huit vivandiers, & le prevôt avec ses archers.

(*a*) Hart dissertation p. 8.

Proportion entre la cavallerie & l'infanterie.

§. IX. *Proportion entre la cavallerie & l'infanterie dans les deux armées.*

Tilli avoit à Breitenfeld dix-sept régimens de cavallerie & dix-huit d'infanterie. J'ai dit §. VI. que sa cavallerie faisoit treize-mille chevaux & l'infanterie vingt-quatre ou selon d'autres vingt-sept-mille hommes. A cette même bataille de Breitenfeld Gustave avoit neuf-mille cavaliers & treize-mille fantassins. J'ai dit au même §. VI. que la cavallerie de Walstein étoit de seize-mille-neuf-cent chevaux & son infanterie de vingt-trois-mille hommes (*b*).

(*b*) Gualdo p. 217.

Ainsi chez les Impériaux il y avoit en 1631 une fois plus d'infanterie que de cavallerie; & dans l'armée suédoise la cavallerie faisoit les trois quarts de l'infanterie. Malgré ce grand nombre de chevaux, la cavallerie impériale étoit d'un bon quart plus forte que celle des Suédois & l'infanterie le double de celle de Gustave-Adolphe, si on ne compte pas les Saxons.

A Lutzen l'année 1632 la cavallerie des deux armées faisoit les trois-quarts de l'infanterie. Mais la cavallerie impériale étoit d'un bon quart plus forte que celle des Suédois, & l'infanterie presque d'un tiers supérieure à celle du roi.

De la paye.

§. X. *De la paye & de l'étape pour la subsistance des troupes dans les deux armées.*

La paye des Impériaux étoit plus forte que celle des Suédois; mais on faisoit des retenues aux troupes, & elles n'étoient pas payées aussi exactement que celles du roi de Suéde.

Un colonel qui commandoit mille chevaux des Impériaux avoit par mois . . . . . . . . . . . . . . Fl. 400
Un capitaine . . . . . . . . . . . . . . — 125
Un lieutenant . . . . . . . . . . . . . . — 40
Un cornette . . . . . . . . . . . . . . — 30
L'empereur payoit par mois pour chaque cuiraffier & la nourriture de fon cheval (a) . . . . . . . . — 24

Ainfi un régiment de cavallerie coûtoit à l'empereur par mois dix-neuf-mille-cinq-cent-huit florins d'empire, le florin faifant 15 batzen ou 25 ftuver de Brabant (b) ou 16 bons gros; ce qui reviendroit à trois-mille cinq écus & huit bons gros argent de Brandebourg.

*Fronsberger* dit que de fon tems l'entretien d'un régiment d'infanterie porté à quatre-mille hommes, revenoit à trente-fept-mille-huit-cent-vingt-quatre florins par mois (c). *Wallenhaufen* qui eft plus moderne ne compte par mois pour l'entretien d'un régiment allemand de trois-mille hommes que vingt-fept-mille florins (d).

Il eft bon d'obferver que depuis Maximilien II. jufqu'à Ferdinand II. la paye du colonel fut portée de 400 florins à 835 (e). Ainfi

Le colonel avoit par mois . . . . . . . . . . Fl. 835
Le capitaine . . . . . . . . . . . . . . — 180
Le lieutenant . . . . . . . . . . . . . . — 50
L'enfeigne . . . . . . . . . . . . . . — 45
Le moufquetaire . . . . . . . . . . . . . . — 6
Le piquier ou double paye . . . . . . . . . . — 9
Un fergent . . . . . . . . . . . . . . — 11
Un caporal . . . . . . . . . . . . . . — 10

Suivant le docteur *Hart* un colonel fuédois lors de l'entrée de Guftave en Allemagne avoit deux-mille écus par an, un lieutenant-colonel mille, un capitaine fept-cent écus, le lieutenant trente écus par mois, & le fimple foldat vingt & un bons gros par femaine. La paye fe donnoit trois fois par mois le 11, le 21, & le dernier du

(a) Fronsberger l. 1. p. 49.
(b) Id. l. 11. p. 21.
(c) Id. l. 11. p. 20.
(d) Kriegeskunft zu Fufs p. 17.
(e) Fronsberger l. 2. p. 20.

mois. Dans certaines occasions le roi voulant encourager les troupes leur faisoit distribuer un tiers & quelque-fois deux de la solde du mois (a).

(a) Hart dissertation p. 16.

De l'étape.

## *De l'étape.*

Pour la distribution de l'étape il y avoit chez les Impériaux un *étapier* ou commissaire des vivres par régiment, qui étoit tenu de fournir les vivres & le fourage nécessaires. Chaque soldat avoit par jour deux livres de pain & une livre de viande. On comptoit par jour pour la nourriture d'un cheval six livres d'avoine ou quatre livres d'orge ou de seigle, & dix livres de foin. On y ajoûtoit trois fagots de paille par semaine (b).

(b) Montecuculi p. 55.

Quand les vivandiers apportoient les denrées au camp, le prevôt du régiment y mettoit le taux & les soldats les payoient sur ce pied (c).

(c) Fronsberger l. 1. p. 85.

Il est à croire que le même ordre s'observoit à l'armée suédoise. On y donnoit le pain aux soldats, mais ils le payoient de leur solde. Cependant le docteur *Hart* dit qu'il restoit encore à chaque soldat trois bons gros par jour. Ainsi quand j'ai dit qu'il recevoit vingt & un gros par semaine, j'ai entendu ce qui lui restoit son pain payé.

La conduite des équipages à l'armée de l'empereur se faisoit par entreprise. Il y avoit des *Wagenmeister* qui fournissoient les chevaux & qui avoient l'inspection sur les valets de l'armée (d). Le bagage étoit très-considérable alors. Chaque cavalier outre son cheval de service avoit un bidet ou cheval pour le fourage, qu'on appelloit *petie*. Un goujat conduisoit ce cheval à la suite de l'escadron (e). Dans l'armée de l'empereur on passoit à chaque compagnie quatre chariots pour le bagage & un pour les vivres (f). *Montecuculi* ajoûte qu'on permettoit aux fantassins en campagne de mener avec eux des femmes & des bêtes de charge (g). Mais pour tenir ces femmes en ordre il y avoit un vieux soldat par compagnie qui les surveilloit & qu'on appelloit le *Rumor-Meister* ou maître du bruit (h).

(d) Id. l. 2. p. 19.

(e) Wallenhausen K. K. zu Pferde p. 28. Montecuculi p. 59.

(f) Id.

(g) Montecuculi p. 59.

(h) Fronsberger l. 1. p. 39 à 40.

Les

Les Suédois avoient moins de bagage que les Impériaux, & on trouve dans leurs reglemens militaires quelques articles de police qui ont été adoptés par d'autres puissances (*a*). On voit encore une ordonnance de Charles-Gustave qui regle la marche des chariots (*b*).

(*a*) Montecculi p. 59.
(*b*) Hoyers Brandenburgisches Krieges-Recht.

§. XI. *De l'habillement des troupes dans les deux armées.*

Habillement des troupes.

L'habillement des troupes allemandes étoit tel qu'on représente l'habillement suisse. C'est à dire, que les soldats portoient de grandes culottes, & l'habit n'étoit qu'une petite camisole juste au corps avec des manches fort larges. Il paroît qu'on ne connoissoit pas encore l'usage des manteaux, car il n'en est fait mention pour la premiére fois que sous Ferdinand III. Ainsi ils sont postérieurs à l'année 1637 (*c*).

La forme des chapeaux étoit celle d'un cone tronqué ayant pour base de petits bords rabattus, comme sont encore les chapeaux des matelots hollandois.

(*c*) Hoyers Brandenburgisches Krieges-Recht. Kaisers Ferdinandi III Art. Brief.

La cavallerie avoit des bottes fort larges terminées par de grandes genouilléres rabattues (*d*) que quelques-uns faisoient border d'une frange d'or ou d'argent.

(*d*) Hart dissertation p. 30.

Les officiers avoient à leur chapeau un bouquet de plumes de différentes couleurs. Ils se distinguoient aussi par une chaîne d'or & par l'écharpe qu'ils portoient en bandouliére. Le docteur *Hart* dit que la couleur de cette écharpe étoit indifférente. Je ne dispute pas que la couleur en soi ne fût indifférente, mais elle étoit la même dans toute l'armée. *Gualdo* dit expressément que Walstein en fit un article de la discipline militaire qu'il introduisit en reprenant le commandement, & qu'il ordonna à toute l'armée de porter des écharpes rouges (*e*).

(*e*) Gualdo p. 151.

Les soldats suédois avoient des casaques fort larges doublées de pelisse en hyver (*f*). Ces justaucorps étoient de couleurs différentes, dont le nom passoit au régiment. Ainsi le régiment de Damitz étoit appellé *la brigade blanche &c.* Les officiers de cavallerie portoient un

(*f*) *Id.* p. 31.

(a) Differtat. de Hart p. 8.
(b) Gualdo p. 74.

collet de buffle. Le roi en avoit un de peau d'élan ſelon *Hart* (*a*) ou de buffle ſuivant *Gualdo* (*b*).

Armes de la cavallerie impériale.

§. XII. *Des armes défenſives & offenſives de la cavallerie impériale.*

Comme le roi de Suéde avoit des principes différents de ceux que les généraux de Ferdinand ſuivoient, il eſt naturel que cette différence ſe retrouve auſſi dans les armes dont ſa cavallerie ſe ſervoit. Je vais décrire les armes défenſives & offenſives des deux armées, il ſera plus aiſé de juger quelles étoient les meilleures.

Cuiraſſier armé de pied en cap.

*Wallenhauſen* nous a conſervé la figure d'un cuiraſſier de l'empereur armé de pied en cap tel qu'il étoit encore l'année 1634. Cette figure ſe voit dans ſon *Art de la Guerre pour la Cavallerie.* Par la deſcription que l'auteur y donne de l'armure d'un cuiraſſier impérial, on peut juger qu'il devoit être comme affaiſſé ſous le poids de ſes armes, & le cheval très-chargé.

La ſelle étoit à deux arçons comme le ſont encore celles de la cavallerie, mais les arçons étoient plus élevés. Le cuir de la ſelle débordoit les deux arçons, & faiſoit l'effet de la houſſe. La bride étoit couverte d'un fer battu, qui ſe plioit à volonté par le moyen des charnieres qu'on y avoit ménagées. Le mors étoit ce qu'il eſt encore, excepté que les branches étoient exceſſivement longues. Le cuiraſſier avoit la tête emboitée dans un heaume ou ſalade à l'épreuve du coup de ſabre & d'une bale morte. La viſiére qui tenoit aux deux côtés du caſque étoit mouvante, enſorte que dès que le cavalier ne combattoit plus, il relevoit cette viſiére qui repoſoit alors ſur le ſommet du heaume. Le cavalier pour préſerver ſon cou de la bale ou de l'arme blanche, paſſoit la tête dans un *gorgerin* ou collier de fer, dont les larges rebords lui couvroient les épaules. Il étoit cuiraſſé devant & derriére, & la cuiraſſe qu'il avoit ſur la poitrine étoit à l'épreuve de la bale. Il avoit ſes bras dans des *braſſards* dont les jointures étoient recouvertes

par des lames de fer. Ses mains étoient cachées dans des *gantelets* de fer à l'extérieur avec des charniéres aux jointures néceſſaires. L'intérieur du gantelet & le dedans de la main étoient de peau.

Au défaut de la cuiraſſe qui couvroit l'homme par devant il y avoit au deſſus de la ceinture quelques crochets, auſquels il attachoit le tablier qu'on nommoit *taſſette*, qui couvroit l'arçon & deſcendoit ſur la cuiſſe du cavalier. Il avoit de larges culottes de peau dont la partie ſupérieure depuis la hanche juſqu'au deſſus du genou étoit couverte de lames de fer poſées l'une ſur l'autre à peu près comme des écailles de poiſſon. Ces deux plaſtrons qu'on nommoit *cuiſſarts* tenoient à deux crochets au défaut de la cuiraſſe, & étoient outre cela attachés à la cuiſſe avec des courroies qu'on lioit au deſſus du genou. Le deſſus de la jambe étoit couvert d'une plaque de fer qu'on nommoit *devant de gréves*. Elle étoit attachée au deſſus de la cheville du pied & bouclée au deſſus du genou. Le cavalier paſſoit alors ſa jambe dans une botte fort large à cet effet, & où il y avoit d'immenſes éperons attachés. L'épée du cuiraſſier que *Wallenhauſen* nomme *Pedarme* (peut être par corruption pour épée d'arme) étoit droite & pointue pour frapper d'eſtoc comme de taille. La lame ne plioit pas, & à la garde il y avoit une branche ouverte pour préſerver la main du cavalier. L'épée pendoit au ceinturon qui étoit ordinairement fort riche. Ce ceinturon étoit accroché à la cuiraſſe par derriere, & devant il tenoit à la ceinture par une courroie (*a*). Le cuiraſſier avoit à l'arçon de ſa ſelle deux piſtolets fort longs. Le canon étoit de deux pieds & la bale de vingt à la livre (*b*) ou de ſeize ſelon *Wallenhauſen* qui dit que chaque bale peſoit deux lots.

(*a*) Wallenhauſen. K. K. zu Pferde p. 18

(*b*) Schildknecht l. 2. p. 161.

Ce piſtolet avoit une platine *allemande* (das teutſche Schloſs) *c'eſt* à dire, qu'il étoit à rouet avec un chien dans lequel il y avoit une pierre viſſée. Quand on vouloit tirer on abatoit le chien qui repoſoit alors ſur le baſſinet, on bandoit le reſſort en tournant le rouet avec une clef de fer faite exprès, on touchoit la détente, alors la roue

tournant contre la pierre en faisoit sortir des étincelles qui allumoient la poudre du bassinet, & le coup partoit. D'abord on fut obligé d'ouvrir le bassinet; ce qui faisoit perdre du tems. Mais dans la suite on trouva le moyen de faire qu'il s'ouvrît de lui-même en abaissant le chien dessus (*a*). La clef de fer pour monter le rouet pendoit au fourreau droit du pistolet, ainsi qu'une bourse de cuir dans laquelle étoient les bales, & au dessous pendoit la giberne.

(*a*) Montecuculi p. 14.

Cette armure complette des cuirassiers impériaux est celle que prescrit l'ordonnance de Maximilien II. Mais au tems où Montecuculi écrivoit, on avoit sans doute retranché beaucoup de piéces de cette armure & vû la nécessité de soulager le cavalier. Car cet auteur parlant des cuirassiers dit: „ils sont armés aujourd'hui de demi-cuirasses „qui ont le devant & le derriére; de bourguignotes composées de plu„sieurs lames de fer attachées ensemble par derriére & aux côtés pour „couvrir le col & les oreilles; & de gantelets qui couvrent la main „jusqu'au coude." (*b*) Il ne parle, comme on voit, ni des *tassettes*, ni des *cuissars*, ni des *gréves*, preuve qu'on ne s'en servoit plus.

(*b*) *Id.* p. 15.

Armure du carabinier.

Les carabiniers faisoient usage de l'arme à feu plus souvent que de l'arme blanche. Ils étoient à la cavallerie ce que les mousquetaires étoient aux piquiers de l'infanterie. Leur armure consistoit dans un bonnet de fer & une demi-cuirasse ou plastron qui s'attachoit derriére le dos avec deux fortes courroies passées en sautoir.

Leurs armes offensives étoient une carabine, une paire de pistolets & une épée. Le canon de la carabine avoit trois pieds de long & tiroit une bale de deux lots. Le carabinier portoit une bandouliére en écharpe de l'épaule gauche à la hanche droite, & à cette bandouliére pendoit un crochet auquel la carabine étoit attachée. A cette fin il y avoit au fust de la carabine une verge de fer en forme d'anse applatie dans laquelle entroit le crochet de la bandouliére. Cette carabine ainsi que les pistolets, étoient à rouet; invention connue en Allemagne depuis l'année 1586 au rapport d'un italien nommé *Luigi*

*Collado*, que l'on trouve cité dans la *Milice françoise du P. Daniel* (*a*). Le carabinier avoit aussi du côté droit une *gîberne* ou poche de cuir qui contenoit douze cartouches déja chargées, & six autres étoient dans une autre bourse de cuir attachée au pommeau de la selle. La clef pour monter le rouet pendoit à la giberne; ensorte que le carabinier avoit sous la main tout ce qui lui étoit nécessaire pour charger, bander son arme à feu, tirer & recharger.

(*a*) Tom. I.

Dragons.

Les dragons différoient des carabiniers, en ce qu'ils n'avoient aucune arme défensive, & étoient armés comme l'infanterie. On ne voit pas qu'ils ayent eû des pistolets à leur selle. *Gualdo* dit qu'à l'arçon ils avoient une hache (*b*). Montecuculi y ajoute une pelle (*c*). Les croates n'avoient également aucunes armes défensives, les offensives consistoient en une carabine & un large cimeterre (*d*).

(*b*) Gualdo p. 164.
(*c*) Montecuculi p. 15.
(*d*) Id. p. 208.

## §. XIII. *Des armes défensives & offensives de la cavallerie suédoise.*

Armes de la cavallerie suédoise.

L'armure d'un cuirassier de Gustave-Adolphe n'étoit pas à beaucoup près aussi pesante que celle des cuirassiers impériaux. Le suédois n'avoit qu'une demie cuirasse à l'épreuve du mousquet, & un bonnet de fer pour parer le coup de sabre. Il paroît aussi que sa carabine étoit plus courte. Le but du roi de Suéde en retranchant ce qu'il y avoit de superflu dans l'armure de la cavallerie impériale, étoit de rendre la sienne plus leste & plus propre à éxécuter les mouvemens qu'il avoit imaginés; tandis que les Impériaux comme affaissés sous le poids de leurs armes ne formoient que de lourdes masses qui pouvoient à peine se mouvoir. M. le comte de *Turpin* parlant de l'armure de pied en cap que le maréchal de Saxe (*e*) proposoit de rendre à la cavallerie, dit „ qu'un cavalier ainsi armé de toutes piéces doit être très-embarassé de „ ses armes s'il est renversé de dessus son cheval & qu'il ne pourra se „ relever que difficilement. *J*'ai voulu, ajoute-t-il, faire l'expérience „ de ce que j'avance. *J*'ai mis une armure de pied en cap qui étoit „ juste à ma taille & qui, étant debout, ne me génoit point & avec la-

(*e*) Rêveries Ch. 3. Art. 2.

„quelle j'ai marché longtems avec assez d'aisance. Je me suis mis à „genou avec beaucoup de difficulté. Ensuite je me suis assis par terre „& me suis couché. Mais lorsque j'ai voulu me relever, cela ne m'a „pas été possible, & il a fallu me désarmer dans la position où j'étois (*a*). Voilà qui prouve bien la supériorité des armes défensives de la cavallerie suédoise.

(*a*) Commentaires sur Montecuculi. Paris 1769. T. I. p. 94.

Je passe aux armes offensives qui étoient l'épée & les pistolets (*b*). Le comte *Gualdo* donne à la cavallerie allemande de Gustave-Adolphe, outre les pistolets & l'épée, une masse d'armes qui avoit d'un côté un marteau & de l'autre un crochet pour enlever les Impériaux de dessus leurs chevaux en les arrêtant par les boucles de la cuirasse (*c*). C'étoit anciennement l'arme offensive des cavaliers Goths (*d*). Ce qui fait croire que si Gustave en avoit banni l'usage dans ses troupes, c'est qu'il en connoissoit le peu d'utilité. Ainsi quoique pareille arme offensive se trouve encore dans son armée l'année 1632, il faut la regarder comme peu essentielle, & croire que la cavallerie allemande comme la suédoise se servoit communément de l'arme blanche.

(*b*) Puffendorf l. 4. §. 65.

(*c*) Gualdo p. 214. De Prades p. 205.

(*d*) Fronsberger l. 3. p. 165.

Les dragons qui faisoient la seule cavallerie legére des Suédois n'avoient point d'armes défensives. *Gualdo* dit qu'ils étoient armés comme l'infanterie d'un mousquet qu'on tiroit avec une mêche allumée, laquelle étoit autour d'un petit bois attaché à la têtiére du cheval. Ils portoient à la ceinture un cimeterre, & à l'arçon de la selle pendoit une hache qui leur servoit à couper du bois & les palissades quand ils montoient à l'assaut (*e*).

(*e*) Gualdo p. 164.

Armes de l'infanterie impériale.

## §. XIV. *Des armes de l'infanterie chez les Impériaux.*

Il n'y avoit que les piquiers dans l'infanterie qui eussent la demi-cuirasse. Elle étoit à l'épreuve du mousquet & tenoit au corps du soldat par des épaulettes dans lesquelles il passoit les bras, & par une courroie bouclée à la ceinture. Au bas de cette cuirasse étoient accrochées les *tassettes* ou le tablier de fer qui couvroit le ventre du piquier.

Il avoit au cou le *gorgerin* comme la cavallerie & le *pot en tête* qui étoit attaché sous le menton pour le préserver du coup de sabre. L'arme principale du piquier pour l'attaque étoit la *pique*, qui étoit ordinairement de bois de frêne. La flêche quelquefois à deux tranchants & large d'un bon pouce se terminoit en langue de carpe. Quelquefois c'étoit un carrelet; & ce fer tenoit à la pique par deux lames qui avoient au moins cinq paumes de long. Le gros bout de la pique étoit garni d'un fer battu qui se terminoit en pointe (*a*). La longueur de la pique étoit de quinze, seize jusqu'à dix-huit pieds (*b*). Le piquier avoit aussi pour arme offensive une assez longue épée qu'il portoit du côté gauche, elle étoit passée dans un ceinturon que le soldat bouchoit autour du corps. C'étoit aussi l'usage chez les piquiers ou doubles-payes, avant le tems dont je parle, que la quatriéme partie s'armât d'espadons & de halebardes. Celles-ci différoient des piques en ce que la flêche étoit plus large, plus longue, & que les ailes se terminoient en demi-lune. Au-dessous des ailes on attachoit une grosse houpe d'or ou de soye, c'étoit la marque distinctive de l'officier. La halebarde étoit de moitié moins longue que la pique, & le fer du gros bout étoit aussi plus long, plus fort & très-pointu.

(*a*) Wallenhausen K. K. zu Fuss 1630. p. 36.

(*b*) Montecuculi p. 14. & 24.

Les mousquetaires faisoient dans l'infanterie le service des arquebusiers à croc qu'on avoit réformés depuis quelque tems. *L'arquebuse*, dont ils prenoient leur nom, tiroit un gros plomb, le canon n'avoit que trois paumes de longueur, cette arme étoit tout aussi pesante que le mousquet & ne portoit pas si loin (*c*). La seule arme défensive du mousquetaire étoit le *pot en tête* à l'épreuve du coup de sabre. Ses armes offensives étoient le mousquet & l'épée. Le mousquet tiroit une bale de huit à dix à la livre. Toute sa longueur y compris le fust étoit de cinq pieds du rhin, & la longueur du canon trois pieds & demi. On mettoit le feu à l'amorce avec une mêche allumée qui étoit vissée dans le serpentin. Ainsi quand on vouloit tirer, on découvroit le bassinet, on touchoit la détente & alors le serpentin avec la mêche

(*c*) Fronsberger l. 2. p. 50

allumée s'abaissoit sur le bassinet, mettoit le feu à l'amorce & le coup partoit. La portée du mousquet étoit de trois-cent pas ordinaires ou soixante verges rhinlandiques (*a*). Le fourniment du mousquetaire étoit une bandouliére large de trois à quatre pouces qu'il portoit en écharpe de l'épaule gauche à la hanche droite. Comme cette bandouliére n'est plus en usage je l'ai fait graver pour en donner une idée plus juste. A cette bandouliére pendent onze étuis de bois ou de fer blanc A recouverts de peau & fermés par un couvercle B. Chaque étui contient une charge, dix de ces étuis sont pleins, & dans le onziéme est la poudre préparée pour l'amorce. A cette même bandouliére pend aussi la giberne C remplie de poudre, & une bourse de peau D où sont renfermées les bales. On passoit autour de cette bandouliére trois ou quatre bouts de méche E longs de 6 ou 7 paumes. Mais lorsqu'il pleuvoit ou qu'on faisoit une marche de nuit, le bout de la méche allumée étoit passé dans un tuyau de fer blanc percé pour donner de l'air à la méche. A cette même bandouliére pendoit le chapeau du soldat quand il étoit dans l'action & qu'il avoit le pot en tête.

(a) Montecuculi p. 24.

Fig. I.

Le mousquet avoit sa *fourchette* qui étoit un bâton de quatre pieds de long. Un des bouts étoit armé d'une longue pointe de fer qu'on fichoit en terre, & l'autre bout étoit garni de deux fourchons de fer. Il y avoit un trou au bâton dans lequel on passoit un cuir en forme de cordon que le soldat tenoit à la main, laissant traîner la fourchette lorsqu'il marchoit. Quand il vouloit faire feu, il appuyoit son mousquet sur cette fourchette & ajustoit son coup.

Le sabre n'avoit que trois pieds tout au plus, étoit large & se terminoit en ligne courbe. Le soldat le portoit comme un couteau de chasse, en ligne droite. Ce sabre étoit tenu par une large courroie qui pouvoit servir tout à la fois de ceinture & de baudrier (*b*).

(b) Wallenhausen K. K. zu Fuss p. 27 & 28.

§. XV.

§. XV. *Des armes de l'infanterie chez les Suédois.*

Armes de l'infanterie suédoise.

Je n'ai trouvé nulle-part que les piquiers suédois ayent eû des cuirasses, mais toute l'infanterie avoit le pot en tête. Ce n'est pas que je veuille inférer de-là que la cuirasse fût une armure inutile au piquier dans l'attaque. J'ai dit que la pique chez les Impériaux avoit jusqu'à 18 pieds de long. Gustave la racourcit, & en fit une pertuisanne de onze pieds, dont la lame avec sa hampe avoit deux pieds de long, & en bas quatre pouces & demi (*a*) de large. Cette description de la pertuisanne suédoise s'accorde avec celle qu'on trouve dans le traité de la colonne du chevalier *Folard.* Le docteur *Hart* ajoûte que le roi de Suéde rejetta *la fourchette des lances* (*b*). C'est assurément une faute d'impression. L'auteur a voulu parler de la fourchette du mousquet, je m'en rapporte à ce qu'il dit dans un autre endroit. D'ailleurs je ne sache pas qu'aucune nation ait jamais posé la lance sur une fourchette, elle eût par-là trop perdu de sa force & de son jeu. Gustave ôta la fourchette aux mousquetaires malgré ses officiers qui s'opposoient à cette réforme „tant on revient difficilement „des usages chez toutes les nations, soit amour propre, soit paresse „ou stupidité." (*c*) Gustave proscrivit aussi cette bandouliére dont j'ai donné la description, & en sa place il introduisit le *Fourniment* qui contenoit un nombre suffisant de cartouches pour que le soldat ne fût point arrêté dans l'action & que son feu ne perdît point de sa vivacité (*d*). Le docteur Hart dit aussi que le roi perfectionna la platine des mousquets (*e*). Il auroit dû dire en quoi cette platine fut perfectionnée. Ce changement est d'autant plus difficile à découvrir que *Gualdo* parlant des dragons suédois dit qu'ils se servoient encore de mêches pour mettre le feu à l'amorce (*f*). Ce qui est encore plus vraisemblable des mousquetaires. Peut-être que l'amélioration consistoit dans ce ressort qui découvroit le bassinet, en même tems que le serpentin avec la mêche allumée donnoit sur l'amorce, ainsi que je l'ai expliqué plus haut en parlant de la platine des pistolets. Il est à

(*a*) Hart T. I. p. 631.

(*b*) *Id.* p. 65.

(*c*) Réveries du maréchal de Saxe Chap. 3. Art. 2.

(*d*) Hart T. I. p. 628.

(*e*) *Id.* p. 65.

(*f*) Gualdo p. 164.

croire que Guſtave ôtant la fourchette à ſon infanterie lui donna des mouſquets plus legers, puiſque cette fourchette n'avoit été imaginée qu'au défaut de bras aſſez forts pour ſoutenir ces mouſquets en joue.

Exercice de la cavallerie.

## §. XVI. *De l'éxercice de la cavallerie dans les deux armées.*

Chaque eſpéce de cavallerie avoit ſon éxercice. Le cuiraſſier qui étoit éxercé à l'eſtoc ou à la pointe devoit courir le bras tendu, la pointe de l'épée en avant, & toucher un but qui pour cet effet étoit attaché à différentes hauteurs. Le plus haut but étoit de niveau avec la gorge d'un cavalier aſſis ſur la ſelle. Le ſuivant répondoit au poitrail du cheval, & le plus bas étoit à deux pieds de terre afin que le cavalier s'accoutumât à percer le fantaſſin du premier rang qui avoit un genou en terre. On lui apprenoit à détourner ſon cheval ſur la gauche, à enfiler la viſiére du cavalier ou à percer le poitrail du cheval. Il étoit également éxercé à faire le coup de piſtolet aux mêmes buts pour apprendre à tuer l'homme ou le cheval. Cependant il ne devoit lâcher ſon coup que quand il étoit aſſez près pour voir le blanc des yeux de ſon adverſaire (*a*). Le cuiraſſier ne commençoit à pouſſer ſon cheval en carriére qu'à ſoixante pas de l'ennemi (*b*).

Le carabinier devoit tirer à cheval, il étoit même obligé de faire feu en pleine carriére, & de tirer en tout ſens (*c*) de droite & de gauche, en face & derriére lui. Ainſi lorſqu'il avoit tiré ſa carabine en face, il avançoit quelques pas ſur la gauche & tiroit le piſtolet de la droite; il ſe portoit alors ſur la droite & tiroit le piſtolet de la gauche (*d*). Les dragons & les mouſquetaires avoient le même éxercice. Cependant on apprenoit auſſi aux dragons à tirer à cheval (*e*) & on leur montroit ſurtout comment ils devoient attacher leurs chevaux l'un à l'autre en jettant la bride de l'un ſur le cou de l'autre, lorſqu'ils devoient mettre pied à terre.

(*a*) Wallenhauſen K. K. zu Pferde p. 19.
(*b*) Baſta, traité de la cavallerie.
(*c*) Wallenhauſen K. K. zu Pferde p. 20.
(*d*) Schildknecht l. 3. p. 168.
(*e*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 22.

Comme les cuiraſſiers ſuédois avoient des armes plus legéres, leur éxercice étoit auſſi plus ſimple & plus promt que celui des cuiraſſiers

de l'empereur. Ils attaquoient ferrés, & dès qu'ils avoient fait feu du piſtolet, ils mettoient le ſabre à la main & chargeoient (*a*). En parlant des manœuvres de la cavallerie dans les deux armées, je ferai voir combien cette maniére des Suédois étoit préférable à celle des Impériaux. Les dragons ſuédois devoient auſſi ſavoir mieux tirer à cheval que ceux de l'empereur, puiſque dans un jour d'action ils rangeoient avec la cavallerie & faiſoient le ſervice des carabiniers.

(*a*) Pfiffendorf l. 4. §. 65.

Maniement des armes.

§. XVII. *Du maniement des armes dans l'infanterie des deux armées.*

La maniere d'éxercer l'infanterie allemande étoit longue & minutieuſe. Quand les piquiers ſe repoſoient ſur la pique ils la tenoient de la main droite, & quand ils marchoient ils l'avoient ſur l'épaule droite; ce qui ſe faiſoit en trois tems. On leur apprenoit à préſenter la pique en avant contre l'infanterie en tout ſens. Ce qui ſe faiſoit en la tenant horizontalement. Au lieu que contre la cavallerie ils l'allongeoient de biais de bas en haut, portoient le pied gauche en avant, tenoient la pique de la main gauche, la baiſſoient, en tenoient le bout appuié contre le pied droit, & avoient l'épée nue dans la main droite. Quelquefois ils portoient *la pique trainante*, ce qui ſe faiſoit en la tenant au-deſſous du fer. C'étoit afin que l'ennemi ne put pas reconnoître où ils étoient. On avoit vingt & un commandemens dans le maniement de la pique.

On ne trouve nulle part quel étoit l'éxercice des piquiers ſuédois, ce qui fait croire qu'ils avoient le même éxercice, parce que tous les mouvemens en étoient néceſſaires. Les hauts & bas-officiers avoient un maniement particulier pour la halebarde qu'ils portoient de différentes maniéres. Lorſqu'ils étoient en ligne, ils ſe repoſoient deſſus & la tenoient de la main droite. Les bas-officiers montoient la garde la halebarde ſur l'épaule. Dans les convois funébres hauts & bas-officiers la portoient renverſée ſous le bras droit (*b*).

(*b*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 85.

Le maniement des armes pour l'infanterie chez les Impériaux étoit ſurchargé de commandemens. Il falloit quatre-vingt-dix-neuf tems pour que le ſoldat tirât & rechargeât (a). Le ſoldat trainoit la fourchette de la main gauche, il tenoit la mêche allumée entre les trois derniers doigts de la même main, il devoit voir ſi la mêche du ſerpentin touchoit au baſſinet, porter de la main gauche la fourchette ſous le mouſquet, diriger le mouſquet avec le pouce de la main droite, & avec les quatre derniers doigts couvrir le baſſinet auſſi longtems qu'il viſoit. Auſſitôt qu'il avoit tiré & mis une nouvelle amorce dans le baſſinet, il le fermoit, verſoit la charge dans le canon, y faiſoit couler la bale, & bourroit. On recommandoit au ſoldat de viſer aux jambes de l'infanterie, ou au poitrail du cheval. Quand le mouſquetaire étoit en faction en tems de guerre il devoit tenir toûjours le mouſquet appuié ſur la fourchette, & il ſe mettoit dans cette attitude dès qu'il voyoit l'officier s'approcher de ſon poſte.

(a) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 32.

Le maniement du mouſquet chez les Suédois étoit beaucoup moins compoſé, par une ſuite des retranchemens & améliorations que Guſtave-Adolphe avoit introduits dans les armes à feu. J'en ai parlé plus haut; par le retranchement de la fourchette les mouſquetaires ſuédois gagnoient pluſieurs tems & étoient auſſi plus leſtes dans les marches. Ils n'éprouvoient pas l'incommodité d'avoir pendu au bras gauche un bâton ferré de quatre pieds de long, qui devoit embaraſſer le ſoldat dans les marches ou lorſqu'il chargeoit. Les Suédois n'avoient pas beſoin non plus d'ouvrir le baſſinet qui s'ouvroit de lui-même en lâchant la détente; ce qui étoit une grande commodité pour eux. Car on vient de voir que le mouſquetaire de l'empereur avoit quatre doigts de la main droite occupés à couvrir le baſſinet & qu'il ne pouvoit ſoutenir ſon mouſquet qu'avec le pouce; ce qui devoit l'empêcher de le tenir ferme & de viſer juſte. Un autre avantage étoit d'avoir des charges toutes faites dans des cartouches. Il eſt même étonnant qu'on n'ait pas penſé pluſtôt à en faire uſage pour le mouſquet, d'autant plus

que les carabiniers impériaux s'en servoient. On devroit croire que les Suédois qui perfectionnérent la platine du mousquet, lui avoient approprié celle du pistolet, en substituant le chien armé d'une pierre au serpentin qui n'avoit qu'une méche. Cependant on ne peut rien dire de positif là-dessus.

§. XVIII. *De la hauteur des files de cavallerie & d'infanterie dans les deux armées & de leur front.*

Hauteur des files & grandeur du front.

Avant de faire manœuvrer les troupes il est bon d'établir un principe d'autant plus nécessaire qu'il servira à donner les dimensions éxactes des deux ordres de bataille qui font la partie la plus intéressante de l'histoire militaire de Gustave-Adolphe. Le principe que je cherche à établir est la mesure éxacte du front qu'occupoient le cavalier & le fantassin. La seconde question est liée à la premiére, c'est de trouver au juste sur combien de hauteur on a combattu dans les deux armées.

Au tems de la venue de Gustave-Adolphe en Allemagne la cavallerie impériale combattoit sur une si grande hauteur, que ce n'est pas sans me faire violence que j'ai conservé cette faute. Mais c'en seroit une plus grande si je m'écartois en cela du rapport unanime de tous les Historiens & Tacticiens de ce tems-là. *Wallenhausen* qui écrivoit en 1634 un *Art militaire pour la cavallerie* & qui paroit avoir suivi le pied des Impériaux, ne veut pas que les CUIRASSIERS combattent sur moins de cinq de hauteur ni sur plus de dix (*a*). Mais les CHEVAUX-LEGERS qui attaquent l'ennemi avec des armes à feu ne doivent être, dit-il, que sur quatre ou six de hauteur, & jamais au delà (*b*). Le chevalier *Folard* assure que la cavallerie de Walstein combattoit sur huit de hauteur (*c*). Il est aisé de concilier ces deux tacticiens. On admettra avec *Folard* que les cuirassiers impériaux combattoient sur huit de hauteur & on rangera la cavallerie legére sur quatre ou cinq chevaux de hauteur. Ainsi ceux que *Gualdo* nomme cuirassiers dans les ordres de bataille, je les placerai sur huit; & les cavaliers

(*a*) Wallenhausen Krieges-Kunst zu Pferde p. 40.

(*b*) Id. p. 28.

(*c*) Traité de la Colonne p. 142. traduction allem.

qu'il ne dit pas être cuiraffiers, je les rangerai fur cinq de hauteur. De cette maniére il fera aifé de trouver l'efpace qu'ils occupoient.

Quant à la cavallerie de Tilli il n'y a aucun doute là-deffus, je la ferai combattre fur l'ancien pied. Je ferai la même chofe pour l'infanterie, parce que je ne trouve aucun écrivain de ce tems-là qui dife le contraire, & que d'ailleurs Tilli n'avoit pas le génie qu'il faut pour ôfer s'écarter de la voie battue. C'eft auffi pourquoi dans l'ordre de bataille de Breitenfeld on trouvera les cuiraffiers rangés fur dix & les chevaux-legers fur fix de hauteur.

J'aurois bien voulu pouvoir placer la cavallerie fuédoife fur trois de hauteur, mais je me vois contraint de m'écarter de la régle, entrainé par le témoignage du docteur *Hart* qui dit positivement que Guftave fit combattre fa cavallerie fur quatre de hauteur (*a*).

Quant à la maniére dont les Impériaux rangeoient l'infanterie, la voici: Les files étoient de dix hommes, comme on le voit dans plus d'un endroit de *Wallenhaufen* (*b*). Cependant l'ancienne façon étoit de former un bataillon quarré à centre plein. C'eft auffi celle que j'ai fuivie dans le plan de la bataille de Breitenfeld. *Hart* dit auffi que Walftein ne combattit jamais que fur dix de hauteur (*c*). Il faut croire qu'il ne parle ici que de la hauteur des compagnies. Ainfi pour me conformer au rapport du même *Hart* & du plus grand nombre, j'ai été obligé de faire combattre l'infanterie de Walftein à Lutzen fur quarante-cinq de hauteur. Quant à l'infanterie fuédoife, il eft fûr qu'elle n'étoit qu'à fix hommes de hauteur, tous les hiftoriens font d'accord là-deffus (*d*).

Au tems dont je parle, on ferroit les files de trois maniéres: ou l'on ferroit les rangs & les files: ou l'on ne ferroit que les files, & les rangs reftoient ouverts: ou les rangs étoient ferrés & les files ouvertes; ce qui avoit lieu pour la cavallerie comme pour l'infanterie (*e*).

Mon objet n'eft pas de déterminer les différentes diftances qu'on faifoit prendre aux foldats qu'on éxerçoit. Je ne dois parler que de

(*a*) Hart T. II. p. 522.

(*b*) Wallenhaufen K. K. zu Fufs. Plan. VII. VIII. IX. X. XVI.

(*c*) Hart T. II. p. 522.

(*d*) Hart T. II. p. 522. Pufendorf l. 4. §. 65. Schildknecht l. 3. p. 142.

(*e*) Wallenhaufen K. K. zu Pferde p. 32. Schildknecht l. 3. p. 173 & 180.

l'espace qu'occupoient le cavalier & le fantassin dans l'action. Or en n'admettant que le moindre espace, tel qu'on le trouve assigné dans tous les Tacticiens d'alors, cet espace paroît encore excessif en comparaison de celui qu'occupent les troupes de nos jours, surtout l'infanterie. Dans les deux ordres de bataille j'ai suivi *Schildknecht* qui assigne au fantassin deux pieds de front sur deux pieds de hauteur; au cavalier trois pieds de front sur dix de hauteur, & c'est selon lui le moindre espace ou la distance la plus serrée (*a*). *Montecuculi* regarde comme la distance la plus serrée trois pieds de front & autant de hauteur pour le fantassin, & quatre de front sur huit de hauteur (*b*) pour le cavalier. Ce qui paroît encore plus étonnant quand on voit que *Wallenhausen*, qui écrivoit vingt ans avant *Montecuculi* & qui suit l'ancien pied allemand, assigne un moindre espace au fantassin (*c*). Comme cet espace n'excéde guéres celui admis par *Schildknecht*, & que ce dernier étant contemporain & ingénieur de Gustave-Adolphe paroît avoir pris le pied suédois pour base de sa tactique, c'étoit une raison de plus pour moi de préférer sa proportion à toute autre dans le terrein que j'assigne aux troupes tant à pied qu'à cheval.

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 168 & 180.

(*b*) Montecuculi p. 23.

(*c*) Wallenhausen K. K. zu Fuss p. 48.

## §. XIX. *De l'arrangement & de l'éxercice de la cavallerie & de l'infanterie par compagnies chez les Impériaux.*

Arrangement & éxercice par compagnies chez les Impériaux.

Quand la cavallerie éxerçoit par compagnie, le cornette étoit au milieu de la premiére ligne & portoit l'étendart. Les deux autres officiers, le capitaine & le lieutenant se tenoient devant le front, & les bas-officiers derriére l'escadron. La cavallerie se serroit ou s'ouvroit, les intervalles changeoient, c'est à dire, étoient plus ou moins grands suivant le dessein qu'on avoit. On faisoit faire des conversions à la cavallerie comme à l'infanterie, j'en parlerai plus bas. Les évolutions que *Wallenhausen* décrit dans le plus grand détail n'entrent pas positivement dans mon plan. Je me bornerai à décrire les manœuvres que la cavallerie legére faisoit en tirant sur l'ennemi. Cette connoissance est

néceſſaire pour entendre quelques endroits de *Gualdo* & des autres hiſtoriens de Guſtave-Adolphe, qui parlent de ces manœuvres comme de choſes connues. Ce que je dirai ſervira en général à répandre plus de jour ſur la maniére de charger en uſage dans ces tems-là. A B C D ſoient un eſcadron de carabiniers qui doivent courir ſur l'ennemi & faire feu en même tems. Soit A B le premier rang ou le front. Ce premier rang avance en ligne droite de A B en E F à 30 pas de l'ennemi. Là il fait halte un moment, met en joue au deſſus de l'oreille gauche du cheval & tire la carabine. Il la laiſſe retomber, prend le piſtolet de la droite, caracole à gauche de E en G & de F en H dix pas en avant, fait le coup de piſtolet ſur la droite, le remet dans le fourreau, fait un ſecond caracol ſur la droite de G en I & de H en K, en ſorte qu'il n'eſt plus qu'à dix pas de l'ennemi, en même tems il ſaiſit le piſtolet de la gauche & tire ſur la gauche. Dès que ce premier rang avoit ainſi fait tout ſon feu, il ſe ſéparoit au milieu L M; l'aile droite M K galoppoit à droite & L I à gauche, le long du front de M en N & de L en T. Alors la droite M K défiloit de N en O & la gauche L I de T en V & les deux moitiés ſe reformoient en ligne S P derriére l'eſcadron en faiſant un caracol à la ſuite l'un de l'autre. M K occupoit la partie de la ligne P Q, & L I l'autre partie S R. Alors ils rechargeoient leurs armes. Ce premier rang ayant achevé de tirer de la ligne I K, le ſecond rang X Y ſe portoit ſur E F, & dès que I K s'étoit retiré, le ſecond rang faiſoit la même manœuvre que le premier, & les autres de même juſqu'à ce qu'à la fin P S redevenoit le premier rang. Mais ſi le carabinier ne tiroit que ſa carabine, alors le premier rang A B s'arrêtoit en E F, faiſoit feu, & auſſitôt ſe replioit derriére l'eſcadron comme je viens de le dire de I K qui ſe retire en S P (a).

Fig. II.

Les cuiraſſiers chargeoient ſerrés à rangs ouverts, & ſi le premier rang n'avoit pas enfoncé l'ennemi, il faiſoit une décharge de ſes piſtolets, & défiloit de droite & de gauche pour faire place au choc & au feu

(a) Schildknecht lib. 3. p. 168.

feu du second rang; en attendant le premier se reformoit derriére l'escadron comme je l'ai dit des carabiniers (*a*).

(*a*) Schildknecht L. 3. p. 169.

Des officiers de cavallerie, qui liront cette manœuvre que je viens de décrire de l'ancienne cavallerie allemande, seront sans doute étonnés comment un seul rang de cavallerie pouvoit s'avancer à dix pas de l'ennemi, sans qu'il fût culebuté & haché par la cavallerie ennemie. Cette manœuvre pouvoit sans doute avoir cet inconvénient & d'autres encore. On lit par éxemple qu'en l'année 1554 les Impériaux à la bataille de Renti éprouvérent un inconvénient qui fut une suite naturelle de la manœuvre en question. Dans la description de cette bataille (*b*) il est dit, que „le duc de Guise ramassa toute sa cavallerie „pour résister au comte de *Vulenfrut* qui s'approchoit de lui avec ses „deux-mille Reiters. Il essuia les décharges des premiers rangs en „avançant toûjours, & contraignit ainsi ce gros escadron à reculer „insensiblement, d'où il arriva que ceux qui avoient tiré leurs pistolets „firent le caracol à leur ordinaire, & cherchérent à se mettre au dos „de l'escadron pour recharger leurs pistolets. Ils trouvérent rempli le „terrein que leur général avoit laissé vuide pour ce sujet, parce que „l'escadron de leurs hommes d'armes en reculant l'avoient occupé; & „comme ils n'osoient ni demeurer à découvert ni recharger en pleine „campagne, de peur d'être surpris en cet état, ils entreprirent de se „couler entre l'escadron de leurs hommes d'armes & les troupes fla„mandes, en supposant que celles-ci feroient une démarche en arriére „pour leur donner passage. Mais au lieu de cela elles se renversérent „sur les Allemands du maréchal de Gueldre... La lenteur du conné„table de Montmorenci empêcha la prise de l'empereur & l'entiére „ruïne de son armée dont cette manœuvre étoit la cause." Montecuculi attribue la perte de la bataille de Lutzen à cette même manœuvre de la cavallerie de Walstein, *qui se retire si vite*, dit-il, *que cela a l'air d'une fuite, ôte le courage aux autres ou bien les heurte & se renverse sur eux* (*c*). Cependant on voit que la cavallerie chargeoit en-

(*b*) Victoires mémorables des François T. I. p. 273. Paris 1754.

(*c*) Montecuculi p. 34.

core de la même maniére l'année 1670, trente-huit ans après la funeste expérience que Walstein en fit à Lutzen (a). Ce qui prouve combien on reste attaché aux mauvais usages, comme on est quelquefois trop promt à quitter les bons.

(a) Art de la guerre du maréchal de Puiségur.

Quand l'infanterie allemande éxerçoit par compagnies, la compagnie étoit divisée en trois pelotons, chacun de dix hommes de hauteur. Les pelotons de la droite & de la gauche étoient de mousquetaires, & celui des piquiers faisoit le milieu. Le capitaine se plaçoit à la tête des mousquetaires de la droite, l'enseigne menoit les piquiers, & le lieutenant étoit devant les mousquetaires de la gauche. Les bas-officiers étoient placés au dos de la compagnie (b). Quand la compagnie éxerçoit, les soldats étoient à files & à rangs ouverts. Ils apprenoient à tourner sur leur centre en tous sens, ce qui se faisoit par des mouvemens trop longs à détailler ici & qui d'ailleurs n'entrent pas dans mon plan. *Wallenhausen* en décrit quarante-huit différens. Je ne ferai ici que la description d'une manœuvre pour donner une idée de la multiplicité des mouvemens dont l'éxercice étoit alors chargé. Soit A B le front d'une compagnie d'infanterie qui doit faire un quart de conversion à droite:

(b) Wallenhausen K. K. zu Fuss p. 42.

Fig. III.

1° On doubloit les rangs, ce qui se faisoit ainsi: la moitié de la compagnie F C D E se glissoit dans les intervalles de la premiére partie B A H G; c'est à dire, que la file F E défiloit le long de B G & ainsi des autres qui passoient chacune entre ses files collatérales.

2° Les files faisoient un à droite, excepté la premiére file A H de l'aile droite qui restoit en place.

3° Les autres files marchoient à celle-ci, se serroient à elle & toute la compagnie faisoit front.

4° Alors on serroit les rangs en avant & on faisoit le quart de conversion comme il se fait de nos jours (c).

(c) Wallenhausen K. K. zu Fuss p. 46.

Les tacticiens allemands de ce tems-là rapportent différentes manieres dont l'infanterie chargeoit, entre lesquelles il y en a beaucoup

qui n'ont existé que dans leur imagination. Les plus ordinaires étoient les suivantes:

Le premier rang de mousquetaires A I avançoit en L K & faisoit feu. M L faisoit un à droite & M K un à gauche, & tous deux défiloient sur L W & K N où ces deux parties se rejoignant, formoient le rang N W au dos de la division, & rechargeoient. Le second rang avançoit, faisoit feu & se retiroit de la même maniére, & ainsi des autres jusqu'à ce que le rang N W se retrouvât en A I & redevînt le premier rang. C'est ainsi qu'on chargeoit quand le front étoit serré. Mais lorsque les files étoient ouvertes, le premier rang B P* avançoit en Q R, & sitôt qu'il avoit tiré il faisoit un demi-tour à gauche & chaque mousquetaire marchoit entre les files. Ainsi le soldat Q marchoit le long de la ligne Q S jusqu'en S, celui T alloit se placer en V & ainsi des autres qui faisoient alors volte-face, formoient le rang S W, & rechargeoient &c. Fig. III.

*3me division.

## §. XX. *De l'arrangement & de l'éxercice de la cavallerie & de l'infanterie par compagnies chez les Suédois.*

Arrangement & éxercice par compagn. chez les Suédois.

Les défauts qui se trouvoient dans l'éxercice trop compliqué de la cavallerie & de l'infanterie allemande n'avoient point échappé au génie pénétrant de Gustave-Adolphe. D'abord il proscrivit de son armée la maniere de charger des cavaliers impériaux qui mettoient leur plus grande force dans les décharges qu'ils faisoient en caracolant, comme je l'ai expliqué plus haut. Au contraire dans les principes de Gustave la cavallerie devoit tirer sa plus grande force de l'arme blanche. Il ne regardoit le pistolet que comme une arme propre à faciliter l'attaque; maxime diamétralement opposée à celle des Impériaux. Aussi la principale manœuvre des cavaliers suédois consistoit à charger en carriére. Ils faisoient feu quand ils arrivoient à la portée du pistolet, & aussitôt mettoient le sabre à la main (*a*). Le feu des pistolets facilitoit la charge qui avoit alors son plein effet, parce qu'il causoit par-ci par-

(*a*) Puffendorf l. 4. §. 65.

là des vuides dans l'escadron ennemi qui n'ayant pas le tems de se serrer étoit plus aisément rompu. Un autre avantage qu'avoient les cavaliers suédois, c'est que formant de plus petits escadrons ils pouvoient aussi se mouvoir avec plus de célérité. L'escadron suédois étoit partagé en deux divisions, chacune de 32 ou 33 chevaux; ainsi l'escadron avoit 13 cavaliers de front sur 4 de hauteur.

L'exercice de l'infanterie suédoise étoit aussi moins composé que celui des Impériaux. Une compagnie suédoise rangée sur six de hauteur n'avoit pas besoin de doubler ses rangs pour faire un quart de conversion. Au reste, quant aux mouvemens & aux évolutions indispensables, il est à croire qu'ils étoient les mêmes dans les deux armées. Les compagnies suédoises formoient aussi trois divisions chacune, les piquiers avoient le milieu & les mousquetaires étoient aux ailes comme chez les Impériaux (a). Mais le capitaine étoit à la tête des piquiers & avoit devant lui l'enseigne qui portoit le drapeau. Le lieutenant conduisoit la premiere division des mousquetaires, & le premier sergent ou *Feldwebel* menoit la division de la gauche.

Une compagnie faisoit plusieurs escouades de 24 hommes chacune, laquelle avoit son chef qui étoit un bas-officier où l'officier ne pouvoit pas être. Les autres bas-officiers étoient au dos de la compagnie. On trouve dans le plan du lord *Rea* un petit intervalle entre chaque escouade de mousquetaires qui ne se voit pas entre les escouades des piquiers (b). Le docteur *Hart* dit que Gustave-Adolphe faisoit charger l'infanterie par pelotons (c). Mais il n'explique pas comment se faisoit cette charge. On ne pourroit s'en faire qu'une idée fausse en voulant comparer le feu de cette infanterie au nôtre. Tout un peloton de mousquetaires suédois ne pouvoit pas faire feu à la fois, puisque les gens étoient sur six de hauteur. On sçait aussi que quatre ans après la mort de Gustave-Adolphe l'infanterie suédoise faisoit encore feu par rang (d). Ce feu par rang, quoiqu'il se fit comme chez les Impériaux, étoit cependant plus vif; car à en juger par l'espace

(a) Schildknecht l. 3. p. 163.

(b) M. de M. T. II. p. 377.

(c) Hart dissertation p. 9. & T. II. p. 281.

(d) Puffendorf l. 8. §. 58.

que les mousquetaires des deux armées avoient à parcourir pour recharger au dos de la compagnie, les Suédois devoient tirer trois fois plus vîte que les Impériaux. En voici la preuve: suivant le plan du lord *Rea* il y avoit entre chaque escouade de mousquetaires un intervalle B. Quand donc le rang A B avoit fait feu il se séparoit en deux; deux hommes faisoient un à droite & marchoient en B E, & deux en A D par la gauche, & se formoient en D E où ils rechargeoient. Au lieu que chez les Impériaux où le front A B étoit au moins de dix hommes sur autant de hauteur, les mousquetaires avoient un plus grand espace à parcourir que les Suédois qui n'étoient que sur six de hauteur; par conséquent le dernier rang étoit plus longtems à revenir au premier pour tirer, & les premiers rangs ne passoient pas aussi souvent au dernier pour recharger, comme cela se pouvoit faire dans les petits pelotons suédois. Peut-être que le roi de Suéde avoit réglé son feu par rang, dans le même ordre qui s'observe de nos jours quand on charge par pelotons; peut-être qu'il faisoit tirer d'abord le premier rang des pelotons A B & H. En attendant le premier rang des deux pelotons F & G apprêtoit les armes; & dans le moment que le second rang de la droite & de la gauche prenoit la place du premier en A B & H, le premier rang du milieu F & G faisoit feu, & les autres apprêtoient leurs armes pour tirer dès que le second rang des pelotons F & G auroit pris la place du premier &c. Fig. XI.

§. XXI. *De l'arrangement des régimens de cavallerie & d'infanterie dans les deux ordres de bataille de Tilli & de Walstein.*

Arrangement des troupes impériales.

*Lottich*, *M. de M.* & d'autres historiens de Gustave-Adolphe disent qu'à Breitenfeld Tilli rangea sa cavallerie par régimens. *Gualdo* dit au contraire qu'il en fit de gros escadrons, dont quelques-uns étoient de mille chevaux. Il devoit y avoir entre ces *gros escadrons* assez d'espace pour que ceux de la seconde ligne pussent passer à la pre-

miére. Les compagnies dont ces gros de cavallerie étoient formés, avoient pareillement des intervalles de quatre pieds qui les séparoient (*a*). L'arrangement des régimens de la seconde ligne placés vis à vis des intervalles de la premiére étoit l'ordonnance usitée dans les armées allemandes. J'ai comparé différents ordres de bataille qui se trouvent dans les auteurs qui écrivoient au tems de Gustave-Adolphe ou qui ont écrit avant lui, & je les ai trouvés d'accord sur ce point. *Basta*, *Fronsberger*, *Herman*, *Hugo*, *Meltius*, *Wallenhausen* & *Schildknecht* seroient mes garants, si d'ailleurs la nécessité de cette ordonnance n'en étoit pas la meilleure preuve.

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 407.

*Gualdo* dit que neuf régimens de cavallerie formoient six gros escadrons, faisant quarante-cinq compagnies. J'ai donc rangé les cuirassiers sur dix de hauteur, & la cavallerie legere sur six. J'ai laissé les intervalles dont j'ai parlé plus haut, & j'ai suivi cette ordonnance dans le plan de la bataille de Breitenfeld.

Tilli distribua son infanterie par bataillons de seize-cent à deux-mille hommes, ainsi que le dit *Gualdo* que j'ai suivi de préférence, qui place dix-mille fantassins en six gros bataillons. Il ajoute que le corps de bataille étoit formé des Tiers (*Terzi*) du duc de Savelli &c. (*b*) *Gualdo* emprunte ce mot de *Tiers* d'un ordre de bataille des Allemands qui rangeoient anciennement le corps de bataille en trois bataillons quarrés à centre plein qu'on nommoit *Terzien* (*c*). L'auteur italien se sert de ce terme, parce qu'il est à croire que Tilli qui avoit plus de routine que de génie employa cette vieille ordonnance en formant de ses régimens d'infanterie des bataillons quarrés à l'imitation des *Terzien* qui devoient lui être fort connus, puisqu'on s'en servoit toûjours contre les Turcs & que le comte de Tilli avoit fait les campagnes de Hongrie. Quoique cette ordonnance eût de grands défauts, comme en avoient alors toutes les parties de l'art militaire, l'usage pouvoit autoriser Tilli à s'en servir au tems dont je parle, où cette ordonnance avoit encore des partisans. Comme elle

(*b*) Gualdo p. 79.

(*c*) Hart dissertation p. 8.

entre dans l'ordre de bataille de Breitenfeld, je vais l'éxaminer dans ſes détails.

Selon le reglement de Charles V. dont on ne s'étoit pas encore beaucoup écarté en 1571 ſous Maximilien, quand on vouloit ranger un régiment d'infanterie de quatre-mille hommes compoſé de quinze-cent arquebuſiers & de deux-mille-cinq-cent piquiers, on prenoit la racine quarrée de la ſomme des piquiers, & on en formoit le côté du quarré à centre plein A B C D dont le front & la hauteur étoient chacun de cinquante hommes. Cela fait, on prenoit mille-trente-ſix arquebuſiers dont on faiſoit quatre troupes E F G H qu'on appelloit *les Manches*, & qu'on mettoit à côté des piquiers. Ces manches avoient ſept hommes de front ſur trente-ſept de hauteur. Des quatre-cent-ſoixante-quatre mouſquetaires reſtans I L K M, on en rangeoit quatre-cent-ſeize autour du bataillon quarré à deux de hauteur, & les quarante-huit reſtans étoient placés devant le front I K & formoient un troiſiéme rang d'arquebuſiers. Le colonel étoit à la tête du régiment & le lieutenant-colonel à la queue (*a*). On ne penſa à perfectionner cette ordonnance & à rendre ces bataillons moins lourds que lorſqu'on imagina d'étendre le front des *manches* d'arquebuſiers, afin d'oppoſer un plus grand feu à l'ennemi. Et voici comme on s'y prit. De ces arquebuſiers on forma également un quarré plein; car on croyoit encore qu'on ne pouvoit ranger les troupes ſans extraction de la racine quarrée. Les piquiers furent entourés de mouſquetaires comme je viens de l'expliquer, & en 1630 on nommoit cette nouvelle ordonnance *ranger les régimens ſur le pied hongrois* (*b*). *Wallenhauſen* eſt celui chez qui on la trouve, & comme il eſt contemporain de Guſtave-Adolphe, j'ai crû devoir ſuivre le même pied hongrois dans l'arrangement de l'infanterie des Impériaux à Breitenfeld. Dans la ſuite les tacticiens étendirent ſi fort les ailes des mouſquetaires, que ceux-ci ſe trouvérent trop éloignés des piquiers, & hors d'état de leur prêter du ſoûtien. La cavallerie attaquant ces piquiers les ren-

Fig. IV.

(*a*) Fronsberger l. 3. p. 132.

(*b*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 63. & 64.

verſoit ſans peine. Ce fut donc pour parer à cet inconvénient qu'on ſe vit obligé du tems de *Montecuculi* de réduire les *manches* des mouſquetaires (*a*) à vingt hommes de front.

(*a*) Montecuculi p. 32.

La cavallerie de Walſtein à Lutzen combattoit par gros de quinze juſqu'à trente eſcadrons. Quant aux intervalles qui ſéparoient ces *gros de cavallerie* & ceux des eſcadrons dont ils étoient compoſés, j'ai ſuivi la même proportion que dans l'ordre de bataille de Tilli, excepté que pour me conformer à ce que j'ai dit §. XVIII. j'ai placé les cuiraſſiers ſur huit de hauteur & la cavallerie legére ſur cinq. Et je n'ai pas eû beſoin d'admettre de ſi grands intervalles entre les gros de cavallerie, parce que le plus grand nombre combattoit ſur une ligne.

L'infanterie de Walſtein combattit à Lutzen par brigades, les plus foibles étant de ſeize & les plus fortes de vingt-ſix compagnies. Le plus grand nombre des écrivains donnent à ces brigades une hauteur de quarante-quatre hommes (*b*). Le chevalier *Folard* nomme même cette ordonnance *un Jupiter immobile avec ſes ſatellites.* Il entend par *ſatellites* les petits pelotons de cinquante mouſquetaires que Walſtein mit aux quatre coins de ſon grand quarré plein (*c*). Cela n'empêche pas qu'on ne trouve toûjours étrange que Walſtein proſcrivant une ordonnance uſitée dans l'armée depuis plus de ſoixante années, l'ait remplacé par une autre plus défectueuſe encore. Car en entourant ſes piquiers de dix rangs de mouſquetaires, par-là il rendit inutiles les piques qui n'étoient plus aſſez longues pour dépaſſer dix rangs de mouſquetaires. Le chevalier *Folard* qui fait cette obſervation page 144. montre que cette faute eſſentielle de Walſtein entraina la perte de toute ſon infanterie. Si on demande à préſent comment il étoit poſſible que ces mouſquetaires puſſent charger, je répondrai qu'il faut ſuppoſer de deux choſes l'une, ou que les files étoient ouvertes, ou que les compagnies étoient ſéparées par des intervalles où les ſoldats qui avoient tiré paſſoient pour ſe ranger derriére la compagnie & recharger: ainſi que je l'ai dit §. XIX.

(*b*) Hart T. II. p. 522.

(*c*) Traité de la colonne p. 142. Hart T. II. p. 525.

Je

Je donnerai aux brigades de Walstein la même force que *Gualdo* leur assigne. Quant à la forme de ces brigades, j'ai suivi le dessein qu'on en trouve dans *Hart*, *Folard*, *Danckartz* &c. La première brigade est de vingt-cinq compagnies, moitié piquiers & moitié mousquetaires, suivant ce que j'ai dit §. VII. Chaque compagnie est de deux-cent hommes, cent piquiers & cent mousquetaires. Chaque centurie est à dix de hauteur sur dix de front. Walstein plaça vingt-cinq de ces quarrés sur cinq de front, & forma son grand quarré A qu'il entoura de vingt-cinq compagnies de mousquetaires C B D E, qui avoient également dix hommes de front sur dix de hauteur. Cent mousquetaires lui restoient qu'il plaça aux quatre coins de ce quarré plein & dont il fit les quatre petits quarrés F G H I chacun de vingt-cinq hommes. *Folard* & *Hart* les font du double en ajoutant vingt-cinq hommes à chaque quarré. Cette différence ne mérite pas que je m'y arrête, parce que cinquante hommes ne pouvoient pas rendre un plus grand service que vingt-cinq placés où ils étoient. Fig. V.

On fait l'honneur à ces brigades de Walstein de les appeller *Brigades espagnoles*. Mais pour l'effet on ne les comparera surement pas aux brigades espagnoles qui firent une si belle défense à la bataille de Fontaine-Françoise l'année 1595 (*a*) & à celle de Rocroy en 1643 (*b*).

(*a*) Victoires mémorables des François T. I. p. 405.
(*b*) *Id.* T. II. p. 86.

§. XXII. *De la distribution de la cavallerie & de l'infanterie de Gustave-Adolphe.* Tactique de Gustave.

La cavallerie suédoise étoit rangée par troupes de trois à quatre escadrons, & chaque escadron étoit séparé par de petits intervalles. Mais entre chaque troupe de cavallerie Gustave avoit laissé un espace assez grand pour contenir cent-quatre-vingt mousquetaires d'élite (*c*), & le roi en retira cet avantage, que sa cavallerie put résister à celle des Impériaux, quoique celle-ci fût plus nombreuse & mieux montée (*d*).

(*c*) Gualdo p. 74.
(*d*) Hart dissertation p. 9.

Le roi de Suéde pouvoit plutôt compter sur son infanterie: aussi avoit-il mis tous ses soins à la perfectionner, & on peut dire que c'est où ses principes de tactique paroissent dans leur plus beau jour. Pour faire mieux connoître les maximes qui faisoient la base de son nouveau sistème de tactique, je rapporterai ici par extrait la traduction d'une lettre latine de quelqu'un qui voulant donner une idée de l'armée du roi de Suéde, écrivoit „qu'il avoit trouvé l'armée suédoise comme une „forteresse en état de bien recevoir l'ennemi de quelque côté qu'on vint „l'attaquer; que non seulement le monarque tiroit le plus grand parti „de son artillerie, mais que chaque mousquetaire ne perdoit pas un „coup: ce qui ne se peut faire, dit-il, dans un gros bataillon quarré „où il n'y a que deux ou trois rangs tout au plus qui font feu, les au-„tres étant en pure perte. Sans parler qu'une telle ordonnance est ai-„sément enfoncée, & mise en désordre. Mais c'est ce qui n'est point „à craindre dans l'ordonnance suédoise. Car avant que la cavallerie „ennemie se soit mise en mouvement pour charger les mousquetaires, „ceux-ci peuvent être couverts par les piquiers & par la cavallerie des „deux flancs qui fait l'effet de deux forts bastions. De plus ces mous-„quetaires ont derriére eux plusieurs soutiens sur lesquels ils peuvent „se replier. Il faut que la cavallerie ennemie les enfonce avant qu'elle „puisse culbuter l'arriére-garde. Comme ce qui fait la force d'une „bataille, est que toutes les parties soient liées entr'elles & se soutien-„nent mutuellement, je ne vois pas comment une telle ordonnance „pourroit être renversée, à moins que ce ne fût par une surprise qui „ne donneroit pas le tems à l'armée de se ranger." (a) Ce précieux fragment contient en quelque façon tout ce qu'un esprit juste pouvoit découvrir de plus subtil & de plus vrai dans la tactique de Gustave-Adolphe. Tels sont en effet les principes que ce grand homme suivit en rangeant son infanterie dans un ordre nouveau. J'emprunterai du lord *Rea* les détails que je vais donner ici; on ne peut guéres suivre de meilleur guide, il étoit militaire & servoit dans l'armée de

(a) Hart T.II. p. 525. dans la note.

Gustave. Ce lord rapporte trois maniéres dont le roi rangeoit son infanterie.

La premiére qu'il appelle la *double brigade* étoit composée de deux régimens qu'il compte sur le pied de deux-mille-seize hommes; c'est à dire, huit-cent-soixante-quatre piquiers & onze-cent-cinquante-deux mousquetaires à six de hauteur. A est une division de piquiers de deux-cent-seize hommes. Derriére cette cette division est un peloton B de quatre-vingt-seize mousquetaires à six de hauteur. Chaque escouade de quatre files est séparée par un intervalle de quatre pieds. Les divisions de piquiers A D F sont serrées. Mais dans la division K il y a un intervalle de trois en trois files. Chacune de ces quatre divisions de piquiers A D F K est de deux-cent-seize hommes. Mais les divisions de mousquetaires ne sont pas toutes de même force. B est de quatre-vingt-seize hommes. C de cent-quatre-vingt-douze. E est comme B. G comme C. H est de deux-cent quatre-vingt-huit hommes. Les divisions I & L sont chacune de cent-quarante-quatre mousquetaires. On ne dit pas que Gustave se soit servi de cette brigade en Allemagne. Fig. VI.

Son infanterie à Breitenfeld étoit partagée en brigades qu'on appelloit *demi-brigades*. Le lord *Rea* dit qu'elles étoient de douze-cent-vingt-quatre hommes chacune. Les divisions sont les mêmes que dans la brigade fig. VI. Il n'y a de retranché que les divisions H I K L. Suivant l'historien *Lottich* chaque brigade à Breitenfeld étoit de douze compagnies, qui supposées complettes auroient fait d'aprés ce que j'ai dit §. VIII. quatorze-cent-quarante hommes, au lieu de douze-cent-vingt-quatre, & qui par conséquent donneroient un pied plus fort que celui établi par le lord *Rea*. Fig. VII.

La troisiéme maniere de Gustave, suivant cet officier, étoit de former la brigade de quatre divisions ou de cinq-cent-quatre hommes. On l'appelloit *quart de brigade*. Cette brigade approche beaucoup de la célébre colonne de Gustave-Adolphe. Selon *Rea* la division A est de deux-cent-seize piquiers, & les divisions B C D E sont chacune de Fig. VIII.

ſoixante & douze mouſquetaires. C'eſt d'après cette brigade que le chevalier de *Folard* a formé la colonne dont il attribue l'invention au monarque ſuédois. A eſt une diviſion de piquiers, & B C D E ſont quatre diviſions de mouſquetaires.

Fig. IX.

Dans la premiére brigade fig. VI. les officiers & bas-officiers étoient ainſi placés: les deux colonels devant le front de la diviſion A: les deux lieutenants-colonels devant les piquiers D & F; les deux majors devant la diviſion K; & les deux quartiers-maitres devant les mouſquetaires H. Les capitaines devant les diviſions de piquiers de leurs compagnies, où l'enſeigne ſe tenoit auſſi avec le drapeau. Les lieutenants avoient leur poſte aſſigné devant les diviſions de mouſquetaires de leurs compagnies. Enfin il y avoit un ſergent devant l'eſcouade où l'officier n'étoit pas. Au dos de chaque diviſion de piquiers il y avoit huit caporaux. Derriére K il n'y en avoit que quatre; mais il y en avoit douze derriére la diviſion H.

A l'occaſion des demi-brigades dont j'ai dit que le roi s'eſt ſervi à Breitenfeld, je ne crois pas inutile de remarquer pour ceux qui n'ont vû le plan de cette bataille que dans l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe par M. de M., que les renvois qu'on y trouve ſont fautifs, & qu'on ne pourroit ſe faire qu'une très-fauſſe idée de cette demie brigade en ſuivant les chiffres d'indication. Il faut corriger ces chiffres d'après les renvois qu'on trouve dans *Lottich* & dans *le Théatre de l'Europe*. La troiſiéme eſpéce de brigade eſt celle dont Guſtave s'eſt ſervi à Lutzen, excepté pourtant que les brigades y étoient beaucoup plus fortes que celle décrite par le lord *Rea*. Car toute l'infanterie du roi ne formoit que huit brigades, qui ſont éxactement exprimées dans le plan qu'on trouve de cette bataille dans le même *Théatre de l'Europe*.

Fig. VIII.

Quoique la colonne ait quelque reſſemblance avec cette troiſiéme brigade, elle eſt cependant bien différente. La fig. X. repréſente la colonne formée de cette brigade telle qu'on la voit dans le plan de Lutzen rapporté par l'auteur du *Théatre de l'Europe*. A marque les

divisions des piquiers & B celles des mousquetaires. Or si on en retranche les mousquetaires entremêlés dans la cavallerie des deux ailes, en prenant le pied commun il restera pour chaque brigade à peu près dix-huit-cent hommes. C'est donc par une faute du copiste que le chevalier de *Folard*, dans son *Traité de la Colonne*, paroit compter quinze à dix-huit-cent hommes par colonne. Le docteur *Hart* fait une autre faute, en ce qu'il ne met pas de différence entre les brigades du roi à Breitenfeld & celles qu'il avoit à Lutzen. Il ne connoit que l'ordonnance du lord *Rea* fig. VII. (*a*) Cependant il soupçonne que le roi pourroit bien avoir suivi une autre ordonnance à Lutzen. L'historien anglois pouvoit s'en convaincre en jettant la vuë sur la plûpart des plans qu'on trouve de cette célébre bataille dans les historiens de la guerre de trente ans. Cependant aucun d'eux n'a dit de combien étoit la colonne dont il est ici question. Le comte *Gualdo* est le seul qui nous tire d'incertitude à cet égard. Son ordre de bataille est très-clair. Les brigades de la premiére ligne sont toutes de vingt & celles de la seconde ligne de treize compagnies.

(*a*) Hart T. II. p. 515.

Les quatre colonnes de la premiére ligne étant deux de douze compagnies & deux de onze, j'ai cru pouvoir mettre celles de la seconde comme plus foibles à huit compagnies. Or ces compagnies étant tout au plus de cent-huit hommes §. VIII. il s'ensuit que les brigades de la premiére ligne faisoient chacune deux-mille-cent-soixante hommes & celles de la seconde ligne quatorze-cent-quatre hommes; que deux colonnes de la premiére ligne étoient de treize-cent hommes & deux de douze-cent-dix hommes; les deux plus fortes soutenues par huit compagnies, & les deux plus foibles par neuf. Mais je n'ai pas crû devoir marquer cette différence dans le plan de la bataille de Lutzen: j'ai porté chaque colonne de la premiére ligne à douze compagnies que j'ai fait soutenir par huit autres. Cela ne change rien à l'ordonnance & rend la distribution plus commode.

Dans la seconde ligne les quatre colonnes étoient chacune de huit-cent-soixante-quatre hommes soutenus par cinq-cent-quarante.

On ne trouve point quelle étoit la hauteur de ces colonnes. C'est ce qui fait que dans la forme que je leur ai donnée, j'ai tâché de me rapprocher autant que je l'ai pû du quart de brigade du lord *Rea*; parce qu'il a le plus de ressemblance avec la colonne. Ainsi dans une colonne de douze compagnies de piquiers, chaque compagnie sur le pied de quarante-huit hommes, j'ai placé quatre de ces compagnies sur six de hauteur; ce qui me donne pour A B un front de trente-deux piquiers, & ce qui approche fort de la fig. VIII. où le front est de trente-six piquiers. Je place derriére ces quatre premiéres compagnies les huit autres de piquiers, qui forment un quarré à centre plein A B C D de dix-huit de hauteur. Par cet arrangement la colonne peut se déployer en douze divisions ou moins, selon que le cas l'éxigera. Je place de même les quatre divisions de mousquetaires du lord *Rea* B C D E fig. VIII. en E I K F, en donnant D F pour front aux divisions K & F, comme C E aux divisions I & E. Chaque division est de trois compagnies de mousquetaires, chacune de soixante hommes à dix de front sur six de hauteur; ainsi chaque division me donne un front de trente hommes. De plus les divisions étant rangées par compagnies, on aura trois pelotons par division, ou douze pour les quatre divisions. Ici celles I & K paroissent jointes à la colonne & remplissent l'intervalle entre les divisions C E & D F, parce que je les représente enfonçant l'ennemi. Mais quand la colonne n'étoit point en mouvement, alors les divisions occupoient le terrein F H & E G, & prolongeant les flancs de la colonne, faisoient un feu plus étendu. Des vingt compagnies dont j'ai dit que chaque brigade étoit formée, les huit restantes étoient placées en ligne droite de M en G & de H en L derriére la colonne A E F B quatre compagnies sur la droite & quatre sur la gauche, les piquiers occupant le milieu & les mousquetaires placés aux ailes. Ces huit divisions de piques &

Fig. VIII.

Fig. XII.

Fig. XII.

huit de mousquetaires présentent un front de cent-quarante-quatre hommes sur six de hauteur.

Dans une colonne de la seconde ligne chaque brigade, selon *Gualdo*, étoit de treize compagnies. Ainsi dans le plan j'ai formé chaque colonne de huit compagnies que j'ai fait soutenir par cinq autres placées derriére elles en ligne droite. Par-là chaque colonne se trouve avoir quatre compagnies de front sur deux de hauteur, ou trente-deux hommes de front sur douze de hauteur.

§. XXIII. *Des deux ordres de bataille des Impériaux comparés avec les dispositions de Gustave-Adolphe.*

Dispositions comparées.

Dans l'ancienne ordonnance allemande, comme je l'ai dit plus haut, on combattoit sur plusieurs lignes, en laissant de grands intervalles entre les bataillons de la premiére qui étoient soutenus par ceux de la seconde en forme d'échiquier. A peu près quatre-vingt-dix ans avant Gustave-Adolphe, les Allemands s'étoient servi de cette ordonnance contre les François à Cerisoles l'année 1544 (a). *Fronsberger* nous a conservé le plan de cette bataille. Mais ce qui étonne, c'est que les Impériaux après quatre-vingt-dix ans au lieu de perfectionner cette vieille ordonnance ayent négligé même de se servir de ce qu'il y avoit de bon. A Cerisoles, par éxemple, la cavallerie allemande étoit entremêlée d'infanterie, & ces deux troupes se soutenoient mutuellement. On ne trouve rien de tel dans l'ordre de bataille de *Tilli* à Breitenfeld, & celui de Walstein à Lutzen n'est qu'une mauvaise imitation de cette ancienne ordonnance. Au reste tous les plans que j'ai vûs de la bataille de Breitenfeld représentent les Impériaux sur une seule ligne. C'est une erreur qui vient, je crois, de ce que la plûpart des plans que nous avons ont été faits par des Suédois, qui ne furent à portée de juger de la position des Impériaux que pendant l'action. Il est à croire que Tilli voulant tourner les Saxons, fit avancer sa seconde ligne dans les intervalles de la premiére pour s'étendre

(a) Fronsberger l. 3. p. 138.

davantage, & que les Suédois qui virent l'armée impériale dans cette position crurent que Tilli n'avoit formé qu'une ligne. Mais *Gualdo* nous donne le véritable ordre de bataille des Impériaux. Il dit que Tilli avoit deux lignes & une réserve; & cela est conforme à l'ancienne ordonnance allemande dont je viens de parler. La cavallerie étoit aux deux ailes & les cuirassiers soutenoient les chevaux legers. Dans ce tems-là on appelloit la premiere ligne *avant-garde*, la seconde *bataille*, & la troisiéme *réserve* ou *arriére-garde* (*a*) car c'étoit la même chose alors.

(a) Schildknecht l. 3. p. 214.

En supposant que l'armée de Tilli eût combattu sur une seule ligne, l'ordre de bataille rapporté par *de Prades* dans son histoire de Gustave-Adolphe page 87. seroit sans contredit le plus ingénieux & le meilleur de tous ceux qu'ont imaginé les auteurs qui prétendent que Tilli rangea son armée sur une seule ligne.

*De Prades* partage l'armée impériale en trois corps, & place de la cavallerie aux deux ailes de chaque corps. Celui de la droite sous les ordres du comte de Furstenberg forme quatre grandes brigades composées de onze régimens d'infanterie, ayant cinq régimens de croates à son aile droite & cinq-mille chevaux à l'aile gauche, vingt piéces de campagne en front & seize grosses piéces aux ailes.

Le second corps représentant le corps de bataille commandé par Tilli en personne est sur la hauteur, & formé de huit régimens d'infanterie en quatre brigades sur une même ligne. A son aile droite sont deux-mille chevaux & autant à l'aile gauche.

Enfin le troisiéme qui est le corps de la gauche est placé de façon qu'il a derriére lui les villages de Breitenfeld, Lindenthal, grand & petit Wetteritz & un bois. Il est de quatre brigades formées de huit régimens d'infanterie, ayant deux-mille chevaux à son aile droite & autant à l'aile gauche.

On trouve plusieurs éxemples de cette ordonnance chez les Anciens, surtout quand leurs armées étoient composées d'auxiliaires. Cependant il faut observer dans la plûpart de ces éxemples que toute

la

la cavallerie est aux ailes, mais séparée par des intervalles; en sorte que chaque nation combattoit séparément. Il en étoit de même de l'infanterie, placée au centre, où chaque nation combattoit à sa maniére.

Près de trois siécles avant Tilli, Edouard III. roi d'Angleterre distribua son armée en trois corps à la bataille de Crécy en 1346, & remporta une victoire mémorable sur les troupes de (a) Philippe de Valois. L'ordonnance de l'anglois ressemble beaucoup à celle que *de Prades* prête à Tilli. Mais que cet historien l'ait imaginée ou prise d'ailleurs, il est certain que de toutes les ordonnances sur une seule ligne c'est encore celle qui auroit pu faire le plus d'honneur aux Impériaux. Car ces trois corps séparés sont comme trois armées que l'ennemi a contre lui. S'il range ses troupes comme on le fait ordinairement, il est vraisemblable qu'un de ces corps entremêlé de cavallerie & d'infanterie aura d'abord l'avantage. Il est vrai qu'il ne le poussera pas loin, parce que la réserve de l'ennemi l'arrêtera. Un corps qui combat sur une seule ligne manque de soutien, & par conséquent ne peut pas maintenir son attaque. Mais si on suppose que Tilli fût resté un peu en arriére avec le centre, formant comme une seconde ligne, & qu'il eût laissé le combat s'engager aux deux aîles: dans cette supposition il ménageoit ses forces, & attendoit le moment décisif pour se jetter du côté où la victoire étoit en balance; & par un coup de force il obligeoit l'ennemi déja ébranlé à prendre la fuite. Tilli fit quelque chose d'approchant à l'aile droite contre les Saxons. Mais dans la supposition qu'il eût tiré ce parti de son ordre de bataille, il évitoit par-là plusieurs des inconvéniens qui se rencontrent dans l'ordonnance de toute armée qui combat sur une seule ligne. Enfin si cet ordre de bataille rapporté par *de Prades* n'est pas le véritable ni le modéle que j'ai suivi, il faut du moins convenir que cette ordonnance n'est pas sans mérite, & je crois avoir fait plaisir aux connoisseurs d'en parler dans ce Tableau Militaire.

(a) P. Daniel Milice françoise T. I.

Les principes de Tilli dans la tactique de l'artillerie ſont les mêmes que nous ſuivons encore, ſans qu'on puiſſe dire qu'on ait plus travaillé de ſon tems qu'on ne l'a fait du nôtre à découvrir des principes qui ſervent de régles ſures & invariables dans cette partie de l'art militaire, où l'on marche encore en tâtonnant. Tilli avoit rangé ſa groſſe artillerie ſur la hauteur dominante, que je regarde ici comme le corps de la place, en comparant le terrein à une forteresſe qu'il faut défendre. Les piéces de moindre calibre appartiennent aux dehors & au chemin couvert; ainſi vingt-huit piéces de campagne défendoient le pied de l'ordre de bataille de Tilli & raſoient le terrein, tandis que ſeize piéces de plus gros calibre placées aux deux ailes ſecondoient les petites piéces par un feu croiſé. Qu'on me permette à cette occaſion de remarquer que le peu de progrès qu'on a fait juſqu'ici dans la tactique de l'artillerie, vient de ce qu'on a négligé d'établir des principes dont il n'y a point d'officier d'artillerie qui ne porte le germe en ſoi, s'il ſçait ſon métier. Par éxemple, ne trouveroit-on pas de quoi bâtir la théorie de cette tactique,

1° Dans la nature même des machines à feu & dans leur effet?

2° Dans les lignes de la fortification, qui ſerviroient à régler les lignes de direction?

3° Dans cette même théorie qui détermine l'effet du coup en raiſon de la diſtance de l'horizon, & qui d'après la nature de la piéce enſeigne le terrein qu'il faut choiſir?

4° Enfin dans la tactique des troupes qui doit être la baſe de celle de l'artillerie?

On voit donc que celui qui veut écrire cette théorie doit commencer par étudier les différentes manœuvres de la cavallerie & de l'infanterie. Car chaque manœuvre fournit un nouvel emplacement & un nouvel éxemple tant pour l'attaque que pour la défenſe. Mais pourquoi ne pourroit-on pas déterminer la place que doit occuper le canon dans ces fortifications mobiles, comme on le fait dans l'attaque

ou dans la défence des places? Je ſuis perſuadé qu'on y parviendroit. Si on ne l'a pas fait encore, je crois qu'en voici la raiſon. Ordinairement c'eſt le général en chef qui place l'artillerie comme il juge que ſes manœuvres l'éxigent. Il eſt en poſſeſſion de ce droit depuis que les généraux d'artillerie n'ont plus de commandement en chef. Mais il arrive de-là que l'officier d'artillerie borné à faire jouer le canon avec le plus d'effet poſſible, paſſe ſa vie à étudier la théorie du feu & n'eſt jamais qu'un habile artilleur, ſans ſe douter que l'étude de la tactique lui ſoit néceſſaire. D'un autre côté il eſt aſſez rare de voir un général d'armée qui réuniſſe les deux parties. Cependant pour trouver des principes d'après léſquels on puiſſe dans tous les cas donnés aſſigner la manœuvre d'artillerie analogue à celle des troupes qui ſera propoſée, on voit clairement que celui qui voudra chercher ces principes, ne trouvera rien s'il n'eſt à la fois artilleur & tacticien. Voilà donc pourquoi nous n'avons pas encore la théorie que je propoſe, quoique les matériaux ne manquent pas. Il y a dans la tactique de l'artillerie des principes généralement reçus. Qu'on liſe la deſcription du paſſage d'une riviere ou d'un défilé, on verra que l'artillerie y eſt placée de même. Qu'on analyſe cette méthode & qu'on cherche les raiſons de cette reſſemblance, ce ſera toûjours un pas de fait vers la vérité. Je n'en dirai pas d'avantage pour ne pas répéter ici l'éxemple que je donne d'une ſemblable analyſe en parlant du *Paſſage du Lech* dans la *Remarque Militaire* Cc.

Je reviens à mon ſujet. Le ſiſtème que Walſtein a ſuivi dans ſon ordre de bataille à Lutzen paroît au premier coup d'œuil avoir quelque avantage ſur le ſiſtéme de Tilli à Breitenfeld. Les principes en étoient juſtes, mais l'application défectueuſe. Le foſſé du grand chemin que Walſtein avoit en front pouvoit devenir un obſtacle inſurmontable aux *Suédois*, ſi un Philopœmen eût eû à le défendre. La colonne de Guſtave auroit pû éprouver le ſort de la phalange de Machanidas à Mantinée (*a*). Le général grec eſt impatient de la voir ſe jetter dans

(a) Rollin, hiſtoire ancienne T. VIII.

le foſſé; avec quelle ardeur ne le voit-on pas de l'autre côté du foſſé préparer la ruïne de cette phalange? Il n'eſt point tranquile ſpectateur du paſſage comme Walſtein qui ſe contente d'oppoſer à ſon ennemi des maſſes immobiles.

Le général des Impériaux eut la penſée de mêler de l'infanterie parmi ſa cavallerie, à l'imitation de Guſtave-Adolphe; mais que dans l'éxécution il reſte au-deſſous de ſon modéle! Dans ſon ordonnance une maſſe quarrée préſentant à l'ennemi un front de quarante mouſquetaires devoit ſoûtenir toute une aile de cavallerie. Tout au plus trente de chaque côté pouvoient tirer de front & par le flanc. Or comment le feu de trente mouſquetaires auroit-il pû protéger un front de cinquante ſix eſcadrons? Ajoutez que les pelotons qu'il avoit entremêlés dans cette cavallerie de l'aile gauche ſur dix de hauteur avoient le même inconvénient, & ne pouvoient lui fournir que trente feux. Cependant cette ordonnance, toute défectueuſe qu'elle eſt, fit beaucoup de peine au duc Bernard de Weimar (*a*).

(a) Gualdo p. 220.

L'ordonnance des brigades de Walſtein priſe dans ſa totalité n'étoit point mal imaginée. Les brigades étoient placées *en ſimple croix* comme dit *Folard* (*b*), ou comme d'autres l'appellent *en croix fermée* (*c*). Cette forme a donné à Guſtave-Adolphe la premiére idée de l'ordonnance de ſes brigades qui eſt devenue ſi célébre après lui. Je trouve même qu'il y a déja beaucoup de cette *croix fermée* dans la brigade fig. VI. (*d*) Tous deux ont la même ordonnance en vue, mais dans l'éxécution quelle différence! Walſtein ne paroît que l'apprentif d'un grand maître. En général ce qui ſe trouve de neuf dans l'ordre de bataille de Lutzen eſt ſi fort gâté dans l'application, que cet ordre eſt par cette raiſon même fort au deſſous de celui de Tilli à Breitenfeld.

(b) Dans ſon Traité de la Colonne pag. 142.

(c) Doctrine militaire de ſa Fontaine pag. 325. A. 1671.

(d) Folard Traité de la Colonne pag. 119.

J'ai déja dit comment Walſtein rendit ſes piquiers inutiles par les mouſquetaires dont il les entoura, & que cette faute entraina la perte de toute ſon infanterie. Dans la maniére de placer ſon artillerie je ne

trouve rien que de très-ordinaire. Comme Gustave attaquoit en colonne, Walstein crut ne pouvoir mieux faire que de lui opposer de lourdes masses qu'il croyoit impénétrables. Gustave avoit entremêlé sa cavallerie de quelques pelotons de mousquetaires, pour tirer sur la cavallerie ennemie avant qu'elle fût à la portée du pistolet (a). Si Walstein vouloit imiter cette ordonnance, il devoit donc commencer comme Gustave-Adolphe par simplifier les parties pour rendre le tout plus mobile.

(a) Gualdo p. 74.

Pour bien juger de l'ordonnance suédoise, il faut se rappeller les principes établis §. XXII. Si les colonnes du roi de Suéde A B F E & N O Q P sont à considérer dans la défense comme des bastions & son armée comme une fortification mouvante, on doit comparer ces mêmes colonnes à de redoutables beliers dans l'attaque. L'ennemi ne pouvoit prendre la position R S pour attaquer la courtine H V sans s'exposer à voir son front & ses flancs détruits par le feu meurtrier T des mousquetaires qu'il n'appercevoit guére que lorsqu'il étoit à bout portant. La tête A B & N O pouvoit être également défendue par le feu des flancs. Dans l'attaque aussitôt que la tête avoit enfoncé l'ennemi, la colonne s'ouvroit, la partie B D tomboit sur le flanc droit de l'ennemi, & A C attaquoit le flanc gauche. En même tems les divisions de mousquetaires I & K passoient dans l'intervalle & alloient se poster en Z & Y où elles couvroient les flancs de la colonne & pouvoient prendre l'ennemi à revers. Il étoit difficile de résister à la violence de cette manœuvre. Fig. XII.

Un autre avantage, que l'armée fût en marche ou sur le champ de bataille, Gustave formoit ses colonnes avec la même facilité, parce que les mouvemens en étoient simples. Les compagnies partagées en trois divisions étoient rangées en A B. Les piquiers dans la division du milieu depuis 1 jusqu'à 12 & les mousquetaires depuis 13 jusqu'à 24. Lors donc qu'on vouloit former la colonne, on formoit d'abord la brigade. Ce qui se faisoit ainsi: l'officier commandoit: *Prenez* Fig. XIII.

*garde à vous, à droite & à gauche, formez la brigade.* A ce commandement les divisions de piquiers des compagnies 1. 2. 3. 4. 5. 6. faisoient *un à gauche* & leurs mousquetaires 13. 14. 15. 16. 17. 18. faisoient *un à droite.* En même tems les divisions de piquiers des compagnies 7. 8. 9. 10. 11. 12. faisoient *un à droite* & les mousquetaires 19. 20. 21. 22. 23. 24. *un à gauche.* Alors l'officier commandoit *marche,* & les piquiers faisoient un pas de côté, passoient devant les mousquetaires & alloient occuper le milieu de la ligne C D tandis que les mousquetaires suivant la direction qu'ils avoient prise venoient se ranger sur les ailes de la même ligne C D. L'officier commandoit alors *halte, remettez-vous,* & la brigade étoit formée. Cela fait il commandoit: *prenez garde à vous, mousquetaires à droite & à gauche formez la Colonne.* Alors les compagnies de mousquetaires de l'aile droite depuis 13 jusqu'à 18 faisoient *un à gauche,* & ceux de l'aile gauche de 24 à 19 *un à droite.* Au commandement *marche* les divisions de piquiers 5. 6. 7. 8. avançoient lentement, marchoient à peu près soixante & dix pas, s'arrêtoient & formoient la tête de la Colonne. Dès que le dernier rang de ces quatre divisions avoient dépassé les divisions 3. 4. & 9. 10. celles-ci se mettoient en marche, & après elles les derniéres divisions 1. 2. & 11. 12. Tout en marchant les divisions de piquiers 3. 4. & 9. 10. faisoient le pas oblique sur la ligne E & alloient se mettre derriére les divisions 5. 6. 7. 8. Les autres quatre 1. 2. & 11. 12. faisoient la même chose en suivant la ligne F. Alors les mousquetaires, chaque division suivant la direction qu'elle avoit prise, se joignoient à la Colonne; c'est à dire, que les divisions 16. 17. 18. marchoient à la gauche des divisions 13. 14. 15. & les divisions 19. 20. 21. à la droite des divisions 22. 23. 24. Ils joignoient les piquiers & alors l'officier commandoit *halte, remettez-vous,* ce qui n'avoit lieu que pour les mousquetaires, qui faisoient face alors sur les deux flancs de la Colonne, & la Colonne se trouvoit formée. Je n'entre pas dans le détail des mou-

vemens & des évolutions dont cette Colonne étoit alors susceptible, ce seroit la matiére d'une dissertation. Mon but a été simplement de faire voir la formation de cette Colonne.

A présent qu'on se donne la peine de comparer cette maniére simple & aisée de faire mouvoir l'infanterie avec la méthode longue & minutieuse de Walstein dans la formation de son grand quarré à centre plein, & on sera convaincu du mérite & de la supériorité de l'ordonnance suédoise sur l'allemande. Car pour former cette ordonnance allemande surtout celle de Tilli il falloit ranger les compagnies les unes sur trois & les autres sur quatre rangs; & quand un pareil bataillon étoit en désordre, il étoit impossible de le rallier (*a*).

(*a*) Wallenhausen K. K. zu Fuss p. 56.

Je n'ai pû parler jusqu'ici que des avantages de quelques parties de l'ordre de bataille de Gustave. Qu'on jette un coup d'œuil sur le tout, on y voit régner la plus grande harmonie. Gustave ne s'écarte jamais de sa maxime établie §. XXII. Sa cavallerie n'est point soutenue par de gros bataillons, mais entremêlée de pelotons de mousquetaires qui formoient devant la cavallerie un feu croisé. Ces mousquetaires étoient à leur tour soutenus par ceux de la seconde ligne qui étoit rangée dans le même ordre que la premiére. Ainsi cette infanterie n'avoit pas à craindre le sort malheureux qu'éprouva celle de Pompée à Pharsale (*b*).

(*b*) Cesar, de la guerre civile l. 3. ch. 93.

Gustave ne se contentoit pas de mettre de la cavallerie sur les ailes; on voit qu'à Lutzen il avoit aussi placé un gros de cavallerie au centre de sa bataille, suivant en cela son grand principe que le maréchal de Puysegur a emprunté du monarque suédois, quand il dit qu'*une armée est une fortification mouvante dont il faut que toutes les parties se flanquent, se soutiennent & se communiquent aisément* (*c*).

(*c*) Art de la guerre du maréchal de Puysegur T. I. p. 145 & 157.

Quant aux autres avantages que l'ordonnance suédoise avoit sur celle des généraux de l'empereur, je me reserve à en parler dans le *Discours sur les batailles de Breitenfeld & de Lutzen.* Il se trouve placé à la fin de l'ouvrage; j'y renvoie le lecteur qui sera convaincu de la

réalité de ces avantages quand il verra que ces deux victoires en ont été les suites nécessaires.

Gustave avoit fait entrer dans la tactique de son artillerie des principes qui étoient à lui, & qui font beaucoup d'honneur à son génie. Il facilitoit l'impulsion de sa colonne par le feu de cinq piéces de campagne trainées derriére la colonne ou entre ses divisions. L'ennemi ne les appercevoit que dans le moment où les cinq bouches à feu chargées à cartouche rompoient ses rangs, & avant qu'il se fût remis, il se voyoit serré de près par les piquiers de la tête. Quel éxemple pour l'officier d'artillerie qui ne fait jamais mieux que lorsqu'il peut masquer son feu! Gustave n'avoit pas seulement du canon dans son infanterie. Nous le voyons aussi faire marcher de l'artillerie à la suite de la cavallerie en suivant la même maxime que dans la colonne. A Breitenfeld les cuirassiers impériaux avançoient sur la cavallerie suédoise, comptant la renverser du premier choc comme ils avoient fait des Saxons. Mais cette cavallerie s'ouvrit, & l'artillerie placée derriére elle & chargée à cartouche envoya une grêle de bales dans les escadrons impériaux qui les mit en désordre (*a*). Les cavaliers suédois profitérent de ce moment de confusion pour les charger & les culbuter. J'ai vu dans la derniére guerre de Silésie un général de cavallerie officier d'un mérite distingué faire cette même manœuvre contre la cavallerie autrichienne avec le plus grand succès. Mais je m'apperçois que les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas de m'étendre sur les avantages qu'on peut retirer de cette manœuvre de l'artillerie. Je passe aux marches.

(a) Gualdo p. 80.

Des marches.

## §. XXIV. *Des marches.*

Il est incontestable que l'art de la guerre s'est perfectionné dans quelques parties, qui sont mieux connues de nos jours qu'elles ne l'étoient au tems de Gustave-Adolphe. De ce nombre est l'art de faire mouvoir les troupes avec célérité. Le maréchal de Puysegur qui donne des

des régles si justes & si sûres pour mettre une armée en mouvement, a répandu un grand jour sur cette partie du métier. La méthode qu'il enseigne pour faire marcher une armée sur différentes colonnes contribue beaucoup à la célérité de cette marche. Mais elle suppose une connoissance éxacte du terrein, & c'est en quoi les modernes ont encore un grand avantage sur les anciens. Cependant malgré qu'ils n'eussent pas les mêmes secours que nous, ils connoissoient déja l'utilité des marches en colonnes. Les Péloponésiens marchérent sur trois colonnes aux environs de Statée, les Anactoriens formoient la premiére colonne de la droite, les Cariens la seconde, & les Péloponésiens étoient à la troisiéme qui avoit pris sur la gauche (*a*). Agis marcha sur trois colonnes à Mantinée (*b*). Au même endroit Philopœmen livre bataille à Machanidas & marche sur trois colonnes (*c*). Alexandre voulant attaquer les Sogdiens fait marcher ses troupes sur cinq colonnes (*d*). Enfin parmi ces marches on doit compter celle de César contre Arioviste, qui se fit sur trois lignes en colonne (*e*). Voilà bien des éxemples qui ont précédé les tems dont je parle. Cependant les historiens contemporains de Gustave-Adolphe, qui rapportent les expéditions des deux partis en Allemagne, ne disent point que les Impériaux ayent marché en colonnes. L'ordonnance de Gustave étoit plus propre à la formation de ces colonnes, & cependant on n'a que peu d'éxemples que son armée soit sortie en colonnes pour passer d'un camp dans un autre. Car je ne parle pas de la marche des corps détachés, ni des précautions qu'ils avoient à prendre pour se joindre à la grande armée. J'en dirai quelque chose dans les *Remarques Militaires* autant que le récit de *Gualdo* m'en fournira l'occasion.

(*a*) Thucidide l. 2.

(*b*) *Id.* l. 5.

(*c*) Rollin, hist. ancienne T. VIII.

(*d*) Arrien l. 4. c. 16.

(*e*) César, de la guerre contre les Gaulois l. 1. c. 49.

Je reviens à ce que j'ai dit plus haut que pour faire arriver une armée par différens chemins connus au point indiqué, la premiére chose nécessaire est la connoissance du terrein. Or on voit par différens traits de l'histoire de Gustave-Adolphe que les progrès qu'on avoit faits de son tems dans la géographie étoient encore bien bornés. Le docteur

*Hart* dit entr'autres que le duc Guillaume de Weimar étant arrivé en Souabe avec le corps qu'il commandoit, les troupes se croyoient déja aux portes de Rome. L'ingénieur *Schildknecht* rapporte ce qui lui est arrivé avec Gustave-Adolphe. Il dit „ que le monarque suédois étant „ au camp de Beerwalde avoit projetté de s'emparer d'un défilé pour „ surprendre les Impériaux dans leur camp. Mais que comme il ne se „ fioit jamais aux cartes gravées, & qu'il étoit impossible d'aller reconnoître le terrein puisque l'ennemi l'occupoit, cet ingénieur en fit le „ plan d'après le rapport des habitans & le présenta au roi qui dirigea „ sa marche en conséquence. Mais l'armée avant d'arriver au défilé se „ trouva tout d'un coup vis à vis d'un marais qui n'étoit pas marqué „ dans le plan de l'ingénieur. Ce marais pouvoit être défendu par l'ennemi & coûter beaucoup de monde aux Suédois. Le roi rebroussa „ chemin & traita fort mal le pauvre *Schildknecht* qui assura à S. M. que „ le plan avoit été fait sur le rapport d'un vieux gentilhomme & d'un „ ecclésiastique du lieu. *Eh bien*, dit le roi en plaisantant, *suivez ces „ braves gens, & faites-vous montrer ce marais pour n'en pas tromper „ d'autres* (*a*)."

(*a*) Schildknecht lib. 3. p. 202.

Je trouve deux exemples, que Gustave fit marcher ses troupes en colonnes. Le premier est à la bataille de Breitenfeld où son armée marcha sur deux colonnes, l'une dirigeant sa marche vers Podelwitz & l'autre vers Schelkau. Celle-ci étoit formée des Saxons & passa le défilé de Podelwitz à la vue des Impériaux (*b*). M. de M. dans son histoire de Gustave-Adolphe donne l'exemple d'une marche de l'armée suédoise sur trois colonnes de Furth à Lauff (*c*). Comme cette marche du roi est la seule bien connue, je vais m'y arrêter & en donner l'analyse, ce sera mettre le lecteur en état de juger à quel point cette partie de la tactique avoit été travaillée & perfectionnée à l'école de Gustave-Adolphe. Voici le passage de l'auteur: „ Le 8. Juin 1632 „ le roi prit son camp à Furth. Le 11. l'armée défila vers Nuremberg, „ devant la porte de Lauff, en trois colonnes. L'une consistoit en dix

(*b*) Chemnitz p. 209.

(*c*) M. de M. T. IV. p. 290.

„régimens d'infanterie avec quarante piéces de canon. La seconde „étoit de trente escadrons; enfin la troisiéme qui défila devant la porte „de l'hôpital, dite *Spittelthor*, étoit composée de tout le bagage de „l'armée, des chariots de vivres & de munitions, de quarante escadrons, d'un corps de quatre-mille hommes d'infanterie & de trente „piéces de canon de tout calibre. Le même jour l'armée vint camper „à Lauff, &c. (*a*) Walstein avoit passé le défilé de Caden & dirigé sa „marche vers le Haut-Palatinat (*b*)." D'abord je remarque que M. de M. entend par le défilé de Caden celui près d'Egra. Sans quoi on pourroit s'y tromper & croire que Walstein passant ce défilé près de Caden qui est à dix milles derriére Egra auroit fait un détour de vingt milles d'Allemagne pour entrer dans le Haut-Palatinat. Je viens à l'éxamen de la marche en question. Le roi se portant de Furth à Lauff pouvoit encore supposer les Impériaux à dix milles de lui du côté de Neustadt dans le Haut-Palatinat. Or si on jette les yeux sur une carte de Franconie, on verra que Furth est au nord-ouest de Nuremberg au confluent de la Pegnitz & de la Regnitz; que la Pegnitz traverse Nuremberg & la divise en deux villes; & que Lauff est sur cette riviére à l'orient de Nuremberg, à un mille & demi de cette ville. La porte de Lauff est au nord de la ville & celle de l'hôpital au midi. Le roi venoit du côté d'Anspach lorsqu'il fit cette marche vers Furth & prit son camp entre la Regnitz & la Pegnitz, ayant Nuremberg en front. Dans cette position le roi pouvoit faire défiler les deux premiéres colonnes sur la droite & la troisiéme sur la gauche. Les deux premiéres pouvoient passer la Pegnitz au dessus & au dessous de Doss, laissant Nuremberg sur la droite. Il se peut aussi que la seconde défila par le fauxbourg, par conséquent devant la porte de Lauff. La premiére colonne laissant le Thumberg sur la droite, passa le bois de Sebaldi & marcha par Rickersdorf & Strengenberge pour se rendre au camp de Lauff. La seconde colonne toute de cavallerie laissant le Thumberg sur la gauche prit la route d'Erlastagen, & longeant la Pegnitz,

(*a*) M. de M. T. IV. p. 290. & 91.

(*b*) Id. p. 288.

laiſſa ſur la gauche les villages de Bergnersdorf, Rickersdorf & Strengeberge. Comme cette colonne toute de cavallerie devoit arriver au camp de Lauff avant la premiére toute d'infanterie, elle ſe ſera poſtée entre Lauff & Ste. Cunegonde, d'où elle aura détaché des patrouilles le long du défilé de Heichlingen juſqu'à Kihnhoff & Dehnberg pour aſſurer la marche de la premiére colonne qui ſera entrée dans le camp entre Kihnhoff & Lauff, appuyant ſa droite à Lauff, ayant ſa gauche allignée au village de Kihnhoff & ſon front défendu par ce même défilé de Heichlingen. La troiſiéme colonne où étoit le bagage longeoit la rive gauche de la Pegnitz & défiloit entre la Pegnitz & le bois de St. Laurent qu'elle laiſſoit à droite; elle pourſuivoit ſa marche par Lauffamholtz, Mittelbach & Rotenbach, paſſoit la Pegnitz à Lauff & entroit dans le camp. Guſtave avoit compoſé ſa premiére colonne d'infanterie, parce que le terrein qu'elle avoit à parcourir lui convenoit beaucoup mieux qu'à la cavallerie; car depuis Nuremberg juſqu'à Lauff elle avoit des bois à traverſer. La ſeconde colonne au contraire qui étoit de cavallerie longeoit la Pegnitz. Non ſeulement la route étoit bonne, mais en cas que la troiſiéme colonne de l'autre côté de la riviére fût attaquée, cette cavallerie pouvoit traverſer la Pegnitz & lui porter du ſecours; ce qui ne ſe ſeroit pas fait auſſi aiſément ſi cette ſeconde colonne eût été d'infanterie. D'ailleurs Guſtave ne pouvoit guére être attaqué que par de la cavallerie, parce que la grande armée de Walſtein étoit à dix milles de là. Je ſçai que dans une marche en colonnes on doit ſurtout avoir attention qu'elles ne ſoient pas ſéparées par une riviére ou par un défilé, ſurtout quand l'ennemi eſt à portée. Mais ici Guſtave n'avoit rien à craindre. Enfin je n'ai pas prétendu dire que Guſtave-Adolphe fût parvenu dans la partie des marches à ce point de perfection où l'on eſt arrivé de nos jours. J'ai ſeulement voulu montrer que ce grand homme avoit là-deſſus des connoiſſances fort juſtes qui ne demandoient qu'à être perfectionnées. Si l'on me demandoit à préſent de combien les modernes ſont plus avancés que

ne l'étoit Guſtave qui en ſavoit déja plus qu'aucun de ſes contemporains dans cette partie, je répondrois qu'il n'y a qu'à comparer cette marche de Furth à Lauff ſur trois colonnes avec la théorie du maréchal de Puyſegur & avec les plans gravés de la derniére guerre, & qu'alors on aura le coup d'eſſai d'un homme de génie mis à côté de ce qu'on peut voir de plus parfait dans ce genre.

## §. XXV. *Du campement dans les deux armées.*

Campement.

Chez les Impériaux la figure des camps tenoit de celle des corps qui formoient des maſſes quarrées. On campoit par régiment & l'on comptoit pour quatre hommes quatre pas de front ſur huit pieds de profondeur (*a*). L'eſpace qu'occupoit un régiment avoit 248 pas ordinaires de long ſur 200 pas de profondeur. Dans cet eſpace il y avoit trois rues, chacune de douze pas de large, paralléles au front du camp & qui partageoient le régiment en quatre diviſions. Les piquiers formoient celles du milieu & les mouſquetaires celles de la tête & de la queue. Derriére le régiment étoit la tente du colonel au dos de ſa compagnie; les autres capitaines campoient de même. Les lieutenants campoient dans la rue du milieu chacun dans ſa compagnie, & les enſeignes étoient devant le front. Chaque compagnie étoit ſéparée par une rue de huit pas de largeur ſur toute la profondeur du régiment. Derriére le capitaine étoient les tentes des vivandiers. Les gardes du camp ſe raſſembloient près de la tente du colonel dans un emplacement qui ne ſervoit qu'à cela (*b*). Au tems de Montecuculi on étoit encore fort attaché à la forme quarrée. Il recommande que les quartiers particuliers ſoient quarrés à angles droits (*c*). J'obſerve à ce ſujet que la place qu'il aſſigne à chaque compagnie n'eſt pas ſuffiſante. Ordinairement la cavallerie étoit logée derriére l'infanterie; enſorte que les quartiers de la cavallerie étoient comme enfermés dans ceux de l'infanterie. On trouve que les Suédois ont fait la même choſe quand ils y ont été forcés par le terrein. On en voit la preuve dans le plan du fameux

(*a*) Schildknecht L. 3. p. 138.

(*b*) Wallenhauſen K. K. zu Fuſs p. 70.

(*c*) Montecuculi p. 99.

camp de Werben, que *Merian* nous a conservé dans *le Théatre de l'Europe*. Mais Gustave étoit dans un terrein où il ne pouvoit pas s'étendre. On doit aussi convenir que les généraux de l'empereur n'étoient pas si attachés à cette mauvaise ordonnance qu'ils ne s'en soient écartés pour mieux profiter du terrein. Ce seroit leur faire tort que de penser qu'ils ayent négligé cet avantage. Tilli ne tira-t-il pas le plus grand parti du terrein quand il prit son camp au bord du Lech? Le gros de son armée campoit sur une hauteur à pente douce. Un bois bien défendu couvroit son aile droite & il avoit la riviére en front. Vis-à-vis du gué dont Gustave profita en effet, Tilli avoit placé de l'infanterie qui étoit soutenue du gros de l'armée, &c. Le lecteur trouvera ce camp dans la *Remarque Militaire* Cc, où je parle du passage du Lech. Le camp de Walstein près de Nuremberg prouve aussi que ce général savoit profiter du terrein. La Rednitz couvroit son front; son aile gauche étoit appuyée à un défilé & à une hauteur, & sa droite défendue par un autre défilé. La défense de ce point d'appui de la gauche étoit si bien entendue & le choix du local si bon, que Gustave ne put jamais l'emporter, quoiqu'il fût à la tête d'une armée de soixante & dix-mille hommes; tous gens accoutumés à vaincre sous les yeux d'un chef intrépide, & qui cependant furent obligés de faire retraite après une perte considérable (*a*). Le docteur *Hart* fait un crime à Walstein d'avoir trop étendu le front de son camp (*b*). Il en juge apparemment d'après l'ordonnance d'alors. Car de nos jours une armée comme celle de Walstein occuperoit aisément un terrein de cette étendue, sans avoir besoin de trop s'étendre. Mais ce reproche que l'historien Anglois fait à ce général tourne à sa gloire. Car supposé même qu'il eût occupé trop de terrein, il auroit par cette faute augmenté la difficulté de s'y maintenir; & puisqu'il l'a si bien défendu malgré la violence des attaques du roi, on doit reconnoître qu'une si belle défense fait preuve que Walstein ne manquoit pas de génie. Il en faut & souvent beaucoup pour ne rien perdre contre une armée supérieure.

(*a*) Voyez la *Remarque Militaire* Pp.

(*b*) Hart T. II. p. 352.

La campagne de 1762 en offre un bel éxemple. On y vit un général en chef défendre une étendue de six milles d'Allemagne avec à peine trente-mille hommes, & tirer un si grand parti du local, que l'ennemi, qui étoit fort supérieur en force, tenta à différentes reprises de pénétrer par les gorges des défilés, & fut toûjours repoussé avec perte.

Maniére de camper des Suédois.

Voyons la maniére de camper du roi de Suéde. J'ai déja dit que le terrein trop resserré du camp de Werben avoit obligé Gustave de camper à la maniére allemande. Car si l'on veut se donner la peine de comparer le plan de ce camp avec ceux de Nuremberg & de Furth qui se trouvent dans le *Théatre de l'Europe*, on verra que l'armée suédoise campoit à Nuremberg sur une ligne & à Furth sur deux lignes. On verra aussi que les quartiers de chaque régiment y avoient plus de front que de profondeur. *Schildknecht* compte pour un régiment suédois de huit compagnies de 144 hommes chacune, trois-mille pieds de front sur quatre-cent-quarante-huit pieds de profondeur, & pour un régiment de cavallerie de trois escadrons, chacun de soixante & dix chevaux, deux-cent-quarante pieds de front sur une profondeur de deux-cent-cinquante pieds (*a*).

(*a*) Schildknecht l. 3. p. 143 & 145.

Quant à la connoissance du terrein pour y asseoir un camp, Gustave-Adolphe a fait voir qu'il la possédoit supérieurement. J'en parle dans les *Remarques Militaires* sur Werben, Nuremberg & Herzogen-Aurach; j'y renvoye le lecteur pour ne pas donner trop d'étendue à cet article. Je ne dirai plus qu'un mot. Gustave avoit surtout un grand avantage sur les généraux de son tems; personne n'a sçu mieux s'aider du local & fortifier la nature. C'est ainsi que nous le voyons à Werben profiter des digues qu'on y avoit élevées pour arrêter le débordement de l'Elbe & se faire de ces digues des retranchemens inattaquables.

Retranchement.

## §. XXVI. *De la maniére de se retrancher dans les deux armées.*

Ces deux armées qui ne se ressembloient en rien différoient aussi dans la maniére de se retrancher. Cette différence paroîtra mieux par

la comparaison que je vais faire des deux camps de Nuremberg. J'ai donné une description éxacte de ces camps dans les *Remarques Militaires* Kk & Pp, en parlant de l'expédition de Freystadt & de l'attaque du camp de Walstein près de Nuremberg. Si on veut bien commencer par les lire, on entendra mieux ce qui me reste à dire ici. Le docteur *Hart* est celui qui entre dans le plus de détails. En parlant des retranchemens de Walstein (*a*), il dit qu'ils étoient composés d'un fossé défendu de distance en distance par des abbatis, des chariots de bagage & force gabions. Mais il trouve le fossé trop étroit & en fait un crime à Walstein. Cependant le terrein sur lequel ce général avoit assis son camp se trouvoit fortifié par la nature, ainsi il étoit inutile de l'entourer d'un large fossé. Un homme du métier n'auroit pas fait ce reproche à Walstein. La Rednitz valoit mieux que tous les fossés qu'il auroit pû mettre en front de son camp, & les ravins prêtoient une nouvelle force aux parapets. Le terrein étoit pierreux en quelques endroits, & c'est là sans doute que le général fit placer les gabions. Quoique des chariots de bagage ne paroissent pas être d'une grande défense, ils pouvoient cependant servir d'épaulement & empêcher l'ennemi de prendre le retranchement à revers; outre cela ils tenoient lieu de chevaux de frise. C'est donc un mérite à Walstein d'avoir fait servir à la défense de son camp une chose nécessaire aux besoins de l'armée. Walstein avoit aussi pensé dans la construction de ses retranchemens à ne pas se priver d'un avantage considérable qui étoit de conserver de libres sorties à sa cavallerie. On voit même qu'elle en profita très-souvent, & avec le plus grand succès. Une fois entr'autres que quelque infanterie suédoise s'étoit avancée le long de la Rednitz; Walstein voyant les officiers tués & les soldats en désordre, il lâcha contre eux de la cavallerie qui en auroit eû bon marché, si Gustave prévoyant cette attaque ne l'eût rendue inutile.

(*a*) Hart T. II. p. 352.

D'ordinaire c'étoient ou des redans ou des lignes droites défendues par des demi-lunes saillantes qui formoient les retranchemens des Impériaux.

Je

Je passe à ceux des Suédois. Qu'on se rappelle les principes de Gustave-Adolphe dans sa tactique, on verra que ce sont les mêmes qu'il a suivis dans la construction de ses retranchemens. On y retrouve les défenses mutuelles qui font la force de son ordonnance. On ne voit pas que Gustave ait fait usage des lignes continues, sans doute parce qu'il en connoissoit la foiblesse, & qu'elles ont le même défaut qu'une armée qui combattroit sur une seule ligne & qui est sans ressource dès qu'elle est enfoncée. La ligne forcée dans un endroit, cette perte entraine naturellement celle de toute la ligne. Mais la maniére de Gustave étoit de couper ces lignes par des redoutes fermées (*a*). Son retranchement en devenoit plus fort, en ce que ces redoutes étoient comme autant de bastions, à qui les lignes servoient de courtines. Chaque redoute étoit un fort que l'ennemi devoit emporter d'assaut, s'il vouloit s'emparer du retranchement. Or ces redoutes étoient garnies de bonne infanterie. Il n'y en avoit pas derriére les lignes, cela n'étoit pas nécessaire, parce que le feu des forts défendoit ces lignes, comme deux bastions défendent une courtine. Les troupes qui étoient forcées dans un endroit du retranchement, se replioient sous le feu de deux autres redoutes & y trouvoient un nouveau point d'appui. On voit que Gustave n'enfermoit point sa cavallerie dans les retranchemens. Aussi voit-on à l'affaire de Werben (*b*) cette cavallerie tomber sur les troupes de Tilli, lorsque c'étoit lui qui croyoit surprendre les Suédois.

(*a*) Sold. Suédois p. 147.

(*b*) Voyez la *Remarque Militaire* N.

Le plan qu'on trouve du camp de Nuremberg dans le *Théatre de l'Europe* prouve que Gustave avoit bien perfectionné la maniére de se retrancher. On voit devant la porte de l'hôpital dite *Spittelthor* une ligne de redoutes quarrées placées à quelque distance les unes des autres & qui se défendent mutuellement. Cette idée fait infiniment d'honneur au génie de Gustave, un retranchement de cette nature est très-avantageux. Je renvoye le lecteur à ce que j'en ai dit dans la *Remarque Militaire* (*c*) sur l'attaque des lignes du maréchal Horn à Bam-

(*c*) Voyez la *Remarque Militaire* Z.

berg, où l'on trouvera cette maxime de Gustave-Adolphe mise en pratique.

Artillerie.

## §. XXVII. *De l'artillerie dans les deux armées.*

On peut dire que de nos jours on a des connoissances sur l'artillerie qu'on n'avoit point au tems de Gustave-Adolphe. L'empereur Charles V. fut le premier qui pensa à perfectionner l'artillerie. Voulant faire le siége de Tunis il fit fondre à Malaga des piéces de quarante-cinq livres de bale d'une composition & d'une proportion nouvelles qui furent trouvées si bonnes qu'on ne tarda pas à en faire de semblables dans toute l'Espagne & dans les Païs-Bas (*a*). „Dans „les anciens arsenaux, dit *Montecuculi*, il y a un cahos d'artillerie „sans ordre, sans distinction, & sans proportion. A peine peut-on „trouver assez de noms pour les distinguer, en sorte qu'il n'y a point „de serpent, de bête, ou d'oiseau, dont on n'ait donné les noms à quelque piéce &c." (*b*) Les piéces de campagne qu'on appelloit *Noth-Schlangen* ou couleuvrines portoient 15 livres de bale. Le canon avoit huit pieds & demi de long, il pesoit depuis vingt-deux jusqu'à trente quintaux, & il falloit dix chevaux pour le trainer, trois pour trainer les boulets & deux pour la poudre.

(*a*) P. Daniel Milice françoise T. II.

(*b*) Montecuculi p. 45.

Le *Falcaune* ou fauconneau tiroit depuis six jusqu'à huit livres de bale, il avoit huit pieds de long & pesoit depuis treize jusqu'à vingt quintaux. Il falloit six jusqu'à huit chevaux pour le trainer, un pour trainer les boulets & un pour la poudre.

Le *Falconet* ou petit fauconneau tiroit deux livres de bale, pesoit dix quintaux, avoit cinq pieds & demi de long, & étoit trainé par quatre chevaux. Un seul trainoit les boulets & la poudre (*c*). Le poids de la charge de poudre de ces différentes piéces étoit pour l'ordinaire la moitié de celui du boulet. La culasse avoit un boulet d'épaisseur. La charge ordinaire étoit renfermée dans une cartouche, & de près on tiroit à mitraille. (C'est ainsi qu'on appelloit un cilindre rempli

(*c*) Fronsberger l. 2. p. 13. & 28. Rivii Buchsenmeisterey, Basel 1582.

de cloux, de fer coupé en dez & de bales dont on chargeoit les canons) (*a*).

(*a*) Fronsberger l. 2. p. 178.

Le moindre calibre des piéces de batterie étoit de 24 livres de bale. En marche ces piéces n'étoient plus sur l'affut, mais portées sur un chariot à madriers. Cependant au défaut de ce chariot on faisoit deux nouveaux étriers dans l'affut entre les anciens & l'entretoise de mire, & on faisoit sortir les tourillons des premiers étriers pour les mettre dans les nouveaux. Par-là tout le poids de la piéce portoit également sur les deux essieux (*b*).

(*b*) Id. l. 2. p. 178.

Les préposés & autres gens appartenans au train ou employés au service de l'artillerie impériale, étoient d'abord le maître d'artillerie ou *Obrister Zeugmeister* qui avoit cent florins d'appointement par mois. Ensuite venoient les capitaines & lieutenants d'artillerie, suivant la force du train. Un aumônier, un écrivain & un chirurgien.

Le chef des pionniers ou *Schantz-Meister* étoit payé sur le pied d'un capitaine d'infanterie à quarante florins par mois. Son office étoit de commander aux *Schantz-Bauren* ou travailleurs. Il y avoit au moins quatre-cent de ces travailleurs attachés au train ayant drapeau, officiers & tambours.

Il y avoit de plus pour le service de l'artillerie des maîtres tireurs ou *Buchsen-Meister*, ayant sous eux les canoniers qu'on nommoit *Schneller*. Une couleuvrine qui tiroit quinze livres de bale occupoit deux de ces maîtres tireurs & dix *Schneller*. Un fauconneau de six livres de bale avoit un maître & six *Schneller*: un petit fauconneau de deux livres de bale un maître & deux *Schneller* (*c*).

(*c*) Id. l. 2. p. 14.

On avoit des garde-poudres qu'on nommoit *Pulver-Huter*.

De plus, tous les artisans & ouvriers de l'armée ainsi que les *Wagen* & *Geschirr-Meister* ou maîtres des charrois & attelages faisoient partie du train & le suivoient.

Quant à l'entretien des chevaux employés au service de l'artillerie, cette partie se faisoit par entreprise. Le grand-maître des charrois de

toute l'armée (*Ober-Wagen-Meiſter*) recevoit un tant par mois pour chaque cheval, moyennant quoi il étoit tenu d'avoir toûjours ſon nombre complet; on ne lui bonifioit que les chevaux tués par l'ennemi: ainſi tout ce qui crevoit dans les marches ou autrement étoit ſur. ſon compte.

Quant à la force du train des Impériaux au tems dont je parle, leur artillerie n'a jamais paſſé quatre-vingt piéces de canon. C'étoit ce que Tilli avoit à Breitenfeld. Walſtein en ſe mettant à la tête de la nouvelle armée qu'il venoit de former avoit quarante-quatre bouches à feu, & après ſa jonction avec les Bavarois, il pouvoit avoir quatre-vingt piéces de canon.

Je paſſe aux Suédois. Généralement on trouve que les Suédois eurent plus d'artillerie que les Impériaux, & qu'elle fut auſſi mieux conſtruite & mieux ſervie. Le docteur *Hart* dit que Guſtave-Adolphe fut le premier qui d'après des expériences réitérées trouva que trop de longueur dans un canon diminuoit de ſon effet (*a*). Il rapporte à ce ſujet différentes épreuves que ce monarque fit devant ſes officiers (*b*), mais qui prouvent ſeulement que Guſtave profita habilement des découvertes qu'on avoit faites avant lui. En général l'hiſtorien anglois juſtement prévenu de l'idée, que l'heureux génie de Guſtave-Adolphe s'eſt fraié une route nouvelle dans l'art militaire, croit pouvoir lui faire honneur de tout ce qui lui paroît nouveau. C'eſt ainſi qu'il attribue à ce même prince l'origine des Dragons. De telles aſſertions peuvent être ſouffertes dans un panégyrique, mais ſont des erreurs dans une hiſtoire militaire. On ſait que l'année 1572 un ſeigneur *de Linar* fit fondre du canon dans une proportion nouvelle, & qu'il prouva qu'une piéce longue de douze pieds tiroit auſſi loin que d'autres du même calibre qui avoient treize juſqu'à dix-ſept pieds de long (*c*). Qu'on ouvre l'*Artillerie de Rivius* (*d*) imprimée à Basle en 1582, on y trouvera une théorie très-exacte de la longueur des piéces, & les mêmes principes qu'on ſuit encore pour déterminer la juſte longueur qu'une

(*a*) Diſſertation p. 9.

(*b*) Hart T. II, p. 325.

(*c*) Erard de Barleduc, fortification. An. 1620.

(*d*) Rivii geometriſche Buchſenmeiſterey.

piéce doit avoir pour faire le plus grand effet. On y prouve que dans une piéce trop longue ou trop courte le boulet perd de sa force.

Le moindre calibre des piéces de batterie des Suédois étoit de vingt-quatre livres de bale, comme chez les Impériaux. Mais il falloit vingt jusqu'à vingt-cinq chevaux pour les trainer. Les piéces de campagne de huit jusqu'à douze livres de bale étoient trainées par huit ou dix chevaux (*a*).

(a) M. de M. T. IV. p. 290.

On ne doit pas oublier de mettre au nombre des piéces de campagne les fameux canons de *cuir bouilli* & les piéces de quatre livres de bale. On croit que le baron *Melchior de Wurmbrand* est l'inventeur des canons de cuir, & que cet officier qui avoit quitté l'empereur pour s'attacher au roi de Suéde fit usage de ces piéces pour la premiére fois au siége de Wormdit (*b*). Voici la maniére de les construire. Le calibre étoit d'une, de deux, de trois jusqu'à quatre livres de bale. L'ame du canon étoit faite d'un cilindre de cuivre qui avoit l'épaisseur de $\frac{1}{24}$ du diamétre du boulet. La longueur du cilindre A B étoit de seize de ces diamétres. F A G D E, ou la culasse & le bouton, étoient vissés dans le cilindre qui pris séparément avoit quinze diamétres de son boulet. Extérieurement il étoit renforcé par des cercles de fer H placés de distance en distance sur toute la longueur de la piéce, mais qui se touchoient aux deux extrémités F A D E & B C; c'est à dire, à la culasse & à la bouche du canon. Aux premier & dernier renforts on comptoit huit cercles, trois à la volée & autant au bourelet qui se touchoient. Les tourillons tenoient à un de ces cercles qui étoit plus fort que les autres. Par-dessus ces cercles sur toute la longueur du canon étoit un entourage de corde recouvert de plusieurs couches de mastic. Par-dessus cet enduit on faisoit un nouvel entourage de corde recouvert d'un nouvel enduit, & l'on continuoit ainsi jusqu'à ce que la culasse eût acquis l'épaisseur d'un boulet pris dans son diametre, & la bouche du canon $\frac{1}{2}\frac{1}{4}$ de ce diamétre, comme on voit fig. XV. Des cordes formoient les moulures. La lumiére K étoit de cuivre & on la

(b) Id. T. II. p. 23.

Fig. XIV.

viſſoit dans la culaſſe au point F. Cela fait, on couvroit le canon d'un cuir bouilli, & il avoit alors la forme repréſentée fig. XV. La charge de poudre pour pareille piéce n'étoit que le quart ou le tiers du poids d'un boulet, & la piéce n'étoit jamais chargée qu'à mitraille (*a*). Ce canon étoit ſur un affut ſi leger, que le tout pouvoit être aiſément trainé par deux hommes (*b*). Car à juger de ſon poids d'après les proportions que je viens de décrire, une piéce de trois livres de bale & longue de 3 pieds 8½ pouces meſure rhinlandique ne pouvoit pas peſer plus de 90 livres. Cependant nous ne voyons pas que les Suédois ayent fait longtems uſage de ces piéces. Ils ne s'en ſervirent que trois ans depuis 1628 juſqu'en 1631 (*c*). Le plus grand mérite de ces canons étoit de pouvoir être tranſportés aiſément dans un jour de bataille, du reſte ils avoient l'inconvénient de s'échauffer trop-tôt; en ſorte qu'après dix ou douze coups il falloit les laiſſer refroidir. C'eſt ce qui engagea Guſtave à ſubſtituer à ces canons une ſorte de piéces de campagne plus durables & qui furent trouvées ſi commodes qu'on en fit uſage depuis dans preſque toutes les armées. Les François s'en ſont ſervis juſqu'en 1756 ſous le nom de *piéces ſuédoiſes* (*d*). Le canon peſoit 625 livres & avoit quatre pieds de long. La charge de poudre qu'on lui donnoit étoit le tiers du poids du boulet qui peſoit quatre livres. La poudre étoit renfermée dans une cartouche & le boulet attaché avec des fils de fer au plateau de la cartouche. Ces piéces étoient ſi bien ſervies qu'un bon canonier faiſoit trois décharges avant que le mouſquetaire pût tirer deux coups (*e*). La chambre de quelques-unes de ces piéces étoit conique, le fond d'un demi-diamétre & ſon entrée de tout le diamétre du boulet.

Le roi avoit un autre avantage ſur les Impériaux, c'eſt que la conſtruction & l'entretien de ſon artillerie lui coûtoit beaucoup moins: il tiroit de la Suéde tout le cuivre & le fer dont il avoit beſoin, & c'eſt auſſi la raiſon pourquoi ſon artillerie étoit plus nombreuſe que celle de ſon ennemi. Nous le voyons devant Francfort-ſur-l'Oder

(*a*) Buchneri Theoria & praxis artilleriæ. Nuremberg 1685. l. 1. p. 29.

(*b*) M. de M. T. II. p. 23. Hart T. II. p. p. 159.

(*c*) Schildknecht l. 3. p. 189. Buchner p. 29.

(*d*) Commentaires du comte de Turpin ſur Montecuculi T. I. p. 284.

(*e*) Schildknecht l. 3. p. 190.

avec un train de deux-cent piéces de canon, grandes & petites (*a*). A la bataille de Breitenfeld il en avoit cent, y compris l'artillerie des Saxons (*b*). Au camp de Nuremberg le roi avoit trois-cent piéces de canon, en comptant ceux que les habitans lui prêtérent (*c*). Enfin *Gualdo* dit que Gustave avoit cent piéces de canon à Lutzen (*d*).

(*a*) Sold. Suédois p. 30.
(*b*) Gualdo p. 73 & 75.
(*c*) Hart T. II. p. 348.
(*d*) Gualdo p. 209. 215.

## §. XXVIII. *De la Fortification au tems de Gustave-Adolphe.*

Fortification.

Cette partie de la Science militaire se perfectionnoit alors en Allemagne où l'on commença à préférer la méthode flamande à l'ancienne maniére des Italiens. On voit par la construction d'Ulm qui fut achevée en 1626, qu'on suivoit déja une meilleure proportion dans les lignes du corps de la place, qui fut entouré d'une fausse braie & eut peu de dehors.

Les Suédois avoient une proportion qui leur étoit propre dans la construction de leurs forteresses. J'ai éxaminé très-souvent les restes d'un rempart que Gustave fit élever autour d'une ancienne ville près de Berlin. Les flancs en sont fort longs, & ne sont pas perpendiculaires à la courtine, mais font avec elle un angle obtus; & pour mieux défendre les faces, il y a de longs seconds flancs dans la courtine. Cette maniére est exactement la même qu'on trouve dans le plan de la forteresse de Dunebourg (*e*), où en voulant prolonger la défense des flancs on a trop écourté les faces & trop resserré la gorge des bastions. Le fossé devant les faces du rempart en devoit être mal défendu; car ces seconds flancs rendoient l'angle du bastion trop aigu; & par-là le fossé qui étoit parallele à la ligne de défense devoit être coupé par une troisiéme ligne parallele à la courtine.

(*e*) Voyez l'hist. de Charles-Gustave par Puffendorf.

La plûpart des villes d'Allemagne au tems de la venue des Suédois étoient entourées d'un gros mur garni de tours qui avançoient & débordoient la muraille. Cette maniére n'avoit pas été imaginée pour résister au feu de la grosse artillerie. Alors tout ce qu'on savoit faire de mieux, c'étoit d'élever à la hâte des enveloppes de terre pour fortifier ces vieux

murs. On usoit de cette précaution surtout aux portes des villes, parce que dans cette ancienne maniére c'étoit l'endroit où l'ennemi poussoit son attaque avec le plus de succès (a).

(a) Voy. la prise de Francfort *Remarque Militaire* G.

Attaque & défense des places.

## §. XXIX. *De l'attaque & de la défense des places.*

La maniére d'attaquer répondoit à celle de fortifier. On trouvoit ordinairement autour de ces places qu'on ne peut pas appeller fortes des restes de fauxbourgs, à la faveur desquels on approchoit les batteries le plus près qu'on pouvoit de la muraille qu'on battoit en brêche. On perçoit l'enveloppe de terre ou on l'emportoit de force, & la brêche étoit bientôt faite, soit par les batteries, soit par l'effet d'une mine. Quelquefois aussi on se contentoit d'attacher le petard à la porte de ces vieilles bicoques, on la faisoit sauter, & ses défenseurs se rendoient à discrétion. Dans le passage du fossé on n'usoit point des précautions qui sont devenues indispensables dans l'attaque des places modernes: on passoit ce fossé sur des radeaux ou à gué quand il n'étoit pas profond. On trouvera rassemblé dans les *Remarques Militaires* ce que j'ai trouvé de plus curieux sur le maniére d'attaquer & de défendre ces anciennes places.

L'auteur italien ne m'a pas donné occasion de déploier dans un siége en forme les grandes connoissances que Gustave avoit acquises dans cette partie de la Science militaire. Pour les mettre dans tout leur jour je remonte au tems où ce monarque faisoit la guerre en Livonie, & je vais le représenter faisant le siége de Riga en 1621. Ce siége est tout à la fois l'éxemple d'une savante attaque & d'une défense très-belle pour ce tems-là.

On sait que Riga capitale de la Livonie n'est pas éloignée de l'embouchure de la Duna & qu'elle est située à l'orient de ce fleuve. Ce que j'observe pour relever une faute qui est échappée à l'auteur de la nouvelle histoire de Gustave-Adolphe. Dans la description qu'il donne du camp du roi, il dit que ce monarque avoit le fleuve à l'orient (b).

(b) M. de M. T. I. p. 231.

Il

Il devoit dire qu'il assit son camp à l'orient de ce fleuve ou qu'il avoit ce fleuve à l'occident. De ce côté la place étoit entourée d'un bon rempart, il y avoit de bonnes demi-lunes devant les courtines, & les dehors étoient bordés d'un fossé plein d'eau. De l'autre côté de la Duna, à l'occident de la ville, étoit un fort gardé par un détachement de la garnison. Le roi fit tracer une circonvallation autour de la place & mit son armée en quatre corps. Il n'oublia pas de faire élever de fortes batteries des deux côtés de la ville sur les rives de la Duna, & qui en rasant le fleuve coupoient toute communication des assiégés avec la garnison du fort. Sigismond roi de Pologne envoya Christophe Radzivil au secours de Riga avec quatre-mille chevaux & dix-mille fantassins (*a*), ou mille selon le docteur *Hart* (*b*): ce qui est plus vrai-semblable, parce que les Polonois avoient beaucoup plus de cavallerie que d'infanterie, & que la république alors en guerre avec le Turc, ne pouvoit détacher que peu de troupes contre les Suédois. Le général polonois n'osant pas attaquer les lignes du roi, passa la Duna & se mit sous le canon du fort. Les assiégés tentérent à différentes reprises de passer le fleuve pour faire entrer ce renfort. Mais les deux batteries que j'ai dit que le roi fit élever au bord du fleuve les en empêcha. Ce n'est pas qu'avec du gros canon le débarquement du secours n'eût été possible, mais Radzivil n'en avoit point. Le fort eût favorisé le passage, & quoique le fleuve soit fort large à cet endroit-là, le gros canon auroit porté au-delà. Car on lit que les Suédois envoyérent de leurs boulets dans le camp des Polonois (*c*). Enfin les Polonois se retirérent & Gustave s'empara du fort. Les tranchées furent poussées jusqu'au pied du glacis. Les assiégés occupoient une lunette que M. de M. appelle improprement *une demi-lune de sable* (*d*). Il ne faut pas s'y tromper, ce n'étoit qu'une lunette construite pour la défense du chemin couvert, qu'il faut bien distinguer de la demi-lune de sable où les Suédois furent repoussés. Au reste les assiégés ne prétendoient pas défendre cette lunette, ils ne cherchoient qu'à enfiler la sape des Suédois de ce côté-là; leur

(*a*) M. de M. T. I. p. 236.
(*b*) Hart T. I. p. 83.
(*c*) Id.
(*d*) M. de M. T. I. p. 238.

retraite en abandonnant cette lunette fut une ruſe de guerre. Car les troupes du roi ne s'y furent pas plutôt logées qu'une mine ſauta qui leur tua une centaine d'hommes. Mais cette perte ne les découragea pas. Ils ſe jettérent dans l'entonnoir de la mine qui leur ſervit de logement, & le roi ſe trouvant maître du chemin couvert par le moyen de cette lunette, il fit ſur le champ travailler au paſſage du foſſé. Pour cet effet il fit conſtruire un pont ſur des tonneaux qu'on arrêtoit à des pieux par des cables, depuis la contreſcarpe juſqu'aux débris de la brêche. Au-deſſus il y avoit une eſpéce de couvert formé d'un blindage de planches & de faſcines pour garantir les troupes des coups de mouſquets tirés d'enhaut. Mais comme les volontaires commandés pour l'aſſaut défiloient ſur ce pont avec trop d'empreſſement, il rompit ſous leurs pieds, & ce qui ſe ſoutenoit encore fut auſſitôt détruit par les batteries des flancs qui n'étoient pas démontées encore. Le roi voyant cela fit élargir la brêche à coups de canon; les débris tombérent dans le foſſé, qui en fut comblé en partie. Guſtave y fit jetter le plus de terre & de faſcines qu'on put, & cela devint le fondement d'une gallerie plus ſolide. En même tems le roi fit attaquer la demi-lune de ſable qui étoit devant une des courtires, mais ſes ſoldats furent repouſſés comme j'ai dit. Cet échec ne faiſoit rien au travail de la gallerie qui étoit protégé par le feu de la groſſe artillerie. Les Dalécarliens accoûtumés à travailler dans les mines aggrandirent la brêche, creuſérent des mines ſous les baſtions & cherchérent à éventer celles des aſſiégés. Dès que la gallerie & les mines furent achevées, les troupes conduites à la tête de la tranchée furent commandées pour l'aſſaut. Il devoit ſe donner d'abord après que les mines auroient fait leur effet. Mais le roi qui aimoit beaucoup mieux ſe conſerver cette place dans ſon entier que de n'avoir que des ruïnes à réparer à grands frais, fit pour la derniére fois ſommer la garniſon qui ſe rendit enfin après un mois de la plus belle défenſe (*a*).

(*a*) M. de M. T. I. p. 241.

Si l'on veut ſe donner la peine de comparer ce ſiége avec ce que j'ai dit dans *les Remarques* ſur l'attaque & la défenſe de Magdebourg (*b*),

(*b*) *Remarques Militaires* F & K.

on sera sans doute étonné que la ville de Riga ayant été assiégée & prise plusieurs années auparavant, ceux qui ont attaqué & défendu Magdebourg n'ayent employé aucune des excellentes maximes pratiquées dans un siége, où Gustave-Adolphe déploya la force de son génie souteau du plus grand courage.

Il étoit naturel que des généraux chargés de prendre ou de défendre des villes, au sortir d'une si bonne école, missent en usage les maximes du grand homme qui étoit à la fois leur guide & leur roi. C'est ainsi qu'on voit le maréchal Horn conduire le siége de Benfeld en digne éléve de Gustave-Adolphe. La place étoit bien fortifiée, & défendue par un commandant homme de tête. Cet officier se nommoit *Bulach* qu'il ne faut pas confondre avec un colonel du même nom qui servoit dans l'armée du roi de Suéde à la bataille de Lutzen.

On trouve un journal du siége de Benfeld dans *le Théatre de l'Europe* (*a*). C'est un morceau très-intéressant. J'en tirerai ce qui entre dans le plan que je me suis proposé en composant ce Tableau militaire, qui a été de marquer le point où l'on étoit parvenu des deux côtés; laissant juger au lecteur de quel côté est la supériorité. La défense de Benfeld fait beaucoup d'honneur à son brave commandant. *Bulach* n'avoit que trois compagnies d'infanterie faisant huit-cent hommes & deux escadrons montant à cent-quarante chevaux. Je suis étonné que les historiens parlent si peu de ce siége. Sans doute que faute d'entendre cette partie ils n'ont pas vû ce qu'il y avoit dans cet événement de remarquable & de rare tant pour l'attaque que pour la défense. La conduite du commandant est une suite d'instructions, & je n'hésite pas à mettre cet homme infatigable à côté des meilleurs ingénieurs dont il est parlé dans l'histoire de ce siécle. Benfeld est un ancien pentagone construit à l'italienne. Ses remparts étoient revêtus, & il y avoit un cavalier élevé dans la gorge du bastion attaqué. Au levant de la ville étoit une chaussée & sur cette chaussée un fort à quatre bastions qu'on appelloit le *Zoll-Schantz*. Il y avoit derriére la chaussée une double te-

(a) Th. Eur. T. II. p. 757. à 760.

naille placée au pied du corps de la place, & au couchant de Benfeld on avoit mis un ravelin devant la courtine. Dès que le brave *Bulach* se vit assiégé en forme, il chicanna l'ennemi par de nouvelles défenses qu'il ajoûta aux anciennes. C'est ainsi qu'il fit palissader son fossé quoiqu'il fût plein d'eau; précaution qui lui fait honneur: elle prouve qu'il connoissoit le mal qu'on pouvoit lui faire, & prévoyoit que Horn ne négligeroit rien pour faire mettre le fossé à sec, comme en effet cela arriva. Il faut croire que les palissades étoient attachées le long d'une poutre dont les deux extrémités à mortaise se trouvoient agencées sur des pilotis à tenon. Le commandant fit différentes sorties; il fit élever une redoute de l'autre côté de l'Ill qui passe près de Benfeld, afin de retarder les travaux des assiégeans. Cette redoute, la riviére & un bois voisin lui servirent à faire entrer dans sa place un renfort de deux compagnies d'infanterie. Le gouverneur de Brisac envoya des détachemens pour porter l'allarme dans le camp de l'assiégeant, & pour attirer son attention du côté de la circonvallation. Le commandant de Benfeld profita de ce moment pour tomber sur les travaux des Suédois & les combla.

Les Suédois couronnérent le glacis, & furent au chemin couvert par la sape. On ne voit pas que *Bulach* ait disputé le chemin couvert aux assiégeans. Mais cette faute étoit celle du siécle plustôt que celle du commandant, comme je l'ai dit dans la *Remarque Militaire* K. C'est en quoi nous sommes plus avancés qu'on ne l'étoit alors. Mais le commandant mit tous ses soins à empêcher le passage du fossé, autant que le permettoit la construction du corps de la place. Il fit percer le second flanc de la courtine & y plaça une batterie rasante pour détruire la gallerie de l'ennemi dont il ruïna une partie. Il fit plusieurs de ces batteries & tenta différentes choses jusqu'à ce que la supériorité du feu des Suédois fit enfin taire le sien. Car il ne pouvoit placer à la fois que deux piéces de canon dans ce second flanc à cause que les embrasures en étoient trop obliques. Au lieu que les Suédois avoient toute la con-

trescarpe à leur disposition où ils pouvoient placer autant de piéces qu'ils vouloient, dont le feu soutenu dut bientôt étouffer celui de cette foible batterie. Les Suédois avancérent leur gallerie à la faveur de leurs canons, ils ruïnérent la palissade du fossé, & poussérent leurs travaux jusqu'au pied du bastion. Ils eûrent bientôt percé le revêtissement & préparé tout ce qui étoit nécessaire à la construction d'une mine. Mais le commandant ne perdit pas courage, il fit élever à la hâte un retranchement dans l'angle du bastion, il lâcha ses mineurs pour éventer les travaux des Suédois, découvrir leur gallerie & la détruire. Quand on compare les moyens de défense de M. de Bulach avec ceux qui étoient ordinaires alors, on est obligé de convenir qu'un commandant qui savoit ce qu'on pouvoit savoir de son tems en savoit déja beaucoup, & que si l'on voit tant de places si mal défendues, c'est moins au siécle qu'il faut s'en prendre qu'à la paresse des commandans qui ne savoient pas mettre en usage les ressources que l'art leur fournissoit, ou qui les regardoient comme impraticables parce qu'ils n'avoient ni le courage, ni la volonté de s'en servir.

Le commandant de Benfeld ne jugea pas à propos d'attendre l'effet de la mine, & capitula après avoir défendu sa place depuis le 8. septembre jusqu'au 29. octobre; la capitulation fut aussi honorable qu'il étoit possible, & les conditions qu'il obtint tout aussi avantageuses que s'il se fût rendu au bout de huit jours. Si j'avois eu l'occasion de parler de ce siége dans les *Remarques Militaires*, j'aurois répondu d'avance à la question qui se présente naturellement à l'esprit & que sans doute on me fera, savoir: si le commandant ne pouvoit point attendre l'effet de la mine, & s'il est bien vrai qu'il ait fait en cette occasion tout ce qu'il pouvoit faire? Dans ma réponse je me serois fondé sur l'éxamen que j'aurois fait de l'assiette du retranchement élevé par les soins du commandant, de l'utilité qu'il auroit pû retirer du cavallier élevé dans la gorge du bastion attaqué si l'ennemi s'étoit logé dans la bréche, & de la retraite qu'il auroit pû faire dans un vieux château qui étoit derriére

ce cavalier. Mais cet éxamen feroit déplacé dans un Tableau militaire, où je ne dois pas donner des leçons à l'homme du métier, mais simplement lui montrer le point où l'on étoit parvenu dans la défense des places au tems de Gustave-Adolphe.

Il reste à se former une idée de l'attaque en jettant un coup d'œuil rapide sur les moyens d'attaque que le général suédois mit en usage. A chaque pas que fait Horn, on voit l'éleve profiter des maximes de son maître, qui sont les mêmes que celles que je viens de faire observer dans la description du siége de Riga. Les deux siéges ont même des circonstances qui se ressemblent. Horn devoit non seulement se précautionner contre les sorties des assiégés, mais il avoit à repousser les attaques des détachements de la garnison de Brisac, & dut faire face au secours qui vint de Selestadt. Il commença donc par se couvrir d'une bonne circonvallation. Après quoi il distribua sa petite armée dans trois quartiers qu'il fit bien retrancher & qui communiquoient entre eux à la faveur de la circonvallation, comme c'étoit l'usage alors (*a*). Sa gallerie pour le passage du fossé étoit faite positivement sur le modele de celle que Gustave-Adolphe fit construire devant Riga. Il mit à la construire depuis le 26. de septembre jusqu'au 25. d'octobre. Il est vrai que la nature du terrein favorisoit son travail. Car à une petite lieue de Benfeld du côté du midi il put détourner le cours de la riviére qui fournissoit d'eau les fossés de la place. Il barra son ancien lit par une bonne chaussée; ce qui fit que l'eau se trouvant arrêtée déborda de l'autre côté & inonda le terrein par où j'ai dit qu'un renfort de deux compagnies étoit entré dans la place précédemment. Cette inondation tenoit en même tems lieu de ligne à ce côté du camp des assiégeans. Quoique les assiégés eussent découvert le mineur, cela n'empêcha pas les Suédois de continuer leurs travaux. Ils font même les premiers à boucher une partie de leur ancienne gallerie & poussent à droite & à gauche deux rameaux, ausquels ils travailloient encore le 29. d'octobre à midi, lorsque le commandant demanda à capituler. La saignée

(*a*) *Remarque Militaire* Mm.

de la riviére pour en détourner l'eau, l'inondation qui s'ensuivit d'un côté de la ville & le desséchement du fossé de l'autre, le combat souterrein qui se fit dans la gallerie du mineur, la fermeté des Suédois à pousser les travaux sont autant de faits qui caractérisent leur maniére d'attaquer.

Les paralléles qui servent de communication aux tranchées n'étoient point encore connues. On ne connoissoit que les tranchées conduites en zig-zag pour empêcher qu'elles ne fussent enfilées par le canon de la place. Aux extrémités de ces zig-zag il y avoit ordinairement des redoutes palissadées & fraisées, qui servoient à défendre les tranchées contre les sorties.

On avoit trois sortes de batteries dans les siéges, celles à mortiers, les batteries à faire brêche ou *ruïnantes*, & celles qui démontoient les batteries de la place. Les batteries à faire brêche étoient élevées sur la crête du glacis, & construites avec des gabions & des sacs à terre. On connoissoit déja l'usage des *portiéres* qui mettent le canonier à couvert du coup de fusil.

L'invention des mines qui est de l'année 1487 fut mise en usage pour la premiére fois en Italie (*a*). Les Impériaux devoient en connoître l'utilité dans l'attaque comme dans la défense. Les Turcs leur en avoient fait éprouver de tristes effets au siége de Vienne en 1529 (*b*). Même au tems du comte de *Montecuculi* on avoit poussé la connoissance des mines assez loin; car ce général donne des idées fort justes de leur effet, dans ses *Mémoires* (*c*). Cependant je ne trouve pas que les Impériaux en ayent fait usage au tems de Gustave-Adolphe. Du moins aucun historien n'en parle.

(*a*) Folard T. II. p. 330. de la traduct. allemande. P. Daniel, milice françoise T. I.

(*b*) Schildknecht l. 3. p. 90.

(*c*) Montecuculi p. 133.

## §. XXX. *De la discipline militaire.*

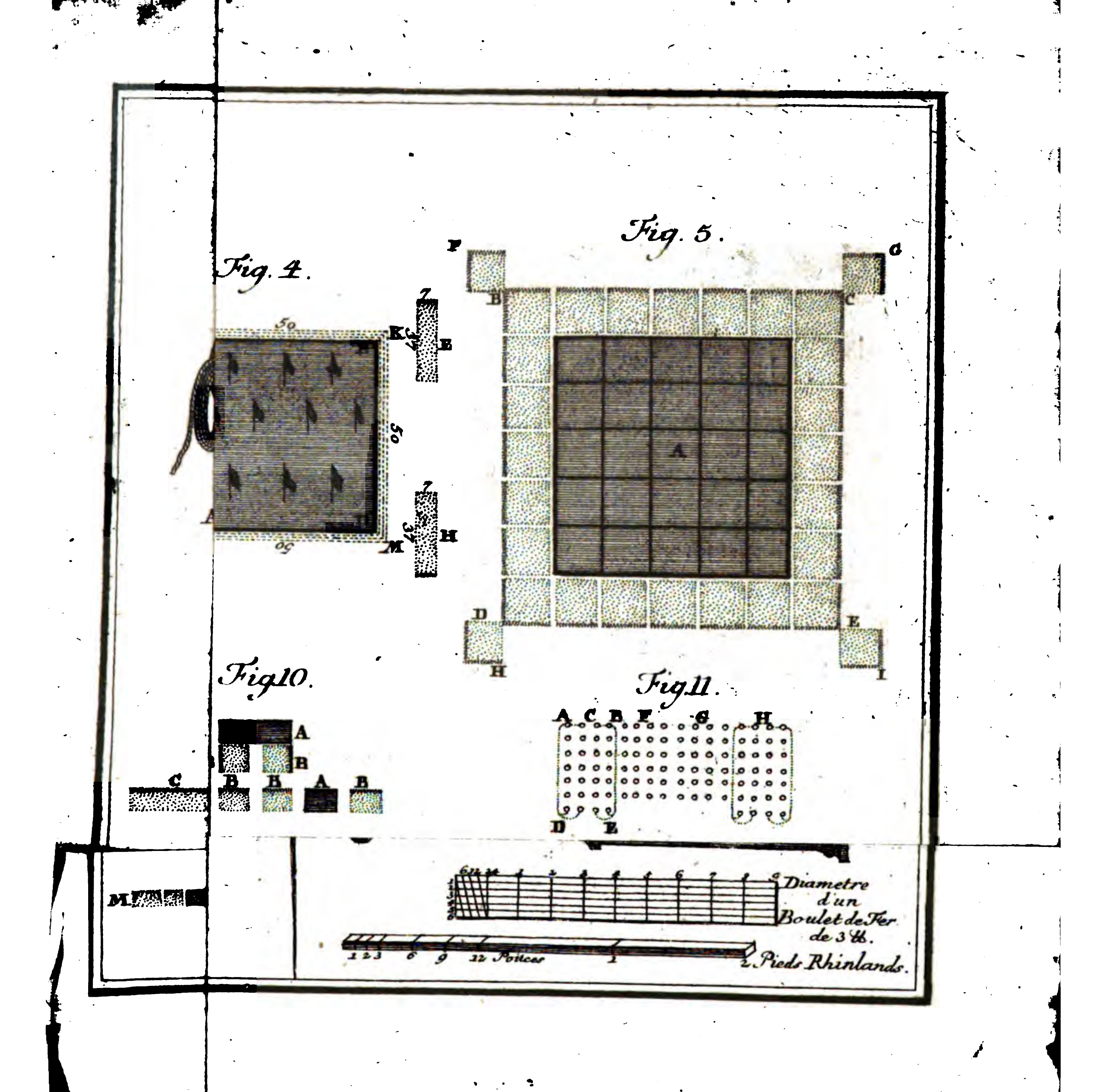
Dans le paralléle que j'ai donné des deux maniéres de faire la guerre des Impériaux & des Suédois, le génie de Gustave-Adolphe a paru digne d'admiration & sa conduite militaire supérieure à celle des

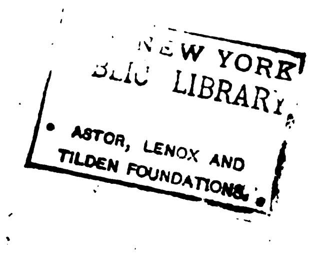
deux généraux que Ferdinand lui opposa; mais ce seroit oublier un des beaux traits de l'histoire militaire de Gustave, si je ne disois pas que la discipline qu'il établit dans ses armées fut la premiére cause de ses plus grands succès. La plus sévére subordination animoit ce grand corps, & Gustave en dirigeoit tous les mouvemens au but qu'il se proposoit, n'ayant jamais à craindre de se voir arrêté par le brigandage du soldat ou l'inconduite des chefs. Ce grand corps ne savoit qu'obéir, & marchoit avec confiance partout où son roi le conduisoit. Le plus grand avantage pour les Suédois fut sans doute de combattre sous les yeux d'un maître chez qui les récompenses comme les châtimens étoient toûjours en proportion du mérite, & qui avoit pour principe d'aller au-devant de la mort, pensant qu'elle n'est dangereuse que pour ceux qui la craignent (*a*). Pouvoit-on ne pas braver les dangers quand on voyoit un grand roi, prodigue de sa vie, donner aux siens l'éxemple de la valeur & de l'intrépidité? Dans une armée où l'on sert sous les yeux du Maître, chacun cherche à surpasser son compagnon d'arme en courage, en obéissance; & une telle armée est l'école militaire de l'Europe.

(*a*) Gualdo p. 230.



RE-


Fig. 4.
50
K
E
50
A
50
M
H
37
37
7
7
Fig. 5.
F
G
B
C
A
D
E
H
I
Fig 10.
A
B
C
B
B
A
B
M
Fig 11.
A C B F G H
D E
Diametre
d'un
Boulet de Fer
de 3 ℔.
1 2 3 6 9 12 Pouces 1
2 Pieds Rhinlands.



# REMARQUES MILITAIRES

SUR

# LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS

## DES DERNIÉRES CAMPAGNES

DE

# *GUSTAVE-ADOLPHE*

## EN ALLEMAGNE.

*PAR UN OFFICIER PRUSSIEN.*

---

Traduit de l'Allemand.



# REMARQUES MILITAIRES.

Page 31. (A). *Prise de Greiffenhagen.*

LA description que le comte GUALDO fait du siége de cette ville est celle dont les détails font le plus d'honneur aux Suédois & aux Impériaux; c'est aussi la plus instructive pour un militaire. Mais voici quelques circonstances qui manquent au récit de l'auteur italien, & qui répandront plus de jour sur l'histoire de ce siége.

Les Impériaux avoient construit un pont sur l'Oder pour conserver la communication avec le gros de l'armée qui étoit à Gartz de l'autre côté du fleuve. Ils l'avoient défendu par une tête de pont du côté de Gartz & y avoient mis du canon. Le roi fit remonter l'Oder à douze batteaux plats dans lesquels il avoit fait embarquer son artillerie.

*Greiffenhagen* étoit fortifiée à l'ancienne; c'est à dire, qu'elle n'avoit pour toute défense qu'un simple mur flanqué de tours & un fossé peu profond. Les Impériaux pour renforcer ce mur avoient construit quelques rédans, qui étoient le retranchement le plus en usage alors.

Les Suédois firent leur premiére attaque au *Zoll-Hauss* (la douane) où les Impériaux avoient élevé un retranchement qui devoit leur servir de poste d'avertissement, mais qu'ils abandonnérent à l'approche de l'ennemi. Le parapet dont parle GUALDO ruïné par le feu de 26 piéces de canon ne pouvoit être mieux réparé qu'il le fut par les soins du commandant: des poutres mises en travers bouchoient les vui-

des que le canon avoit faits dans les paliſſades. Ces poutres ſervoient en même tems de revêtement au parapet, & les ſacs à terre dont elles étoient chargées bouchoient les brêches. L'épaulement élevé à la hâte derriére la muraille fait également honneur au courage & à l'intelligence de Don Fernand de Capoue. C'eſt un modéle à ſuivre dans la défenſe des places fortifiées à l'ancienne, comme ſont encore la plûpart des petites villes d'Allemagne. Même dans ſa retraite il n'a rien omis de ce qui eſt du devoir d'un bon commandant. Les circonſtances de cette retraite, telles que GUALDO les rapporte, ſont bonnes à ſuivre en pareil cas. Cette belle retraite ſe fit ſur le pont dont nous avons parlé. Les Impériaux à la faveur de la nuit dérobérent leur retraite que couvroient les canons de la tête du pont. Le brave Don Fernand de Capoue menoit l'arriére-garde, & ce fut là qu'il reçut les deux coups dont il mourut dans Stettin, avec la gloire d'avoir tenu dans une mauvaiſe place ayant 2600 hommes de garniſon ou 3000 tout au plus, contre le grand Guſtave, qui à la tête de douze-mille fantaſſins & de 6000 chevaux fut obligé d'ouvrir la tranchée & d'employer quatre-vingt piéces de canon pour emporter cette bicoque. *Theat. Europ.* Tom. II. pag. 261.

## Page 42. (B). *Reddition de Demmin.*

Ou l'hiſtorien militaire ne doit pas écrire ou il doit rapporter avec la même impartialité les fautes comme les belles actions. GUALDO n'eſt pas aſſez inſtructif dans ce qu'il dit de la reddition de Demmin & reſte fort au-deſſous de ce qu'il eſt ailleurs. Il s'écarte même des régles du métier, en cherchant à pallier l'inconduite du gouverneur de Demmin. Son devoir étoit non comme avocat du duc de Savelli mais comme hiſtorien d'expoſer fidélement les cauſes de la perte de Demmin. C'eût été honorer le vrai mérite, parce que l'ignorance ou le peu de fermeté de Savelli miſe en paralléle avec la bravoure & l'intelligence de Don Fernand de Capoue qui avoit ſi bien défendu Greif-

ſenhagen, auroit fait trouver ce dernier encore plus digne d'éloge. M. de M. (auteur d'une hiſtoire de Guſtave - Adolphe) a puiſé dans de meilleures ſources. Aucun hiſtorien n'a mieux relevé les fautes du duc de Savelli (*a*). Son récit va me fournir des matériaux pour le Tableau militaire du ſiége & de la priſe de Demmin.

Cette ville de la Poméranie - Brandebourgeoiſe aux frontiéres du Mecklenbourg ſur la Péene, eſt baignée au midi par la Tollenſée qui tombe dans la Péene, & au couchant par la Triebel; en ſorte qu'elle eſt entourée d'eau. La Tollenſée l'arroſe au midi, la Triebel au couchant, & la Péene au nord qui forme un coude à cet endroit-là. Les deux rives de cette riviére ſont outre cela bordées de marais qui ont dans quelques endroits plus de mille pas de largeur, & il y a une chauſſée qui régne depuis la ville juſqu'à une Ferme appellée le *Meyersdorf*. Dans ces marais ſur le chemin de Stralſund les Impériaux avoient une redoute quarrée, dans laquelle étoit une tour à l'épreuve du canon, & pour venir de la ville à ce fort, on étoit obligé de paſſer deux ponts. De plus il étoit protégé par le canon de la place, & huit compagnies du régiment de Holck le gardoient. Au couchant ſur la route du Holſtein la hauteur entre la Triebel & la Péene pouvant nuire à la place étoit défendue par une grande demi-lune. Au midi à peu près à mille pas de la ville eſt une hauteur dite le *Nonnenberg* qui commande de petites collines, leſquelles aboutiſſent au chemin qui méne à Neu-Brandebourg. A l'orient du Nonnenberg il y a un ruiſſeau qui fait aller des moulins & qui ſe perd dans la Tollenſée. Ses bords ſont marécageux. On ne le peut paſſer que ſur des ponts & chauſſées, tant en remontant du côté des moulins à papier & *Buſchmuhle* qu'en deſcendant du côté de la ville & des moulins à farine. Au-delà eſt un vieux château appellé *Schweineburg*. Du côté d'Anclam au levant entre la Tollenſée & la Péene il y a des hauteurs, & celles où ſe trouvent des moulins ſont entourées par deux ruiſſeaux qui joignent la Péene à la Tollenſée. Voilà pour les environs. Quant à la place elle avoit une

(*a*) M. de M. T. III. p. 52-55.

double enveloppe. La première étoit un mur à l'ancienne flanqué de tours de distance en distance, & la seconde étoit un rempart de terre séparé de la muraille par un fossé. Ce rempart avoit des bastions à la moderne, un glacis & un fossé plein d'eau. Tilli en confiant cette place au duc de Savelli lui avoit donné dix-huit compagnies de vieilles troupes. La place étoit pourvue de vivres & de munitions pour plus de trois semaines. Les ordres de Tilli portoient que le commandant tiendroit au moins quinze jours, & que s'il étoit obligé de capituler il se retireroit à Rostock avec sa garnison.

Le roi de Suéde venoit de Loïtz qui n'est pas tout à fait à deux milles de Demmin. C'étoit le 12 de février, il faisoit très-froid. Le duc de Savelli, que *Puffendorf* (a) représente faisant tuer les chevaux des habitans de la campagne pour en vendre le cuir à l'écorcheur, étoit-il homme à encourager sa garnison, à récompenser la bravoure du soldat, à répandre l'argent à propos? Au contraire ce devoit être un grand appât pour lui qu'une capitulation qui mettoit ses richesses en sureté; & voilà celui à qui Tilli avoit confié la défense de Demmin! Ce qui prouve bien que le plus habile peut se tromper dans le choix d'un commandant. Il n'avoit pas seulement songé à faire casser la glace du fossé, ce qui auroit dû être son premier soin dans cette saison. Le roi avoit conduit à ce siége 16000 hommes & une artillerie à proportion. Il avoit pris son quartier dans le Schweineburg, & *M. de M.* dit qu'il fit attaquer la place de trois côtés. Les colonels Todt & Knyphausen attaquérent la redoute quarrée qui étoit dans le marais sur le chemin de Stralsund. Les huit compagnies qui gardoient ce fort firent une mauvaise défense & se retirérent dans la tour. Les Suédois passérent le marais qui étoit glacé & furent bientôt maîtres du fort. La tour les arrêta d'avantage. Le roi de Suéde fit son attaque au Nonnenberg. On fut obligé de construire les batteries avec des gabions, la terre étoit trop gelée, il ne fut pas possible de l'entamer. *De Prades* pag. 58. C'étoient ces batteries qui tiroient sur la ville, & qui

(a) Puffendorf l. 3. § 5.

devoient sans doute incommoder les assiégés. Il étoit possible que de cette hauteur le canon du roi enfilât quelques lignes de la fortification. Mais ce feu ne pouvoit pas faire des brêches bien considérables parce que le Nonnenberg est à plus de mille pas de la ville, & que le boulet pour arriver au corps de la place devoit percer l'enveloppe de terre qui l'entouroit. On ne présume pas que les assiégés ayent pensé à faire des traverses & des bonnets pour les opposer au feu de ces batteries. Que peut-on attendre de gens qui n'avoient pas seulement cassé la glace de leur fossé? Pendant ce tems-là le colonel Teuffel s'étoit emparé de la grande demi-lune située près du chemin qui méne dans le Holstein; & le même jour qui fut le troisiéme & le dernier de ce siége, les Suédois avoient réussi à miner la grosse tour qui étoit dans ce fort ou du moins à le faire croire aux huit compagnies qui y étoient renfermées, & qui dans la crainte de sauter en l'air se rendirent à discrétion. La perte du fort, dit GUALDO, ôta au commandant l'espérance de conserver la place. Mais n'avoit-il pas encore entre elle & l'assiégeant un marais, deux ponts, une assez longue chaussée, un glacis, un fossé rempli d'eau, un rempart, un autre fossé & le mur de la place? Du côté du Holstein il venoit de perdre la demi-lune; mais n'avoit-il pas encore le rempart, deux fossés & un mur qui lui tenoit lieu du plus fort retranchement? Cependant avec tous ces avantages il capitula le lendemain matin. Si GUALDO vouloit entreprendre de justifier son compatriote, ce ne devoit être qu'après avoir dit ce que le duc auroit pu faire, & encore falloit-il que cette justification fût fondée en raison. Où est le commandant qui à la priére de ses soldats ira rendre une place après un siége de trois jours, quand cette place est fournie de tout ce qu'il faut pour la défendre trois semaines, & que le sort d'une campagne en dépend? Ce n'étoit pas les maisons des habitans que Tilli avoit recommandé de sauver, mais la place. Il est donc tout aussi ridicule d'entendre dire à cet historien que *les cris des bourgeois étonnés de la ruine de leurs maisons portérent le duc à capituler*. Enfin la perte du

fort ne devoit pas entraîner celle de la place, & il ne faut qu'être médiocrement instruit pour voir par la situation de ce fort, que le commandant de Demmin n'avoit nulle envie de se défendre. GUALDO qui cherche à excuser le duc de Savelli charge mal à propos le comte de Tilli, l'accusant d'avoir voulu perdre cet officier *parce qu'il ne l'aimoit pas.* Eût-il été son ami, le général ne pouvoit lui pardonner la perte de Demmin, ou la honte de cette mauvaise défense seroit retombée sur lui. La punition ne fut pas même proportionnée à la faute: le duc en fut quitte pour renoncer à un métier qu'il faisoit mal. GUALDO dit même qu'il fut employé depuis dans des négociations importantes.

Il paroît que les trois batteries dont l'historien parle sont les trois attaques que *M. de M.* a si bien décrites. Il paroît aussi que Gustave n'a point attaqué Demmin du côté d'Anclam ni de Loïtz, quoique ce monarque fut venu par-là, & que les cartes modernes représentent cet endroit comme beaucoup plus commode pour y élever des batteries. Une par exemple qui eût été placée sur la hauteur où sont les moulins à vent auroit fait plus d'effet que celle du *Nonnenberg*, & une autre sur la Tollensée eût fait avec la première un feu croisé. C'est même un endroit moins marécageux que le reste.

Page 42. (C). *Neu-Brandebourg qu'il reprit, &c.*

Il seroit à souhaiter qu'on eût des détails de la défense de cette petite ville où le colonel de Knyphausen commandoit avec 2000 hommes tant de son régiment que de Maccaï, écossais. *Puffendorf* l. 3. §. 8. *Soldat Suédois* pag. 26.

*Neu-Brandebourg* est dans le duché de Mecklenbourg-Strélitz sur le lac de Toll dit la *Tollensée*, où la riviére de ce nom prend sa source. Du côté de Strélitz d'où venoit Tilli il y a un petit ruisseau qui descend de Stargard & tombe ici dans le lac de Toll. Les bords de ce ruisseau ne sont point marécageux, mais ils sont escarpés. La ville a une plaine à l'orient & de grands marais au couchant entrecoupés de ruisseaux,

qu'il

qu'il faut passer sur une chaussée d'un quart de mille. A un quart de mille au nord est un bras de la Tollensée dont le bord du côté de la ville est marécageux, l'autre est escarpé & boisé. C'est dans ce poste que le colonel suédois avec ses 2000 hommes attendit Tilli qui avoit toute son armée avec lui. L'historien auroit dû observer que le roi avoit envoyé ordre à ce brave officier de se retirer & de sauver la garnison, mais que l'ordre fut intercepté. Knyphausen étoit sans canon, & Tilli en trainoit vingt cinq avec lui. Malgré des forces si peu proportionnées, il attendit l'assaut. Il n'y eut que 60 hommes & le commandant d'épargnés, le reste fut passé au fil de l'épée. Si le colonel suédois eût sçu la volonté de son maître il nous auroit donné sans doute un nouvel éxemple d'une retraite ingénieuse, en sauvant sa garnison, quoique la place fût investie.

Ces sortes d'entreprises sont toûjours difficiles à éxécuter, mais le courage aidé du génie triomphe des plus grands obstacles. Eupolpidas n'avoit pas deux-mille hommes lorsqu'il fit retraite avec ses gens à la face de l'ennemi (*a*). Notre siécle compte au rang de ces belles retraites celle de Thungen en 1705, où Péri, maréchal de camp, eut la gloire de sauver sa garnison à la vuë des Impériaux (*b*). Je ne parle pas de la célébre retraite du maréchal de Bellisle. Une armée dans une place n'est point une garnison, & elle a des ressources pour en sortir qu'un commandant n'a pas.

(*a*) Thucidide l. 3.

(*b*) Polybe de Folard l. 1. c. 3. §. 5.

### Page 43. (D). *Prise de Feldberg.*

C'est actuellement un bailliage du même duché à deux milles & demi de Neu-Strelitz aux frontiéres de l'Uckermarck, ayant à l'orient le lac qu'on nomme *Drætsche*, & un grand bois au couchant. Il y avoit dans ce bourg 150 Suédois, qui crurent devoir attendre que Tilli vînt les forcer. Il ne faut imiter un tel éxemple de bravoure que lorsqu'il en peut résulter un avantage pour la cause qu'on sert, & ne jamais sacrifier une garnison quelque petite qu'elle soit pour faire mon-

tre de valeur. Cette résistance des Suédois ne fut qu'une témérité malheureuse. Une retraite dérobée n'auroit pas déshonoré le commandant, elle eût été plus profitable pour le roi. L'assiette du lieu favorisoit ce projet. Le détachement pouvoit gagner la Poméranie à la faveur des bois qui auroient caché sa marche de jour, le lac même auroit aidé à la retraite. On ne sauroit trop recommander à l'officier qui aime son métier de se ménager de bonne heure les moyens de faire pareille retraite. Mais pour cet effet il doit étudier son terrein afin d'en tirer au besoin tout le parti possible; il doit s'attacher des gens qui connoissent les entours de la place, & s'assurer de leur fidélité; ces gens-là le serviront bien dans l'éxécution de son projet.

Page 43. (E). *Reddition de Colberg.*

Cette place est devenue célébre dans l'histoire par la bonne conduite de ses commandans, & n'a manqué jusqu'ici que par le défaut de vivres. C'est la raison pourquoi les Suédois s'en emparérent alors & pourquoi les Russes s'en sont rendus maîtres vers la fin de l'année 1761. Gustave, juste estimateur du mérite, accorda au commandant les honneurs de la guerre, & le loüa beaucoup de ce qu'il avoit soutenu un blocus de cinq mois. Son vrai nom méritoit d'être conservé: *Puffendorf* le nomme *François de Meurs*, & *M. de M.* l'appelle *Julian.* Je vai pour un moment perdre de vue l'historien de Gustave-Adolphe. Qu'on me pardonne cette digression, je la dois à la mémoire du commandant qui a défendu Colberg de nos jours, du brave colonel de HEYDEN. Dans le paralléle que je vai faire de la conduite de ces deux commandans la supériorité est toute du côté du Prussien: supériorité de travaux, de ressources & de gloire. L'Autrichien a essuyé un blocus; le Prussien a résisté à un siége, à un bombardement & à un blocus. Toute une armée a tiré ses subsistances des magasins du commandant Prussien; l'Autrichien n'a nourri que sa gar-

nison. Le colonel de Heyden n'avoit qu'un bataillon qui n'étoit pas tout à fait de six-cent hommes, & avec cette poignée de monde il sçut arrêter en 1759. le général de Palmbach qui avoit déja poussé ses tranchées jusqu'au glacis; François de Meurs avec quinze-cent fantassins & six escadrons qui devoient l'incommoder beaucoup, n'eut que les suites d'un blocus à craindre. Ses inquiétudes ne durérent que cinq mois; celles du Prussien ont duré quatre années, dans lesquelles il fut à différentes reprises bombardé, assiégé, bloqué enfin. Le commandant Prussien devoit tout à la fois donner ses soins à la défense des ouvrages & veiller à la conservation de la ville, parce que l'un & l'autre étoient à son maître; l'Autrichien n'avoit à penser qu'aux ouvrages. Les Impériaux tentérent de le dégager avec un corps de deux-mille-cinq-cent fantassins & de vingt-trois escadrons, mais ils furent repoussés par le maréchal Horn; les Prussiens sous les ordres des généraux Werner & Tadden furent plus heureux, car avec une fois moins de monde ils firent retirer les Russes. Enfin l'un & l'autre commandant qui n'avoient pû être pris de force se rendirent faute de vivres, & tous deux ont joui de la reconnoissance publique & de l'estime de leurs ennemis.

Page 44. (F). *A une lieue de la place &c.*

Il faut savoir que les Magdebourgeois avoient construit plus de vingt tant forts que redoutes aux environs de leur ville; mais on ne parle que des suivantes. La redoute la plus éloignée étoit à un mille de la ville à l'extrémité d'un bois dit le *Creutzholtz*, au bord de l'Elbe du côté de Brandebourg, à l'endroit qu'on appelle *Creutzhorst*.

Sur la même rive à l'extrémité du bois mais du côté de la ville près du village de Prester étoit la seconde redoute à un demi-mille en deçà de la premiére, & soutenue par le *Zoll-Schantz*. Ce fort pouvoit passer pour un des meilleurs ouvrages du dehors. Il étoit dans une isle que forme un bras de l'Elbe, & devant le fort il y avoit en-

core la tour nommée le *Cracau* placée à l'entrée de la chaussée qui méne de Magdebourg à Clauss.

De l'autre côté de l'Elbe près du village de Buko à un quart de mille de la ville étoit le fort de *Buko*, & non loin de-là en se rapprochant de la place on en trouvoit un autre près de *Rothenhorn*.

Le comte GUALDO fait un crime au commandant du Creutzhorst de s'être rendu, & dit que cet officier manquoit de capacité. *Le Soldat Suédois* le taxe même de lâcheté. Je crois devoir éxaminer le fait, parce qu'il renferme une maxime peu usitée dans la défense des places, & qui cependant contribue beaucoup à leur sureté; il s'agit de la construction & de la défense des redoutes avancées.

Celles près de Magdebourg servoient tout à la fois à la défense de la ville & au soutien de la garnison. Nous trouvons dès le commencement du siége un éxemple remarquable de l'avantage que les assiégés retirérent d'une redoute avancée; & cet éxemple mérite d'être rapporté, il fait honneur à la conduite des Magdebourgeois. Ils manquoient de différentes choses, & de bois surtout. La garnison pour s'en procurer fit une sortie générale peu avant que Tilli marchât dans le Mecklenbourg pour y attirer Gustave à un combat désavantageux que le Suédois n'accepta pas. Les Magdebourgeois firent cette sortie au couchant de l'Elbe, & s'avancérent à deux milles de la ville jusqu'au village de Schœnebeck qui confine à la comté de Barby. Dans cet endroit il y a un bac pour passer à Gommern qui est de l'autre côté de l'Elbe. C'est là qu'à la faveur de leur sortie ils tracérent un fort qu'ils élevérent à la hâte, revêtissant les parapets de fascinage: ils y laissérent une petite garnison avec quatre piéces de canon. Tilli qui sentoit l'importance de ce poste, détacha à son retour six-cent fantassins & quelque cavallerie pour s'en emparer. Mais la petite garnison tint bon, le secours arriva, & les Impériaux se retirérent. Ainsi les Magdebourgeois continuérent de profiter de la situation avantageuse de ce nouveau poste, & tiroient par-là de Barby & de Gommern

tout ce qui leur étoit nécessaire, surtout le bois. Ce fut aussi à la faveur de ce poste qu'ils purent dans l'absence de Tilli pousser leurs courses jusqu'à Aschersleben; ce qu'ils firent trois à quatre semaines de suite. (*a*) Cette expédition conduite avec tant de prudence & d'habileté devroit se trouver écrite dans le journal de tous les commandans.

(*a*) M. de M. T. III. p. 108.

Les forts & redoutes avancés peuvent donc retarder beaucoup les approches de l'assiégeant. Ceux devant Magdebourg étoient construits & placés avec intelligence, il ne leur a manqué que d'être mieux soutenus. Une très-petite partie de la garnison qu'on auroit fait manœuvrer entre ces forts eût couvert la retraite de leurs gens, & empêché les Impériaux de les entamer. Il falloit faire occuper le *Creutzholtz* qui en suivant les bords de l'Elbe venoit presque aboutir à la ville, & le faire de la maniére la moins coûteuse. Il falloit aussi donner du soutien à la redoute du *Creutzhorst*, & ne pas l'exposer à être coupée de la ville. Ce n'étoit pas le *Prester* qui pouvoit l'empêcher, puisque ce fort étoit à un demi-mille en deçà. Celui de *Buko* au-delà de l'Elbe pouvoit plustôt couvrir la retraite de la garnison du *Creutzhorst*, en cas que cette retraite se fit le long de l'Elbe, mais c'étoit toûjours un foible soûtien. Tilli sçut profiter de ce défaut de défense, & marcha droit à Béchau. Ce village étoit près du bois mais un peu de côté, entre la redoute de *Creutzhorst* & le fort de *Prester*. Tilli entra dans le bois, se logea entre les deux postes & les coupa. On doit donc s'étonner que GUALDO accuse d'ignorance le commandant du Creutzhorst pour avoir rendu ce poste à l'ennemi. C'étoit moins sa faute que celle du commandant de Magdebourg, qui auroit dû faire soûtenir cette redoute. Ce qui étonne d'avantage, c'est que l'historien n'ait pas fait attention qu'il le justifioit quelques lignes plus bas, en disant que l'on fit passer la garnison du *Prester* dans le *Zoll-Schantz* quoique ce fort fût très-près de la ville, qu'il eût de bonne infanterie pour le défendre, & qu'il fût soûtenu par le *Cracau*. C'est bien ce qui prouve

que si on avoit pû retirer la garnison du *Creutzhorst*, on ne l'auroit pas laissé prendre.

J'ai dit que les redoutes qu'on place en avant pour la défense des villes de guerre doivent avoir communication entre elles, & se soûtenir. Si par éxemple on eût construit une redoute au bord du lac qui entoure *Bechau*, il auroit fallu que les Impériaux s'emparassent de cette redoute avant de pouvoir attaquer celle du *Creutzhorst*. Un abattis eût servi de communication entre ces redoutes, & pouvoit en même tems couvrir la retraite des deux garnisons. Il falloit que sa droite fût appuyée à l'Elbe & allignée au moulin à vent qui étoit sur la hauteur de *Buko*. Il y auroit eû là une bonne batterie pour couvrir cette droite. La garnison des redoutes forcée à faire retraite l'eût faite à la faveur de cet abattis, derriére lequel elle auroit pû se former, tenir ferme & se sauver enfin, en mettant le feu à l'abattis. On auroit pû de cette maniére soûtenir les redoutes jusqu'à la tour de *Cracau*, & faire la même chose pour *Buko* de l'autre côté de l'Elbe. Cette précaution eût mis les Magdebourgeois en état de chicaner l'ennemi, & ils n'auroient ni perdu tant de monde, ni abandonné leurs forts sans résistance. Mais il faut que l'application qu'on fera de cette maxime soit jointe aux avantages du terrein pour en tirer le plus grand parti.

Les anciens connoissoient parfaitement l'utilité des communications. Nous voyons les Athéniens dans la guerre du Peloponnése faire soûtenir le poste du port de Nisée par la garnison de Mégare, & assurer la communication du port avec la ville par un bon mur, afin que Nisée ne fût pas coupée de Mégare (*a*). La guerre des montagnes est la meilleure école pour apprendre à placer ces forts, qui en se prêtant une défense mutuelle empêchent qu'ils ne soient aisément coupés. On pourroit citer comme modéles en ce genre Fenestrelle & Brunette dans les montagnes de la Savoye, & les retranchemens construits & défendus par les Autrichiens dans la derniére guerre d'Italie. Un modéle de ces redoutes dans un terrein coupé sont les forts devant Berg-

(*a*) Thucidide l. I.

opzom. *Ter-Tholen* qui est un fort à trois quarts de mille de la place y communique par ceux de *Masselhoch*, *T'molegad*, *Nassau*, *Fort du Nord* & *Fort du Sud*. De l'autre côté de la place le fort *St. Rover* à un demi-mille y communique par trois autres forts dont l'emplacement favorable prouve tout ce qu'on peut faire du terrein quand on peut en profiter. On sçait combien ces forts ont incommodé les François dans le dernier siége qu'ils ont fait de cette place en 1748. Un autre éxemple c'est la redoute devant Namur soûtenue par les forts *Ganse*, *Ste. Barbe*, *Haute-Hanneff* &c, dont il y en a de situés à un quart de mille de la place.

Ce que GUALDO dit en terminant son récit de la prise des forts des Magdebourgeois, justifie le capitaine Bœste qui commandoit dans le Creutzhorst. Le *Soldat Suédois* qui l'accuse de lâcheté p. 29. ajoûte que le lieutenant sauva l'honneur du capitaine en se jettant dans une maison avec vingt-quatre hommes, & qu'il y fit une si belle défense que la prise de cette maison coûta plus de cent hommes aux Impériaux. Il ne fait pas attention qu'ils pouvoient plutôt perdre cent hommes que les assiégés n'en pouvoient perdre vingt-quatre qui auroient été mieux employés à défendre la brêche & sacrifiés plus utilement alors, qu'ils ne le furent dans une misérable maison à une lieue de la ville.

La maniére dont Tilli attaqua ces forts est bonne à suivre, en se logeant entre les postes qu'on veut couper, quand ils sont trop éloignés pour se soûtenir. Mais je crois avoir fait voir les moyens de défense que les Magdebourgeois auroient pû opposer à cette attaque.

Page 46. (G). *Prise de Francfort-sur-l'Oder.*

FRANCFORT est un lieu qui ne peut se défendre que d'un côté, car des autres il est dominé. Situé au couchant de l'Oder, il a un pont sur ce fleuve à l'orient qui est défendu par un fort. De ce côté Francfort est fortifié par la Nature, on n'y peut arriver que par deux chaussées dont l'une est le chemin de Crossen & l'autre la route de Lands-

berg ſur la Warthe. Il a trois fauxbourgs. Celui de *Dam* ſur la rive orientale de l'Oder entre les deux chauſſées dont nous venons de parler, & deux autres qui tiennent à la ville au couchant du fleuve, le fauxbourg de *Lébus* au nord de la ville entre l'Oder & des côteaux plantés de vignes, & au midi le fauxbourg de *Guben* qui conduit à la chartreuſe. Au couchant de la ville il y a quelques maiſons iſolées & des vignobles. Près de la porte de Guben eſt un cémetiére, & preſque vis-à-vis en eſt un autre non loin d'une briqueterie ſur le chemin de Roſengarten. Les vignobles qui bordent la ville au couchant la dominent, auſſi les Impériaux avoient placé des retranchemens ſur ces hauteurs. Tout ce qu'on ſçait de l'ancienne fortification de Francfort, c'eſt qu'il y avoit une tenaille devant chaque porte, & que la place étoit entourée d'un large foſſé plein d'eau, & d'un rempart qui à ce qu'il paroit n'avoit point de baſtions; & ce rempart étoit ſéparé de la muraille par un autre foſſé. Il paroit auſſi par le récit de *Gualdo* qu'il y avoit un terre-plein adoſſé à cette muraille bâtie à l'ancienne & flanquée de tours. Les Impériaux avoient dans cette place 6000, d'autres diſent 8000 hommes. Schaumbourg & Tieffenbach deux généraux de l'empereur s'y étoient enfermés pour la défendre. Le roi de Suéde avoit 10000 fantaſſins & 100 eſcadrons avec 200 piéces de canon *tant gros que petits*, dit le *Soldat Suédois* pag. 30. Il fit attaquer par trois endroits. Les hiſtoriens ne nous apprennent pas ce que les Impériaux firent des redoutes qu'ils avoient dans les vignes, ils ne parlent que des ouvrages devant les portes, & qui furent mal défendus. On ne conçoit pas que des généraux s'enferment dans une mauvaiſe place qui pouvoit à peine leur ſervir de dernier retranchement pour paſſer l'Oder en cas de défaite, & que 8000 hommes de vieilles troupes ſe laiſſent aſſiéger par 10000. Ils devoient garnir les hauteurs autour de la ville de redoutes à angles ſaillans & rentrans dans une périphérie de cinq-mille pas, & ils n'auroient pas été dans le cas de les abandonner à l'approche des Suédois. Ils auroient dû conſtruire des

retran-

retranchemens depuis les vignes jusqu'à l'Oder; couvrir ceux du fauxbourg de *Guben* par une bonne redoute construite sur la hauteur près du chemin de *Tſchitzſchenau*, & défendre ceux de *Lébus* par une redoute placée sur une hauteur voisine de celle où étoit la justice. Ils pouvoient aussi profiter du défilé proche d'un moulin appellé le *Rodenmuhle*. Gustave auroit perdu bien du monde & du tems avant d'emporter ces ouvrages, les Impériaux ayant 6000 hommes pour les défendre. Enfin obligés d'abandonner ces hauteurs, ils se seroient retirés dans la ville. Leur retraite pouvoit se faire dans le plus grand ordre; & c'étoit le moment d'allumer les fauxbourgs, comme le seul moyen de retenir encore les Suédois, qui auroient été quelques jours devant ces débris fumans avant de pouvoir pénétrer jusqu'à la ville. Ce n'étoit pas sur deux misérables tenailles qu'il falloit établir la défense de cette place, surtout étant dominées. Pourquoi n'avoir pas élevé de fortes batteries au-delà de l'Oder, au *Sand-Fleck* ou dans le *petit Werder*? Elles auroient flanqué les approches des Suédois dans le fauxbourg de Guben, & soutenu la tenaille qui défendoit cette porte. Celle de Lébus eût pû être également protégée par une batterie élevée dans le marché au bois, de l'autre côté de l'Oder. On n'avoit rien à craindre pour ces deux batteries, étant protégées par le fort du pont, & le roi n'auroit eû que le côté de la briqueterie pour faire son attaque. Les détails de ce siége dans *Gualdo* sont peu intéressans. Il s'étend sur la défense du second fossé, & dit que le roi ne pouvant forcer cette seconde porte de front à cause du nombre de *pierriers* qui la défendoient, fit tirer de biais contre le mur qui formoit l'entrée de cette porte, & qui soutenoit le terre-plein du rempart. Apparemment que c'étoit une tour qui avançoit & débordoit la muraille, comme cela se voit encore en Allemagne aux portes des anciennes villes. L'auteur ajoûte que tandis que les Impériaux étoient occupés à la défense du fossé, un lieutenant & cinquante volontaires passérent par une ouverture faite au mur & montérent au rempart. Tous les historiens con-

viennent du ſervice rendu. Mais l'auteur du *Théatre de l'Europe* & d'autres diſent que cet officier qui ſe nommoit *André Aner* natif de Pégau conçut le deſſein d'eſcalader le mur, & que de lui-même s'étant aſſocié quelques volontaires, gens de réſolution comme lui, il monta le premier avec une hardieſſe étonnante; que le roi qui ne penſoit pas à donner l'aſſaut ce ſoir-là, ne voulut cependant pas abandonner ces braves gens & fit apporter des échelles où les plus hardis montérent & furent ſe joindre aux premiers; que l'ennemi fit des efforts incroyables pour les repouſſer, & qu'on ſe battit des deux côtés en déſeſpérés, mais que les Suédois reſtérent maîtres du rempart, pénétrérent dans la ville & coururent ouvrir la porte de Guben pour faire entrer l'armée (a). C'eſt peut-être de cette maniére que la ſeconde porte dont parle GUALDO fut priſe de revers, n'ayant pû être forcée de front. Mais que Francfort ait été pris par l'heureuſe témérité d'André Aner ou par une brêche faite au mur de la porte, ce fait eſt trop peu inſtructif pour s'y arrêter.

(a) Th. Eur. T. II. p. 349.

Page 48. (H). *Priſe de Landsberg.*

On remarque ſeulement que le roi de Suéde attaqua Landsberg du côté le plus fort; qu'il avoit une chauſſée & des marais à paſſer d'un demi-mille, & que ce fut un païſan qui lui fit voir l'endroit où il pouvoit approcher de la ville à une demi-portée de canon.

Page 48. (I). *Le roi entra dans Brandebourg &c.*

GUALDO ſe trompe aſſurément lorſqu'il fait marcher Guſtave de Francfort à Brandebourg, lui fait perdre douze jours devant cette place & faire une marche de vingt-quatre milles pour venir de Landsberg à Cœpenick. Guſtave connoiſſoit mieux le prix du tems, lui ſurtout qui vouloit ſecourir Magdebourg & qui n'avoit pas un moment à perdre. Si on en croit GUALDO, le roi pour aller à Brandebourg auroit dû jetter un pont ſur la Sprée non loin de Furſtenwalde, & paſſer près de Berlin & de Potsdam pour aller dans Brandebourg *faire l'entrée* dont

parle l'auteur italien. Voilà donc seize milles pour aller, & huit pour revenir à Cœpenick, où se fit l'entrevue du roi avec l'électeur. Il y a plus d'apparence que Gustave après la prise de Landsberg envoya un détachement pour sommer le commandant de Brandebourg de rendre la place; ce qu'il faisoit pour causer en même tems de l'inquiétude à Tilli qui pressoit le siége de Magdebourg.

Page 55. (K). *Siége de Magdebourg.*

Ce siége est peu intéressant pour un homme du métier. L'attaque ni la défense n'ont rien d'instructif. Il est vrai que si l'on fait attention à la situation où se trouvoient l'administrateur & le baron de Falckenberg, on leur rendra la justice de croire qu'ils n'ont pas été les maîtres de faire tout ce qu'ils auroient voulu. La division régnoit parmi les habitans, le magistrat & la bourgeoisie avoient tout pouvoir; on prétend même qu'une partie du magistrat s'entendoit avec l'ennemi. Il n'y avoit que deux-mille soldats dans la place, le reste de la garnison étoit composé de bourgeois, qui n'étoient ni faits aux fatigues d'un siége ni accoûtumés à la subordination. Il n'étoit pas même permis à Falckenberg de les placer dans les endroits trop exposés. Le gouverneur fit abandonner les fauxbourgs & retira sa garnison dans la ville. Cette conduite n'est pas répréhensible vû la foiblesse de la garnison. Mais il paroit qu'on abandonna le chemin couvert: du moins aucun historien ne dit qu'on l'ait défendu. Ce seroit une grande faute qui auroit précipité la perte de la place; car Pappenheim eût été fort embarrassé si on lui avoit disputé le logement sur la contrescarpe. On fit des sorties & on ruïna quelques ouvrages des assiégeans mais qui furent rétablis peu après. En général le défaut des ingénieurs du siécle passé, c'étoit de ne pas donner assez de soin à la défense des dehors. Je ne trouve dans ce siége aucun éxemple de coupure dans les bastions, point de mines qui pouvoient arrêter l'ennemi, point de contre-approches, point de préparatifs pour empêcher la descente du fossé. Il paroit que

toute la défenſe repoſoit ſur le corps de la place qui fut perdu dès qu'une trentaine de ſoldats eurent eſcaladé le rempart. Il n'y a rien dans les attaques des Impériaux qui ne ſoit très-ordinaire. Tout ce qu'on pourroit dire, c'eſt qu'ils ont attaqué la place par ſon côté foible qui étoit les deux baſtions du côté de l'Elbe mal défendus, & que le foſſé de la ville-neuve n'étoit pas auſſi profond que celui du *Sudenbourg*. Le comte de Pappenheim ouvrit la tranchée dans les fauxbourgs du Sudenbourg & de la ville-neuve, à la faveur de quelques maiſons qui étoient reſtées de l'embraſement des deux fauxbourgs. Il en retira cet avantage, qu'il put ouvrir ſes tranchées non loin du glacis, & il fut cependant 23 jours avant d'arriver au pied du glacis, quoique la diſtance fût tout au plus de 300 pas. Les approches étoient même faites avec trop peu de précaution puiſqu'une tour près de la porte dite *Hohe-Thor* enfiloit les tranchées. Il paroit auſſi qu'on n'y ſçut remédier autrement qu'en démoliſſant cette tour à coups de canon. La profondeur de l'eau dans les foſſés rendit le paſſage difficile; la même quantité d'eau partout eût ſans doute empêché l'aſſaut. Tilli étoit indécis s'il le feroit donner. Il voulut même aſſembler ſon conſeil une heure avant, mais le peu de profondeur du foſſé de la ville-neuve joint aux intelligences que Pappenheim avoit dans la place fut ce qui l'y détermina. L'aſſaut ſe fit à quatre endroits à la fois. Pappenheim avec trois régimens attaqua le baſtion de la ville-neuve du côté de l'Elbe: le duc Adolphe de Holſtein attaqua l'ouvrage à corne devant le *Kreker-Thor*, à la droite de Pappenheim, en même tems que le comte de Mansfeld attaquoit le baſtion de Heydeck de l'autre côté de la ville, & que Tilli faiſoit la fauſſe attaque de la coupûre que les Magdebourgeois avoient faite dans le *Marſch*, entre le pont & l'Elbe, où eſt à préſent la citadelle. Pappenheim monta le premier dans la place & facilita les autres attaques.

Page 61. (L). *Priſe de Gripswalde ou Greifswalde.*

Cette ville à 5 milles de Stralſund fait face à l'isle de Rugen & communique à la mer baltique par une anſe où il n'entre cependant que

des bateaux. Au nord & au couchant la ville est bordée de marais coupés par un petit ruisseau qu'on nomme *Ruckgraben*. Il tombe près de la ville dans l'anse dont nous avons parlé. Au midi est le chemin qui méne à Anclam entre des hauteurs lesquelles confinent à un grand bois à l'orient. Cette place avoit un rempart de vingt-quatre pieds d'épaisseur, flanqué de bons bastions & muni d'un double fossé plein d'eau avec une contrescarpe bien palissadée & fraisée. Cependant *Puffendorf* (*a*) & d'autres représentent la prise de Gripswalde comme l'ouvrage de quelques jours, & ne soupçonnent pas même qu'il y ait eû de tranchée ouverte & de brêche faite. C'est en quoi GUALDO paroit plus croyable quand il dit que *les Suédois déja dans le fossé se préparoient à donner l'assaut*. Concevroit-on qu'une place qui s'étoit défendue si longtems se fût rendue pour avoir perdu son commandant, sans attendre l'ouverture de la tranchée? Le *Soldat Suédois* (*b*) dit que le nouveau commandant s'étoit disposé à faire une bonne défense, ce qui met le récit de GUALDO hors de doute. C'est même la premiere fois que cet historien fait mention de *galleries* & de *traverses* pour la descente du fossé. Comme cette entreprise est toûjours très-pénible, on en devroit conclure que ce siége fit plus de peine aux Suédois que tout autre qu'ils eussent encore fait, & que le gouverneur se défendit jusqu'à l'extrémité.

(*a*) Puffendorf l. 3. §. 18.

(*b*) Soldat Suédois p. 47.

Page 62. (M). *De Berlin à Bourg & de Bourg à Brandebourg.*

D'autres auteurs font marcher le roi différemment. Ils disent que Gustave ayant fortifié Brandebourg, en avoit fait le rendez-vous de son armée; qu'à son retour de Poméranie passant par Berlin il fut à Brandebourg, & qu'ayant pris avec lui six-mille cuirassiers, mille dragons & deux-mille fantassins il emporta Bourg à 6 milles de Brandebourg & à 3 de Magdebourg; que descendant l'Elbe il fut au cloître Jericho & prit Tangermunde, laissant Brandebourg sur la droite. Mais selon GUALDO, allant de Berlin à Bourg & revenant

à Brandebourg pour y chercher du monde, il auroit fait un détour de six milles, ce qui feroit croire que la premiére marche est la véritable. *Soldat Suédois* pag. 53. *M. de M.* T. III. p. 206.

Page 62 & 66. (N). *Premier & second camps de Werben.*

GUALDO a fait une faute, en parlant du camp de Gustave-Adolphe à Werben, qui lui est commune avec presque tous les historiens de la vie de ce monarque. Il place d'abord le camp entre l'Elbe & la Havel, il parle ensuite comme supposant le camp du roi entre l'Elbe & Werben, & dit enfin que Gustave y assit son camp; ce qui fait une très grande différence. Le *Théatre de l'Europe* (a), le *Soldat Suédois*, *de Prades* & d'autres ne sont pas plus éxacts. Enfin de toutes les descriptions que j'ai lues, je ne trouve que celle de *Puffendorf* (b) qui s'accorde avec les traces qu'on voit encore de ce fameux camp. Il n'y a point d'habitant de Werben qui ne montre encore avec une complaisance mêlée d'admiration la place où Tilli attaquant les Suédois fut repoussé & l'endroit où campoit l'armée du roi de Suéde. Des plans de ce tems-là confirment leur récit. Ainsi on peut dire sans crainte de se tromper que GUALDO étoit mal informé. D'autant plus qu'en rétablissant ce camp dans sa vraie place, entre Werben & l'Elbe, il sera plus aisé d'expliquer les détails que ce même historien nous a conservés de l'attaque & de la défense de ce camp.

(a) Th. Eur. T. II. p. 416. Soldat Suédois p. 54. De Prades p. 75.

(b) Puffendorf l. 3. §. 19.

*Werben* est à un quart de mille tout au plus de l'Elbe, & sa situation est telle que GUALDO la décrit. Mais entre ce fleuve & la ville il y a des prairies où l'on avoit élevé de fortes digues pour arrêter le débordement des eaux. Gustave arrive dans une saison où les prairies étoient à sec, & prend son camp derriére ces digues, qui lui servirent de retranchement. A quelque distance en avant le roi avoit profité d'une saignée qui lui tint lieu de fossé sec & qu'il fit garnir de mousqueterie. Ce fossé avoit son aile droite allignée à Werben & sa gauche appuyée à l'Elbe ayant devant elle un petit bois appellé le *Thiergarten*

qui s'étendoit jusqu'à l'Elbe. Dans cette disposition Gustave avoit le dos & ses deux flancs appuyés à l'Elbe, & son front couvert par les digues & la ville. Elle conserve encore quelque chose de ses anciennes fortifications: elle a un mur, un fossé plein d'eau, & de distance en distance on y voit les restes d'un vieux rempart. Le camp servoit comme de tête de pont à celui que Gustave avoit fait jetter sur l'Elbe, & qui étoit également bien défendu à l'autre bord. Car les Suédois profitérent habilement de l'angle que fait la Havel en se jettant dans l'Elbe, & construisirent sur le terrein de la Priegnitz un fort qui rasoit les deux eaux. On le trouve dans quelques cartes désigné sous le nom de *Schantz*. Enfin pour plus de sureté Havelberg sur la Havel de l'autre côté de l'Elbe à l'orient étoit gardé par des Suédois. Mais j'aurai occasion plus bas de faire voir par le récit même de GUALDO, qu'il faut que le camp de Gustave ait été au couchant de l'Elbe.

Le Suédois étoit dans ce camp si bien retranché quand il apprit que Tilli venoit de prendre le sien près de Wolmerstædt sur l'Ohra, à 2 milles de Magdebourg & entre 5 & 6 milles de Stendel. Tilli avec des troupes harassées d'une longue marche avoit poussé son avant-garde jusqu'aux villages de Burgstall & d'Angern. En rappellant ici la situation de ces deux villages on jugera mieux de la manœuvre du roi de Suéde.

*Burgstall* est à 2 milles de Wolmerstædt & 2½ de Tangermunde. Au midi est un ruisseau qui fait marcher un moulin & se perd dans la Tanger à un demi-mille plus bas: ses bords sont marécageux. Du côté de Tangermunde il y a une suite de hauteurs, & derriére elles près du village est un bois. Quand on va de Wolmerstædt à Stendel on laisse Burgstall à un quart de mille sur la gauche. Deux régimens de cavallerie impériale, *Pappenheim* & *Montecuculi*, y étoient alors en quartier.

*Angern* est à un bon demi-mille derriére Burgstall mais plus du côté de l'Elbe. Pour aller de Wolmerstædt à Stendel on passe tout

à côté, & on trouve des hauteurs à peu de distance du village. Deux autres régimens de cavallerie y cantonnoient, *Holck* & *Coronini*.

Mais entre Burgstall & Angern est un troisiéme village que quelques-uns nomment *Rheindorf* & d'autres *Benndorf*. Il est à l'extrémité d'un marais, & quand on vient de Wolmerstædt on traverse le village en passant la Tanger près d'un moulin. C'étoit le quartier du régiment de *Bernstein*.

Le rendez-vous de la cavallerie suédoise fut à Arnebourg à 4 milles de Werben & à 2 milles de Tangermunde, du même côté de l'Elbe. Gustave partit d'Arnebourg, marcha à Tangermunde & poussa jusqu'à Belgen ou Belgau ou Beldingen, qui est sur la route de Tangermunde à Gardeleben, à un mille de Tangermunde, & autant de Burgstall qui étoit le quartier le plus avancé de l'avant-garde des Impériaux. Le roi fit halte à Belgen & envoya un parti reconnoître, qui ramena quelques maraudeurs. Le roi apprit d'eux la position des quartiers de Tilli, en conséquence sa disposition pour l'attaque fut telle.

Il fit de sa cavallerie trois corps, se mit à la tête du plus foible, & donna la conduite des deux autres au rhingrave Otton-Louis & au général Baudis. Celui-ci ayant l'aile droite avoit l'attaque du village de Burgstall; le rhingrave à l'aile gauche devoit attaquer Angern, & le roi s'étoit chargé de passer près de Benndorf, de couper la communication, & de se jetter sur le flanc d'un des deux. Gustave ne savoit pas que Benndorf fût occupé par le régiment de Bernstein, & qu'il trouveroit cette cavallerie en bataille à l'entrée du village. Il n'avoit avec lui que 400 chevaux, mais il n'hésita pas à charger la cavallerie ennemie, la culbuta & la mit en fuite. Baudis défit plus aisément encore les régimens qui étoient dans Burgstall; mais le rhingrave trouva plus de résistance à Angern parce qu'il n'eut pas l'avantage de surprendre les Impériaux, il fut obligé de les combattre; cependant il en sabra beaucoup, délogea le reste, & le projet de Gustave réussit parfaitement. (a)

(a) M. de M. T. III. p. 226 230.

J'ai

J'ai cru nécessaire de détailler cette manœuvre, parce qu'elle renferme une regle excellente pour attaquer les quartiers ennemis, que c'est un grand capitaine qui la donne, & qu'elle est fondée sur les principes de la tactique la plus scrupuleuse. Le grand point de cette manœuvre étoit de couper la communication des quartiers, c'est pourquoi Gustave n'avoit voulu s'en remettre de l'éxécution qu'à lui-même.

*Gustave content de cet avantage*, dit Gualdo, *vint asseoir son camp entre Belgen & Stendel, entre l'Elbe & la Biese.* L'ennemi étoit à Wolmerstædt, ainsi le roi avoit devant lui Belgen & entre-deux des marais que traverse un bras de la Tanger. Devant son aile gauche étoit un bois, & derriére lui la ville de Stendel. Gualdo place ce camp *entre l'Elbe & la Biese*, il devoit dire, ayant l'Ucht à sa droite & l'Elbe à gauche, parce que l'Ucht étoit entre le camp du roi & la Biese, qui toutes deux vont se perdre dans l'Aland près d'Osterbourg. Au reste ce n'étoit qu'un camp d'observation. Gustave l'abandonna à l'approche de Tilli, & rentra dans son ancien camp de Werben. Si Gualdo ne le dit pas, il le suppose; puisque d'abord après la prise de cette place il dit que Tilli déploya son armée à la vuë de Gustave qui ne jugea pas à propos de sortir de son camp de Werben. Ce récit de Gualdo prouve même que le roi étoit au couchant de l'Elbe. Car si le fleuve eût séparé les deux armées, comme il le dit plus haut, n'y auroit-il pas eu de la simplicité à Tilli de prétendre que Gustave défilât sur son pont de l'Elbe à la vuë des Impériaux pour venir chercher sa défaite du côté de Werben? Nous trouvons encore que Tilli en se retirant de Werben fut poursuivi par les Suédois. Or si les Impériaux après la prise de Werben avoient eû toute la rive gauche du fleuve à leur disposition, comment n'auroient-ils pas commencé par détruire le pont des Suédois pour les renfermer dans l'angle où Gualdo suppose qu'ils étoient campés? Car le feu du fort *Schantz* ne pouvoit pas en imposer aux batteries des Impériaux. Quand on voudroit donc adopter la position du camp de Gustave sur la foi de Gualdo, on voit qu'il

seroit très-difficile pour ne pas dire impossible de se retrouver dans les détails que cet historien nous en donne; & l'on perdroit le modéle d'un camp bien pris & bien fortifié. (a)

(a) Puffendorf l. 3. §. 19.

Le stratagême que GUALDO imagine pour sauver la garnison de Werben ne se trouve nulle part, & fait peu d'honneur aux Suédois; car de quelque côté qu'il place l'armée, dès qu'il laisse subsister le pont, le roi étoit à portée de couvrir la retraite de cette garnison, sans avoir besoin de mettre des femmes en faction pour tirer ses gens de Werben, à la vuë de toute l'armée suédoise. Les Suédois se servirent d'un stratagême, tous les auteurs en conviennent; mais ce stratagême (tel que *Puffendorf*, le *Soldat Suédois* & *de Prades* le décrivent) est digne d'avoir été imaginé par Gustave, & n'étoit pas pour sauver cette garnison. Tilli avoit envoyé des gens à Werben, ou gagné quelques habitans du lieu qui devoient encloüer le canon des Suédois & mettre le feu à la ville. Tilli auroit alors attaqué la place, & se flattoit de l'emporter. Mais le roi eut avis de cette trahison, il fit arrêter les coupables, & par leur déposition il sçut l'heure que Tilli avoit donnée pour faire le coup. Gustave fit tout préparer pour le bien recevoir, il fit mettre trois gros corps de cavallerie en embuscade près de la ville, & à l'heure marquée par Tilli il fit allumer de grands feux dans Werben. Tilli crut que c'étoit la ville qui brûloit, & n'hésita pas à s'avancer. Il fut encore mieux entretenu dans son erreur par le silence de la grosse artillerie qui ne se fit point entendre à son approche. Il ne douta pas que son projet n'eût réussi. Mais ce silence étoit l'effet de l'ordre que Gustave avoit donné, qu'on ne fit tirer que l'infanterie pour attirer l'ennemi à l'endroit où il vouloit l'avoir. En attendant on pointoit le canon, & sitôt que Tilli fit mine de forcer les premiéres barriéres de l'enceinte il fut salué d'une décharge de toute l'artillerie qui le terrassa, ainsi que de la mousqueterie qui occupoit le fossé. En même tems la cavallerie embusquée hors de la ville fonça sur l'ennemi déja en désordre, & sa déroute fut totale. Tilli, dit-on, perdit six-mille hommes. On

ajoûte que c'en étoit fait de toute ſon armée ſans les ſages meſures qu'il prit pour arrêter la pourſuite des Suédois. On montre encore un petit bois de chêne à deux-mille pas de Werben entre les chemins de Séehauſen & d'Oſterbourg, & on dit que c'eſt où la cavallerie ſuédoiſe fit le plus de mal aux Impériaux.

Page 73. (O). *Entre Duben & Lindenhein.*

Ainſi l'armée avoit déja paſſé la Mulde, car elle étoit auparavant entre Duben & Bitterfeld. Les Saxons étant au flanc gauche avoient leur aile gauche allignée à Duben, ville ſur la Mulde à 4 milles de Leipſic ſur le chemin de Wittemberg, & leur droite allignée au village de Lindenhein à un mille de Duben. Le roi avoit ſon aile gauche appuiée à ce même village & l'aile droite allignée à la petite ville de Dœlitſch à 5 quarts de mille de Lindenhein & deux milles & demi de Leipſic. Les Saxons avoient leur front vers l'orient, le roi avoit le ſien tourné au midi.

Page 95. (P). *Le duc de Savelli envoyé à Rome.*

Son éxemple prouve qu'on peut être habile négociateur & n'être pas grand capitaine. Le duc de Savelli pouvoit avoir dans le cabinet un mérite diſtingué qui fit oublier les fautes du commandant de Demmin. En le condannant je n'ai jugé que le militaire. Je n'ai pas prétendu lui diſputer les grandes qualités qu'il peut avoir eû d'ailleurs, & je ſouhaite que *Puffendorf* ſe ſoit trompé dans le portrait qu'il en a fait. De Prades dit pour l'excuſer qu'*il avoit un ordre ſecret de l'empereur de ne point expoſer ſes ſoldats*. On peut douter de l'éxiſtence d'un pareil ordre, parce que ſi l'empereur l'avoit donné il ne l'auroit pas fait à l'inſçu de ſon généraliſſime. Un grand ſeigneur peut avoir un favori qu'il cherche à conſerver, mais il ne dérange pas les projets de ſon général, il ne déshonore pas ſes armes, il ne nuit pas à ſes intérêts de gaîté de cœur. Cependant c'eſt dire tout cela que d'avancer, comme

fait l'historien *de Prades*, qu'il y avoit un ordre secret de rendre une place que Tilli avoit besoin de conserver.

Page, 100. (Q). *Reddition de Kœnigshofen.*

Cette forteresse a la figure d'un rectangle. Les bastions aux quatre angles sont défendus par des bastions plats construits sur les côtés du poligone. Un fossé plein d'eau fait le tour de la place avec un chemin couvert & un glacis. On l'a très-bien fortifiée depuis: on a placé au-devant d'une courtine un ouvrage à corne, & devant les trois autres de bonnes demi-lunes dont deux sont encore défendues par des lunettes de chaque côté. Le chemin couvert a de bonnes traverses, & devant le glacis on a élevé deux fortes redoutes en forme de demi-lunes qui ont également leur chemin couvert avec traverses & glacis. Un petit ruisseau qui tombe dans la Miltz fournit l'éau nécessaire aux fossés de la place.

Page 101. (R). *Prise de Wurtzbourg.*

Cette ville est actuellement fortifiée & le Mein la coupe en deux. La partie occidentale du côté du fort est nouvelle, & postérieure à GUALDO. La ville est dans un fond, & le fort sur un rocher qui domine toute la contrée. C'est au pied de ce rocher vers le nord que la nouvelle ville est bâtie. Tant la ville que les hauteurs sont fortifiées. Celles-ci & les ravins sont défendus par des redoutes. Le château a la figure d'un rectangle. Le plus long côté du poligone extérieur peut avoir 700 pas de long, le petit côté au levant 400 pas, celui au couchant 300. La courtine de celui-ci est défendue par un petit ravelin. Les longs côtés ont chacun trois bastions. Les autres défenses consistent en un fossé sec, un chemin couvert & un glacis. A six-cent pas du fort est un pont sur le Mein à six arches assez large pour que soixante hommes y marchent de front. Gustave vouloit attaquer le fort de ce côté-là, mais le canon de la place ne lui permettant pas de se servir

du pont, il fut obligé de faire passer les soldats de nuit dans des bateaux pour ouvrir la tranchée au pied du fort qui fut pris d'assaut après quatre jours de siége.

Page 109. (S). *Surprise de Hanau.*

HANAU au confluent du Mein & du Kintzing est partagé en deux villes, la vieille & la nouvelle. La vieille ville est au levant, & la nouvelle au couchant, séparées par un fossé. L'ancien Hanau est plus petit que le nouveau, & sa fortification est irréguliére. Les deux angles saillans au couchant ne sont défendus que par les bastions voisins. Un ouvrage à corne au midi protége le pont qui est sur le Mein. Au nord il y a une esplanade assez vaste sur laquelle est un petit ravelin, & au devant de cette esplanade on a construit quelques redoutes qui commandent le passage du Kintzing. Du côté de la ville-neuve il y a des ouvrages en fer à cheval séparés du corps de la place par un fossé, avec communications à la ville. La vieille-ville sert de citadelle à la nouvelle. Celle-ci n'a point de bastions, mais une enveloppe faite de contregardes qui se touchent à angles saillans & rentrans. Devant deux de ces angles rentrans il y a deux lunettes, & au midi sur le chemin de Dettinghen un petit ouvrage à corne avec son chemin couvert & son glacis. GUALDO n'entre dans aucun détail sur la surprise de cette place importante, mais on la trouve décrite dans l'ouvrage de *M. de M.* (a) Elle mérite d'être rapportée par extrait comme un exemple mémorable.

(a) M. de M. T. III. p. 373-378.

Le colonel Haubald partit de Wurtzbourg avec six compagnies de cavallerie & quelques centaines de dragons. Il avoit dix milles à faire jusqu'à Hanau, sans compter les détours, & il arriva devant cette place le lendemain matin entre cinq & six heures, comme il faisoit encore nuit, n'ayant mis à cette marche que 24 heures. A la faveur de l'obscurité ses dragons ayant mis pied à terre se glissérent dans le fossé qui sépare les deux villes sous le canon de la citadelle, & grimpérent

au rempart, ou comme d'autres disent, ils attachérent un pétard à la porte, la firent sauter, entrérent dans la vieille-ville, massacrérent ceux qui en gardoient la porte, & l'ouvrirent au colonel qui y entra avec ses six escadrons. Tout ce qui se présenta d'Impériaux fut sabré. Dès que Haubald se vit maître de la place il fit fermer la porte du côté de la ville-neuve, afin qu'une garnison ne pût pas venir au secours de l'autre; alors il fit signifier aux Impériaux de la vieille-ville qu'ils eussent à venir se ranger sur le rempart, sans armes, s'ils vouloient sauver leur vie; & aux bourgeois de se tenir renfermés chez eux. En attendant, le capitaine *Brandeis* qui commandoit dans la place, faisoit tout son possible pour contenir la bourgeoisie de la ville-neuve, qui crioit que le Suédois étoit là & qu'il falloit se rendre. Il assuroit que ce ne pouvoit pas être des Suédois, que c'étoit un renfort qui arrivoit d'Aschaffenbourg, que les Suédois étant à Wurtzbourg ne pouvoient pas venir en si peu de tems, mais le jour parut & ne fit que trop voir que c'étoient les Suédois. Cependant *Brandeis* avoit envoyé un exprès à Steinheim pour demander du secours, & cherchoit à amuser le colonel suédois par des propositions. Mais Haubald lui fit dire qu'il eût à se rendre sur le champ ou qu'il alloit faire tourner le canon de la vieille-ville contre la nouvelle; ce qu'il fit en effet, ayant préparé tout ce qu'il falloit pour un assaut. Alors le commandant dit qu'il étoit prêt à capituler si le comte de Hanau ne s'y opposoit pas. Il étoit dans la vieille-ville & blessé. Les Suédois l'apportérent sur le rempart & delà il cria à Brandeis de faire comme il voudroit, que pour lui étant prisonnier dans sa propre ville il n'avoit rien à lui prescrire là-dessus. Le commandant voyant qu'il n'y avoit plus moyen de reculer demanda à sortir avec tous les honneurs de la guerre. Haubald ne lui accorda que la sortie avec armes & bagage; mais comme la garnison défiloit il dit à haute voix qu'il étoit permis à qui vouloit de prendre service. Là-dessus toute la garnison, à une vingtaine d'hommes près, courut se ranger sous les drapeaux suédois.

La ſurpriſe de Hanau fait beaucoup d'honneur à cet officier. C'étoit un homme de tête aſſurément, car il n'a rien fait qu'on ne recommande en pareil cas, & il a preſque fait tout ce qu'on peut faire.

La promtitude eſt d'abord eſſentielle dans les coups de main, & Haubald a fait plus de dix milles en vingt-quatre heures.

Le tems qu'il choiſit étoit auſſi le plus convenable, car il partit de Wurtzbourg à 5 heures du matin. C'étoit au mois de novembre, ainſi il a pu paſſer le Mein avant le jour.

Sans doute qu'au jour il aura quitté la grande route pour prendre une voie détournée. Chemin faiſant il ſe ſera jetté dans un bois où il aura fait halte juſqu'à l'approche de la nuit. Enſorte que l'obſcurité cachant ſa marche, il ſe ſera trouvé aux portes de Hanau avant qu'on pû voir qu'il y étoit. Ce n'eſt point encore le moment de parler de cette marche, elle ſe trouvera décrite plus bas, d'après le terrein.

Son attaque prouve qu'il connoiſſoit la place, car il ne pouvoit mieux faire que de gliſſer ſes dragons dans le foſſé qui ſépare les deux villes. C'eſt ordinairement l'endroit foible que celui où ſe fait la jonction des foſſés de la ville & de la citadelle.

Le colonel ſuédois prend auſſi le chemin le plus ſûr qui étoit d'attaquer la vieille-ville, parce qu'elle ſervoit de citadelle à la ville-neuve, & qu'ayant l'une il étoit ſûr de l'autre.

C'étoit encore un trait d'habileté de faire gravir le rempart du côté de la ville-neuve: ce côté devoit être moins gardé là qu'ailleurs, parce que ce n'eſt pas du côté de la ville qu'on attend l'ennemi.

Il n'a rien oublié dans la capitulation de tout ce qui pouvoit être utile & honorable à ſon ſouverain.

Sa conduite dans la vieille-ville après s'en être rendu maître eſt d'un homme de génie, il commence par couper la communication des deux villes.

Sa façon d'agir avec la garniſon eſt d'un galant homme, il la contient & l'épargne.

On voit que pour de telles expéditions il faut plus que savoir faire l'exercice, & qu'avec toutes les qualités qui font le bon officier, il faut avoir été à l'école d'un grand capitaine pour voir des projets bien concertés, & pour apprendre à les exécuter.

Cet exemple-ci prouve encore l'emploi qu'on doit faire des dragons comme étant plus propres à une surprise que l'infanterie, parce qu'avec eux on gagne de vitesse, ce qui est essentiel dans le coup de main.

On doit aussi remarquer que de pareilles surprises ne sont pas communes. Ordinairement c'est la trahison ou des intelligences qu'on a dans une place qui en ouvrent les portes; mais dans celle-ci la rapidité de la marche jointe à l'intelligence de celui qui la dirigeoit, a tout fait. Pareille surprise est bonne à tenter toutes les fois que la grande armée sera trop éloignée pour craindre d'être coupée, & qu'on n'aura point de postes de l'ennemi à passer, ou qu'on pourra les éviter par un détour. Gustave avoit observé ces deux choses dans la surprise en question. Car Tilli étoit sur la frontiére de la Souabe avec la grande armée à 13 milles de Hanau de l'autre côté du Mein. Il est vrai qu'Aschaffenbourg sur le Mein à 4 milles de Hanau & Seeligstadt à un mille & demi du côté de Wurtzbourg étoient occupées par les Impériaux, mais ils ne dérangeoient rien à la marche du colonel suédois, parce qu'il pouvoit les éviter. Il passoit le Mein à *Lengfeld* à deux milles de Wurtzbourg & il pouvoit y être avant le jour. Il laissoit le chemin d'Aschaffenbourg sur la gauche & marchoit sur *Winden*. Il pouvoit le faire sans être vû à la faveur des hauteurs du bois de *Spisfart* entre Wurtzbourg & Aschaffenbourg qui cachoient sa marche. De Winden il descendoit le chemin de *Rothebuche* qui est dans un fond bordé de bois, & longeoit le ruisseau dit *Haffelohr* qui prend sa source près de Lohr sur le Mein à 4 milles de Wurtzbourg. Il évitoit cependant de trop s'approcher de Rothebuche qu'il laissoit sur la gauche, afin que sa marche ne fût pas connue de la garnison d'Aschaffenbourg dont il n'étoit qu'à deux milles & demi. Prenant la grande

route

route d'Aschaffenbourg à Lohr, il arrivoit à *Meil* & se trouvoit à mi-chemin de Rothebuche à Lohr. Il se jettoit dans le bois comme s'il vouloit aller à Neuhutte, mais venu entre *Heilbruck* & *Neuhutte* il devoit faire halte dans le bois, à quelque distance du chemin qui va de Mittelberg à Ober. Il pouvoit y être à deux heures d'après-midi, il faisoit repaître jusqu'à la nuit & marchoit sans s'arrêter jusqu'à *Altzenau* qui est encore à un bon mille de Hanau. Là il trouvoit un bois qui continue jusqu'à un petit demi-mille de Hanau. Au sortir de ce bois il se portoit sur la droite, longeoit le *Kintzing*, & en suivant ce ruisseau il se trouvoit au bord du fossé où ses dragons sont descendus. Il est sûr qu'en reglant ainsi sa marche il tiroit tout le parti possible du terrein, & il est à croire qu'il l'a fait à en juger par l'événement.

GUALDO dit que cette place fut prise par trahison. Il est le seul qui le dise, à moins qu'il ne prenne pour une trahison le refus que le comte de Hanau avoit fait de recevoir dans sa ville plus de trois compagnies des Impériaux (*a*).

(*a*) Sold. Suédois pag. 143. Puffendorf l. 3 §. 36. M. de M. T. III. p. 373 à 78.

Page 112. (T). *Espagnols surpris à Walff ou Walloff.*

Il y a haut & bas Walloff: le bas sur le Rhin; le haut sur un petit ruisseau qui prend sa source dans la comté de Katzen-Ellenbogen. Ces deux villages peu éloignés l'un de l'autre sont dans un fond. Il paroît que le guide dont le roi s'est si bien trouvé dans cette occasion conduisit l'armée par des hauteurs qui sont près du Trompeterberg à un demi-mille de Wisbaden, & continuent jusqu'à Jœrgborn qui confine au vallon qui mene à Walloff. En suivant ces hauteurs on trouve un bois qui s'étend jusqu'à Lorich au bord du Rhin vis-à-vis de Bacharach. Le roi en longeant ce bois a pu s'approcher à un demi-mille de Walloff sans être vû, & en venant par ce château, dit le *Scharfenstein*, il prenoit les deux Walloffs à dos, & se trouvoit en même tems maître des hauteurs qui dominent ces deux villages. Au lieu qu'en suivant la route ordinaire de Wisbaden à Walloff il auroit eû un défilé

assez considérable à passer en face de l'ennemi, avant de pouvoir attaquer.

Page 113. (V). *Gustave devant Oppenheim.*

GUALDO ne nomme point l'endroit où les Suédois ont passé le Rhin. La plûpart disent que le passage se fit entre Stochstadt & Gernsheim (*a*). Le local le favorisoit: du côté d'Oppenheim le Rhin fait une échappée qu'on nomme le vieux Rhin, assez étroite à sa naissance mais qui va en s'élargissant vers le couchant en forme de fer à cheval, car ce petit bras ne retombe pas dans le Rhin mais se perd près du village d'Eiche. Ainsi l'endroit où les Suédois prirent terre peut être consideré comme une presque isle boisée. Des historiens prétendent que les Espagnols s'opposérent au passage. Ce ne pouvoit être qu'un détachement de la garnison d'Oppenheim. Les Suédois en prenant poste dans ce lieu ne purent s'y fortifier plus promtement qu'en faisant un abattis. C'est l'explication la plus naturelle qu'on puisse donner de ces *arbres croisés* dont parle GUALDO comme d'une invention nouvelle. Car c'est une regle en fait d'abattis de couper les arbres de façon qu'ils tombent en croix & présentent leur couronne à l'ennemi. Il est bon aussi d'observer de ne couper ces arbres qu'aux trois quarts du côté opposé à l'ennemi afin qu'en se rompant d'eux-mémes entrainés par leur propre poids ils restent encore attachés par l'écorce à la souche. L'endroit que Gustave choisit pour faire prendre terre à l'armée est tel qu'il pouvoit le désirer. Car les Suédois une fois maîtres des villages d'Eiche & de Hamm qui sont sur cette peninsule ils pouvoient se servir de ce bras du Rhin comme d'un retranchement; & ils avoient leur sortie libre. Mais j'aurai occasion de traiter cette matiére plus bas, en parlant du passage du Lech, & cet éxemple-ci entrera dans les régles que je compte proposer à ce sujet (*b*).

(*a*) De Prades 105. M. de M. T. IV. p. 23 &c.

(*b*) Voy. la Remarque Cc.

*Oppenheim* à deux milles & demi de Mayence n'étoit plus une place importante dès que Gustave avoit passé le Rhin, & qu'il étoit

maître de cette rive. Cette ville est bâtie sur le penchant d'une colline qui s'étend le long du Rhin de Dinheim à Nierstein & est dominée par une hauteur. Celle-ci commence à 1200 pas d'Oppenheim & continue jusqu'à Guntersblum où il y a beaucoup de vignes. La ville a un château de peu d'importance.

Page 114. (X). *Prise de Mayence.*

En considérant son assiette & ses fortifications actuelles, on ne concevra pas sans doute que cette place n'ait tenu que quatre jours; mais il faut savoir que c'est l'électeur *Lothaire-François* de la maison de *Schœnborn* mort en 1729 qui l'a mise dans l'état de défense où elle est. On voit parce qu'en dit GUALDO que toute la force de Mayence consistoit alors en un mur à l'ancienne avec un foible retranchement. Actuellement cette place a quatorze bastions, une citadelle & des dehors. Elle est sur la rive occidentale du Rhin vis-à-vis l'embouchure du Mein. Elle est bien située, bâtie sur une hauteur & n'est point dominée. Au nord il y a des marais traversés par deux petits ruisseaux, dont l'un vient du village de Findheim & l'autre de Marienborn autre village à trois quarts de mille de Mayence. De ce côté-là on passe le marais sur une chaussée qui aboutit à la ville. Le ruisseau qui vient de Marienborn & de Hechtsheim au midi de la place forme un défilé jusqu'à Mayence qui est barré par le canon des ouvrages avancés. Car on a poussé les dehors jusqu'au village de Zahlbach, dont le chemin forme une trouée qui peut couper l'ennemi au passage du défilé & lui en chicaner la sortie.

Page 116. (Y). *Surprise de Manheim.*

Cette place à l'embouchure du Necker & du Rhin étoit alors dans un assez bon état de défense, elle avoit une citadelle au midi, un ouvrage à corne devant son pont sur le Rhin, & un autre au levant sur un petit ruisseau qui tombe dans le Necker & qu'on passe près d'une

briqueterie. Hors de la ville au nord on traverse le Necker sur un pont qui peut être protégé du canon des remparts. La ville fut brulée en 1689 & mise en état de défense en 1720 par les soins de l'électeur Charles-Philippe qui l'a fait fortifier à la Cœhorn.

(a) Puffendorf l. 3. §. 42.

GUALDO & *Puffendorf* (*a*) rapportent la maniére dont cette ville fut prise, elle est remarquable. C'est le premier éxemple qu'on trouve dans GUALDO d'une surprise où la ruse ait tout fait. Car celle de Hanau fut comme j'ai dit l'effet d'une marche rapide & bien concertée. *Puffendorf* dit que le capitaine Marval qui avoit commandé dans la place, fut arrêté à son arrivée à Heidelberg, qu'on lui fit son procès, & qu'il eut la tête tranchée. Un bonheur sans doute pour le duc de Weimar fut d'avoir trouvé un commandant si facile. Une réflexion que Gualdo fait sur cette surprise trouvera plutôt place ici que dans le corps de l'ouvrage. Il dit qu'*un commandant sans expérience doit avoir pour maxime* de toûjours croire possible *ce qui ne lui paroit pas vraisemblable, & de dormir les yeux ouverts.* On voit chez les anciens avec quelle circonspection un commandant ouvroit sa place de nuit. Qu'on lise le chapitre XXVIII. du commentaire d'*Æneas le Tacticien*, le plus ancien qui ait écrit sur l'art militaire depuis Homére, on verra que quand on avoit à craindre l'ennemi, on tenoit ses portes fermées même de jour, & qu'on ne laissoit qu'un guichet ouvert. Il raconte à ce sujet une surprise qui montre qu'un commandant doit pousser l'attention jusqu'à empêcher que qui que ce soit pendant la nuit n'approche des murs de la ville, quand ce seroient ses propres gens qui se diroient poursuivis de l'ennemi, & qui demanderoient à se réfugier sous les murs de la place. Voici l'éxemple qu'il en donne. Il dit qu'un certain Iphitiades avoit fait remplir quelques chariots de matiéres combustibles, & les avoit fait mener à la porte de Paros. Ceux qui les conduisoient se dirent des fuiards poursuivis. Ils avoient ordre d'attendre l'heure de l'ouverture; d'arrêter les voitures sous la porte & d'y mettre le feu. Ce qu'ils firent; & pendant que les habitans cou-

roient en foule pour éteindre le feu, Iphitiades escalada la place d'un autre côté.

Le plus sûr pour un commandant c'est de ne point ouvrir sa place pendant la nuit. Supposez donc qu'il y eût un détachement hors de la ville qui demandât à entrer, il faudroit le faire rester au pied du glacis. Alors la moitié des soldats chargés de la garde des barriéres & des dehors de cette porte restera toute la nuit sous les armes, & les canoniers seront à leurs canons méche allumée. Mais s'il étoit nécessaire que le détachement entrât, on feroit passer l'officier sous le guichet & il sera mené au commandant. Celui-ci l'interrogera, s'informera éxactement de la force de la troupe qu'il conduit, & s'il juge nécessaire de la faire entrer dans la place, il usera des précautions suivantes. Il fera ouvrir le guichet & la troupe défilera dans le chemin couvert. Si c'est de la cavallerie, elle mettra pied à terre & ménera les chevaux par la bride. Si le commandant ne veut pas la laisser dans le chemin couvert il fera refermer le guichet sur elle, lever les ponts & fermer toutes les portes. On baissera alors le pont qui sert en même tems de guichet à la porte du ravelin & le détachement passera dans le ravelin. On lévera le pont derriére lui, on baissera celui qui sert de fermeture au rempart, & on y fera entrer le détachement en observant les mêmes précautions qu'à la sortie du ravelin. Bien entendu que tant les gardes que les piquets devant qui la troupe défile feront sous les armes, & les canoniers aux canons méche allumée. Si c'est un détachement de la garnison qui revient, le commandant aura donné le mot d'avance à l'officier en partant. Ainsi en arrivant de nuit à la barriére un officier viendra annoncer le retour du détachement au commandant; mais quoique celui-ci le reconnoisse, il usera des précautions recommandées plus haut. La raison en est que le service ne se fait bien qu'autant que le devoir passe en habitude. Ainsi le major de la place sortira & ira compter les files pour s'assurer du nombre & voir si c'est bien le détachement qu'on attendoit. *Frontin* rapporte l'exemple d'un com-

mandant qui se laissa tromper par une ruse encore plus adroite que celle du duc de Weimar. Il dit dans ses *Stratagêmes* (*a*) que les Arcadiens, assiégeant un château des Messéniens, firent faire des armures toutes semblables à celles de l'ennemi, qu'ils s'en couvrirent & qu'à l'heure où ils savoient que les assiégés attendoient un secours, ils se présentérent à la porte & furent introduits comme amis; mais que se voyant dans la place, ils massacrérent la garnison & s'emparérent du château. La même heure où les assiégés attendoient un secours & les mêmes armures pouvoient jetter le commandant dans l'erreur, surtout si c'étoit de nuit. Or pour éviter pareille surprise, si le secours arrive de jour, l'officier de la troupe entrera dans la place, & viendra notifier son arrivée au commandant qui fera tenir les barriéres fermées jusqu'à ce qu'il soit tems de faire entrer. Si c'est la nuit le commandant n'y sera pas trompé, parce que l'officier aura le mot du jour. C'est une précaution très-loüable que prend le général en chef qui est dans le cas d'envoyer des détachemens de son armée dans les places voisines, de donner d'avance le mot pour tous les jours du mois. Mais si le commandant d'une ville assiégée se trouvoit dans le cas du Messénien & qu'il dût lui arriver un secours de nuit, il auroit encore d'autres mesures à prendre, surtout s'il lui importoit que ce secours entrât sans que l'ennemi s'en apperçût. Il est à croire que l'officier du détachement aura une lettre de l'officier général & que le chiffre en sera connu au commandant. Cependant comme il peut y être trompé il usera des précautions ci-dessus. Outre cela toute la garnison sera sous les armes, chacun à son poste, & le commandant ne laissera entrer qu'une compagnie à la fois, qui sera sur le champ distribuée dans le quartier qui lui est préparé; de cette façon il sera bien difficile qu'on le surprenne.

(a) Stratagêmes l. 3. c. 2. §. 4.

Page 127. (Z). *Les Suédois maîtres de Bamberg.*

Ce n'est point une place de défense. La Rednitz fait trois coudes dans la ville, qu'on passe sur trois ponts quand on vient de Bareuth.

Au nord-est sur la route de Culmbach est un bois à douze-cent pas de la place, & un autre au sud à la même distance. Du côté de Wurtzbourg au sud-ouest Bamberg est dominé par des hauteurs sur lesquelles sont bâtis le couvent dit Mœnchsberg & le fort d'Altenbourg dont il ne reste plus qu'une vieille tour. GUALDO ne s'étend pas assez sur l'expédition du maréchal Horn & du duc de Weimar dans le païs de Bamberg. *M. de M.* (a) entre dans plus de détails & supplée à ce que GUALDO ne dit pas. Horn venoit de Hœchst. C'est le côté qui domine. Messieurs du chapitre trouvérent que ce qu'on pouvoit faire de mieux étoit de se rendre. Mais comme on s'occupoit à dresser la capitulation, cinq-cent miliciens venus de Cronach se glissérent dans la ville, & quoique la capitulation fût signée qui portoit que la ville seroit livrée aux Suédois le lendemain à deux heures après-midi, les bourgeois, sans avoir égard à cette parole donnée, prirent les armes, montérent du canon sur la tour, & firent grand feu sur les Suédois. Ceux-ci forcés d'user de violence à leur tour, firent attacher le petard à la porte, & prirent Bamberg d'assaut. Les bourgeois voyant les troupes suédoises dans la place vouloient encore se défendre à l'hôtel de ville, mais les cinq-cent miliciens avoient pris le large. Les habitans qui se voyoient seuls furent tristement s'enfermer dans leurs maisons, & s'attendoient à la pointe du jour à éprouver le sort des Magdebourgeois. Le maréchal Horn se contenta de faire piller les maisons des principaux habitans, lorsqu'il pouvoit réduire la ville en cendres. „Mais, dit l'historien, il vouloit montrer par cet acte „de modération qu'il étoit le lieutenant d'un héros généreux & „humain."

(a) M. de M. T. IV. p. 98 à 102.

Le maréchal ayant pris possession de Bamberg, l'évêque appella Tilli au secours de sa ville, & peu après le généralissime se fit voir à Forchheim avec une armée de vingt-mille hommes & vingt-deux piéces de canon. Quoique le Suédois n'eût pas des forces à comparer à celles des Impériaux, il résolut de tenir ferme dans Bamberg & de

s'y retrancher. Il assigna à chaque régiment la place qu'il devoit fortifier, & il restoit encore un bout de retranchement à élever lorsqu'on apperçut l'avant-garde de Tilli qui défiloit par le bois près d'Ammerstædt au-dessous de Bamberg au midi. Aussitôt le maréchal ordonne à un régiment de cavallerie d'aller couvrir l'endroit qui restoit à fermer. Le colonel comprit mal, & crut qu'il devoit charger les Impériaux. Il y courut & fut repoussé comme il devoit l'être, parce que l'ennemi avoit la supériorité du nombre & l'avantage d'un bois qui masquoit ses forces. Le colonel crut pouvoir faire retraite dans la trouée qu'il auroit dû couvrir; mais l'ennemi qui le serroit de près y entra aussitôt que lui, chassa du retranchement les travailleurs & la garnison, & poussa les Suédois jusqu'au-delà du pont de la Rednitz. Tout ce que put faire le maréchal fut d'obliger les Impériaux à repasser le pont qu'il fit rompre derriére eux. Le retranchement commencé fut abandonné. Horn mit son artillerie sur des bateaux & fit défiler le bagage. Il couvroit la retraite avec le régiment de Baudis & tous les dragons. Il s'en fut d'abord à Eltman, il y passa le Mein, & prit son camp sur l'autre rive.

Le maréchal avoit résolu d'attendre Tilli derriére ses lignes. Le projet étoit digne d'un chef des braves troupes de Gustave-Adolphe. Mais il est à croire que si ce général eût vécu de nos jours, connoissant l'usage & la construction des redoutes, il les auroit substituées aux lignes qui si elles sont forcées dans un endroit sont aussitôt perdues, qui demandent d'ailleurs beaucoup plus de monde pour les garder & rendent la cavallerie presque inutile. Dans cette supposition je crois qu'une bonne redoute élevée près du couvent d'Heiligengraben à l'extrémité sud de la ville, où le maréchal eût fait placer 300 hommes & quelques piéces de canon, auroit protégé sa cavallerie qui pouvoit alors pousser ses piquets jusqu'à Stralendorf, Ammerstædt, Gessfeld & Mœckendorf. Les postes de Gessfeld & Mœckendorf auroient été soutenus par des compagnies franches retranchées derriére un abattis dans le bois de Gessfeld. L'ennemi les délogeant de là elle avoient le bois

voisin

voisin où elles se jettoient, elles se replioient sur la ferme dite Séehoff, & rentroient dans la ville. Deux autres redoutes devoient soutenir celle d'Heiligengraben, l'une appuyée à la Regnitz & l'autre plus reculée faisant le milieu des deux, en tréfle. Le maréchal pouvoit en faire élever deux autres sur la gauche, c'étoient autant de retraites sûres pour sa cavallerie. Celle au couvent d'Heiligengraben devoit être minée ou rester ouverte du côté de la ville, afin que si l'ennemi vouloit s'y loger, il en fût empêché par le feu des redoutes correspondantes. La cavallerie devoit être à portée de couvrir la retraite de la garnison de la redoute d'Heiligengraben. On auroit pû retirer de la même maniére toutes les garnisons des redoutes, & leur faire passer les trois coudes de la riviére.

Le côté de Bareuth se trouvant ainsi gardé avec une partie de ses forces, le maréchal portoit le reste de l'autre côté de la Rednitz qui est le côté dominant de Bamberg. Il faisoit élever une redoute sur le penchant de la hauteur où sont les ruïnes du fort *Altenbourg*. Cette redoute eût protégé toutes celles de la droite, depuis Heiligengraben jusqu'à la Rednitz, & une autre sur le penchant du Mœnchsberg auroit soûtenu les redoutes élevées devant la ville à l'aile gauche. Toutes ces hauteurs ainsi fortifiées depuis le Mœnchsberg jusqu'à Altenbourg auroient arrêté les Impériaux, & pouvoient se soûtenir plus longtems que le côté de Bareuth. En général ce côté que le maréchal avoit choisi pour s'y retrancher n'étoit pas le plus favorable.

Je dois remarquer à l'occasion de la retraite du maréchal Horn, qu'elle n'a pu se faire, ainsi que le dit *M. de M.* de Kitzingen à Eltman. Car Bamberg est à six milles de Kitzingen & n'est qu'à un mille d'Eltman. Les historiens ne disent pas si Tilli fit quelques tentatives pour arrêter l'artillerie que Horn avoit embarquée sur le Mein, il faut croire qu'il n'en eut pas connoissance.

Page 129. (Aa). *Prise de Donawert.*

*Donawert* est au confluent de la Vernitz & du Danube. La Vernitz qui prend sa source dans les montagnes d'Anspach coule au midi de Donawert, & le Danube au levant. Ces deux eaux à leur point de jonction font un angle au midi. Dans cet angle est une petite isle formée par la Vernitz, où il y a un ouvrage qui protége le pont sur le Danube, & qui est comme la clef de ce grand passage. Le Schellenberg sur lequel les Impériaux avoient élevé une redoute est au levant près du fleuve & s'étend jusqu'au bois qui est vers le nord. Au couchant on trouve la justice de Donawert sur une éminence, la Vernitz en baigne le pied. Mais cette éminence est dominée par le Schellenberg. Ensorte que les Impériaux perdant la redoute qu'ils avoient sur le Schellenberg, & celui-ci dominant les autres défenses, il falloit nécessairement que la place se rendît. Il ne restoit au gouverneur que le parti de la retraite pour sauver sa garnison. Le roi de Suéde fit tout ce qu'on pouvoit faire pour lui rendre cette retraite difficile. Il détacha le colonel Hepburn avec ordre de se poster de l'autre côté de la Vernitz dans l'angle dont j'ai parlé. Hepburn y courut avec ses braves Suédois. Mais les Impériaux étoient si bien secondés par le feu de l'ouvrage que j'ai dit qui couvroit le pont, qu'il fut impossible aux premiers de les couper. Le gouverneur avoit eû la précaution de laisser quelques soldats dans la place qui tiroient à bout portant sur les Suédois, & il avoit fait combler de fumier la porte par où il étoit sorti.

Page 131. (Bb) *Ulm ouvre ses portes aux Suédois.*

C'étoit un grand bonheur pour eux d'avoir pû entrer dans Ulm sans coup férir. Car non seulement l'assiette en est forte, mais on sçait aussi qu'au tems où les Suédois y furent reçus les fortifications étoient dans l'état de défense où elles sont encore. On y travailla depuis 1605 jusqu'en 1626. Ulm a onze bastions, une fausse-braie, un fossé plein d'eau, cinq ravelins & une tête de pont à l'entrée de

celui qui est sur le Danube. A cet endroit-là le fleuve forme une isle où l'on a construit quelques ouvrages, & baigne les murs de la place au levant & au midi. De ce même côté du pont est un marais qui a trois quarts de mille de diamétre, & qui s'étend jusqu'à l'endroit où l'Iler se jette dans le Danube. On passe ce marais qu'on nomme l'*Ulmer-Red* sur trois chaussées qui se réunissent & viennent aboutir à la tête du pont. De l'autre côté du Danube au couchant de la ville un ruisseau fournit l'eau aux fossés de la place. On le nomme *Blau*, parce qu'il vient de Blaubeuren. Ulm est dans la plaine. Les hauteurs de Gellingen & d'Ohrenstein sont au couchant & au nord à plus de douze-cent pas de la place.

Page 134. (Cc). *Passage du Lech.*

Ce sont deux grandes leçons dans l'histoire militaire de Gustave-Adolphe que les passages du Rhin & du Lech. Dans la Remarque (V) je me suis borné à décrire le terrein où le roi fit passer le Rhin à ses troupes. Actuellement je vais parler du passage même en le comparant avec le passage du Lech. J'ai cru devoir rapprocher les circonstances de ces deux célébres événemens, & les faire servir de preuve à ce que la théorie enseigne sur cette partie de l'art militaire. Mais comme je n'ai eû d'autre but dans ces remarques que de rendre la lecture de GUALDO utile aux militaires, ce seroit m'écarter de ce but que de vouloir répéter ici ce que le chevalier de *Folard* dit du passage des fleuves & riviéres dans ses Commentaires Tom. IV. & V. J'y renvoye le lecteur, me bornant à donner ici l'analyse des passages du Rhin & du Lech, & à faire voir la conformité des dispositions & des manœuvres de Gustave avec les maximes que la théorie nous enseigne & que nous suivons encore.

Le terrein sur la rive opposée mérite l'attention du général autant que la conduite du passage même. Aussi l'histoire nous dit que Gustave-Adolphe se fit passer à l'autre bord du Rhin, & qu'il reconnut le ter-

rein au péril de sa vie (*a*). Ce terrein étoit plus favorable au débarquement que celui qu'avoit choisi Xénotus pour passer le Tigre, quoique le chevalier de *Folard* en fasse un grand éloge (*b*). Gustave avoit une grande barque qui transportoit trois-cent hommes à la fois (*c*). Cette circonstance est remarquable. C'est toûjours un avantage que le bateau soit grand, mais il faut s'il est possible qu'il soit assez large pour qu'on n'ait pas besoin de rompre les pelotons. Les troupes débarquées en seront plutôt formées.

(*a*) M. de M. T. IV. p. 22.

(*b*) Polybe liv. V.

(*c*) Soldat Suéd. p. 156.

Le passage des grands fleuves entrepris de vive force en face d'une armée est toûjours incertain. Prenez tous ceux qui ont réussi, vous verrez que par de fausses attaques on a toûjours cherché à détourner l'attention de l'ennemi de l'endroit où s'est fait la véritable, qu'un gros détachement se portant plus haut ou plus bas a contraint l'ennemi de partager ses forces, & que le gros de l'armée profitant de cet affoiblissement a tenté le passage & a réussi. C'est ce qui arriva au passage du Tigre par Xénotus, à celui du Rhône par Annibal, de l'Hydaspe par Alexandre, du Pô par le prince Eugène &c. Si le monarque suédois ne fit pas usage de ce que j'admets ici comme une regle générale; c'est que Gustave n'avoit point d'armée vis-à-vis de lui, & que deux-mille Suédois retranchés à l'autre bord du Rhin suffisoient pour repousser le détachement de la garnison d'Oppenheim qui voulut s'opposer au débarquement.

Cette circonstance de la garnison d'Oppenheim me fait penser à une nouvelle difficulté qui peut se rencontrer dans le passage d'un fleuve, lorsqu'il y a des places fortes de l'autre côté. Les garnisons peuvent former une chaîne de patrouilles & de piquets postés le long du fleuve. Par cette chaîne le gros de l'armée peut être instruit des moindres démarches de l'ennemi. Le commandant de la place la plus proche averti du débarquement enverra aussitôt un détachement qui chicanera cette tête. Dans ces entrefaites l'armée arrivera & culbutera aisément ces premières troupes, parce qu'il est assez diffi-

cile qu'un débarquement de cette nature puisse se faire en grand nombre.

Une regle du chevalier de *Folard* qui me paroit infaillible pour empêcher le passage d'un fleuve, est celle qu'il donne T. V. p. 314. lorsqu'il dit que le chef d'une armée campée vis-à-vis de celle qui veut tenter le passage, ne doit pas donner sa plus grande attention au lieu où il campe; mais que c'est au-dessus & au-dessous qu'il doit avoir des surveillans alertes & des corps à portée de s'opposer au débarquement.

Il y a un éxemple récent du danger que la tête court quand elle n'est pas promtement soutenue & qu'elle vient à être attaquée. C'est la défaite des Turcs au passage du Niester l'année 1769. J'ai dit ce que je croyois nécessaire sur le passage du Rhin, je m'arrêterai davantage à celui du Lech qui me paroit un éxemple bien hardi & bien heureux du passage d'une riviére.

Le LECH n'a pas la largeur du Rhin, mais il est très-difficile de le passer. Cette riviére prend sa source dans les montagnes des Grisons, & d'ordinaire dans la saison où Gustave la passa, elle est extrémement rapide. C'est moins une riviére qu'un torrent impétueux & profond, grossi par la fonte des neiges & par les pluies. Ce que GUALDO rapporte de ce passage est très-bien vû. Cependant il n'a pas tout dit. Il manque à son récit une description éxacte du terrein, pour le rendre plus instructif; je vais y suppléer.

A l'endroit où Gustave passa le Lech selon *Hart*, & où GUALDO dit que le monarque tenta de le passer, la riviére a de largeur cinquante pas ordinaires. La rive que les Suédois occupoient étoit de onze pieds plus haute que la rive opposée. Celle du côté des Impériaux avoit un bout de terrein assez ferme qui aboutissoit sous une pente douce à un marais où l'on entroit dans la vase jusqu'au genou. Il paroit que la droite de ce marais étoit impraticable, mais qu'à la gauche où le terrein va en montant il y avoit une chaussée plantée de saules. Dès qu'on avoit traversé le marais, ce qui ne devoit pas être long vû son peu

d'étendue, le terrein recommençoit à s'élever par degrés jusqu'aux retranchements du camp des Impériaux qui étoit sur la hauteur dans cet ordre. A mi-chemin de la colline, dont le pied étoit garni de quelques bouquets de bois, il y avoit un retranchement occupé par deux corps d'infanterie qui faisoient face à l'armée suédoise. Plus haut étoit un petit ruisseau qui couloit en demi-cercle, dont l'arc portoit du côté des Suédois. La grosse artillerie étoit placée dans cet arc & battoit la rive opposée. Plus haut il y avoit un bois qui s'élevoit jusqu'au sommet de la hauteur. On avoit éclairci les brossailles de distance en distance & coupé beaucoup d'arbres dont on avoit fait des abattis le long du front du camp & aux ailes. Tilli avoit placé en premiére ligne six gros bataillons faisant huit-mille hommes. Le reste de l'infanterie étoit distribué avec beaucoup d'intelligence. La cavallerie étoit derriére rangée aux deux ailes comme celle des Suédois & à l'abri du canon. Le comte de Tilli voyant les préparatifs du roi & le lieu que le monarque avoit choisi pour tenter le passage, crut qu'il l'empêcheroit par le feu croisé de deux batteries qu'il fit élever en face de l'attaque du roi.

Avant tout Gustave fit reconnoître les bords de la riviére, dit GUALDO. Il ajoûte que le monarque la fit sonder pour s'assurer de sa profondeur & chercher si on ne découvriroit pas un gué. C'est par où l'on doit commencer. On porte ensuite son attention sur le terrein du côté de l'ennemi, puisque c'est-là qu'il faut prendre terre. Or suivant la description que je viens de faire du terrein le roi doit avoir choisi un endroit qui étoit beaucoup plus bas de l'autre côté qu'il n'étoit du sien. Circonstance remarquable.

Derriére le bord le plus élevé d'une riviére ou d'un fleuve il y a communément des ravins. La cavallerie du roi pouvoit y être à couvert & cacher ses mouvemens. Un autre avantage pour les Suédois, c'est qu'occupant le bord dominant, ils étoient plus élevés & en découvroient mieux ce qui se passoit vis-à-vis. Le bord du côté des

Impériaux quoique plus bas ne laissoit pas d'avoir une certaine élévation. On dit que ces bords élevés ne sont point avantageux pour y prendre pied, vû la peine qu'il en coûte pour faire un chemin à l'artillerie. On ne fait pas sans doute attention que cet inconvénient est bien racheté par l'avantage que les volontaires en retirent. C'est leur premier retranchement dès qu'ils ont pris terre. Ils se postent derriére les ravins, & font feu sur tout ce qui se présente, sans que la cavallerie puisse les entamer. Dans cette position ils protégent les travailleurs, & sont protégés à leur tour par le canon de la rive opposée.

Le roi n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit assurer le passage. Il avoit choisi un endroit où le Lech forme un rentrant. C'est une maxime dont il ne faut jamais s'écarter, rien n'étant plus propre à disposer l'artillerie & la mousqueterie. Soixante & douze piéces de canon bordoient cet arc & faisoient un feu croisé dont l'effet devoit se faire sentir de l'autre côté de la riviére. Les mousquetaires étoient rangés derriére un parapet élevé en demi-cercle autour de la courbure de ce rentrant.

Ceux qui prétendent que le passage se fit à cet endroit-là disent que Gustave fit allumer quantité de bois & de paille mouillée; & qu'à la faveur de la fumée fort épaisse qui en sortoit, il fit passer du monde qui prit poste de l'autre côté, & qui travailla au pont sur lequel l'armée passa fort heureusement. Il faut prendre garde qu'il seroit dangereux d'imiter un pareil stratagême, & qu'il est à craindre qu'on ne se fasse par-là plus de mal qu'à l'ennemi. C'est un but qu'on lui présente pour tirer plus juste, sans parler des autres inconvénients.

Gualdo différe dans son récit de tous les historiens qui de ma connoissance ont décrit ce fameux passage. Il parle d'une isle que le duc de Weimar eut le bonheur de découvrir & qu'il fit occuper par des volontaires. Il ajoûte que c'est là où l'on fit le pont qui porta l'armée à l'autre bord. Cette isle telle que le comte la décrit étoit en effet très-favorable au projet de Gustave. Car c'est une maxime incontes-

table que l'endroit du fleuve où il y a une isle doit être choisi de préférence pour le passer, puisque dans cette isle on éléve des retranchemens qui favorisent le passage, devenu même plus facile en ce que les troupes n'ont qu'un bras de riviére à passer au lieu de toute la largeur qu'il leur faudroit traverser sans cela. Un autre avantage que Gustave en retiroit dans ce cas-ci, c'est qu'il forçoit Tilli à dégarnir ses retranchemens pour jetter ses forces du côté de l'isle, où il étoit toûjours moins dangereux de tenter le passage, qu'en face du camp où les Suédois auroient essuyé tout le feu des retranchemens, ainsi que les autres historiens le prétendent. Mais il est possible de concilier leur rapport avec celui du comte GUALDO; cette expédition en devient même la source d'une nouvelle instruction. Le *Soldat Suédois*, le docteur *Hart* & *M. de M.* disent que Gustave passa le Lech en face du camp de Tilli, & GUALDO dit qu'il le passa au-dessous du camp des Impériaux. Pour les mettre d'accord je dirai que le passage s'est fait aux deux endroits à la fois. Il n'y a rien dans cette supposition contre les regles du métier. L'action est toûjours très-glorieuse pour les Suédois, & j'ose dire qu'on en voit mieux la raison pourquoi Tilli quitta des retranchemens que toute la valeur des Suédois auroit eû beaucoup de peine à forcer, d'après la description que je viens d'en donner.

Il faut aussi remarquer que tandis que l'infanterie suédoise étoit aux mains avec les Impériaux, le roi fit passer sa cavallerie au-dessus & au-dessous de la riviére. C'est une maxime reçue de profiter de tous les gués. Aucun des historiens que j'ai vus ne cite l'ordre de la marche des Suédois dans ce passage. Mais comme la méthode de Gustave étoit d'entremêler l'infanterie avec la cavallerie, il est à croire que cela s'est fait ici, & que chaque cavalier a passé ayant un fantassin en croupe. Le chevalier de *Folard* a pour maxime dans le passage des riviéres guéables de mêler l'infanterie avec la cavallerie. Cette méthode me paroit très-bonne; mais je crois qu'on pourroit la rendre encore meilleure, en formant de cette infanterie des quarrés qui prenant

terre

terre sur la rive ennemie, laisseroit un intervalle entre les quarrés pour placer la cavallerie: ces deux troupes se prêteroient un soutien mutuel. Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur cette partie de l'Art militaire, il s'en faut de beaucoup qu'on ait épuisé le sujet. Il y a encore bien des vuides à remplir dans cette théorie.

Après avoir rapporté la position de Tilli, il conviendroit de rapporter aussi les moyens de défense qu'il employa pour s'opposer au passage. Mais je dois me borner à ne parler ici que de l'attaque, parce que mon but dans ces *Remarques Militaires* est simplement de suivre les plus belles manœuvres de Gustave-Adolphe, & de les éclairer quand je trouve que le récit de GUALDO a besoin d'être commenté pour être entendu & lû avec fruit. D'ailleurs la description que j'ai faite du camp de Tilli suffit à l'homme du métier pour voir les moyens de défense qu'il peut avoir opposés aux attaques des Suédois, & en général pour connoître tout le mal qu'un retranchement bien entendu peut causer à l'ennemi. Je terminerois donc ici ma remarque sur le passage des fleuves & riviéres, si je n'avois une observation à faire que je ne trouverois peut-être pas à placer ailleurs.

La fortification est le fondement de la connoissance du terrein tant pour l'attaque que pour la défense. Ce principe me paroit incontestable. Il pourroit être la source d'une instruction militaire toute différente de celle qu'on reçoit dans les écoles. On y passe des années à copier les différens systemes, dont on ne retient que le nom des ouvrages, & l'on ne se doute pas qu'il y ait une application à faire des maximes de la fortification à la défense du terrein. Il ne seroit cependant pas difficile aux maîtres de conduire leurs éleves d'une science à l'autre. Car si la fortification enseigne à défendre le terrein avec des masses immobiles qu'on nomme parapets, ne pourroit-on pas également faire considérer une armée comme un retranchement mobile, dont les lignes & les angles se changent à volonté. C'est surtout la fortification irréguliére qui pourroit faciliter cette application. Voyez

les positions prises par les plus grands généraux, il n'y en a aucune qui ne soit conforme aux maximes de la fortification. L'avantage qu'on retire des terreins dominans, la défense des défilés, la réunion des feux croisans & rasans sont autant de principes de la fortification appliqués au terrein. Comme c'est le passage des fleuves & riviéres qui a donné lieu à cette Remarque, je le prendrai pour éxemple. Voici donc ce que je dirois à mon éleve si j'étois chargé de l'instruire dans cette partie trop négligée de la science militaire. „Les maximes de l'attaque & de la défense des places sont les mêmes qu'on suit dans le passage d'une riviére & dans les obstacles qu'on fait naître pour l'empêcher. Ainsi figurez-vous que le fleuve ou la riviére qu'on veut passer „est un fossé. Que feriez-vous pour empêcher le passage du fossé si „vous étiez l'assiégé? Vous ruïneriez la gallerie de l'assiégeant par un „feu rasant: vous feriez monter votre grosse artillerie sur les bastions „pour démonter les batteries destinées à protéger le passage: vous „feriez une coupure dans la gorge du bastion près duquel l'ennemi „veut tenter le passage, & vous y attendriez l'assaut: vos bombes & „feux d'artifice écraseroient la gallerie, & si vous aviez des écluses „dans le fossé vous feriez monter l'eau pour tâcher d'emporter les travaux de l'assiégeant: vous feriez de petites sorties contre la tête de „la gallerie pour en chasser les travailleurs &c. Voyons à présent quelles sont les précautions à prendre dans le passage d'une riviére pour „nous assurer que ce sont les mêmes dont on use pour passer un fossé. „Voyez-vous l'ennemi passer le fossé en face d'un angle rentrant? „Non, c'est toûjours aux saillants qu'il s'attaque. Pour défendre la „gallerie il éléve des batteries, il cherche à ruïner les lignes qui donnent sur le fossé & à démonter le canon des assiégés. Enfin sa gallerie „lui sert de pont pour donner l'assaut au rempart, & quand il a emporté l'ouvrage il s'y retranche. Eh bien, dirois-je à mon éleve, ce „sont ces mêmes régles qu'on suit dans le passage des fleuves & riviéres." Je lui ferois voir combien il est plus avantageux d'appliquer ces

régles au terrein qui n'est jamais aussi borné qu'une forteresse. Mais je m'appeṛçois que pour mettre le rapport de la Fortification à la Tactique dans tout son jour & pour expliquer l'un par l'autre, il faudroit non pas une Remarque mais une dissertation. Je finis en disant qu'un tel ouvrage seroit bien nécessaire. Il est tems de bannir de l'étude militaire un pédantisme qui en retarde les progrès, qui étouffe le génie en le renfermant dans le cercle étroit de l'imitation, & qui ne fait que de stériles arpenteurs de la plûpart de nos ingénieurs.

Page 137. (Dd) *Surprise de Ratisbonne.*

Cette ville éprouva dans cette occasion le sort de beaucoup d'autres anciennes & modernes. De tout tems il y a eu des traîtres, & comme je l'ai dit en parlant de la surprise de Hanau, il est rare de trouver une surprise où la trahison n'ait point eû de part. Ici je ne vois que le tems qu'on choisit pour surprendre Ratisbonne qui soit remarquable. On prit l'heure que les bourgeois étoient à l'église. C'est donc une bonne précaution que celle de tenir les portes d'une forteresse fermées pendant l'office divin. Comme les habitans étoient dans les églises & sans armes, il fut aisé aux Bavarois de les y enfermer & de les y tenir jusqu'à ce que le magistrat eût consenti à ce qu'ils demandoient. Cette surprise est la troisiéme dont Gualdo fait mention, & la seule où la trahison ait tout fait.

Ratisbonne eut le destin de Platée dans la guerre du Péloponnese. Trois-cent Thébains furent introduits dans la ville par un certain Nauclidas & ceux de son parti qui paroissoient avoir mis la plûpart des habitans dans leurs intérêts. Pour plus de sureté les Thébains étant entrés dans Platée établirent des corps de garde dans les places publiques. On voit que les Bavarois firent la même chose dans Ratisbonne. Au reste je ne rapporte ce trait de l'histoire ancienne que parce que la suite fait voir de quelle maniére on pourroit au besoin se défaire de l'ennemi qui se seroit glissé dans la place. Les Platéens affectoient de paroître

fort contens de voir les Thébains dans leurs murs. Mais voyant qu'ils n'avoient à faire qu'à trois-cent hommes, ces bourgeois déterminés se renfermérent chez eux, & enfonçant les murs mitoyens, ils passérent dans les maisons les uns des autres sans être vus, communiquérent ensemble, & lorsqu'ils se crurent assez forts, ils sortirent armés & fondirent sur les trois-cent Thébains. Les femmes & ceux qui n'avoient pas trouvé de quoi s'armer montérent sur les toits, & en firent tomber les débris sur l'ennemi. De cette façon les Thébains furent conduits jusqu'à la porte qui malheureusement pour eux se trouva fermée. Il y eut là un nouveau combat dont il ne se sauva des Thébains que ceux qui furent assez hardis pour se jetter par dessus le mur de la ville, au risque de se casser bras & jambes (*a*).

(a) Thucidide l. 2. ch. 1.

Page 145. (Ee). *Surprise d'Ingolstadt manquée.*

Cette circonstance que GUALDO rapporte du colonel Fornespech qui devoit introduire les Suédois dans la place, ne se trouve point dans les historiens de Gustave-Adolphe que j'ai sous les yeux. Ils disent simplement que l'électeur de Baviére avoit son armée de l'autre côté du Danube, & que le roi de Suéde fit ouvrir la tranchée devant Ingolstadt; mais que toutes ses attaques furent inutiles, parce que l'armée bavaroise faisoit passer tous les jours des troupes fraîches dans la place. On sçait combien il est difficile d'enlever des redoutes soutenues par une armée, à plus forte raison une place de guerre. La trahison doit en ouvrir les portes, ou il faut y renoncer. C'est donc en quoi le récit de GUALDO est plus instructif que celui de *Puffendorf* (*b*), de *Hart* & de *M. de M.* puisqu'il fait voir que Gustave n'avoit pas négligé ce dernier moyen. Mais il auroit dû ajoûter que c'étoit à la vue d'une armée que le monarque suédois attaqua Ingolstadt.

(b) Puffendorf l. 4. §. 16. Hart T. II. p. 259. M. de M. T. IV. p. 225.

Page 152. (Ff). *Prise de Prague par les Impériaux.*

Il me paroit nécessaire de donner une description éxacte de l'assiette de cette place & de ses fortifications. Le récit du comte *Gualdo*

en deviendra plus intéressant, & comme Prague est à peu de chose près ce qu'il étoit alors, il sera plus aisé de comparer les siéges mémorables que cette ville a essuyés de nos jours avec celui que l'historien décrivoit il y a cent-trente ans. Ce sera en même tems une occasion de dire quelque chose que je crois nouveau sur l'utilité & l'emploi du feu à ricochet.

PRAGUE est bâti sur les deux rives de la Moldau attachées l'une à l'autre par un pont de pierres qui a 500 pas de long. La partie au couchant de cette riviére s'appelle le petit Prague ou le petit-côté; l'autre qui est la grande moitié est au levant & comprend trois quartiers, l'ancienne ville, la ville neuve & le quartier des Juifs.

Le petit Prague a dix-neuf bastions, & le plus grand côté de son poligone extérieur a quatre-vingt verges. Une fausse-braie borde le corps de la place au nord-ouest jusqu'à la Moldau, mais au couchant & au midi il n'y a qu'un simple rempart. En venant du grand Prague dès qu'on a passé le pont on va toûjours en montant jusqu'au Ratzin, & de-là on redescend jusqu'à la porte dite *Strohæver-Thor*; on trouve à droite le couvent des capucins, sur la gauche quelques maisons isolées & au midi des vignobles qui s'étendent jusqu'à la Moldau. Ce côté de Prague est mal fortifié & dominé par le *Weissenberg* ou montagne blanche autrement dite le mont S. Laurent, qui s'étend jusqu'au bois dit le *Stern* ou l'étoile. Au couchant est une autre hauteur également dominée par le Weissenberg, sur laquelle du côté de la ville est la ferme dite le *Rothehauss*. Au dessous dans le vallon entre ces deux hauteurs on voit le couvent de Ste Marguerite, derriére le Rothehauss est le village de Velleslavin dans un fond & en deçà une prairie d'où sort un ruisseau qui passe à Thenitz à mille pas de la ville, & va se perdre dans la Moldau près de Kaysersmuhle, au nord. Du nord au levant la Moldau fait un coude, c'est à dire, qu'elle parcourt en droite ligne l'espace d'un demi-mille vers l'orient, fait un quart de mille vers le midi, & tourne au couchant où elle parcourt un autre

demi-mille en ligne droite, puis traverse la ville. De Kaysersmuhle jusques-là cette rivière est parsemée de petites isles, & au midi du petit Prague il y a des hauteurs près du village de Schinickow, qui sont également dominées par le mont St. Laurent ou Weissenberg.

La grande partie de Prague est plus méridionale. Elle est ceinte d'un rempart à dix bastions. Le plus grand côté de son poligone extérieur entre la porte de l'hôpital & celle de la ville-neuve à l'orient a plus de cent verges. Son aile gauche est appuyée à la Moldau & sa droite au Wischerad qui sert comme de citadelle à ce côté de la ville au midi. Le Wischerad est sur une roche fort élevée qui a le pied dans la Moldau. Cette roche commence près du pont & continue le long de cette riviére jusqu'au bout de la ville-neuve où elle a sa plus grande hauteur. Le Wischerad est défendu par cinq bastions. Son rempart au couchant a des redans, & devant la courtine au midi on a placé un ouvrage à corne pour s'assurer de la hauteur voisine qui est le chemin de Vienne. Au levant, sur tout le front du rempart de la ville, on ne voit que montagnes & côteaux plantés de vignes, qui dominent le corps de la place. La plus grande hauteur & en même tems la plus proche de la Moldau est la montagne de Ziska ou le *Ziskaberg* qui commence à quatre-cent pas de la ville. Un ruisseau coule au pied qui prend son cours vers le nord & se perd dans la Moldau. Cette hauteur continue vers l'orient jusqu'aux invalides qui sont bâtis dans un fond non loin de la Moldau. Cette riviére tient lieu de défense à la ville au couchant & au nord. De plus au nord en face de la campagne on a élevé depuis un épaulement pour empêcher qu'on ne voye de dehors ce qui se fait dans la place. Tous les ouvrages en général sont revêtus; les fossés sont secs, mais fort profonds en quelques endroits. Prague n'a point de dehors, excepté la petite ville qui a un ravelin du côté de la riviére. Il n'y a même de chemin couvert que par intervalles.

On voit par cette description que le mont St. Laurent d'où l'historien dit que le comte de Galas battoit Prague est le Weissenberg;

que c'étoit l'endroit foible de la place, & que l'attaque du marquis de Grana s'étant faite du côté des capucins étoit à la gauche de celle de Galas; que le marquis peut avoir établi ses batteries sur la hauteur du Rothehauss à cinq-cent pas de la place, & que le petit Prague faisant face à Rackonitz d'où venoit l'armée de Walstein fut le seul attaqué, puisque *Gualdo* dit que la garnison du grand côté ne fit aucune résistance & se rendit dès qu'elle vit les Impériaux maîtres de l'autre moitié de la ville.

L'endroit du petit Prague que le comte de Galas attaqua est le même où SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE ordonna au lieutenant-général comte Truchses d'ouvrir la tranchée au mois de septembre de l'année 1744, lorsque les Prussiens faisoient en même tems le siége des deux villes. Il y avoit dans la place 24 bataillons de troupes réglées & 800 croates, faisant à peu près douze-mille hommes. Les assiégés avoient élevé une redoute sur le Ziskaberg, mais qui fut emportée d'assaut. Alors le maréchal de Schwerin eût ordre d'ouvrir la tranchée sur une hauteur à la gauche du Ziskaberg, & de diriger le front de son attaque sur les deux bastions de St. Nicolas & de St. Pierre, non loin de la porte dite *Neu-Thor*. En même tems le comte Truchses attaquoit le petit Prague. Sa Majesté portant sur les batteries du maréchal un coup d'œuil promt & juste vit la nécessité de seconder cette attaque par une autre dont Elle prit la conduite, parce qu'Elle en connoissoit l'importance. Le feu à ricochet de cette troisiéme attaque fut peut-être ce qui fit rendre la ville; tant il est vrai que c'est la place qu'on assigne à la batterie sur le prolongement de la courtine qui décide de son effet; avantage qui n'est pas commun, & qui par cette raison mérite que j'entre dans quelques détails.

Sa Majesté fit élever une grande batterie à ricochet au nord de la ville de l'autre côté de la riviére à la gauche de Buben. Son emplacement ne pouvoit être mieux pris, car cette batterie étoit sur le prolongement de quatre courtines & devoit faire le plus grand effet.

D'abord elle coupoit la communication des bastions aux assiégés & les obligeoit de s'y tenir cachés. Bientôt même cet asile n'en fut plus un, parce que Sa Majesté fit pousser son attaque vers la droite du village & battre les bastions à revers. Cette idée toute simple qu'elle paroît, est sublime & mériteroit qu'un Vauban l'eût approfondie. Je me borne à présenter ici une théorie succincte du feu à ricochet & à donner une méthode géométrique pour trouver le prolongement de la courtine sans tâtonner. A la rigueur on pourroit s'en passer: Sa Majesté foudroyoit les courtines de Prague sans calcul. Mais si c'est le privilége du génie d'appercevoir d'un coup d'œuil ce que la théorie ne découvre qu'à pas lents, celle-ci n'en est pas moins nécessaire pour faire des régles sûres de ce que l'expérience enseigne & pour mettre en principe ce qui dans son origine n'étoit qu'une conjecture ingénieuse. Je lis le *Traité de l'attaque* du maréchal de Vauban & je trouve qu'il recommande de faire attention à l'emplacement des batteries à ricochet; je vois qu'il conseille de les placer sur le prolongement de la courtine & qu'il en fait l'application dans le *sixiéme exemple* qu'il donne de la maniére d'attaquer une place. Mais je ne vois nulle part que cet illustre auteur ait dit dans quel cas ni de quelle maniére une courtine peut être battue à ricochet. C'est l'objet de la courte analyse que je me suis proposé de faire. Voici d'abord quelques propositions sur l'emplacement des batteries à ricochet & sur le ricochet même, qui sont si évidentes qu'elles n'ont pas besoin de preuves.

1. Toute batterie à ricochet doit être placée sur le prolongement de la ligne qu'on veut battre:

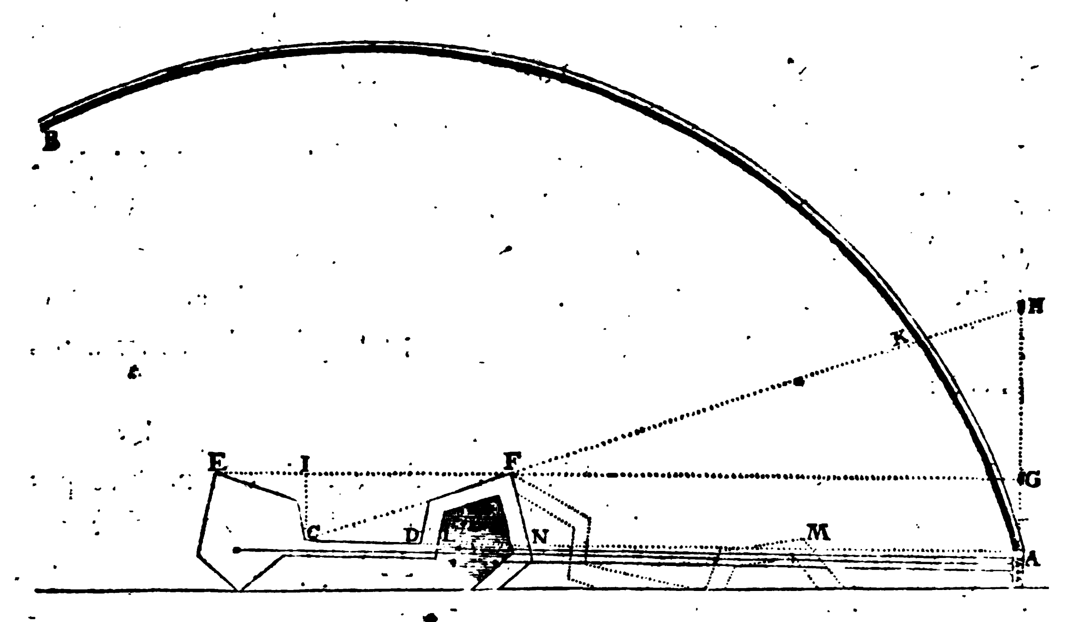
2. Le meilleur ricochet est celui dont la courbe effleure la crête du parapet le plus proche sur la ligne prolongée de l'ouvrage qu'on veut battre:

3. Plus la courbe est applatie & plus le boulet fait de bonds:

4. Plus la ligne est longue & plus le boulet a de jeu:

On

On sçait aussi que toute ligne de la fortification qui fait un angle saillant peut être prolongée, comme sont les faces de tous les ouvrages & les flancs en ligne droite. Mais le prolongement de la courtine est plus difficile à trouver, parce que ses deux extrémités sont cachées par les bastions qui ont un même profil que la courtine. Voici une méthode pour trouver ce prolongement.




Soit A B la paralléle & C D la courtine qu'on veut battre à ricochet, prolongez le côté du poligone E F jusqu'au point G hors de la paralléle A B, & vous aurez E G ou le prolongement du côté du poligone extérieur paralléle à la courtine C D. Elevant alors une perpendiculaire au point G & la prolongeant jusqu'à ce que H & la pointe du bastion F & l'angle de la courtine C fassent une ligne droite, vous aurez le prolongement de la ligne de défense fichante C F. J'assigne à cette ligne C F 72 verges, c'est peut-être trop, mais ce n'est pas un mal, parce qu'il vaut mieux que la batterie soit au-dessous du prolongement de la courtine qu'au-dessus, & que le contraire arriveroit si la ligne de défense étoit trop courte. L'ingénieur sçait la

diſtance de ſes paralléles F K & F G, & s'il ajoûte K H à F K il aura F H. Il n'a qu'à ſouſtraire le ☐ F G du ☐ F H, extraire la racine quarrée du reſte & il trouvera G H ſans le meſurer. Il ne lui faudra plus que I C ou la diſtance entre la courtine C D & le côté du poligone extérieur E F. Car ayant une fois cette diſtance I C & la portant ſur la perpendiculaire G H prolongée de G en A, le point A & la courtine C D ſeront ſur la même ligne. *Voy. la figure.* Or pour trouver I C il donnera à C F 72 verges ou 360 pas ordinaires & dira:

F H : C F = G H : I C.

Et comme F H, C F & G H ſont connus, la regle de trois lui donnera I C. Il portera ce nombre de pas ſur la ligne prolongée G H de G en A, & le point A en droite ligne avec la courtine C D ſera le point du prolongement demandé. Mais pour être ſûr du point A l'ingénieur doit ſavoir au juſte la longueur C F; ce qui ne lui coûtera pas plus à meſurer que F K.

Cette methode ſert à trouver le prolongement de toutes les courtines de quelque nature que ſoit la fortification, mais elle ne leve pas les difficultés qui naiſſent du ricochet même dont la nature n'eſt pas toûjours compatible avec la conſtruction de la place. Auſſi ſouvent que les lignes de la fortification ſeront entre elles dans la même proportion que celles de l'héxagone du maréchal de Vauban repréſenté dans la figure ci-deſſus, & que le baſtion D F N ſera plein, il n'y aura pas de difficulté à pointer le canon qui effleurant la crête du parapet au point N, bondira ſur la courtine C D & en nettoyera toute la longueur juſqu'au terre-plein du baſtion E.

Mais le baſtion F pourroit être vuide en L, & pour lors le boulet venant à bondir ſur le terre-plein derriére le parapet N pourroit tomber dans le vuide L & ſon effet être incertain. Ce ne ſeroit là qu'un moindre inconvénient. Un autre baſtion M pourroit couper le prolongement N A de la courtine C D, ſon profil pourroit être d'égale hauteur avec celui du baſtion F & le point N être caché par la pointe

du bastion M & pour lors il seroit impossible de le trouver du premier coup. Ce cas n'est pas rare, il a lieu dans le poligone à vingt côtés égaux de M. de Vauban où l'angle de la périphérie est au-dessus de 166° 28'. Ce cas est encore moins rare dans d'autres sistêmes où les flancs du rempart sont plus allongés, & il est très-commun dans l'attaque des places irréguliéres. L'embarras est alors pour l'artilleur qui doit ricocheter une courtine sans connoître le point N qui est la seconde qualité requise pour que le ricochet fasse son effet. Il aura trouvé son prolongement par la méthode que je viens de donner, mais la difficulté gît dans l'élévation qu'il doit donner au canon pour rencontrer le point N qu'il ne voit pas. Il sera obligé de donner assez d'élévation au canon pour que le boulet passe au-dessus du parapet du bastion M, & qu'en tombant il effleure la créte du parapet N. Mais cela ne se pourra faire qu'en tâtonnant, & pour s'en assurer on placera quelqu'un dans la tranchée qui conduira le boulet à l'œuil. Il y aura des coups de perdus, on doit s'y attendre, par la raison que le but auquel on vise n'est point en vue, & par d'autres inconvéniens connus de l'artilleur qui donnent lieu à l'inégalité du coup. Ce n'est pas que la théorie ne puisse déterminer par le calcul le point d'élévation & la charge nécessaire dans ce cas-ci pour que le boulet passant au-dessus du bastion M, touche le parapet au point N & fasse l'effet désiré. On peut connoître la distance du point N au point M, l'élévation du bastion M & la hauteur du terre-plein N. L'officier d'artillerie sçait aussi de combien sa batterie est éloignée du point M. Cependant quelque éxacte que soit la théorie, ses résultats ne sont pas toûjours d'accord avec l'effet, ou parce qu'elle est trop éxacte ou parce que la pratique qui tient à trop de choses ne l'est pas assez. Il sera donc nécessaire de faire suivre le boulet des yeux, comme il est dit plus haut.

Une autre difficulté qui se rencontre dans l'emplacement de la batterie destinée à ricocheter une courtine, c'est lorsque l'angle du poligone dans le front de l'attaque se trouve être plus grand que celui

du nonagone ou poligone à neuf côtés égaux; il faut alors trop étendre la paralléle de l'attaque pour y faire entrer le prolongement de la courtine. Mais quand on a deux attaques, la difficulté dont je parle n'a plus lieu, parce qu'alors on fait entrer le prolongement de la courtine de la premiére attaque dans les tranchées de la seconde.

Quand la place attaquée a des bastions *à moineaux* ou construits sur une ligne droite, on peut enfiler deux, trois courtines & d'avantage, & le ricochet est dans toute sa perfection, parce que *plus la ligne est longue & plus le boulet a de jeu.* 4[e] proposition.

Un autre avantage pour la batterie à ricochet, c'est que la place qu'on veut battre soit le long d'une riviére, que les deux ailes de la fortification y soient appuyées, & qu'il n'y ait point d'ouvrage au-delà qui soit aussi élevé que le corps de la place. La raison en est que l'angle que fait alors la riviére avec l'aile de la fortification n'étant pas fort obtus, on n'a pas besoin de trop s'étendre pour chercher le prolongement de la courtine. M. de Vauban dans son traité de l'attaque des places met les batteries à ricochet sur le prolongement de la courtine d'un héxagone régulier, & donne pour éxemple le cas le plus aisé ou qui a le moins de difficultés. Mais je ne vois pas qu'il ait fait usage de cette maxime dans les deux éxemples qu'il donne de l'attaque d'une place assise sur une riviére. *Planches XXII. & XXIII.* Quoiqu'il lui eût été facile de placer sa batterie de l'autre côté de la riviére sur le prolongement de la courtine. On a souvent négligé cet avantage. Par éxemple au siége de Mastricht en 1748 on auroit pû élever une batterie à ricochet au poste que le maréchal de Saxe commandoit, & la placer dans la seconde paralléle, seulement à 150 pas plus à droite que celle qui y étoit déja. Par là on eût rasé la courtine de l'aile gauche à l'aile droite sur une longueur de 300 toises, puisque le maréchal de Lœwendahl rasoit la même courtine de l'autre côté de la Meuse où étoit son attaque. Rien n'auroit tenu contre la violence de ce feu opposé, & c'est ce qui me fait croire que le maréchal doit avoir eû des

raisons que j'ignore qui ne lui auront pas permis de profiter de cet avantage; elles n'étoient pas apparemment de nature à être indiquées dans le plan du siége.

Comme c'est à l'occasion de la batterie à ricochet que Sa Majesté fit élever devant Prague que j'ai parlé de l'utilité de ce feu & d'un moyen sûr & facile de trouver l'emplacement de la batterie sur la ligne de la courtine, il reste à faire voir que tous les avantages du ricochet se trouvoient réunis dans cette attaque que le Roi projetta & dirigea.

La batterie étoit sur le prolongement de quatre courtines, les bastions de ce côté de Prague se trouvant sur une ligne droite. L'enfilade y étoit de 2000 pas, & le boulet y bondissoit en pleine liberté depuis la porte de l'hôpital, *Spittel-Thor*, jusqu'à la porte aux chevaux, *Ross-Thor*. J'ai dit que la meilleure maniére étoit de placer les batteries à ricochet sur le bord d'une riviére, quand les ouvrages y sont appuyés. Sa Majesté saisit cet avantage & fit ce qu'on auroit souhaité que M. de Vauban n'eût pas négligé dans les deux exemples cités. Je conclus que cette troisiéme attaque auroit pu décider du sort de Prague. Mais il y a dans cette batterie un autre avantage qui lui est particulier placée où elle étoit. Les assiégés avoient élevé une digue pour arrêter l'eau dans le fossé qui servoit de défense à ce côté. Cette batterie établie à Buben perça la digue & fit écouler l'eau. C'en fut assez pour forcer la garnison à se rendre: avantage qui réuni à tant d'autres prouve la supériorité du coup d'œuil sur la plus sublime théorie.

Page 156. (Gg). *Fausse tentative sur Lindau.*

La description que GUALDO fait de Lindau en Souabe est fort juste, mais ne s'accorde point avec ce qu'il dit de l'entreprise du duc de Weimar sur cette place. Son récit convient mieux à la ville de Brégentz pour le local; car d'ailleurs Brégentz fut prise & Lindau ne le fut pas. Cette ville est bâtie sur le lac de Constance; il n'y a qu'un chemin pour y arriver qui est une langue de terre qui s'avance dans le

lac. Il est possible qu'à l'entrée de cette chaussée il y ait eu jadis une hauteur si escarpée qu'il falloit la monter avec des grapins, quoiqu'on ne trouve rien de semblable dans les cartes modernes. On ne comprend pas non plus comment les Suédois se trouvérent tout d'un coup au milieu de la garnison, comme le dit GUALDO, à moins que cette garnison n'ait été embusquée hors de la place. Mais c'est trop s'arrêter à des suppositions. Il est plus simple de penser que l'historien avoit entendu parler de l'expédition du duc de Weimar sur Lindau & de la situation de Bregentz au pied d'une haute montagne, & qu'il a confondu ces deux choses. En effet Brégentz sur le lac de Constance à deux milles de Lindau est bâtie entre deux montagnes, & sur celle qui est derriére la ville près du village de Merenhau on voit encore les ruïnes d'un vieux château. C'est apparemment-là qu'étoit le fort défendu par le régiment du comte de Hohen-Ems, que les Suédois firent prisonnier à la prise du fort.

Page 158. (Hh). *Neustadt, Amberg & Vaidem.*

Si GUALDO a voulu parler de Neustadt dans le Haut-Palatinat il devoit dire que l'armée bavaroise marcha par Amberg, Vaidem & Neustadt, qui est d'un mille plus près d'Egra que Vaidem. Il ne peut point avoir voulu parler de Neustadt en Baviére, ou il auroit dit pourquoi l'armée qui étoit à Ratisbonne, & qui pouvoit y passer le Danube & n'avoit pas de tems à perdre, auroit été passer ce fleuve à Neustadt, cinq milles plus haut. Ainsi il faut s'en tenir à cette leçon, *Amberg, Vaidem & Neustadt.*

Page 159. (Ii). *Gustave ne peut empêcher la jonction des Bavarois avec l'armée de Walstein.*

Puffendorf décrit ainsi la marche du monarque suédois. Il dit qu'il vint par Furth, Nuremberg, Lauff & Herspruck; que de-là il détacha sa cavallerie pour prendre poste à la hauteur de Vaidem, &

couper les Bavarois; mais que ceux-ci en étoient partis la veille. Il ajoûte que la marche du roi fut retardée parce qu'il avoit deux riviéres la Viltz & la Nab à passer; que les Bavarois gagnant de vitesse arrivérent à Turschenreuth qui n'est qu'à 3 milles d'Egra où ils avoient communication avec l'armée des Impériaux, & que le roi voyant son projet échoué reprit la route de Nuremberg. On voit par cette entreprise manquée quelles précautions, quelle célérité & quelle connoissance du local sont nécessaires pour empêcher la jonction de deux armées, & que l'exécution d'un plan qui tient à tant de choses peut manquer au plus grand général. Malgré les obstacles que Gustave rencontra dans sa marche, à distance égale, les Suédois l'auroient emporté de beaucoup sur les Bavarois. Ceux-ci n'avoient que treize milles de Ratisbonne à Vaidem par Amberg, au lieu que le roi venant de Donawert & passant par Nuremberg avoit vingt-sept milles à faire jusqu'à Vaidem, & cependant, suivant GUALDO, les Bavarois étoient encore dans cette ville que du haut des tours on voyoit déja l'avant-garde de la cavallerie suédoise. Mais il auroit fallu surprendre les Bavarois après les avoir atteints, & c'est la raison pourquoi ce projet trop compliqué ne réussit pas. La jonction qui se fit peu après du corps du duc de Weimar avec l'armée de Gustave est plus surprenante. Cette jonction s'opéroit à deux milles du camp de Walstein, & ce général ne fit aucun mouvement pour l'empêcher.

Page 165. (Kk). *Prise du magasin de Freystadt.*

Il est nécessaire d'établir la position des deux camps près de Nuremberg, on en verra mieux ce qui fit réussir l'expédition des Suédois sur Freystadt. GUALDO n'en dit pas assez, & le récit des autres historiens ne s'accorde pas toûjours avec le terrein.

*CAMP DES SUÉDOIS.*

Le roi avoit établi son camp autour de Nuremberg, le pourtour en étoit d'un bon mille d'Allemagne. Il avoit profité du terrein & fait

occuper les hauteurs. Les lignes étoient défendues par des ouvrages en forme de bastions, & par des redoutes là où il n'y avoit pas de bastions. A toutes les entrées on avoit élevé des demi-lunes; d'autres protégeoient les postes avancés. Le fossé qui régnoit autour du retranchement avoit partout 12 pieds de large sur 8 de profondeur. La Pegnitz qui traverse la ville coupoit ce camp en deux parties à peu près égales qui communiquoient ensemble par des ponts jettés sur cette riviére. On voit encore aujourd'hui quelque chose du retranchement. Les lignes entre les fauxbourgs de Gastenhoff & de Wehr sont de ce tems-là. Le fossé éxiste, mais le tems en a comblé la plus grande partie. Les redoutes dites Berenschantz & Sternschantz sont encore dans leur entier. Le roi y avoit appuyé ses lignes. La *Sternschantz* est au nord de la Pegnitz & la *Berenschantz* au midi de cette riviére quand on va de Nuremberg à Furth. Ces redoutes sont entourées d'un fossé de vingt-six pieds de large, ce qui prouve que Gustave avoit fait ces redoutes plus fortes que n'étoit le profil de ses lignes, & ce qui sert de preuve à ce que j'ai dit dans le *Tableau Militaire* des maximes que ce prince suivoit dans la construction de ses retranchemens; maximes qui remédient à l'inconvénient des lignes continues. La ville de Nuremberg qui se trouvoit au centre de ce retranchement est entourée d'un rempart bastioné. Le fossé a quarante pieds de profondeur sur soixante de large, & est revêtu de pierres de taille.

## *CAMP DES IMPÉRIAUX.*

Walstein venoit de Neumarckt qui est dans le Haut-Palatinat, à quatre milles & demi de Nuremberg. Il avoit passé la Rednitz près de Schwobach à deux milles au-dessous de Nuremberg. Le roi avoit aussi passé cette riviére avec sa cavallerie pour observer la marche des Impériaux & avoit fait halte derriére la Biber qui se jette dans la Rednitz à un demi-mille de Furth. La cavallerie suédoise étoit rangée devant Cadolzbourg sur une hauteur à un demi-mille de la Biber.

Wal-

Walstein passa la Rednitz & établit son camp de façon qu'il avoit cette riviére en front, sa droite allignée à Stein, & sa gauche appuyée à la Biber. On passe la Rednitz à Stein sur un pont de pierres, & à cet endroit-là les bords de la riviére sont fort escarpés. Sitôt qu'on a passé ce pont quand on vient de Nuremberg on trouve un ruisseau qui tombe dans la Rednitz à la droite de Stein. Ce ruisseau descend d'Unterbuche, traverse d'étroites prairies, & sépare la hauteur où Walstein avoit son aile droite de celles qui sont sur le chemin de Nuremberg à Gutzberg; de sorte qu'en venant de Stein ces hauteurs sont sur la gauche & celle où campoit l'aile droite des Impériaux sur la droite. Celle-ci n'est point escarpée du côté du ruisseau, & celles qui sont sur la gauche du ruisseau sont aussi hautes, si elles ne le sont pas d'avantage. Depuis la hauteur où les Impériaux avoient leur aile droite jusques vers la Biber qui étoit le point d'appui de leur aile gauche, le terrein va en montant & forme ce qu'on nomme l'*Alter-Berg*. La Rednitz qui couvroit le front de Walstein n'est point guéable depuis Stein jusqu'à la Biber. Dans cet espace les hauteurs qui longent la Rednitz, sont des roches escarpées & le lit de la Rednitz est marécageux. La Biber qui couvroit l'aile gauche de Walstein est une eau peu large & guéable en différens endroits, qui passe à travers d'étroites prairies & dont les bords sont peu élevés. De l'autre côté de la Biber étoit placé le corps des Bavarois sur la hauteur que les nouvelles cartes désignent sous le nom d'*Alter-Veste* ou vieux château, & que les historiens de la guerre de trente ans nomment le *Burgstall* ou *Burgstall von der alten Veste* (a), nom qui n'est plus connu dans cette contrée. La hauteur sur laquelle est l'*Alter-Veste* ou vieux château domine celle de l'*Alter-Berg* ou du vieux mont, & sont à une portée de canon l'une de l'autre. On trouve même encore les ruïnes de ce vieux château, qui sont quelques pans de murailles de pierres de taille de huit à douze pieds de haut. Mais aujourd'hui à cent-cinquante pas de ces ruïnes du côté de Brunamberg on voit une maison massive appartenante à un forêtier de

(a) Th. Eur. T. II. p. 559

la cour d'Anſpach. Toute la hauteur eſt boiſée, & eſt fort eſcarpée du côté de Tohmbach. Derriére ce village il y a une autre hauteur mais qui eſt dominée par celle du vieux château. Celle-ci n'eſt acceſſible que depuis Weyhershoff juſqu'à Brunamberg, & même dans cet eſpace l'accès & l'attaque ſont rendus difficiles par les étangs qui ſont du côté de Weyhershoff & par les marais & les ſources dont le terrein abonde dans cette contrée. A peu près à cinq-cent pas derriére Tohmbach il y a un petit bois de ſapin. Mais comme il paroit n'avoir que quarante ans, ce ne peut pas être celui près de la Rednitz dans lequel Guſtave avoit placé mille mouſquetaires lorſqu'il attaqua le camp de Walſtein. La Rednitz n'eſt point guéable depuis la Biber juſqu'à Furth. Seulement dans la ſéchereſſe on la paſſe à cheval à l'endroit qu'on appelle Fallhauſs & près de Furth. Walſtein avoit entouré ſon camp d'un retranchement, & fortifié ce retranchement de quantité d'abattis en obſervant d'en faire juſqu'à trois l'un derriére l'autre ſur le penchant des hauteurs. Dans quelques endroits ſes chariots de bagage couvroient le dos du retranchement, & le camp étoit entouré d'un foſſé & de parapets comme celui du roi de Suéde.

Le camp étoit le poſte principal d'où Walſtein avoit envoyé des détachemens dans le plat païs pour couper plus ſurement les convois ſuédois. Dans ce deſſein il avoit fait occuper Cronach dans le païs de Bamberg entre Bareuth & Cobourg, Forchheim à quatre milles de Nuremberg, Wilsbourg à ſept milles du côté du Danube, Amberg, Neumarckt, Freyſtadt & d'autres villes du Palatinat.

Pour bien entendre l'expédition des Suédois ſur Freyſtadt il faut ſavoir que cette ville n'eſt qu'à cinq milles de Nuremberg, & qu'elle étoit à ſix milles du camp de Walſtein par Schwobach. Le général Sparr avoit été détaché pour couper la retraite aux Suédois qui revenoient de Freyſtadt. Il devoit longer le Schwartzbach que les Suédois avoient à paſſer pour retourner au camp. Son but étoit d'aller en toute diligence ſe poſter à Burgthan qui étoit le chemin de Freyſtadt à

Nuremberg sur une hauteur près du Schwartzbach. Il avoit aussi loin du camp à Burgthan que les Suédois avoient de Freystadt, ensorte qu'il pouvoit les rencontrer. Sa marche étoit d'accord avec son projet, & il auroit surement réussi, s'il n'eût pas été prévenu. Mais Gustave fut lui-même occuper ce poste de Burgthan pour couvrir la retraite du général Dewbatel, & en supposant qu'il fut parti de son camp en même tems que Sparr étoit parti du camp des Impériaux, le monarque suédois devoit arriver le premier, parce que de Nuremberg il n'y avoit que deux milles & que Sparr avoit deux milles & demie à faire.

Page 186. (Ll). *Impériaux surpris &c.*

WISELOCH est à trois milles de Manheim sur le ruisseau dit *Angelbach* qui se perd dans le Rhin près de Manheim. La ville est dans un fond, & depuis Wiseloch jusqu'à Altbeyerstall est un défilé dont le débouché sur la gauche touche à un bois. A l'autre bord de l'Angelbach du côté de Philisbourg il y a aussi des hauteurs couvertes de bois. Ce païs semble fait pour les embuscades. Cette expédition du rhingrave est rapportée différemment. *Puffendorf* & *de Prades* disent que le maréchal Horn y étoit en personne, au lieu que suivant GUALDO ce général étoit encore en Franconie avec sa petite armée dont les 500 chevaux du rhingrave & 800 fantassins commandés par le colonel Sclavaliski n'étoient qu'un détachement. Au reste ces surprises sont fréquentes dans l'histoire militaire des anciens, elles ont eû lieu quelquefois par une fuite simulée, qui attiroit les assiégés hors de leurs murs. Alors un corps d'assiégeans embusqué non loin de la porte se jettoit dans la place, & s'en rendoit maître (*a*).

(a) Frontin l. 3. c. 10.

Page 197. (*Mm*). *Pappenheim échoue devant Mastricht.*

Pour se faire une idée juste de l'attaque du comte de Pappenheim au quartier du comte de Stirum devant Mastricht, il faut savoir comment le prince d'Orange avoit distribué ses quartiers autour de cette place. Il avoit 250 compagnies & 60 escadrons. Ruremonde &

Venlo deux villes prises aux Espagnols avoient garnison hollandoise. Venlo est à dix milles au-dessous de Mastricht, & Ruremonde à six. Venlo, Ruremonde & Mastricht sont toutes trois sur la Meuse. Un ruisseau qu'on nomme le Jær passe sous les murs du fort de ce nom, entre dans la ville & s'y jette dans la Meuse. Ce que nous allons dire de la position du camp du prince d'Orange est tiré en partie de l'ouvrage d'un Ingénieur contemporain. „Ce prince, dit-il, avoit pris „son quartier sur le Dœsberg du côté du Brabant près du chemin de „Bruxelles. Il avoit dix-huit régimens tant François que Flamans, „Anglois & Ecossois. Son poste étoit entouré d'un bon retranchement „& son flanc gauche protégé par un fort bâti sur une hauteur voi„sine près du chemin de Tongres. A cinq-cent-quarante verges de „ce poste sur la droite étoit celui du comte Henri de Nassau. A cinq„cent verges de celui-ci sur la droite jusqu'à la Meuse étoit le poste „du colonel Pinsen avec les Frisons, qui occupoit le mont St. Pierre „près du village de Lichtenberg. Entre la ville & le mont St. Pierre, „ou entre le Jær & la Meuse, il y avoit une inondation au pied de la „hauteur du Lichtenberg. Le prince d'Orange fit jetter un pont sur „la Meuse au midi de Mastricht non loin de Lichtenberg, & un autre „au nord de cette ville près du poste de la Smeermaas qui fut assigné „au comte de Brederode. Ainsi les avenues du côté du Brabant „étoient fermées par ces quatre postes. De l'autre côté de la Meuse „vis-à-vis du poste du comte de Brederode étoit celui du comte de „Stirum avec 18 escadrons & 15 compagnies à Wyck, petite partie „de la ville qui regarde le païs de Limbourg actuellement fortifiée, „& qui sert de tête de pont à Mastricht. De ce même côté de la „Meuse vis-à-vis le quartier du colonel Pinsen étoit celui du prince „Maurice de Nassau. Le pourtour de chaque retranchement étoit de „1450 verges, & les deux formoient un demi-cercle dont la Meuse „faisoit le diamétre. Les villages de Haren, Ammy, Leumel, Scha„ren & Heugem étoient renfermés dans ce demi-cercle. Le marquis

„de Leyde commandoit dans Maſtricht & avoit une garniſon de „2500 hommes d'infanterie & une ſeule compagnie de cavallerie." (*a*)

Le comte de Pappenheim venoit de Dortmund, ville libre dans la comté de la Marck à neuf milles de Cologne, & il avoit établi un pont de communication à Urmont vis-à-vis de Stochem. GUALDO obſerve que les Eſpagnols étoient de l'autre côté de la Meuſe; peu auparavant il dit qu'ils avoient tenté de paſſer la Meuſe au même endroit où Pappenheim fit jetter un pont; ce qui prouveroit que les Eſpagnols n'avoient point encore paſſé cette riviére. Au reſte quoique le courage déſeſperé des aſſiégeans ait rendu inutiles les diſpoſitions du comte de Pappenheim pour l'attaquë des quartiers du prince d'Orange, elles n'en ſont pas moins une preuve de l'habileté de ce général & lui font infiniment d'honneur. On les trouve dans l'hiſtorien *Hart* (*b*); on peut les comparer avec le récit de GUALDO.

(*a*) Schildknechts Feſtungs-Bau T. III. c. 13.

(*b*) Hart T. II. p. 432.

Page 198. (Nn). *Camp de Runingen ſur l'Ocker à un demi-mille de Brunswic.*

C'étoit un terrein tel que le duc de Lunebourg pouvoit le déſirer pour y aſſeoir ſon camp. Le *Soldat Suédois* (*c*) dit que les Brunswicois avoient fait une eſpéce de circonvallation autour de leur ville pour ſe mettre à couvert des ſorties de la garniſon de Wolfenbuttel, & qu'elle commençoit à Runingen. Peut-être que le Landwehr qu'on trouve encore autour de Brunswic eſt un reſte de cet ancien retranchement. C'eſt un foſſé qui au beſoin coupe les avenuës de cette ville. Il commence à la droite d'un marais que traverſe un bras de la Schunter, & continue par Runingen, le village de Broitzen, la ferme dite Raffiour & le village d'Oelper. Là il eſt interrompu par des marais & par l'Ocker, mais il reprend à l'autre bord de la riviére & va ſe terminer au marais de la Schunter. Mgr. le prince Xavier de Saxe faiſant le ſiége de Brunswic en 1761 ſçut tirer grand parti de ce Landwehr. S. A. R. avoit pris ſon camp entre le bras de la Schunter & l'Ocker;

(*c*) Sold. Suédois p. 386.

ses flancs étoient appuyés à deux petits bois le Mastbruch & le Siechenholtz. M. de Klotzen commandoit le poste de Broitzen; les autres avenues du Landwehr étoient gardées par de la cavallerie & de l'infanterie. Mais la nuit du 13. au 14. d'octobre S. A. S. Mgr. le prince Frédéric de Brunswic attaqua le village & le poste d'Oelpern avec six bataillons, força le retranchement, en délogea l'assiégeant après une vigoureuse résistance, & fit entrer les six bataillons dans Brunswic. Ce qui détermina le prince de Saxe à lever le siége.

Page 198. (Oo). *Le duc de Weimar & le maréchal Bannier aménent au roi douze-mille hommes.*

L'historien se trompe en disant que le renfort que le roi reçut alors par la réunion de différens corps détachés n'étoit que de douze-mille hommes. L'auteur du *Théatre de l'Europe* (a) est en cela plus croyable quand il dit que tous ces corps réunis en formoient un de cinquante-mille hommes. L'historien auroit aussi dû s'étendre davantage sur la réunion de ces différens corps, & faire voir que ce fut le résultat d'une marche des plus combinées. Le passage de la Rednitz à peu de distance du camp de Walstein méritoit aussi d'être remarqué. Je crois devoir suppléer à cet oubli en faveur des militaires qui ne sont pas à portée de consulter les auteurs que j'ai sous les yeux. D'abord il faut savoir que ces cinquante-mille hommes venoient des deux extrémités de l'Allemagne. Le chancelier Oxenstierna commandoit un petit corps dans les environs de Mayence, Tréves & Cologne, par conséquent de l'autre côté du Rhin, lorsque l'ordre vint de joindre la grande armée. Il devoit chemin faisant prendre avec lui quelques troupes du landgrave de Hesse, en profitant de l'absence de Pappenheim qui étoit alors devant Mastricht. Un corps dans le païs de Magdebourg formé des débris de celui d'Hamilton s'étoit joint près de Halle à quelques compagnies d'infanterie & de cavallerie suédoise. Un autre corps venoit des environs d'Augsbourg, conduit par le général Bannier, &

(a) Th. Eur. T. II. p. 658.

celui du duc Bernard de Weimar étoit près du lac de Constance. Le chancelier Oxenstierna prit sa marche par Francfort sur le Mein, Aschaffenbourg & Wurtzbourg, & fit halte près de Kitzingen où se fit sa jonction avec les Hessois, à neuf milles de Nuremberg. Le duc Guillaume de Weimar à la tête de ses gardes & de quelques troupes tirées de la Souabe eut orde d'aller au-devant du corps qui venoit de Halle & s'avança jusqu'à Zeitz à 5½ milles de Leipsic où il rencontra ce corps. Sept régimens Saxons, cinq d'infanterie & deux de cavallerie se joignirent à lui près de Hoffkirch. Le duc revint par la forêt de Thuringe & arriva à Kitzingen le 6. d'Août. Le général Bannier qui venoit d'Augsbourg passa le Danube à Donawert, & laissant Nuremberg à droite, il s'avança sur Winsheim dans le païs d'Anspach à six milles de Nuremberg, comptant d'aller au-devant du chancelier qu'il supposoit être du côté de Wurtzbourg ou de Kitzingen. Mais le roi l'avoit prévenu, & trouvant que Winsheim faisoit un meilleur point de réunion pour ces différens corps il y avoit envoyé le duc Bernard de Weimar avec des troupes afin d'opérer cette réunion, qui se fit en effet à Winsheim entre le duc Guillaume, Oxenstierna & Bannier. Le roi avoit fait ses dispositions en cas que l'ennemi voulût tenter quelque chose d'un côté ou de l'autre. Si c'étoit du côté de Winsheim, les généraux combinés devoient se poster avantageusement & donner le tems d'arriver au roi qui avoit résolu de ne pas perdre de vue l'ennemi. Si lui venoit à être attaqué c'étoit à eux à faire face, & alors ce puissant renfort devoit prendre à dos les Impériaux qui de quelque façon qu'ils fissent leur attaque devoient toûjours se trouver entre deux feux. Le roi usa encore d'une précaution qui fut de déloger les Impériaux de Herzogaurach sur l'Aurach à 3 milles de Nuremberg, & de faire occuper ce poste, où ces différens corps réunis à Winsheim vinrent camper ayant l'Aurach & ses deux rives en front, la ville au flanc gauche, le droit appuyé au défilé de Wildenbach, & un grand bois sur les derriéres. Le monarque suédois s'avança jusqu'à

Pruck qui est sur la Regnitz à deux milles de Nuremberg & autant du camp de Walstein. Là Gustave eut la satisfaction de voir ces cinquante-mille hommes passer la riviére sans que dans une si longue marche l'ennemi leur eût enlevé un seul homme. Et tel fut l'effet des sages mesures de ce Prince qu'en un mois de tems il rassembla ces troupes détachées & dispersées même depuis le pied des Alpes jusqu'à la mer baltique (*a*).

(a) Puffendorf l. 4. §. 41. Hart T. II. p. 378. M. de M. T. IV. p. 349.

Page 199. (Pp). *Attaque du camp de Walstein.*

La description que j'ai faite des deux camps à l'occasion de la prise du magasin de Freystadt peut servir à répandre plus de jour sur cette attaque. C'est un des principaux événemens de l'histoire de Gustave-Adolphe, il est nécessaire de rapporter quelques détails qui ont échappé à l'auteur italien. Le roi de Suéde avoit fait élever trois batteries sur la rive droite de la Rednitz du même côté que Nuremberg, & foudroyoit le camp des Impériaux à l'autre rive. Il faut que ces batteries ayent été placées entre Furth & Nuremberg. Il est même à croire qu'elles ont été sur la hauteur derriére Gerbersdorff. Car cette hauteur domine celle de l'autre côté de la Rednitz où Walstein avoit son aile droite. La hauteur de Gerbersdorf se perd insensiblement du côté de Steinbach & Nuremberg. Depuis-là le terrein de Furth à Nuremberg est assez uni, excepté les petits bois qu'on rencontre près de Muggenhoff & Ebritzhoff. Gustave-Adolphe voyant que Walstein ne changeoit rien à sa position, descendit avec son armée jusqu'à Furth qui est au confluent de la Rednitz & de la Pegnitz. Furth étoit un des postes avancés des Impériaux. Gustave les en fit déloger & passa la Rednitz. Ce poste de Walstein se replia sur celui de Burgstall à l'aile gauche, que le général Aldringer fit soûtenir par ses Bavarois. Le roi qui voyoit que ce poste de Burgstall faisoit la principale force du camp de Walstein, parce qu'il dominoit une partie de l'aile gauche postée sur la hauteur dite *Alterberg*, le fit attaquer vivement, se

ſe flattant de l'empôrter. Mais le terrein l'obligeoit de ſe reſſerrer & ne lui permettoit pas d'attaquer ſur un aſſez grand front. Car cette attaque doit s'être faite entre Brunamberg & Weyhershoff où le terrein eſt fort coupé par des étangs & des ſources, ainſi que je l'ai dit dans la *Remarque* Kk *ſur la ſurpriſe de Freyſtadt*. Cinq-cent mouſquetaires formoient la tête de cette attaque. Ils étoient ſoutenus par quelques bataillons d'infanterie. Ces mouſquetaires devoient tirer ſans diſcontinuer. La cavallerie des deux armées ne fit rien excepté qu'un régiment de cuiraſſiers de l'empereur ſabra quelques mouſquetaires de l'aile gauche des Suédois. Le roi en avoit placé mille dans un petit bois près de la Rednitz, qu'il ne faut pas confondre avec le bois de ſapin dont j'ai parlé dans la *Remarque Militaire* Kk. Le colonel Roſtein qui les commandoit fut tué en attaquant, & ſa troupe miſe en déſordre. Les cuiraſſiers impériaux profitérent de cette circonſtance pour tomber ſur ces mouſquetaires le ſabre à la main, mais ils furent repouſſés par les Finlandois que commandoit le colonel Stœllhandke. Dans ces entrefaites le duc Bernard de Weimar ſe rendit maître d'une hauteur d'où il pouvoit canonner l'ennemi tant ſur le Burgſtal que dans le camp. Mais comme il avoit plu, la pente ſe trouva ſi gliſſante qu'il ne fut pas poſſible d'y monter du canon. On dit que le roi ne fut pas fâché de ce contretems parce qu'il ne trouvoit pas l'endroit favorable pour l'attaque. Il y auroit eu beſoin de toute ſon infanterie, ſa cavallerie ainſi que l'artillerie ſeroient reſtées à découvert. La nuit mit fin à ce rude combat, & Guſtave ſe détermina à faire retraite à la pointe du jour. Il fit d'abord retirer ſon infanterie, & la rangea dans la plaine au pied de la hauteur. Sans doute que l'aile gauche étoit appuyée à la Rednitz & l'armée rangée dans l'allignement des villages de Trombach, & haut & bas Furberg. Les bataillons qui ſervoient de ſoutien aux cinq-cent mouſquetaires de la tête, reſtérent toute la nuit à leur poſte. A la pointe du jour le roi fit retraite & ſe mit à la tête de ces braves mouſquetaires qui formoient l'arriére-garde. Il fit repaſſer

Eee

la Rednitz à son armée, & prit son camp entre cette riviére & la Pegnitz, se rapprochant des Impériaux plus qu'il n'avoit fait dans son camp de Nuremberg (*a*). Mais si on en croit le *Théatre de l'Europe* (*b*) le roi ne fit passer la Rednitz qu'à quelques régimens de l'aile gauche qui prirent leur camp aux environs de Furt entre la Pegnitz & la Rednitz. Leur aile gauche étoit appuyée à Furt & à la Pegnitz; la droite avoit pour points d'appui une gorge où coule le *Zenn*, & le village de Matzendorf ou Atzendorf; le dos du camp étoit défendu & couvert par la Rednitz. Ce camp étoit coupé en deux parties assez égales par un autre ruisseau dit le *Fahrenbach*. Mais dans le plan qu'on trouve de ce camp dans le *Théatre de l'Europe*, il s'est glissé une erreur: on y confond la Rednitz avec la Pegnitz. Cette faute ne doit pas faire croire que l'ingénieur se soit également trompé dans la position du camp. Il y auroit de l'injustice à lui refuser la confiance qu'on doit à tout contemporain. D'ailleurs en rectifiant l'erreur, en plaçant les noms des deux riviéres où ils doivent être, le plan même montre que Gustave avoit assis son camp entre la Rednitz & la Pegnitz, qui est la position que tous les historiens lui donnent.

(*a*) Puffendorf l. 4. §. 42. Hart T. II. p. 384.

(*b*) Th. Eur. T. II. p. 660.



DIS-

# DISCOURS

## D'UN OFFICIER PRUSSIEN

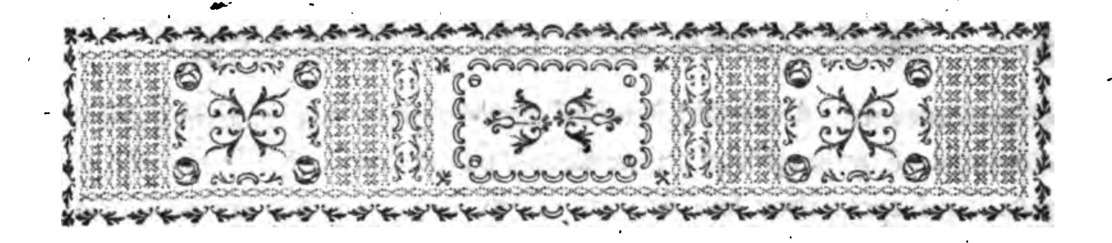
*SUR LES BATAILLES*

## DE BREITENFELD ET DE LUTZEN,

AVEC LES PLANS LEVÉS SUR LE TERREIN PAR L'AUTEUR DU DISCOURS.

---

*Traduit de l'Allemand.*



# DISCOURS
## *SUR LES BATAILLES*
## DE BREITENFELD ET DE LUTZEN.

Je regarde ces deux batailles comme les deux événemens les plus remarquables de l'hiſtoire de Guſtave-Adolphe. Je ne parle pas des grands avantages qui en réſultérent pour le parti ſuédois. Je conſidére ces deux grandes journées ſous un point de vue purement militaire, & à cet égard je ne crois pas qu'on puiſſe être trop éxact dans les détails, ni en trop avoir. Chaque circonſtance bien avérée & miſe à ſa place eſt comme un nouveau jour qui répand plus de clarté ſur le tout. Il ne reſte alors qu'à rapprocher ces détails & qu'à les aſſembler avec intelligence, pour qu'il en réſulte une relation plus pleine & plus inſtructive que toutes celles qu'on avoit juſqu'ici des batailles de Breitenfeld & de Lutzen.

Je ne fais point un crime au comte *Gualdo* d'avoir paſſé legérement ſur l'hiſtoire de ces deux grandes journées comme ſur d'autres événemens de la guerre du roi de Suéde en Allemagne. Au contraire je lui tiens un compte infini de quelques détails qui ne ſe trouvent point ailleurs & qu'il pouvoit omettre dans une hiſtoire univerſelle. Son plan n'étoit point de rapporter tout ce qui s'eſt fait alors, mais de conſidérer les choſes en grand, & de préſenter un tableau rapide & raiſonné des principaux événemens dont les acteurs pour la plûpart vi-

voient encore. Attentif à leur assigner la place que chacun méritoit d'occuper dans le tableau, il ne devoit pas arrêter leur vue sur des détails, qui après tout leur étoient mieux connus qu'ils ne pouvoient l'être à l'auteur. Actuellement nous pensons tout différemment. Cet intérêt que *Gualdo* prenoit à tel officier dont il a conservé le nom avec soin, ne nous touche plus. Nous ne sommes curieux que des choses qui ont été faites & peu nous importe par qui, pourvû que nous sachions comment elles ont été faites. La trop courte apparition que Gustave fit en Allemagne & les succès étonnans qu'il eut en moins de trois années nous rendent attentifs aux moyens qu'il mit en usage. Dans cette vue il n'y a si petit détail qui ne trouve sa place & qui ne fasse plaisir à l'homme du métier. C'est donc ce qui a donné lieu aux REMARQUES MILITAIRES, où je me suis attaché à rapporter des circonstances essentielles que l'auteur italien avoit passées sous silence. C'est le même objet que j'ai en vue dans ce DISCOURS SUR LES BATAILLES DE BREITENFELD ET DE LUTZEN. J'ai pour cet effet rassemblé ce que j'ai pû découvrir là-dessus de plus certain. Mais afin de rendre mon travail plus utile encore, j'y joinds deux plans dont je garantis l'éxactitude.

## *BATAILLE DE BREITENFELD PRÈS DE LEIPSIC.*

Le géń. Tilli marche à Leipsic.

Le lecteur sait que Tilli venoit de Halle (*a*) & qu'il prit la route de Leipsic. Il marcha par Skeuditz où il arriva le 2. septembre (*b*). Skeuditz à deux milles & demi de Halle est à un mille & demi de Leipsic. Le même jour (*c*) il prit son camp A B à Eutriz. Son aile droite étoit appuyée à Eutriz & la gauche allignée au village de Mœkern. Ce village est dans un fond. Mais Eutriz à une petite heure de chemin de Leipsic est sur une hauteur, la plus dominante qui soit dans toute la contrée. De-là on découvre les villages de Lindenthal, Breitenfeld, Gœpschelwitz, Seehausen, Podelwitz jusqu'au ruisseau dit le Lober dont je parlerai bientôt plus en détail. De Skeuditz jusqu'à

Camp de Tilli à Eutriz.

(*a*) Gualdo p. 68.
(*b*) M. de M. T. III. p. 282.
(*c*) Id. p. 282 & 288.

Leipſic on marche toûjours dans un fond au pied d'une chaîne de collines qui s'étendent le long de l'Elſter ; & quand on vient de Skeuditz, il faut longer cette riviére ſur la droite. J'ai dit que Mœkern eſt dans un fond. Ce fond qui ſépare des autres hauteurs celle ſur laquelle Tilli avoit aſſis ſon camp, eſt en même tems le chemin qui conduit à cette hauteur. Le terrein que Tilli choiſit pour y aſſeoir ſon camp étoit bien pris : les ailes & les derriéres de ſa poſition étoient aſſurés. Car dès qu'on ſuppoſe Eutriz occupé par les Impériaux, la Parde étoit un excellent point d'appui pour l'aile droite ; comme en faiſant occuper Mœkern, l'Elſter couvroit l'aile gauche ; tandis que Leipſic & la Pleiſſe aſſuroient les derriéres du camp. Tilli étoit maître des hauteurs dominantes ; il avoit devant lui un champ de bataille commandé, l'ennemi ne pouvoit l'attaquer ſans ſe rompre, & tous les paſſages par où il auroit cherché à déboucher pouvoient être enfilés par l'artillerie des Impériaux. Non content des avantages du terrein Tilli (*a*) avoit couvert le front du camp de quelques fléches & demi-lunes, que trois batteries (*b*) défendoient.

(*a*) Puffendorf l. 3. §. 28. De Prades p. 86.

(*b*) Chemnitz p. 205. Th. Eur. T. II. p. 432. Soldat Suédois p. 68.

Siége de Leipſic.

Il ne fut pas plutôt entré dans ce camp qu'il envoya ſommer Leipſic d'ouvrir ſes portes. Le magiſtrat ne crut pas devoir ſe rendre à cette ſommation, & ſe mit en devoir de ſoûtenir un ſiége en forme. En conſéquence il fit allumer le fauxbourg dit de Halle qui étoit le côté que les Impériaux devoient attaquer, en venant d'Eutriz. Ce côté n'eſt à préſent que foiblement défendu par les deux baſtions de Halle & de Ranſtædt revêtus de mauvaiſes briques & qui n'ont que de petits flancs retirés. Le baſtion de Halle eſt encore le mieux défendu en ce qu'il a une enveloppe ſéparée par un foſſé marécageux. Mais comme ces baſtions ſont éloignés l'un de l'autre de plus de quatre-vingt-dix verges, ils ne pouvoient guéres ſe ſoûtenir, à moins qu'on ne ſuppoſe un ouvrage entre-deux. Dans un ancien plan que j'ai vu de Leipſic on trouve en effet entre ces deux baſtions un ouvrage en forme de grande demi-lune, ſéparée du corps de la place par un foſſé.

Dans le même plan on voit des moineaux ou bastions plats à l'endroit où il n'y a actuellement qu'un simple mur; & c'est ce qui prouve que l'enceinte étoit alors plus forte qu'elle n'est à présent.

(a) Gualdo p. 72. Hart T. II. dans le Journal milit.
(b) M. de M. T. III. p. 283.
(c) *Id.* p. 293.
(d) Gualdo p. 72.

Le 4. septembre Tilli fit élever deux batteries qui foudroyérent ce côté de la ville, & le lendemain Leipsic se rendit (*a*). Ce qui est plus naturel que de croire avec M. de M. que *le cinq tout étoit prêt pour donner l'assaut; mais que la partie fut renvoyée à la nuit du six au sept* (*b*). L'auteur ne fait pas attention que la bataille s'est donnée le 7. (*c*) & que le 6. le roi savoit déja que Leipsic étoit rendu (*d*).

Jonction des armées suédoise & saxonne.
(e) Hart dans le Journal T. II.
(f) Gualdo p. 73.

Le 4. l'électeur avoit joint son armée à celle du roi près de Duben. Le 6. Gustave apprenant que les Impériaux étoient maîtres de Leipsic, tint conseil, & il fut résolu qu'on attaqueroit (*e*). Le conseil peut s'être tenu dans le camp entre Delitsch & Lindenhein, les Saxons faisant le flanc, dit *Gualdo*, entre Lindenhein & Duben (*f*).

Résolution de Tilli à l'approche du Roi.
(g) M. de M. T. III. p. 287.
(h) Remarque Milit. E c.
(i) Gualdo p. 78.

On dit que Tilli en apprenant la nouvelle de la jonction des deux armées suédoise & saxonne, résolut d'abord de se poster derriére Leipsic (*g*). Dans cette position la ville eût couvert le front des Impériaux, & les ailes étoient assurées par la Pleisse & la Parde. Gustave auroit difficilement pu forcer Leipsic, à la vue d'une armée qui soutenoit cette place, quelque mal fortifiée qu'on la suppose. On a déja vû à l'occasion du siége d'Ingolstadt (*h*) qu'il est très-difficile pour ne pas dire impossible d'emporter une place que toute une armée protége. *Gualdo* dit que Tilli quitta le camp avantageux d'*Angern* pour s'avancer du côté de Breitenfeld (*i*). L'auteur a voulu dire que Tilli abandonna le dessein qu'il avoit eû d'abord de prendre cette *position avantageuse.* Son camp en effet se seroit trouvé près d'Angern, mais il ne profita pas de cet *avantage.* Les historiens rapportent différentes raisons qui portérent Tilli à aller au devant de l'armée combinée. Mais quelques raisons qu'il en eût, on voit dans cette marche un général dont le but est de présenter la bataille à son ennemi dans le terrein le plus uni de toute la contrée, terrein qui devoit assurer la victoire au plus habile.

Chem-

Chemnitz obſerve que la marche des Impériaux du camp d'Eutriz au champ de bataille ſe fit au petit pas; & que l'armée prit par Lindenthal, & par petit & grand Wetteritz juſqu'à Breitenfeld (*a*). Cette deſcription feroit croire que la marche ſe fit ſur deux colonnes, & ſi l'auteur s'étoit expliqué plus clairement, on auroit pû faire valoir cet éxemple dans le *Tableau Militaire*, en parlant des marches en colonne. Au reſte cette marche étoit bien naturelle en ſuppoſant que l'armée ait défilé par la droite. Le centre faiſoit la tête de la ſeconde colonne, & ſuivoit la route de Landsberg par Lindenthal & Breitenfeld; tandis que l'aile droite faiſoit la tête de la premiére colonne, en prenant le grand chemin de Duben à Séehauſen.

Tilli marche du camp d'Eutriz au champ de bataille.

(*a*) Chemnitz, p. 207.

Dans le plus grand nombre des relations & plans qu'on a de cette bataille, l'aile droite des Impériaux eſt repréſentée, ayant derriére elle les villages de Breitenfeld, Lindenthal, petit & grand Wetteritz; & derriére le centre eſt un bois. D'abord pour que Breitenfeld & Lindenthal ayent été ſur les derriéres de l'armée, il faudroit que Tilli eût occupé un terrein de plus de ſix-mille pas depuis Séehauſen juſqu'à Breitenfeld. Or le front de l'armée de Tilli n'étoit que de quatre-mille-deux-cent-vingt-cinq pas ordinaires. Quoique ce nombre ſoit fort au-deſſous des ſix-mille pas de Séehauſen à Breitenfeld, il eſt cependant poſſible que Lindenthal & Breitenfeld ayent paru ſitués derriére l'armée, premiérement parce que Tilli fit avancer ſon aîle gauche, ſecondement parce que ces deux villages paroiſſoient derriére l'armée en deſſinant ſa poſition vue du côté des Suédois. L'aile droite ne pouvoit guéres s'étendre au-delà de Séehauſen; l'aile gauche approchoit des bruiéres qui ſont ſur la gauche de Breitenfeld, & qui dès ce tems-là pouvoient avoir le pied dans un terrein marécageux. Je crois bien qu'il n'y avoit pas les bouleaux qu'on y voit à préſent; ils ſont trop jeunes pour être de ce tems-là. Quant au bois qu'on dit avoir été derriére le centre, j'ai conſulté là-deſſus des vieillards qui m'ont aſſuré qu'autrefois à la place de ce bois il y avoit un village

Deſcription du champ de bataille.

Fff

nommé *Bergen*, & que son terrein qui a été donné au village de Podelwitz porte encore le nom de *Bergische-Husen* ou champs de Bergen. Il faut que la destruction de Bergen soit arrivée longtems avant la bataille, puisqu'il y avoit déja un petit bois à la place de ce village (*a*), & que le nom de *Bergen* ne se trouve dans aucun des historiens de ce tems-là. Le terrein en est marécageux & j'y ai trouvé des chênes qui ont plus de cent-cinquante ans. Les plus vieux habitans de cette contrée m'ont dit que déja de leur tems ils se rappelloient d'en avoir abattu de plus forts; ainsi le bois est beaucoup plus ancien que la bataille, & on a eû raison de suivre en cela les anciens plans.

(*a*) De Prades p. 87 & 88.

M. de M. dit que *l'infanterie de la droite de Tilli s'étendoit jusques vis-à-vis du gibet, qui est sur la hauteur, appellée à cause de cela* Galgenberg. Il ajoûte qu'*à trois-cent pas de-là étoit un ravin qui séparoit l'infanterie du centre; & ce ravin*, dit-il, *étoit impraticable* (*b*). Je puis assurer que j'ai été sur les lieux tout comme M. de M., & que *j'ai examiné ce terrein avec beaucoup d'attention* (*c*), mais que je n'ai pas pû decouvrir où étoit le *gibet* dont il parle; personne n'a d'idée d'un *Galgenberg* dans toute la contrée. Il ne reste pas non plus la moindre trace du ravin qui, selon lui, séparoit l'infanterie du centre. Or est-il à croire que dans un terrein aussi compact un ravin qui auroit été *impraticable* alors, fût tellement comblé qu'on n'en verroit plus rien? Il y a même plus, c'est que la nature du terrein qui est une chaîne de collines à pente douce exclud tout *ravin impraticable*. Je croirois plustôt que le sol du petit bois dont j'ai parlé étant bas & humide, il peut y avoir eû là jadis une veine de marais que le tems a comblée & qui séparoit alors le front de l'ordonnance des Impériaux, ainsi que je l'ai marqué dans le plan. Mais il y a loin d'un marais à un ravin.

(*b*) M. de M. T. III. p. 302.

(*c*) *Id.* p. 288.

Au sud-ouest de Podelwitz commence une colline qui s'étend l'espace d'un demi-mille (*d*) jusqu'à Séehausen. Cette colline est le champ de bataille même. Il est à croire que Tilli l'avoit fait occuper

(*d*) Hart. T. I. p. 635.

dès la veille, ainſi que le petit bois que Guſtave fit attaquer par quelques centaines de dragons. Ils furent obligés de ſe retirer, parce que cette attaque avoit mis toute l'armée impériale (*a*) en mouvement, & c'eſt apparemment-là l'eſcarmouche dont parle *Gualdo* (*b*).

(*a*) Hart T. I. p. 636.

(*b*) Gualdo p. 75.

Quelques auteurs, M. de M. entr'autres, diſent que le vent ſouffloit du couchant & que les Impériaux l'avoient à dos (*c*). Si cela étoit, il faudroit que le vent fût venu du ſud-oueſt; la poſition des Impériaux le prouve. Ainſi quand l'auteur italien dit (*d*) que Tilli mit ſon armée en bataille entre les villages de Lindenthal & Wiederizſch ou Wetteritz, il veut ſimplement repréſenter Tilli abandonnant ſon camp d'Eutriz, & marchant en ordre de bataille vers Lindenthal & Wetteritz, pour de-là déployer ſon armée dans la plaine de Breitenfeld, comme il le dit enſuite (*e*).

(*c*) De Prades p. 87. Chemnitz p. 209. Th. Eur. T. II. p. 432. M. de M. T. III. p. 301. 304.

(*d*) Gualdo p. 72.

(*e*) *Id.* p. 78.

Diſpoſitions de Tilli.

Les Impériaux occupoient le terrein entre Séehauſen & Breitenfeld. On voit encore les marques près de Séehauſen juſqu'où s'étendoit leur aile droite. Il y a deux croix de pierre qu'on dit avoir été élevées à cet endroit-là en mémoire de quelques officiers de marque qui y ſont enterrés; & l'on voit encore près du grand chemin quelques tertres qui ſont, dit-on, les places où l'on a enterré les morts. Ce ſont autant de marques qui peuvent faire juger de l'allignement.

Si on en devoit croire les plans & relations de quelques hiſtoriens, Tilli auroit placé ſon artillerie ſur les hauteurs & rangé ſon armée *à mi-côte, afin de pouvoir tirer par-deſſus.* Je le croyois avant d'avoir vû le terrein, mais à préſent je doute que Tilli ait pû avoir ce deſſein, dont M. de M. lui fait un crime (*f*). Pour effectuer ce projet il auroit fallu des hauteurs eſcarpées ou très-hautes qui ne peuvent jamais avoir été à la place où on les ſuppoſe. La chaîne de collines ſur le ſommet deſquelles étoit l'artillerie a une pente douce qui régne juſqu'à Podelwitz, & ces collines ne ſont point aſſez hautes pour qu'on ait pu tirer par-deſſus une armée rangée à mi-côté, comme M. de M. le prétend (*g*). Tilli avoit établi ſes batteries F F ſur le ſommet des col-

(*f*) M. de M. T. III. p. 290.

(*g*) *Id.*

(a) Hart T. I. p. 637.

(b) Id. p. 650. Soldat Suédois p. 71.

lines (a). Rien n'est plus vrai. Mais on le voit descendre dans la plaine, se porter sur la droite & attaquer les Saxons, laissant sur les hauteurs son artillerie soutenue de la réserve (b) & qui portoit alors sur les Suédois en toute liberté. Voilà de quoi tous les auteurs conviennent. C'est donc à tort qu'on prête à ce général un dessein qu'il ne pouvoit point avoir & dont on ne voit pas la moindre trace dans son attaque.

Position des Impériaux.

J'ai examiné le terrein, & d'après la comparaison que j'en ai faite avec les meilleures relations, j'ai rangé l'armée impériale D E, comme on le voit dans le plan. La réserve est sur la hauteur, ainsi que les deux grandes batteries pour lesquelles j'ai laissé des intervalles. Cette réserve s'étend depuis le grand chemin de Duben jusqu'au petit bois. L'infanterie de la seconde ligne est séparée par la veine de marais dont j'ai parlé plus haut. Sa droite est au-delà du grand chemin, & dans l'allignement le moulin de Breitenfeld est derriére la gauche. La premiére ligne est paralléle à la seconde, & la cavallerie de son aile droite s'étend jusqu'à Séehausen, que cette cavallerie a derriére elle.

Remarques sur cette position.

Si les historiens ne disoient pas que ce fut à la persuasion du comte de Pappenheim, que le général Tilli se résolut à livrer bataille au roi de Suéde, assurément à voir le terrein qu'il choisit, on devroit croire qu'il ne cherchoit qu'à en venir aux mains avec les Suédois, & qu'il choisit pour cet effet un champ de bataille où l'habileté du chef & la valeur des troupes pouvoient seules décider de la victoire. Car Tilli ne tiroit plus un grand avantage de sa position dès le moment que Gustave avoit passé le Lober. Enfin s'il avoit voulu profiter du terrein, c'étoit dans son camp d'Eutriz qu'il devoit attendre que l'ennemi vînt l'attaquer. Mais je laisse Tilli dans le champ de bataille qu'il s'étoit choisi, sans décider s'il eût mieux fait de ne le pas prendre, & je passe aux mouvemens de l'armée combinée.

Marche du roi au champ de bataille.

On se rappelle que Gustave, après la jonction de son armée avec celle de l'électeur de Saxe, passa la Mulde & prit son camp à Linden-

hein. Il quitta ce camp, & l'armée marcha sur deux colonnes, s'approchant du Lober pour le passer, afin de livrer bataille aux Impériaux. Le Lober n'est qu'un ruisseau qui prend sa source à peu de distance de Schelkau à l'Est de ce village, traverse les petites villes de Delitzsch & de Bitterfeld, & tombe non loin de-là dans la Mulde. L'armée marchant sur deux colonnes, les Suédois formoient celle de la droite, & les Saxons la gauche. On peut supposer que toute l'armée prit sur la droite. L'avant-garde étoit de trois régimens d'infanterie, Ramsay, Hamilton & Monro (*a*), & de quelque cavallerie. La colonne suédoise marcha vers Podelwitz, en prenant par Hohenrode & Creuma (*b*). Les Saxons suivoient la grande route de Duben à Leipsic jusqu'à Schelkau (*c*) en passant près de Crensitz & de Hohen-Aussig.

(*b*) Hart T. I. p. 625.
(*c*) Chemnitz p. 210. Th. Eur. T. II. p. 433.

Réflexions sur cette marche.

La plûpart des auteurs cités font un crime à Tilli de ce qu'il n'a point attaqué les Suédois au passage du Lober, passage, dit Chemnitz, qui ne pouvoit se faire qu'en colonne (*d*). J'ai examiné les bords de ce ruisseau depuis Podelwitz jusqu'à Schelkau. J'ai trouvé qu'à présent on pourroit le passer dans cinq endroits. D'abord entre Gunteritz & Podelwitz qui n'est pas l'endroit le plus favorable, & que le roi ne pouvoit plus prendre dès que Tilli avoit fait allumer Podelwitz. Le second passage est un gué à-peu-près à mille pas de-là vers Schelkau. Les trois & quatriéme passages sont deux digues près de Schelckau. Celle du côté de Podelwitz paroit nouvelle, mais l'autre est ancienne. Ces digues servent aujourd'hui de clefs à deux étangs. Enfin le cinquiéme passage est un petit pont sur la route de Duben. Les bords du Lober sont marécageux & dans quelques endroits le marais a cent pas de large, dans d'autres davantage. Actuellement les deux rives sont plantées d'arbres & bordées de buissons. Des deux côtés au-delà du marais le terrein s'éleve sans qu'on puisse dire qu'un côté domine l'autre, si peut-être celui par où venoient les Suédois n'est pas le plus élevé. J'ai dit que le roi avoit trois régimens d'infanterie dans son avant-garde. Sans doute qu'il s'en servit pour assurer le passage, & qu'il

(*d*) Chemnitz p. 209.

leur fit prendre le poste Gg entre Schelkau & Podelwitz. A en juger par la nature du terrein, il faut croire que Gustave passa le Lober entre ces deux villages, comme je le suppose dans le plan; & que les Saxons qui suivoient la grande route de Duben passérent ce ruisseau près de Schelkau. Il est vrai que Tilli en plaçant son aile gauche derriére Podelwitz auroit pû disputer le passage au roi pendant quelque tems; mais il ne l'auroit pas empêché. Tout ce qui pouvoit arriver c'est que le roi auroit fait un détour d'un demi-mille sur la gauche, pour ne pas exposer ses troupes dans ce passage. Mais alors Tilli étoit obligé d'abandonner le poste près de Podelwitz pour se replier sur Séehausen & Breitenfeld. Il pouvoit même craindre que les Saxons qui n'étoient pas loin de-là ne profitassent de ce mouvement pour tomber dans son flanc droit.

Tilli qui avoit choisi un champ de bataille conforme à ses vues, fit pour s'opposer au passage ce que tout chef intelligent auroit fait en pareil cas. Il détacha Pappenheim avec deux-mille chevaux pour chicaner l'ennemi. Mais cet officier général s'étant trop engagé, il fallut envoyer deux-mille autres chevaux pour le dégager (*a*), & ce fut dans cette retraite qu'il fit mettre le feu au village de Podelwitz (*b*). La conduite de Pappenheim est louable, à l'engagement près qui n'entroit pas dans les vues du généralissime. Allumer Podelwitz dans ce moment-là, c'étoit forcer le roi de passer derriére le village. Car il ne lui étoit plus possible alors de traverser le petit bras du Lober qui est entre le village & l'église; passage qui par lui-même étoit fort étroit & difficile, & que le feu rendoit impraticable. Après cette expédition le comte de Pappenheim fut prendre le commandement de l'aile gauche, & attendit pour attaquer la droite des Suédois qu'elle eût dépassé Podelwitz.

(*a*) Hart T. I. p. 657.

(*b*) Chemnitz p. 211. Th. Eur. T. II. p. 433.

Position des Suédois en bataille.

Les deux colonnes de l'armée combinée ayant passé le Lober se deployérent selon toute apparence en HI entre Podelwitz & Gœpschelwitz, où elle avoient un terrein de quatre-mille-cinq-cent pas

Voici comme se faisoit alors le déployement des colonnes. Si l'armée avoit pris sur la droite. la tête se plaçoit à l'aile droite, la seconde division passoit derriére, & par une conversion à droite ou par un pas oblique elle se rangeoit dans l'allignement, & ainsi des autres. Ce que je remarque pour justifier le développement des colonnes exprimé dans le plan. L'armée combinée avança au petit pas. Les Saxons laissérent Gœpschelwitz derriére leur aile gauche qui avoit Séehausen en front. Leur aile droite s'étendoit jusqu'au grand chemin de Duben, où commençoit l'aile gauche des Suédois, dont l'aile droite dépassoit Podelwitz qu'elle laissoit sur ses derriéres (*a*).

(*a*) Th. Eur. T. II. p. 433. Hart T. I. p. 637 & 651.

Le chemin de Duben étoit comme sont toutes les grandes routes dans cette contrée, entre deux fossés paralléles dont le bord est élevé du côté des terres. M. de M. (*b*) dit que pendant la canonade, avant qu'on en vînt aux mains, le roi fit faire divers mouvemens à son aile droite, qui se tourna un peu vers le nord. Ceci prouveroit que Gustave fit avancer l'aile droite K avant la gauche L. D'un autre côté l'aile gauche des Impériaux D étant plus avancée que la droite devoit aussi rencontrer les Suédois plutôt. Voilà donc pourquoi ce fut du côté de Pappenheim que le combat s'engagea.

(*b*) M. de M. T. III. 309.

M. de M. a raison en quelque façon, quand il dit (*c*) que *la premiére ligne des Saxons étoit sur un terrein élevé au bas duquel étoit la seconde ligne.* Le local n'est pas contraire à cette position. Mais on auroit une très-fausse idée de ces hauteurs si on les croyoit escarpées & aussi élevées, que les représente le plan de cette bataille (*d*) que l'auteur a fait graver. Ces hauteurs ne sont que des collines qui s'élévent & s'abaissent insensiblement.

(*c*) Id. p. 303.

(*d*) Id. p. 290.

La canonade des deux armées, qui fut le prélude de la bataille, a pû commencer dès le moment que le roi avoit passé le Lober, pendant que l'armée se formoit entre Gœbschelwitz & Podelwitz. Il y a entre ces deux villages une colline marquée dans le plan; la batterie pouvoit y être établie. Gœbschelwitz paroit même plus élevé que Sée-

hausen en le regardant de ce village-ci où les Impériaux avoient leur aile droite. Enfin la distance n'étoit pas hors de la portée du canon.

L'affaire s'engagea dès que le roi eut fait avancer l'armée & pris la position K L. Les mouvemens que les historiens font faire aux deux armées sont tout différens & ne tiennent à rien. La liaison des manœuvres qu'un homme du métier auroit saisie, leur est échappée; de façon que toutes les relations que j'ai vûes de cette bataille sont obscures & imparfaites. Je vais rassembler les détails dispersés dans ces différentes relations, les concilier s'il se peut & tâcher d'en tirer la vérité.

Attaque de l'aile droite des Suédois.

La plupart des historiens disent que l'action commença entre l'aile gauche des Impériaux & la droite des Suédois. Ce qui est d'autant plus vrai-semblable que ces deux ailes avoient moins de chemin à faire pour en venir aux mains. Pappenheim voyant l'aile droite de Gustave qui avoit dépassé Podelwitz, se mit à la tête de toute la cavallerie de l'aile gauche, & tomba par la gauche sur le flanc droit des Suédois, dans la position PP (*a*). La cavallerie de la seconde ligne de la réserve que Bannier commandoit fit une conversion à droite, & marcha à l'ennemi dans la position W X. Le roi fit soûtenir cette ligne de cavallerie par quelques escadrons de son aile. Le régiment de Holstein Nro. 10. s'étoit détaché imprudemment du corps de bataille des Impériaux. Isolé entre la cavallerie de Pappenheim qu'il ne pouvoit suivre, & la premiére ligne de l'infanterie dont il s'étoit séparé, il ne put éviter de tomber sous le fer des Finlandois Nro. 33. (*b*)

(*a*) Chemnitz p. 212. M. de M. T. III. p. 311.

(*b*) Th. Eur. T. II. p. 434. Chemnitz p. 211. Hart T. I. p. 648.

L'aile droite des Impériaux attaque les Saxons.

Tandis que ces deux ailes étoient aux mains, les croates de l'aile droite soutenus de six gros de cuirassiers fondirent sur l'aile gauche des Saxons & culbutérent la premiére ligne sur la seconde. C'étoit le régiment d'Altenbourg qui fut renversé sur les gardes de l'électeur & qui mit ceux-ci en désordre.

Seconde position des Impériaux.

Tilli qui voyoit cet avantage & le moment de renverser toute l'armée saxonne, fit marcher le corps de bataille contre cette aile déja ébranlée. Pour cet effet, il fit avancer la seconde ligne dans les intervalles

valles de la premiére, & prit sur la droite vers Gœpschelwitz, comme on le voit dans le plan en S R, & la réserve resta sur la hauteur où étoit la grosse artillerie. On dit que tout en marchant Tilli forma de cette ligne quatre grands corps d'infanterie (*a*). La manœuvre la plus naturelle pour la formation de ces corps étoit que la ligne fît un à droite & que tout en marchant on laissât trois intervalles dans la ligne pleine. Ces quatre grosses divisions formées, l'une devoit être de trois brigades, & les trois autres de deux brigades chacune, comme en R S.

(*a*) M. de M. T. III. p. 312.

Deroute des Saxons.

Quelques régimens saxons comme Bindtauf Nro. 63. & Arnheim Nro. 69. résistérent longtems à la violence des attaques de Tilli (*b*). Le docteur Hart & M. de M. disent la même chose des gardes de l'électeur (*c*). Ce qui ne peut regarder que les gardes à pied Nro. 70. car pour les gardes à cheval on voit qu'ils furent pliés au premier choc. Mais la cavallerie pesante de Tilli revint si souvent à la charge que ces braves Saxons ne pouvant plus soutenir un si rude choc, cédérent le champ de bataille & s'enfuirent vers Eulenbourg. Alors la cavallerie impériale se sentant soutenue de l'infanterie fondit sur l'aile gauche des Suédois; tandis que les croates & d'autre cavallerie se mirent à la poursuite des Saxons & tombérent sur le bagage.

(*b*) Sold. Suédois p. 71.

(*c*) Hart T. I. p. 646. M. de M. T. III. p. 311.

Le roi & Bannier étoient occupés à faire tête à Pappenheim qui attaqua jusqu'à sept fois (*d*). Mais son ardeur s'étoit déja rallentie, lorsque le roi apprit la déroute des Saxons, & comme quelques-uns le prétendent, par le maréchal Arnheim lui-même (*e*).

(*d*) Hart T. I. p. 649.

(*e*) Id. p. 650.

Le roi fait passer du secours à l'aile gauche.

Gustave aussitôt détacha de l'aile droite où il étoit le régiment de cavallerie de West-Gothie Nro. 35. & les brigades Hepburn Nro. 55. & Vitzthum Nro. 56. qui étoient en seconde ligne. Ces corps firent un à gauche & couvrirent le flanc du maréchal Horn en V T (*f*). Celui-ci pour résister aux cuirassiers impériaux, avoit déja fait passer la cavallerie de la gauche sur ce flanc dégarni. On prétend même que Gustave laissa Bannier à l'aile droite pour faire tête à Pappenheim (*g*), & qu'il se porta à l'aile gauche.

(*f*) Gualdo p. 80. M. de M. T. III. p. 311 & 313.

(*g*) Gualdo p. 80.

Manœuvre des Suédois avec petites piéces de campagne.

(a) Gualdo p. 81.

(b) Id. p. 163.

C'est ici le moment de parler de la manœuvre que *Gualdo* décrit (*a*) & qu'il dit qu'Hepburn employa avec succès contre la cavallerie legére. Cette manœuvre que Gustave avoit appris à ses généraux est la même qu'il fit éxécuter depuis en petit pour éloigner les croates qui fatiguoient les postes avancés de son camp devant Nuremberg (*b*). Je dirai un mot de cette manœuvre, puisque l'auteur italien en fait mention dans plus d'un endroit de son histoire. Ce sera comme un supplément à ce que j'ai dit dans le *Tableau Militaire* §. XXIII. Ce qui est inattendu est ordinairement ce qui réussit le mieux en guerre, & rien ne fait tant de mal à la cavallerie qu'un feu masqué. Ainsi la premiére manœuvre que doit faire un général de cavallerie qui a une artillerie à cheval à sa disposition, c'est de la faire avancer & de la masquer jusqu'à la portée du feu à mitraille. Sa cavallerie sçait qu'elle doit s'ouvrir, & la décharge faite cette cavallerie entrera le sabre à la main dans les vuides causés par le feu. Cette manœuvre que Gustave éxécuta avec des mousquetaires placés derriére de la cavallerie étoit faite à même intention pour éloigner la cavallerie legére. Les croates n'auroient pas osé venir attaquer les piquets de cavallerie du roi de Suéde, s'ils avoient vû l'infanterie qui les soutenoit. En essuyant à plusieurs reprises le feu des mousquetaires embusqués derriére la cavallerie, ils apprirent à s'en méfier, ils craignirent de tomber dans pareille embuscade chaque fois qu'ils attaqueroient la cavallerie suédoise, cette crainte les rendit moins entreprenans, & le camp du roi fut tranquile (*c*). Cette maxime de Gustave est très-bonne dans la petite guerre. Toutes les fois qu'un officier de troupes legéres peut attirer la cavallerie ennemie dans une embuscade d'infanterie, il peut compter que l'avantage sera de son côté. Mais pour pareille embuscade il vaut mieux choisir un ravin où un chemin creux qu'un bois, dont la cavallerie cherche toûjours à s'éloigner.

(c) Id. p. 164.

Continuation de la bataille.

Je reviens à mon sujet. Les gros bataillons de Tilli & les lourdes masses de ses cuirassiers avoient perdu toute leur supériorité contre

l'ingénieuse ordonnance des Suédois, dont toutes les parties s'entr'aidoient avec facilité. La victoire commençoit à pancher pour les Suédois partout. Car à l'aile droite le roi & Bannier avoient déja battu l'aile de Pappenheim qui fuyoit du côté de Breitenfeld & de Lindenthal Y & qui prit la route d'Halberstadt. On voit cette déroute marquée distinctement dans le plan qui se trouve de cette bataille dans le *Théatre de l'Europe.*

Déroute de Pappenheim.

Les historiens ne disent pas si après la déroute de l'aile gauche des Impériaux, Gustave plaça de la cavallerie Z Z du côté de Breitenfeld. Je l'ai supposé dans le plan, parce que cette précaution n'étoit pas indigne de la prudence de Gustave-Adolphe, & parce qu'elle facilitoit la manœuvre dont je vais parler & qui décida du gain de la bataille.

Le roi voyant son flanc droit en sureté, & les troupes libres de se porter ailleurs depuis que l'aile gauche des Impériaux n'étoit plus, mit alors la derniére main au grand ouvrage de cette journée. Il s'assura de la victoire en faisant faire à son aile droite & au corps de bataille un mouvement semblable à un demi-quart de conversion à gauche *a b;* & s'avançant jusqu'à mi-chemin du petit Wetteritz (*a*) il attaqua le poste de l'artillerie qui étoit sur la hauteur *c c* dont il se rendit bientôt maître (*b*). Ce poste enlévé, les Impériaux prétoient le flanc à l'armée du roi, & sans la contenance & la bravoure de ses vieilles bandes, Tilli auroit fait une retraite bien malheureuse. Car il n'y avoit ici que la valeur qui pût ouvrir un chemin à la retraite. Les Impériaux avoient tout à la fois le feu des Suédois dans leur flanc, l'impulsion des colonnes en tête, & le choc de la cavallerie du maréchal Horn à soûtenir.

Derniére position de l'armée suédoise.

(*a*) Hart T. I. p. 653.

(*b*) Gualdo p. 81.

Déja les troupes de Tilli perdoient du terrein & la confusion régnoit par tout, lorsque quatre régimens wallons Blanckart, Balderon, Diedrichstein & Geisa (*c*) se firent jour à travers l'armée suédoise, & gagnérent la bordure d'un petit bois à quelques centaines de pas du poste de la réserve. Geisa Nro. 27. faisant partie de cette réserve

Quatre régimens couvrent la retraite des Impériaux.

(*c*) Sold. Suédois p. 72. M. de M. T. III. p. 315.

pouvoit contribuer beaucoup à faciliter la retraite. Car il est à croire que se voyant forcé d'abandonner le poste de l'artillerie, il se sera jetté des premiers dans le bois, & y aura fait ferme jusqu'à ce que les trois autres régimens se seront joints à lui. Selon toute apparence leur aile gauche étoit appuyée à ce bois & la droite barroit le grand chemin de Duben, comme on voit *ee* dans le plan.

*Gualdo* dit (*a*) que Tilli chercha à reprendre le poste de l'artillerie avec ces mêmes régimens wallons. Cela est très-vrai-semblable, puis qu'ayant gagné la bordure du petit bois ils n'étoient, comme je viens de le dire, qu'à quelques centaines de pas du poste en question. Il paroit aussi que ce fut avec une partie de la cavallerie de l'aile droite que le roi attaqua ce poste (*b*). On sait d'ailleurs que les quatre brigades de la premiére ligne & celle de Thurn n'ont rien fait (*c*). Il est à croire que le régiment de cavallerie du rhingrave étoit de cette attaque, parce que ce fut là que le *grand Fritz* capitaine de ce régiment manqua de prendre Tilli prisonnier. Le roi peut avoir tiré le *rhingrave* de la réserve pour remplacer *Westgothie* qu'on a vu passer à l'aile gauche; comme il est croyable que Bannier aura poursuivi & observé Pappenheim dans sa fuite *ZZ* à la tête des régimens de cavallerie de *Sperreuter*, *Courlandois* & *Livoniens*.

La manœuvre du roi qui attiroit l'attention de Tilli du côté de la hauteur, où j'ai dit qu'il avoit sa grosse artillerie, aura donné le tems au maréchal Horn de se reconnoître. La confusion étoit parmi les Impériaux; il n'aura pas perdu un instant pour l'augmenter: il les aura harcelés, poursuivis, & aura détaché alors quelque cavallerie contre ceux qui pilloient les bagages des Saxons. Cela est plus naturel que de supposer que le roi ait quitté un poste d'où dépendoit le gain de la bataille pour donner la chasse à ces pillards (*d*).

Gustave avoit déja fait charger à plusieurs reprises les quatre régimens wallons, qui étoient réduits à six-cent hommes, lorsque la nuit survint (*e*) qui favorisa la retraite de Tilli.

(*a*) Gualdo p. 81.

(*b*) *Id.*

(*c*) Puffendorf l. 3. §. 30.

(*d*) Gualdo p. 81 & 82.

(*e*) Hart T. I. p. 654 & 655.

Retraite de Tilli.

Tilli accompagné des généraux Furstemberg & Cronenberg fit sa retraite alors avec ce petit reste de braves gens, & prit la route de Halle, abandonnant le champ de bataille à son vainqueur.

Un grand nombre de fuyards tirérent du côté d'Halberstadt où Pappenheim étoit déja & où il rejoignit le comte de Tilli. Pappenheim avoit sans doute fait sa retraite par Bernbourg & Staffurth.

De ce qui décida du gain de la bataille.

En rapprochant les principales circonstances, on voit aisément celles qui décidérent du gain de la bataille. D'abord l'ordonnance des Suédois étoit fort supérieure à celle des Impériaux. Les différentes espéces de troupes y étoient placées de maniére qu'elles se défendoient mutuellement. J'ai expliqué cette défense mutuelle dans le *Tableau Militaire*. Si l'ingénieuse ordonnance des brigades n'avoit pas été d'un si grand avantage pour les Suédois, jamais leur aile gauche dégarnie par la retraite précipitée des Saxons n'auroit pû résister à Tilli, lorsqu'il vint fondre sur cette aile avec des forces supérieures. Le terrein dans cet endroit n'étoit pas plus favorable à l'un qu'à l'autre. Il n'y avoit donc que l'habileté de Gustave qui contrebalançât l'impulsion des masses de Tilli, & qui rendît leur choc inutile.

Il est sûr que le demi-quart de conversion que le roi fit faire à son aile droite décida de la victoire. Ce mouvement dérobé à l'ennemi rendit le Suédois maître du poste de l'artillerie, & le porta dans le flanc des Impériaux, qui furent forcés de reculer. Mais ce mouvement décisif ne se seroit pas fait, si le comte de Tilli n'y avoit donné lieu; Ainsi les fautes qui se firent du côté des Impériaux contribuérent au succès des Suédois autant que la valeur & l'habileté de Gustave-Adolphe.

Fautes qui se firent du côté des Impériaux.

Les fautes que Tilli & Pappenheim firent dans cette journée se trouvent être les mêmes. Le généralissime quoique dans un âge qui auroit dû modérer son feu, étoit tout aussi emporté que Pappenheim. On pourroit en quelque sorte excuser ce dernier, en disant qu'il ne s'attendoit pas à voir Tilli quitter son poste & s'éloigner avec le corps

de bataille; que par-là Pappenheim se vit tout d'un coup séparé du gros de l'armée. D'autant plus qu'il s'étoit porté sur la gauche pour prendre les Suédois en flanc, & qu'il l'avoit fait avec un peu trop d'ardeur. Seul avec sa cavallerie il ne pouvoit pas culbuter l'aile droite des Suédois, il lui falloit un soutien d'infanterie, & Pappenheim comptoit sur le corps de bataille. On peut ajoûter que s'il avoit pu prévoir le mouvement de Tilli, il auroit fait retraite de bonne heure, & seroit venu se rejoindre au gros de l'armée. Gustave ne se seroit pas emparé si facilement du poste de l'artillerie, & la victoire étoit douteuse. Dès que l'aile gauche commandée par Pappenheim commença à perdre du terrein, le grand objet du maréchal Bannier fut sans doute d'empêcher cette aile de regagner le gros. Aussi voyons-nous qu'il poussa les fuyards du côté de Lindenthal. Ce mouvement couvroit celui que le roi faisoit en même tems & qui décida de la victoire.

Ce n'étoit pas une faute à Tilli de tomber sur l'aile gauche des Saxons. Il avoit commencé par faire attaquer les deux ailes de l'armée combinée: il attendoit le résultat de ces deux opérations pour seconder celui de ses lieutenants qui auroit l'avantage: il voyoit que le succès étoit incertain du côté de Pappenheim, & que les Saxons à l'aile gauche attaqués par Furstenberg commençoient à perdre du terrein: il suivoit son plan en cherchant à poursuivre ses avantages. Mais en quoi il fit mal, c'est qu'il porta toutes ses forces contre les Saxons. Quatre brigades d'infanterie suffisoient pour achever ce que Furstenberg avoit si bien commencé. Au lieu qu'en s'éloignant du champ de bataille avec le gros de l'armée, il cédoit du terrein, sans savoir si Pappenheim étoit assez fort pour tenir le roi en échec.

Quelques auteurs ont prétendu que la cavallerie legére qui s'étoit jettée sur le bagage des Saxons fut en partie cause de la perte de la bataille. En conséquence ils en rejettent la faute sur le généralissime qui n'auroit pas dû lâcher la bride à ces pillards. Mais on peut répondre à cela que cette faute, si c'en est une, est ordinaire partout où ces sortes

de gens trouvent à piller, & qu'elle ne décida de rien ici. On voit donc que ce que j'ai dit d'abord, est vrai: que Tilli & Pappenheim firent les mêmes fautes. Le dernier s'éloigna trop du gros de l'armée, & Tilli poursuivit les avantages de son aile droite avec trop d'ardeur. On peut ajoûter que ce qui contribua encore à la défaite des Impériaux fut que Tilli attaqua sur une seule ligne, & combattit sans la réserve.

Avantages du terrein.

Quant aux prétendus avantages que Tilli retiroit du terrein, on peut juger par le plan que j'en donne & par la description que j'en ai faite, si ces avantages étoient aussi considérables qu'on le dit. Il n'est pas douteux qu'une hauteur à pente douce ne rende le feu de l'artillerie plus rasant. Mais on ne voit dans aucune relation que d'un côté le canon ait eû quelque supériorité sur l'autre. La pente de ces collines est si douce que ceux qui tiroient de bas en haut ou de haut en bas avoient le même avantage. Les Suédois ne pouvoient pas non plus être fatigués en montant des hauteurs dont la pente est insensible. Ainsi le terrein ne donnoit aucune supériorité aux Impériaux.

Voilà ce qu'on peut dire de plus certain sur cette célébre bataille, en consultant les relations des auteurs les plus dignes de foi, & en accordant les détails qu'on y trouve avec la nature du terrein & les régles du métier. Je finirai par relever quelques fautes dans ces relations, qui pourroient induire en erreur.

De la relation du comte Gualdo.

Le comte *Gualdo* frappé du mérite du maréchal comte de Pappenheim n'a des yeux que pour lui. Dans la relation qu'il donne de cette bataille Pappenheim est partout & toujours aux mains avec les meilleurs généraux de Gustave-Adolphe, sans qu'on puisse voir la liaison de ces mouvemens, ni concevoir comment il se trouve vis-à-vis d'eux ou les généraux Suédois aux prises avec lui. Je ne nie pas que le comte de Pappenheim pour sa personne n'ait pu par un détour se trouver à l'attaque du dernier poste, & qu'il n'ait contribué à sauver Tilli. Il pouvoit avoir laissé à un officier de confiance le soin de faire la retraite de l'aile gauche. Mais que la cavallerie de Pappenheim se soit trouvée

à l'attaque ; c'est ce qui n'est pas croyable. Bannier n'aura surement pas donné le tems à cette cavallerie de se rejoindre au gros de l'armée. D'ailleurs le comte de Pappenheim trouvé parmi les morts est une circonstance contraire à la vérité historique ; & qui feroit croire que dans toute cette description l'auteur italien a plus travaillé d'imagination que de mémoire. Je me suis conformé au rapport du plus grand nombre qui assure que Pappenheim ne revit Tilli qu'à Halberstadt. *Chemnitz, le Théatre de l'Europe* & *Khevenhuller* sont d'accord là-dessus.

De la relation du docteur Hart.

Il est vrai que le docteur *Hart* représente le maréchal comte de Pappenheim combattant dans l'obscurité, à la tête de seize escadrons qui s'étoient ralliés à moitié chemin de Leipsic & du champ de bataille (*a*). Mais il oublie qu'il a dit quelques pages plus haut (*b*) que les Wallons se tirérent des mains des Suédois à la faveur des ténébres, & que ce furent eux qui firent la retraite. Cette apparition de Pappenheim me paroit comme tant d'autres circonstances tout aussi peu croyables qu'on trouve dans les relations de cette bataille, faites par des gens qui n'étoient pas militaires.

(*a*) Hart T. I. p. 667.

(*b*) Id. p. 655.

De la relation de M. de M.

C'est ainsi que M. de M. (*c*) dit que Tilli avoit sa gauche couverte par le bois de Lindenthal & sa droite appuyée à la Pleisse. Cette position peut être bonne, mais ce n'étoit pas celle des Impériaux qui avoient la Pleisse derriére eux & non à l'aile droite. Il se trompe aussi quand il dit que les quatre régimens wallons se ralliérent & *gagnérent la bordure du bois de Linckel d'où le roi s'approchoit en personne* (*d*). Ils auroient mal choisi de prendre leur retraite de ce côté-là, dès qu'on suppose les Suédois déja maîtres du poste de l'artillerie. Il étoit bien plus naturel que ces quatre régimens gagnassent la bordure du petit bois dont j'ai parlé qui étoit derriére l'armée. Je ne trouve pas même le bois de Linckel assez vieux pour croire qu'il ait éxisté dès ce tems-là. Les plus vieux arbres sont des sapins qui n'ont surement pas cent-cinquante ans. Le reste du bois sur le chemin de Landsberg à Leipsic n'en a pas trente. D'ailleurs ce bois qui peut avoir à peine un

(*c*) M. de M. T. III. p. 290.

(*d*) Id. p. 315.

quart

## AILLE DES IMPERIAUX

| Ligne | | Reserve | | | | Nombre d. Regim. | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| ms des Regimens | Commandans des Regimens | Generaux Comm. | Les No. | Noms des Regimens | Commandans des Regimens | Cavalerie | Infanterie |
| rode<br>dobrandi<br>rsica | | FUGGER et MANS | 30<br>31<br>32 | Montecuculi<br>Montrezi<br>Michna | Schweitzer | 16 | |
| velli<br>irstenberg<br>I. Wallenstein<br>nkart<br>nzague<br>ntrees<br>chenberg | Spaan | OFFICUTZ | 27<br>28<br>29 | Geisa<br>Officutz<br>Deffurth | Geisa | | 17 |
| mbaillon<br>menberg | | | | | | | |

B

BR

dom

Wa

D. Camp du General Tilli pre riaux de l'aile gauche .
depuis le 5. jusqu'd
. SaMarche depuis Eutriz uit et couvre en même tems l'aile droite dans
E. Premiere Position de ition .
. Leur grosse Artillerie de ion de l'Infanterie Suedoise Soutenant
. Avant garde du Roi couv Roi qui attaque l'Artillerie F. des Impériaux .
Saxons au Passage du s des Imperiaux .
. Colonne des Suedois . fanterie et quelque Cavallerie couvrant la retraite .
Colonne des Saxons . aque ,
L. Deploïement des deux uite .
N. Premiere Position de
. Batteries des Suedois . s Impériaux
. Batteries des Saxons .
. Cavallerie Imperiale atta
. Pappenheim attaquant l Suedois
. Deroute des Saxons .
U. Position des Imperiaux
l'aile gauche des Sued
X. Seconde Position de l'ail Saxons
Z. Seconde Position de leur
. Regimens envoiés par le R lotons de Mousquetaires .

quart de mille de diamétre, n'étoit pas alors de moitié aussi grand qu'il est à présent. La meilleure partie étoit en champs labourés, & l'on voit encore les bornes qui séparoient les piéces de terre. Je passe à l'histoire de la bataille de Lutzen.

## *Bataille de Lutzen.*

Le lecteur se rappellera que Walstein quittant la Franconie, vint mettre le siége devant Leipsic le 18. octobre (*a*). Il avoit fait occuper trois villes sur la Saale, Mersebourg, Naumbourg & Halle. Le château de cette derniére dit le Moritzbourg tenoit encore, & la petite garnison suédoise qui le défendoit ne se rendit qu'à Pappenheim (*b*). Mais cette résistance n'empéchoit pas le duc de Friedland d'être maître de la Saale, & elle lui étoit nécessaire pour faciliter sa jonction avec le comte de Pappenheim qui venoit du Weser & qui devoit passer la Saale à Mersebourg (*c*). Leipsic s'étoit rendu le 22. & le Pleissenbourg le 23. Le généralissime avoit besoin de conserver la communication de la Saxe avec la Bohéme. Dans ce dessein il fit occuper Zwickau par le régiment du Suys, & envoya le colonel Contreras à Altenbourg avec le sien (*d*). Il fit aussi garder Chemnitz & Freyberg (*e*).

Opérations de Walstein en Saxe.

(*a*) Gualdo p. 206.

(*b*) Hart T. II. p. 494.

(*c*) M. de M. T. IV. p. 380.

(*d*) Id. p. 385.

(*e*) Id. p. 388.

L'électeur de Saxe étoit alors du côté de Torgau avec quinze-mille hommes (*f*) ou huit-mille selon d'autres (*g*). Le premier dessein de Walstein avoit été de s'assurer du pont de Torgau, de venir prendre Dresde & de se rendre maître de l'Elbe. Il s'avançoit avec toute l'armée & étoit déja arrivé à Eulenbourg, lorsqu'il apprit que le roi venoit d'entrer dans Erfurt. Personne ne pouvoit douter que le but du monarque suédois ne fût de venir au secours de la Saxe (*h*). A cette nouvelle Walstein revint sur ses pas, traversa Leipsic & fut camper près de Weissenfels. Il détacha les colonels Suys & Breda avec ordre de rentrer dans Naumbourg dont il avoit retiré la garnison, & de garder le pont de Kœsen sur la Saale, qui est à un mille de Naumbourg sur la route d'Erfurt à Leipsic. De Kœsen qui est dans un défilé

(*f*) De Prade p. 261.

(*g*) Hart T. II. p. 502.

(*h*) M. de M. T. IV. p. 380.

[illegible] la Saale [illegible] milles, & on arrive à Schul-Pforta. Depuis là [illegible] jusqu'à Naumbourg. L'Unstrut tombe près de cette ville dans la Saale bordée de chaque côté de hauteurs fort escarpées & qui forment un défilé profond le long de cette riviére. Naumbourg est à trois milles de Weissenfels où j'ai dit que Walstein avoit son camp. La ville est dans un vallon & derriére elle s'éléve une roche pelée sur laquelle est bâti le château (a). Walstein le fit occuper par le comte de Colloredo, comme un poste d'avertissement. L'aile droite des Impériaux campoit sur la hauteur vis-à-vis du château dans des vignobles. L'aile gauche étoit alignée à Langendorf, & le front du camp étoit couvert par le défilé de Greiselbach. Ce camp étoit très-avantageux. Car en faisant occuper la hauteur dite *Nassauen-Hugel* & le bois de Reussen à quelque distance de l'aile gauche, Walstein étoit maître du défilé de Rippach qu'il avoit sur ses derriéres. Dans cette position l'aile gauche étoit appuyée au ruisseau dit *Klettenbach* qui tombe à un mille de-là dans le Rippach près de Webau. Le détachement sous les ordres de Breda & Suys que Walstein avoit envoyé pour s'assurer de Naumbourg & de Koesen rebroussa chemin, trouvant Naumbourg déja occupé par le colonel Brandstein des Suédois (b). Walstein ne pouvoit plus douter de l'approche du roi.

(a) M. de M. T. IV. p. 382.

Assiette & avantages du camp de Walstein près de Weissenfels.

(b) Th. Eur. T. II. p. 747.

Il décampa de Weissenfels le 4. de novembre, passa le Rippach, & fut asseoir son camp du côté de Mersebourg entre le Floss-Graben & la Saale, ou pour mieux dire, son armée cantonnoit dans ces environs, & les villages qu'il avoit fait occuper le long du Rippach lui servoient de poste avancé. Pappenheim fut envoyé du côté de Halle qui est pour le moins à deux milles de Mersebourg. Il devoit faire le siége du Moritzbourg défendu par quelques Suédois convalescens (c), que Walstein n'avoit pas eu le tems de forcer. Ceci se passoit le 4. de novembre.

Walstein quitte Weissenfels & va camper près de Mersebourg.

Pappenheim est détaché.

(c) Hart T. II. p. 498.

J'aurois dû dire que Walstein avant de s'éloigner de Weissenfels laissa le colonel Colloredo dans ce château avec une petite garnison.

Il convint avec lui que si le roi avançoit du côté de Weissenfels, il en donneroit avis par trois coups de canon (m).

(k) M. de M. T. IV. p. 401.

Le roi passe la Saale.

Le roi passa la Saale le 30. octobre sur deux colonnes. La première formée de toute la cavallerie avoit pris sur la gauche, & avoit passé la riviére à gué près du village d'Altenbourg à un demi-mille de Naumbourg. La seconde colonne composée de l'infanterie passa la Saale sur le pont de Kœsen. Ces deux colonnes laissant Naumbourg sur la gauche prirent leur camp; l'aile gauche ayant Groschlitz pour appui, l'hôpital & la ville étant sur les derriéres, & l'aile droite appuyée à la Saale. Le roi fit jetter deux ponts sur cette riviére, un près de Kosbach plus connu dans les nouvelles cartes sous le nom de Rosbach. Ce village est situé à l'Ouest de Naumbourg de l'autre côté de la Saale, à deux milles d'un autre *Rosbach* plus connu encore par la bataille que les François y perdirent contre les Prussiens l'année 1757. L'autre pont étoit près du passage dit *Hallische-Furth* à un quart de mille au nord de Naumbourg. Gustave fit en même tems détruire tous les ponts qui étoient sur l'Unstrut depuis Naumbourg jusqu'à Freybourg. Le 3. de novembre l'armée suédoise cantonna, l'infanterie dans Naumbourg, & la cavallerie dans les villages voisins. Le roi fit tracer un retranchement autour de la ville, dont les deux ailes étoient appuyées à la Saale. Ces précautions dont le monarque suédois fit usage sont bien remarquables, elles prouvent qu'il sentoit toute l'importance du poste de Naumbourg pour couvrir le passage de la Saale (b).

Les Suédois cantonés dans Naumbourg & aux environs.

(b) Th. Eur. T. II. p. 747.

Jonction projettée de l'armée du roi avec celle de l'électeur de Saxe.

Le dessein du roi ne fut pas d'abord de s'engager dans une bataille. Il cherchoit à opérer sa jonction avec l'armée de l'électeur de Saxe qui étoit comme j'ai dit du côté de Torgau. Dans cette vue l'électeur devoit passer la Mulde à Eulenbourg, le roi marcher à Pégau, & la jonction se devoit faire à Grimma (c).

(c) Hart. T. II. p. 502.

Marche, faite en conséquence.

Le 5. le roi prit en effet sa marche de Naumbourg à Pégau par Wethau, Plotha & Gleitzberg. En marche il apprit que Wallstein

étoit dans la plaine de Lutzen (*a*). La veille on lui avoit présenté une lettre interceptée, adressée à un officier de Querfurth; elle contenoit l'ordre d'aller joindre le corps de Pappenheim à Halle (*b*). Cette lettre pouvoit être un masque pour faire croire Walstein affoibli. Mais on fit des prisonniers, on les fit parler, & Gustave ne douta plus que Pappenheim ne fût détaché de la grande armée. C'étoit le moment d'attaquer Walstein.

(a) M. de M. T. IV. p. 391.

(b) Hart T. II. p. 510.

Changement de marche pour attaquer Walstein.

La marche se fit en laissant Weissenfels à un demi-mille sur la gauche. Ensorte que le comte de Colloredo qui étoit resté dans le château vit passer l'armée, donna le signal dont il étoit convenu de trois coups de canon & se retira en diligence (*c*). A ce signal tous les régimens répandus dans les environs se rendirent aux rendez-vous qui leur étoient assignés, surtout ceux postés le long du Rippach. Ils occupoient les villages de Posern, petit & grand Gœhrn, Pœrsten & Rippach, & étoient commandés par Isolani, qui avoit son quartier dans Rippach, ayant auprès de lui ses croates & un régiment de cuirassiers (*d*). Il ne faut pas confondre ce village avec le ruisseau de même nom qui prend sa source dans le bailliage de Weissenfels & tombe dans la Saale près de Dœhlen à un mille de Weissenfels. Il fait en quelque façon limite entre ce bailliage & celui de Lutzen. La largeur de son lit est entre huit & dix pieds sur trois à quatre de profondeur, & deux ou trois de bords. Son fond est marécageux. Il se déborde au printems & couvre les prairies qui sont sur ses bords. Ces prairies étant fort basses & humides, sont entrecoupées par de fréquentes saignées. Le défilé dans lequel passe ce ruisseau est important, & les hauteurs considérables. Celles du côté de Weissenfels d'où le roi venoit sont en grande partie dominées par les hauteurs du côté de Lutzen que les Impériaux occupoient. Le *Grunbach* qui coule du côté de Lutzen se joind au Rippach près du petit Gœhrn derrière Posern, & ces deux ruisseaux coulent chacun dans un défilé difficile à passer. La marche du roi par le chemin qu'il avoit pris devoit le

(c) M. de M. T. IV. p. 401.

(d) Hart T. II. p. 511.

Description du ruisseau & du défilé de Rippach.

Poste de Posern forcé.

conduire à Posern dans l'après-midi du 5. novembre. Ce village étoit un poste des Impériaux qui ne pouvoient pas y rester longtems, parce qu'il est sur la pente de la hauteur du côté de Weissenfels. Dès que le roi étoit maître de la hauteur, il l'étoit aussi du village, & on y enleva un capitaine (*a*). Gustave ne jugea pas à propos de passer le Rippach à Posern, parce que dès qu'on sort du village on a devant soi deux petits bras du Rippach, l'un qu'on passe à gué & l'autre sur un petit pont de pierres près d'un moulin. Au bout du pont on trouve un chemin étroit, raboteux & très-difficile à monter qui conduit à une hauteur dominant celle qui est vis-à-vis. A peine a-t-on fait quelques centaines de pas sur cette hauteur qu'il faut descendre par un chemin tout aussi étroit & rapide. On passe alors le Grunbach sur un pont près du petit Gœhrn, & on s'engage de nouveau dans un défilé qui conduit enfin à des hauteurs toutes fort élevées & qui dominent les environs de Weissenfels.

(a) M. de M. T. IV. p. 402.

Description du terrein.

Gustave passe le Rippach.

Ce terrein n'étoit pas favorable au passage. Gustave garda les hauteurs, longeant au-dessous de lui le Rippach sur la droite AA & passa ce ruisseau près du village de Rippach que d'autres nomment Hilpritz. J'ai cru devoir faire entrer l'attaque de Rippach dans le plan de la bataille de Lutzen comme un événement très-remarquable qui appartient à l'histoire de cette bataille. Je puis répondre de l'exactitude de ce plan, ayant levé le terrein & examiné les circonstances de ce passage avec le plus grand soin. Comme je cherchois à m'assurer de l'endroit où il s'étoit fait, on me fit voir à Lutzen une chronique de cette ville en manuscrit, & qui n'a point été imprimée parce que l'auteur est mort avant d'avoir mis la derniére main à son ouvrage (*a*). J'ai tiré de ce manuscrit ce qui regarde l'affaire de Rippach, pour en donner

(*a*) Le titre porte: *Sammlung historischer Nachrichten von der Stadt Lutzen, von Sigismund Burger, Pastor und Senior zu Lutzen. An. 1761.* L'auteur cite le Msc. de *Walpius*, & celui de la *Relation de Ludewig* en quatre tomes. J'ai fait d'inutiles recherches pour decouvrir l'existence de ces Msc. Je suis sûr qu'on y trouveroit des choses intéressantes qui ont échappé au pasteur de Lutzen parce qu'elles n'entroient pas dans son plan. Je prie ceux qui ont quelque connoissance de ces Msc, de me dire où je pourrois les trouver.

dix-huit-cent pas du Feldmuhle. Ce village auroit pu servir de point d'appui à l'aile droite de Walstein qui n'eût eû alors tout au plus que six gorges à faire garder. Ces postes soutenus par une bonne réserve n'auroient jamais été forcés par des troupes quelqu'intrépides qu'on les suppose, qui ne pouvoient gravir ces hauteurs qu'avec peine & n'y arriver que harassées & hors d'haleine. J'ai vu dans la dernière guerre un corps moins nombreux garder les défilés depuis Frauenstein jusqu'à l'Elbe qui faisoient pour le moins une ligne de cinq milles d'Allemagne. Ainsi il est à croire qu'il n'y avoit que quelques régimens L M que Walstein avoit détachés pour faciliter la retraite des fuyards & arrêter la poursuite des Suédois.

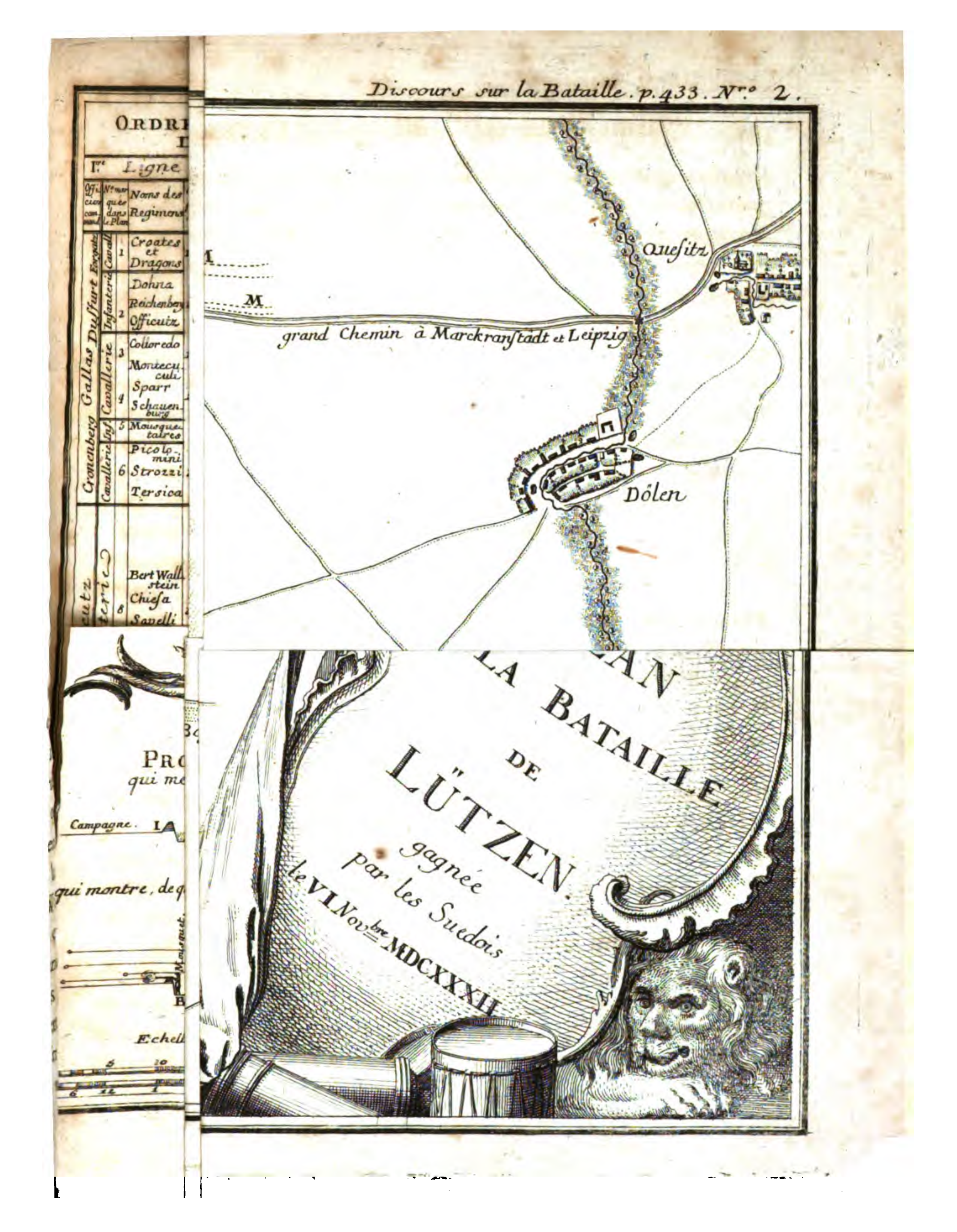
(a) Chemnitz p. 462. Th. Eur. T. II. p. p. 748. Puffendorf l. 4. §. 63. Sold. Suédois p. 470. Hart T. II. p. 512. M. de M. T. IV. p. 401.

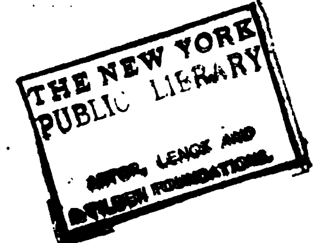
Je conviens que Walstein, en comptant moins sur la supériorité de ses forces, auroit mieux fait de se couvrir du défilé de Rippach. Il étoit sans doute de meilleure défense que le fossé qu'il mit en front de son armée, & bien plus important que celui du Lober, que Tilli avoit devant lui à la bataille de Breitenfeld & qu'on lui reproche de n'avoir pas mis à profit. Les Suédois gagnérent à cette affaire un étendart (a).

Ce qui se fit après le passage du Rippach.

Il est probable que Gustave se voyant maître du défilé de Rippach fit passer l'armée le même soir, & resta la nuit de l'autre côté du défilé, son dessein étant d'attaquer Walstein à la pointe du jour. Il est aussi probable, que toutes les troupes qui composoient l'armée de Walstein sortirent de leurs quartiers de cantonnement le 5. dès que le comte Colloredo eût fait tirer les trois coups d'avertissement; & qu'elles se rassemblérent dans les plaines de Lutzen qui étoient le rendez-vous général (b). Chemnitz & Puffendorf disent que Walstein n'arriva sur le champ de bataille que le 6. de grand matin, & que ce ne fut qu'alors qu'il fit travailler à élargir les deux fossés du grand chemin de Lutzen. Ils confondent l'armée avec les troupes des postes avancés & celles détachées pour les soûtenir. Celles-ci peuvent avoir passé la nuit à Rœcken & rejoint le lendemain de grand matin. Dès que Walstein sçut que le défilé de Rippach étoit forcé, il vit qu'il

(b) Hart T. II. p. 515. M. de M. T. IV. p. 401.


Discours sur la Bataille. p.433. N.o 2.
ORDRE
I.e Ligne
Offi ciers com-mand.
N.os mar qués dans le Plan
Noms des Regimens
Cronenberg Gallas Duffurt Brigade
Cavall.
Infanterie
Cavallerie
Inf.
Cavallerie
1 Croates et Dragons
Dohna
Reichenberg
2 Officuitz
3 Colloredo
Montecuculi
4 Sparr
Schauenburg
5 Mousquetaires
Picolomini
6 Strozzi
Tersica
Bert Wallstein
8 Chiesa
Savelli
M
M
grand Chemin à Marckranstadt et Leipzig
Quesitz
Dölen
LA BATAILLE
DE
LÜTZEN.
gagnée
par les Suedois
le VI Nov.bre MDCXXXII
PRO
qui me
Campagne.
qui montre, de q
Mousquet.
Echell
5
10
6
12
1



alloit être attaqué. Il se disposa pour la bataille & attendit les Suédois derriére un double fossé qui couvroit le front de son armée.

Du nouveau plan de bataille de Lutzen.

Tous les plans que j'ai vus de la bataille de Lutzen ont le même défaut qu'on trouve dans ceux de la bataille de Breitenfeld. Ce défaut vient de ce qu'au lieu de lever le terrein à vue d'oiseau, on le représentoit en perspective, & qu'on s'attachoit plus à faire une belle estampe qu'à donner un plan exact. Ceux qu'on trouve de cette bataille dans le *Traité de la Colonne du chevalier de Folard* & dans la *nouvelle histoire de Gustave-Adolphe par M. de M.* sont du moins fidélement copiés de celui de Mérian dans le Théatre de l'Europe, qui est encore le meilleur qu'on eût. Car pour le plan que le docteur Hart a inséré dans son ouvrage, il est absolument fautif. Mais comme le meilleur de tous est encore très-défectueux & ne satisfait point un homme du métier, j'ai fait pour la bataille de Lutzen ce que j'avois fait pour celle de Breitenfeld: j'ai été sur le terrein que j'ai levé à vuë d'oiseau: j'ai tâché que rien ne m'échapât, & je me suis assuré sur les lieux-mêmes de tous les changemens que le terrein pouvoit avoir éprouvés depuis cent-quarante ans. Ainsi l'on peut se fier à ce plan tant pour la connoissance du local que pour l'intelligence des manœuvres.

Description de la ville de Lutzen, & du champ de bataille.

Lutzen est à deux milles & un quart de Leipsic, à deux milles & demi de Mersebourg, à quatre milles & demi de Halle, à un mille & un quart de Weissenfels, & à quatre milles & un quart de Naumbourg. C'est une petite ville d'environ trois-cent maisons, où il y a encore un ancien château avec une tour. Ce château situé au midi de Lutzen est assez bien bâti & entouré de deux fossés avec un rempart entre-deux qui n'est plus qu'une chaussée. La porte est casematée & le pont-levis lui sert de fermeture. Je n'ai trouvé dans ce château aucun monument de la bataille. Les vieux mousquets que M. de M. dit y avoir vus en 1757. (a) n'y sont plus. Mon objet étant de m'assurer du local & de la position des deux armées, il m'importoit de savoir si Lutzen a été rebâti sur l'ancien terrein & s'il n'est pas plus grand qu'il

(a) M. de M. T. IV. p. 395.

n'étoit alors. Or voici deux choses qui ne permettent pas de douter que Lutzen ne soit encore ce qu'il étoit alors pour l'étendue. C'est le même fossé qui l'entoure, & les murs de la ville faits de gros cailloux sont fort antérieurs à la guerre de trente ans. On a voulu m'assurer qu'avant que cette ville fût brulée, ses fauxbourgs étoient plus grands qu'ils ne sont aujourd'hui, & qu'ils s'étendoient presque jusqu'aux moulins. Cela peut être. Mais l'époque de la ruïne de ces fauxbourgs peut être aussi plus ancienne que le tems où Walstein fit mettre le feu à cette malheureuse ville qui fut réduite en cendres. Car avant cela elle avoit été détruite par le feu sept fois depuis 1596 jusqu'à 1629. (a) Je croirois même que l'élévation de terre en forme de rideau qu'on trouve au levant de la ville entre les portes *Oberthor* & *Knoblochthor* n'étoit originairement qu'un rempart formé de la terre qu'on avoit tirée du fossé de la ville, lequel s'est encore accru des décombres de tant de maisons ruïnées. On y voit à présent quelques granges bâties à la place de l'ancien fauxbourg, & à deux-cent pas de ces granges sont les moulins à vent dont il est parlé dans toutes les descriptions de la bataille de Lutzen. Mais de quatre qu'il y avoit alors il n'en reste plus que deux. Au reste les plans qui représentent ces moulins sur une hauteur sont fautifs. Il n'est pas possible qu'il y ait jamais eû à cette place des hauteurs telles qu'on les trouve marquées dans le plan adopté par le docteur Hart. Les moulins & la maison du meunier sont encore à la place où ils étoient au tems de la bataille, & on peut assurer qu'il n'y a pas dans toute l'étendue du champ de bataille un seul tertre à qui on puisse abusivement donner le nom de hauteur. M. de M. n'est pas plus éxact quand il dit (b) que ces moulins ne sont qu'à environ cinquante pas de la ville, & que le village de Meuchen en est éloigné *de trois à quatre-cent pas*. Il se trompe dans ces deux distances. Mais il a raison quand il dit que la *justice* est tout près du chemin de Lutzen à Mersebourg. Cependant comme deux chemins ménent à cette ville, M. de M. devoit avertir (c) qu'il parle de celui qui passe près des moulins

Situation des moulins à vent.

Situation de la justice.

(a) Lamentatio I. Lutzensium, oder erste Buss-Predigt gehalten durch Paulum Stockman, Pastorem und des Amts Lutzen Seniorem. Leipsig 1735.

(b) M. de M. T. IV. p. 396.

(c) M. de M. T. IV. p. 400.

& par Eutsch. Car le grand chemin de Merſebourg eſt ſur la gauche quand on ſort de Lutzen par l'*Oberthor* & qu'on va aux ſalines; & de ce chemin-ci il y a ſix à ſept-cent pas juſqu'à la juſtice en queſtion. J'ai obſervé que quand on eſt ſur ce grand chemin à la diſtance d'à-peu-près neuf-cent pas de Lutzen il paroit comme ſi le terrein où cette juſtice étoit placée, s'éleve inſenſiblement; auſſi nomme-t-on cette place *Galgen-Hugel* ou colline du gibet. Le grand chemin de Lutzen à Merſebourg eſt entre deux foſſés qui ont trois pieds de profondeur ſur autant de large. Ils ſont faits pour l'écoulement des eaux, parce que dans toute cette contrée le terrein étant bas & humide, ce chemin ſeroit impraticable ſans cela. Ainſi il eſt à croire que ces foſſés éxiſtoient déja au tems dont je parle. Ils ceſſent à un quart de mille de Lutzen.

La *juſtice* étoit derriére l'aile droite des Impériaux comme le remarque très-bien M. de M. (*a*), & non derriére le centre comme porte le plan adopté par M. Hart. Je dis *qu'elle étoit*, car elle eſt tombée de vétuſté: un poteau qui pourrit ſur terre eſt tout ce qui en reſte (en 1771). Depuis cette juſtice juſqu'au *Floſs-Graben* le terrein eſt extrémement uni, & forme une plaine humide entrecoupée de petits foſſés qui ſervent à deſſécher les terres; ainſi que cela ſe voit dans le plan. Mais comme ces foſſés ne ſont qu'accidentels & changent de place au beſoin, il n'eſt pas poſſible d'aſſurer ſi ceux marqués dans le plan éxiſtoient au tems de la bataille. Le grand chemin de Lutzen à Leipſic coupe cette plaine du couchant à l'eſt depuis Lutzen juſqu'au *Floſs-Graben*. J'aurai occaſion de parler de ce grand chemin en rapportant la poſition de l'armée impériale.

(a) M. de M. T. IV. p. 400. & 401.

Du terrein depuis la juſtice juſqu'au Floſs-Graben.

Floſs-Graben.

Le Floſs-Graben commence entre Eiſenberg & Zeitz. C'eſt un foſſé tiré de l'Elſter qui ſe décharge dans la Lupa non loin de Merſebourg. Ce canal entretient la communication de l'Elſter avec la Saale. Il m'importoit de le ſuivre ſur toute la longueur du champ de bataille, c'eſt à dire, depuis le village de Keya juſques paſſé la grande route de

Leipsic à Lutzen. J'ai trouvé qu'il différoit dans sa largeur comme dans la hauteur de ses bords. Près de Keya le canal a quinze pieds de large & trois à quatre pieds de bords. De-là jusqu'au fossé du moulin qui sort du Floss-Graben sa largeur est depuis vingt jusqu'à vingt-quatre pieds, & la hauteur de ses bords douze pieds. Depuis le fossé du moulin jusqu'au petit pont qui est sur le chemin de Meuchen il a dix-huit pieds de large sur trois à six pieds de bords. De ce petit pont jusqu'au grand chemin de Skœltzig sa largeur est depuis trente jusqu'à trente-cinq pieds & ses bords ont douze à quinze pieds de haut. De-là sur une longueur de huit-cent pas il a quinze jusqu'à vingt pieds de large sur trois & quelquefois six pieds de bords. Mais passé les huit-cent pas jusqu'au chemin qui mène à Tronicz il n'a plus que douze à quinze pieds de large & ses bords sont très-bas. Mais depuis ce chemin jusqu'au grand chemin de Leipsic, aussi loin que mon plan s'étend, il a douze à dix-huit pieds de large sur six à dix pieds de bords. Ce canal n'a qu'un pied d'eau, excepté au printems où l'eau monte jusqu'à deux pieds & demi, & alors il est couvert de bois flotté. Son fond dans toute l'étendue que j'ai parcourue est ferme & de gravier, & on ne peut douter que ce canal ne soit beaucoup plus ancien que la

Bois de Skœltzig.

bataille que je vais décrire. A six-cent pas vers l'orient est le petit bois qu'on nomme le Skœltzig, dont le sol est marécageux surtout quand on approche du village de Skœllen. Au sud-est de Lutzen est le village de Meuchen, à huit-cent pas du Floss-Graben quand on vient de Lutzen. C'est le même village que les historiens appellent Chursitz, sans que personne dans cette contrée se rappelle qu'il ait jamais existé un village du nom de *Chursitz*. Il est possible que Meuchen n'ait point appartenu jadis à l'évêché de Mersebourg, mais qu'il

Village de Chursitz.

ait fait partie du domaine de l'électeur, & que pour cette raison on l'ait désigné par le nom de *Churbesitz* & par corruption *Chursitz* (a)

(a) Ce qui donne lieu à cette conjecture c'est vient de CHUR synonime de *Wahlen*, élire, d'où que le terme allemand *Churfurst* qui signifie *électeur* sont dérivés les verbes *kohren* & *auserkohren* choisir.

ou possession de l'électeur. On trouve dans tous les plans ce village placé entre Lutzen & le *Floss-Graben*. Mais cette faute provient de la maniére qu'on avoit alors de lever le terrein qu'on représentoit en perspective sans s'embarasser des distances. L'ingénieur chargé de dessiner ce terrein se sera placé dans le grand chemin de Lutzen à Leipsig; à cette distance l'œuil a pu aisément se tromper & donner lieu à cette faute, que j'ai rectifiée dans mon plan. On y trouvera aussi le fossé qui sort du *Floss-Graben* & dont l'eau fait aller deux moulins près de Lutzen. Il traverse le fauxbourg & va se perdre près de Zweschwitz dans un autre fossé qui traverse des prairies & aboutit à la Saale. Ce fossé du moulin n'éxistoit pas au tems de la bataille. J'ai vû des vieillards à Lutzen qui m'ont dit que ce n'étoit alors qu'une coupure faite pour dessécher les terres, mais que de leur tems on l'avoit élargie pour en faire le fossé qu'on voit aujourd'hui. Depuis le *Floss-Graben* jusqu'à Lutzen il a quatre pieds de large sur trois de profondeur. Entre Lutzen & Zweschwitz il a deux pieds de profondeur sur quatorze de large, & ses bords ont dix à douze pieds de haut. Il est marécageux du côté de Zweschwitz; mais du côté de Lutzen il traverse des prairies qui ont jusqu'à cent pas de large & sont seches, & qu'on m'a assuré avoir été fort humides & fangeuses avant qu'on eût élargi ce fossé qui les a desséchées. C'est sans doute une des raisons qui empêcha le roi de marcher à Lutzen par sa gauche: c'étoit en automne, & par conséquent dans une saison où ces prairies n'étoient pas praticables.

Fossé du moulin.

Prairies remarquables.

On ne peut faire aucun fond sur la description que *Gualdo* a donnée de ce terrein. L'auteur n'avoit surement pas vû le champ de bataille. Il paroit que cette description a été faite d'après le plan de Dankartz qu'on retrouve dans le second tome de l'histoire de Gustave-Adolphe par M. Hart. Car on ne peut pas supposer qu'il ait fait la même faute que le docteur anglois, qui a vû le champ de bataille (a) & qui a inséré dans son ouvrage le plus mauvais de tous les plans qu'on avoit de cette célébre journée.

De la description de ce terrein par Gualdo.

(a) M. de M. T. IV. p. 400.

Dispositions de Walstein.

Aussitôt que l'armée suédoise eut passé le défilé de Rippach, Walstein fit ses dispositions, & occupa le terrein derriére le grand chemin A B qui conduit de Lutzen à Leipsic, prenant la position C C. En venant de Leipsic à Lutzen on passe le *Floss-Graben* sur un pont. Après quoi on longe ce canal l'espace de cinq-cent pas, où dans toute cette longueur il fait un des deux fossés qui bordent le grand chemin. J'ai déja dit que sa largeur est dans cet endroit entre douze & dix-huit pieds sur six à dix pieds de bords. Ainsi le grand chemin n'a qu'un fossé sec dans cette étendue de cinq-cent pas. Comme il importe beaucoup de connoître cette chaussée qui tient une place distinguée dans l'histoire de la bataille, je l'ai examinée avec soin. Pour donner même plus de clarté à la description que j'en vais faire, je renvoye au Plan où l'on trouvera deux profils de cette chaussée; fig. 1. & fig. 2.

Grand chemin de Lutzen à Leipsic.

Dans la longueur de huit-cent pas, elle est comme dans la fig. 1. où A B à huit pas de large sur quatre pieds & demi d'élévation. C'est-là proprement la chaussée pavée sur laquelle roulent les voitures. De chaque côté C D & H G ont douze pas de large depuis le pavé jusqu'aux fossés, & sont presque de niveau avec la campagne. Les fossés que Puffendorf nomme *Flœsse* (*a*) & qu'il ne faut pas confondre avec le *Floss-Graben*, ont quatre pieds de large sur trois de profondeur comme D E & H L. La terre qu'on en a tirée est élevée de trois pieds du côté des champs. Ce morceau me paroit nouveau, & je crois bien que la chaussée n'étoit pas si haute au tems de la bataille qu'elle est aujourd'hui. Mais plus on approche de Lutzen & plus on voit qu'elle baisse, ensorte qu'à la fin elle a à peine un pied au-dessus du niveau des terres. Son profil est alors comme dans la figure 2. *Gualdo* ne parle que d'un fossé; mais Chemnitz, le Théatre de l'Europe, Puffendorf, Folard & d'autres sont en cela plus croyables, qui disent que Walstein mit à profit les deux fossés du grand chemin & les garnit de mousquetaires (*b*).

La maniére dont le généralissime garnit ce grand chemin est aussi bonne que possible. Le plan conservé dans le *Théatre de l'Europe* re-

(*a*) Puffendorf l. 4. §. 63.

(*b*) Chemnitz p. 464. Th. Eur. T. II. p. 749. Puffendorf l. 4. §. 63. Folard traité de la colonne p. 142. M. de M. T. IV. p. 398.

présente il est vrai les mousquetaires impériaux placés fig. 2. dans les deux fossés A & B & la terre du fossé A fait l'effet d'un parapet sur la chaussée. Mais de cette maniére Walstein n'auroit pû employer que la ligne de mousquetaires qui auroient été dans le fossé antérieur B. Car ceux qu'on suppose derriére n'auroient pu tirer qu'après que les Suédois auroient enfoncé la ligne B, & leur décharge faite ils étoient obligés de se rendre ou d'abandonner le fossé. Mais en supposant la terre des deux fossés faisant une levée en parapet du côté de la campagne, comme c'est l'usage, Walstein en pouvoit tirer un tout autre parti. Les mousquetaires placés dans le fossé B étoient couverts par la terre de ce fossé comme dans une tranchée. Le fossé B avoit plus de profondeur même qu'il ne falloit en comptant les trois pieds de levée, mais il étoit aisé d'y remédier. Quant à la seconde ligne de mousquetaires, Walstein avoit plus d'avantage à la ranger en C comme dans la fig. 2. & à faire tirer du fossé A autant de terre qu'il en falloit pour faire un parapet au soldat. De cette maniére la premiére ligne pouvoit tirer au-dessus de la seconde, & faire plus de mal à l'ennemi, en lui opposant un double rang de mousquets. Mais pour rendre le feu plus dangereux encore & plus soutenu, derriére ces mousquetaires étoient des carabiniers à cheval en D qui tiroient au-dessus des deux lignes d'infanterie; ce qui rendoit le feu triple, & par conséquent deux fois plus fort qu'il n'auroit été dans l'hypothése de celui qui a dessiné le plan qu'on trouve dans le *Théatre de l'Europe*. *Gualdo* dit que Walstein opposa aux Suédois quatre bataillons soutenus de cavallerie, qui les culbutérent sur le revers du fossé à coups de piques (*a*). Il ne faut pas que ces piquiers ayent été dans le fossé mélés avec les mousquetaires. Je les suppose donc placés en C où ils pouvoient donner plus de jeu aux piques & s'en servir avec plus d'avantage.

Fossés de ce grand chemin mis en état de défense.

(*a*) Gualdo p. 218.

Derriére ce double parapet à-peu-près vers le milieu du grand chemin le généralissime avoit fait planter sept grosses piéces de canon en D, & quatorze piéces étoient en E près des moulins à vent (*a*).

(*a*) Th. Eur T. II. p. 731.

On voit par-là que Walstein avoit employé tout ce qu'il pouvoit imaginer pour défendre les fossés du grand chemin. Les Suédois auroient aussi trouvé plus de difficulté à passer ce double fossé, si les troupes chargées de le garder avoient pû être mieux soutenues (b).

(b) Tableau Militaire §. XXIII.

Position des Impériaux.

L'armée impériale rangée en bataille étoit presque paralléle au grand chemin à-peu-près à trois-cent pas derriére les fossés. L'aile gauche étoit appuyée au *Floss-Graben* & la droite au grand chemin de Mersebourg derriére Lutzen. Walstein garnit de mousquetaires F les murs des jardins qui étoient dans le fauxbourg de Lutzen. Or dans cette contrée où le bois est rare on entoure les jardins de murs de terre grasse que les particuliers tirent de leurs champs où elle est en abondance & qu'ils pétrissent avec de la paille; & de-là vient qu'on les nomme *Wællerwænde*, comme qui diroit murs de torchis. Enfin les historiens nous disent que tandis qu'on rangeoit l'infanterie, une partie de la cavallerie vint se placer devant le grand chemin en question, & passa ensuite à l'aile droite (c).

(c) Th. Eur. T. II. p 749.

Marche du roi au champ de bataille.

Le roi à qui nous avons vû passer le défilé de Rippach avec toute son armée se mit en marche à la petite pointe du jour, après avoir passé la nuit au bivouac (d). Il est vrai-semblable que cette armée marcha en deux colonnes. Le bagage formoit la troisiéme. La cavallerie de la droite des deux colonnes faisoit l'avant-garde. La premiére colonne sur la gauche étoit composée de la cavallerie & de l'infanterie de la première ligne, & la seconde colonne formée des troupes de la seconde ligne. Toute l'armée prit sur la droite & marcha droit au *Floss-Graben* entre Keya & Rœcken, laissant le premier village sur la droite & le second sur la gauche. Le bagage resta en G près du village de Meuchen derriére le Floss-Graben.

(d) Gualdo p. 210.

Quelques historiens ont mis en question si le roi n'auroit pas mieux fait de prendre par sa gauche, de tourner Lutzen, & de tomber dans le flanc droit des Impériaux. La réponse de M. de M. est juste quand il

dit

dit *qu'il n'y a point de chemin de ce côté-là* (*a*) s'il entend par *chemin* un passage difficile.

(*a*) M. de M. T. IV. p. 403.

Les autres raisons que le roi pouvoit avoir sont: 1° Qu'en prenant cette route il n'auroit pu ranger son armée qu'à cinq-cent pas des Impériaux, où elle eût été exposée à tout le feu de leur artillerie.

2° Son aile gauche eût été en l'air. Il n'y avoit que le village de Zelschen qui auroit pu servir d'appui à cette aile, mais le terrein étoit trop étroit pour que Gustave pût déployer son armée entre Zelschen & Lutzen.

3° En prenant cette position le roi devoit sur toutes choses assurer son aile gauche. Pappenheim pouvoit arriver à chaque instant. Il venoit par Mersebourg, & cette aile gauche eût été la premiére attaquée. Voilà si je ne me trompe, les raisons pourquoi le roi préféra de marcher sur la droite & de s'approcher du *Floss-Graben*.

Position des Suédois en bataille.

Les têtes des deux colonnes étant arrivées au fossé du moulin (qui n'étoit point alors aussi large ni aussi profond qu'il l'est à présent) elles purent se déployer à mille pas de l'ennemi, & s'alligner au point de vue que je suppose avoir été le village de Doehlen. Dans la position que le roi avoit fait prendre à son armée, elle dépassoit le Floss-Graben au-delà de mille pas, & la seconde ligne avoit le bois de Skœltzig derriére son aile droite. L'armée dans cet allignement fit un à gauche & se trouva en face des Impériaux H I. Gustave fit placer vingt-six piéces de gros canon devant le front de l'infanterie en K: vingt petites piéces étoient aux ailes & cinq devant le front de chaque brigade.

D'abord Walstein fit mettre le feu à Lutzen „craignant que dans „le combat les ennemis ne se fissent un passage par la ville pour tomber sur les flancs de sa droite qui étoit tout proche." (*b*) Ce sont les paroles du chevalier de Folard. Chemnitz & l'auteur du Théatre de l'Europe sont du même sentiment (*c*). Mais M. de M. prétend que *cette conjecture n'a aucun fondement* (*d*). En conséquence il hazarde une réflexion militaire qui n'est pas heureuse. „Le roi de Suéde, „dit-il, n'avoit qu'à tourner la ville pour prendre Walstein en flanc.

(*b*) Folard traité de la colonne p. 142.

(*c*) Chemnitz p. 464. Th. Eur. T. II. p. 749.

(*d*) M. de M. T. IV. p. 398.

„Il l'auroit pu encore mieux, si au lieu de marcher par sa droite, il „eût marché par sa gauche." L'auteur ne fait pas attention qu'il dit quatre pages plus bas „que la principale raison qui empêcha le roi de „défiler par sa gauche, ce qui l'auroit mis dans le flanc de l'aile droite „de Walstein, c'est qu'il n'y a point de chemin de ce côté-là, &c. (*a*) Enfin croyant devoir excuser le roi de Suéde de ce qu'il n'a pas tourné Lutzen, *ce n'étoit pas*, dit-il, *une aile que le roi de Suéde vouloit battre, c'étoit l'armée entiére.* Je défie qu'on puisse dire quelque chose de plus ridicule. Il ne convenoit pas non plus d'attribuer à une *fureur de bruler* (*b*) la néceſſité où Walstein se trouva de faire mettre le feu à Lutzen. Ce général fit dans cette occasion ce que tout officier intelligent auroit fait à sa place.

(*a*) M. de M. T. IV. p. 403.

(*b*) Id. p. 398.

L'aile droite des Suédois attaque le double fossé.

Le roi fit marcher droit au double fossé que Walstein avoit garni d'infanterie. L'armée en avançant prit un peu sur la gauche L. Plus elle gagnoit de terrein par ce mouvement & plus elle en laissoit à la cavallerie qui passoit le Floss-Graben pour se former de l'autre côté & se joindre à l'aile droite. La figure du chemin montre que le roi qui menoit l'aile droite devoit arriver au fossé avant l'aile gauche commandée par le duc Bernard de Weimar. Les brigades suédoises de l'aile droite Nro. 21. & 22. firent la premiére attaque. Il falloit toute leur intrépidité pour forcer ce double retranchement (*c*). Le roi les fit soûtenir, elles délogérent l'infanterie, passérent les deux fossés, & coururent s'emparer des sept grosses piéces D qui étoient plantées derriére le fossé.

(*c*) Th. Eur. T. II. p. 759.

La cavallerie de la droite obligée de passer le Floss-Graben ne pouvoit se former que successivement. Elle tomba sur les croates Nro. 13. de l'aile gauche commandés par Isolani, qui furent aussitôt rompus & mis en fuite. Ils se renversérent sur les cuirassiers Nro. 11. & 12. y mirent la confusion & fuirent tout d'une traite jusqu'à Marckranstædt à un mille du champ de bataille (*d*).

(*d*) Mém. de Montecuculi p. 17. M. de M. T. IV. p. 412.

Brigades impériales culbutées.

Les brigades Nro. 21. & 22. qui avoient emporté les fossés firent la conversion à gauche N O & attaquérent le grand quarré plein

Nro. 10. de la seconde ligne de l'aile gauche des Impériaux. Les piquiers suédois courent sur ces mousquetaires rangés à dix de hauteur. Ceux-ci font une décharge de leurs mousquets, & n'ayant pas le tems de recharger mettent le sabre à la main. „Foible ressource, „dit le chevalier Folard, contre une tête de piquiers, quand ceux „qui leur sont opposés au centre de leur quarré ne peuvent se servir de „leurs piques ni les allonger au-delà des rangs des mousquetaires, pas „même les présenter." Les piquiers suédois poussent ces mousquetaires, les renversent sur les rangs de leurs propres piquiers, profitent de la confusion, entrent dans cette lourde masse & la culbutent (*b*). Ces deux brigades tombent sur le bataillon quarré d'Officutz Nro. 8. qui disparoît, & marchent contre le troisiéme Nro. 7. fort de seize compagnies qui fût soûtenue à propos par les régimens de cavallerie Piccolomini, Strozzi & Tersica Nro. 6. Haraucour en même tems s'avance à la tête du bataillon Nro. 9. fort de vingt-deux compagnies & tombe dans le flanc droit des brigades suédoises. Celles-ci reculent & sont contraintes d'abandonner les sept piéces de canon D. Le roi les rallie aussitôt, & les fait soutenir par quelque cavallerie; il se met à leur tête & les raméne au combat. Les Suédois reprennent la batterie, mais Gustave est tué.

(*b*) Folard traité de la colonne p. 144.

Les Suédois reculent.

Le roi est tué.

A l'aile gauche le duc Bernard de Weimar étoit venu aux mains avec l'ennemi plus tard; & s'il est vrai que Walstein garnit d'infanterie les murs des jardins du fauxbourg de Lutzen, le duc de Weimar aura commencé par faire déloger cette infanterie F pour assurer le flanc de l'aile gauche qu'il commandoit. En marchant aux fossés du grand chemin qui de son côté étoient encore garnis d'infanterie & en état de défense, il dut trouver moins de difficulté à déloger cette infanterie; parce que le roi ayant déja emporté une partie du grand chemin, le feu de ses mousquetaires enfiloit les deux fossés. Le duc les passa sans beaucoup de peine, & marcha droit à la maison du meunier. Cette maison & le jardin entouré d'un mur de torchis étoient

garnis d'Impériaux à ce que dit le comte *Gualdo* (*a*). Il fallut les en déloger; cela fait, le duc fit attaquer le poste de l'artillerie près des moulins à vent. Ici la cavallerie de l'aile droite des Impériaux fit une vigoureuse résistance, se sentant appuyée d'une grosse brigade d'infanterie Nro. 2. en ordre quarré, & de quelques pelotons d'infanterie Nro. 5. (*b*) L'aile gauche des Suédois pressée de toutes parts, éprouva le sort de l'aile droite & fut obligée de se replier derriére la maison du meunier en R S (*c*). Ceci se passoit à l'aile gauche à-peu-près dans le même tems que le roi qui s'étoit mis à la tête de l'aile droite revenoit à la charge, & reprit les canons D.

(*a*) Gualdo p. 219.

(*b*) Folard traité de la colonne p. 145.

Aile gauche des Suédois repoussée.

(*c*) Puffendorf l. 4. §. 63.

Les croates se jettent sur les bagages du roi, & sont chassés.

Dans ces entrefaites Isolani avoit rallié ses croates près de Marckranstædt (*d*). Mais n'osant pas s'exposer avec eux à une nouvelle fuite en rejoignant le gros; & ne voulant pas pourtant rester spectateur de la bataille, il chercha à se glisser derriére l'aile droite des Suédois pour tomber sur les bagages G qui étoient entre le *Floss-Graben* & Meuchen. Dans ce dessein il courut par Skœllen, laissant le bois de Skœltzig sur la droite, & se jetta en effet sur le bagage des Suédois. Le désordre fut grand, mais ne dura pas. Une partie de la seconde ligne de l'aile droite composée des régimens de Guillaume-Weimar Nro. 34. Goldstein 33. & Bulacher 32. firent un demi-tour à droite V, franchirent le *Floss-Graben*, tombérent sur ces pillards, & les mirent dans un si grand désordre qu'ils ne reparurent plus (*e*).

(*d*) M. de M. T. IV. p. 412.

(*e*) Chemnitz p. 466. Puffendorf l. 4. §. 63. M. de M. T. IV. p. 412.

Le maréchal de Knyphausen fit dire au duc de Weimar que le roi étoit tué (*f*), mais aux soldats il dit que le roi étoit prisonnier & qu'ils devoient faire leur possible pour le tirer des mains de l'ennemi (*g*).

(*f*) Sold. Suédois p. 478.

(*g*) Gualdo p. 221.

Les Suédois de l'aile gauche se rallient & tournent les Impériaux.

Lorsque la nouvelle de la mort du roi parvint au duc de Weimar, il avoit déja regagné du terrein sur les Impériaux. Le comte *Gualdo* nous a conservé un mouvement que le duc fit, & qui décida en grande partie du gain de la bataille. J'ai dit que les Suédois s'étoient jettés derriére la maison du meunier Q & qu'ils se ralliérent en R S. J'ai examiné avec soin le terrein & la situation de cette maison. On

ne conçoit pas comment toute une aile auroit pu être à l'abri derriére une petite maison isolée (*a*), qui n'étoit tout au plus qu'à deux-cent pas des quatorze piéces de canon que les Impériaux avoient près des moulins. Mais si on se rappelle ce que j'ai dit d'une élévation en forme de rideau qui continue depuis Lutzen jusques près des moulins, on voit que le duc pouvoit faire passer les troupes derriére ce rideau. Je suppose qu'il éxistoit déja & j'en vois la preuve dans la manœuvre que je vais décrire. *Gualdo* dit que „le duc Bernard voyant l'impossibilité „d'attaquer ce poste de front laissa les régimens de Karberg Nro. 26. „Churlænder 27. & Diesenhausen 28. pour soutenir l'infanterie, & „que se mettant à la tête des cuirassiers de Courville Nro. 29. de son régiment de cuirassiers 25. & de la brigade d'infanterie 24. Il passa „entre les moulins & Lutzen, & tomba dans le flanc des Impé„riaux (*b*)." En supposant l'éxistence du rideau, comme je crois qu'on n'en peut pas douter, on voit que le duc de Weimar défila entre la ville & ce rideau derriére lequel ses troupes s'étoient ralliées. Il se peut que ce soit dans ce moment, comme dit *Gualdo*, que le duc apprenant la mort du roi de Suéde, laissa l'attaque du poste des moulins (*c*) au comte de Brahé, & se mit à la tête des cuirassiers d'Anhalt & de Lœwenstein Nro. 43. & courut X à l'aile droite supposant que cette aile avoit besoin de soûtien. Sa présence anima les troupes d'une nouvelle ardeur. Il fit charger les Impériaux de l'aile gauche qui se rallièrent jusqu'à trois fois, & furent culbutés. Ceux de l'aile droite commençoient aussi à perdre du terrein. Dans ces entrefaites quelques chariots de poudre sautérent (*d*) qui augmentérent la confusion. Enfin entre deux & trois heures d'après-midi la victoire paroissoit se déclarer pour les Suédois (*e*), lorsque Pappenheim arriva de Halle & parut sur le champ de bataille à la tête de huit régimens de cavallerie. Ce secours inopiné releva les courages abattus, & les soldats qui ne pensoient qu'à fuir se rallient d'eux-mêmes sous la protection de cette cavallerie. Walstein en fait aussitôt quatre brigades d'infanterie *a*. Il s'y joind

(*a*) Gualdo p. 212.

(*b*) Id. p. 220.

(*c*) Id. p. 221.

Le duc de Weimar passe à l'aile droite.

(*d*) Th. Eur. T. II. p. 751.

(*e*) Sold. Suéd. p. 479.

Arrivée de Pappenheim.

quelque cavallerie *b*. Pappenheim court à l'aile gauche avec ses huit régimens frais *cc*. Il se met à la tête de cette aile & toute la ligne marche aux ennemis (*a*).

(*a*) Hart T. II. p. 536.

Position des deux armées à l'arrivée de Pappenheim.

Voici une idée de cette position, ainsi qu'on la trouve marquée dans le plan, & telle que tous les historiens la décrivent. Les Suédois avoient les moulins à vent derriére leur aile gauche & la batterie D derriére leur centre. L'aile droite des Impériaux pouvoit être sur le *Galgenhugel* ou colline de la justice, & leur front parallèle à celui des Suédois.

Seconde bataille.

„On en vient aux mains, dit le chevalier de Folard, & cette „plaine s'illustre par deux combats d'infanterie ou pour mieux dire par „deux batailles rangées les plus furieuses, les plus rudes & les plus „obstinées qu'on ait vues depuis longtems (*b*)". Le combat commença à l'aile gauche, où la cavallerie de Pappenheim qui n'avoit pas souffert encore, fit d'abord perdre du terrein à celle de l'aile droite des Suédois. Cette aile recula jusqu'à la batterie D qui étoit enclouée (*c*). Mais l'aile gauche se maintint sur le champ de bataille des Impériaux près des moulins à vent (*d*). Les Suédois comprirent que sans un effort extraordinaire ce second combat alloit tourner à leur honte après la gloire du premier (*e*). Ce fut alors qu'ils formérent cette phalange qu'on trouve ainsi décrite dans le *Traité de la colonne* du chevalier de Folard. „Les deux lignes de l'infanterie suédoise se joignirent & s'en„chassérent l'une dans l'autre par les intervalles des corps, & n'en for„mérent plus qu'une serrée & condensée comme une phalange, les „huit colonnes poussées en avant & débordant le front de la ligne."

(*b*) Folard traité de la colonne p. 145.

(*c*) Th. Eur. T. II. p. 750. Puffendorf l. 4. §. 64

(*d*) M. de M. T. IV. p. 432.

(*e*) Folard traité de la colonne p. 146.

Phalange suédoise.

Formation de cette phalange.

Comme on ne parle ici que de l'infanterie, cette manœuvre n'a rien qui implique contradiction, & pouvoit se faire en très-peu de tems. Il est aisé de concevoir que la seconde ligne joignant la premiére, ses colonnes qui se trouvoient vis-à-vis des intervalles de la premiére, ont passé par ces intervalles & se sont rangées dans l'allignement des colonnes de la premiére ligne. De plus la seconde ligne pouvoit être contenue dans les intervalles de la premiére, car en la

supposant pleine son front étoit de sept-cent-soixante pieds, & les intervalles des corps de la premiére ligne faisoient sept-cent-cinquante-six pieds, en comptant l'espace entre les deux ailes & le corps de bataille. La manœuvre de l'enchassement des deux lignes a pu se faire ainsi: Les deux brigades du centre de la premiére ligne, la jaune Nro. 22. & la bleue Nro. 23. se sont jointes, la brigade jaune par sa gauche & la bleue par sa droite. La brigade Mitzlaf Nro. 39. s'est placée dans l'espace qui séparoit le corps de bataille d'avec la cavallerie de l'aile gauche. Pour lui faire même trouver plus de place la brigade verte Nro. 24. a serré l'intervalle derriére sa colonne. Celle de Guillaume de Weimar Nro. 35. faisant la même manœuvre à l'aile droite, qu'avoit fait Nro. 39. à l'aile gauche s'est avancée dans l'intervalle qui séparoit l'infanterie de la cavallerie & s'est jointe à Nro. 21. Les brigades Thurn Nro. 38. & Knyphausen Nro. 36. ont passé dans les intervalles que les deux brigades 22. & 23. avoient laissés en se rapprochant. Ensorte que la brigade 38. s'est jointe à Nro. 23. & celle 36. à Nro. 22.

Les brigades de la premiére ligne ne se sont serrées l'une à l'autre que lorsque la seconde ligne étoit derriére prête à entrer dans les intervalles de la premiére. Ainsi ces deux lignes ont pu s'enchasser l'une dans l'autre en aussi peu de tems qu'il en falloit à la brigade verte pour se joindre & se serrer à la bleue. Ainsi le tems nécessaire à cette phalange pour se former est égal à la somme de l'espace qui séparoit les brigades bleue & jaune, ajoûté à l'espace laissé derriére les deux colonnes égal à leur front. Or j'ai compté cent pieds pour l'espace entre deux brigades, & donné au front de chaque colonne soixante-quatre pieds, dont le double fait cent-vingt-huit pieds. Ainsi le tems est égal à un espace de cent-vingt-huit pieds ou de quatre-vingt-quinze pas ordinaires lesquels peuvent être faits en quatre-vingt-quinze secondes. Ainsi cette manœuvre a pu se faire en une minute & trente-cinq secondes.

*Tems nécessaire à la phalange pour se former.*

Un autre avantage, c'est que ce mouvement pouvoit se faire avec sureté. Les huit colonnes qui débordoient le front de la ligne, cou-

*Sureté de ce mouvement.*

vroient cette manœuvre. Je n'ai pas compté le tems que la seconde ligne a mis à parcourir l'espace qui la séparoit de la premiére, parce qu'elle le pouvoit sans risque pour elle & sans que la premiére ligne remuât. Il faut observer que la cavallerie de la seconde ligne resta en place.

Les Suédois combattent en phalange.

Telle étoit la position & l'ordonnance de cette phalange suédoise, qui paroit au chevalier de Folard „l'ordre le plus terrible & le plus redoutable de tous ceux dont on ait ouï parler depuis les anciens. „Alors, dit-il, comme si les soldats s'étoient donné le mot, cette „phalange s'ébranle toute entiére & tout d'un tems se jette tête-baissée „sur l'ennemi, & le pousse avec d'autant plus de force & de violence, „qu'elle attaque avec l'avantage de l'ordre (*a*)." Les Impériaux quoique fort supérieurs en nombre ne purent résister à l'impulsion des huit colonnes. Ils furent enfoncés de toutes parts, Pappenheim fut blessé à mort, & tout prit la fuite, les uns du côté de Mersebourg, les autres vers Leipsic.

(*a*) Folard traité de la colonne p. 146.

Défaite & perte des Impér.

Les Suédois excédés des fatigues d'une si rude journée passérent la nuit sur le champ de bataille dans la position O P. L'obscurité les empêcha de poursuivre les Impériaux (*b*), qui laissérent sur le champ de bataille vingt & une grosses piéces de canon, quelques petites, & perdirent beaucoup de drapeaux & d'étendarts (*c*). La même nuit dix-huit compagnies de croates tentérent à la faveur des ténébres de recouvrer l'artillerie perdue; mais trouvant les Suédois sur le champ de bataille en bon ordre, ils n'osérent pas les attaquer & se retirérent (*d*).

(*b*) M. de M. T. IV. p. 433. Fol. trait. de la colon. p. 146.

(*c*) Sold. Suéd. p. 481 & 82. Puffendorf l. 4. §. 66.

(*d*) Gualdo p. 226. Puffendorf l. 4. §. 66.

Les Suéd. marchent à Weissenfels.

Le lendemain l'armée conduite par Bernard de Weimar fut chercher dans Weissenfels le repos dont elle avoit besoin. Mais Walstein abandonna Leipsic, prit par Leuthmeritz & se retira en Bohéme avec les débris de son armée.

De ce qui décida du gain de la bataille.

Deux batailles gagnées dans un même jour prouvent la justesse des principes sur lesquels Gustave établit sa tactique. Comme j'ai déja donné une analyse des ordres de bataille des deux armées dans le *Tableau Militaire*, je suis dispensé de m'étendre ici sur la différence dans l'arran-

rangement des troupes & sur les avantages ou les inconvéniens qui devoient naturellement résulter de cet arrangement. Ce fut sans contredit la savante ordonnance des Suédois qui fut la premiére cause de leur victoire. Mais Walstein contribua aussi à leur assurer la gloire de cette journée par les fautes qu'il fit.

Fautes qui se firent du côté des Impériaux.

C'en étoit une très-grande à lui de ne pas s'opposer avec plus de vigueur au passage du Rippach, & de n'avoir pas attendu le roi de Suéde derriére le défilé en ordre de bataille. Quelques historiens comptent aussi pour une faute de ce que Walstein détacha Pappenheim dans un tems où il savoit le roi si proche & la bataille presque inévitable. Il paroit aussi que Pappenheim s'est amusé sans nécessité devant le château de Halle (*a*), & qu'il pouvoit arriver beaucoup plutôt qu'il n'a fait. Le 5. le duc de Friedland pouvoit lui avoir dépêché des couriers vers cinq heures d'après-midi qui est le tems où le défilé de Rippach fut forcé. Les couriers pouvoient être à Halle à huit heures du soir. Je donne quatre heures au comte de Pappenheim pour rassembler la cavallerie qui vrai-semblablement cantonnoit dans les environs. Ainsi le maréchal pouvoit se mettre en chemin à minuit avec ses huit régimens de cavallerie & quelque infanterie. Dans cette saison il pouvoit arriver avec la cavallerie une heure avant le jour, & l'infanterie joindre à dix heures du matin. Mais il n'est arrivé sur le champ de bataille que l'après-midi entre deux & trois heures; preuve donc qu'il ne s'est mis en route qu'à huit heures du matin. Sur ce pied-là l'infanterie qui le suivoit ne pouvoit joindre que vers le soir. Si ce secours fût arrivé avant que le soldat épouvanté eut pris la fuite, il n'est pas douteux que ce renfort & la présence d'un brave officier que toute l'armée adoroit n'eussent rendu la victoire bien difficile aux Suédois.

(*a*) Hart T. II. p. 502.

Avantages du terrein partagés.

Les avantages du terrein se trouvérent partagés entre les deux armées. Les fossés du grand chemin garnis d'infanterie étoient d'un grand avantage pour les Impériaux, & l'on a vu la peine que le roi eut pour les en déloger, quoique Walstein ne fit pas tout ce qu'il auroit pu (*a*).

(*a*) Tab. Milit. §. XXIII.

faire pour s'y oppofer. Ce n'étoit pas un moindre avantage pour le roi de Suéde que le Floſs-Graben reſſerrât la plaine de ſon côté. Par-là ſes ailes étoient appuyées, & il n'avoit pas à craindre que les Impériaux fort ſupérieurs en nombre tournaſſent ces ailes qu'ils débordoient. C'étoit auſſi pour Guſtave un avantage que le grand chemin qu'il devoit forcer préſentât à ſon attaque un angle ſaillant. On ſait que c'eſt l'endroit foible d'un retranchement.

Avantage de l'ordonnance de Walſtein.

Une circonſtance mémorable de cette bataille & bien intéreſſante pour l'homme du métier, c'eſt de voir les Suédois ayant le roi à leur tête forcer les deux foſſés quoique bien défendus, renverſer deux grands quarrés pleins des Impériaux, & être repouſſés à l'attaque du troiſiéme. Ceci prouve le mérite de l'ordonnance de Walſtein, & confirme ce que j'ai dit dans mon *Tableau Militaire* „ que cette ordonnance des brigades de Walſtein priſe dans ſa totalité n'étoit point mal „ imaginée; qu'elle paroit au premier coup d'œuil avoir quelque avan„ tage ſur le ſyſtême de Tilli à Breitenfeld; que les principes en étoient „ juſtes mais l'application défectueuſe." En effet ſi les Suédois furent repouſſés, Walſtein ne dut cet avantage qu'à l'arrangement de ſes brigades en croix fermée. Guſtave les fit attaquer ſuivant toutes les régles. La brigade de Walſtein Nro. 10. compoſée de ſeize compagnies fut la prèmiére culbutée. Guſtave l'avoit fait attaquer du côté où elle n'étoit ſoûtenue que du feu de la brigade d'Officutz Nro. 8. Il ne laiſſa pas même à celle-ci le tems de ſoûtenir Nro 10. La brigade jaune Nro. 22. tomba dans ſon flanc qui n'étoit point défendu & fut enfoncé. Enfin on a vu que ces deux gros bataillons furent renverſés par les deux brigades ſuédoiſes Nro. 21. & 22. mais qui par-là ſe trouvérent entre la ſeconde brigade de Walſtein Nro. 7. & celle d'Haraucour Nro. 9. Dès ce moment Walſtein devint le plus fort, mais comme je l'ai dit, il ne dut ſa ſupériorité qu'à ſon ordonnance. Car le feu de la brigade Nro. 9. placée où elle étoit portoit dans le flanc des brigades ſuédoiſes, en même tems que trois régimens de cavallerie Nro. 6.

chargeoient ces brigades. Nro. 7. des Impériaux se voyant soûtenu tint ferme. Haraucour Nro. 9. tomba dans le flanc droit de la brigade 21. & la cavallerie Nro. 6. dans son flanc gauche. Alors les Suédois reculérent jusques derriére les canons D. Gustave avant d'attaquer la brigade Nro. 7. auroit dû faire charger & culbuter Nro. 9. Car cette brigade étoit dangereuse par sa position. Mais sa cavallerie n'étoit point encore à portée de couvrir le flanc droit de cette attaque, & c'est peut-être la raison pourquoi Gustave préféra de faire attaquer Nro. 7. C'étoit un moment bien critique pour les Suédois, & si l'ordonnance de leurs brigades n'avoit pas été si simple, jamais cette infanterie en désordre n'auroit pu se rallier ni si facilement ni assez-tôt pour regagner les avantages qu'elle avoit perdus, avantages qui furent achetés trop cher puisque le roi les paya de sa vie. J'ai fait voir dans le *Tableau Militaire* que les brigades de Walstein étoient trop lourdes & trop composées pour qu'elles pussent se rallier avec cette même rapidité. Les deux brigades Nro. 10. & 8. étant une fois culbutées ne pouvoient se remettre. Il n'y avoit donc plus que les brigades Nro. 7. & 9. qui tenoient encore; mais comme elles n'avoient point de réserve qui les soutînt, les Suédois purent regagner le terrein aussi vite qu'ils l'avoient perdu.

On a vu le duc Bernard n'être pas plus heureux à l'aile gauche, obligé de rallier ses gens derriére un rideau entre Lutzen & les moulins. Qui en fut la cause, si non (a) les pelotons de mousquetaires que Walstein avoit placés entre sa cavallerie de la droite? Cette imitation, quoique très-imparfaite de la maniére de Gustave, fût pourtant ce qui donna d'abord l'avantage à la cavallerie impériale sur celle de Weimar; & c'est en quoi les dispositions de Walstein prises dans leur totalité sont préférables à celles de Tilii. Le duc passa alors entre Lutzen & les moulins avec quelque cavallerie & une brigade d'infanterie & tomba dans le flanc droit des Impériaux, tandis que le comte de Brahé les attaquoit de front. Il est certain que ce mouvement que fit le duc de Weimar auroit décidé en grande partie du gain de la bataille, si le

(a) Tableau Militaire §. XXIII.

roi n'eût pas été tué dans le même tems. Weimar crut devoir se porter à l'aile droite. Il y trouva d'abord une résistance opiniâtre, il en triompha cependant; à quoi les efforts de l'aile gauche ne contribuèrent pas peu en mettant la confusion à l'aile droite des Impériaux. Je reviens donc à ce que j'ai dit: que le plan de Walstein étoit bon & ses dispositions fort supérieures à celles de Tilli, mais que l'exécution en étoit mauvaise, qu'elle péchoit dans la formation des masses dont son ordre de bataille étoit composé.

De la cavallerie des Impériaux.

Les historiens qui ont donné des descriptions de cette bataille ne disent presque rien de la cavallerie de l'aile gauche des Impériaux. Il est à croire que cette aile n'a ni fait ni pu faire une aussi belle résistance que celle de la droite, parce que Walstein n'y avoit pas entremêlé de mousquetaires comme à l'aile droite. Ceci donnoit une grande supériorité à la cavallerie suédoise qui étoit, comme on sait, soûtenue par des pelotons d'infanterie distribués entre les escadrons. Ajoûtez à cela que les croates en fuiant se renversérent sur les cuirassiers & y mirent la confusion, & qu'il se peut que ceux-ci lâchoient le pied dans le tems que le roi attaquoit la brigade Nro. 10. Je le croirois parce qu'on ne dit pas que cette cavallerie se soit opposée le moins du monde à cette attaque. Gustave trouva par conséquent plus de facilité à culbuter l'autre brigade Nro. 7. Si la cavallerie de la droite n'avoit en quelque façon réparé les fautes de la gauche, ce seroit à celle-ci qu'il faudroit en grande partie attribuer la perte de la bataille.

Retard de Pappenheim avantageux aux Impériaux.

J'ai fait voir que Pappenheim arriva beaucoup plus tard qu'il n'auroit dû. Mais l'événement fit paroître cette faute moins grande, parce qu'elle pouvoit tourner à l'avantage des Impériaux. C'étoit pour eux une circonstance bien favorable que l'arrivée d'un renfort qui leur donnoit le tems de se rallier & de livrer une seconde bataille aux Suédois déja fatigués & affoiblis par le combat. Aussi vit-on la cavallerie de l'aile de Pappenheim faire reculer celle des Suédois, & sans la présence

d'esprit des généraux de *Gustave*, ce mouvement rétrograde pouvoit entraîner le reste de l'armée.

C'est dans ce moment critique que la justesse & la supériorité de la tactique de Gustave-Adolphe parurent dans leur plus beau jour. On peut pardonner au chevalier de Folard de prendre de l'enthousiasme à la vue d'une position si favorable à son système. Si on se rappelle ce que j'ai dit plus haut de la formation de la phalange suédoise; si on en fait l'application aux principes de tactique de Gustave développés dans le *Tableau Militaire*, il est certain qu'on ne pourra qu'admirer cette manœuvre. Mais pour connoître tous les avantages de cette ordonnance, il faut la comparer avec celle de Tilli à Breitenfeld. Le général des Impériaux y attaque sur une ligne & est battu; les Suédois à Lutzen attaquent aussi sur une ligne & gagnent la bataille. Cette différence de succès provient de la différence des deux ordonnances. La ligne des Suédois à Lutzen pouvoit être rompue, sans que cet ordre qui faisoit toute sa force pût être entiérement détruit. La ligne des Impériaux à Breitenfeld étoit formée de dix grandes masses d'hommes en ordre quarré, incapables de se rallier si elles étoient rompues. Le feu de l'infanterie y avoit même fait des vuides avant que ces masses fussent à portée d'attaquer. Les Suédois pénétrérent par ces vuides jusqu'au centre des masses, & y portérent la confusion. Car elles ressembloient à ces machines dont la solidité n'est qu'apparente & où tout tombe dès qu'un soûtien vient à manquer. Les Impériaux qui se voyoient éloignés de leur réserve perdirent l'espérance de vaincre & prirent la fuite.

Supériorité de la tactique suédoise.

L'infanterie suédoise à Lutzen résolue de vaincre ou de mourir n'étoit que sur une ligne, mais formée selon les principes de Gustave-Adolphe. Rien n'y est détaché, tout s'y prête un secours mutuel, comme dans son ordre de bataille. Un coup d'œuil jetté sur le plan montre même que ce qu'on nomme ici une ligne en formoit deux très-formidables soutenues d'une réserve de cavallerie. L'impulsion des huit colonnes, la vivacité du feu de la seconde ligne & quarante piéces

de canon chargées à cartouche placées devant le front des colonnes leur ouvroient un chemin pour entrer dans les nouveaux quarrés pleins de Walstein, les renverser & tout mettre en fuite.

Les Suédois doivent le succès de cette grande journée en général à l'avantage de l'ordre bien plus redoutable que celui du nombre, & en particulier à la maniére de combattre par colonnes. Cette savante méthode rend le nom de son auguste inventeur à jamais célébre, & lui assure une réputation plus durable que le marbre & l'airain (*a*).

(*a*) Je laisse aux historiens à rechercher de quelle maniére Gustave-Adolphe fut tué. Je ferai seulement ici une remarque sur la place où l'on prétend que ce grand roi perdit la vie. C'est une erreur de croire qu'il fut tué à l'endroit où est la pierre suédoise dite *Gustavs-Stein* qu'on trouve près du grand chemin de Lutzen à Leipsic. Le roi de Suéde étoit de l'autre côté du grand chemin sur le terrein des Impériaux lorsqu'il reçut le coup de la mort. On m'a montré la place : elle fait limite entre le terrein de Lutzen & celui de Goettern. Ainsi M. de M. se trompe quand il dit que Gustave-Adolphe perdit la vie à vingt ou trente pas plus bas que la pierre, en tirant vers Lutzen. T. IV. p. 416. Il se trompe également quand il dit que ce furent les commissaires saxons qui firent placer cette pierre pour marquer la place où fut trouvé le corps de ce monarque. D'anciens documens conservés à Lutzen prouvent que dès l'année 1550. ainsi presque cent ans avant la bataille, on désignoit par *le champ près de la grosse pierre* (Huffe am grossen Stein) celui qui touche au chemin & sur lequel se trouve ce caillou de forme conique haut de trois pieds & demi sur autant de base prise dans son diamétre. Le même M. de M. suppose que ce caillou a été apporté de Weissenfels. Cela peut être, mais ce n'est pas par la raison qu'il en donne, *qu'il y a à peine quelques petits cailloux, très-clair-semés dans toute la plaine.* Car en suivant le droit chemin depuis Tronitz jusqu'au Floss-Graben j'ai trouvé des fragmens d'un caillou qui s'il étoit entier ne céderoit guéres en grosseur à la pierre en question.



AVER-

# AVERTISSEMENT
## POUR L'INTELLIGENCE DES PLANS.

On a rendu dans le *Tableau Militaire* la justice due au comte GUALDO, quand on a dit qu'il nous avoit conservé la vraie disposition de l'armée de Tilli à Breitenfeld sur trois lignes, au lieu que les autres historiens ne la supposent que sur une ligne, & on a dit les raisons qu'on avoit de préférer la disposition rapportée par l'auteur italien à toute autre. Mais on s'est quelquefois écarté de *Gualdo* dans les noms & place des régimens ainsi que de ceux qui les commandoient. On a suivi en cela le plus grand nombre, afin que les nouveaux plans pussent servir à ceux qui liroient la description des deux batailles dans d'autres Mémoires que ceux-ci.

Mais comme ces changemens pouvoient embarasser ceux qui auroient voulu comparer les deux ordres de bataille de GUALDO avec ceux qu'on a adoptés dans les nouveaux plans, on a jugé nécessaire de rapporter ces changemens. Les voici avec les raisons qu'on a eû de les faire.

Régimens dont les noms & places ont été changés dans l'ordre de bataille de Breitenfeld.

A l'avant-garde de l'aile droite commandée par Isolani sont deux régimens de Saradetzky & de Forgatsch que GUALDO ne nomme pas (*a*).

On a laissé les cuirassiers de l'aile droite & l'infanterie de la premiére ligne comme l'auteur italien les a placés, parce que c'est le sentiment du plus grand nombre. Mais à l'aile gauche *Blanckart*, dont Chemnitz, Lottich, Hart & M. de M. font un régiment d'infanterie, a par cette raison été tiré de l'aile de Pappenheim & mis à la place d'un régiment de *Deffurt* qui se trouve deux fois dans l'ordre de bataille de GUALDO.

Le régiment de *Pappenheim* qu'il range parmi la cavallerie de l'aile gauche y est resté, quoique ces mêmes auteurs & l'italien lui-même dans l'édition de 1642. en fassent un régiment d'infanterie. C'est une erreur, la surprise de l'avant-garde de Tilli à Burgstall (*b*) prouve que *Pappenheim* étoit un régiment de cavallerie.

(*a*) Lottich. Th. Eur. T. II. p. 432. Chemnitz p. 207.

(*b*) Remarque Milit. N.

A l'aile droite en seconde ligne est *Mérode* infanterie que les auteurs déja cités disent avoit été cavallerie. On l'a donc ôté de-là & mis à la place de *Mancini* cavallerie que personne ne connoît. Dans cette même ligne se trouve un second régiment de Furstenberg, quoiqu'il y en ait un du même nom dans la premiére ligne. Cependant on l'a laissé parce qu'il y avoit alors deux Furstenberg au service de l'empereur: le comte Egon qui commandoit l'aile droite des Impériaux à Breitenfeld, & le comte Louis qui avoit battu les Danois en 1627 (*a*) & qui étoit alors dans le ministére (*b*).

(*a*) Puffendorf l. 1. §. 49. & 50.

(*b*) Hart. T. II. p. 54.

L'italien parle d'un régiment de *Sparr* infanterie, quoiqu'il soit connu que le comte de Sparr servoit dans la cavallerie (*c*). *Gualdo* a même placé ce régiment parmi la cavallerie dans l'édition de 1642. Ne sachant qu'en faire, on l'a omis.

(*c*) Id. p. 367.

*Gonzague*, *Reichemberg* & *Contrès* trois régimens d'infanterie, qui ne se trouvent que dans GUALDO. Chemnitz, Lottich & le Théatre de l'Europe mettent à leur place *Reinach*, *Comargo* & *Wahlis*. Cependant pour ne pas s'éloigner de l'auteur, on a laissé les trois premiers où il les avoit placés.

Il met dans la réserve *Holck* & *Montecuculi* comme régimens d'infanterie. Il avoit dit lui-même en parlant de la surprise de ces régimens à Burgstall que c'étoit de la cavallerie (*d*). On les a laissés dans la réserve, en supposant ces régimens fort affoiblis par cette surprise, mais on en a fait deux régimens de cavallerie.

(*d*) Gualdo p. 63. Puffendorf l. 3. §. 21. Hart T. I. p. 546.

De la force des Impériaux à Breitenfeld.

Pour l'intelligence du plan de la bataille de Breitenfeld, il faut aussi remarquer que le plus grand nombre des historiens s'accordent à dire que le comte Tilli avoit dix-sept régimens d'Infanterie & autant de cavallerie. Le comte *Gualdo* dit que cette cavallerie faisoit treize-mille chevaux & l'infanterie vingt-quatre-mille hommes (*e*). Mais au lieu de dix-sept régimens il en compte vingt-sept. Cette différence vient peut-être de ce que de deux régimens trop foibles Tilli n'en aura fait qu'un, & *Gualdo* aura conservé les noms des deux chefs. C'est ce qu'on a fait dans le nouveau plan où l'on trouvera deux régimens sous le même Nro. Les noms des régimens rapportés dans l'ordre de bataille de Chemnitz (*f*) s'accordent avec presque toutes les relations. On les transcrit ici afin qu'on en puisse faire la comparaison avec ceux qui se trouvent marqués dans le plan.

(*e*) Tableau Militaire §. 7. & 9.

(*f*) Chemnitz p. 204.

*Cavallerie*: Rangoni, Mérode, Nouveau-Saxe, Baumgarten, Piccolomini, Colloredo, Erwitt, Haraucour, Bernstein, Schœnbourg, Cronenberg, Vieux-Saxe, Wingersky, & deux régimens de croates de Saradetzky & de Forgatsch.

*Infan-*

*Infanterie*: Holstein, Chiesa, Gallas, Saxe, Furstenberg, Balderon, Dietrichstein, Tilli, Coronini, Geisa, Savelli, Blanckart, Pappenheim, Reinacher, Comargo, Wahlis & Wangler.

La disposition des Suédois rapportée par le comte *Gualdo* n'est pas aussi détaillée qu'on la trouve dans les autres historiens. Il se contente de représenter l'infanterie formant de gros bataillons & la cavallerie de gros escadrons. On ne se douteroit pas que ce fût-là l'ordonnance ingénieuse qui a fait tant d'honneur à Gustave-Adolphe. On a donc cru devoir s'aider des relations qu'on trouve dans les historiens les plus dignes de foi. On s'est attaché de préférence à suivre le plan d'*Oluf Hanson* conservé dans le Théatre de l'Europe, & qui fut fait par ordre du roi de Suéde; aussi se trouve-t-il copié plus ou moins mal dans tous les mémoires du tems & dans les compilations modernes qui ont été faites d'après ces mémoires.

De l'ordre de bataille des Suédois.

Par ce plan on voit d'abord que *Gualdo* a oublié toute la cavallerie de la réserve du roi composée des régimens Rhingrave, Livoniens, Courlandois, Damitz, Sperreuter, Hall, Courville, Schaffmann & Cochtitzky.

On ne trouve pas non plus que Gustave ait disposé son infanterie en douze gros bataillons. Chemnitz, Puffendorf & le Théatre de l'Europe s'accordent à dire que l'infanterie fut distribuée en sept brigades. C'est cette ordonnance qu'on a suivie dans le nouveau plan.

*Gualdo* ne nomme que les officiers qui commandoient les Saxons, & ne dit rien des régimens dont on a pris les noms dans le *Théatre de l'Europe*. L'ordre de bataille des Saxons étant sur deux lignes, on a conservé les quatre brigades d'infanterie dont parle l'auteur italien, & distribué la cavallerie en huit gros escadrons. Ces quatre brigades d'infanterie étoient formées sur le modéle des brigades de Tilli, à ce que dit le docteur Hart (*a*).

De l'ordre de bataille des Saxons.

(*a*) Hart T. I. p. 638.

Quant à la place des officiers commandans, on n'a pas toûjours suivi *Gualdo*, parce qu'il laisse l'aile droite des Impériaux sans chef, & que la place qu'il assigne aux autres rend les manœuvres qu'il leur fait faire très-difficiles à concevoir, pour ne pas dire impossibles à concilier avec le poste qu'ils occupoient. Il prête, par exemple, à Bannier le commandement de la premiére ligne du corps de bataille des Suédois; & dans la description qu'il donne ensuite de l'action, il dit (*b*) que *le roi ordonna à Bannier qui étoit derriére lui à l'aile droite d'attaquer Pappenheim.* Quand un régiment n'a rien fait dans une bataille on peut le placer où l'on veut, cela est indifferent. Mais si l'auteur nomme un régiment

De la place des officiers commandans.

(*b*) Gualdo p. 80.

en parlant d'une manœuvre faite, il doit avoir l'attention de placer ce régiment de façon à pouvoir exécuter la manœuvre ou y concourir. C'est donc une faute dans *Gualdo* (*a*) d'avoir mis *Holstein* infanterie à l'aile droite. Il est connu que ce régiment fut de l'attaque de Pappenheim, ou plutôt qu'il se laissa entraîner à cette attaque; & que se trouvant isolé entre la cavallerie qu'il ne pouvoit suivre & le reste de l'infanterie dont il s'étoit détaché imprudemment, il fut taillé en piéces.

(a) Gualdo p. 78.

De la force des armées suédoise & saxonne.

L'armée du roi étoit de neuf-mille chevaux & de treize-mille fantassins, à ce que dit Puffendorf. Ce sentiment est celui qu'on a adopté dans le *Tableau Militaire* §. VII. & qu'on a pris pour base dans le Plan, préférablement à ce que dit le docteur Hart. Cet auteur prétend que le roi n'avoit que sept-mille chevaux & huit-mille fantassins. Cela n'est croïable ni pour la cavallerie ni pour l'infanterie. Il se contredit même dans le renvoi qui sert d'explication au plan. Car il y est dit que Gustave avoit douze-mille-quatre-cent chevaux; ce n'est donc plus sept-mille. Quant à l'infanterie, l'auteur n'est pas plus exact. Il dit que le roi avoit placé trois-mille-soixante & dix mousquetaires entre les escadrons des deux ailes. (*b*) Sur ce pied il n'auroit gardé que quatre-mille-neuf-cent-trente fantassins pour le corps de bataille; ce qui ne donneroit que sept-cent hommes par brigade. Cela est tout à fait contraire à ce qu'on a dit de la force des brigades suédoises dans le *Tableau Militaire*. Les Saxons avoient quatre-mille hommes de cavallerie & douze-mille fantassins suivant GUALDO, ou onze-mille suivant d'autres.

(b) Hart T. I. p. 625 & 644.

C'est d'après ces changemens qu'on a formé l'ordre de bataille de Breitenfeld qui se trouve à la marge du Plan. Les No. qui sont à côté du nom des régimens correspondent à ceux marqués dans le plan. On a eû soin de mettre à côté du régiment le nom de l'officier qui le commandoit, autant qu'on a pu en avoir connoissance.

Largeur du front des Impériaux.

La force des deux armées connue, le nombre des régimens & la place qu'ils occupoient, reste à déterminer la largeur du front de chaque armée. Les principes sur lesquels ce calcul se fonde sont établis dans le *Tableau Militaire* (*c*) on y renvoie le lecteur.

(c) Tableau Milit. §. 7. 18. 21, 23.

D'après ce calcul les six gros escadrons à l'aile droite formés de quatre-mille cuirassiers, y compris les intervalles égaux au front de chaque escadron, & l'espace entre les compagnies ainsi que la place pour les officiers, font un front de . . . . 3016 pieds de rhin.

| | | |
|---|---|---|
| Les cinq escadrons de l'aile gauche formés de cinq-mille chevaux placés comme ci-dessus à six de hauteur occupent l'espace de - - - - - - | 5670 pieds du rhin. | |
| Les dix brigades d'infanterie décrites ailleurs (*a*) embrassent un front de - - - - - - | 1216 . . . . . . . | (*a*) Tableau Milit. §. 21. |
| Largeur du front des Impériaux | 9902 pieds du rhin ou 4225 pas ordinaires. | |

Ce front s'accorde & avec le terrein & avec toutes les descriptions qu'on trouve de cette ordonnance de Tilli.

| | | |
|---|---|---|
| La cavallerie de l'aile droite composée de quarante escadrons, y compris les intervalles entre les escadrons & ceux remplis par les mousquetaires, forme un front de - | 2596 pieds du rhin. | Largeur du front des Suédois & des Saxons. |
| Les vingt-un escadrons de l'aile gauche, y compris les intervalles ci-dessus, occupent l'espace de - - | 1582 . . . . . . | |
| Le front de quatre brigades & celui des colonnes, y compris les intervalles entre chaque escouade & un espace de cent pieds entre chaque brigade (*b*), est de - - | 2140 pieds du rhin. | (*b*) Tableau Milit. §. 8. 18. 22. |
| Largeur du front des Suédois | 6318 pieds du rhin. | |
| Pour les vingt-quatre escadrons de cavallerie saxonne placés en échiquier, y compris les intervalles ci-dessus | 2112 pieds du rhin. | |
| Pour les quatres brigades d'infanterie saxonne formant quatre quarrés pleins, y compris les intervalles - | 728 . . . . . . | |
| Largeur du front des Saxons | 2840 | |
| - - - Suédois | 6318 | |
| Toute la largeur du front de l'armée combinée | 9158 pieds du rhin ou 3815 pas ordinaires. | |

Si on ajoûte à cette largeur l'intervalle que les deux armées ont naturellement laissé entre elles, on trouvera que les Impériaux débordoient environ de deux-cent pas l'armée combinée.

De la bataille de Lutzen.

On a été obligé de faire pour l'ordre de bataille de Lutzen ce qu'on avoit fait pour celui de Breitenfeld, c'est à dire, qu'on a changé les noms & places de quelques corps, parce que le comte *Gualdo* confond souvent l'infanterie avec la cavallerie. Au reste il est le seul qui ait publié les noms des régimens qui composoient l'ordre de bataille des Impériaux à Lutzen. On ne pouvoit donc le comparer qu'à lui-même, & le juger d'après ce qu'il a établi dans l'ordre de bataille de Breitenfeld. Ainsi *Deffurt* que l'auteur place ici parmi les cuirassiers de l'aile gauche est devenu un régiment d'infanterie, parce qu'il étoit tel à Breitenfeld. Ainsi *Colloredo* mis dans le premier quarré plein de vingt-cinq compagnies Nro. 8. le même nom se retrouvant dans la cavallerie de l'aile droite, on a laissé celui-ci parce qu'il étoit cavallerie à Breitenfeld, & on a ôté le premier de l'infanterie. Ainsi *Holck* a été tiré du second quarré Nro. 9. & placé parmi la cavallerie de l'aile gauche, parce que c'étoit un régiment de cuirassiers qui fut surpris à Burgstall (*a*). Au contraire *Coronini* & *Gonzague* que l'auteur place parmi la cavallerie de l'aile gauche ont été mis dans l'infanterie, parce que c'étoit leur place à Breitenfeld. *Tersica* & *Montecuculi* ont été tirés de l'infanterie & placés dans la cavallerie par la même raison.

Des noms & places qui ont été changés dans l'ordre de bataille des Impériaux.

(*a*) Gualdo p. 63.

Voilà les seuls changemens qui ont été faits dans l'ordre de bataille de Lutzen, pour que du moins ce qui étoit infanterie dans une bataille ne fût pas cavallerie dans l'autre. Mais on ne se flatte pas d'avoir toûjours rencontré juste, parce que de tous les auteurs contemporains, il n'y a que le seul *Gualdo* qui ait rapporté les noms des corps de l'armée impériale. A cet égard les archives de la chancellerie de guerre de Vienne ou de Stockholm sont des sources plus sures que toutes les histoires de Gustave-Adolphe.

De la place des officiers commandans.

On n'a rien changé aux noms des généraux qui commandent l'armée impériale dans l'auteur italien. On remarquera seulement ici que le Théatre de l'Europe, le docteur Hart & d'autres donnent le commandement de la cavallerie de la droite au comte de Colloredo & celui de la gauche au général Holck.

De l'ordre de bataille des Impériaux.

Quant à la position des Impériaux à Lutzen, celle de *Gualdo* ne differe pas beaucoup de l'ordre de bataille rapporté par d'autres. La plûpart des auteurs placent les deux corps de croates l'un derriere l'autre, & en cela seul on s'est conformé au plus grand nombre, en s'écartant de l'italien qui les range sur une même ligne.

*Gualdo* dit que les colonels de Vitzthum & Ruthwein commandoient à l'aile droite des Suédois. Mais dans la description de la bataille, il place ce même Ruthwein à l'aile gauche, & dit (*a*) que le duc Bernard de Weimar lui *laissa l'attaque des moulins* &c. Ces deux officiers servoient dans l'infanterie à Breitenfeld, on n'a pas pû les laisser ici dans la cavallerie. D'ailleurs pour Ruthwein, il est connu qu'il n'étoit point de la bataille & se trouvoit alors détaché contre le général Ossa en Souabe. (*b*) On a par conséquent substitué Hoffkirch à Ruthwein, & donné le commandement de la seconde ligne de l'aile droite à Bulacher. (*c*) On a rangé la cavallerie de la droite comme elle se trouve placée dans le plan du Théatre de l'Europe où les noms des régimens se trouvent rapportés. Le régiment de *Winckel* est la brigade bleue. (*d*) Le lieutenant-colonel *Rellinger* (*e*) étoit de la cavallerie & commandoit selon toute apparence le régiment de Bernard de Weimar, car il fut blessé au bras d'un coup de feu comme les trois régimens de cavallerie de l'aile droite des Suédois repoussoient les croates qui s'étoient jettés sur le bagage. Le régiment de *Bernard de Weimar* infanterie & celui de *Wildenstein* formoient une brigade. (*f*)

Changemens faits dans l'ordre de bataille des Suédois

(*a*) Gualdo p. 221.

(*b*) Hart T. II. dans le Journal milit.

(*c*) Id. p. 529.

(*d*) Gualdo p. 213.

(*e*) Id. Th. Eur. Chemnitz.

(*f*) Gualdo p. 213.

*Gualdo* compte au nombre des régimens d'infanterie de la premiére ligne *Stechnitz*, *Brandstein*, *Lœwenstein* &c. (*g*) C'étoient tous régimens de cavallerie à ce que disent les auteurs les plus dignes de foi qui les placent à la seconde ligne de l'aile gauche sous le duc de Weimar. L'auteur italien les place aussi à l'aile gauche dans la description de la bataille. (*h*) On y voit *Lœwenstein*, *Steinbock* & *Brandstein* aux mains avec quatre régimens de cuirassiers impériaux.

(*g*) Id. p. 219.

(*h*) Id. p. 214. Puffendorf l. 4. §. 41. & 63.

*Hoffkirch* étoit un régiment de cavallerie saxonne, qui s'étoit joint aux Suédois. Le régiment de *Boosen* (*i*) placé dans la seconde ligne de l'aile droite étoit un régiment d'infanterie & formoit une brigade avec Guillaume de Weimar (*k*) Les noms des autres régimens de cette aile ont été tirés de Chemnitz & du Théatre de l'Europe, comme les deux meilleures sources de ce temps-là. *Beckermann*, *Bulacher*, *Goldstein* &c. placés à l'aile gauche doivent venir à l'aile droite en seconde ligne, (*l*) & les régimens que Gualdo a placés en premiére ligne dans le corps de bataille, se trouvant régimens de cavallerie dans les meilleurs auteurs, ont été transportés à la seconde ligne de l'aile gauche.

(*i*) Gualdo p. 214.

(*k*) Th. Eur. Chemnitz.

(*l*) Id.

On a laissé le commandement en chef des deux ailes comme il est dans *Gualdo*. La disposition des Suédois est aussi restée telle que cet auteur la rapporte, excepté que dans les meilleurs plans on trouve le régiment *d'Ohm* placé en forme de réserve dans la seconde ligne. On a fait la même chose dans le nouveau plan.

De la force des deux armées.

On a suivi le Théatre de l'Europe & Hart en donnant quarante-mille hommes aux Impériaux. Mais l'auteur anglois se trompe en ne comptant que trois-mille hommes par brigade (a). Il s'ensuivroit que Walstein auroit eû vingt-cinq-mille hommes de cavallerie. Le chevalier de Folard est en cela plus croiable quand il dit que chaque brigade étoit de plus de quatre-mille hommes. Ce qui feroit au moins vingt-mille fantassins pour les cinq brigades. Il ajoûte à ce nombre trois-mille mousquetaires placés aux ailes (b); c'est d'après ce calcul qu'on a formé l'ordre de bataille. Le docteur anglois se trompe aussi quand il dit que Galas n'étoit point à la bataille. (c) On sçait qu'il ne fut détaché qu'après & qu'il n'entra en Silésie qu'au mois de Janvier 1633 (d).

(a) Hart T. II. p. 525.

(b) Traité de la colonne p. 240.

(c) Hart T. II. p. 497.

(d) Puffendorf l. 4. §. 55. l. 5. §. 26.

On a compté que le roi de Suéde avoit à Lutzen onze-mille hommes de cavallerie & seize-mille fantassins (e). On ne prétend pas avoir déterminé au juste la force des deux armées. Les rapports sont là-dessus si différens qu'on ne sçait auquel ajoûter foi. Le compte *Gualdo* fait les Suédois beaucoup plus forts qu'ils ne sont représentés dans les autres historiens. Ainsi voulant suivre *Gualdo* on a eu besoin d'un plus grand terrein dans la confection du plan, qu'on n'auroit fait, en adoptant ce que d'autres historiens rapportent de la foiblesse de l'armée suédoise. Mais quelque nombre qu'on veuille admettre, tout lecteur qui aura saisi les principes de tactique établis dans le *Tableau Militaire* & vû dans ce discours les positions & manœuvres des troupes, pourra former les brigades & colonnes & ranger les deux armées d'après quelque nombre donné que ce soit, en leur conservant la même forme. Voici la force de l'armée suédoise telle qu'on la trouve rapportée dans quelques auteurs:

(e) Tableau Militaire §. 9.

Le *Théatre de l'Europe* assigne aux Suédois vingt-mille hommes.

Le *Soldat Suédois* p. 481. dit qu'après la bataille il ne restoit aux Suédois que quinze à seize-mille hommes, & que leur perte alloit entre cinq & six-mille; ensorte qu'ils auroient eû avant la bataille vingt à vingt-deux-mille hommes.

Le docteur *Hart* (f) dit que le roi vint de Nuremberg avec six-mille fantassins & deux-mille-cinq-cent chevaux, & qu'il se joignit au duc de Weimar qui avoit douze-mille hommes. Ce qui feroit vingt-mille-cinq-cent hommes.

(f) Hart T. II. p. 484.

*M. de M.* estime que les Suédois avoient vingt-mille hommes (g).

(g) M. de M. T. IV. p. 380.

Les auteurs varient d'avantage dans le nombre de troupes qu'ils donnent à Walstein.

Le *Théatre de l'Europe* (*a*) dit que Galas & Holck avoient entre douze & dix-huit-mille hommes, Pappenheim douze-mille, & que Walstein avoit en tout quarante-mille hommes. (*a*) Th Eur. T. IV. p. 380.

Le *Soldat Suédois* donne à Walstein vingt-mille hommes, à Pappenheim douze-mille, à Galas & Holck seize-mille, en tout quarante-huit-mille hommes.

*M. de M.* compte que Walstein & Pappenheim après leur jonction pouvoient avoir trente-six-mille hommes (*b*); ce qui fait naître un autre doute. Car en supposant douze-mille hommes à Pappenheim & seize-mille à Galas, Walstein se trouveroit ne s'être réservé qu'un corps de huit-mille hommes; ce qui n'est pas vrai-semblable. (*b*) M. de M. T. IV. p. 380.

Le docteur *Hart* donne à Walstein quarante-mille hommes (*c*). (*c*) Hart T. II. p. 485.

De l'artillerie dans les deux armées.

Les historiens disent que les Impériaux avoient une batterie de sept grosses piéces de canon derriére le grand chemin & une autre batterie près des moulins de quatorze piéces selon Chemnitz & le Théatre de l'Europe, ou de dix-sept piéces suivant *Gualdo*.

Chemnitz dit que le roi avoit cinq petites piéces devant chaque brigade & vingt grosses piéces aux ailes ou vingt-six selon *Gualdo*.

Largeur du front des Imp.

D'après les principes établis dans le *Tableau Militaire* on trouve que la cavallerie de l'aile droite des Impériaux faisant soixante & douze compagnies, dont vingt-quatre de cuirassiers;

Que de plus une brigade de soixante & quatorze hommes de front, & les mousquetaires distribués entre la cavallerie y compris les intervalles nécessaires;

Plus trois brigades d'infanterie ayant deux-cent-trente-deux hommes de front;

Plus à l'aile gauche quatre-vingt-huit compagnies de cavallerie, y compris trois gros de cuirassiers avec les intervalles nécessaires (*d*), donnent pour total un front de 8847 pieds du rhin. (*d*) Tableau Milit. §. 7. 18. 20.

ou

3685 pas ordinaires.

Il s'ensuit que l'aile gauche de l'armée de Walstein étoit appuyée au fossé dit *Floss-Graben* & que son front bordoit le grand chemin. Il est naturel qu'il ne formoit pas une ligne droite depuis Lutzen jusqu'au Floss-Graben, sans quoi le centre se seroit trouvé à plus de neuf-cent pas du chemin qui devoit couvrir le front de son armée. On ne peut le supposer éloigné du grand chemin que d'une portée de mousquet. Or dans cette position à compter du Floss-Graben jusqu'au grand chemin qui méne de Lutzen à Mersebourg, Walstein avoit un champ de bataille de 4300 pas.

Front des Suédois.

(a) Tableau Milit. §. 22.

En comptant soixante & quatorze escadrons pour la cavallerie de la premiére ligne des Suédois, mille mousquetaires entremêlés dans cette cavallerie, plus quatre brigades d'infanterie & leurs colonnes formées (a), y compris tous les intervalles, le front de l'armée suédoise étoit de - - 7476 pieds du rhin.
ou
3115 pàs ordinaires.

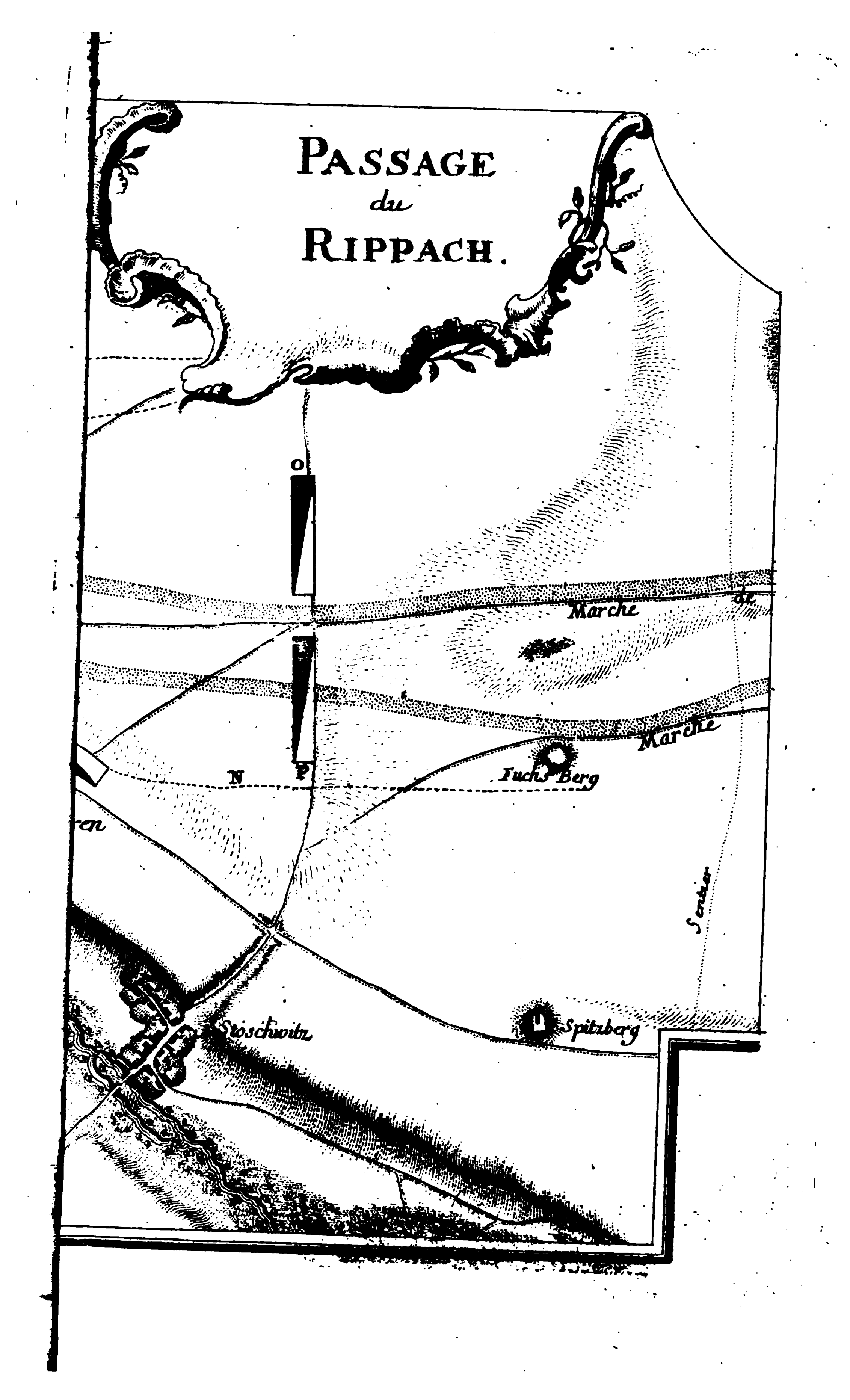
Ainsi l'armée impériale débordoit celle du roi de Suéde de plus de cinq-cent pas; & celle-ci pour se former, vû la largeur de son front, a dû s'étendre presqu'à mille pas au-delà du Floss-Graben.

Ces éclaircissemens ont paru nécessaires pour l'intelligence des Plans & des changemens faits dans les ordres de bataille des deux armées.

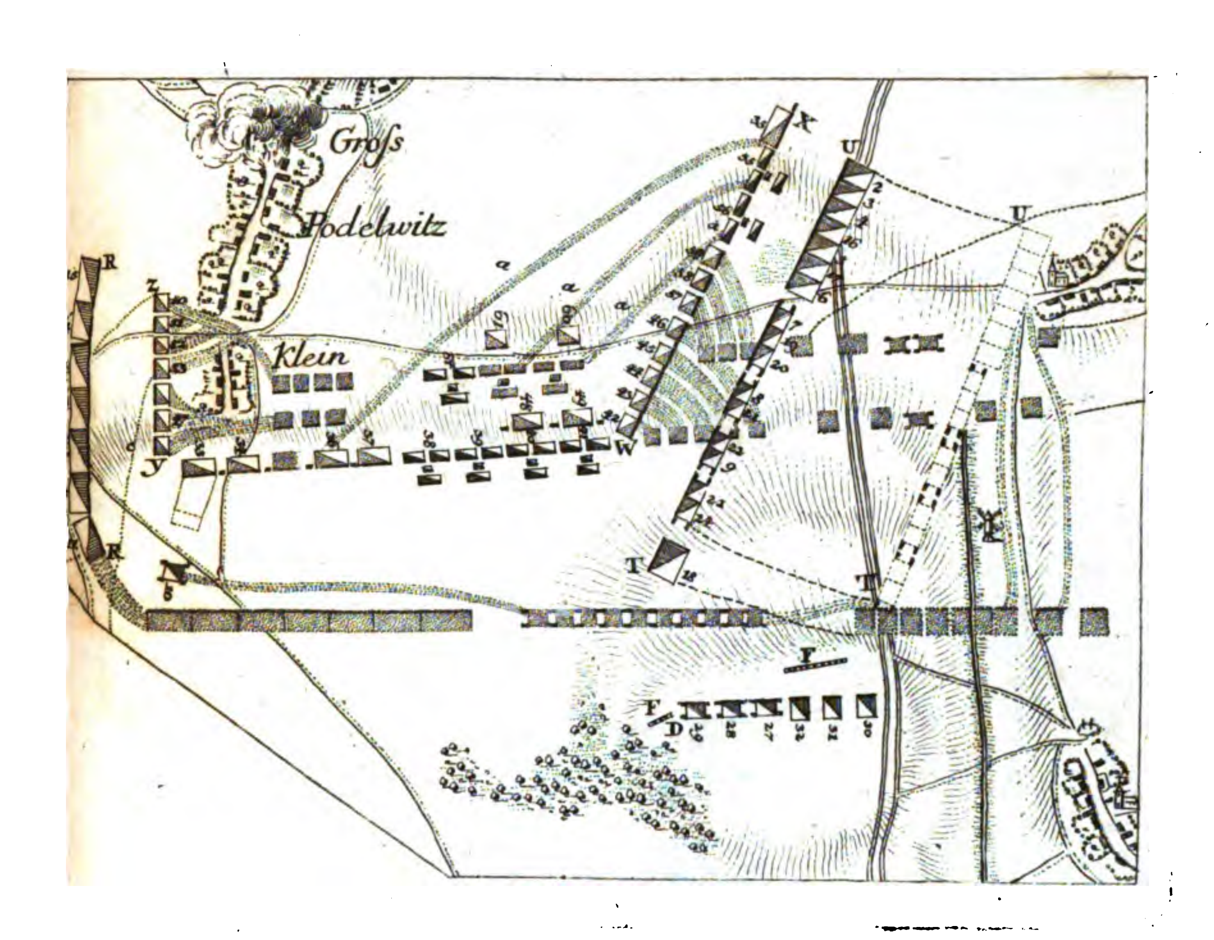
*F I N.*



TA-



PASSAGE
du
RIPPACH.
O
P
N
Marche
de
Marche
Fuchs Berg
ren
Sentier
Stoschwitz
Spitzberg


Gross
Podelwitz
Klein

# TABLE
# *DES MATIÉRES.*

## A.



## B.

## H.

## I.

## K.



## L.

N.



O.

## T.

## U.

## W.



## Z.



*Fin de la Table des Matiéres.*

# ERRATA.

Préface, page xiv. ligne 3. bas *lisez* pas.
Histoire, p. 6. l. 4. Milanois *lisez* Milanès.
p. 32. l. 2. villle *lisez* ville.
p. 33. dans la seconde colonne de la note l. 2. après de France il faut une virgule,
p. 63. l. 19. Anger *lisez* Angern.
p. 64. l. 18. l'habilité *lisez* l'habileté.
p. 72. de bas en haut l. 3. Leigsic *lisez* Leipsic.
p. 95. dans la note l. 6. Remarque Militaire Q. *lisez* P.
p. 112. l. 19. présenra *lisez* présenta.
p. 142. l. 22. réuffir *lisez* réussir.
p. 158. l. 18. trop de risque, à rester. *Otez la virgule.*
p. 195. l. 5. retiendroit *lisez* feroit passer.
p. 202. l. 2. Sindelbach *lisez* Grand-Sendelbach.
p. 204. dans la note l. 16. voute *lisez* route.
p. 214. de bas en haut l. 3. Iseler *lisez* Usslar.
p. 219. - - - l. 2. *au lieu de lire* sur la hauteur & qui plongeoit *lisez* portoit en plein.
p. 244. *au milieu du vers* si tu veux *lisez* si.
p. 259. l. 13. divisions *lisez* compagnies.
p. 268. l. 4. & 5. en abaissant le chien dessus *lisez* en touchant la détente.
p. 279. l. 22. de la premiére ligne *lisez* du premier rang.
p. 287. *ligne derniére* piquiers *lisez* mousquetaires.
p. 288. l. 18. & 19. Cela n'empêche pas qu'on ne trouve toûjours *lisez* On doit sans doute trouver,
p. 352. l. 18. Othon-Louis *lisez* Charles-Louis.
p. 359. l. 13. pû *lisez* pût.
p. 393. l. 6. & 9. de bas en haut, Alter-Veste *lisez* Alte-Veste.
p. 399. l. 6. orde *lisez* ordre.
p. 414. l. 1. Gg *lisez* G G.

---

## *Avis au Relieur.*

La premiére planche gravée vient à la fin du *Tableau Militaire* & doit être colée à l'extrêmité d'un feuillet blanc pour la commodité du lecteur. On fera la même chose pour les plans des deux batailles qui doivent être placés à la fin de l'ouvrage avant la Table des Matiéres.